La Bonne Chanson

Publiée Sous La Direction

DE TH. BOTREL



La Bonne Chanson

SIXIÈME ANNÉE

La Bonne Chanson

Revue du Foyer, Littéraire et Musicale

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE

Théodore BOTREL

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BONNE CHANSON

6, Place Saint-Sulpice

1913

Le Prince des Chansonniers



Xavier Privas

XAVIER PRIVAS

Prince des Chansonniers

Une sorcière lui ayant dit : « Tu seras roi », Macbeth, pour ne point faire mentir la prédiction, n'hésita pas à supprimer Duncan, dont il coiffa la couronne. Est-ce à cause que son parrain, le chansonnier Antoine Esprit (1), lui souffla sur les fonts : « Tu seras prince » que Xavier Privas tenta d'assassiner Pierrot — j'entends le Pierrot bergamasque paresseux, glouton, ivrogne, menteur et lâche — afin de se substituer à lui sous les qualités et allures d'un tout autre Pierrot, d'un Pierrot sensible et aimable, désinvolte, ironique, un brin sceptique, mais si crânement sincère ? — Sans doute, car, sous son incarnation nouvelle, le célèbre enfariné se montre villonnesque mais sans vice : il est doux, affectueux, confiant, charitable, désintéressé, et ses joies comme ses tristesses sont naïves et tendres, de même que durent être à vingt ans celles de son auteur. Et lorsque le « Pâlot » flagelle le mauvais riche, le ministre concussionnaire, le financier véreux ou le juge prévaricateur, on sent que c'est au poing de Privas que sont brandies les verges vengeresses et que c'est la pensée même de l'auteur qui parle par la bouche du candide héros. Aussi bien est-ce à ce truchement fidèle que le Prince des chansonniers doit titres et honneurs. Mais — comme disent les feuilletonistes — n'anticipons pas.



Caricature de Zyg Brunner.

*
* *

C'était par une soirée brumeuse de décembre 1892, dans ce sous-sol du café de l'Avenir, qu'avaient illustré pendant cinq années, sous la présidence de l'admirable poète Emile Goudeau, les réunions mouvementées des *Hydropathes*. L'estaminet avait changé de nom ; le caveau avait d'autres hôtes ; ces hôtes, un titre nouveau. Les « Parnassiens » avaient cédé la place aux « Décadents » et aux « Symbolistes » ; mais le local et sa destination demeuraient : ce sous-sol — dit maintenant du Soleil-d'Or — abritait les « soirées » de la *Plume* où poètes et chanteurs, avides de gloire et de célébrité, soumettaient à leurs frères en art la production de leurs cerveaux épris d'idéal.

Quelques jeunes gens hâves et chevelus venaient de lancer, dans la fumée des pipes et les relents aigres de bière et de chicorée, les bouquets diaprés de leurs rimes graciles et caressantes lorsque, les applaudissements tombés, une sorte de géant, qu'on aurait pu prendre pour un lieutenant de cuirassiers en bourgeois, s'approcha du président de la séance et demanda, avec une urbanité excessive en ce lieu, la permission de chanter quelques « petites machines » de sa composition. Une voix annonça : « Le camarade Xavier Privas dans ses œuvres. » Alors, véhément, brutal, vibrant comme s'il commandait une charge, le géant martela le clavier déjà las et chanta :

> Hé là-bas ! les limeurs de rimes,
> Les travailleurs des arts, les fous,
> Les fondeurs de pensers sublimes,
> Qu'êtes-vous ?

Et, clamés dans une diction hachée, les huit couplets des *Thuriféraires* résonnèrent au milieu d'un silence fait d'un peu de défiance et de beaucoup d'étonnement ; puis les bravos éclatèrent unanimes. Conquis, l'auditoire en réclama « une autre » qui fut les *Chimères*, à quoi s'ajoutèrent les *Ruines*, dont les derniers vers furent salués d'un triple ban. L'ovation, chaque soir renouvelée, mit au cœur de notre poète l'illusion d'un triomphe et ce fut sans surprise qu'il entendit le bon chansonnier Pierre Trimouillat lui proposer de l'emmener à Montmartre dans le but de le présenter à Rodolphe Salis.

Le Chat-Noir, dont le nom glorieux n'avait point encore été avili par un tenancier ignorant également l'art, la vergogne et la générosité, était à cette époque le point de mire de tout chansonnier : le trousseur de refrains qui n'était point passé par

(1) Sa fille, Mlle Marie-Anne Esprit, peintre de grand talent, s'est presque entièrement consacrée à l'interprétation de scènes religieuses tirées de la vie des Saints.

e célèbre cabaret de la rue Victor-Massé n'était pas digne de rimer. Aussi la joie de Privas fut grande lorsque le gentilhomme-cabaretier, daigna, en janvier 1893, l'engager pour une quinzaine, à l'essai.

Mais c'était le temps où la morbidesse alcoolique de Paul Delmet, d'un timbre chaud et agréable pourtant, exhalait sur de languides ariettes les élégantes strophes que Maurice Boukay avait consacrées à la gloire du renouveau :

> Manon, voici le soleil :
> C'est le printemps, c'est l'éveil !

Dans la bouche et sur les notes de Delmet, ce « printemps » donnait l'onglée et cet « éveil » s'assoupissait comme en un glas. Or, quand le public ordinairement bercé aux petites mélodies de *Petits chagrins, Petits pavés, Petite brunette* et autres petites choses, entendit Privas tonner des anathèmes, ce fut une stupéfaction, un trouble que le snobisme du moment ne pardonna pas à l'auteur des *Chimères*. Celui-ci, la période d'essai écoulée, dut abandonner l' « aire de l'aigle » pour l' « antre du léopard » ; j'entends qu'il se transporta de chez Salis aîné chez Salis jeune, du Chat-Noir à l'Ane-Rouge.

L'exquis poète du crayon, ce Watteau philosophe sous les doigts de qui tout se métamorphose en grâce, Adolphe Willette, fréquentant alors ce dernier cabaret, tout le Montmartre artiste s'y pressait : la jeunesse effervescente et gouailleuse des ateliers et des « académies » y coudoyait la maturité non encore assagie des maîtres ; et tous fraternisaient en belle humeur et en santé. Dans un tel milieu, Xavier Privas devait se faire comprendre et aimer. Mais le chansonnier Georges Tiercy, qui dirigeait rue de la Tour-d'Auvergne le cabaret du Carillon, ayant un soir entendu Privas à l'Ane-Rouge, s'empressa de lui offrir un cadre moins étroit. Chez Tiercy, l'auteur des *Thuriféraires* rencontra un succès qui ne devait plus jamais se démentir.

Cependant, la nostalgie du Quartier-Latin travaillait notre poète. En compagnie de Pierre Trimouillat et de Gaston Dumestre, il va fonder au café Procope des soirées artistiques, où il fait l'essai de ses *Cantomimes* qui devaient, quelques années plus tard, trouver à la Bodinière un si chaleureux accueil. Mais la vogue du vieil établissement est depuis trop longtemps éteinte, nul effort ne la pourra rallumer; désormais, la présence quotidienne même de Paul Verlaine n'est plus un attrait pour la jeunesse des Ecoles et la vue du génial ivrogne répugne aux rares bourgeois qu'avaient attirés la verve des chansonniers, la science délicate du mime Georges Wague et la sobre et harmonieuse attitude de son aimable partenaire Christiane Mendélys. Il faut renoncer à l'entreprise.

Et léger de cœur et de numéraire, Privas ayant regagné Montmartre, entre au cabaret des Quat'-z-Arts où s'établit définitivement sa renommée. En 1898, des discussions d'intérêt s'étant élevées entre le cabaretier Trombert et ses pensionnaires, ceux-ci — dont Privas — s'associent pour fonder, en concurrence et tout proche, le cabaret des Arts.

C'est là que, quelques mois plus tard, à la suite d'un plébiscite ouvert par Edmond Teulet dans le journal *Le Supplément*, Xavier Privas reçoit le titre et la couronne de Prince des Chansonniers. Martial Boyer l'engage ensuite aux Noctambules et au nouveau Carillon.

Mais notre élu ne s'endort pas sur ses lauriers : sans arrêt, il rime et compose; ses recueils de chansons se succèdent en librairie d'année en année. Six volumes et six albums illustrés sont déjà publiés ; et c'est l'abondance de cette production saine, solide et probe qui incita les pouvoirs publics à ouvrir les rangs de la Légion d'honneur à celui que ses pairs avaient élevé au-dessus d'eux.

La grande Chancellerie fit quelques difficultés, arguant que le postulant « n'était pas professeur ». Si ces messieurs du Conseil de l'Ordre avaient eu le plaisir d'entendre au « cabaret » le Prince des Chansonniers, ils eussent été convaincus que son « tour de chant » fut toujours, en réalité, une sorte de cours : cours d'indulgence et de pardon, cours de franchise et de civisme où s'exalte la culture des sentiments justes et droits qui rendent le cœur honnête et loyal, l'âme sereine et forte. Courte, toutefois, fut l'hésitation : le 25 juillet 1906, l'*Officiel* mentionnait la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur d'Antoine Taravel, dit Xavier Privas, né à Lyon, le 27 septembre 1863.

Hormis les rares qui avaient vaniteusement mais vainement, tendu à la couronne fermée un front moins digne, peut-être aussi les deux ou trois qui auraient souhaité que le « coquelicot » illuminât une autre boutonnière, tous les amis de la saine chanson accueillirent avec joie la distinction dont le Prince venait d'être l'objet. Ils se réunirent en un banquet amical et remirent au nouveau chevalier les insignes en diamant de son grade. Un jaloux que la « chaleur communicative » avait troublé, balbutia : « Qu'on l'ait décoré comme officier, très bien ! Mais, comme chansonnier... » Privas, en effet était encore, peu de temps avant sa décoration, lieutenant de réserve...

***

En général, la chanson, chez Privas, répond bien au goût français; elle s'inspire du génie de notre race;

> C'est un chant enflammé, robuste et téméraire,
> Hymne à la fois d'espoir, de pitié, de bonté,
> Cantilène de paix et de fraternité
> Dont l'effet est plutôt enseigner que distraire;
>
> C'est le psaume viril du Travail glorieux,
> Cantate de pardon qui console et ramène,
> C'est le *sursum corda* de la morale humaine,
> C'est le *credo* sincère au Bien, au Juste, au Mieux.

Pour que pénètre plus sûrement dans le cerveau du lecteur ou de l'auditeur l'idée que sert sa chanson, le poète a recours à la redite. Il coule chaque couplet dans le moule d'un précepte,

d'une doctrine ; il en établit ainsi la principale, dont l'attribut changera parfois et où se grefferont des incidentes de même forme, avec les variantes nécessaires au complet développement :

Sur le pavé, la foule roule,
— — implore,
— — tonne,
— — expire.

Quand la paix étend ses rameaux
Sur l'humanité turbulente,
. . . .
Le pavé chante !

Quand la douleur paraît au seuil
De toute tranquille demeure,
. . . .
Le pavé pleure !

Quand la colère naît au cœur
De ceux qui troubleront le monde,
. . . .
Le pavé gronde !

Quand la révolte fait trembler
. . . .
Le pavé saigne !

Quand la haine étreint les cerveaux
. . . .
Le pavé tue !

Parfois un mot se répète comme un refrain, revenant sans cesse, comme dans *Maman :*

Premier mot que l'enfant bégaie,
Premier penser dont il s'égaie :
Maman!

Chère étoile du premier âge,
Refuge du premier orage :
Maman!

Tendre appel de l'homme qui pleure,
Mot doux qui rend l'âme meilleure :
Maman!

Guide sûr de l'humaine route,
Juge clément que l'homme écoute :
Maman!

ou dans *le Travail* où il vient en conclusion d'une même proposition huit fois formulée : « Si tu veux... » :

Si tu veux être libre et fort,
Travaille!
Si tu veux gagner sans effort
Le repos final de la mort,
Travaille!

Si tu veux être respecté,
Travaille!
Si tu veux garder ta fierté,
Ta belle humeur et ta santé,
Travaille!

Si tu veux soutenir tes droits,
Travaille!
Si tu veux que ta grande voix
Ait plus de force qu'autrefois,
Travaille!

Si tu veux forcer ton destin,
Travaille!
Si tu veux que sur ton déclin
Ton frère te tende la main,
Travaille!

Cette forme simple convient admirablement à l'objectif de l'auteur, spécialement en ce qui concerne *Chansons des Enfants du Peuple, Chantez, petits !* et *Pour les gosses,* que tous les parents peuvent apprendre à leurs fils. Car c'est vers la générosité, la bonté, le pardon, ces fleurs de l'âme vraiment chrétienne, que conduit le paisible et reposant enseignement de ce poète, dont l'œuvre est comme le commentaire ininterrompu de la parole sacrée : « Aimez-vous les uns les autres! »

Pardonner, c'est semer le grain pur de l'oubli
Aux champs envahis par l'ivraie;
C'est mettre le courage en un cœur affaibli
Et sécher le sang de sa plaie.

Pardonner, c'est semer la fleur de la bonté
Dans les chemins couverts de pierres;
C'est replacer la vie en un cœur dévasté
Et l'égayer par des lumières.

Pardonner, c'est verser le vin de la douceur
Sur les âmes endolories ;
C'est chasser la détresse et son chant obsesseur
Des consciences assombries.

Pardonner, c'est verser l'eau lustrale du bien
Sur le front meurtri que l'on aime,
C'est régénérer l'âme, où ne vibre plus rien,
Par le don d'un nouveau baptême !

Jusqu'en ses élégies, alors que saigne sa douleur, il offre à qui la causa le pardon réconciliateur. Et cela est très beau et très touchant, car qui connaît Privas sait qu'il fait siens les sentiments qu'il préconise et les vertus qu'il prêche. Pourtant, l'affable aède connaît la détestation : il hait le vice abject, la lâcheté, l'injustice ; et les *Mauvais Apôtres*, qu'on lira plus loin prouvent à quel point la fallace et l'imposture le mettent hors de lui.

Dans la contemplation à laquelle il s'abandonne parfois, son lyrisme vibre en accords d'airain pour s'élever à des hauteurs que ne laissaient pas soupçonner les poèmes frondeurs du début non plus la douce résignation de son ami Pierrot. Quel joli tableau que son *Coucher de Soleil :*

Les vents se sont calmés, la mer s'est apaisée,
Le silence a repris son règne interrompu,
La joie épand en nous la paix de sa rosée
Et le deuil de la terre est, par ses soins, rompu.

En le ciel embrumé paraît une éclaircie
D'où le soleil surgit rouge et resplendissant,
Couronné comme un roi, nimbé comme un messie,
D'une auréole d'or, de lumière et de sang.

Les flots sont caressés par ses rayons de gloire,
Leur cime a des reflets des plus purs diamants,
Les rocs ont rejeté leur carapace noire
Pour semer des rubis sur leurs escarpements.

C'est l'ultime lueur d'une lente agonie,
C'est le suprême éclat d'un astre qui s'éteint,
C'est le dernier éclair d'un somptueux génie,
C'est l'angoisse d'un Dieu que le trépas atteint...

Devant de tels vers on regrette presque que l'auteur, qui « musique » lui-même sa poésie, ait cru devoir les souligner d'une mélodie. Comme s'ils ne chantaient pas suffisamment ainsi !

Mais notre poète ne s'attarde jamais longtemps au delà des cimes, sa mission humaine le réclame et il chante en unissant à nouveau la nature et l'humanité :

La source a de discrets murmures,
Et le babil de ses eaux pures,
Fait de fraîcheur et de gaîté,
Est le plus gracieux symbole
De l'heure frivole
De l'humanité.

La forêt a de longs murmures ;
La voix grave de ses ramures,
Grandiose en sa majesté,
Célèbre en un rythme sévère,
L'heure de prière
De l'humanité.

De même que le vers est souple et sonore, exempt de mots précieux qui rendraient son sens difficilement saisissable pour le vulgaire, la musique, chez Privas, est simple, solidement rythmée et libre de toute fioriture encombrante. Rimes et chant s'accordent très heureusement avec le timbre grave et la diction tranchante de leur auteur et interprète. Ces qualités sobres n'ôtent rien d'ailleurs à la valeur artistique de l'œuvre, qui reste harmonieuse et pure de forme comme digne de pensée et de fond.

Elles valent même qu'on félicite celui qui les a si habilement employées puisque, aujourd'hui que la bonne chanson semble bannie du cabaret, le Prince des Chansonniers vient de fonder *La Chanson pour tous*, institution qui a pour but d'enseigner au peuple les meilleures et les plus saines chansons de France — au premier rang desquelles peuvent fièrement figurer bon nombre de couplets de l'organisateur.

Voici comment opère l'œuvre de *La Chanson pour tous*. M. et Mme Privas se rendent dans la localité dont la municipalité a mis une salle à leur disposition. Après une conférence du Prince sur la chanson, sa charmante femme chante une vieille chanson et une chanson moderne. Ensuite, partitions en mains, individuellement, puis en chœur, les assistants chantent ces mêmes chansons qu'ils ont apprises en un rien de temps. Les expériences tentées ces derniers mois ont réussi au delà de toute prévision, et l'œuvre se propose d'organiser des cours dans tous les quartiers de la capitale et toutes les communes de la banlieue.

Privas professeur... pour tout de bon ! La grande Chancellerie ne lui fera plus grise mine : et lorsque viendra l'heure de la rosette, le bon poète montrant le peuple de Paris dira : « Voilà mes élèves ! Grâce à la Chanson, à qui je dois la gloire, ils ont compris ce que sont la dignité et la justice, ils ont chassé la haine et sont unis sous la devise que nous leur avons donnée, parce qu'elle est nôtre : Bonté, Beauté, Gaîté ! »

Et ce nous sera l'occasion d'applaudir à nouveau l'aède puissant, doux et si bellement sincère qu'est le Prince des Chansonniers.

LÉON DE BERCY.

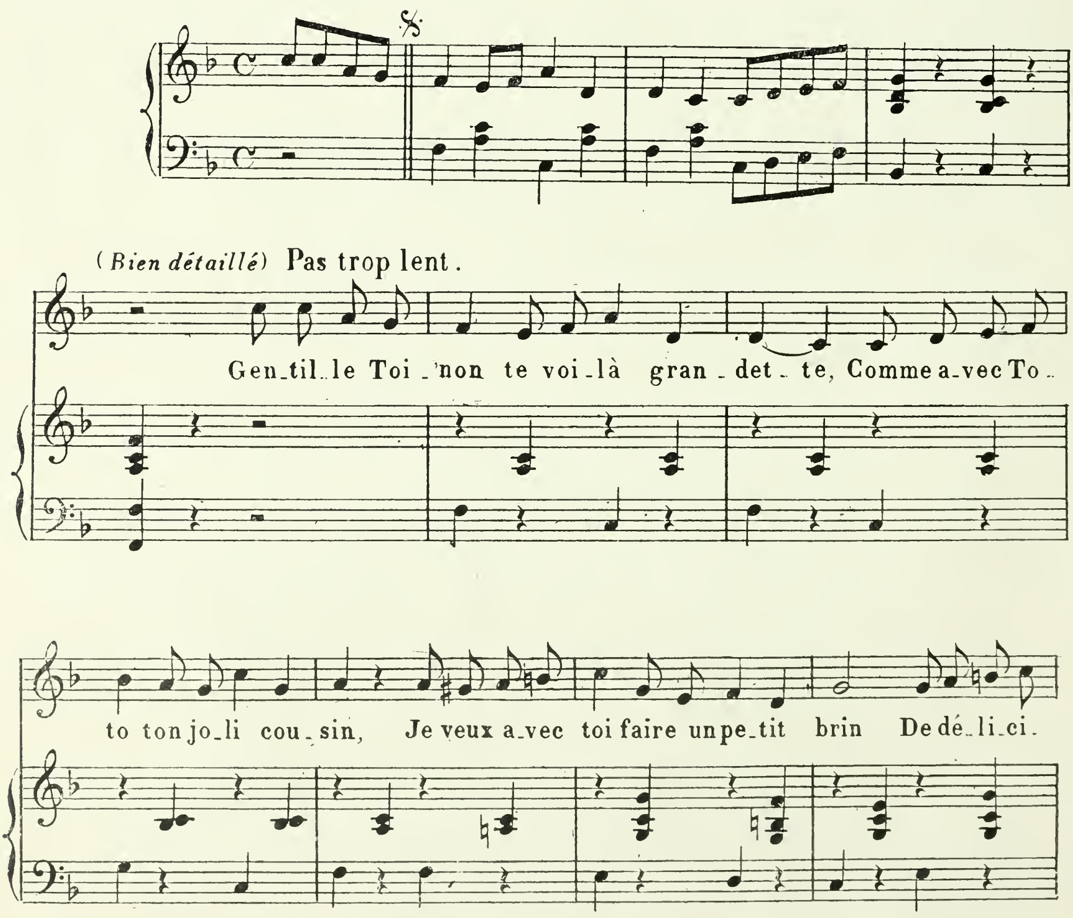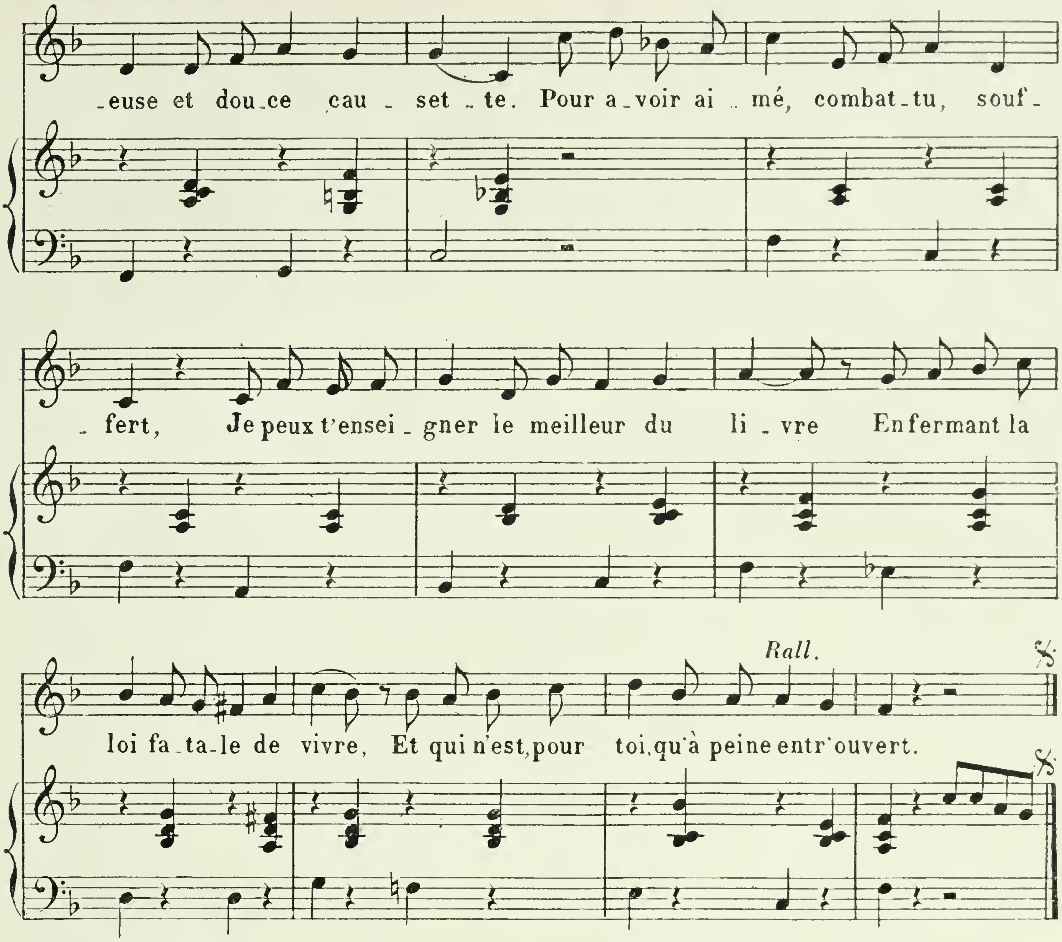


De gauche à droite : nos collaborateur Léon de Bercy, Mme Anne de Bercy, Mme Francine Lorée-Privas et Xavier Privas



CONSEILS A TOINON

Paroles et Musique de XAVIER PRIVAS





II

Mignonne Toinon, joue à la poupée !
Chante, saute et ris avec tes pantins,
Dans les jeux bruyants des premiers matins,
Apprends à juger l'humaine épopée.
Ne les brise pas, ces poupards charmants,
Sois bonne pour eux, dans tes rondes folles,
Car ils aiment bien les tendres paroles
Et les purs baisers des petits enfants.

III

Et puis, si tu veux être vraiment sage,
Du rôle d'amour et de dévouement
Que la femme tient à chaque moment,
Fais, en t'amusant, tout l'apprentissage.
Car, vois-tu, Toinon, dès les jeunes ans
Et jusqu'au déclin triste de leur âge,
Pour les malheureux, vaincus par l'orage,
Les femmes toujours restent des mamans.

IV

A ce noble rôle, enfant, sois fidèle,
Plus tard, tes parents, vieillis et tremblants,
Auront, pour guider leurs pas chancelants,
Ta main, devenant pour eux maternelle ;
Et si, quelque jour, un humble artisan
T'offre de son cœur l'unique richesse,
Donne-lui, du tien, toute la tendresse,
Et protège-le comme une maman.

V
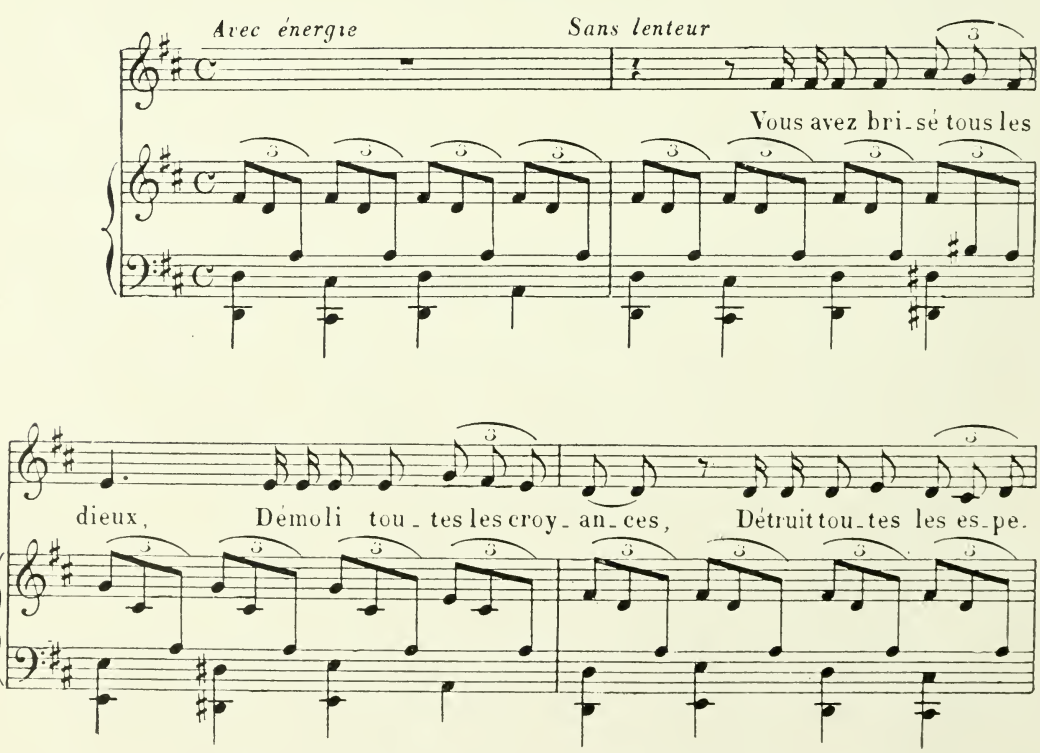
Tour à tour, Toinon, sois pour ceux qui t'aiment,
L'ange gardien qui sèche les pleurs,
Et l'astre qui fait germer les bonheurs
Que les clairs destins, sur leur route sèment.
Sois la fée aux yeux qui font tout ployer
Devant leur douceur gaie ou bienfaisante,
Et sois le grillon familier qui chante
Le soir, pour charmer la paix du foyer !
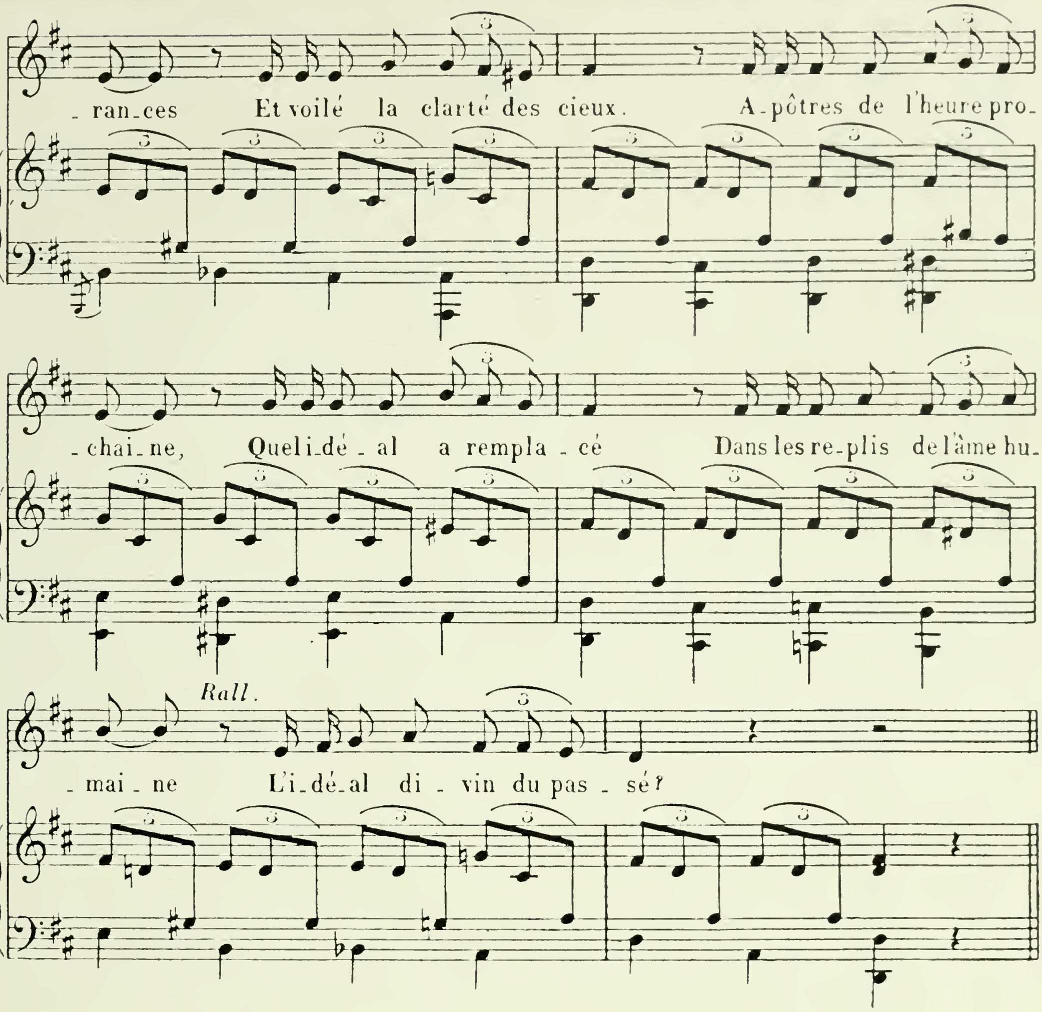


Les Mauvais Apôtres

Paroles et Musique de Xavier PRIVAS

A mon ami Nicolas Galitzine, en affectueux souvenir.





II

Vous avez, par de dures lois,
Du peuple ignorant et crédule,
Fait un despote ridicule,
Revendiquant toujours des droits...
Apôtres des idées nouvelles,
A ce peuple, que vous flattez,
Parlez-vous de lois fraternelles
Et de responsabilités?

III

Vous avez élevé la voix,
Pour interdire à vos adeptes
De suivre les naïfs préceptes
De la morale d'autrefois,
Apôtres de l'ère future,
Avez-vous, par une leçon
Plus noble, plus haute et plus pure,
Remplacé la vieille Chanson?

IV

Vous avez recouvert d'oubli
Ce que vous avez pu détruire,
Mais avez-vous su reconstruire,
Après avoir tant démoli?
Vous êtes de mauvais apôtres,
Et le doux rêve de Jésus :
« Aimez-vous bien les uns les autres! »
Ne se réalisera plus.

V

Gens de cœur sec, d'esprit changeant,
Le seul intérêt vous domine,
Et vous n'avez qu'une doctrine,
Qu'un idéal, qu'un Dieu : l'Argent!
Vous êtes de mauvais apôtres,
Forgeant dans ce dogme inhumain :
« Haïssez-vous les uns les autres! »
La loi morale de demain.

La Bonne Année du Petit Jésus

LÉGENDE

Il était nuit!... Le Ciel avait revêtu sa robe étoilée, la lune semblait briller plus qu'à l'ordinaire, dirigeant ses rayons sur une humble chaumière, où, dans une pauvre crèche, sur une froide paille, l'Enfant Jésus reposait endormi...

Il était nuit!... Près de Jésus, sa mère et saint Joseph, dans la contemplation paraissant absorbés, adoraient l'Enfant-Dieu, heureux comme en Paradis...

Il était nuit!... Un tout petit oiseau, sur une branche sèche qui soutenait le chaume du logis, essayait son ramage, bien doux, bien doux, pour ne pas éveiller l'Enfant-Dieu qui dormait...

Il était nuit!... Jésus cependant entr'ouvrant les yeux, aperçut, à la clarté de la lune, le petit étranger : « Que fais-tu là? lui dit-il; chanter, ce n'est pas le moment, et puis la neige et les frimas n'ont-ils pas glacé ton gosier délicat?... » — « Je cherche, répond l'oiseau, je cherche mais en vain quelque douce mélodie, car demain est le jour où tous les mortels offrent à leurs semblables leurs plus beaux compliments... Pour moi, pauvre oiseau, j'ai perdu mon ramage, je voudrais pourtant retrouver mon langage, pour remercier à ma façon, la main charitable qui, chaque jour, sur la neige durcie, sème avec bonté quelques miettes éparses; je les viens becqueter, j'en nourris ma famille, je m'en nourris moi-même.. et je cherche, ô Jésus, je cherche, mais en vain, quelque douce mélodie... »

A ces mots, l'Enfant-Dieu aimablement sourit : « Tiens, lui dit-il, prends ce message et le vas déposer à la porte de cette âme charitable. » Il dit, et sur un beau papier, par un ange sans doute apporté, de son doigt enfantin il trace en lettres d'or : « Jésus vous remercie!... »

Il était nuit!... L'oiseau reprit son vol et, fidèle à son maître, d'une aile toute joyeuse, il gagna la demeure si connue, pour y déposer, à l'aurore, la « Bonne-Année du petit Jésus! »

M. Roy.

BÉBÉ EN VISITE

Monologue pour Jeune Fille

Je suis encor toute petite;
Malgré mon jeune âge pourtant,
J'ai le droit de rendre visite
Lorsque arrive le jour de l'an.

Combien j'aime ce joyeux rôle
D'aller de maison en maison;
Moi je trouve que c'est si drôle
De trotter en cette saison!

Sous mon manchon qui les protège,
Je blottis bien mes petits doigts,
Tandis que les flocons de neige
Habillent la rue et les toits.

Il fait froid!... la brise méchante
Me mord de ses baisers cuisants.
N'importe!... arrivons souriante
Chez les amis ou les parents!

Là, je sais dire sans manière :
« Bonjour mesdames et messieurs »,
Faisant, comme petite mère,
Un salut des plus gracieux.

Après, vient une longue pause,
Il faut s'asseoir dans un salon;
Tandis que tout le monde cause,
Je trouve le temps un peu long.

Mais bientôt, voici qu'on apporte,
(C'est l'usage le plus charmant)
Friandises de toute sorte,
Qui vont me distraire un moment.

Puis on poursuit les causeries,
Les compliments et les discours,
Tout en croquant les sucreries,
Les fruits glacés, les petits fours.

C'est fini!... chacun se retire,
Moi je tends ma petite main,
En esquissant un frais sourire,
Là, sur ma lèvre de carmin...

Ah! je connais, malgré mon âge,
Les lois du cérémonial :
Vous en jugerez davantage
Messieurs par mon salut final!

Cette poésie nous a été envoyée par un de nos abonnés qu se cache modestement sous le pseudonyme de Vive la Patrie!

L'ÉPIPHANIE

Les fourchettes et les couteaux
Guettent la chair fraîche de l'oie,
Tandis qu'en nos verres flamboie
La pourpre exquise des coteaux.

Les mages ont pris leurs manteaux
Pour aller où Dieu les envoie...
Bon voyage! C'est avec joie
Que nous mangerons leurs gâteaux.

Un royaume dans une fève!
Être reine d'un soir, quel rêve!
Le roi boit! faites-lui raison :

La République, sans ombrage,
Voit éclore, en toute maison,
Un monarque, au moins, par étage!

Emile Goudeau.

Extrait de *Poèmes à dire* (Ollendorf, éditeur.)

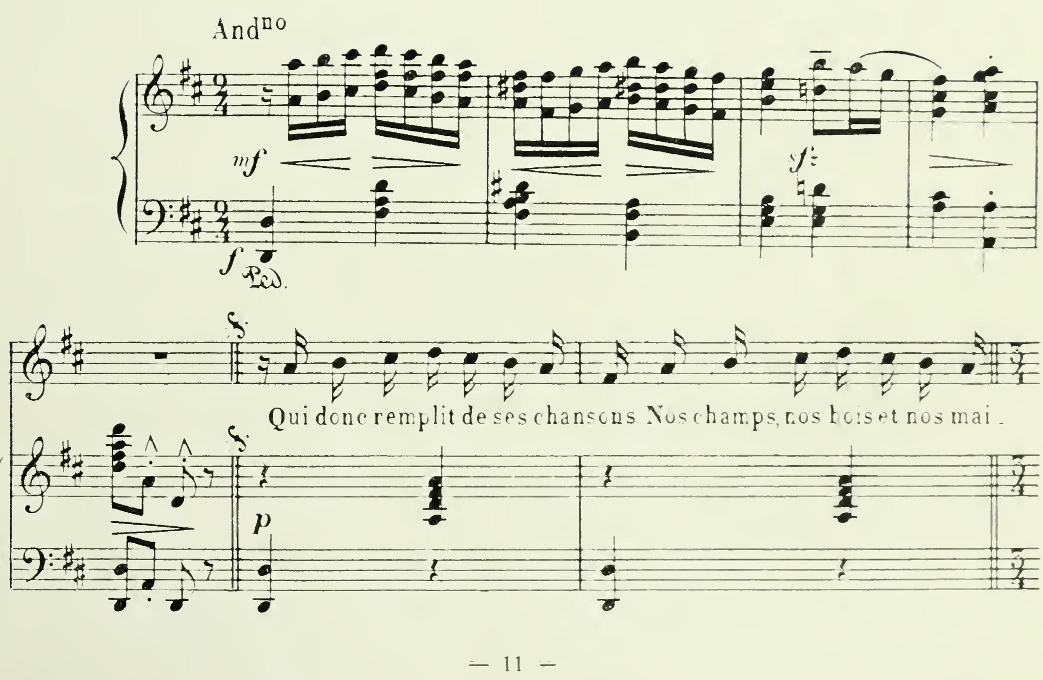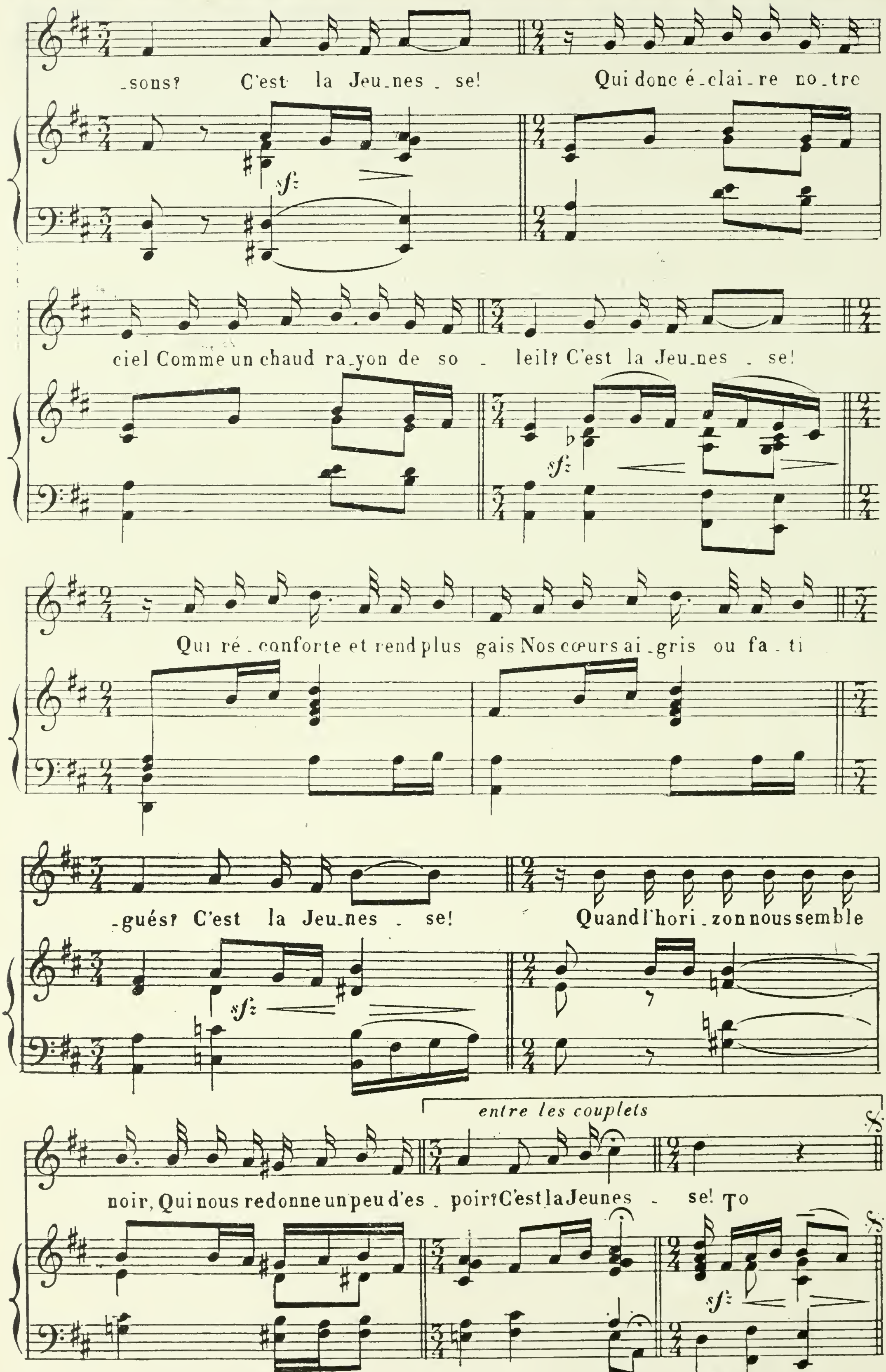


C'EST LA JEUNESSE !...

Stances dédiées à la Jeunesse Française

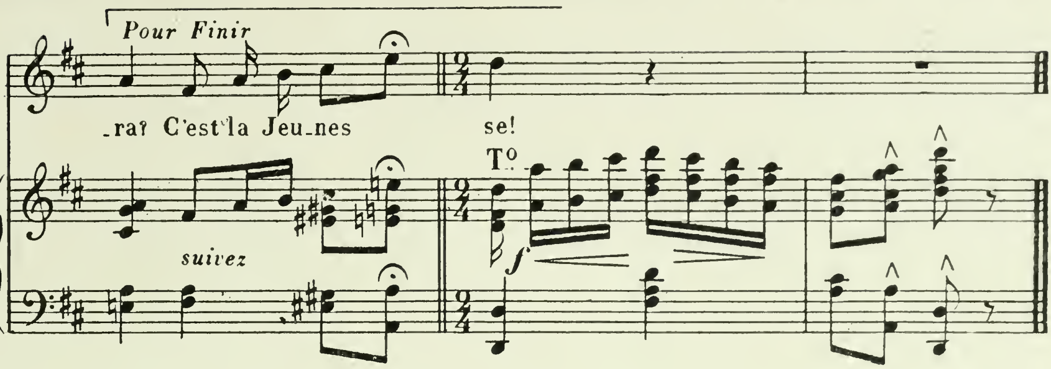
par

THÉODORE BOTREL





_sons? C'est la Jeu_nes _ se! Qui donc é_clai_re no_tre
ciel Comme un chaud ra_yon de so _ leil? C'est la Jeu_nes _ se!
Qui ré_conforte et rend plus gais Nos cœurs ai_gris ou fa_ti
_gués? C'est la Jeu_nes _ se! Quand l'hori_zon nous semble
noir, Qui nous redonne un peu d'es _ poir? C'est la Jeunes _ se! To
entre les couplets



I

Qui donc remplit de ses chansons
Nos champs, nos bois et nos maisons?
C'est la Jeunesse?
Qui donc éclaire notre ciel
Comme un chaud rayon de soleil?
C'est la Jeunesse!
Qui réconforte et rend plus gais
Nos cœurs aigris ou fatigués?
C'est la Jeunesse!
Quand l'horizon nous semble noir,
Qui nous redonne un peu d'espoir?
C'est la Jeunesse!

II

Quand nos cheveux deviendront blancs,
Qui soutiendra nos pas tremblants?
C'est la Jeunesse!
Plus tard, qui fermera nos yeux,
D'un doux geste dévotieux?
C'est la Jeunesse!
Qui donc nous ensevelira
Et — quelques jours — nous pleurera?
C'est la Jeunesse!
Lorsque nous serons au tombeau,
Qui ramassera le flambeau?
C'est la Jeunesse!

III

Alors, nos rêves les plus doux,
Qui les rêvera, comme nous?
C'est la Jeunesse!
Qui rêvera Fraternité,
Justice, Amour et Liberté?
C'est la Jeunesse!
Qui donc, instruite à nos malheurs,
Profitera de nos labeurs?
C'est la Jeunesse!
Le blé semé par notre main,
Qui le récoltera, demain?
C'est la Jeunesse!

IV

Après nous, qui veillera mieux,
Sur l'héritage des aïeux?
C'est la Jeunesse!
Qui rêvera de l'agrandir,
Prête à lutter, prête à souffrir?
C'est la Jeunesse!
Qui donc, pour être un jour vainqueur
Se fait des muscles et du cœur?
C'est la Jeunesse!
O France! qui te gardera?
Et — s'il le faut — te vengera?
C'est la Jeunesse!

LES ROIS MAGES (1)

Ecce Magi ab Oriente venerunt. (SAINT MATHIEU, 2; v. ch. I.)

Dans la paix des feuillages calmes
Où dorment les chansons d'oiseaux,
Le doux frémissement des palmes
Se mêle au murmure des eaux.
Trois pèlerins, de noble race,
Porteurs de trésors précieux,
Suivent la route que leur trace
La plus belle étoile des cieux.

Au milieu des mondes sans nombre,
Les doctes princes d'Orient
S'étonnent de trouver, dans l'ombre,
Ce nouvel astre souriant.
Le sentier qui mène à la crèche
Traverse des bois d'orangers;
Sous les branches, dans la nuit fraîche,
Des anges parlent aux bergers.

Dans l'étable, à genoux, les Mages,
Saluant l'Amour triomphant,
Comblent de présents et d'hommages
L'adorable petit enfant.
Et le ciel, jaloux, les admire,
Pendant qu'ils offrent, tous les trois,
De l'or, de l'encens, de la myrrhe,
Au Roi, maître de tous les rois!

ADRIEN DE CARNÉ.

(1) Extrait du volume *Les Conquérants divins*, publié chez Larchon et Ernouf.



CHANSONS de " LA FLEUR DE LYS " (1)
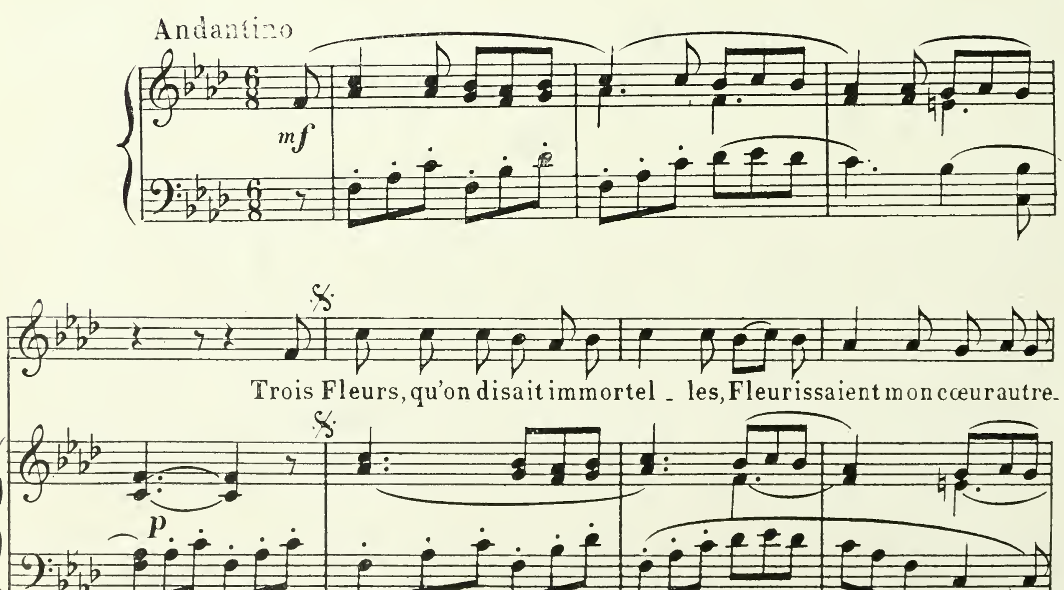
(1793)

FLEUR-DE-REINE
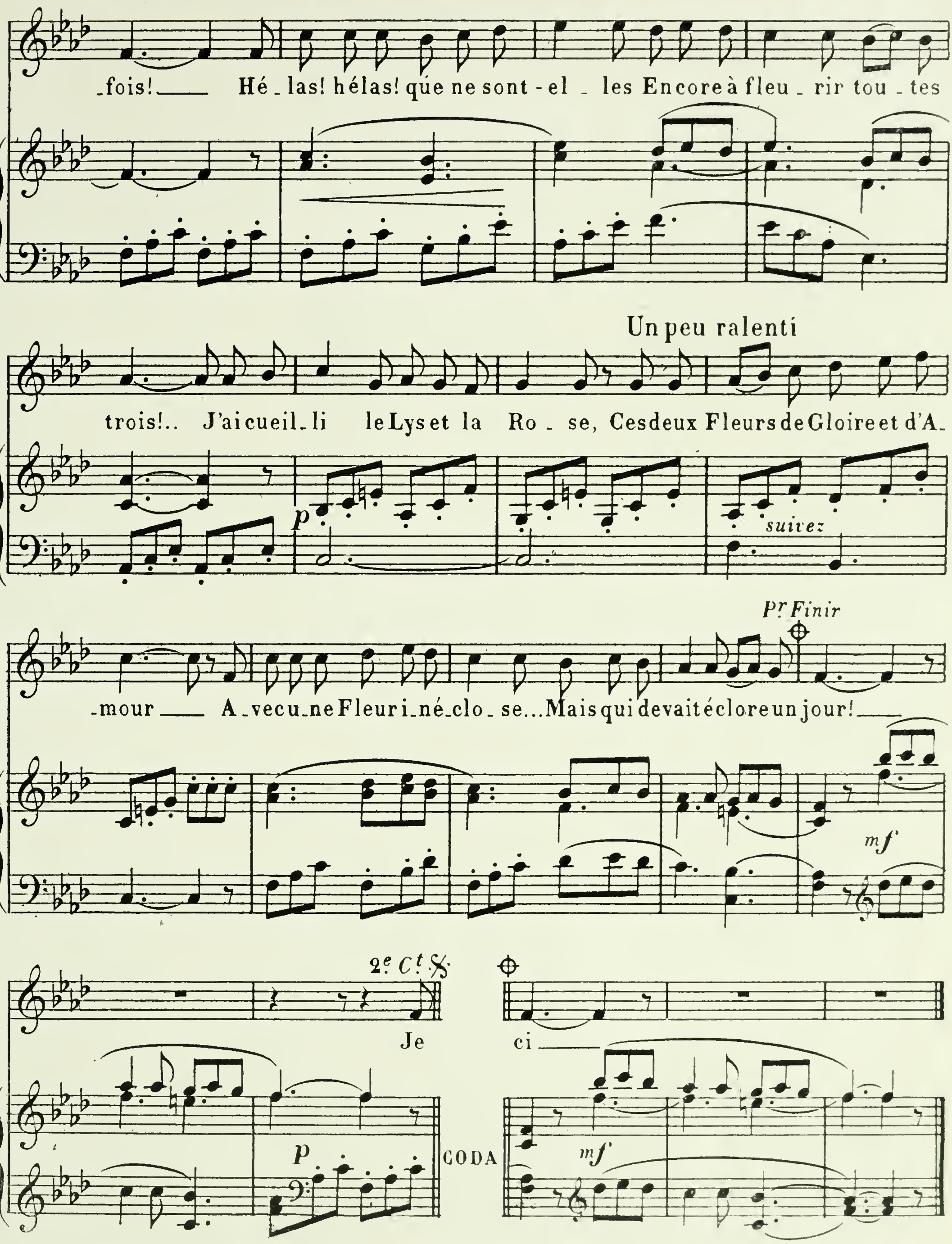
(*Chanson de Marie-Antoinette, au Temple*)

Paroles de THÉODORE BOTREL

Musique de G. MARIETTI



(1) G. ONDET, éditeur, 83, faub. Saint-Denis, Paris



II

Je me croyais toujours aimée
Du Peuple qui jadis m'aima:
L'Envie en son cœur fut semée,
Et la sombre Haine y germa.
L'amour du Peuple est folle chose:
Il vient et s'en va tour à tour...
J'ai vu mourir la frêle Rose,
J'ai vu mourir la Fleur d'Amour!

III

La Majesté toute-puissante,
Le Trône toujours respecté,
Sous la tempête mugissante,
Tout croula, tout fut emporté!
J'ai vu pâlir, dans la nuit noire,
L'Etoile d'Or du Roy Loys:
J'ai vu mourir la Fleur de Gloire,
J'ai vu mourir la Fleur de Lys!

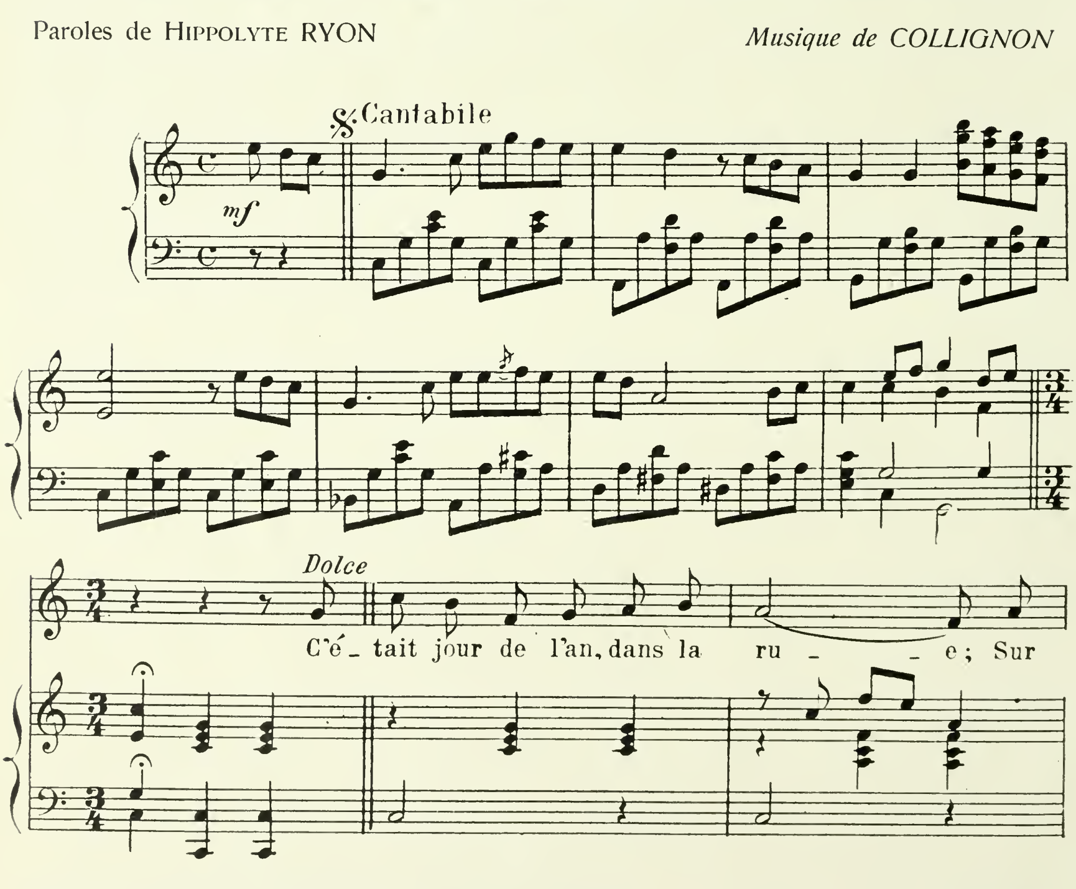
IV

C'est alors que la Dédaignée,
La troisième et dernière Fleur,
Fleurit, de mes larmes baignée,
Dans le jardin de ma Douleur.
Avant moi, que de Souveraines
L'ont vue, un jour, éclore ainsi!
C'est la Fleur qui fleurit les Reines,
Car on la nomme... le Souci!
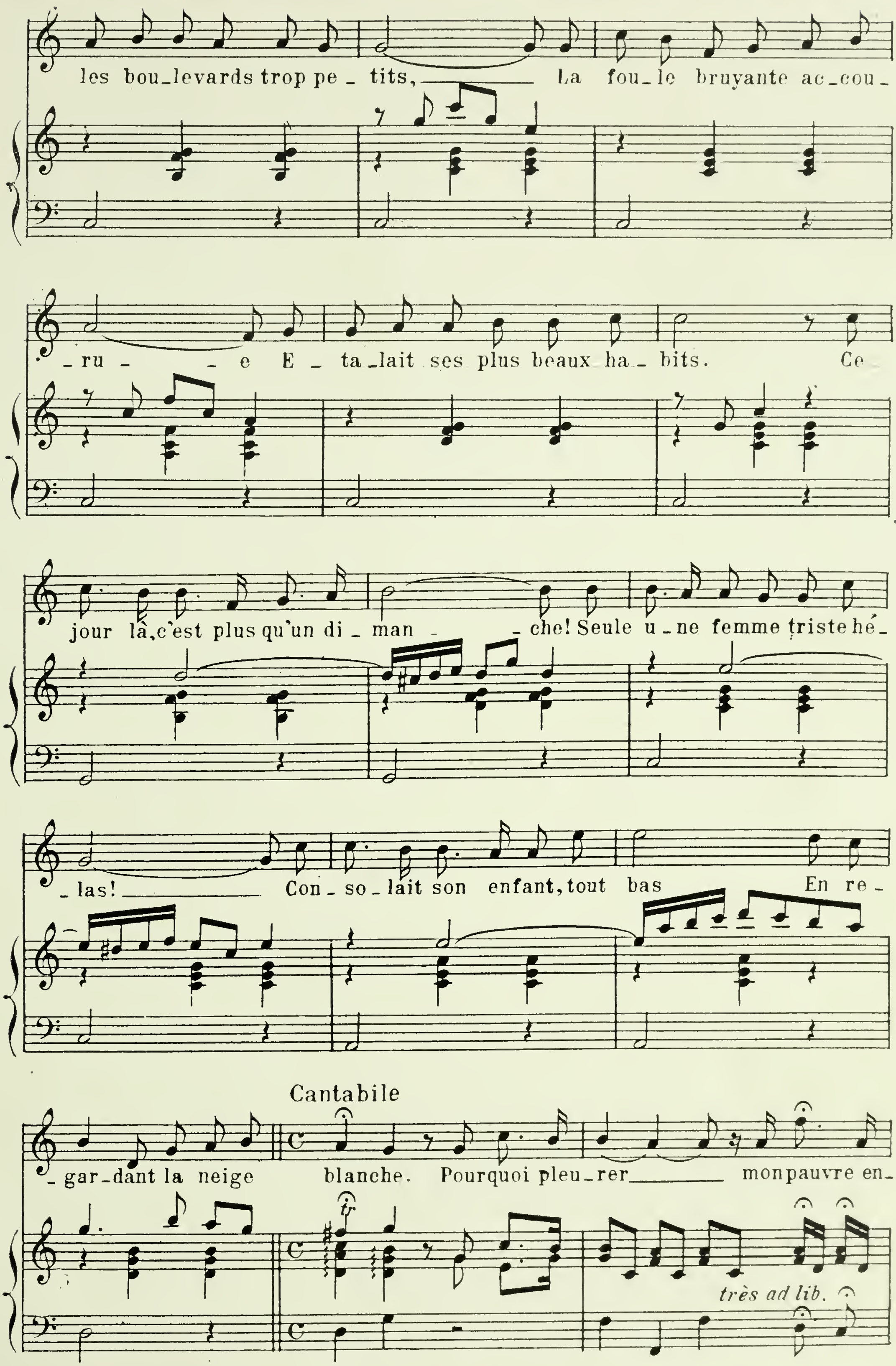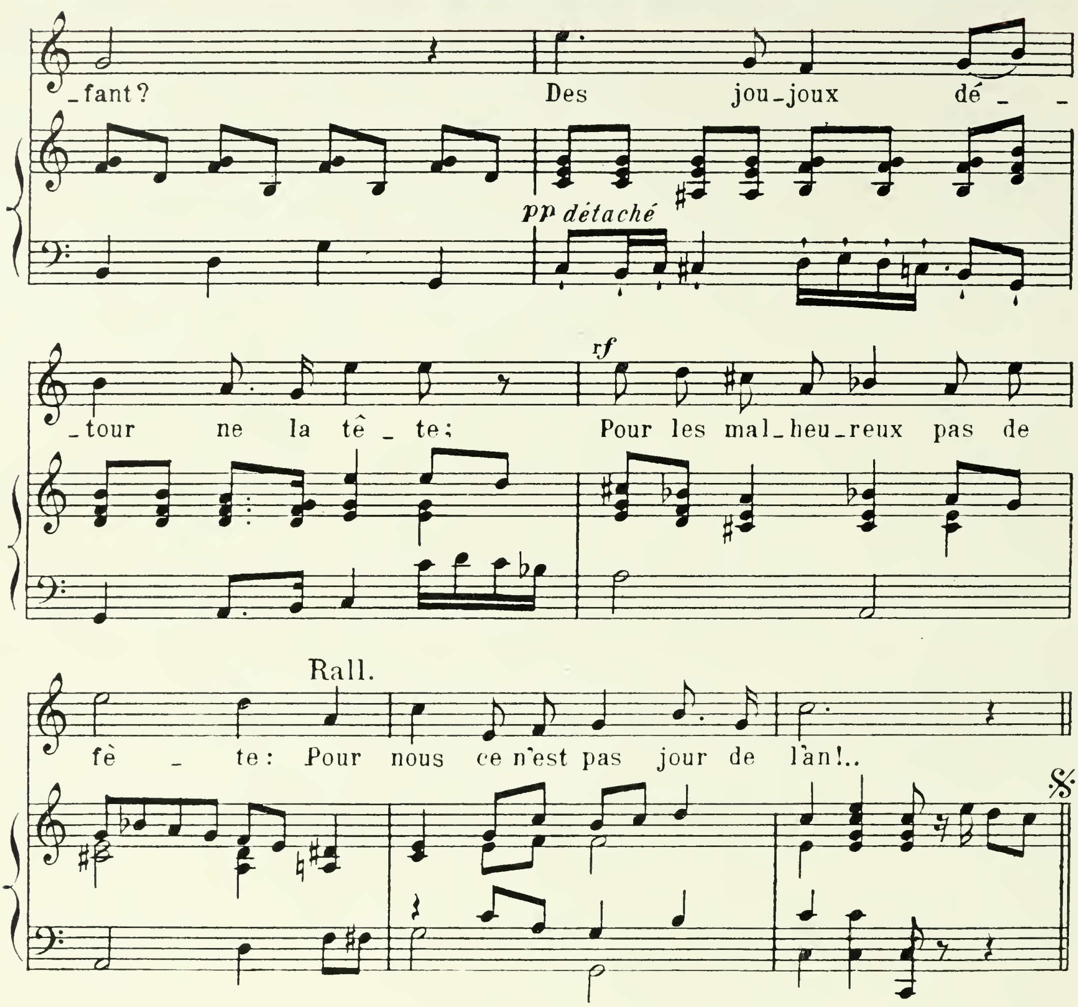


Le Jour de l'An du Pauvre

Paroles de HIPPOLYTE RYON *Musique de* COLLIGNON



Publié avec l'autorisation de LABBÉ, éditeur, 20, rue du Croissant, Paris.


les bou_levards trop pe _ tits, La fou_le bruyante ac_cou _
_ru _ _ e E _ ta_lait ses plus beaux ha _ bits. Ce _
jour là, c'est plus qu'un di _ man _ _ che! Seule u_ne femme triste hé _
_ las! Con _ so _ lait son enfant, tout bas En re _
Cantabile
_ gar_dant la neige blanche. Pourquoi pleu_rer mon pauvre en_
tr
très ad lib.



II

Mais l'enfant l'écoutait à peine
Et jetait un navrant regard
Sur chaque boutique, encor pleine,
Dont les bambins avaient leur part.
La mère, au pâle et doux visage,
En vain, l'embrassait tendrement,
L'enfant en pleurs, disait : « Maman!
Tu le sais, j'ai bien été sage. »

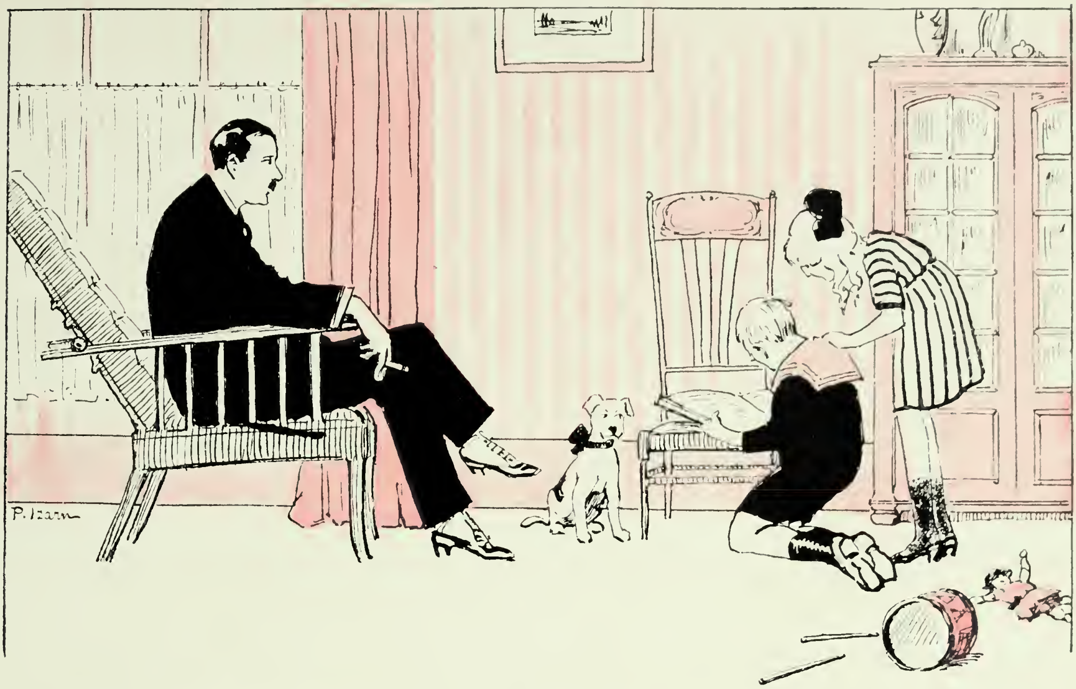
III

Près d'eux passaient, la mine fière,
Les bébés rosés et joufflus;
Le cœur serré, la pauvre mère
Pensait : « Nous ne mangerons plus. »
Le chérubin à tête blonde
La devinant, d'un air câlin,
Fit alors : « Tu manques de pain,
Dieu n'aime donc pas tout le monde? »

IV
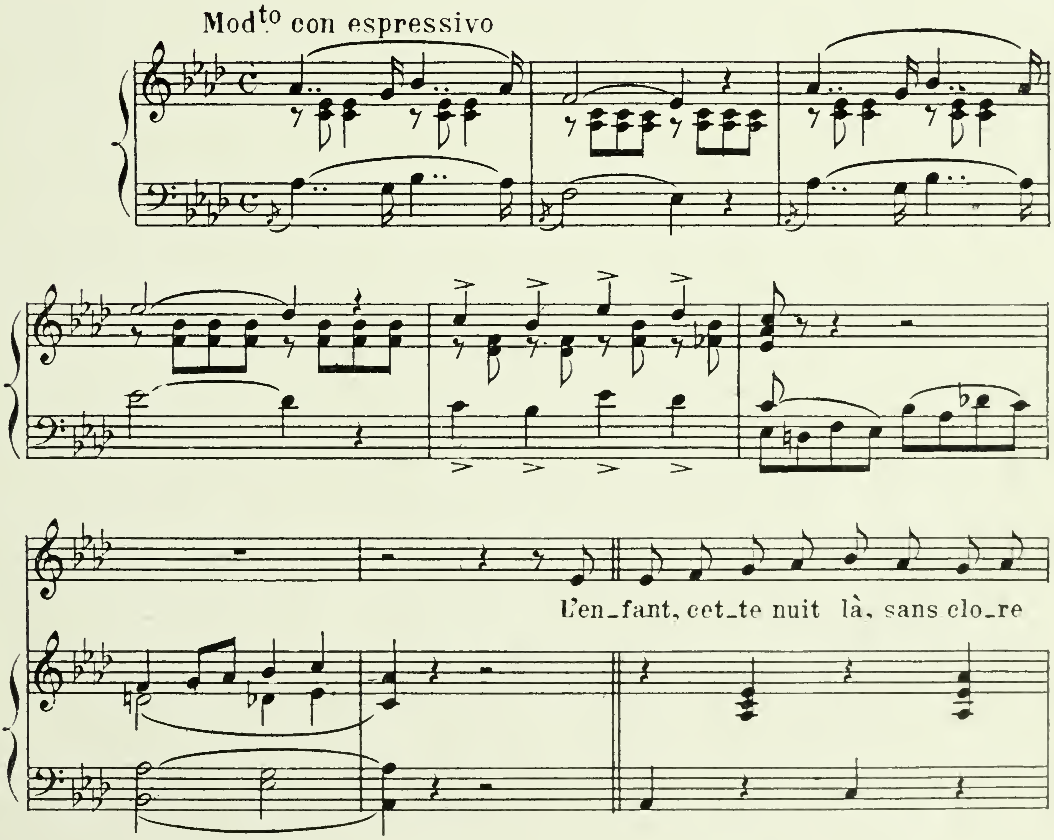
Un vieillard qui, depuis une heure
Les suivait, voyant leur émoi,
S'approche : « Il ne faut pas qu'on pleure,
Viens mon petit, viens avec moi. »
Et puis, avec un bon sourire,
Dans les mains de l'enfant joyeux,
Il met un pantin merveilleux!
Un peu d'or... et part sans rien dire :

Maman! s'écrie alors l'enfant,
Tu le vois, ma part était prête;
Pour nous, c'est aussi jour de fête :
Nous avons notre jour de l'An.
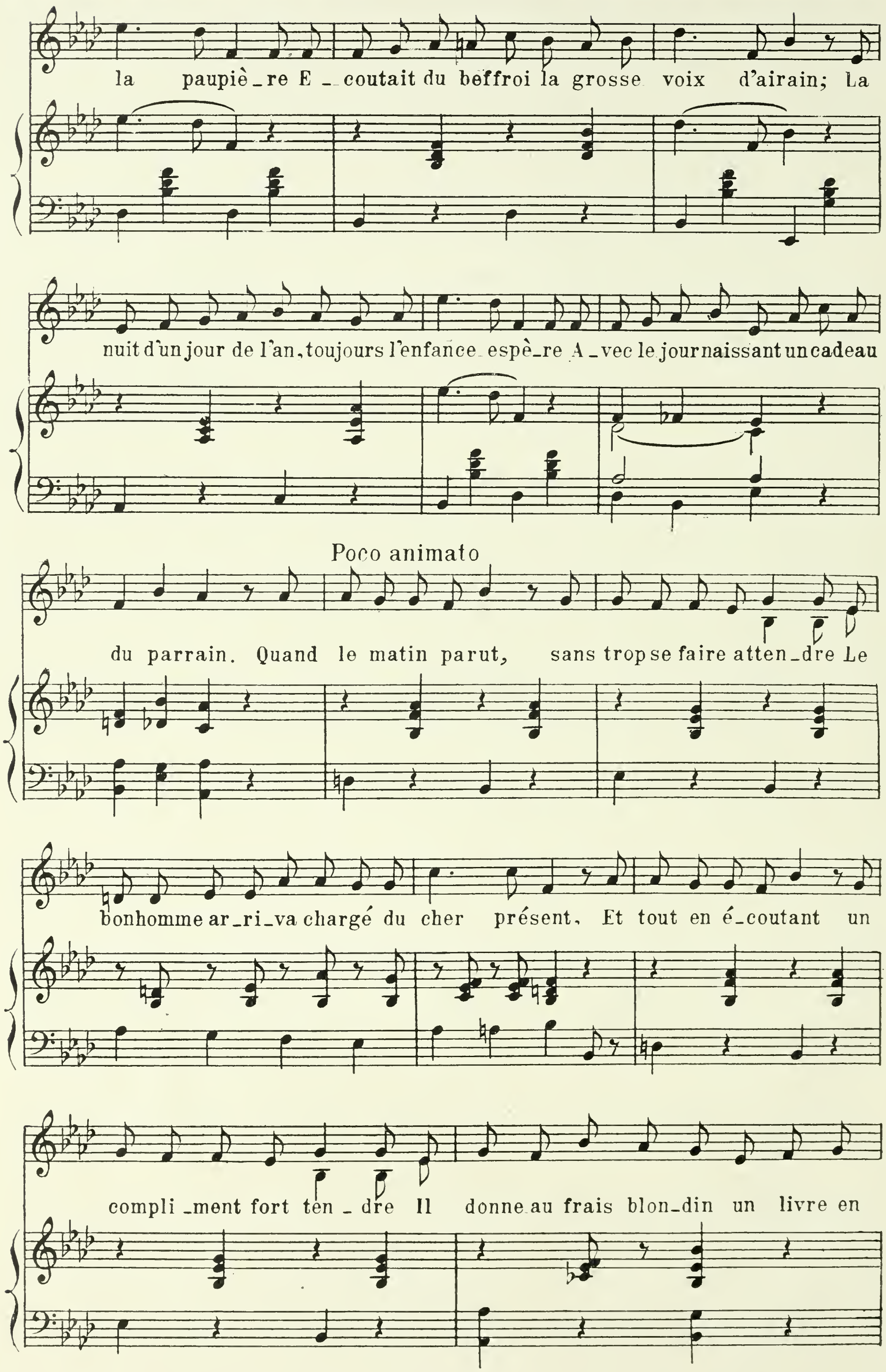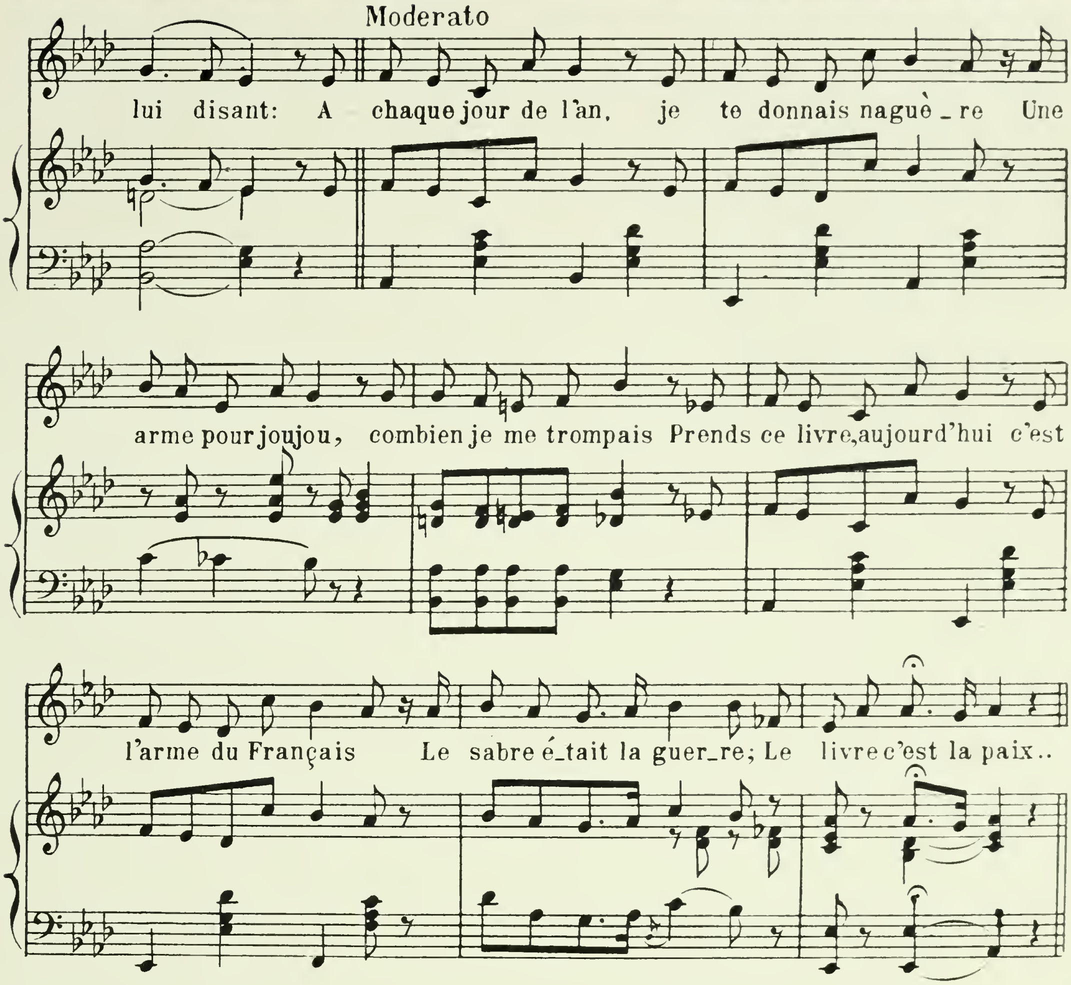


LES ÉTRENNES DU FILLEUL

Paroles de E. LEGENTIL *Musique de R. PLANQUETTE*



Publié avec l'autorisation de LABBÉ, éditeur, 20, rue du Croissant.


la paupiè_re E_coutait du beffroi la grosse voix d'airain; La
nuit d'un jour de l'an, toujours l'enfance espè_re A_vec le jour naissant un cadeau
Poco animato
du parrain. Quand le matin parut, sans trop se faire atten_dre Le
bonhomme ar_ri_va chargé du cher présent. Et tout en é_coutant un
compli_ment fort ten_dre Il donne au frais blon_din un livre en



II

Ce livre est tout rempli d'étonnantes gravures,
Apprends bien vite à lire et tu les comprendras.
Abandonne le jeu pour de douces lectures,
A ton âge on est gai, lis ! enfant, tu riras.
A l'arbre du savoir grimpe, et dans ta memoire,
Sache placer l'artiste à côté du vainqueur,
Que l'avenir enfin , couronnant chaque gloire,
Ouvre son Panthéon pour les hommes de cœur.
(Au refrain.)

III

Tu ne passeras plus au fil de ton épée
Les blancs moutons frisés de ta petite sœur ;
Tu ne blesseras plus l'innocente poupée,
Dont les yeux souriaient à son lâche agresseur ;
Epèle ces feuillets dont la joyeuse prose
Sait cacher la raison sous un masque enfantin.
Ta sœur pour écouter paiera d'un baiser rose,
Qui te pardonnera la mort de son pantin.
(Au refrain.)

IV

Tu connaîtras, enfant, en feuilletant ces pages,
Les nuits de ton pays et ses jours de soleil;
Tes yeux se mouilleront à ses rares naufrages ;
Ton cœur applaudira ses heures de reveil;
Que la future histoire ouvre une page blanche,
Pour y placer ton nom sur les plus hauts degrés
A ton pays blessé, tu dois une revanche,
Dans le combat sacré de l'art et du progrès.
(Au refrain.)



INNE GREGAU [1]
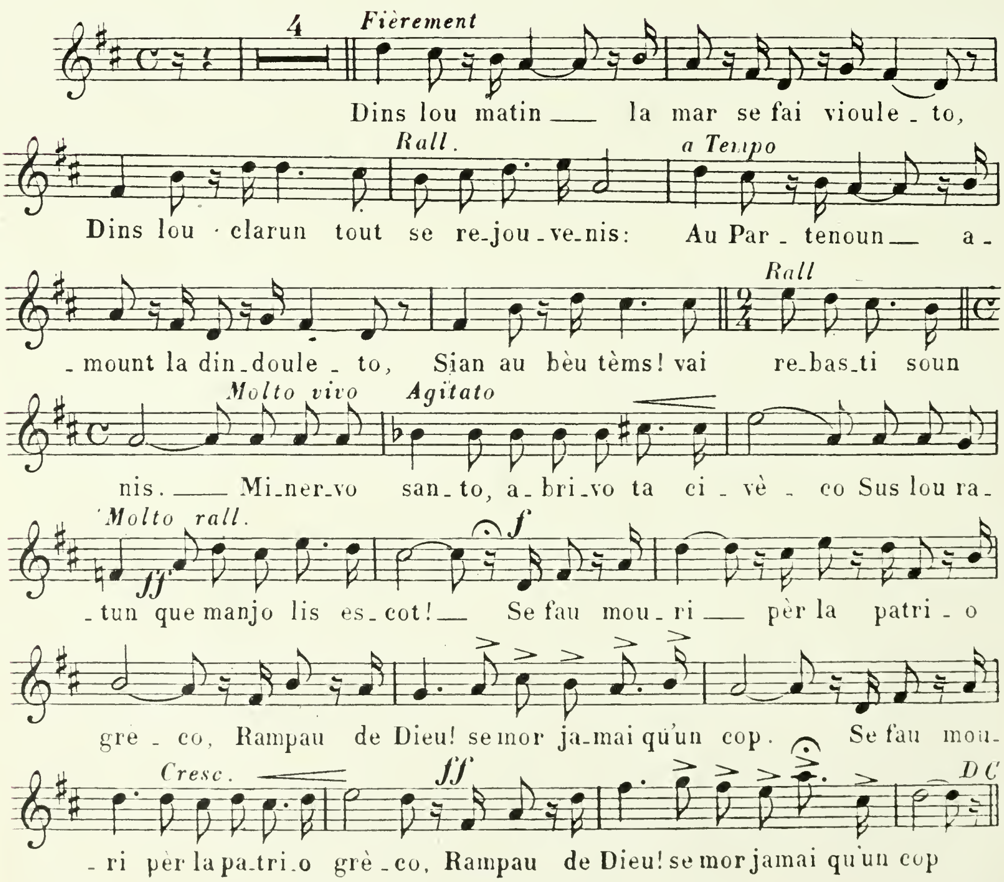
Hymne pour la Grèce

Paroles de
FRÉDÉRIC MISTRAL

Musique de
G. BOREL

A Soun Autesso Reialo
la Princesso Marìo de Grèço.

A Son Altesse Royale
la Princesse Marie de Grèce.



(1) Extrait des *Olivades*, un vol. in-12 elzévir. LEMERRE, Paris, 1912

I

Dins lou matin la mar se fai viòuleto,
Dins lou clarun tout se rejouvenis :
Au Partenoun amount la dindouleto,
Sian au bèu tèms! vai rebasti soun nis.
Minervo santo, abrivo ta civèco
Sus lou ratun que maujo lis escot!
Se fau mouri pèr la patrìo grèco,
Rampau de Diéu! se mor jamai qu'un cop.

I

Dans le matin la mer se fait violette, — dans la lumière tout se rajeunit : — c'est le beau temps! l'hirondelle là-haut — au Parthénon va rebâtir son nid. — Minerve sainte, lance ton hibou — sur les rongeurs du pampre de nos vignes! — S'il faut mourir pour la patrie hellène, — palme de Dieu! on ne meurt qu'une fois.

II

Sèmpre que mai l'oundo se fai daurado,
Sian au bèu tèms! Mai au cresten di baus,
De Proumetiéu estrassant la courado,
Negrejo alin un grand vóutour à paus.
Pèr cousseja l'aucelas que te bèco,
Enfant dis isclo, armejo toun barcot :
Se fau mouri pèr la patrìo grèco!
Rampau de Diéu! se mor jamai qu'un cop.

II

De plus en plus l'onde se fait dorée, — c'est le beau temps! Mais aux crêtes des monts, — de Promethée déchirant les entrailles, — un grand vautour au loin est immobile. — Pour chasser le rapace noir qui te becquète, — enfant des îles, équipe ton esquif : — S'il faut mourir pour la patrie hellène, — palme de Dieu! on ne meurt qu'une fois.

III

Ausès crida l'antico Pitounisso :
« Vitòri pèr li felen di mié-diéu! »
Dóu mount Ida fin-qu'au ribas de Niço
Lis óulivié boumbisson renadiéu,
Fusiéu en man, zóu! escalen la brèco,
De Salamino esbrudissènt l'ecò :
Se fau mouri pèr la patrìo grèco,
Rampau de Diéu! se mor jamai qu'un cop.

III

Entendez-la crier, l'antique Pythonisse : — « Victoire aux petits-fils des demi-dieux! » — Du mont Ida aux rivages de Nice — les oliviers revivent éternels. — Fusil en main, sus! gravissons la brèche, — de Salamine reveillant les échos : — S'il faut mourir pour la patrie hellène, — palme de Dieu! on ne meurt qu'une fois.

IV

Alestissès vòsti raubeto blanco
Pèr espousa li nòvi de retour;
Anas coupa, nouvieto, à la calanco,
Lou verd lausié pèr vòsti redemtour!
Davans l'Europo agrouvassado e nèco,
Beguen, jouvènt, la glòri à plen de got :
Se fau mouri pèr la patrìo grèco,
Rampau de Diéu! se mor jamai qu'un cop.

IV

Et préparez vos belles robes blanches — pour épouser vos fiancés au retour; — allez couper, fiancées, dans la ravine, — le laurier vert, pour eux, vos rédempteurs! — Devant l'Europe accroupie et confuse, — buvons la gloire, jeunes gens, à plein verre : — S'il faut mourir pour la patrie hellène, — palme de Dieu! on ne meurt qu'une fois.

V

Ço que s'es vist pòu mai se vèire, fraire!
E, s'au trelus d'aquéli roucas rous
Divinamen l'ome a pouscu retraire
De tóuti si pantai lou mai courous,
L'amo crestiano aqui restarié mèco!
E gibarian sus noste rasigot?
Se fau mouri pèr la patrìo grèco,
Rampau de Diéu! se mor jamai qu'un cop.

V

Ce qui s'est vu peut se revoir, ô frères! — et si, dans la splendeur de ces falaises rousses, — l'homme divinement a pu réaliser — le plus brillant de tous ses rêves, — l'âme chrétienne là resterait muette! — Et nous sècherions là sur un tronçon de souche? — S'il faut mourir pour la patrie hellène, — palme de Dieu! on ne meurt qu'une fois.

VI

De Maratoun seguènt lou bèu courrèire,
Se cabussan, auren fa ço que fau!
E, mescladis au sang de noste rèire
Leounidas, noste sang triounfau
Enrouitara lou courau di pastèco
E lou rasin que pènjo au paligot :
Se fau mouri pèr la patrìo grèco,
Rampau de Diéu! se mor jamai qu'un cop.

VI

De Marathon suivant le beau coureur, — si nous tombons, nous aurons fait notre devoir! — Et, mélangé au sang de notre ancêtre — Léonidas, notre sang triomphal — empourprera le corail des pastèques — et le raisin qui pend à l'échalas : — S'il faut mourir pour la patrie hellène, — palme de Dieu! on ne meurt qu'une fois.



“ Lilas-Blanc ”

Comédie dramatique en deux actes

par

Théodore BOTREL & KERGOAT

PERSONNAGES

Mme LOUVAIN, couturière, 40 ans.
LOUISE, ouvrière, 22 ans.
MARIE (sœur de Louise), ouvrière (surnommée « Lilas-Blanc »), 20 ans.
SUZANNE, apprentie, 15 ans (type de petite faubourienne, gaie, frondeuse, bon cœur).
CHARLOTTE, ouvrière, 18 ans, même genre.
Mme du LINAZ, 40 ans.
Mlle SOLANGE. fille de Mme du Linaz, 20 ans.
Mlle BIENFLEURY, 50 ans.
Mme DUVAL, épicière, 50 ans.
Mlle GERMAINE, 8 à 10 ans.
CORENTINE, femme de chambre de Mme du Linaz.
JEANNE, femme de chambre de Germaine.

Figuration : Quelques autres ouvrières si l'on veut.

PREMIER ACTE

La scène représente un atelier de couture.

Porte d'entrée au fond; une autre à gauche; à droite, fenêtre donnant sur la rue. Deux ou trois mannequins. Gravures de modes aux murs; porte-manteaux, etc... A droite, premier plan, grande table, encombrée d'étoffes, autour de laquelle les ouvrières travaillent avec ardeur.

A Paris, un soir d'hiver. Des lampes (ou des becs de gaz) éclairent la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, MARIE (1), CHARLOTTE, SUZANNE

Charlotte, *jetant un coup d'œil rapide vers la pendule posée sur la cheminée.* — Déjà six heures ! Et la toilette doit être livrée demain matin... Jamais je n'y arriverai à moins d'y passer encore une partie de la nuit. Ça ! je n'y coupe pas ! *(Elle soupire, passe la main sur son front, et continue de coudre très vite.)* Tes « bâtis » sont terminés, Suzanne ?

Suzanne, *nerveusement.* — Pensez-vous, Mamz'elle Charlotte ! Ils sont d'une longueur exaspérante. Vous êtes témoins cependant, combien j'ai été silencieuse et surtout peu curieuse cet après-midi. Je n'ai regardé qu'une fois par la fenêtre et vite, très vite, pour voir la noce qui passait.

Charlotte. – Dire que je ne l'ai pas vue, moi, qui ai fait la robe de la mariée... Même que j'ai cousu un de mes cheveux dans un ourlet...

Suzanne. — Pourquoi faire ?

Charlotte. — Mais pour être mariée aussi dans l'année, donc ! C'est connu ! Ces « arpettes » (1), ça ne sait rien !

Louise. — Je me garde bien d'agir comme Charlotte, moi...

(1) Toutes les ouvrières sont pâlottes, mais Marie plus encore que ses compagnes. Elle a un corsage blanc et un petit brin de lilas blanc artificiel dans les cheveux.

(1) Apprenties.

CHARLOTTE. — Pourquoi?...

LOUISE. — Toutes celles de mes amies qui ont voulu influencer le sort...

CHARLOTTE. — Ont été malheureuses en ménage?

LOUISE. — Non! elles ont toutes coiffé Sainte-Catherine! *(Rires.)*

CHARLOTTE, *se frottant les yeux.* — Ya pas à dire, les yeux me picotent : ces maudits plis m'obligeront bientôt à porter des lunettes.

LOUISE. — Elles vous donneraient l'air d'une grand'mère... ou d'une féministe!

SUZANNE. — Pourquoi pas d'une suffragette, pendant que vous y êtes? *(On rit. Marie tousse et réprime un frisson.)*

LOUISE, *tendrement, à Marie.* — N'es-tu pas trop fatiguée, ma petite Marie?

MARIE, *tristement.* — Non... j'ai seulement un peu froid.

LOUISE, *touchant les mains de Marie.* — Mais, tu es glacée, ma pauvre seurette. *(Inquiète.)* Vois : tu frissonnes encore... Mets ton manteau, dis, veux-tu? Il te réchauffera un peu. *(Elle se dirige vers le porte-manteau, au fond de l'atelier.)*

MARIE, *l'arrêtant du geste.* — Non, Louise, il me gênerait pour travailler.

CHARLOTTE. — Si vous preniez mon châle, Marie, il est très chaud?

MARIE, *très doucement.* — Oui, je veux bien, Charlotte, merci.

LOUISE, *qui a pris un châle blanc au porte-manteau le dépose, câline, sur les épaules de Marie.* — Là vois-tu, petite sœur, comme tu seras bien ainsi! *(Souriante, elle lui donne un baiser rapide.)*

MARIE, *s'efforçant de paraître gaie.* — Oui, très bien... Ça va! ça va!

LOUISE, *s'asseyant et reprenant sa couture.* — Maintenant, repose-toi un peu. Laisse ton ouvrage; je t'aiderai ce soir, si tu n'as pas fini.

MARIE. — M'aider, pauvre sœur? N'auras-tu pas assez de cette robe à terminer pour demain? Ne t'inquiète pas. *(D'une voix qu'elle s'efforce de raffermir.)* Je me sens mieux, je t'assure.

LOUISE, *avec une joie émue.* — Enfin, je suis tout heureuse à la pensée que tu vas bien te reposer la nuit prochaine... *(A ses compagnes.)* Car Mme Louvain, voyant Marie très fatiguée, lui a promis qu'elle n'aurait pas d'ouvrage à emporter ce soir chez nous. *(Souriant à sa sœur.)* Comme tu vas bien dormir, ma chérie!

MARIE, *souriante.* — Oui : au dodo, tout de suite, en arrivant, pour rattraper le temps perdu!

CHARLOTTE, *avec aigreur.* — Mais aussi, c'est pas un métier que le nôtre. On ne veille pas à l'atelier à cause de l'inspectrice, c'est entendu! Mais on emporte du « turbin » chez soi. Quel surmenage, mes enfants!

MARIE. — Que voulez-vous! Quand il y a de la presse, il faut bien mettre les aiguillées doubles! On se repose en morte-saison... trop longtemps, des fois!

SUZANNE, *avec admiration.* — Toujours résignée, Mamz'elle Marie! C't'épatant!

CHARLOTTE, *exaspérée, laissant son ouvrage.* — Résignée! résignée! Eh bien, moi, je me rebiffe au contraire!...

SUZANNE. - Moi-z-itou!

CHARLOTTE. — Oui, j'en ai soupé (comme dit papa) de cette vie qu'on mène ici... *(Haussant les épaules et s'animant par degrés.)* La presse, la presse! beau prétexte pour nous obliger à nous coucher à des heures « induses ». Alors, parce que les « belles Madames » ayant à peine commandé une toilette la veulent déjà terminée, il nous faut, nous, leur sacrifier notre repos, notre jeunesse et notre santé?... Oui, notre santé. Je le sens bien moi, que les veilles m'épuisent... Non, mais, pigez-moi ma tête! Ah! elles se sont envolées bien vite les belles couleurs que j'avais en entrant à l'atelier.

SUZANNE, *riant.* — Vous êtes pâlotte, c'est vrai... mais c'est très bien porté en ce moment les pâles couleurs; ça vous donne l'air distingué et intéressant. *(Sérieuse.)* Mais n'empêche qu'il y a du vrai dans ce que vous dites : depuis trois semaines, on ne s'est jamais couchées avant des minuit, une heure! Même moi qui m'éreinte à faire du vélo avec ma machine à coudre.

CHARLOTTE. — Et ya des imbéciles qui nous appellent des Midinettes!!! C'est des Minuinettes qu'il faudrait dire!...

LOUISE. — Et tout cela pour quarante sous par jour!

CHARLOTTE. — Quand on les gagne!... avec cela que les petites mains...

SUZANNE. — Et les « arpettes » donc!

MARIE. — Allons! Allons! un peu de résignation, voyons!

CHARLOTTE. — Non, non! Je vous le répète, moi! je vais me rebiffer (comme dit mon frangin). Je vais me plaindre à la patronne, crier à l'injustice... écrire aux journaux...

TOUTES, *en riant.* — A la tribune!!! A la tribune!

LOUISE. — Allons, Charlotte... du calme! Proclamez la grève générale pendant que vous y êtes! *(Rires.)*

MARIE. — Et à quoi cela nous servirait-il? Elles sont nombreuses les ouvrières qui, mourant de faim sur le pavé de Paris, n'attendent qu'un signe pour nous remplacer pour une rétribution plus faible encore.

CHARLOTTE, *à demi convaincue.* — C'est vrai... mais, ce que j'en dis, vous savez, c'est histoire de décharger un peu ma bile. Ça soulage! Je suis d'autant moins sérieuse dans mes re-ven...ca, re-ven...di...

TOUTES. — ...cations.

CHARLOTTE. — Merci!... que nous avons en Mme Louvain la meilleure des patronnes. Allons! plus d'idées noires ou rouges... Chantons! Cela vaudra mieux.

MARIE. — Oui! la Chanson console et encourage!

SUZANNE. — Alors, qui en pousse une? Vous, Mam'zelle Marie; dites-nous une œuvre de votre voisin, le chansonnier Morel.

TOUTES. — Oui! Oui!

CHARLOTTE. — Je l'ai entendu à *l'Aiguille*... En voilà un qui nous connaît bien et qui nous aime sincèrement...

MARIE. — Je crois bien : sa maman était couturière, comme nous !

SUZANNE. — Oui, paraît ! Eh bien ! dites-nous donc la chanson qu'il vous a dédiée et qui vous va si bien, si bien, que son titre est devenu votre surnom.
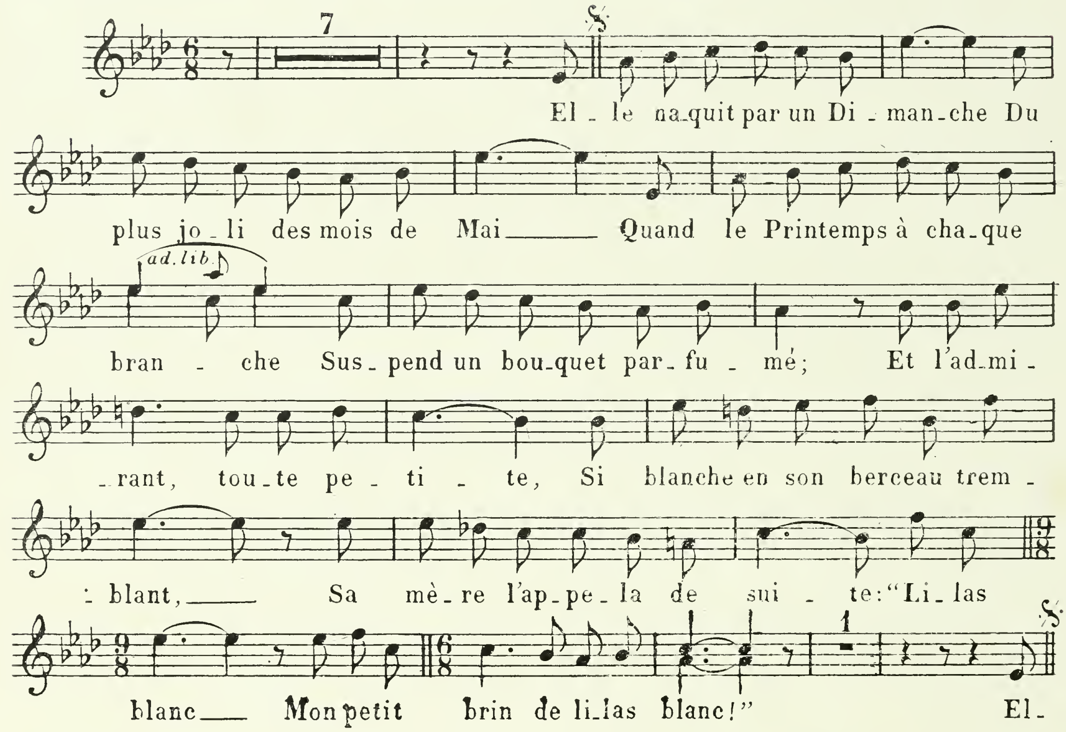
CHARLOTTE. — Oui, envoie-nous *Lilas-Blanc!*

TOUTES, *sur l'air des lampions.* - Lilas-Blanc ! Lilas-Blanc ! Lilas-Blanc !

LOUISE. — Non... Marie est trop fatiguée.

MARIE, *doucement.* — Oh ! si cela leur fait plaisir ! et surtout si cela engourdit un instant la fatigue, allons-y !

SUZANNE, *annonçant.* — Première s...trophe !



MARIE, *chante* (1):

Elle naquit par un dimanche
Du plus joli des mois de mai,
Quand le printemps à chaque branche
Suspend un bouquet parfumé.
En l'admirant toute petite,
Si blanche en son berceau tremblant,
Sa mère l'appela de suite
Lilas-Blanc !

TOUTES

Mon petit brin de lilas-blanc !

SUZANNE. — Deuxième s...trophe !

MARIE

Elle poussa, douce fleurette,
Dans le fond d'un pauvre faubourg,
Et dans une triste chambrette,
Sans soleil et presque sans jour ;
En la voyant toujours pâlotte,
Avec son doux regard troublant,
Chacun surnommait la petiote
Lilas-Blanc !

TOUTES

Petit bouquet de lilas-blanc !

SUZANNE. — Troisième s...trophe !

TOUTES. — Chut !...

MARIE

Puis quand elle eut ses douze années,
Lumineuse ainsi qu'un rayon,
Elle fit comme ses aînées
Sa première communion.
Quand vers l'autel, d'un air modeste,
Elle s'avança, d'un pas lent,
On aurait cru voir un céleste
Lilas blanc.

TOUTES

Un frais bouquet de lilas blanc !

SUZANNE. — Quatrième s...trophe !

TOUTES. — Tais-toi donc !

MARIE

Et puis, ce fut l'apprentissage,
Au cours duquel, une saison,
En allant livrer son ouvrage,
Elle fut prise d'un frisson,
Cacha si bien sa toux affreuse
Avec un sourire dolent,
Qu'elle en mourut la malheureuse
Lilas-Blanc !

TOUTES

Un mois avant les lilas blancs !

(1) Pour se procurer l'accompagnement de piano s'adresser à M. G. Ondet, éditeur, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

LOUISE, *à Marie qui tousse.* — Tu vois, tu te fatigues.

TOUTES, *moins Suzanne.* — Arrêtez-vous. Merci !

SUZANNE. — Eh bien ? et la cinquième s...trophe, alors... macache ?

TOUTES. — Oh ! cette Suzanne, tout de même !

MARIE

Mais le bon Dieu fit un prodige
Pour la douce fleur du faubourg :
Sur sa tombe on vit une tige
De lilas fleurir en un jour.
Et son tombeau, perdu sous l'herbe,
Est depuis lors, une fois l'an,
Tout embaumé par un superbe
Lilas blanc.

TOUTES

Monté du cœur de Lilas-Blanc !

TOUTES. — Bravo, Marie ! Merci, Lilas-Blanc !

CHARLOTTE. — Ya pas à dire, c'est bien envoyé. Et d'un vrai ! Toutes les petites ouvrières de Paris, *cousettes* ou *modillons*, sont anémiées, c'est connu... Alors, au lieu d'être des lilas aux belles couleurs comme ceux de la campagne, on est des lilas pâles, quoi : des lilas blancs !

SUZANNE. — Un banc, alors, pour les lilas parigots ! un ! deux ! trois ! *(On sonne.)*

LOUISE. — Chut !... On sonne.

SUZANNE. — Encore de l'ouvrage ! *(Elle va ouvrir.)*

CHARLOTTE. — Et de l'ouvrage pressé, vous allez voir.

SCÈNE II

LES MÊMES, CORENTINE, en costume breton, tablier blanc.

TOUTES. — Bonjour, mamz'elle Corentine !

CORENTINE, *tendant à Louise une grande boîte en carton.* — Bonjour à vous, Mesdemoiselles. Si le travail vous manque, v'là de quoi vous amuser. *(Riant.)* Une toilette pour Mlle Solange... Elle viendra tout à l'heure vous expliquer cela, elle-même, en personne naturelle et vivante.

TOUTES. — Vlan ! ça y est !

CORENTINE. — Ce qui signifie, n'est-ce pas, comme de juste, que vous n'aurez pas une minute à perdre pour vous mettre à la besogne.

CHARLOTTE. — Quand je le disais !

CORENTINE. — Comme par hasard, Mademoiselle exige que sa toilette lui soit livrée « presto subito » qu'elle a dit comme ça en espagnol.

SUZANNE. — C'est pas de l'espagnol, hé ! la *Paimpolaise !* c'est de l'hollandais. *(On rit.)*

CORENTINE. — J'sais-t'y, moi ! Tout le monde peut donc pas se contenter de savoir deux langues de chrétiens : le français et le breton !

SUZANNE. — Et l'argot que vous oubliez !...

LOUISE. — Entre nous, vous savez, votre maîtresse exagère. Pour la satisfaire, nous devrions posséder une baguette magique, comme dans les contes de fées... Non, sûr, elle ne doit pas se rendre compte du temps nécessaire à la confection d'une toilette ?

CORENTINE. — Kajé zur ! (1) car Mademoiselle n'est pas méchante... elle ne refusera jamais l'aumône à un pauvre ; seulement, voilà, elle est étourdie, et puis gâtée... ah ! oui... gâtée comme une fille unique, vous comprenez. Enfin ! il n'y a qu'à s'incliner, n'est-ce pas ? Qui paye, commande !

LOUISE. — Certainement !

CORENTINE, *tirant une liste longue d'un mètre.* — Sur ce, je me sauve ! car faut que j'aille encore chez le cordonnier faire hausser ses talons, chez sa modiste faire agrandir son chapeau, au Louvre pour son eau de *Lupin*, chez *Réveillon* pour ses fourrures, chez *Noirot* pour ses chichis. *(On rit.)* Y en a-t-y ! ma Doué ! (2) Y en a-t-y !... Avec ça que votre Paris est grand à s'y perdre ! Ah ! quand on m'aura repaysée chez nous, cet été, à l'époque du baignage... il fera chaud quand on m'y reprendra à quitter mon village !

SUZANNE, *chantant.* — Ah ! il fallait pas ! il fallait pas qu'elle y aille !...

CORENTINE. — Bien le bonsoir, la compagnie ! Je me sauve !

TOUTES. — Bonsoir !

SCÈNE III

LES MÊMES, moins CORENTINE

LOUISE. — J'espère bien que Mme Louvain n'acceptera pas la commande pour ces jours-ci... car toutes — à part Marie — nous avons du travail pour tous ces soirs-ci, chez nous.

MARIE. — Pourvu que Mlle Solange soit raisonnable !... Vraiment, je sens que je ne pourrais pas travailler ce soir... Je suis brisée. *(Elle tousse.)*

LOUISE. — Bon ! tu tousses encore, ma chérie !

MARIE. — Mais, ce n'est rien, je t'assure. *(On sonne.)*

SUZANNE, *se levant vivement pour aller ouvrir.* — Bon ! encore du monde, et la patronne qui ne rentre pas !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADEMOISELLE BIENFLEURY

SUZANNE *ouvre la porte et, jetant un coup d'œil moqueur à ses compagnes, livre passage à la visiteuse.* — Bonsoir, Mademoiselle Bienfleury.

CHARLOTTE. — Bonsoir, Mademoiselle Tropfleury.

Mlle BIENFLEURY, *bonne grosse dame ridicule, chapeau excentrique garni d'énormes roses rouges, robe à fleurs, démodée, bijoux de mauvais goût, bouquet énorme au corsage ainsi qu'au manchon, d'où émerge une petite tête de chien. Elle salue les ouvrières d'un petit signe de tête dédaigneux en les regardant, de haut, avec son face-à-main.* — Bonsoir, petites, bonsoir ! Mme Louvain ne serait-elle pas céans par hasard ?

CHARLOTTE. — Non, Mademoiselle. Madame

(1) Quasiment certain.
(2) *Mon Dieu !* Prononcer : Ma Dou...é !

est en ville pour un essayage. Mais peut-être pourrais-je la remplacer, Mademoiselle?

Mlle BIENFLEURY. — La remplacer, la remplacer... C'est que j'avais à lui faire une commande très, *très* sérieuse, justement : une commande de la plus haute importance!

CHARLOTTE. — Nous lui transmettrons vos ordres, Mademoiselle.

Mlle BIENFLEURY, *hésitante.* — Hum! hum!... c'est bien délicât (1). Enfin! Ecoutez-moi bien, petites. *(Très grave.)* Je voudrais un paletot pour Bijou.

CHARLOTTE, *réprimant un sourire.* — Bien, Mademoiselle.

Mlle BIENFLEURY, *avec tendresse, à son chien.* — Oui, pour lui... le bizou à sa mémère! *(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)* Embrassez votre petite maîtresse... Où qu'il est le mignon? où qu'il est le petit chonchon céri?...

CHARLOTTE, *à part, en regardant ses compagnes qui rient et chuchotent tout en travaillant.* — Si ça ne fait pas pitié!

SUZANNE. — Quel phénomène!

Mlle BIENFLEURY, *reprenant son importance.* — Je disais donc, petites, que je voudrais ce paletot semblable à celui de l'an dernier, en drap bleu, garni de galons rouges et bien chaud, surtout, bien doublé : mon tit trésor a les bronches si délicâtes!

CHARLOTTE, *se pinçant les lèvres.* — Mademoiselle sera satisfaite et je vais à l'instant prendre les mesures de M. Bijou.

Mlle BIENFLEURY, *fronçant les sourcils.* — Les mesures! les mesures *(Inquiète.)* Dites donc... c'est que... vous n'avez pas de feu... et mon petit chéri va prendre froid. *(Elle embrasse son chien avec passion.)* Il est si bien, là, dans le manchon de sa mémère!

CHARLOTTE. — Pourtant, Mademoiselle, les mesures sont nécessaires... si vous désirez quelque chose de chic!

Mlle BIENFLEURY. — Naturellement! Dernier genre : chic anglais! Et il faudra me faire ce travail dare-dare. Songez donc que je ne puis sortir Bijou « à pied » par un froid aussi rigoureux. Allons, viens mon petit *(Toute fière)* et montre à ces demoiselles comme tu es zoli! *(Avec d'infinies précautions, elle retire le chien de son manchon, l'embrasse et le pose sur la table.)* Là, comme cela; dégourdis un peu tes petits petons avant l'essayage. *(A Charlotte qui le caresse.)* Le joli pelage, n'est-ce pas? Est-il assez distingué?

SUZANNE, *bas à ses camarades.* — Tout le portrait de sa mémère, quoi!

CHARLOTTE. — Voyons, mon centimètre pour les mesures. *(Elle prend un centimètre posé sur une table.)* Veux-tu inscrire, Suzanne?

SUZANNE. — Allez-y! *(Elle se lève et, penchée sur un cahier ouvert sur la cheminée, s'apprête à écrire.)*

CHARLOTTE, *avec ironie.* — Si Mademoiselle Bienfleury et Monsieur Bijou sont prêts?

Mlle BIENFLEURY. — Nous sommes prêts! *(A son chien.)* Là, debout comme un grand garçon. *(A Charlotte.)* Pressons-nous, n'est-ce pas, afin de ne pas l'impressionner. C'est une nature si délicâte! *(Elle le caresse, attendrie, pendant que Charlotte prend les mesures.)*

CHARLOTTE, *dictant.* — Tour de cou : 15 centimètres.

SUZANNE *écrit, en étouffant ses rires derrière son cahier.* — ...cou... 15.

CHARLOTTE. — Tour de poitrine : 25 centimètres.

SUZANNE. — ...trine... 25.

CHARLOTTE. — Longueur du dos : 35 centimètres.

SUZANNE. — ...dos... 35.

CHARLOTTE. — Tour de taille : 23 centimètres.

SUZANNE. — ...taille... 23.

CHARLOTTE. — C'est suffisant.

Mlle BIENFLEURY. — Il lui faudra aussi un petit capuchon.

CHARLOTTE. — Bon!

SUZANNE. — Alors, faut aussi mesurer le tour de gueule.

Mlle BIENFLEURY. — De g... insolente!... Une g... Bijou!... Sachez, Mademoiselle, que certaines bêtes n'ont pas des gueules, mais des figures!

SUZANNE. — Pardon, excuse! je n'avais pas l'intention de me payer votre... figure, Mademoiselle! J'en prends mes amies à témoin.

TOUTES, *riant en cachette.* — Certainement non.

Mlle BIENFLEURY. — J'accepte vos excuses. *(Elle embrasse son chien.)* Dire qu'il n'a pas bougé, le petit trésor... ah! tiens, embrasse-moi encore, là, comme cela par le cou... Na!... Rentrons, à présent et bien vite, car il va geler dur ce soir, et c'est triste, la gelée et la neige, pour les pauvres toutous! Ils sont si délicâts! Voyons, dis « au revoir » à ces demoiselles. *(Elle lui prend la patte et l'agite.)* Ada! Ada!

CHARLOTTE. — Quel calot!

Mlle BIENFLEURY. — A demain, sans faute! quitte à passer la nuit, n'est-ce pas...

SUZANNE. — Mais voui! mais voui!

Mlle BIENFLEURY. — Je reviendrai ensuite pour moi-même... Oh! ce sera vite fait. Je suis si facile à habiller.

CHARLOTTE. — Mademoiselle a une taille de mannequin.

Mlle BIENFLEURY, *tournant en faisant des grâces.* — N'est-ce pas?

SUZANNE, *à part.* — Tu parles!

Mlle BIENFLEURY. — Allons! Viens, Bijou! Pouah! On ne respire pas ici. *(En sortant.)* Il a les bronches si délicâtes!

SUZANNE. — Au revoir M'sieu et Dame!

SCÈNE V

CHARLOTTE, LOUISE, SUZANNE, MARIE

CHARLOTTE, *regagnant sa place.* — Non! mais croyez-vous ce type!!!

SUZANNE. — Il est si délicât!...

MARIE, *haussant les épaules avec pitié.* — Qui

(1) Elle prononce : délicât.

sait?... Elle est peut-être plus à plaindre qu'à blâmer, cette vieille fille que les déceptions de la vie ont aigrie, sans doute, contre l'humanité et qui se console dans l'amour des bêtes. Un peu d'indulgence.

SUZANNE. — Soyons bons pour les animaux!

CHARLOTTE. — En tous cas, elle aurait pu choisir un autre jour pour nous faire une visite... *(Elle cherche sur la table parmi un fouillis de dentelles et de mousselines.)* Je ne sais plus où sont mes ciseaux, mon dé, maintenant... *(Elle s'impatiente.)* Ah! je suis nerveuse, ce soir, nerveuse! Pour un peu, j'enverrais tout promener.

SUZANNE, *riant.* — Mademoiselle a ses nerfs? *(Imitant Mlle Bienfleury.)* Mademoiselle est si délicâte!

MARIE, *se penchant.* — Tenez, Charlotte, voici votre dé, il a roulé sous la chaise; et des ciseaux : j'en ai deux paires. *(Elle les tend à Charlotte.)*

CHARLOTTE. — Merci. *(Avec stupeur, en regardant Marie.)* Mais auriez-vous la fièvre, Marie? On dirait que vous tremblez? et vos mains sont toutes moites?

MARIE, *frissonnant.* — Oui, j'ai un peu de fièvre... comme tous les soirs vers cette heure-ci. Ce n'est rien...

LOUISE, *suppliante.* — Marie, ma petite Marie... Voyons, laisse ton ouvrage... La patronne te renverra peut-être... Qu'importe! je travaillerai doublement pour toi, voilà tout, mais je ne veux pas que tu te fatigues ainsi.

MARIE. — Il le faut, tu le sais bien, ou le pain manquera bientôt. Et puis il y a le terme!... Demain, tu verras, je serai plus forte quand j'aurai bien dormi. *(Elle coud, s'arrête, soupire douloureusement et se penche de nouveau sur son ouvrage.)*

SUZANNE, *insouciante, à Charlotte.* — Oh! et puis, pourquoi se biler? ça n'avance à rien, n'est-ce pas? Alors suivez mon exemple. Est-ce que je pleure, moi?... D'un œil quelquefois... mais je rigole de l'autre!

LOUISE. — Il est bon à vous de parler ainsi, Suzanne, qui ne connaissez pas la misère. Ah! si nous avions, comme vous, une maman qui dépose sur la table une bonne soupe fumante lorsque nous arrivons le soir, un père et un frère gagnant bien leur vie et rapportant toute leur paye à la maison... Pardi! nous aussi, nous serions gaies et nous ne nous plaindrions pas; mais être orphelines, comme nous ; arriver chez soi, grelottantes, affamées et trouver le logis désert, sans feu, sans affections surtout... c'est triste allez, bien triste, je vous assure.

CHARLOTTE. — Certes, les orphelines parisiennes sont doublement orphelines.

MARIE. — Oui, on est perdu, on ne se connaît pas! Malgré cela, tâchons d'être courageuses. N'est-ce pas Dieu qui nous a voulues ainsi?

CHARLOTTE, *étonnée.* — Mais où donc, Marie, puisez-vous cette résignation?

MARIE, *levant les yeux.* — Dans la prière et dans l'espoir au ciel!

CHARLOTTE. — La prière? Le ciel? on n'y croit plus beaucoup à cette heure, à ces choses-là!

SUZANNE. — Vous y croyez sincèrement, vous?

CHARLOTTE. — Vous croyez vraiment qu'il existe ce paradis vers lequel si souvent se portent vos regards?

MARIE, *comme illuminée d'espoir.* — Oh! oui, j'y crois! Je sais que chacune de mes souffrances est marquée là-haut et que j'en recevrai la récompense, un jour.

SUZANNE, *à part.* — Est-il donc vrai que la foi soutienne?

CHARLOTTE. — Ah! je vous admire, Marie, et je vous envie.

MARIE. — Priez, Charlotte; prie, ma petite Suzanne : vous verrez comme vous trouverez toujours du courage dans la prière.

SUZANNE, *hésitante.* — C'est que je ne sais point prier, moi. J'ai été élevée à la laïque, vous comprenez, et puis on ne parle jamais de votre bon Dieu chez nous... Ou bien, quand on en parle... eh bien! entre nous, vous savez, vaudrait mieux ne pas en parler du tout!

CHARLOTTE. — C'est comme chez nous! Il est des jours où, joyeuse, insouciante, j'aime la vie malgré ses misères... je marche vers l'avenir avec cette pensée : « Je suis jeune, l'existence va me sourire bientôt... peut-être me réserve-t-elle un beau mariage, une fortune inattendue, que sais-je?... La vie n'a-t-elle pas de ces hasards... Je serais riche, adulée, heureuse... » Aller au bal, être oisive, avoir des bijoux... ah! ce rêve!... Puis, le lendemain, comme ce soir, par exemple, le désespoir me prend en face de ma pauvreté; mon cœur s'aigrit et c'est alors que je sens, comme vous, probable, un besoin de l'élever bien haut, plus haut que la terre, comme un désir de me jeter à genoux dans vos églises et d'implorer cet Être invisible et bon que vous appelez Dieu... Seulement, voilà, je ne sais pas.

SUZANNE. — On n'a pas appris.

MARIE. — Je vous apprendrai à prier, à connaître Dieu et à l'aimer, dites, voulez-vous?

CHARLOTTE. — Oui, je veux bien, Marie.

SUZANNE. — On essaiera... *(On sonne. Suzanne va ouvrir.)* Ah! Mademoiselle Germaine!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA PETITE GERMAINE, UNE FEMME DE CHAMBRE

GERMAINE, *très aimablement, une gerbe de lilas blancs à la main.* — Bonsoir, Mesdemoiselles.

TOUTES, *gaiement.* — Bonsoir, Mademoiselle Germaine.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame m'envoie vous demander si elle peut compter sur la toilette de Mlle Germaine pour demain.

GERMAINE. — Oui, je dois aller à une « première » de Guignol, chez des petites amies, et je serai bien heureuse de mettre ma robe neuve.

MARIE. — Je la termine, Mademoiselle. *(Elle se lève et montre la robe à la fillette.)* Voyez : je pose les galons. Sont-ils à votre goût? *(Elle tousse.)*

GERMAINE. — Oh! très jolis! très jolis! *(Sou-*

dain triste à la vue de Marie qui se comprime la poitrine.) Mais... vous êtes enrhumée, Mademoiselle... et vous semblez avoir bien froid... dites?

MARIE. — Ce n'est rien.

LOUISE. — Un vilain rhume qui traîne, qui traîne...

GERMAINE, *à Marie.* — Et vous sortez, vous travaillez quand même?

MARIE. — Il le faut bien, Mademoiselle Germaine.

GERMAINE. — Moi, voyez-vous, dès que je tousse un tant soit peu, maman me fait garder la chambre.

SUZANNE. — Qu'est-ce que vous prenez pour votre rhume?

GERMAINE. — Des tasses de tisanes bien chaudes... ce n'est pas fameux... mais c'est très sucré!... Votre petite mère ne vous soigne donc pas? elle ne vous dorlote donc pas, quand vous êtes malade?

MARIE. — Hélas! je n'ai plus ni père ni mère.

GERMAINE. — Ah! bien! vous devez en avoir du chagrin, alors! C'est ça qui doit être triste de n'avoir plus ni de papa ni de maman à vous aimer!

MARIE. — Oui, bien triste.

GERMAINE. — Et vous travaillez, ici, tous les jours, au lieu de rester à la maison pour vous y soigner!

MARIE. — Hélas! quand on est pauvre, il faut travailler, Mademoiselle Germaine, toute la journée... et même, souvent, la nuit.

SUZANNE. — Faut bien se tuer... pour vivre!

GERMAINE, *stupéfaite.* — La nuit! comment, la nuit?... pas pour mes robes, au moins?

MARIE. — Mais si, hier encore, tenez, afin de terminer cette toilette que Madame votre mère nous avait commandée pour demain.

GERMAINE, *confuse et peinée.* — Et vous aviez froid, vous aviez sommeil, alors que moi je dormais heureuse dans mon petit lit bien chaud? Ah! Mademoiselle... ne dites pas cela : ça me fait trop de peine!

MARIE, *souriante.* — Allons! ne vous chagrinez pas pour si peu, Mademoiselle!

SUZANNE, *à part.* — Elle est adorable, cette môme-là!

GERMAINE. — Je ne veux pas vous revoir triste et pâle comme ce soir. Laissez ma robe... Elle ne sera pas finie, tant pis! Je mettrai ma toilette de velours pour aller à cette « première », voilà tout!

MARIE. — Mais... Madame votre mère?...

GERMAINE. — Oh! maman approuvera... Elle me dit toujours d'être bonne pour ceux qui souffrent... *(Voyant Marie regarder son bouquet.)* Il est joli, hein! mon bouquet?... Vous aimez les fleurs?

MARIE. — Oui, beaucoup, Mademoiselle, les lilas blancs surtout!

SUZANNE. — Même qu'on l'a surnommée « Lilas-Blanc ».

GERMAINE. — Eh! bien, tenez, je vous les donne!

MARIE, *hésitant, confuse.* — Vous êtes trop bonne, non... je n'ose!

GERMAINE. — Elles sont à moi, vous savez : grand'papa vient de me les offrir pour ma fête... Ainsi!

LA FEMME DE CHAMBRE. — Prenez, allez, y en a d'autres chez le marchand... et ça fera plaisir à Mademoiselle!

GERMAINE, *insistant.* — Vous les mettrez dans votre salon!

MARIE, *souriante.* — Nous n'avons pas de salon!

GERMAINE. — Dans votre chambre, alors... sur votre piano! *(On rit.)*

MARIE, *prenant les fleurs.* — Oh! merci, Mademoiselle, merci!

GERMAINE. — Et maintenant... au revoir! Je bavarde, je bavarde, et je vous empêche de travailler!

TOUTES. — Au revoir, Mademoiselle!

GERMAINE, *en sortant.* — Je vous raconterai la pièce quand je reviendrai, ça vous amusera! *(Elle sort, suivie de sa femme de chambre.)*

SUZANNE. — Elle a un cœur d'or cette petite gosse-là!

CHARLOTTE. — Si tous les riches lui ressemblaient!...

MARIE. — Mais tous lui ressemblent... à son âge!

SUZANNE. — Dommage qu'ils grandissent alors!

MARIE, *souriant.* — Tous ne changent pas... en vieillissant, Dieu merci!

SCÈNE VII

MARIE, SUZANNE, LOUISE, CHARLOTTE, plus Mme LOUVAIN, entrant de gauche.

Mme LOUVAIN, *entrant en coup de vent par la porte de gauche.* — Ouf!... Je croyais que je n'en finirais pas avec tous ces essayages! *(Elle retire son chapeau.)* Eh bien! mes enfants, ça va? N'a-t-on pas trop bavardé dans le « travail » durant mon absence?

CHARLOTTE. — Non, Madame, nous n'avons cessé de tirer l'aiguille.

SUZANNE, *riant.* — Muettes comme des carpes... excepté durant la visite de Mlle Bienfleury.

Mme LOUVAIN. — Ah! elle est venue! Une grande commande?

SUZANNE. — Très importante : un paletot pour son cabot!

Mme LOUVAIN. — Enfin! Il n'y a pas de petits profits.

LOUISE. — Ensuite, Corentine nous a remis cette boîte *(Elle indique la boîte posée dans un coin de l'atelier)* en nous annonçant pour tout à l'heure la visite de Mme du Linaz et de sa fille.

Mme LOUVAIN, *contrariée.* — A cette heure-ci? Toujours en retard, ces dames! *(Elle prend l'ouvrage de Louise : un corsage de satin mauve.)* Très bien! Ce bouillonné est parfait... surtout soignez bien l'encolure.

LOUISE, *reprenant son ouvrage.* — Je m'y applique, Madame.

Mme LOUVAIN, *examinant le vêtement auquel*

travaille Marie. — Les points sont un peu tremblés, Marie... irréguliers par endroits... Oui, vous êtes un peu souffrante, je sais... Cependant, tâchez de vous remonter un peu... parce que, vous comprenez, les clientes sont si difficiles... et puis si pressées, ma petite... si pressées toujours! Allons! Allons! tâchez d'aller un peu plus vite...

MARIE. — Oui, Madame, j'essaierai ! C'est cette maudite fièvre, voyez-vous, qui fait trembler mes doigts.

Mme LOUVAIN. — Bien désagréable, cette fièvre, pour une apprêteuse! faites attention de ne pas salir l'étoffe... avec vos mains moites!

CHARLOTTE. — Ecoutez... une auto qui s'arrête à la porte... *(Elle se soulève sur sa chaise et regarde à travers les vitres.)* C'est Mme du Linaz qui en descend avec sa fille...

SUZANNE. — J'avais reconnu le soupir harmonieux de leur trompe. *(Elle l'imite) :* Ping! Ping!

Mme LOUVAIN. — Chut! un peu de tenue, s'il vous plaît! *(On sonne. Mme Louvain va ouvrir.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, Mme DU LINAZ, SOLANGE DU LINAZ

Mme LOUVAIN, *aimablement.* — Bonsoir, Madame(1), bonsoir, Mademoiselle... *(Les dames s'inclinent.)* Veuillez vous asseoir, Madame! Voici une chaise, Mademoiselle!

Mme DU LINAZ. — Je vous remercie, Mme Louvain, nous sommes déjà en retard et je suis très pressée... Ma femme de chambre a dû vous remettre une boîte contenant du foulard rose, cet après-midi.

Mme LOUVAIN, *prenant la boîte et l'ouvrant.* — Parfaitement, Madame... *(Soulevant avec admiration le foulard rose.)* Quelle nuance exquise!...

Mme DU LINAZ. — Oui, elle s'harmonisera à ravir avec le teint de ma fille.

Mme LOUVAIN. — A ravir, Madame.

SOLANGE. — Tenez, voici donc, exactement, ce que je désire. *(Elle retire de la boîte un journal de modes.)* Faites-moi une toilette semblable à celle que représente cette figurine. Voyez-vous : celle-ci!

Mme LOUVAIN. — Oui, Mademoiselle; ce modèle est en effet délicieux. Au corsage, des fronces...

SOLANGE. — Très légères... Voyez-vous comme la ligne des épaules est bien dessinée.. Vous avez une bonne manchière?

Mme LOUVAIN. — Oh! excellente!

SOLANGE. — Parfait! Nous verrons pour les dentelles... j'en ai choisi de ravissantes... On vous les enverra de la maison Morescat.

Mme LOUVAIN. — Parfait.

Mme DU LINAZ. — C'est pour un grand bal. Vous nous livrerez, je n'en doute pas, une toilette irréprochable de coupe et d'élégance?

Mme LOUVAIN. — Je ferai le possible et l'impossible, soyez-en sûre, Madame : il y va de mon honneur de couturière. Soyez sans inquiétudes : Mademoiselle sera enchantée de sa toilette.

Mme DU LINAZ. — Bon!... C'est très pressé, vous savez. Voyons... nous avons aujourd'hui lundi... Ce sera terminé pour jeudi prochain, n'est-ce pas?

SOLANGE, *se récriant.* — Jeudi!... Pour mercredi soir au plus tard, sans faute!

Mme LOUVAIN. — Mercredi! Oh! Mademoiselle, y songez-vous? Mais c'est impossible...

Mme DU LINAZ et SA FILLE. — Débrouillez-vous! Il le faut!

Mme LOUVAIN. — Je suis vraiment désolée, Mesdames, de n'avoir pas reçu votre commande plus tôt... car, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis vous livrer cette toilette dans un aussi bref délai... Je vous en prie, patientez un peu : jusqu'à la fin de la semaine, par exemple?

SOLANGE, *interrompant vivement.* — Oh! impossible, Madame, impossible... je veux ma robe nouvelle et je l'aurai... Pensez donc que je ne puis paraître à ce grand bal dans une toilette déjà portée une fois cet hiver!

Mme LOUVAIN. — Et cependant, malgré mon plus grand désir de vous être agréable, je n'ose vous la promettre, Mademoiselle.

Mme DU LINAZ, *sèchement.* — Vous pourriez, il me semble, faire en sorte de satisfaire des clientes telles que nous.

SOLANGE, *avec aigreur.* — Certes... aussi nous prenons note, n'est-ce pas, maman? et à l'avenir...

Mme LOUVAIN. — Croyez à tous mes regrets, Mademoiselle, mais si vous saviez combien nous sommes pressées au début des saisons! Toutes les clientes attendent au dernier moment pour faire leurs commandes, puis elles veulent être toutes servies à la fois. Voyons, je vous en prie, attendez un peu, Mademoiselle?... quatre jours seulement me suffiraient.

Mme DU LINAZ. — Qu'en dis-tu, Solange?

SOLANGE, *exaspérée.* — Quatre jours... ah! jamais!... jamais! Et ce bal, maman! y songez-vous?

Mme DU LINAZ, *un peu gênée.* — Eh bien! puisqu'il en est ainsi, que voulez-vous, nous allons nous adresser à une autre couturière... *(Se dirigeant vers la sortie.)* Croyez à nos sincères regrets, Madame Louvain...

SOLANGE. — Allons dans une grande maison! Vous savez maman, dans une très grande maison, cela vaut mieux... On a toujours tort de vouloir faire gagner les petites... Elles ne sont pas organisées...

Mme LOUVAIN, *les retenant.* — Enfin, Mesdames, pour vous être agréable... j'accepte... c'est-à-dire... j'essaierai...

Mme DU LINAZ, *revenant sur la scène.* — Oh! c'est une promesse formelle qu'il nous faut, Madame; jugez quel serait notre embarras!

Mme LOUVAIN. — Eh bien! je vous le promets, Madame : coûte que coûte, la robe vous sera livrée mercredi soir. *(Les ouvrières chuchotent entre elles.)*

SOLANGE, *satisfaite.* — Ah! très bien!... Et pourrai-je en faire le premier essayage demain dans la matinée? Je passerai par ici vers dix heures

(1) Elle prononce en traînant la finale obséquieusement : Mada-a-me, Mad'moise-e-elle.

pour aller au Bois; puis-je monter? Cela vous dispenserait, pour cette fois, de venir à la maison.

Mme LOUVAIN. — Entendu, Mademoiselle; je me tiendrai prête pour l'essayage.

Mme DU LINAZ. — Alors, nous y comptons, absolument!... Au revoir, Madame.

SOLANGE, *suivant sa mère qui sort.* — A demain matin!

Mme LOUVAIN, *s'inclinant.* — Au revoir, Madame! Au revoir, Mademoiselle! *(Elle referme la porte et revient vers les ouvrières.)*

SUZANNE, *à part.* — Au revoir et merci!

SCÈNE IX

Mme LOUVAIN, CHARLOTTE, LOUISE, MARIE SUZANNE

Mme LOUVAIN, *contrariée.* — Croyez-vous, hein? quelle exigence!... Je n'ai pas pu refuser, cependant, vous comprenez: je perdrais mes meilleures clientes. *(Hésitante.)* Alors, c'est vous, ma pauvre Marie, qui allez vous occuper de cette robe... vos compagnes ayant toutes de l'ouvrage à emporter.

MARIE, *suppliante.* — Moi? Madame... Moi?... C'est que, voyez-vous! *(Elle soupire avec lassitude.)* Je suis si fatiguée!...

Mme LOUVAIN. — Oui, oui, vous êtes un peu faible, je le sais... et j'aurais voulu que vous puissiez prendre quelque repos ce soir... Je le regrette pour vous, ma petite... Enfin, que voulez-vous? c'est encore un coup de collier inattendu à donner... Ensuite, la semaine prochaine, je tâcherai de vous procurer un peu de repos.

MARIE. — Bien, Madame.

LOUISE. — Je t'aiderai, petite sœur, je ne me coucherai pas cette nuit.

Mme LOUVAIN. — C'est cela, entr'aidez-vous, mes petites, entr'aidez-vous ! Je vais, à l'instant, tailler le patron de la robe de Mlle Solange. Sept heures vont sonner : vous pouvez lever le siège, mes enfants. Dînez vite, Louise, puis revenez chercher le patron de la toilette; je vous donnerai également toutes les indications nécessaires; quoique vous habitiez à deux pas d'ici, cela évitera à Marie de se fatiguer en revenant jusqu'ici.

LOUISE et MARIE, *pliant leur ouvrage.* — Bien, Madame.

(Charlotte et Suzanne se lèvent également, enveloppant leur ouvrage. Toutes s'habillent. Brouhaha; allées et venues pressées du porte-manteau à la glace suspendue au mur.)

SUZANNE, *à Charlotte qui se met de la poudre de riz.* — Prêtez-moi un peu votre pompon!...

CHARLOTTE. — Penses-tu! De la poudre de riz à ton âge! T'as pas honte!

SUZANNE. — Un peu de sucre en poudre n'a jamais abîmé une gauffre!

CHARLOTTE. — Malhonnête!

SUZANNE. — Ça vous abîme donc la vôtre?

Mme LOUVAIN. — Surtout, soyez matinales demain...

TOUTES. — Oui, Madame... à 8 heures précises.

SUZANNE. — ...Avec le quart d'heure de rabiot!

Mme LOUVAIN, *à Louise et Marie qui ajustent leurs toques noires, fleuries, celle de Louise d'un petit bouquet de violettes, celle de Marie d'un peu de lilas blanc artificiel.* — Quant à vous, mes petites, afin de vous permettre de travailler sans interruption, je vous autorise à ne venir à l'atelier qu'à dix heures... c'est-à-dire au moment où Mlle Solange doit s'y présenter pour l'essayage. Mais sans faute, surtout, sans faute!

MARIE. — Nous serons ici dès neuf heures et demie, Madame.

LOUISE, *aidant Marie à mettre sa jaquette.* — Là, couvre-toi bien surtout... car il fait froid...

SUZANNE, *faisant la révérence à Mme Louvain.* — Pardon... excuses... Mais c'est-t-y pas la Sainte-Touche aujourd'hui?

Mme LOUVAIN. — Ah! c'est vrai, mais je suis trop pressée ce soir, pour faire vos comptes... Vous attendrez bien jusqu'à demain, n'est-ce pas?

TOUTES. — Oui, Madame.

LOUISE, *à part, à Marie, en lui mettant dans les bras le bouquet de lilas.* — Moi qui avais promis à l'épicière de la payer en passant...

MARIE. — Pourvu qu'elle attende encore!...

TOUTES. — Bonne nuit, Madame!

Mme LOUVAIN. — Bonne nuit, mes enfants, bonne nuit!

MARIE. — Bonne nuit?... Hélas! *(Elle sort.)*

Mme LOUVAIN, *la regardant s'éloigner.* — Encore une qui ne fera pas de vieux os!

LES OUVRIÈRES, *chantant au loin, dans l'escalier.*

Lilas blanc,
Petit bouquet de lilas blanc!

RIDEAU

(Lire le 2e et dernier acte dans le numéro de février.

Victor MEUSY



Le Chansonnier VICTOR MEUSY

Président du Conseil d'Administration de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique

C'est un esprit contrariant...

Comme ses parents l'avaient prénommé Louis-Eugène, il prétexta qu'on le pourrait confondre avec d'autres Meusy pourvus de patronymes variés tels que Ludovic, Jules, Edouard, Arbogaste, Adonis, etc., et, résolument, il se fit appeler Victor.

Cette détermination inconsidérée faillit lui être funeste. Une après-dînée de février 1891, alors qu'il chantait la *Carotte* aux habitués de l'Eden-Concert, ses camarades chansonniers se réunissaient à l'effet de lui offrir des couronnes, non de lauriers, mais d'immortelles, et de l'accompagner, tristes et recueillis, jusqu'à sa dernière demeure. Car un Meusy étant mort la veille, ledit ne se prénommant ni Louis ni Eugène, mais Georges, on en avait déduit que Louis-Eugène ne se nommant pas Georges et que Georges ne se pseudonymant pas Victor, c'était non pas Georges mais Louis-Eugène, c'est-à-dire Victor qu'il fallait enterrer. En foi de quoi, le *Figaro* du jour avait fait en termes émus l'oraison funèbre du joyeux rimeur montmartrois, alors que l'affliction du bon journaliste aurait dû se porter sur le décès d'un de ses confrères de l'*Intransigeant*.



Nantie de l'article nécrologique que suivait une chanson du faux défunt, une délégation se présentait à la porte de l'Eden au moment précis où Meusy en sortait. Comme, à cette époque, on se faisait les pires plaisanteries avec le plus grand sang froid, on crut de part et d'autre à une « bonne blague » ; et la chose ne fut tout à fait tirée au clair que lorsqu'on sut qu'un Meusy était réellement mort la veille : le rédacteur avait confondu Georges et Victor.

Et celui-ci — qui n'a pas encore, de son vivant, son effigie sur une place publique, comme MM. Saint-Saëns et Frédéric Mistral, ou dans une nécropole, de même que M. Léon Noël — peut toujours se vanter d'avoir sur ses illustres contemporains l'avantage appréciable d'avoir lu « son » article nécrologique : il sait ce qu'on aurait dit de lui s'il avait quitté la vie il y a vingt et un ans ; il connaît même ce qui fut dit. Croire qu'il s'en réjouit serait mal le juger. Il écrivit au journaliste du *Figaro* afin de lui prouver qu'il était encore de ce monde. Et comme le délinquant lui répondait : « Je vous dois une compensation. Je vous ai tué ; en échange, prenez ma tête ! » il ne la prit point. Voilà l'homme. Voyons maintenant le chansonnier.

*
* *

Victor Meusy est né à Paris, rue Jacob, le 29 janvier 1856. Il fit ses études à l'Ecole commerciale, alla ensuite se parfaire en Angleterre d'où il revint au bout d'un an pour entrer comme « bistaud » dans une maison de tissus du quartier du Sentier. Il fit peut-être mal l'affaire de ses patrons, mais il amusa fort ses collègues en leur interprétant des satires composées à ses moments perdus, sur les voyageurs et employés principaux de la maison, lesquels lui montraient leur satisfaction en l'invitant parfois à dîner chez Marguery.

Or, désireux de voir Meusy se produire en public, des amis l'emmènent, un vendredi soir, aux *Hydropathes*, cercle de jeunes poètes et de chansonniers dont les assises se tiennent alors rue de Jussieu, à la salle de l'*Hermitage*.

Il fait là connaissance avec Emile Goudeau, Mac-Nab, Grenet-Daucourt, Fragerolle, André Gill, Rollinat — combien d'autres ? — et, quelques mois plus tard, fait partie de la fameuse phalange qui, abandonnant la vallée pour les hauteurs, s'en vient ouvrir, avec Rodolphe Salis, le cabaret du Chat-Noir, en plein boulevard Rochechouart.

Nous sommes alors à la fin de l'année 1881. Trois mois plus tard, Meusy connaît la célébrité : ses chansons *Les Halles, Le Fromage, La Carotte* se fredonnent aux quatre coins de Paris. D'emblée, il décide de se consacrer entièrement à sa muse. Il quitte sa maison du Sentier et... entre à la Compagnie des Chemins de fer de l'Est : car il faut vivre et le métier de chansonnier interprétant ses œuvres ne rapporte encore que quelques bocks et un dîner de loin en loin. Oh ! le gentilhomme Salis était peu large !

Mais le cabaret prospère au delà des prévisions, le Chat-Noir est à l'étroit, il étouffe. On le transfère rue de Laval. Là, bientôt les goguettes font place à de véritables soirées organisées et, sur l'exigence des protagonistes, des « cachets » sont accordés par la direction aux camarades qui prêtent leur concours au spectacle. Meusy est du nombre — avec Jules Jouy, Delmet, Mac-Nab,

Armand Masson — et il nous dépeint ainsi l'endroit et les hôtes.

Faut que j'vous bross' les silhouettes,
Les physionomi's très chouettes
Des gens qu'on rencontr' chaqu' soir
A l'hôtell'ri' du Chat Noir,
Qui qui fait des effets d'cuisse ?
C'est le suisse.
Qui qui fait sa bouche en cœur?
C'est l'chasseur.
Qui qui vous sert sans façon ?
C'est l'garçon.
Qui qui trouv' tout ça très chic ?
C'est l'public.

On peut y voir des gravures,
Des peintures, des sculptures ;
Le 12 de la ru' d'Laval,
C'est l'vrai salon triennal.
Qui qui peint Pierrot, Pierrette ?
C'est Willette.
Qui qui campe un vétéran ?
C'est Caran.
Qui qui peint le poil, la lain' ?
C'est Steinlen.
Enfin qui qui pain d'épic' ?
C'est Salis.

Dans un salon magnifique,
Où l'on fait de la musique,
A l'abri des chahuteurs,
On applaudit les auteurs.
Sur l'piano, qui qui suit l'chant ?
C'est Tinchant.
Qui qui chante en amateur?
C'est l'Auteur.
Qui qu'applaudit en artiste ?
L'journaliste.
Et qui qui s'est trouvé pris ?
Tout Paris.

Eh! oui, tout Paris s'y est trouvé pris ; et Salis, l'ambitieux Salis, veut aussi conquérir la province. Il mobilise ses chansonniers, attelle le chariot de Thespis et donne le signal de la « tournée ». Mais ses collaborateurs — qui, à Montmartre, gagnent peu, presque rien — entendent faire belle figure sur les routes de France; et ils exigent que, durant les voyages d'été, les appointements soient assez élevés pour compenser la pénurie de l'hiver et faire ainsi que la profession de chansonnier nourrisse enfin son homme. La main forcée, Salis cède. Mais, une année, en 1890, sans avoir prévenu personne, il décide que la tournée n'aura pas lieu.

Meusy et ses camarades pensent qu'ils n'ont besoin de personne pour les conduire; et les voilà partis pour leur propre compte et sous l'étiquette « Chansonniers du Chat Noir ». Fureur du gentilhomme-cabaretier. Procès. Les chansonniers ont gain de cause.

Du coup, Meusy, qui a abandonné les chemins de fer, quitte le Chat-Noir, se fait engager à l'Eden-Concert, à la Scala, au Divan-Japonais et au Concert-d'Orient. Il passe aux Ambassadeurs. Puis en 1895, il groupe les dissidents du Chat-Noir, et fonde, au foyer du Nouveau-Cirque, le cabaret du Chien-Noir, qu'il présente ainsi aux Parisiens :

Joli toutou, notre *Chien-Noir,*
Enfin, joyeux de vous revoir,
Donne la patte;
Il sait très bien, sans aboyer,
Faire les honneurs du foyer
A qui le flatte.

D'humeur paisible, il est très doux,
Mais rien ne le met en courroux
Comme la morgue.
Les gens bouffis de vanités
Font sur ses nerfs surexcités
L'effet de l'orgue.

Par lui le *Chat* est respecté !
Comme il l'a beaucoup fréquenté
Dans sa jeunesse
Quand Minet lui fait le gros dos,
Ça ne trouble ni son repos,
Ni sa paresse.

Quoiqu'il attrape fréquemment
Tous ceux qui, du Gouvernement,
Tournent la meule,
Jamais contre Monsieur Ribot,
Notre respectueux cabot
N'ouvrit la gueule.

Il est vrai qu'il reste sans voix
Pour célébrer les grands exploits
Du ministère.
C'est qu'il cherche en vain des accents.
D'ailleurs, parler mal des absents,
Mieux vaut se taire.

Il fera, je vous le promets,
En bon caniche désormais,
Tout pour vous plaire,
Heureux si, pendant un instant,
Il sut ne pas être embêtant
Et vous distraire.

Et comment peut-il être « embêtant », ce brave *Chien-Noir,* alors que ses dresseurs sont Meusy, Armand Masson, Dominique Bonnaud, Vincent Hyspa, Jacques Ferny, Paul Delmet, Hugues Delorme, Marcel Lefèvre, Théodore Botrel, alors à ses débuts, Mmes Durand-Ulbach et Suzanne Dariel? Le succès sourit à Meusy et à ses entreprises ; aux couplets gouailleurs de la chanson s'ajoutent ceux des scènes de revue. L'article Meusy est demandé de tous côtés : Bordeaux, Rouen, Dijon, Saint-Etienne jouent des revues dont le directeur du *Chien-Noir* est l'auteur; les tournées Baret, la Bodinière, le Grand-Guignol, les Capucines, le Divan-Japonais, la Boîte-à-Fursy, l'Epoque suivent le mouvement. Quarante actes sortent sans interruption de la plume de notre chansonnier...

Mais Rodolphe Salis vient de mourir; le *Chat-Noir* a fermé ses portes et nombreux sont ceux qui briguent la faveur d'en recueillir la clientèle. Un sportsman, M. Chauvin, achète l'ancien Elysée-Montmartre, le bouleverse, le transforme en somptueux music-hall, le treillage de vert nil, l'enguirlande de roses, le baptise Trianon et rêve d'y donner un spectacle unique : un café-concert de chansonniers. Il fait appel à Meusy.

Celui-ci recrute quelques camarades auxquels il fait donner des appointements royaux et le nouvel établissement inaugure luxueusement le 29 septembre 1897. Le programme réunit Victor

Meusy, directeur, Marcel Legay, Eugène Lemercier, Paul Delmet, Vincent Hyspa, Dominique Bonnaud, Georges Oble, Jules Moy, André Barde, Jules Gondoin (actuellement sous-préfet), Eugène Poncin et Mmes Laurence Deschamps et Violette Dechaume. Le choix est heureux; chaque « numéro » est intéressant avec une note bien personnelle; les camarades sont certains de ne point se gêner mutuellement : Meusy exulte. Le premier mois marche à souhait; mais dès le second, la curiosité est satisfaite et le public se désintéresse de ce spectacle où une dizaine de messieurs en veston défilent avec l'air « en bois » auquel les astreignait Salis. Hormis Marcel Legay, qui « a des planches », ils semblent tous ignorer qu'ils possèdent des bras, de sorte que les spectateurs en arrivent à ne pas trouver ça « rigolo »; au vrai, les chansonniers ne sont pas là dans leur cadre; la transition du tremplin à la scène s'est opérée trop brusquement.

Grisé par le triomphe qu'avaient toujours remporté les tournées de chansonniers et sans songer que le public de province ne peut pas ne pas fêter les représentants de l'esprit parisien qui lui font visite une fois l'an, Meusy avait cru que la clientèle montmartroise lui saurait gré de lui offrir chaque soir un spectacle analogue à celui qui provoquait si facilement l'enthousiasme des provinciaux. Hélas! ladite clientèle manifesta clairement qu'elle tolérait à la rigueur dans une « partie de concert » deux, voire trois chansonniers, mais qu'en fait, c'est au cabaret qu'on va pour entendre les auteurs dans leurs œuvres et que la scène du music-hall doit être réservée aux chanteurs et chanteuses qui satisfont l'œil par le mouvement et le costume. Bref, l'affaire périclita; et la dislocation eut lieu le 10 mars 1898.

Meusy, que n'effleura jamais le découragement, continue à écrire saynètes, comédies et revues; il fait paraître trois volumes de chansons, repart en tournée et fait des conférences. En mars 1902, s'étant présenté aux suffrages de ses pairs, il est élu administrateur de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique et secrétaire général. Il en est aujourd'hui président à la satisfaction de tous.

*
* *

La chanson de Meusy se caractérise par la franche jovialité. On devine que son auteur s'amuse en écrivant, préoccupé simplement de divertir le lecteur ou l'auditeur. La satire s'y montre sans acrimonie; la moquerie, presque sans malice; la gouaille, sans grossièreté. Claire et gaie comme l'éclat de rire de Gavroche, elle est moins boulevardière que faubourienne; sa souplesse et son laisser-aller bon enfant l'ont mise en faveur auprès du snobisme comme chez le populaire, au cabaret comme au café-concert; et l'on sent qu'il faudrait un rien de retouche de-ci de-là dans sa tenue pour l'autoriser à franchir toutes les portes.

Coiffée d'un tricorne de papier où sourient les trois couleurs d'une fraîche cocarde, le sarrau de toile bleue retenu à la taille par une ficelle, elle arpente les rues de la capitale, s'attarde à la contemplation de quelque tableau parisien, siffle dans ses doigts pour narguer le grotesque qui passe et s'exprime comme ça lui vient, à la bonne franquette et sans pensées mauvaises jamais.

On dit de Meusy qu'il est une manière de Désaugiers moderne. C'est exact. Il y a de grandes affinités entre ces deux chansonniers : ils sont également gais; leur amour de Paris a la même ferveur; leur muse ne s'embarrasse point de l'encombrant bagage des consonnances; et l'idée, avec eux, suit sa route sans souci des ornières ou des cailloux.

Désaugiers n'eût pas désavoué ce refrain de Meusy :

Fuyant le rimeur sévère,
Le rhéteur et sa leçon,
Moi, je préfère
Vider mon verre
Au refrain de la chanson.

Dans les *Halles* et l'*Hôtel des Ventes*, que nous publions dans ce numéro, on retrouvera l'observation de détail qui donne tant d'intérêt aux tableautins que brossa Désaugiers. De même, dans *Marché aux fleurs*, « énorme bouquet que Paris, coquet, met à sa boutonnière », après avoir décrit élégamment le parterre diapré dont s'est, pour la vente, couvert le bitume du quai, l'auteur nous présente quelques personnages.

Guettant le client,
Moitié souriant,
Moitié suppliant,
Le marchand se trémousse;
Sa femme en un coin
Vous hèle de loin
Et pique avec soin
Des œillets dans la mousse.
De gentils minois
Marchent trois par trois,
Discutant parfois
Le myrte ou l'anémone;
Car c'est un mandat
Toujours délicat
De faire un achat
Pour fêter la patronne.
Armé d'un panier,
Le petit rentier
Pose au jardinier
Mais ne fait pas d'emplette.
La vieille sans dent,
D'un geste prudent,
Choisit le chiendent
Qui doit purger Minette.

Désaugiers eut vraisemblablement signé cela. Mais où Meusy se sépare de son ancêtre, où il est bien personnel, c'est dans l'ironie blagueuse. La marche des *Conseillers municipaux* est dans toutes les mémoires :

Quand on est édile,
On n'se fait pas d'bile :
Aux frais de la ville
On est écouté.
Et sans être habile,
(La chose est facile)
En suivant la file,
On d'vient député.

Quand il malmène nos seigneurs et maîtres, il essaie, comme Jules Jouy, d'être mordant ; mais ses dents ont trop l'habitude du rire pour se résoudre à la menace. Voici le plus aigu de ses cris de révolte.

Ouvriers, hommes de peine,
Employés, commis, facteurs,
Turbinant tout' la semaine :
V'là les électeurs !
Mécaniciens d'conférences !
Travailleurs n'travaillant plus,
Marchands d'vent, pions en vacances :
Voici les élus !

Ereintés par les machines,
Assourdis par les moteurs,
Efflanqués par cent débines :
V'là les électeurs !
Ventres pleins de bonnes choses,
Larges dos, profils joufflus.
Des yeux vifs et des teints roses
Voici les élus !

Amoureux de la justice,
Ayant horreur des menteurs,
Toujours prêts au sacrifice :
V'là les électeurs !
L'cœur rongé par la gangrène,
Gens au sens moral perclus,
Appelant un chat... un' chienne :
Voici les élus !

Dégoûtés d'leurs mandataires,
Lassés d'ces p'tits dictateurs
Et d'leurs fours parlementaires :
V'là les électeurs !
Sentant bien qu'ça branl' dans l'manche,
Qu'malgré leurs vœux superflus,
C'n'est pas tous les jours dimanche :
Voici les élus !

On conviendra que cela n'est guère méchant. Aussi bien, ne s'étonnera-t-on point que, établissant un dernier parallèle — touchant Meusy, s'entend — je dise de lui ce que Charles Nodier disait de Désaugiers : « On ne lui connaît pas d'ennemis. »

LÉON DE BERCY.
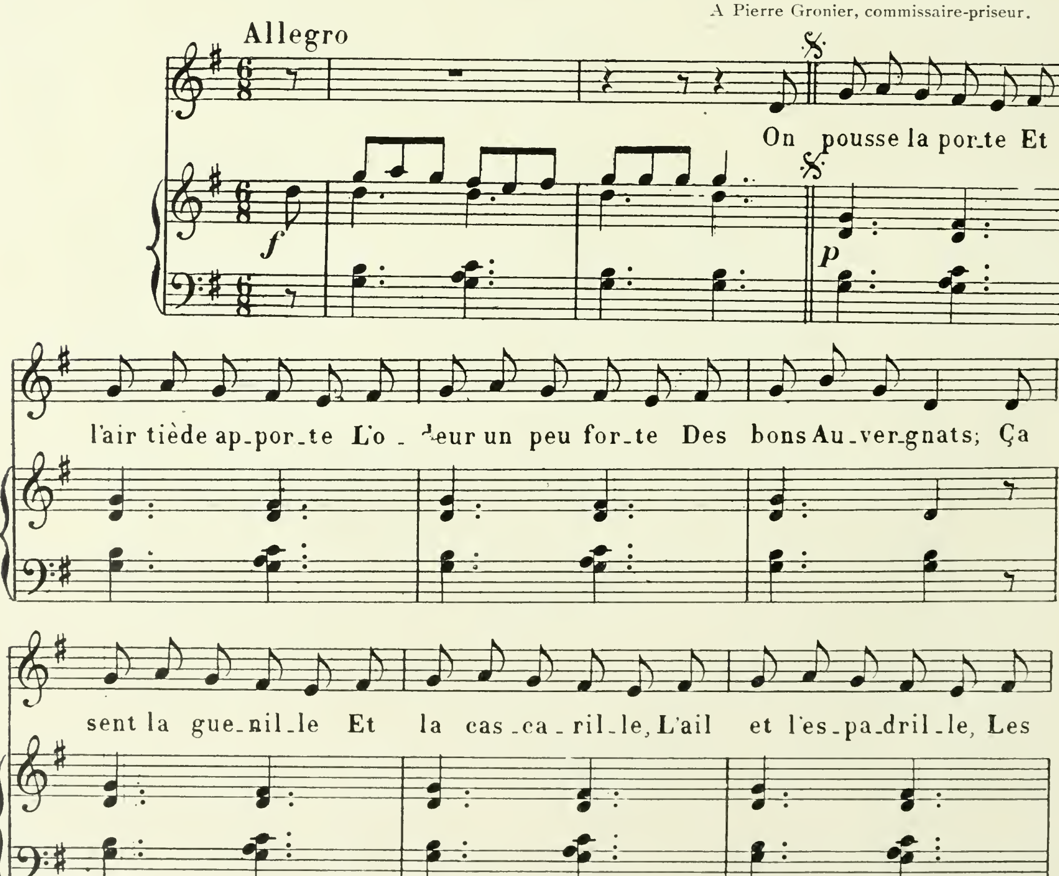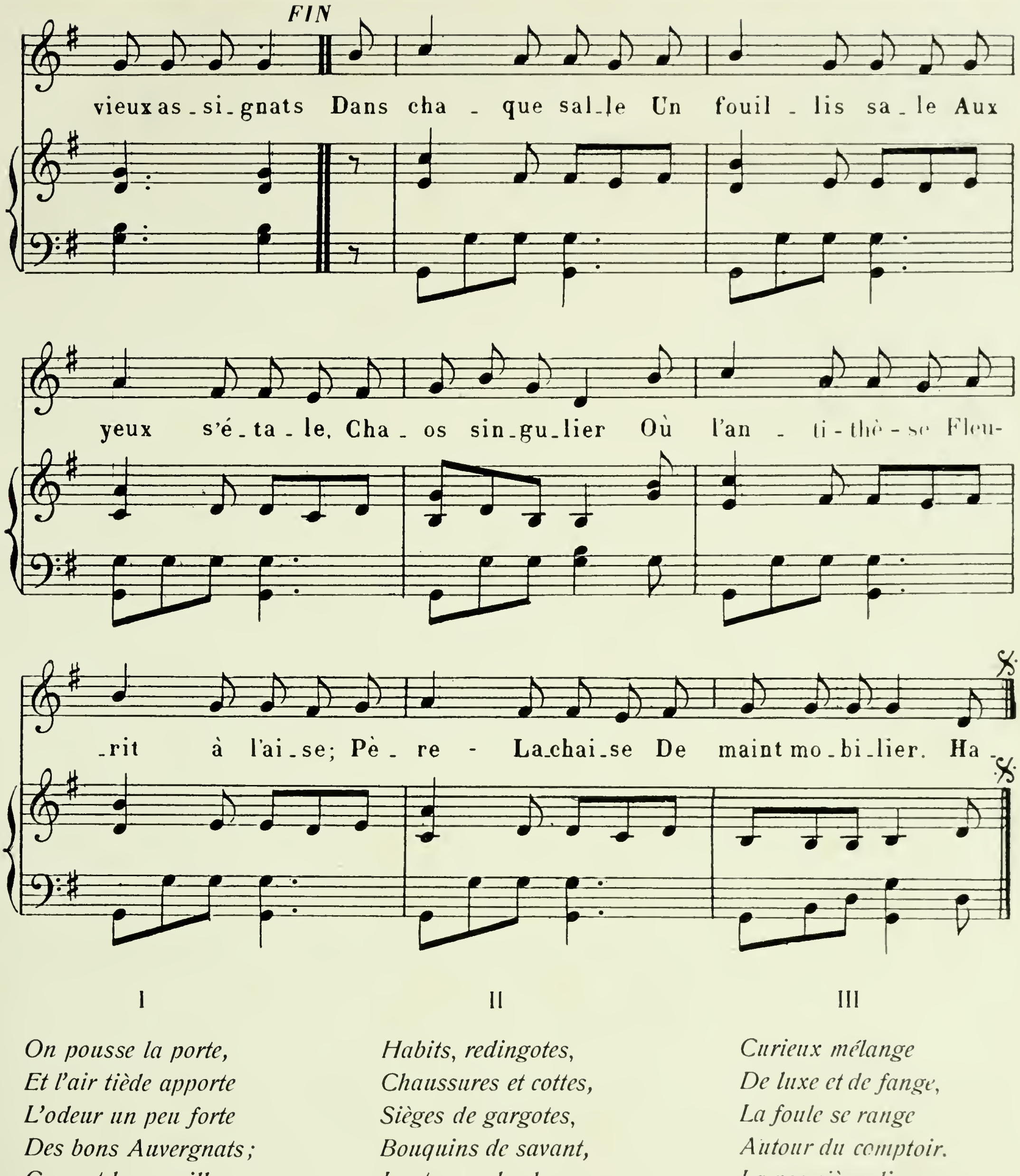




L'HOTEL DES VENTES

Chanson inédite
de VICTOR MEUSY

Sur un vieil air
harmonisé par ANNE DE BERCY

A Pierre Gronier, commissaire-priseur.





I

On pousse la porte,
Et l'air tiède apporte
L'odeur un peu forte
Des bons Auvergnats;
Ça sent la guenille
Et la cascarille,
L'ail et l'espadrille,
Les vieux assignats.
Dans chaque salle
Un fouillis sale
Aux yeux s'étale,
Chaos singulier
Où l'antithèse
Fleurit à l'aise;
Père-Lachaise
De maint mobilier!

II

Habits, redingotes,
Chaussures et cottes,
Sièges de gargotes,
Bouquins de savant,
Lanternes de phares,
Instruments bizarres
Trouvés dans les gares,
Ici, tout se vend!
Et, dans sa chaire,
Le commissaire,
Prisant l'enchère,
Lève son marteau :
« On dit cinquante?
» Par nous, soixante!
» Pressons la vente :
» C'est un vrai cadeau! »

III

Curieux mélange
De luxe et de fange,
La foule se range
Autour du comptoir.
La paupière cligne,
Le doigt fait un signe,
Et chacun désigne
Ce qu'il veut avoir.
L'armoire à glace
Que l'on déplace
Rend la grimace
Des gens attentifs,
Le regard louche,
L'effet de bouche,
La main qui touche,
Les signaux furtifs.

IV

Un gueux sans chemise
Augmente la mise
Sur la marchandise
Que « guigne » un cossu;
Un brocanteur ponte,
Et l'enchère monte
A la courte honte
Du bourgeois déçu.
Foin du tapage!
Grimpons l'étage :
Là-haut, je gage,
Est un coin charmant,
Quelque boutique
Plus artistique
Où la pratique
A de l'agrément.

V

Bouchant les fenêtres,
Des toiles de maîtres,
Des tableaux champêtres,
Le tout fort bien peint...
Et l'on songe, triste,
Au capitaliste
Qui paya l'artiste
D'un morceau de pain.
L'expert, très grave,
Essuie ou lave
Un bout d'épave
Dans un cadre frais;
Sur sa parole,
C'est de l'Ecole
Dite Espagnole
Ou bien... à peu près.

VI

Un amateur rogue
Sur l'œuvre, épilogue,
Lit le catalogue
Pour mieux raisonner,
Lorsqu'on nous signale
La vente idéale :
Celle qu'un scandale
A fait ordonner.
Et la cohue
Sans retenue
Déjà s'y rue...
Essayons d'entrer.
La salle est pleine,
On perd l'haleine :
C'est à grand' peine
Qu'on peut respirer.

VII

Des meubles, des frusques,
Des vases étrusques,
En des gestes brusques,
Dansent à mes yeux.
L'affreuse migraine
Sur moi se déchaîne :
Dehors on m'entraîne...
De l'air!... Ah! tant mieux!

DEMAIN?

France! au livre éternel où se grave l'histoire,
L'histoire du passé, celle de l'avenir,
Ton feuillet de demain porte-t-il le mot : gloire;
Porte-t-il que tu dois finir?

Verrons-nous se lever une aube de victoire,
Et d'un nouvel éclat nos drapeaux resplendir;
Nos fils seront-ils fiers de garder la mémoire
De jours qui t'auront vu grandir?

Ou serait-il écrit que sur ton territoire
Les barbares vainqueurs d'hier vont revenir
Abreuver leurs chevaux dans les eaux de la Loire,
D'autres Alsaces te ravir?

A tant d'abaissement, France, je ne veux croire,
Sursum corda! tu peux encor te ressaisir.
Le calice est amer. Songe, avant de le boire,
Aux tortures du repentir.

G. S.

TERROIR LORRAIN (1)

Lorraine, fier terroir des ancêtres guerriers
Venus du Rhin farouche aux bords de la Moselle,
Où le sable rougeâtre au granit noir se mêle,
Pays des sommets bleus et des sombres halliers,

Ton âme est faite ainsi, qu'elle sait allier
L'allure indépendante au don d'un cœur fidèle,
Et son aspect rustique ou bonhomme recèle
Un courage éprouvé qui dort sans oublier.

Sa vigueur est pareille à celle des sapins
Dont le tronc souple et haut mollement se balance :
Elle sait s'attendrir dans la paix des chemins,

Lorsqu'un char embaumé de fenaison s'avance,
Et qu'à l'entour résonne au vent venu de plaine
L'accent doux et câlin des filles de Lorraine.

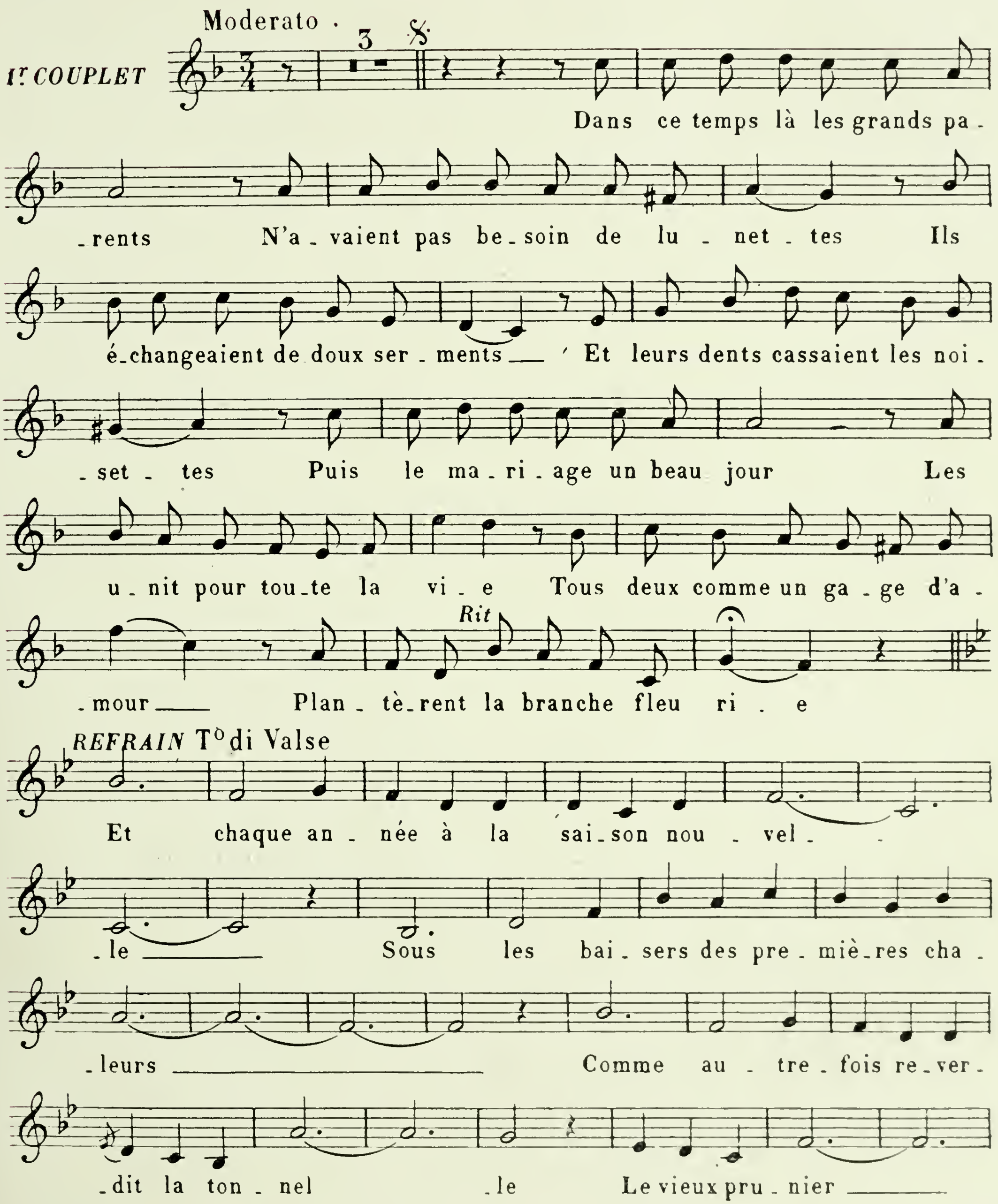
GASTON STRARBACH.

(1) Extrait du *Temple abandonné* (Figuière, éditeur, Paris).

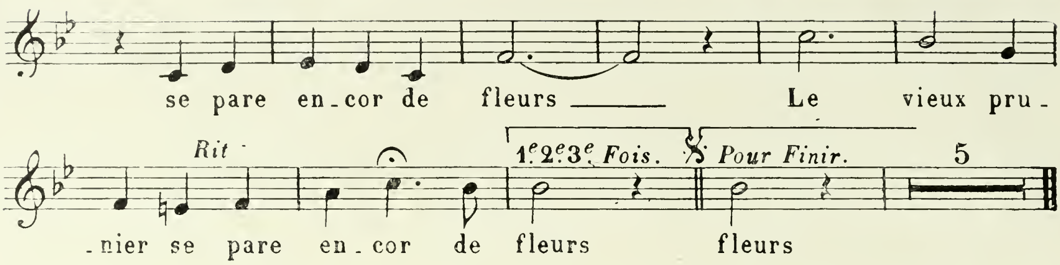
LE VIEUX PRUNIER

Poésie de Victor MEUSY

Musique de Paul DELMET



A. Patay, edit. 31, faub. St-Martin, Paris



II

Petit enfant, je me souviens
Des jours passés sous son ombrage,
Des jeux bruyants, de tous les riens
Qui nous font regretter cet âge.
Hélas, je me rappelle aussi
De maints bâtons, longs et flexibles,
Que fournissait son tronc noirci
Pour mes défauts incorrigibles.

III

A vingt ans, dit-on, c'est la loi,
L'amour vient chanter aux oreilles,
Rose l'entendit comme moi,
Car nos peines étaient pareilles.
Te souvient-il comme ma main
Paraissait tremblante et sans force
Quand sous le prunier, un matin,
J'enlaçais nos noms sous l'écorce ?

IV

Peines, chagrins, tout est passé;
A présent, Rose est mon épouse.
Nous nous aimons sans nous lasser,
Et plus d'un voisin me jalouse ;
Pour égarer les curieux,
Viens-tu sous le prunier, ma belle,
Ils prendront nos baisers joyeux
Pour une nichée en querelle.

DERNIER REFRAIN

Tout est fleuri, c'est la saison nouvelle,
Sous les baisers des premières chaleurs,
Comme autrefois reverdit la tonnelle,
Le vieux prunier se pare encor de fleurs (bis)

LES VIGNES MORTES

A Pierre Baudin

Les sarments, sous la grande bise,
Ont tristement abandonné
Leurs pauvres feuilles déjà grises,
Et tordent dans de folles crises
Vers les horizons qui s'irrisent
Leurs membres noirs et décharnés.

Sur le flanc des coteaux déserts,
Dans un mystérieux langage
Ecrivent-ils le chant amer
Que, déchirés, ils ont souffert
Quand les couteaux ont entr'ouvert
Le tissu vert de leurs corsages ?

Caressent-ils le soir tombant
En de mystiques épousailles ?
Mais voici qu'ils serrent les rangs !
Et l'on dirait que, se dressant,
Ils s'en vont livrer au couchant
Quelque fantastique bataille !

Ou bien tout à coup ravagés
Par de sinistres incendies,
Aux monts resteront-ils rivés
Avec ces gestes énervés
Dont les aurait ainsi courbé
L'assaut des flammes en furie ?

Mais non ! Les ceps dont les flancs lourds,
Parmi le doux baiser des feuilles,
Hier encor avec amour
Mûrissaient les vins des beaux jours,
Les ceps tordus vivent toujours
Et dans les ombres se recueillent :

Tandis que l'Angelus s'en va
Chercher les cœurs dans les chaumières,
Ils s'agenouillent tous, là-bas !
Et des pentes qu'on ne voit pas
Monte un chuchotement très bas :
Toute la Vigne est en prière !...

Et tandis que meurt au lointain
La voix des cloches merveilleuses,
Les vieux grangeons viennent soudain
De rallumer leurs yeux éteints :
Sur les vendanges de demain
Ils ont l'air de bonnes veilleuses...
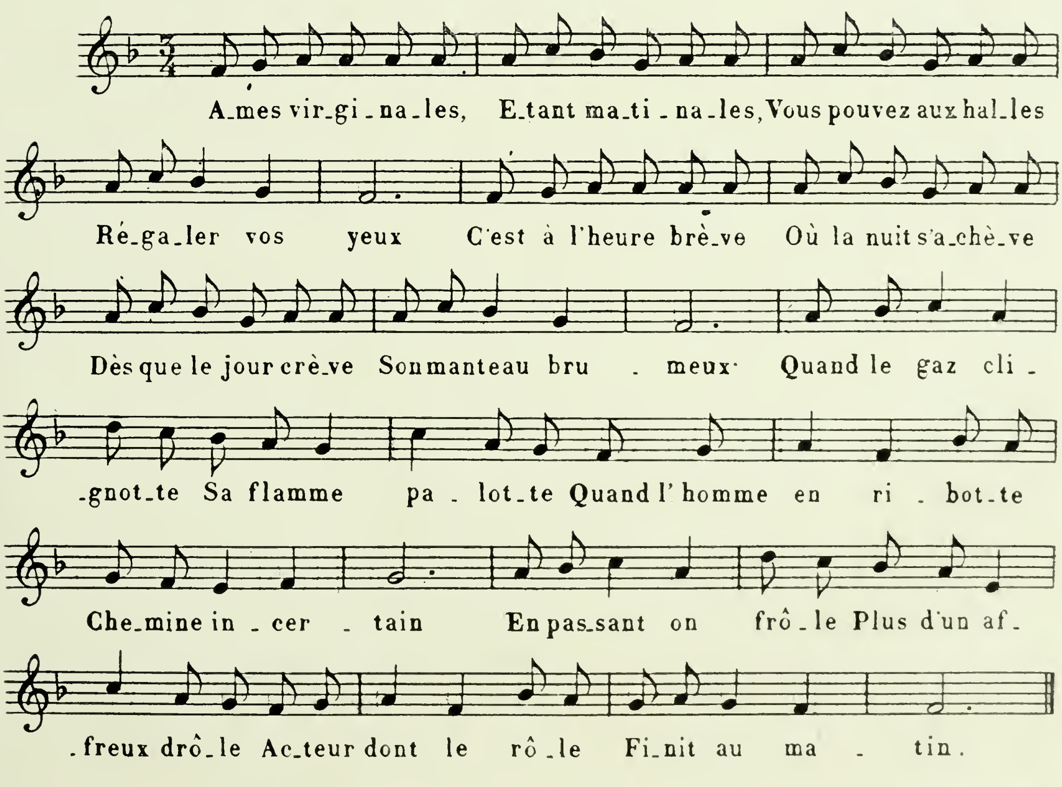
PIERRE AGUÊTANT.



LES HALLES

RONDEAU

Paroles et Musique de VICTOR MEUSY



A. PATAY, éditeur, 31, Faubourg Saint-Martin, Paris.

La houleuse troupe
Des mangeurs de soupe,
Où l'on a sa coupe
Moyennant deux ronds,
L'aube claire irise
La loque indécise,
Redingote grise
Des vieux vagabonds.

Maître du bitume,
L'intrigant légume
Encombre et parfume
Le sol trop glissant,
Et chaque marchande
A sa plate-bande
Qu'elle recommande
Aux pieds du passant.

Est-ce une baguette
De fée en goguette
Qui, prompte et muette,
Vient tout arranger ?
Etrange campagne,
Pays de cocagne,
Dont chaque montagne
Est bonne à manger;

Succulentes choses
Aux jardins écloses :
Des mamelons roses
De mignons radis,
Et, sur les estrades,
Des monts de salades...
Pour les gens malades
C'est le Paradis.

Poireaux, herbes fines,
Tomates sanguines,
Brunes aubergines
A peau de satin;
Potiron énorme,
Majesté difforme
Attendant sous l'orme
Son royal destin;

Les choux, les carottes,
Les navets en bottes
Gardent dans les hottes
La fraîcheur des champs.
Au loin la volaille,
Ventre dans la paille,
S'enhardit et braille
Des appels touchants.

Vrai jardin de Flore,
Chaque jour l'aurore
Ici voit éclore
Les fleurs à foison:
Frais lilas en branche,
Aubépine blanche,
Jasmin ou pervenche,
Suivant la saison.

Près du beurre en cône,
Aux reflets d'or jaune,
Le fromage trône
Sur un reposoir:
Le très vieux s'étale,
Le pourri détale,
Et de dalle en dalle
Gagne le trottoir.

Mais l'odeur plus forte
Que la brise apporte,
C'est la vague morte
Aux pieds des brisants;
Les senteurs salines
Des algues marines,
Linceul des sardines
Aux ventres luisants;

Sous des formes vagues
D'anguilles en bagues
S'agitent les dagues
Des homards râlants;
Derrière un mollusque,
Le crabe s'embusque
Et, d'un geste brusque,
Pince les merlans.

Le veau qu'on accroche
Tout prêt pour la broche,
L'entrecôte proche
Des gras aloyaux,
L'éternelle ruse
Des os qu'on refuse,
La mine confuse
Des bouchers loyaux.

Le plein jour arrive,
Sa lumière vive
Eveille et ravive
Les cris des vendeurs.
La foule se presse,
Marchandant sans cesse,
Et guettant la baisse
Des chères primeurs.

Des bourgeoises lentes,
Encor sòmnolentes,
Des vieilles branlantes
Traînant leurs cabas,
Des gens en toilettes
Faisant leurs emplettes,
Des bonnes replètes
Marchant sur leurs pas;

C'est à l'heure brève
Où la nuit s'achève,
Dès que le jour crève
Son manteau brumeux...
Ames virginales,
Etant matinales,
Vous pouvez aux halles
Régaler vos yeux !



J'ai plumé mon Ange

Monologue pour jeunes filles

Il vient de m'arriver une chose terrible,
Je vous le dis tout bas, tout bas ;
Surtout, ne le répétez pas :
Vous me feriez gronder et j'y suis très sensible !...
Donc, hier... Mais je dois vous confesser d'abord
Que je suis tant soit peu coquette,
C'est mon péché mignon. On dit de moi : « Linette
« Pour un brin de galon se ferait mettre à mort ! »
On exagère Mais j'avoue
Que rien, au fond, ne me plaît tant
Qu'un beau nœud, qu'un joli ruban,
Qu'une plume, qu'au vent sur sa tête on secoue ..

Une plume !... Voilà d'où vint tout mon malheur.
Yvonne, ma petite amie,
En avait une, hier, d'une telle splendeur,
Que j'en pâlis de jalousie.

Demander la même à maman
Etait futile, évidemment.
A papa ?... C'eût été bien pire :
Il en aurait fait un fracas !
Je retournai ma tirelire :
Un franc quatre-vingt-quinze, hélas !..

Que faire ? Plumer une autruche
Au Jardin des Plantes, un soir,
Etait tentant, mais... un peu cruche,
Car le gardien pouvait me voir.
Bref, je m'endormis, torturée
Par cet insoluble tourment.
Quand, vers minuit, tout effarée,
Je fus réveillée... et comment !

Rose et blond, un doigt sur la bouche,
M'apparaît mon ange gardien.
Il s'avance sans bruit, me touche
A l'épaule, et ne me dit rien.
Mais, au regard qu'il me décoche,
Je sens bien ce qu'il me reproche :
Coquette et jalouse, c'est dur,
Il a de quoi pleurer, bien sûr !
Et comme je baisse la tête,
Je le vois qui s'assied sur mon lit blanc et or.
Sans doute est-il venu du ciel tout d'une traite,
Car, l'air très fatigué, il oscille et s'endort...

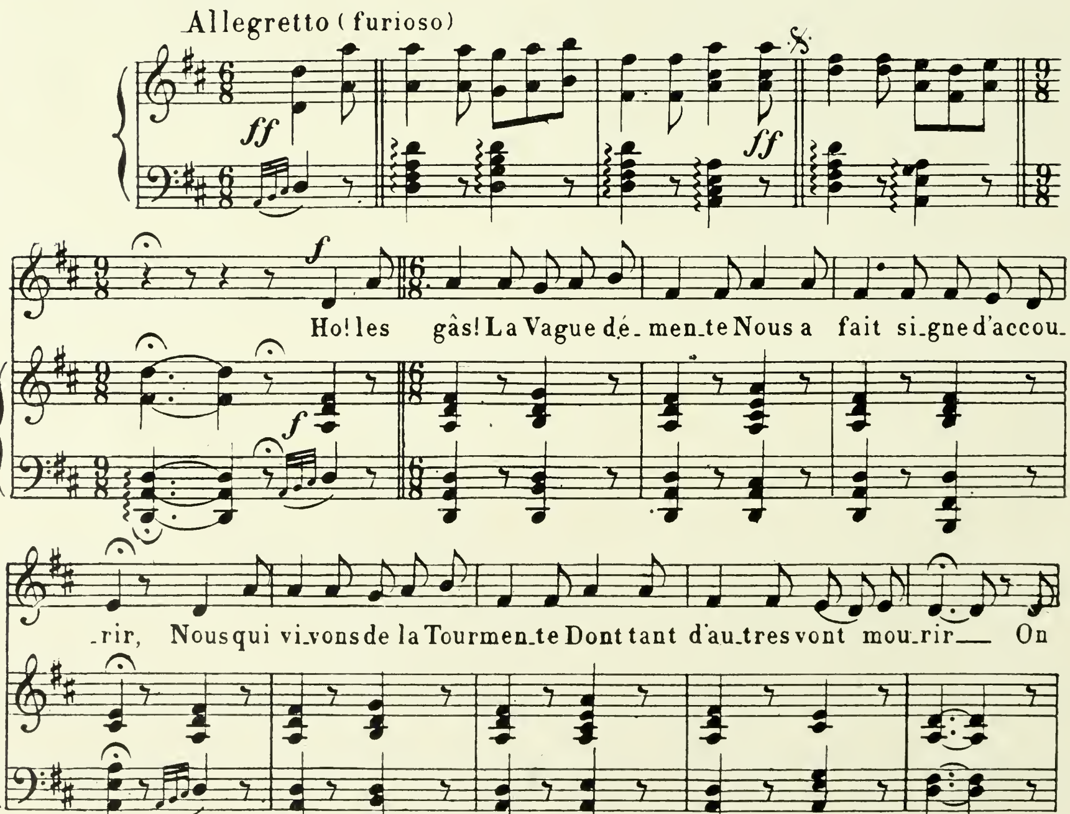
Or, quand il s'est assis, il a ployé ses ailes,
Et quelles ailes !... On dirait
Des flocons échappés aux neiges éternelles,
Tant en est soyeux le duvet.
Oh ! voir sur un chapeau ces plumes merveilleuses !..
Ma foi, c'est trop tentant .. je m'avance d'un rien,
Et me voilà cueillant, moissonnant « les pleureuses »
Sur le dos somptueux de mon ange gardien !
J'ai choisi déjà les plus belles,
Quand ma porte s'ouvre en grinçant.
Déployant aussitôt le reste de ses ailes,
Mon ange disparaît... sans doute au firmament.
Et maman, devant moi tout-à-coup, me demande :
« Petite sotte, pourquoi donc
« Tires-tu, ce matin, quand rien ne le commande,
« La plume de ton édredon ! »
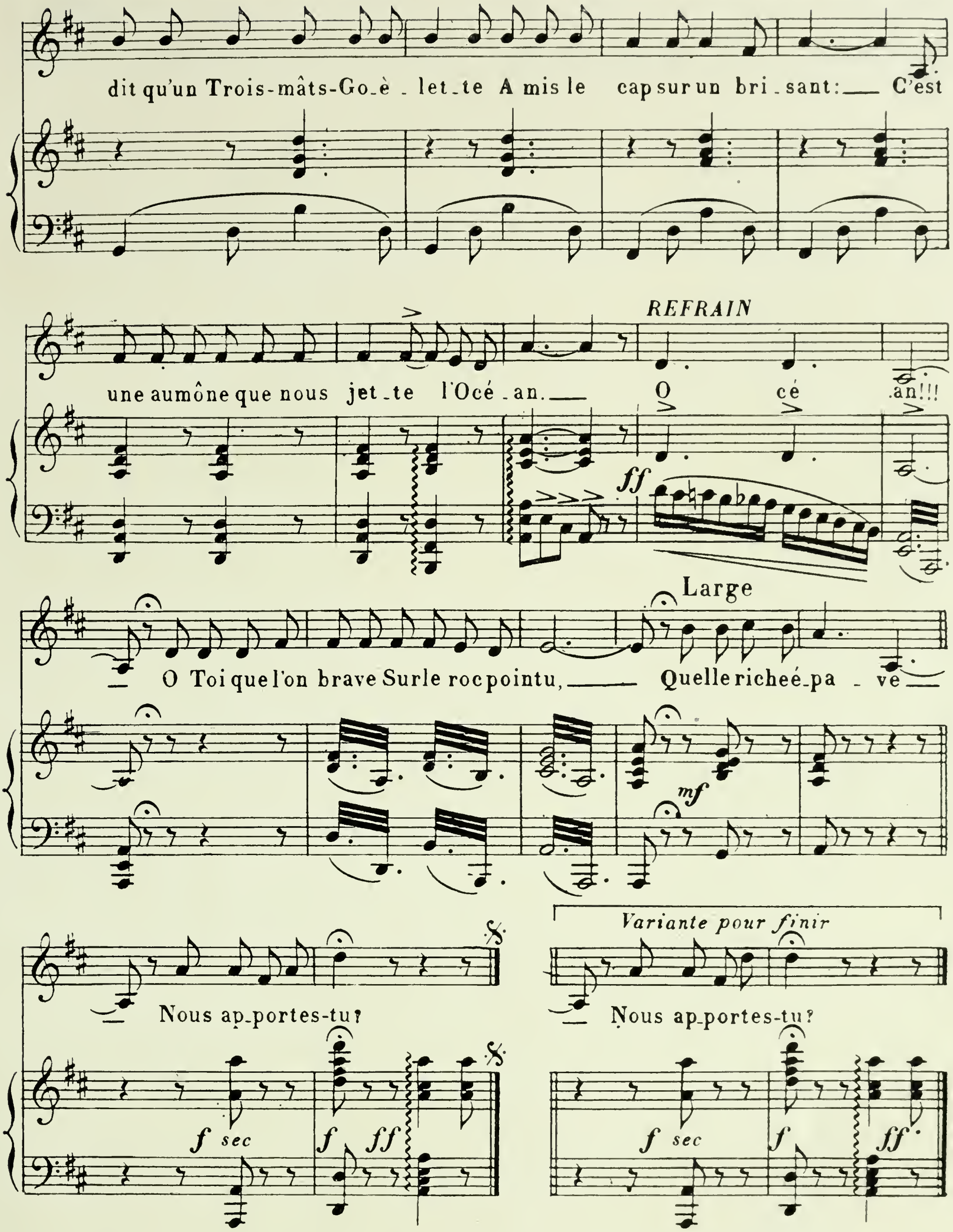
L. FORTOLIS



LES GUETTEURS D'ÉPAVES

Les Chansons en Sabots — Chanson de THÉODORE BOTREL





I

Ho! les gâs! La vague démente
Nous a fait signe d'accourir,
Nous qui vivons de la tourmente
Dont tant d'autres vont mourir.
On dit qu'un trois-mâts goélette
A mis le cap sur un brisant :
C'est une aumône que nous jette
L'Océan.

II

Simulant un navire en berne
Balançant doucement ses feux,
Nous n'attachons plus la lanterne
A la corne de nos bœufs...
Mais, si nous sauvons avec joie
Le matelot agonisant,
Nous gardons ce que nous envoie
L'Océan!

III

C'est grâce à ce que tu nous donnes
Que nous pourrons, à qui mieux mieux,
Parer d'affiquets nos Yvonnes,
Payer du cidre à nos vieux...
Notre labour est inutile :
La Terre est dure au paysan ;
C'est Toi notre grand champ fertile,
Océan!

Les Trois Concours

Chanson humoristique

Air : La Boiteuse du Régiment

I

Comm' le Matin. *dont j'suis fervent lecteur,*
Organisait l'concours des aviateurs,
Je vis que pour gagner cinquant' billets de mille,
Y avait qu'à trouver, chose vraiment facile,
L'aviateur préféré.
Je me mis à chercher pendant huit jours entiers
C'est Mauric' Farman,
Ou Henri Farman,
J'suis dans l'effar'ment :
Ou Deperdussin,
Ou Troisperdussin
Ou bien c'est Garros,
Aviateur costaud,
Qui va se caser
Peut être premier!
Un Garro d'casé,
Voilà l'vitrier!
Ou bien c'est Somme,
Et si c'est son mèr',
Ben, c'est pas son pèr'.
Ou bien Legagneux
Sera le gagneux !
Alors, je m'débine
D'mander à Védrines
Son petit tuyau
Pour gagner l'gros lot!
Il m'répond d'un air folichon :
« Ben! tu n'as pas peur mon... cochon! »

II

*Le lendemain, je lis dans l'*Excelsior,
Qu'on assurait cinquant' mill' francs encor
A cet heureux lecteur qui, seul, aurait la chance,
De deviner à qui serait la Présidence.
De suit' j'ai ouvert l'œil,
Pour fair' le fameux concours d' « à qui le fauteuil? »
Si le fauteuil est
En bois d'oranger,
C'est pour Bérenger!
S'il est recouvert
En peau d'dromadair'
Ou bien de chamell'
C'est pour Deschamel,
Si c'est de la pann's
C'est pour Monsieur Pam's,
S'il tourne tout l'temps,
Il est pour Briand!
S'il est rembourré
En poil à gratter,
C'est pour l'élégant
Camille Pell'tan !
S'il lui manque un pied,
Faut le remplacer,
Par un député!
Enfin si l'fauteuil,
Soit dit sans orgueil
A le sièg' percé,
Il faut y placer
Le plus gâteux d'nos sénateurs,
Sûr'ment ça nous port'ra bonheur!

III

Le lendemain, apprenant dans l' Journal
Que pour gagner encor' cinquant' mill' ball's,
Y avait qu'à remplir tout bonn'ment un' bouteille
De blé et de millet, naïv'té sans pareille,
Et q'simplement après,
Il suffisait d'compter combien y en avait.



Alors, d'une main,
J'prends un litr' de vin,
Et de l'autre main,
J'y glisse mes grains,
Et de l'autre main,
J'les compte un à un !
Mais j'me suis trompé,
Car j'ai mélangé
Le blé et l'millet.
J'me mets à triller
Huit grands jours entiers,
Sans y arriver;
Si bien qu'en r'muant
Mes grains trop longtemps
Ça fit d'la farine:
Vous voyez ma mine
Quand le lendemain,
J'vois mon litre plein
De tout petits pains !
Et quant au millet,
J'fus très ennuyé,
Car pour le compter,
J'avais, c'est idiot,
Fait un p'tit tableau
Un tableau d'Millet,
Si bien que Bérard
Vint fair' du pétard,
Car il avait cru
Q'j'avais l'Angélus,
Ce tableau d'Millet,
Qui vaut des billets!
Exténué par tant d'efforts
Devant l'litre d'or je m'endors!

IV

Mais en dormant, mon pauvre ciboulot
Travaille encor ces trois concours idiots,
Et voilà-t-il pas que pendant ma roupillade,
Le Matin, *l'*Excelsior, *l'*Journal *font un' salade;*
Je rêvais qu'je cherchais
Les trois solutions et voici ce que j'faisais :
Dans un lit' de vin,
J'entassais au moins
Quarante aviateurs,
Avec leur moteur,
Et pendant c'temps-là,
Aux cent candidats
A la Présidence,
J'remplissais la panse
Avec des tas d'grains,
Que j'glissais d'un' main
Dans l'trou d'leur goulot,
Et le plus idiot,
C'est que j'les comptais
Dès qu'ils ressortaient!
Et pendant ce temps,
Je voyais Armand,
P'tit oiseau charmant
D'un jaune serin,
Qui était en train
D'manger du millet.
Dans un' cag' doré' !
Pendant q'son fauteuil
Faisait bon accueil
A un sac de blé,
Qui v'nait l'remplacer
Pour prendr' les fonctions
D'chef de la Nation!
Et tout marchait, c'est évident,
Aussi bien, sinon mieux qu'avant!
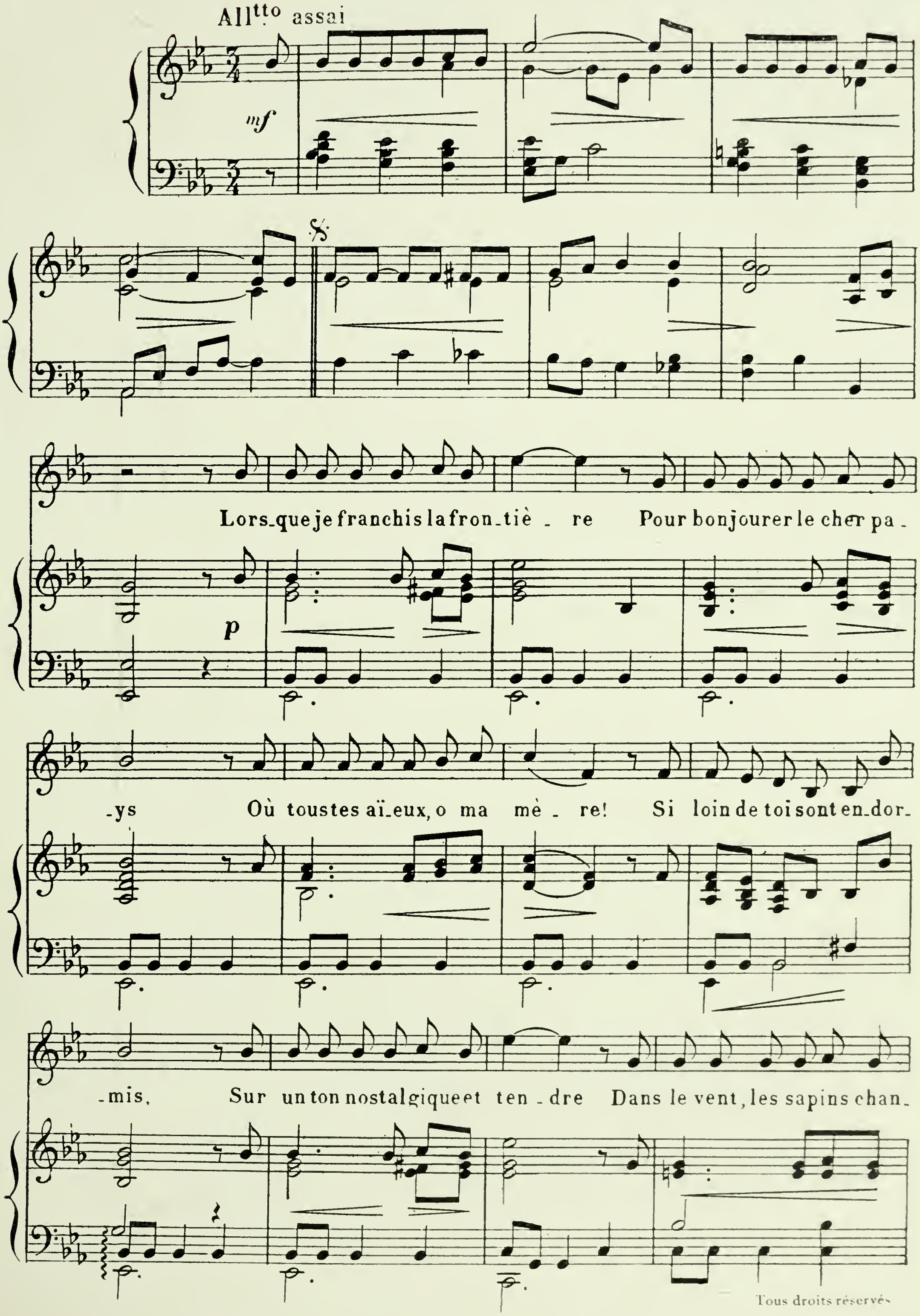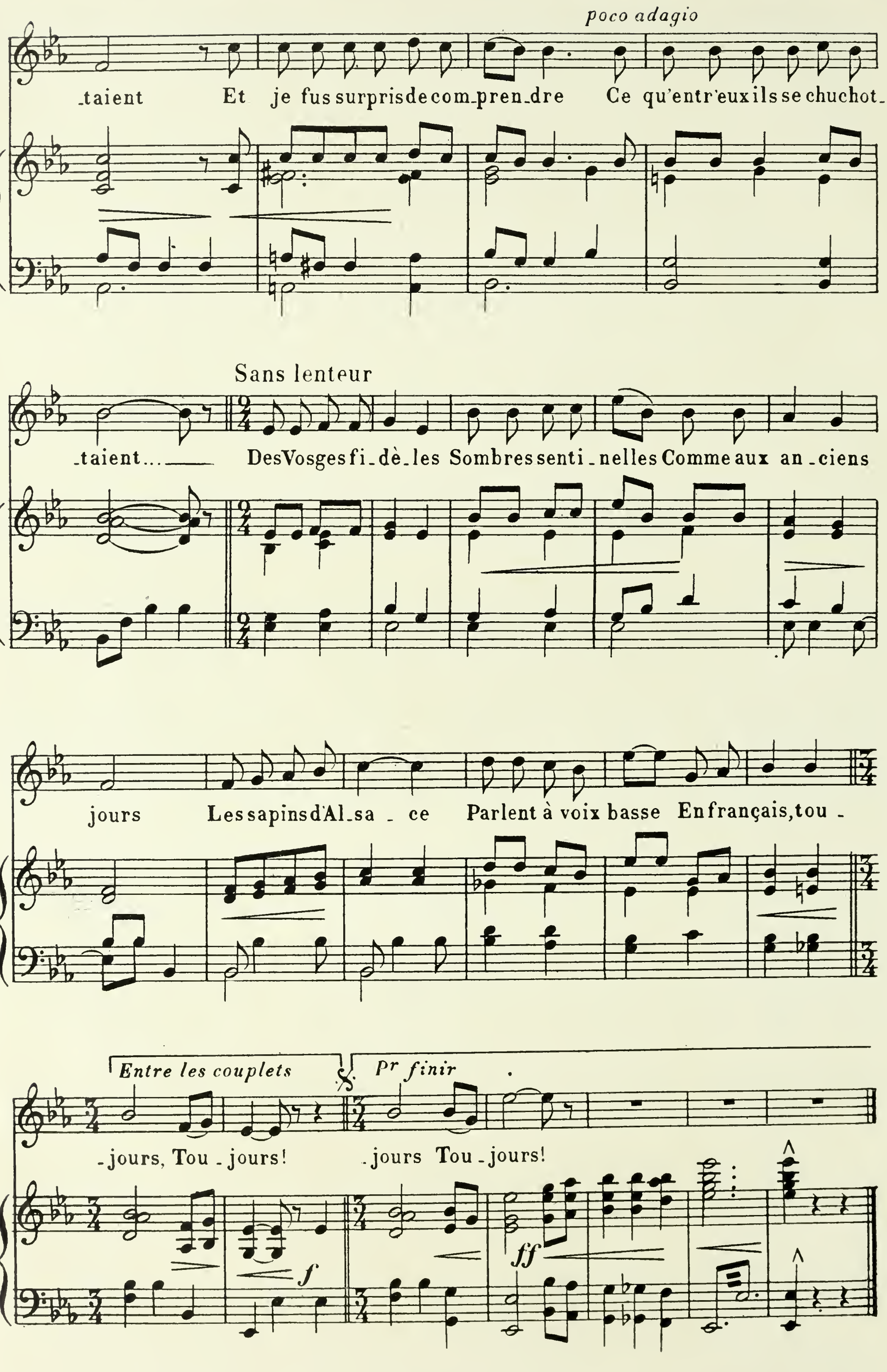


G. SECRÉTAN.

La CHANSON de l'ALSACE

Par THÉODORE BOTREL

(A la douce mémoire de ma Mère, née Alexandrine Fechter, a Wasselonne.)




poco adagio
.taient Et je fus surpris de com_pren_dre Ce qu'entr'eux ils se chuchot_
Sans lenteur
.taient... Des Vosges fi_dè_les Sombres senti_nelles Comme aux an_ciens
jours Les sapins d'Al_sa _ ce Parlent à voix basse En français, tou _
Entre les couplets
Pr finir
-jours, Tou_jours! .jours Tou_jours!
f
ff

I

Lorsque je passai la frontière,
Pour bonjourer le cher pays
Où tous tes aïeux — ô ma Mère! —
Si loin de toi sont endormis,
Sur un ton nostalgique et tendre,
Dans le vent les sapins chantaient...
Et je fus surpris de comprendre
Ce qu'entre eux ils se chuchotaient :

Des Vosges fidèles
Sombres sentinelles
Comme aux anciens jours,
Les sapins d'Alsace
Parlent, à voix basse,
En français... toujours!

II

Le lendemain — c'était dimanche,
Et kermesse en ton coin natal —
J'arpentais la grand'route blanche,
Par Marlenheim et le Kronthal,
Quand le clocher de ton village
Sonna si clair, là, devant moi,
Que, reconnaissant son langage,
Avec lui je priai pour toi :

Des vertus chrétiennes
Ferventes gardiennes
Comme aux anciens jours
Les cloches d'Alsace
Sonnent dans l'espace,
En français .. toujours!

III

Dieu fêté, la journée entière
On valsa dans le vieux hameau,
Et, dédaignant la lourde bière,
On goûta le vin blanc nouveau;
Puis, le vin montant à la tête.
Ainsi que l' « eau du cœur » aux yeux.
Chacun poussa sa chansonnette
Dans le doux parler des aïeux :

Lorsqu'aux soirs d'automne
On perce la tonne,
Comme aux anciens jours
Le vin blanc d'Alsace
Fait chanter la Race
En français... toujours!

IV

A Strasbourg, dans la cathédrale,
J'allai rêver au cher Passé;
Son horloge monumentale
Battait comme un cœur oppressé;
Quand, redressant sa crête altière.
A midi sonnant, par trois fois,
Le coq qui fit pleurer saint Pierre
Chanta comme un vrai coq gaulois :

D'une voix ardente,
Farouche et stridente
Comme aux anciens jours,
Le vieux coq d'Alsace
Claironne, tenace,
En français... toujours!

V

Devant Kléber, sur la grand'place,
Des écoliers à leurs mamans,
Récitaient, en sortant de classe,
De rudes verbes allemands...
Mais comme je parlais de France
Un blondinet me dit, tout doux :
« En attendant la Délivrance
Vous lui direz bonjour pour nous!

Ah! vive l'Aurore
Qui nous rit encore
Comme aux anciens jours :
Les enfants d'Alsace
Pensent — quoi qu'on fasse —
En français.., toujours!





FAUSSE ALERTE

Air : *I' n'répondit rien, rien, rien.*

Dans un p'tit village, au fond d'la Lorraine,
La nuit était calme et la lun' sereine,
Et chez l'épicier, comm' chez l'pharmacien,
Tout l'mond' dormait bien, bien, bien.

Mais voilà soudain que l'tambour résonne,
Cependant qu'au loin le tocsin qui sonne,
Interrompt plus d'un aimable entretien.
Tout l'mond' se dit : « Tiens! tiens! tiens! »

On regard' pour voir qui donnait l'alarme,
C'était un unique et vaillant gendarme
Qui portait des bott's, des bott's comm' Bastien,
Mais ça n'sentait rien, rien, rien!

Un cri retentit : « Bouclez les valises!
Faut partir de suit', car on mobilise,
Et depuis l'plus jeun' jusqu'au plus ancien,
Tout l'mond' répond : « Bien, bien, bien!

Bientôt tout l'village, avec des lanternes,
Arrive à Nancy. Là, d'vant la caserne,
L'factionnair' les r'garde et dit : « Nom d'un chien!
Je n'y comprends rien, rien, rien!

L'officier d'servic' s'écrie : « O surprise,
Comment se peut-il que l'on mobilise
Et qu'on parte en guerr' contre les Prussiens
Sans qu'j'en sache rien, rien, rien. »

L'général accourt au p'tit galop d'chasse,
Et dit : « Sapristi! s'rait-c' déjà la classe?
Non, l'on mobilise... J'vais donc voir enfin
Le fameux coup d'chien, chien, chien. »

On s'expliqu' : ce n'était qu'un' joyeus' gaffe
D'l'employé des postes et télégraphes.
L'employé des post's est rieur, on l'sait bien,
Il s'amus' d'un rien, rien, rien.

Nos Lorrains rentrèr'nt chez eux très à l'aise,
Aux accents vibrants de la Marseillaise,
Et d'l'hymne guerrier qu'vous connaissez bien :
« Viens poupoule, viens, viens, viens!

C'n'était qu'une alert', mais ces gens, quand même,
Partant en chantant pour la lutt' suprême,
A l'heure où nous somm's, ça n'a l'air de rien,
Mais ça fait très bien, bien, bien!

DOMINIQUE BONNAUD.

Le Grand Prix de Versailles

Air : En revenant de la Revue.

I

Aimant les cours's, je m'dis : Faut qu'j'aille,
— Ça n'arriv' que tous les sept ans —
Voir courir le Grand-Prix d'Versailles,
Le Grand-Prix de douz' cent mill' francs.
J'avais, par ma femm' de ménage,
Une entrée à l'œil au pesage.
Que d'députés! Que d'sénateurs!
C'était comme un bouquet de fleurs.
Y avait monsieur Millerand,
Qu'avait pas l'air content;
M'sieu Coutant avec un flacon
Qui criait : Y a du rhum dans l'fond ;
L'pèr' Comb's offrait en d'ssous
Des tuyaux pour deux sous;
Steeg criait aux parieurs :
L'seul programme est à l'Intérieur!

REFRAIN

D'un' voix très nett',
Clémenceau à tue-têt'
Criait : « Cigar's, cigarett's,
Et allumettes! »
L'air d'un gandin,
M'sieur Pell'tan comm' mann'quin
Présentait d'chez Paquin
Les bell's toilettes.



II

Au paddock, sur la petit' piste,
J'vois les concurrents du Grand-Prix :
Vaillant, d'l'écurie socialiste;
Poincaré, le grand favori;
Dupuy, bon produit de la presse;
Delcassé, qui manque un peu d'graisse;
Pams, un très rich' poulain nouveau,
Né d'Papier Job et de Berteaux;
Puis Dubost Antonin,
Un peu faibl' d'arrièr'-train :
Puis le fringant Paul Deschanel,
Tout env'loppé dans d'la flanell' ;
Quoique un peu vieux, Ribot
Suivait en baissant l'dos;
Puis un lot d'canassons,
Des outsiders comm' Forichon.

REFRAIN

Voici l'instant!
A la fil' sur un rang
Défil'nt les concurrents,
La mine altière;
On joue, on joue
Au Mutuel un jeu fou :
Jusqu'à des vingt-cinq sous
Mis par Fallières!

III

Quelle bell' réunion... plénière!
Poincaré emmèn' le p'loton;
Voici qu'au saut de la rivière
L'beau Deschanel fait le plongeon;
Au deuxièm' tour Pams est en tête;
Ribot s'dérobe à la banquette;
Dubost Antonin, ce pauvr' vieux,
Est tombé complèt'ment boîteux :
Vaillant, d'souffle est à bout;
Delcassé, dans les choux;
Il n'rest' plus au dernier tournant
Que Pams et Poincaré seul'ment;
Alors la lutt' s'engag',
Mais Poincaré s'dégag'
Et passe en un clin d'œil
Gagnant la cours' dans un fauteuil!

REFRAIN

Gais et contents,
Les parieurs triomphants
Ne vont pas uniqu'ment
Toucher leur braise,
Mais acclamer
M'sieu Raymond Poincaré,
Président de la Ré-
Publiqu' Française.

EUGÈNE HÉROS et FRÉDÉRIC BALTHA.

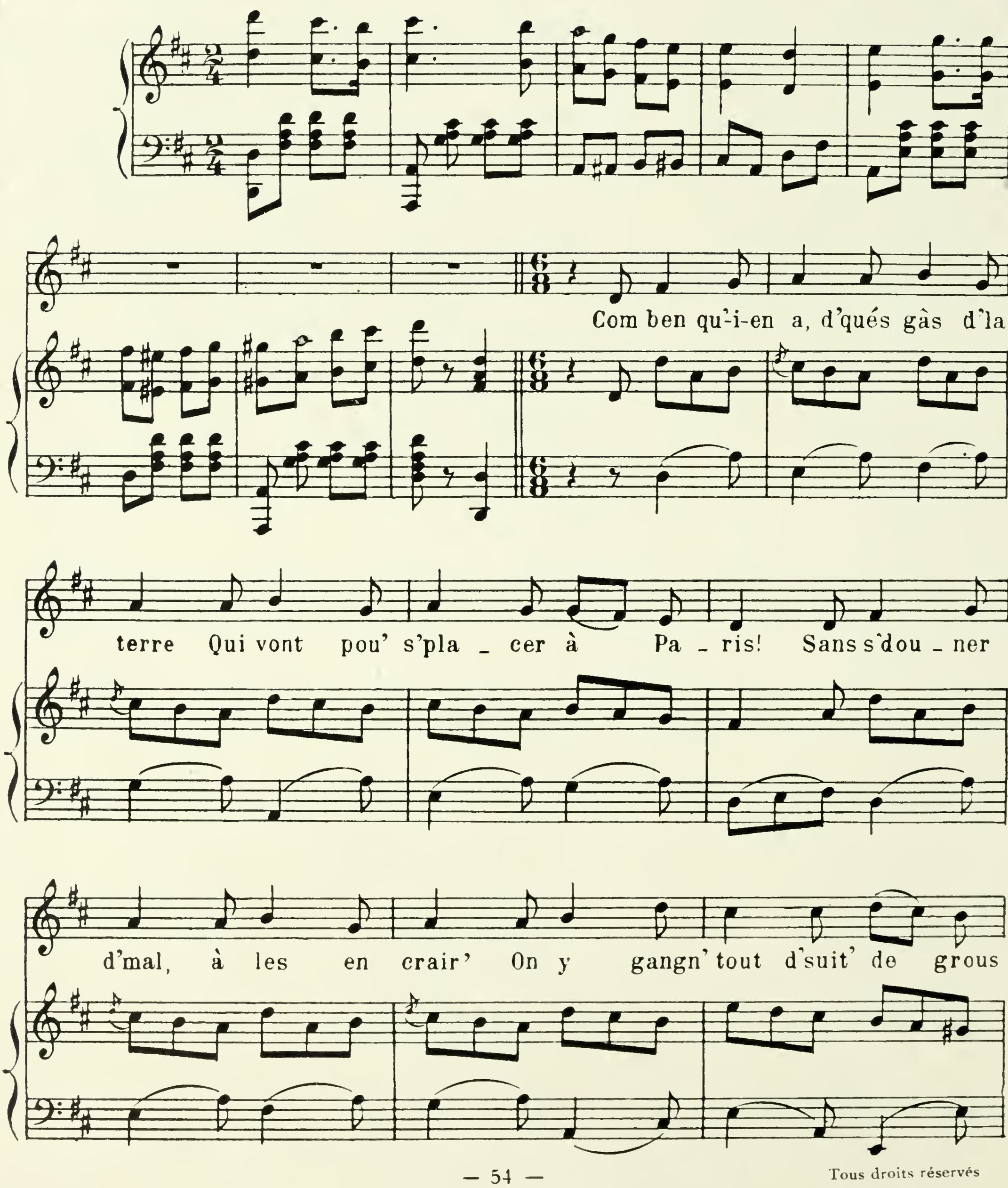


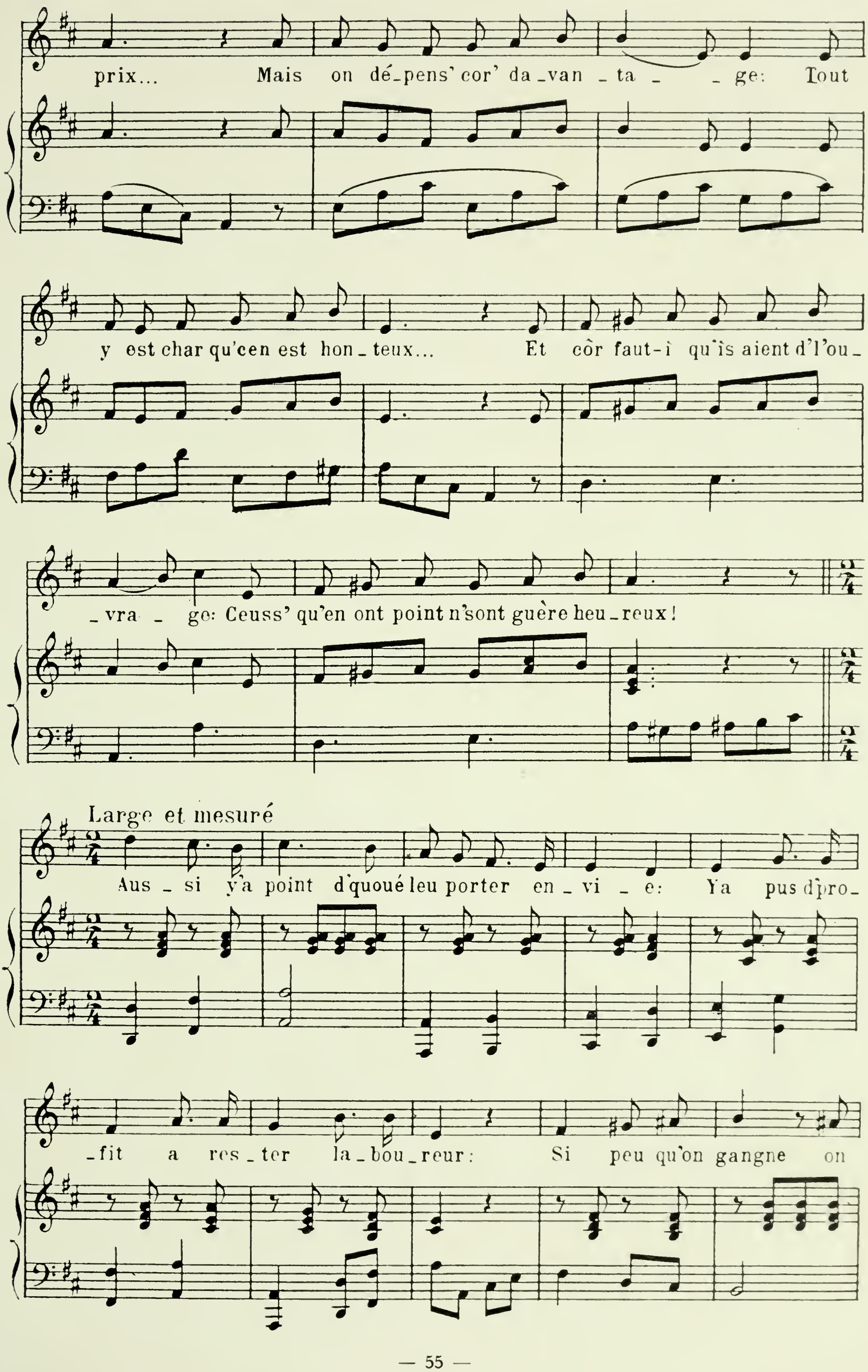
BOUNHOUM' PAISAN
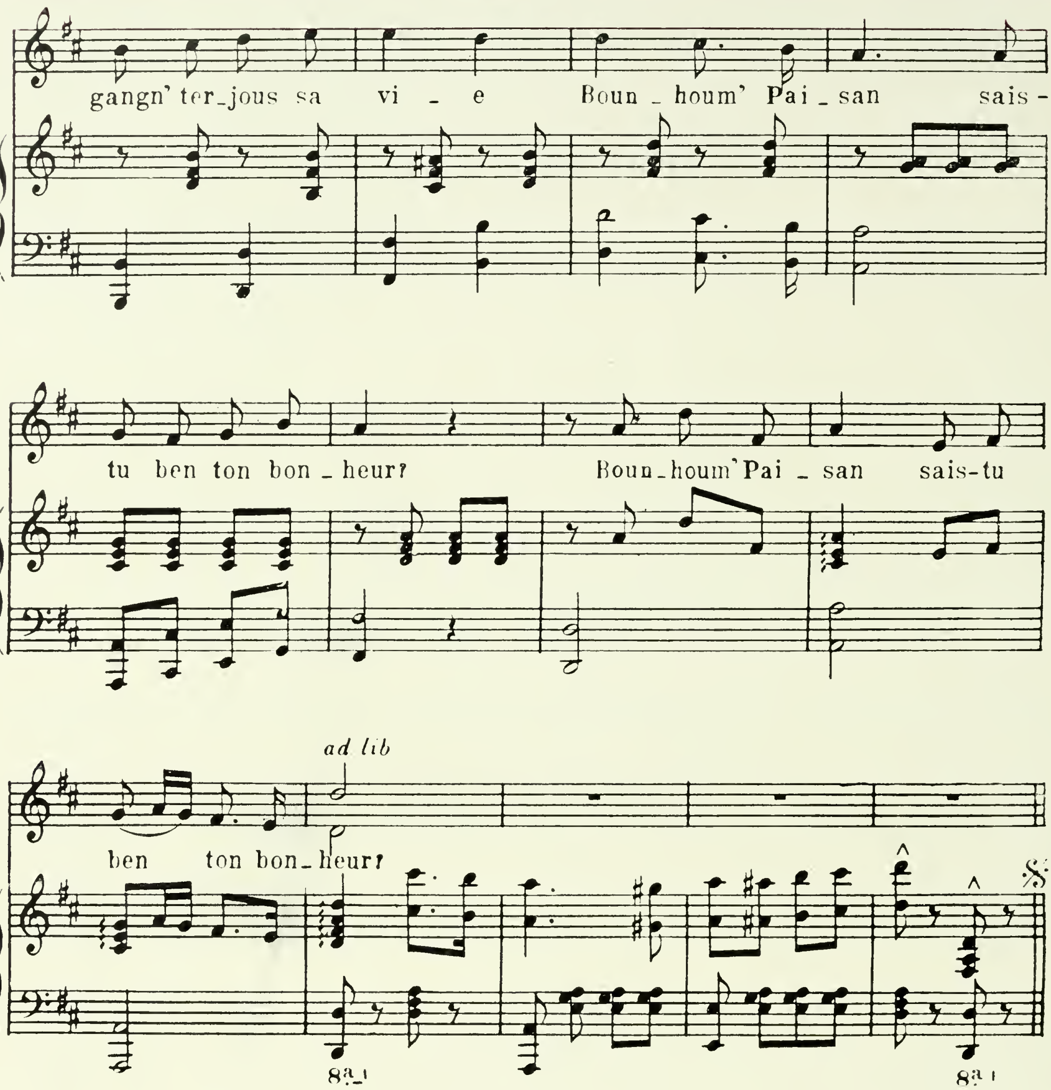
(O Fortunatos nimium...)

Paroles de MARC LECLERC

Musique de DAVID-BERNARD




prix... Mais on dé_pens' cor' da_van _ ta _ _ ge: Tout
y est char qu'cen est hon_teux... Et côr faut-i qu'is aient d'l'ou_
_vra _ ge: Ceuss' qu'en ont point n'sont guère heu_reux!
Large et mesuré
Aus _ si y'a point d'quoué leu porter en_vi _ e: Y'a pus d'pro_
_fit a res_ter la_bou_reur: Si peu qu'on gangne on



I

Comben qu'i en a, d'qués gars d'la terre,
Qui vont pour s'placer à Paris!
Sans s'douner d'mal, à les en craire,
On y gangn' tout d'suit' de grous prix...
Mais on dépens' côr davantage :
Tout y est char, qu'c'en est honteux...
Et côr faut-î qu'îs aient d'l'ouvrage :
Ceuss' qu'en ont point n'sont guère heureux!

Aussi, i a point d'quoué leu porter envie;
I a pus d'profit à rester laboureur :
Si peu qu'on gangne, on gangn' terjous sa vie;
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

II

Faut vouér qués logis misérables
I a pour niger les malheureux :
Nos valets d'farme, au bout d'l'étable,
Sont coum' des princ' a couté d'eux :
I sont des sept, huit, dans eun' chambe,
A pérî d'la chaud en été;
L'hivar, coum' i a ni feu ni fiambe,
I pass' leus nuits à guerlotter!

Dans ton pailler, où qu't'as eun' plac' tout' prête,
Tu fais mérienn' quand i a trop d'chaleur,
Et quand vint l'fret', tu t'embourr' dans ta couette...
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

III

S'i fallait, d'meim' que l'Evangile,
Craire c'qu'on vouet écrit partout,
Dans tout' les aubarg' de la ville,
Y aurait du bon vin d'Anjou...
Mais si tu savais qué bidrouille
Is ont de c'nom-là baptisé!
On dirait du bouillon d'guernouille
Où qu'tous les diab' auraint passé!...

I a pus d'sûr'té à bouère l'vin d'ta vigne :
Selon l'année, il est bon ou meilleur,
Mais c'est terjous un vin hounnête et digne...
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

IV

Tout i est char : le beurr', la volaille,
Les œufs, la légume ou l'pouésson :
Là-bas, la pus maiguer' poulaille
Vaut pus qu'icit' un grous piron.
Aussi faut vouér qués ratatouilles
I vous font dans leus « restaurants »...
Seur'ment, pour sarvî leus tant-bouilles,
I a des gars en tabeliers blancs!

Des bons choux varts, avec eun' rillonnée, [neur?
Val'nt-i point mieux qu'leus plats d'empoison-
Du beurr' de pot', du lard dans la ch'minée...
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

V

Sûs la s'main', coum' pour el' dimanche,
I faut n'avouer des biaux habits,
Des poignets blancs au bout des manches,
En les pieds des souliers varnis;
Ça n'dur' ren, ça n'fait point d'usage :
A tout coup î faut n'en rach'ter...
On manqu' de tout en son ménage,
Mais faut d'abord « erprésenter! »

Quand t'as pouillé tes sabiots et ta blouse,
Ben entendu, t'as pas l'air d'un Seigneur,
Mais tu n'crains point de t'guéner dans la bouse...
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

VI

Paris, si tu veux ben m'en craire,
N'est point fait pour les pauvers gens :
Qu'ça sey' dormî, manger ou bouère,
On n'y peut ren fair' sans argent;
Faut meim' dépenser quinz' centimes
Pour aller... yoù qu'tu dois savouér?
C'est tout d'meim' point ben légitime
Que d'douner pour ne point r'cevouér!

Tandis que toi, quand t'as queuqu'chose à faire
— Respect parler — qui s'fait sans procureur,
Sans ren payer tu fartilis' ta terre!
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

VII

Dans leus rues, coum' dans leus usines,
Jour et nuit, c'en est, d'un rabât!
D'entend' el'train d'tout' leus machines,
Ça vous fout la çarvelle en bas;
Le souér, après la journée faite
A s'guémenter parmi c'potin,
Pour finî de s'casser la tête,
I mont' dans l'Métroponitain!

I a d'qué, ben sûr, foleyer dans leu ville :
Ça n'est point sain de vivre à la vapeur;
Auprès d'la Terre on est ben pus tranquille...
Bounhoum Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

VIII

Jusqu'aux défunts, qu'ont point leus aises
En c'pays où tout est coûteux :
Pour les rich', ia ben l'Pèr'-Lachaise...
Les aut' ont Pantin ou Bagneux :
C'est quasi coumme eun' fouss' commune ;
Ben just', s'îs ont des numéros ..
A Paris, i faut d'la fortune
Meim' pour garder ses pauvers os?

Près d'ton église, au fond d'ton vieux cim'tière,
T'as, ben à toué, pour quand vindra ton heur',
Ta plac' marquée auprès d'tes père et mère...
Bounhoum' Paisan, sais-tu ben ton bonheur?

JÉSUS AU TEMPLE

POÉSIE A DIRE

... Et ses parents allaient, selon l'usage antique,
Vers la Pâque, à Jérusalem, et tous les deux
Avec tous leurs voisins mangeaient l'agneau mystique,
Et quand il eut douze ans, Jésus vint avec eux.

Avec eux, il monta vers la ville, et lui-même
Prit part, enfant rêveur, au festin rituel,
Songeant déjà sans doute à la Pâque suprême
Dont il serait, un jour, la victime et l'autel.

Puis, tous, joyeusement, les fêtes terminées,
S'en revinrent chez eux, voisins, amis, parents,
En longues caravanes et petites journées;
Les plus jeunes toujours donnant la main aux grands.

C'était le brouhaha des populeux exodes
Et leur confusion bariolée, avec
Des files qui suivaient les sentes plus commodes
Et des gamins glissant dans les ravins à sec.

Et tout le monde allait, la Vierge avec les femmes;
Des marchands discutaient avec le charpentier;
Les filles fredonnaient de gais épithalames;
Et l'on fit le chemin, ainsi, d'un jour entier.

Or, Jésus demeura dans la ville sacrée;
Nul ne s'en aperçut et nul ne l'appela :
On le croyait avec des gens de la contrée,
Car toute Nazareth aimait cet enfant-là.

Mais quand, le soir venu, les tentes se dressèrent,
Marie avec Joseph chercha l'enfant divin.
Nul ne put le trouver, et les veilles passèrent,
Et les puits du sentier furent sondés en vain.

Jésus était perdu, Jésus, le don céleste!...
Alors la douce mère et le vieil ouvrier,
Laissant leur caravane et leur âne et le reste,
Regagnèrent la ville et vinrent supplier,

Tous les passants, et tous les inconnus — en larmes —
De leur dire où l'enfant avait ainsi vagué.
C'était un enfant blond, au geste plein de charmes,
Et tel qu'assurément, on l'avait distingué.

Et ne le trouvant plus, ils montèrent au Temple...
C'est quand tout est perdu qu'on se tourne vers Dieu.
Les parvis sont garnis, on se presse, on contemple
Un enfant inconnu trouvé dans le Saint Lieu.

Les Scribes, les Docteurs et les Princes des Prêtres
L'interrogent surpris D'un verbe souverain,
Comme s'il eût conçu la loi dite aux ancêtres,
Sans hésiter l'enfant répond au Sanhédrin.

Et voici qu'à son tour, subtil, il interroge;
Ce n'est pas seulement le mot malicieux
D'un enfant vif qu'excite un indiscret éloge :
Sa parole a gardé comme un accent des cieux.

Et les scribes en vain scrutent les prophéties;
Nul n'a dit comme lui le secret des demains.
Nul n'en a dévoilé les ombres épaissies;
Le grand-prêtre en ses doigts froisse les parchemins.

Mais voici que Joseph arrive avec Marie
Dans le collège auguste aux profanes fermé.
Mais qui peut arrêter une mère qui prie?
Et qui peut craindre encor s'il a jamais aimé?

Et tandis que chacun près de Jésus écoute,
La vierge, dès l'entrée, interrompt l'entretien :
« Mon fils, nous vous avons cherché toute la route;
Votre père est en pleurs, et moi!... Ce n'est pas bien! »

Jésus lui répondit, et doucement sévère :
« Vous ne savez donc pas que je dois m'occuper
De tout ce qui regarde en ce monde mon Père! »
Puis il se tut, n'ayant pas à se disculper.

Et Marie, en son cœur, conserva ces paroles,
Se faisant lentement à son âpre devoir,
Comprenant que de pleurs brillent les auréoles,
Et que son rôle unique était de concevoir.

Depuis elle garda le silence modeste,
N'interrogeant Jésus qu'avec les mots permis.
Mais Jésus, à son tour, humble pour tout le reste,
A ses humbles parents n'en fut que plus soumis.

EDWARD MONTIER.

Les Empires sans fin. Un vol. in-12, Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie. 1912. Prix : 3 fr. 50.



"LILAS-BLANC"

Comédie dramatique en deux actes

par

THÉODORE BOTREL & KERGOAT

(Suite et fin)

DEUXIÈME ACTE

La scène représente une chambre mansardée très pauvre, éclairée par une étroite fenêtre. Un lit recouvert d'une cretonne déteinte. Un buffet. Sur la cheminée, une statue de la Vierge entre deux pauvres vases où s'épanouissent les lilas blancs offerts la veille à Marie. A droite de la scène, près d'une table de bois blanc, les deux sœurs tirent fiévreusement l'aiguille.

SCÈNE PREMIÈRE

'LOUISE, MARIE

LOUISE, *se renversant sur sa chaise avec un soupir de lassitude.* — Ah! cette fois, je m'arrête... il me semble que j'ai le dos brisé. *(Elle se lève.)* Un peu d'exercice! *(Elle va et vient dans la chambrette.)*

MARIE, *plus pâle encore que la veille.* — Mlle Solange ne se doute pas, ma pauvre Louise, au prix de quelles fatigues sa toilette de bal lui sera livrée, mercredi!

LOUISE. — Que veux-tu ? heureuse, adulée, ignorante de toute misère, elle ne peut comprendre la souffrance des pauvres gens. *(Elle se rassied et reprend son ouvrage, presque rieuse.)* Là... ça m'a fait du bien de me dégourdir un peu les jambes... Maintenant, vite à la besogne! Nous n'avons plus qu'une demi-heure avant de nous rendre à l'atelier.

MARIE. — Enfin! grâce à toi, la patronne pourra faire l'essayage... Quand je songe que pour m'aider, tu n'as dormi que trois heures cette nuit!

LOUISE. — Je suis si heureuse, petite sœur lorsque je puis alléger ta tâche!

MARIE. — Aussi, plus tard, si je retrouve mes forces... oh! alors, comme à mon tour je travaillerai pour toi... Mais, hélas! mes forces, les retrouverai-je jamais ?

LOUISE. — Mais oui! mais oui!... il faut être patiente; l'hiver ne te réussit pas, c'est vrai... mais au printemps, tu te remets vite.

MARIE. — Cependant, l'an dernier, je ne toussais pas autant... je n'éprouvais pas cette langueur, cette tristesse qui ne me quitte plus depuis quelques mois... Ah! tiens, Louise, il est des jours, comme ce matin par exemple, où je voudrais mourir, m'envoler là-haut où l'on doit être si heureux.

LOUISE. — Eh bien! et moi, méchante égoïste!... *(Elle essuie furtivement une larme.)* Comment, tu voudrais me quitter? Me laisser toute seule ici, avec ma misère? Allons voyons, les beaux jours reviendront et, bien que pauvres, lorsque tu seras guérie, nous pourrons être si heureuses encore!

MARIE. — Oui, j'ai tort... pardonne-moi... je ne parlerai plus ainsi... mais je suis si lasse ce matin! si lasse!... *(Elle regarde la pendule.)* Et puis, vois

tu, mon ouvrage n'avance pas... et le temps passe si vite... si vite.

LOUISE. — Attends : je faufile encore cette manche, puis je terminerai ton ouvrage, petite chérie.

MARIE, *soufflant dans ses doigts.* — Et il fait froid, avec cela! brrou ! mes doigts sont tout engourdis, ce matin. *(Elle tousse. Deux coups sont frappés à la porte.)*

LOUISE, *se levant.* — Qui peut venir?

MARIE. — La concierge... ou l'épicière peut-être...

LOUISE, *ouvrant.* — Juste!

MARIE. — Hélas !

SCÈNE II

Mme DUVAL, LOUISE, MARIE

Mme DUVAL *(grosse mère en tablier bleu).* — Alors quoi? On est en grève, les enfants? On ne va pas à l'atelier aujourd'hui? Ou c'est-y que vous êtes retirées des affaires après fortune faite? *(Regardant autour d'elle.)* Vous n'en avez point l'air, cependant!

LOUISE, *très gênée.* — Nous n'allons à l'atelier qu'à dix heures, ce matin, Madame Duval... et je comptais justement vous parler en passant.

Mme DUVAL, *les poings sur les hanches.* — Je vous espérais sur la porte, car vous m'aviez promis de me payer, hier soir, en passant... et... en fait de « galette » je n'ai vu que du « flan ».

LOUISE, *troublée.* — C'est que Madame... croyez-le bien, nous sommes désolées d'avoir manqué à notre promesse... Mais la patronne n'a pu nous régler hier soir.

Mme DUVAL. — Les excuses sont faites pour s'en servir... mais je ne puis pas entrer dans ces détails-là, moi, mes petites!

MARIE, *qui, pendant ce dialogue, continue de coudre péniblement.* — Oh! nous le comprenons, Madame, et dès ce soir, soyez sans crainte, nous vous remettrons le montant de notre note.

Mme DUVAL, *un peu radoucie.* — Il y a huit jours, c'était la même chanson : je commence à croire que vous vous fichez un peu de la fille à ma mère !

LOUISE. — Oh! Madame Duval! si l'on peut dire! La semaine dernière, voyez-vous, nous avons dû payer la laitière qui ne voulait pas attendre non plus... Alors, nous avions pensé que vous, Madame Duval, qui nous connaissez depuis si longtemps... *(Hésitante.)* vous auriez peut-être consenti à nous faire crédit... durant tout l'hiver.

Mme DUVAL. — Durant tout l'hiver?... Comme vous y allez! Parbleu, c'est pas le désir qui m'en manquerait... Vous êtes des filles honnêtes, travailleuses, qui ne voudriez pas me faire tort d'un sou... Malgré ça, que voulez-vous, mes petites? je n'ai pas les moyens de faire crédit à tout le monde... C'est pas le tout de tenir boutique, faut la payer!... J'ai cinq mioches à nourrir, vous comprenez, c'est que ça coûte, tout ça... et le proprio amène sa quittance tous les trois mois, régulièrement.

MARIE. — Oui, chacun a ses soucis.

Mme DUVAL. — C'est déjà bien assez d'attendre après les riches qui ne paient pas... Si les pauvres s'en mêlent à présent!

LOUISE et MARIE, *stupéfaites.* — Les riches?

Mme DUVAL. — Parbleu, j'en ai quatre ou cinq comme ça, qui ne me paient que tous les ans... ou tous les deux ans... Oh! pardi! c'est point manque d'argent, chez eux, ni mauvaise volonté non plus, mais dame! c'est étourdi, c'est négligent. On part à la campagne, on va au bord de la mer, on fait ses malles en se disant : « Bah! nous réglerons Mame Duval au retour : elle n'est pas à deux cents francs près! » Et Mame Duval qui n'ose réclamer, de crainte de perdre une bonne clientèle, reste de là, sans le sou, tuée par le crédit, à attendre le bon plaisir de ces dames... Que voulez-vous? c'est riche : ça ne sait pas!

LOUISE. — Ah! si nous pouvions, Madame Duval, ce n'est pas nous qui vous ferions attendre ainsi!

Mme DUVAL. — Je le sais! je le sais! mais, n'empêche qu'avec tous ces retards, je me trouve à mon tour bien gênée, bien gênée! Alors, mes petites, ya pas : va falloir me régler, ou sinon...

LOUISE, *vivement.* — Comptez sur notre parole, Madame!

Mme DUVAL. — J'y compte! j'y compte. Ah! ça me meurtrit de vous brusquer... mais faut vivre et faire vivre. Ah! mes enfants! Qué triste chose que la vie!

MARIE. — Heureusement qu'on aura sa revanche là-haut!

Mme DUVAL. — Espérons-le! sans quoi, vaudrait mieux « se neyer » tout de suite! Vous dérangez pas, je connais le chemin. A tantôt! *(Elle sort.)*

SCÈNE III

LOUISE, MARIE

LOUISE, *bouleversée, reprenant son ouvrage.* — Ah ! ma pauvre Marie! qu'allons-nous devenir si la Providence ne nous vient pas en aide? Le loyer dans trois semaines... la boulangère qui ne veut plus attendre non plus...

MARIE. — Courage! Espérons en Dieu! Espérons contre tout espoir. La propriétaire est bonne et n'osera tout de même pas nous chasser sans pitié de cette mansarde; non, ça serait trop cruel... *(Elle tousse en se comprimant la poitrine.)* La visite de cette pauvre Mme Duval m'a énervée un peu. *(Oppressée.)* On dirait que j'étouffe... la gorge me brûle... j'ai mal à la poitrine ; c'est nerveux... Donne-moi un peu de lait, je te prie.

LOUISE, *se levant, inquiète.* — Comme elle est pâle! *(Elle ouvre le buffet.)* Du lait? il n'y en a plus... Attends : je descends bien vite en chercher...

MARIE. — Non, reste! un peu d'eau suffira. Donne-moi un peu d'eau.

LOUISE, *s'enroulant vivement le cou de sa fourrure.* — De l'eau! ah! ça non, par exemple! tu auras du lait, ma chérie... *(Prenant un pot à lait.)* Deux minutes et je reviens.

MARIE. — Et la robe, Louise, la robe qui ne sera pas prête! *(Elle se penche de nouveau vers son ouvrage.)*

LOUISE, *sortant.* — Ah! qu'importe!... Ta santé avant tout!

SCÈNE IV

MARIE, *seule.* — Que dirait Mme du Linaz? Et la patronne donc? *(Avec angoisse.)* Oh! cette fois, ce serait le renvoi sans rémission... D'autant plus que deux ouvrières sollicitent depuis longtemps une place à l'atelier. Et elles sont fortes, celles-là : les veillées ne les ont pas encore abattues... Elles pourront travailler vite... vite; tandis que moi, hélas!... je n'avance pas, je suis si faible! Ah! mon Dieu! donnez-moi du courage, des forces, pour terminer ma tâche... ou c'est la misère pour nous, vous le savez bien, une misère si noire qu'elle me fait peur!... Congédiée de l'atelier, malade, sans ressources, que ferais-je?... *(Avec terreur.)* L'hôpital! Oh! non! je ne veux pas y mourir. Mon Dieu, guérissez-moi, afin que je puisse travailler. Laissez-moi vivre encore un peu... jusqu'à ce que Louise soit établie dans une nouvelle famille... *(S'essuyant les yeux)* La voici!... Qu'au moins, elle ne me voie pas pleurer!..

SCÈNE V

LOUISE, MARIE

LOUISE, *entrant vivement, un pot de lait à la main* — Là, tu vois! Ça n'a pas été long! *(Inquiète.)* Tu n'es pas plus souffrante, au moins?

MARIE, *se levant.* — Non, toujours faible seulement et j'ai soif, ah! grand soif... Donne! *(Elle prend le pot de lait et en verse le contenu dans un bol.)*

LOUISE, *pendant que Marie boit avidement.* — Ah! dis donc, Marie, en voilà d'une aventure! Figure-toi que j'ai fait une trouvaille!

MARIE, *posant son bol.* — Une trouvaille?

LOUISE, *retirant un portefeuille de sa poche.* — Oui, en bas, au coin de la rue, ce portefeuille... Je n'ai même pas pris le temps de l'ouvrir encore!

MARIE. — Il est joli!... Nous le porterons au Commissariat en allant à l'atelier. *(Elle reprend son ouvrage.)*

LOUISE. — A qui peut-il bien appartenir? A l'intérieur, je trouverai peut-être quelque indice. *(Elle ouvre le portefeuille. Une pièce d'or en tombe.)* Ah! c'est un porte-monnaie en même temps.

MARIE. — Fais attention!

LOUISE, *ramassant la pièce.* — Il y en a deux autres. Total : trois louis. C'est presque une fortune, petite sœur...

MARIE. — Trois louis... le montant de notre terme!

LOUISE. — De quoi te permettre de te reposer une semaine ou deux. De quoi t'acheter des gros bifteecks, du bon vin, un peu de quinquina : tout ce que le docteur t'ordonne avec tant de désinvolture...

MARIE, *se penchant accablée vers son ouvrage.* — Oui... mais tout cela c'est des rêves, ma Louisette, puisque cette somme ne nous appartient pas.

LOUISE, *avec regret.* — Elle ne nous appartient pas... c'est vrai... Et pourtant, Marie... *(Un petit silence.)* Oui, pourtant, n'aurions-nous pas le droit?.. *(A part.)* Nul ne m'a vu ramasser ce portefeuille.

MARIE, *relevant la tête, étonnée.* — Que veux-tu dire?

LOUISE, *troublée.* — Ah! rien, Marie... une idée folle me traversait l'esprit...

MARIE, *avec reproche.* — La tentation de garder cette somme, peut-être? Oh! Louise...

LOUISE. — Un simple désir, rapide comme l'éclair et dont je rougis déjà à présent. *(Avec tendresse.)* Pardonne-moi, petite sœur, je souffre tant de ne pouvoir te procurer un peu de bien-être!... *(Remettant résolument l'or dans le portefeuille.)* Tiens! une lettre... je ne l'avais point aperçue.

MARIE. — C'est cacheté?

LOUISE. — Non.

MARIE. — Lis, alors: il n'y a pas d'indiscrétion ; cela nous donnera peut-être le nom et l'adresse du propriétaire.

LOUISE, *lisant la signature.* — Solange du Linaz. *(A Marie.)* Oh! cela, par exemple! c'est trop fort! *(Lisant.)* « Chère Marguerite, c'est « décidé, j'assisterai jeudi au bal donné par « Mme d'Orfeuil. Aurai-je le plaisir de t'y trouver? « J'arrive à l'instant de chez ma couturière, que « j'ai dû menacer pour qu'elle consente à me « livrer ma toilette... une toilette rose, ma chère, « en foulard très pâle, délicieuse... Ah! ces couturières! sont-elles assez peu raisonnables! « Bref! elle a cédé, et je ferai demain mon premier « essayage. Tu verras : ce sera très chic! La « semaine prochaine, nous faisons nos malles « pour une absence de trois mois. L'hiver se fait « déjà sentir et, comme les hirondelles frileuses, « nous fuirons vers une autre rive. Ça se chante : « *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?* Nice, « avec sa « grande bleue », sa Corniche rose... « C'est là, chère amie, que nous allons vivre! « Mais assez bavardé... et disons-nous : à jeudi. « Un bon baiser de ta : Solange du Linaz. »

LOUISE, *remettant vivement la lettre dans le portefeuille et le posant sur la cheminée.* — C'est égal : drôle de hasard qui nous met cette lettre entre les mains! *(Elle reprend son ouvrage)*

MARIE. — L'amie de Mlle Solange a dû recevoir ce petit mot ce matin... et, en sortant, elle a laissé tomber son portefeuille... Nous rendrons le tout à Mlle Solange, tout à l'heure. Mais, en attendant, sa robe, Louise, sa robe ne va pas être prête.

LOUISE, *s'acharnant à l'ouvrage.* — Il le faut, cependant, il le faut!... Allons, du courage!... Il ne me reste plus que quelques points à faire... J'ai eu tort de m'attarder à cette lecture.. *(Rêveuse.)*

C'est égal, quelle existence, hein? comparée à la nôtre!...

MARIE. — Sais-tu, Louise, ce qui, tout à l'heure, m'a gonflé le cœur, non d'envie, mais d'un désir fou...?

LOUISE. — Non.

MARIE. — Le passage de la missive me rappelant la romance de *Mignon*... Le ciel bleu, le printemps, les fleurs... il me semble que tout cela me guérirait... Ah! si nous étions riches, dis, ma Louisette, n'est-ce pas que, bien vite, nous partirions aussi vers ce pays de rêve?

LOUISE. — Oui, bien vite! Il fait si froid, si sombre, chez nous!

MARIE, *frissonnant*. — Et ce froid me pénètre jusqu'aux os... Je n'ai jamais eu froid comme aujourd'hui...

LOUISE, *anxieuse*. — Tu es plus pâle, en effet...

MARIE. — Je suis brisée... et faible... faible... Par instants il me semble que je vais mourir...

LOUISE, *avec émotion*. — Ma pauvre petite sœurette! Que faire pour toi?

MARIE, *haletante*. — Rien, Louise... c'est cette dernière veillée, vois-tu! Oui... ce sont bien, décidément, les veilles qui me tuent!...

LOUISE, *affolée*. — Si tu t'étendais un peu sur le lit?...

MARIE, *plus faible encore*. — Non, de l'air, plutôt, de l'air... Ah! Louise, j'étouffe... *(Elle tousse.)*

LOUISE, *hésitante*. — La bise est glaciale, et tu grelottes déjà.

MARIE, *suppliante*. — Non... ouvre... ouvre...

LOUISE, *allant vivement ouvrir l'étroite fenêtre; à part, avec désespoir*. — Mon Dieu! mon Dieu! comment la soulager? *(Aux derniers mots de Louise, Suzanne entre, pressée.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE. — Toc, toc! On peut entrer? Eh ben, de quoi, les flemmardes? dix heures moins cinq et vous n'êtes pas encore rappliquées à l'atelier? *(S'arrêtant, saisie, à la vue de Marie.)* Marie est donc plus souffrante ce matin?

MARIE, *soupirant, accablée*. — Je n'en puis plus!

LOUISE, *prenant dans sa poche une pièce blanche, qu'elle tend à son amie*. — Tiens, Suzanne, cours chez le pharmacien... c'est ma dernière pièce...

SUZANNE, *la refusant*. — Penses-tu! J'ai des économies, ma chère!

LOUISE. — Vite, de grâce, rapporte-moi une potion pour ma pauvre Marie : le pharmacien a l'ordonnance!

SUZANNE, *émue*. — Je trotte!... Seulement, dites donc, je ne suis pas seule : les dames du Linaz m'attendent au bas de l'escalier.

LOUISE et MARIE. — Les dames du Linaz?

SUZANNE. — Oui, elles sortent de l'atelier, où ne vous trouvant pas, elles ont craint un retard pour leur robe. Pensez donc! Alors, voulant se rassurer à tout prix, elles ont tenu à ce que je les accompagne jusqu'ici... Et j'arrive avec elles, en auto, ma chère!... Ce que ça roule! A dégotter les montagnes russes, vous savez!

LOUISE. — Que faire?

SUZANNE. — Faut-il vous les amener?

MARIE. — Oh! non! non!...

LOUISE, *hésitante*. — Ici, dans cette misère! *(Soudain résolue.)* Et pourtant, pourquoi pas? Elles comprendront mieux, peut-être, pourquoi nous n'avons pu terminer la robe...

SUZANNE. — Mais oui! mais oui! ça leur dégourdira un peu les jambes de monter jusqu'ici... sans ascenseur! *(Elle sort rapidement.)*

SCÈNE VII

MARIE, LOUISE

MARIE. — Louise! range un peu!... J'ai honte! Tu leur diras bien, n'est-ce pas, que j'ai fait l'impossible... que j'ai travaillé toute la nuit...

LOUISE. — Ne t'inquiète donc pas ainsi, voyons! Tu te manges les sangs, tu t'énerves; à quoi bon? Mlle Solange ne nous croquera pas toutes vives, après tout.

MARIE. — Non... mais... notre place, Louison!... Elle peut nous la faire perdre! Ah! je n'y vois plus : la soie tourbillonne devant mes yeux. *(Abandonnant son aiguille et se renversant plus lasse encore sur sa chaise.)* Ah! où donc suis-je maintenant?... *(Passant la main sur son front.)* J'ai le vertige... Louise! *(haletante)* Louise... soutiens-moi...

LOUISE, *folle d'angoisse, soutenant Marie*. — Marie! ma petite Marie...

MARIE, *les yeux clos*. — Serait-ce ça la mort... déjà?... Louison! Louison! Ah! *(Sa tête retombe sur l'épaule de Louise et sa main abandonne la robe de bal qui, lentement, glisse à ses pieds.)*

LOUISE, *pressant Marie dans ses bras*. — Mon Dieu! mon Dieu! que lui arrive-t-il?... Une syncope sans doute, et je suis toute seule... *(Suppliante.)* Marie, ma petite chérie... parle-moi! tu me fais peur! Marie! Marie!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, Mme DU LINAZ, SOLANGE ET SUZANNE

SUZANNE. — Entrez donc, Mesdames. Ici, on ne fait pas antichambre!

LOUISE, *affolée*. — Ah! Madame! Ah! Suzanne : ma pauvre sœur se meurt... Mon Dieu! mon Dieu!

Mme DU LINAZ. — Oh! la pauvre enfant!... *(A sa fille.)* Vite, Solange, mon flacon d'éther que j'ai mis dans ton réticule.

SOLANGE, *tendant vivement le flacon à sa mère*. — Voilà! Quelle aventure, mon Dieu! *(Elle dépose une gerbe de lilas blancs sur une chaise.)*

SUZANNE. — La concierge est partie, au galop, chez le pharmacien.

LOUISE, *embrassant Marie.* — Ses yeux palpitent...

Mme DU LINAZ. — Elle revient à elie...

MARIE, *d'une voix faible et douloureuse.* — Et la robe... la robe... pas finie, la robe!...

Mme DU LINAZ ET SA FILLE. — Pas finie? La robe?... Que dit-elle?

LOUISE, *hésitante.* — C'est de votre toilette qu'elle parle, hélas! Mademoiselle.

SOLANGE. — Est-ce possible?

MARIE. — Renvoyée, à cause de la robe... et puis l'hôpital!.. Non... non... je ne veux pas!..

SOLANGE, *à Louise.* — Renvoyée parce qu'elle n'a point terminé ma robe? Voyons, votre sœur délire!.. C'est la fièvre?

LOUISE. — Vous exigiez cette robe pour mercredi, Mademoiselle... Toutes les autres ouvrières étant très pressées, c'est à Marie que la patronne a confié cette tâche. Pauvre Marie! elle était bien faible : les veilles l'ont épuisée... Pourtant, comme nous sommes sans ressources, il fallait bien travailler quand même, coûte que coûte, même la nuit... alors... vous comprenez...

SUZANNE. — ... Oui... vous comprenez.. Résultat : Voilà. Tableau!

Mme DU LINAZ. — Si faible, travailler toute une nuit!

SOLANGE. — Ah! si j'avais su!

SUZANNE. Oui, mais voilà... Vous ne saviez pas! On ne sait jamais! *(Marie qui semble reprendre un peu de forces ouvre tout à fait les yeux et les promène douloureusement autour d'elle.)*

MARIE, *comme dans un rêve.* — Louise... Louise...

LOUISE, *souriant tendrement.* — Je suis près de toi, ma chérie. Vois, je ne t'ai pas quittée.

SUZANNE. — Eh ben! de quoi « Lilas-Blanc »... on tourne de l'œil? En v'là des manières pour une jeune fille bien élevée!

MARIE. — Ma bonne Suzon! *(Apercevant les dames du Linaz.)* Mme du Linaz ici? Pardon... *(Elle veut se lever.)*

Mme DU LINAZ, *avec compassion.* — Ne bougez pas, ma pauvre petite, nous ne vous ferons aucun reproche.

MARIE, *soupirant, heureuse.* — Ah! c'est que j'avais peur... un peu...

SOLANGE, *très douce.* — Reposez-vous! Nous allons parler de tout cela avec votre patronne!

MARIE, *indiquant la robe sur la table.* — Voyez... la robe est là, presque finie... j'aurais bien voulu... ce sont les forces qui m'ont manqué!...

SOLANGE. — Elle serait morte peut-être à cause de moi, vois-tu, maman; et j'aurais assisté à ce bal, moi, inconsciente et heureuse! (*A Marie.)* Ah! pardon, Mademoiselle, pardon, je ne vous savais pas malade, sans quoi!...

SUZANNE. — Ah! et puis, il faut que chacun vive sa vie, n'est-ce pas? Yen a d'heureuses, d'autres... un peu moins. Au fond, ya qu'une chose qui importe : la santé!

Mme DU LINAZ, *promenant son regard autour de la mansarde.* — Et quelle misère ici! Comment! vous travaillez sans feu par un froid pareil?

LOUISE. — On est habituée, Madame...

SOLANGE, *à Marie.* — Ah! pourquoi n'ai-je pas deviné, Mademoiselle, que mon caprice allait vous coûter tant d'heures douloureuses?

MARIE, *moins faiblement et presque heureuse.* — Enfin!... je respire mieux... *(A Mlle Solange.)* Un bon coup de colier encore et je pourrai peut-être terminer la robe.

SOLANGE, *très émue.* — La robe? non... plus tard, lorsque vous serez plus forte. Je n'irai pas au bal avec cette toilette, voilà tout! Je serais trop triste et le remords se lirait dans mes yeux.

LOUISE, *prenant le portefeuille sur la cheminée.* — Ah! j'allais oublier, Mademoiselle, de vous remettre ce portefeuille.

SOLANGE ET SA MÈRE, *surprises.* — Quel portefeuille?

LOUISE, *tendant le portefeuille à Mme du Linaz.* — Figurez-vous que j'ai trouvé ceci, tout à l'heure, non loin de notre porte. Il appartient à une de vos amies, sans doute, car la lettre, que j'ai eu... l'indiscrétion de parcourir, a été écrite par Mlle Solange... Il contient aussi trois pièces d'or.

SOLANGE, *se penchant vers sa mère qui a ouvert le portefeuille.* — Mère, je la reconnais... C'est la lettre que j'ai adressée hier soir à Marguerite Derbois.

Mme DU LINAZ. — Cet objet sera remis tantôt à sa propriétaire, Mademoiselle, et comme toute bonne action mérite une récompense *(tendant à la jeune fille les trois louis du portefeuille)*, prenez cette somme : je la rembourserai à Mlle Derbois.

MARIE. N'accepte pas, Louise!

Mme DU LINAZ. — Si! si! cette modeste somme vous aidera à vous procurer quelques petites douceurs.

SUZANNE. — Et des médicaments itou!... ce qui ne sera pas du luxe!

LOUISE. — Voilà de l'argent qui nous tombe du ciel, par exemple!

MARIE. — Et à l'heure où tout allait nous manquer à la fois!

LOUISE. — Ah! Madame, n'est-ce pas la Providence qui vous a conduite chez nous?

Mme DU LINAZ. — Oui, la Providence nous a inspiré de venir jusqu'ici afin de nous ouvrir les yeux. Soyez-en sûres, mes pauvres petites : l'avenir nous verra moins exigeantes...

SOLANGE. — Et moins tardives surtout dans nos commandes!

Mme DU LINAZ. — De plus, je veux, dès aujourd'hui, m'occuper de votre santé. *(A Marie.)* Voyons, vous êtes anémiée, fatiguée, ma chère petite : du repos, le grand air, un régime fortifiant vous seraient nécessaires. Voulez-vous venir passer, en compagnie de votre sœur, un mois ou deux sur la Côte d'Azur?

MARIE, *dans un élan de bonheur.* — Oh! Louise... mon rêve!

Mme DU LINAZ. — Je vous y paierai votre petite pension dans un Sanatorium dont je préside le Comité, à Cannes ; vous y serez dorlotées par de

bonnes religieuses, avec une centaine d'autres jeunes filles ayant, comme vous, besoin de repos.

SUZANNE. — Ah! ben! vous ne vous embêtez pas, vous, dites-donc!

MARIE, *avec transport.* – Ah!... la Côte d'Azur, la Corniche d'or, la Mer bleue... les fleurs !...

SUZANNE. — C'est à vous donner envie d'être malade, ma parole!

MARIE. — Oh! Merci, Madame, merci! Vous me sauverez la vie.

LOUISE. — Quand partirons-nous?

Mme DU LINAZ. — Dès la semaine prochaine, si vous le voulez.

MARIE. — Oui, bien vite, bien vite! Comment vous remercier?... Comment vous dire ma joie! *(Haletante d'émotion.)* Ah! Louise, mon cœur bat.. fort, très fort! *(Aux dames du Linaz en souriant.)* Mais c'est de bonheur, cette fois!

SUZANNE. — Ah! non assez! On se croirait à l'Ambigu. *(Elle prononce: Ambiju.)* Crac! ça y est: j'y vais de ma larme!

LOUISE. — Nous t'enverrons des cartes postales, Suzon! des belles!... Ah! comme nous allons être heureuses, ma petite Marie!

MARIE, *les yeux illuminés d'espoir.* – Il me semble que je vais déjà mieux!

SOLANGE. — Pour vous donner un avant-goût du pays des fleurs... tenez: en voici toute une gerbe!

SUZANNE. — Votre fleur préférée, justement, eh! Lilas-Blanc! *(Chantant :)* Petit bouquet de lilas blanc!

MARIE. — Tu vois, Suzanne, que les derniers couplets sont menteurs : Tous les lilas pâles ne meurent pas avant l'heure...

Mme DU LINAZ. — Mais non : il suffit du moins, pour les ranimer, d'un rayon de soleil...

SOLANGE, *embrassant Marie au front.* — D'un peu d'affection...

MARIE, *souriante, les yeux au ciel, transfigurée.* ... Et de beaucoup d'espoir en Dieu!

RIDEAU

(Cette pièce sera éditée chez H. BOULORD, libraire à Niort.)

DOUARNENEZ

I

La Baie

Mordant la roche, en des sanglots,
La mer a creusé la fracture,
Et sous le ciel pour couverture
Elle y dort berçant les canots;

Miroir de nuages falots,
Elle offre au soleil sa ceinture
De granit rose que sature
Le bleu violent de ses flots.

La falaise, au fond dissimule
Un port gracieux, minuscule,
Qui noie en l'azur pur ses flancs.

Avec ses demeures bourgeoises
Le gris d'acier de ses ardoises,
L'éclat trop cru de ses murs blancs.

II

Le Port

Des marmots, hauts comme une botte,
Tous pieds-nus, des mousses nabots.
Des marins chaussés de sabots.
Sur le pavé qui les cahotte,

S'en vont au port; l'homme en ribotte
A bu sa paye en des tripots;
La femme abandonnant les pots
Où fond le beurre, au loin jabote.

Des gars morveux, bossus, pieds-bots
Grouillent sur les bancs des canots,
Barbottant dans l'eau qui clapote;

Celui-ci porte la capote
Du pêcheur qui va sur les flots
Gagner le pain des angelots.

III

En canot

Voguons mon canot sur l'azur
Du flot moutonneux qui miroite,
Sous l'opale clair du ciel d'ouate,
Ivres de soleil et d'air pur.

Ton étrave, d'un élan sûr,
Taille la lame et surgit droite,
Eclaboussant l'écume moite,
Avide d'horizon futur...

Entre la vergue et la misaine
Te voilà si blanche et si pleine!...
Voguons mon canot, j'ai la main

Ferme à la barre; oh! si demain.
Emportés tous deux sous ton aile,
Nous gagnions la plage éternelle!

Abbé G.-H. TISSIER

Marcel LEGAY

Doyen des Chansonniers



A Léon de Bercy
son vieux frère
Marcel Legay
Juin 1901

Cadre de B. Morel. Dessin de Léandre.

Le Chansonnier MARCEL LEGAY

Doyen des Chansonniers

Appliqué tel quel à Marcel Legay, ce titre de « Doyen des Chansonniers » est incomplet et peut créer une équivoque plutôt fâcheuse à l'égard de la Chanson, laquelle compte heureusement parmi ses maîtres et ses clercs, quelques octogénaires et bon nombre de septuagénaires. C'est « Doyen des Chansonniers de Montmartre » qu'on devrait dire ; et encore conviendrait-il d'ajouter, afin d'être scrupuleusement exact : « interprétant leurs œuvres » encore que Bruant, qui fut de Montmartre également, compte six mois d'âge de plus que Legay.

Mais celui-ci fut, des chansonniers, le premier qui donna, au public montmartrois, audition de ses chansons. En considération de quoi, un soir de l'hiver 1906, le signataire de ces lignes — remplissant alors aux Noctambules les fonctions de régisseur — présenta Legay de la façon suivante : « Vous allez entendre à présent, Mesdames, Messieurs, le doyen de notre pléïade montmartroise, notre toujours jeune et vibrant camarade, le barde Marcel Legay ! » Quelle précieuse indication je venais de donner là à notre bon vieux camarade ! Doyen !... J'avais touché juste : n'était-il pas en effet comme le Mounet-Sully de la Chanson ? Il adopterait désormais ce qualificatif comme un titre glorieux, qui serait, sur les programmes et les affiches, un heureux pendant au blason de Xavier Privas, « Prince des Chansonniers ».



*
* *

Joseph-Arthur-Jacques Legay — dit Marcel (encore un mal prénommé, comme Meusy) — est né le 8 novembre 1851 à Ruit, arrondissement de Béthune, d'une famille de porions qui lui fit apprendre le métier de tonnelier. Lors de la déclaration de guerre, en 1870, il s'engagea au 20e bataillon de chasseurs à pied. La paix signée, il passa au 43e régiment de ligne et fut admis dans la musique en qualité de clarinettiste.

Libéré, il entre au Conservatoire de Lille, dans la classe de Boulanger, qu'il abandonne pour aller chanter *La Favorite* au théâtre du Havre. Mais la capitale l'attire : il y croit cueillir du même coup succès, gloire et fortune. Et le voilà débarqué à Paris, en 1876, avec 2.000 francs d'économies que se charge de dilapider rapidement un ancien camarade de régiment rencontré « comme par hasard ».

Confiant et combattif, notre chanteur va frapper à la porte de tous les directeurs de concerts, car sa vue malade lui interdit les grandes scènes. A la même question partout posée : « Quel genre chantez-vous ? » il répond invariablement : « Baryton d'opéra » ; et, invariablement aussi, de partout il est remercié par ces mots : « Pas besoin pour l'instant.. Repassez ». Pourtant le directeur de l'Eldorado lui accorde de donner audition... : aucun succès. Enfin, le compositeur Byrec, qui dirige le Concert-Européen engage Legay avec le secret espoir d'avoir en lui un interprète de sa musique de café-concert. Il s'en ouvre à son nouveau pensionnaire, qui refuse, mais est, en revanche, sifflé, le soir même, par un quidam du poulailler. Protestations de l'auditoire, ovations, rappels ; bref, le baryton d'opéra achève son engagement de trois mois en chantant aux Batignollais des airs de Mozard, de Méhul, de Verdi, de Rossini, de Gounod et de Massenet. En même temps, il va se produire devant les garçons bouchers qui forment la clientèle du concert-brasserie de l'Harmonie, faubourg Saint-Martin. De part et d'autre, c'est le succès, cet avant-coureur de la gloire ; mais la fortune ne semble pas se décider en faveur du jeune barde : ni l'Harmonie ni l'Européen n'ont de caisse ouverte pour lui.

Pourtant, le compositeur Goudesonne, qui tient, boulevard Saint-Martin, le concert de la Ruche, entend Legay et l'engage à 100 francs par mois. Le contrat signé, Legay songe à composer des chansons et des danses et, comme ses appointements le nourrissent peu, il décide de présenter lui-même, sans aucun intermédiaire, ses œuvres aux Parisiens. Il s'associe avec un organiste ; et les voilà tous deux installés, le soir, devant un

harmonium minuscule flanqué de deux « punchs » de pétrole, au coin des boulevards Ornano et Rochechouart, jouant et chantant à la grande joie des promeneurs qui achètent la chanson dont le refrain est repris en chœur par la foule. Cette chanson, la première du premier chansonnier montmartrois, est imprimée aux frais de Legay, avec 30 francs que lui a prêtés son garçon d'hôtel. Les bénéfices qu'elle donne permettent d'en publier de nouvelles dont Gérault-Richard a écrit les paroles. L'enthousiasme s'empare des deux jeunes collaborateurs et les amène à ouvrir, au coin de la rue de Rocroy et du boulevard de Magenta, une maison d'édition de musique, qu'ils ferment, six mois plus tard, faute de chalands, et au grand désespoir du chansonnier Jules Jouy, qui y avait élu domicile, mais oubliait fréquemment d'en enlever les volets ; de sorte que les camelots, qui y venaient chercher du « papier », se cassant le nez sur la porte close, désapprenaient vite le chemin de la maison Legay-Gérault-Richard et Cie.

Néanmoins, la malchance est vaincue. Sous le parrainage de Robert Planquette et de Goudesonne, Legay se présente à la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique qui l'admet dans son sein, le 28 février 1879, et lui verse bientôt le montant assez rondelet de ses droits d'auteur. Et voici s'avancer la gloire.

Un soir de 1880, le chanteur Viala, qui aime la musique de Legay, conseille à celui-ci d'aller trouver le poète communard Jean-Baptiste Clément, retour de la Nouvelle-Calédonie. L'amnistié a une chanson dont aucun compositeur n'a pu tirer parti et qui est très belle, *Le Semeur;* Legay peut et doit en faire la musique : c'est dans sa note, il réussira. Et, en effet, il réussit. Quelle belle chanson! Viala la chante à l'Eldorado où les spectateurs des fauteuils la trouvent un peu rude, mais où les galeries l'acclament. Elle vaut à Viala le renouvellement de son engagement et à Legay un redoublement de courage.

Et notre compositeur s'en va partout faire connaître sa vigoureuse composition :

Tradéridéra, lonla !
Je sème du blé,
Qui le mangera,
Lonla ?

C'est au concert de la Jeune-France, rue Ramey; au café-chantant d'Orsel; à la brasserie de la Nation; au cercle des Hydropathes; au concert du Châlet, au Quartier-Latin ; puis chez Rodolphe Salis, qui vient de s'installer; au concert du Dix-Neuvième Siècle, où il rencontre Bruant qu'il entraîne au Chat-Noir et dont, sans s'en douter, il fraie la voie vers la renommée et la richesse.

Et Jean Richepin, Edmond Haraucourt, Alphonse Daudet, Charles Monselet, Emile Goudeau, Paul Marrot, George Auriol, vingt autres poètes fameux confient des vers au chanteur-compositeur qui tonitrue, clame, susurre ou psalmodie sur des mélodies toujours adéquates les poèmes qu'est venue adorner et servir sa pensée musicale.

Tout rimeur qui a entendu Legay une seule fois rêve de l'avoir pour collaborateur et interprète ; toutes les célébrités du café-concert — où la chanson probe et propre a encore accès — demandent à faire valoir sa musique. La grande Thérésa, qui semble avoir incarné l'âme même de la Chanson, est du nombre. Mais, dès qu'on l'abouche avec Legay, un caprice bien féminin lui fait exiger du compositeur un sacrifice pénible : elle n'en chantera les chansons que s'il se fait couper les cheveux. Or, afin que la forte et superbe artiste devienne le truchement de ses émotives conceptions, Marcel Legay livre aux ciseaux les boucles d'ébène de son abondante crinière... qui repoussera bientôt, mais s'éclaircira en raison directe de l'accroissement de la vogue de son possesseur; c'est-à-dire rapidement.

Presque toutes les scènes de concert et tous les tremplins de cabarets ont été illustrés de la présence de Legay; toutes nos provinces l'ont saluée et toutes les capitales du nord ont fêté A Copenhague, elle fut l'objet d'une admiration toute particulière en raison d'une petite aventure assez amusante.

En avril 1609, Legay étant descendu à Kongenhaf-Hotel (Hôtel du Roi), un courrier de la Maison de Frédéric VIII y vint déposer un pli à son adresse. L'hôtelier en conclut que son souverain et le doyen des chansonniers étaient deux vieilles connaissances; et il répandit bien vite par la ville le bruit qu'il logeait un intime de Sa Majesté. Voici ce qui s'était passé.

L'adresse d'une lettre que Mme Legay adressait à son mari avait été maculée par l'oblitération au point que le timbrage avait fait disparaître les mots « Legay » et « hôtel » de telle sorte que la missive, au lieu de joindre son destinataire, s'en était allée chez le roi, qui l'avait décachetée et l'avait aussitôt envoyée à Legay en priant un de ses aides de camp de l'excuser. Ainsi s'exprimait cet officier :

« Monsieur,

« Sa Majesté le Roi m'a prié de vouloir bien vous transmettre ses excuses et ses regrets d'avoir décacheté la lettre ci-jointe. Etant dans le courrier de Sa Majesté et parce que votre nom est à demi effacé par le timbrage, on a seulement lu sur l'adresse: Kongenaf Danmarck (Le Roi de Danemark).

« Je vous prie, monsieur, de vouloir bien recevoir mes respects.

A. GOTSCHACK,
capitaine de frégate,
aide de camp de Sa Majesté.

*
* *

L'œuvre de Marcel Legay est considérable : elle compte près d'un millier de chansons dont une partie, réunie en recueils, a donné une douzaine de volumes, au nombre desquels nous signalerons *Les Rondes du Valet de Carreau* éditées par la Maison de la Bonne Chanson (1) et *A la façon des*

(1) Album cartonné, illustré en couleurs par Steinlen, texte de Georges Auriol. Prix : 4 francs franco.

images d'Epinal (Armand Colin, édit.). Elle comprend encore des pièces d'ombres et des proses en musique tout à fait curieuses qui valurent à leur auteur les éloges de la critique et dont nous donnons ci-après un aperçu avec *Je vous salue, Marie*, qu'ont déjà traité de la sorte Bordèse, R. Chauvet, Alfred Yung, A. de Pellaert et Paul Wachs.

C'est par sa méthode de travail même que Legay a rendu sa musique populaire. Chanteur, il compose pour chanter; et il entend que son chant plaise dès la première audition; mais il veut, surtout et avant tout, que la musique ait le même sens que les paroles qu'elle souligne. Pour y parvenir, il apprend le morceau qu'il doit mettre en musique. Si quelque terme lui apparaît obscur ou équivoque, il s'en ouvre à l'auteur, qui l'éclaire. Puis, quand il sait la chose littéralement, il en commence la traduction notée, soit en indiquant une marche harmonique en rapport avec l'ensemble du sujet, soit en modulant d'abord une mélodie que l'harmonie complétera plus tard, selon le rythme qu'il aura adopté. C'est ainsi qu'il sait être, tour à tour et toujours à bon escient, naïf et malicieux, brutal et tendre, enthousiaste et craintif, humble et magnifique, et que constamment il communique à ceux qui l'entourent le charme de son pur et vibrant lyrisme.

Oh! l'exquise et calme douceur de son amour du sol natal dans *Ecoute, ô mon cœur!* Quelle puissance de souffle patriotique dans *Virelai d'Alsace!* Quelle tendresse caressante dans *Les Bleuets!* Quelle démoniaque et horrifiante folie dans *Sujétion!* Quelle furie plébéienne dans *La Bastille!...* Mais il faudrait tout citer; et un numéro de *La Bonne Chanson* n'y suffirait pas.

La science du chant que, de bonne heure, a acquise Legay, lui est d'un secours puissant maintenant que son organe, un peu fatigué par l'âge, n'a plus toute la souplesse désirable. Elle lui permet d'employer les « trucs » ignorés des amateurs et de passer sans transition apparente de la voix de poitrine — de ventre, pourrait-on dire en parlant de Legay — à la voix de tête et à la voix de gorge. Parfois, au commencement de son « tour de chant », le barde n'a pas le timbre bien assuré, mais déjà la seconde chanson « sort » mieux; et la troisième, qu'il choisit ordinairement parmi ses chants de vigueur, éclate, claironne et tempête, comme si elle était lancée par un baryton de vingt ans.

Où qu'il se fasse entendre, au café-concert, au caveau, au cabaret, Legay emballe son auditoire. C'est qu'aujourd'hui encore, comme naguère, comme jadis, qu'on soit dix à l'écouter ou mille, il met à l'interprétation de son œuvre la même fougue, la même foi, le même sentiment d'art, abstrayant toute contingence étrangère; et ç'a sans cesse été et c'est encore très beau et très prenant, cette magnifique et presque ingénue dévotion de cet homme pour sa muse. Je me rappelle avoir vu, un soir au Carillon, un antimilitariste réputé applaudir à tout rompre le *Rhin allemand* (1), parce que, secoué du frisson que la ferveur de Legay faisait passer sur l'auditoire, il oubliait le sens du poème pour ne plus voir que l'extrême beauté de la traduction, qui, soudain, l'avait ému, saisi, transporté. Et s'étant aperçu que je venais de surprendre son geste :

— Ce mâtin de Legay! dit cet athée, il vous ferait « bisser » des cantiques ! »

Marcel Legay n'est pas seulement chanteur et compositeur; il est également professeur. Il enseigne à l'œuvre de Mimi Pinson — où l'appela, il y a dix ans, Gustave Charpentier — les chansons de J.-J. Rousseau, de Béranger, de Désaugiers, de Bérat, de Nadaud, de Dupont, de Privas, de Botrel, etc. Et ses élèves, gentilles midinettes toutes pourvues de leur livret d'ouvrière, l'estiment, le vénèrent, le chérissent et vont lui faire fête chaque fois que l'occasion leur en est offerte. Car il est moins sévère pour elles qu'il ne l'est pour lui-même. Ce consciencieux ne livre, en effet, une œuvre à la publicité qu'après l'avoir fait revoir par des confrères plus « calés » et présentée à de sincères critiques. Il accepte toutes les observations, écoute tous les conseils, en pèse les raisons et, quand il en a discerné le bien-fondé, les observe si besoin est, sans que s'en froisse son amour-propre. Combien de nos jeunes compositeurs gagneraient à suivre cet exemple!

Depuis quelques années, périodiquement, à l'approche du 1er janvier, on annonce que la rosette violette de Legay va faire place au ruban rouge. Et l'annonce reste vaine. Pourquoi? Mystère et politique! Mais s'il n'a pas le « rouge », Legay a reçu la médaille de 1870, qui lui a été remise dernièrement à la suite d'un banquet à lui offert par une section de la Fédération des Sociétés militaires, sous la présidence du général Bosc et de M. Latlès, président de la Fédération. A ce propos, un de nos confrères déplore que l'initiative d'une semblable cérémonie n'ait pas été prise par les chansonniers dont Legay est le doyen. C'est que, hélas! — en ce temps de syndicats, d'associations, de mutuelles, d'amicales, où toutes les corporations se groupent pour le bien commun — une seule, celle des chansonniers de Montmartre, demeure dispersée et, partant, incapable de solidarité, d'aide mutuelle, de soutien : elle est sans devoir, sans droits, sans valeur ni force. Ses membres demeurent isolés; et si l'un d'eux doit être honoré ou secouru, l'unanimité n'existe jamais.

Espérons, toutefois, qu'elle se ferait sur le nom de Marcel Legay, le jour qu'il plairait à ce bon vieil ami de demander à ses camarades du cabaret d'assurer, par une représentation de retraite, le repos et la tranquillité auxquels il a droit après une lutte de près d'un demi-siècle.
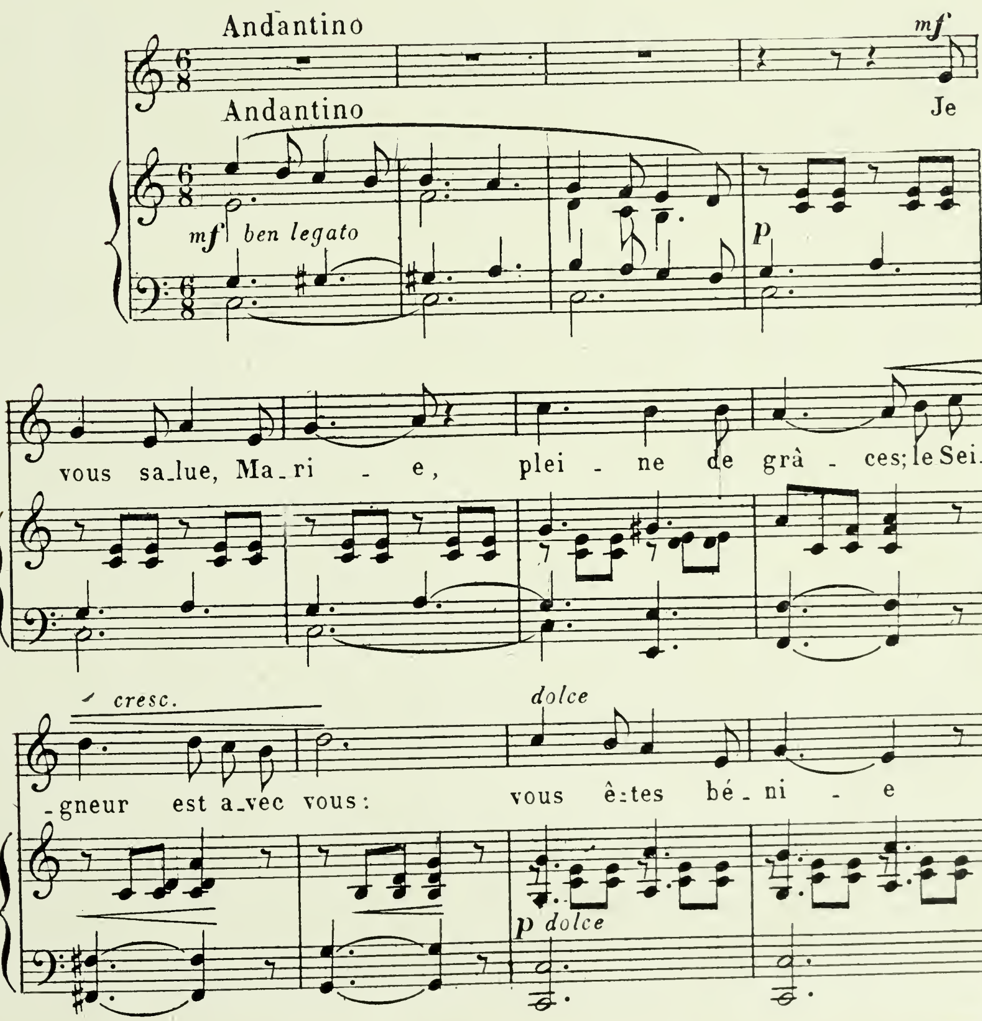
LÉON DE BERCY.

(1) *La Bonne Chanson* a publié cette œuvre d'Alfred de Musset avec musique de Marcel Legay dans son numéro 16, p. 52 (février 1900).
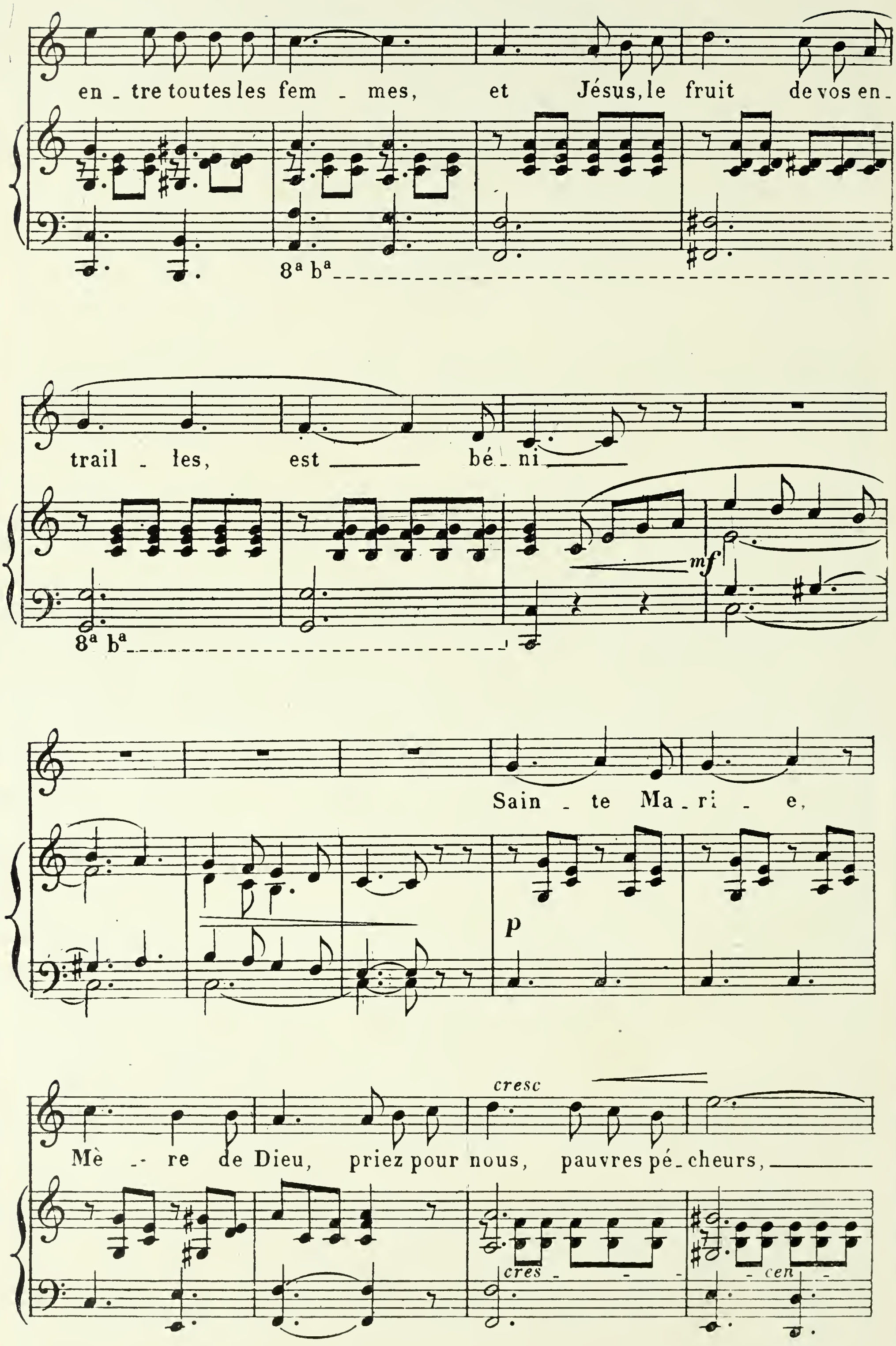


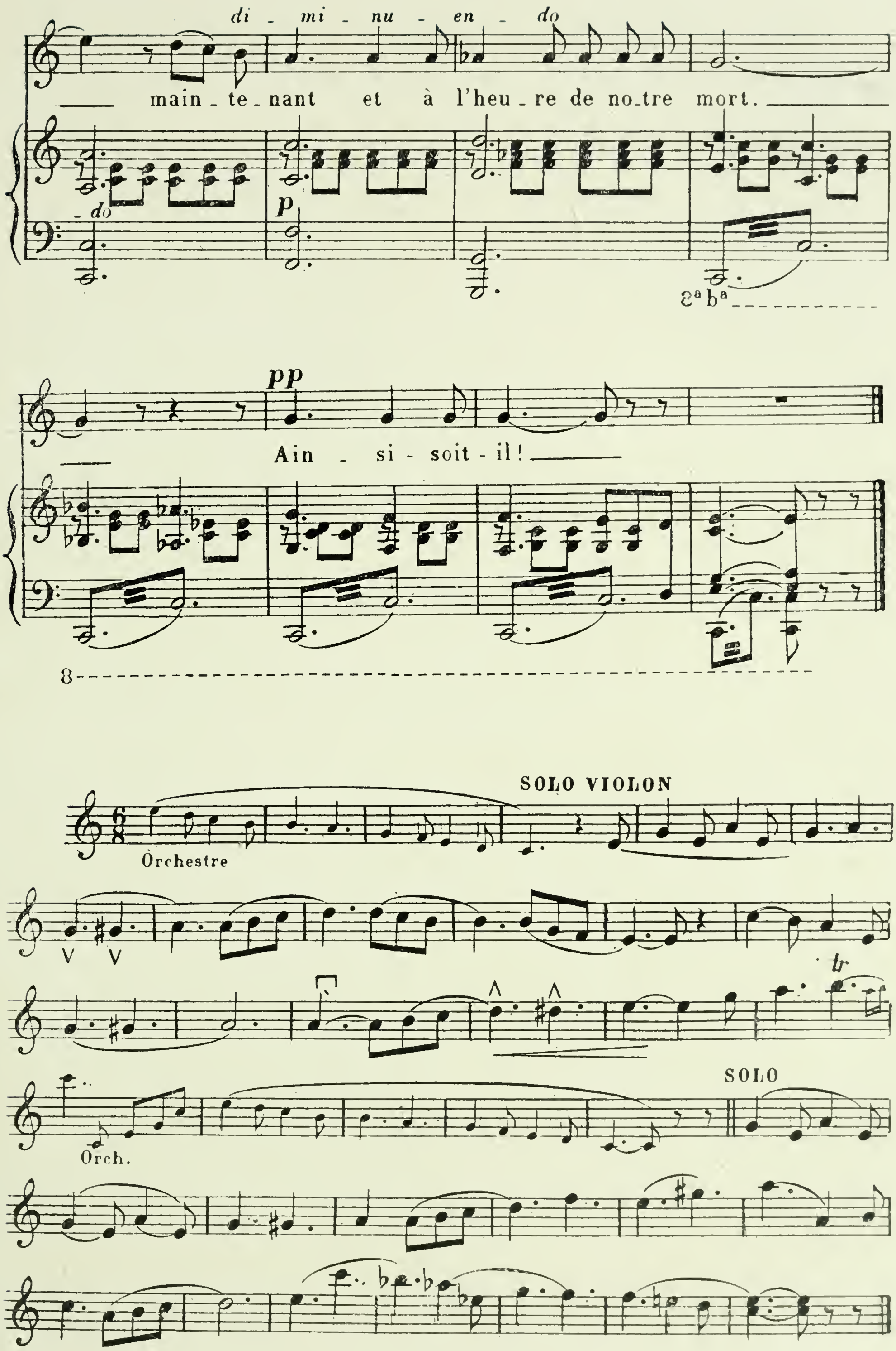
JE VOUS SALUE, MARIE

Musique inédite de Marcel LEGAY



EN


en - tre toutes les fem - mes, et Jésus, le fruit de vos en -
8a ba
trail - les, est bé - ni
8a ba
mf
Sain - te Ma - ri - e,
p
cresc
Mè - re de Dieu, priez pour nous, pauvres pé - cheurs,
cres - - cen -


di - mi - nu - en - do
main - te - nant et à l'heu - re de no - tre mort.
- do
p
8a ba
pp
Ain - si - soit - il!
8
Orchestre
SOLO VIOLON
tr
Orch.
SOLO

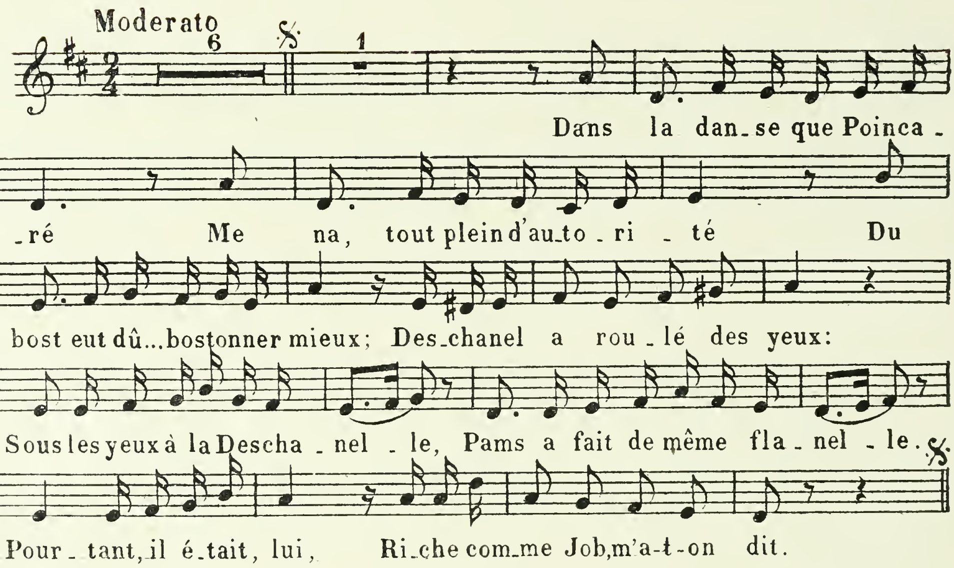


Poincaré!... dans un fauteuil!

Paroles de Léonce Paco

Musique de Anne de Bercy

M. Léonce Paco est un de nos plus jeunes chansonniers. Il y a deux ans à peine, il abandonna la sculpture pour se consacrer à la chanson. Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir accueilli dans notre revue ce jeune, spirituel et déjà célèbre auteur.



I

Dans la danse que Poincaré
Mena, tout plein d'autorité,
Dubost eût dû... bost...onner mieux ;
Deschanel a roulé des yeux :
Sous les yeux à la Deschanelle,
Pams a dû mouiller sa flanelle;
Pourtant, il était, lui,
Riche comme Job, m'a-t-on dit.

II

Poincaré, qui sait ce qu'il a ?...
Hé! nous savons qu'il a déjà
Deux chiens — policier et danois —
Et un chat, paraît-il, siamois.
Ils nettoieront l'assiette au beurre.
Mais on apprend en dernière heure
Que notre Président
A femme aussi — peut-être enfants !

III

Serait-ce enfin tout ce qu'il a?
Généralement ces gens-là
Ont des collections de neveux
Qui poussent comme les cheveux
De la fameuse Eléonore:
Quand « Y'en a plus, y'en a encore! »
Cheveux! Ça tombe un jour ;
Mais les neveux durent toujours !

IV

Mais le cher Maître Poincaré
Sous la coupole a figuré,
Et ça nous cause du tracas.
Mon Dieu, pourvu qu'il n'aille pas
Prendre, pour ses discours à faire,
Les nouveaux mots du dictionnaire!
Ah! l'on n'est sûr de rien
Avec ces Académiciens!

V

C'est grâce à son nom bien français
Que Poincaré est là... qui sait!
Car le nom de Pams, c'est certain,
A tout l'air d'être américain,
S'il n'était pas assez sonore,
Il en était d'autres encore :
Car Steeg et Klotz! Ça, c'est
Vraiment des noms bien français.

VI

Quelle énigme que Poincaré!
En affaires, rond ou carré?
Carré, son nom nous dit que non ;
Et cependant, s'il était... rond
Il ressemblerait à Fallières :
La ressemblance n'y est guère!
Pas rond! alors carré?
Carré! mais aussi Poincaré!
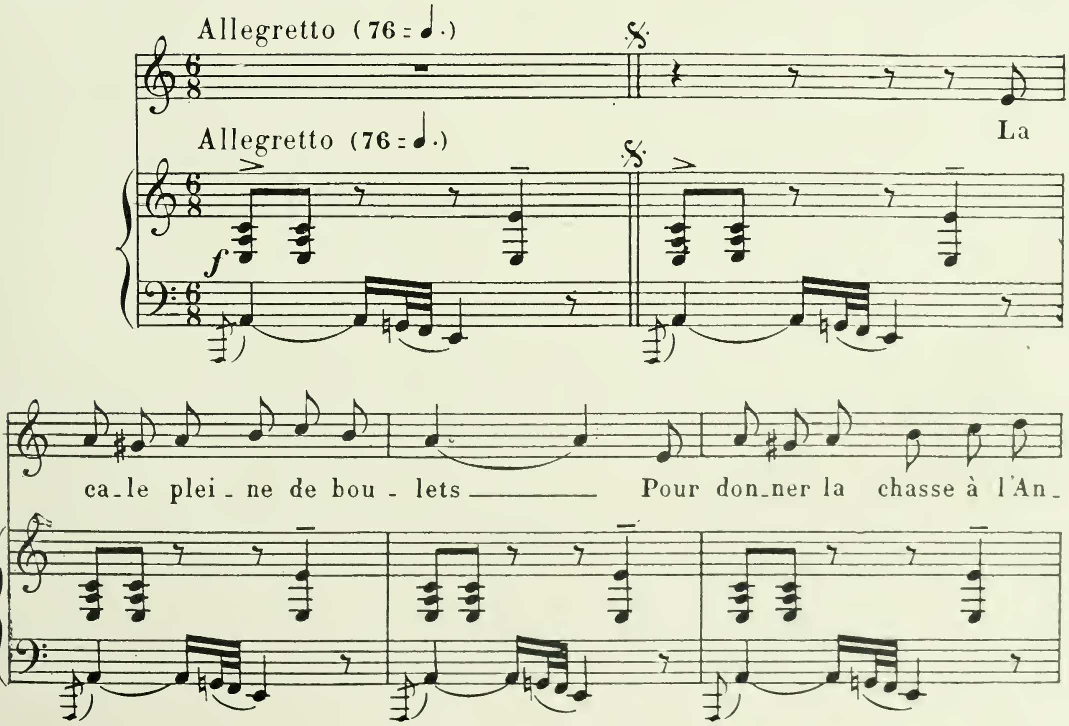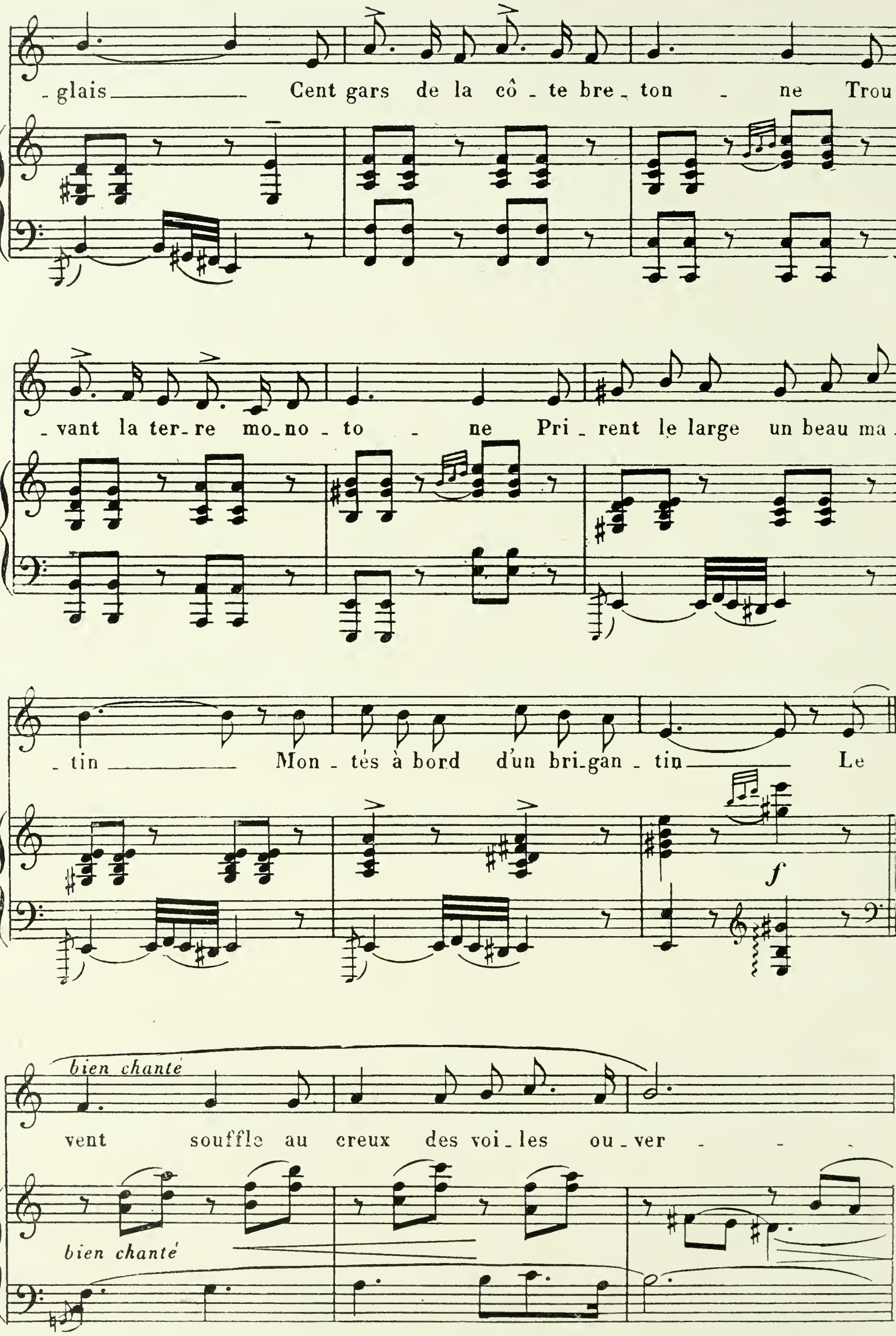


CHANSON MALOUINE
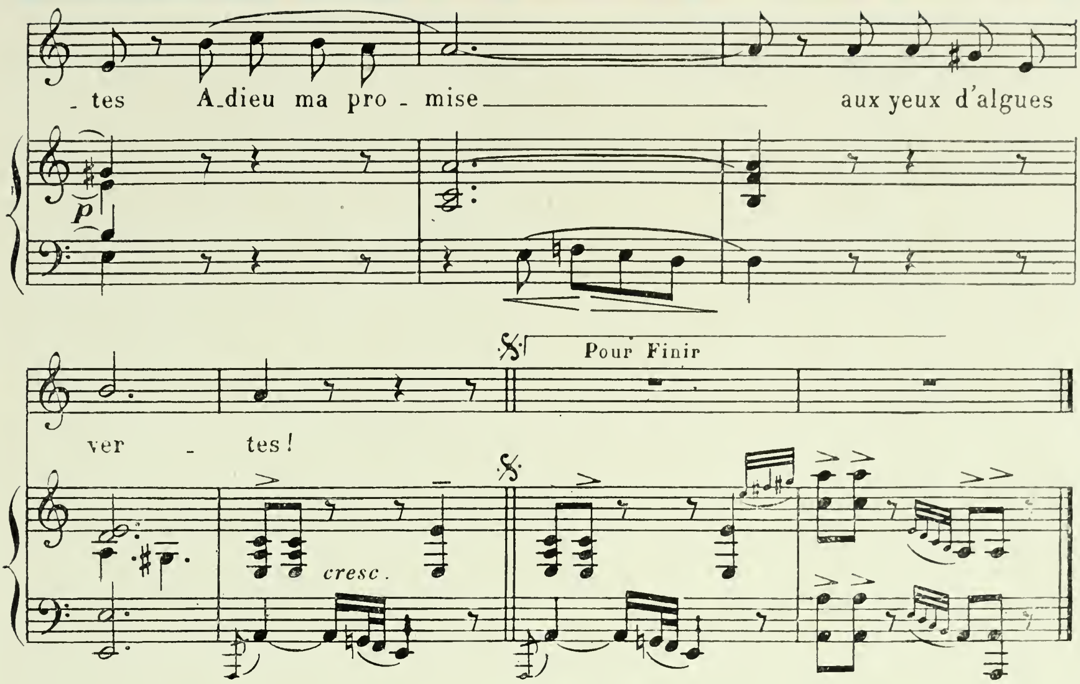
LES CENT GAS

Paroles de CLAUDE MOSELLE

Musique de MARCEL LEGAY




-glais Cent gars de la cô-te bre-ton - ne Trou-
-vant la ter-re mo-no-to - ne Pri-rent le large un beau ma-
-tin Mon-tés à bord d'un bri-gan-tin Le
bien chanté
vent souffle au creux des voi-les ou-ver - - -
bien chanté
f



I

La cale pleine de boulets,
Pour donner la chasse à l'Anglais,
Cent gâs de la côte bretonne,
Trouvant la terre monotone;
Prirent le large un beau matin,
Montés à bord d'un brigantin...
Le vent souffle au creux des voiles ouvertes :
Adieu ma promise aux yeux d'algues vertes!

II

Pendant des jours, pendant des ans,
Selon le flux et les jusants,
Les cent gâs debout à leur poste,
Prêts pour l'attaque ou la riposte,
Semèrent partout, sans remords,
Des épaves avec des morts...
Le vent souffle au creux des voiles ouvertes :
Où sont-ils les yeux, les yeux d'algues vertes?

III

Tant qu'à la fin quelqu'un cria :
Saints du ciel! Jésus! Maria!
Belle aventure camarades,
Nous ne reverrons plus les rades,
Buvons un dernier coup de vin,
Nous sommes seuls, seuls contre vingt.
Le vent souffle au creux des voiles ouvertes :
Hélas! ma promise aux yeux d'algues vertes...

IV

Et sans qu'un visage blémit,
On mit le cap sur l'ennemi,
Ceux de l'avant, ceux de l'arrière,
Firent ensemble leur prière,
Disant la mort est notre lot,
Mais nous sommes de Saint-Malo!
La mort souffle au creux des voiles ouvertes :
Adieu! ma promise aux yeux d'algues vertes.
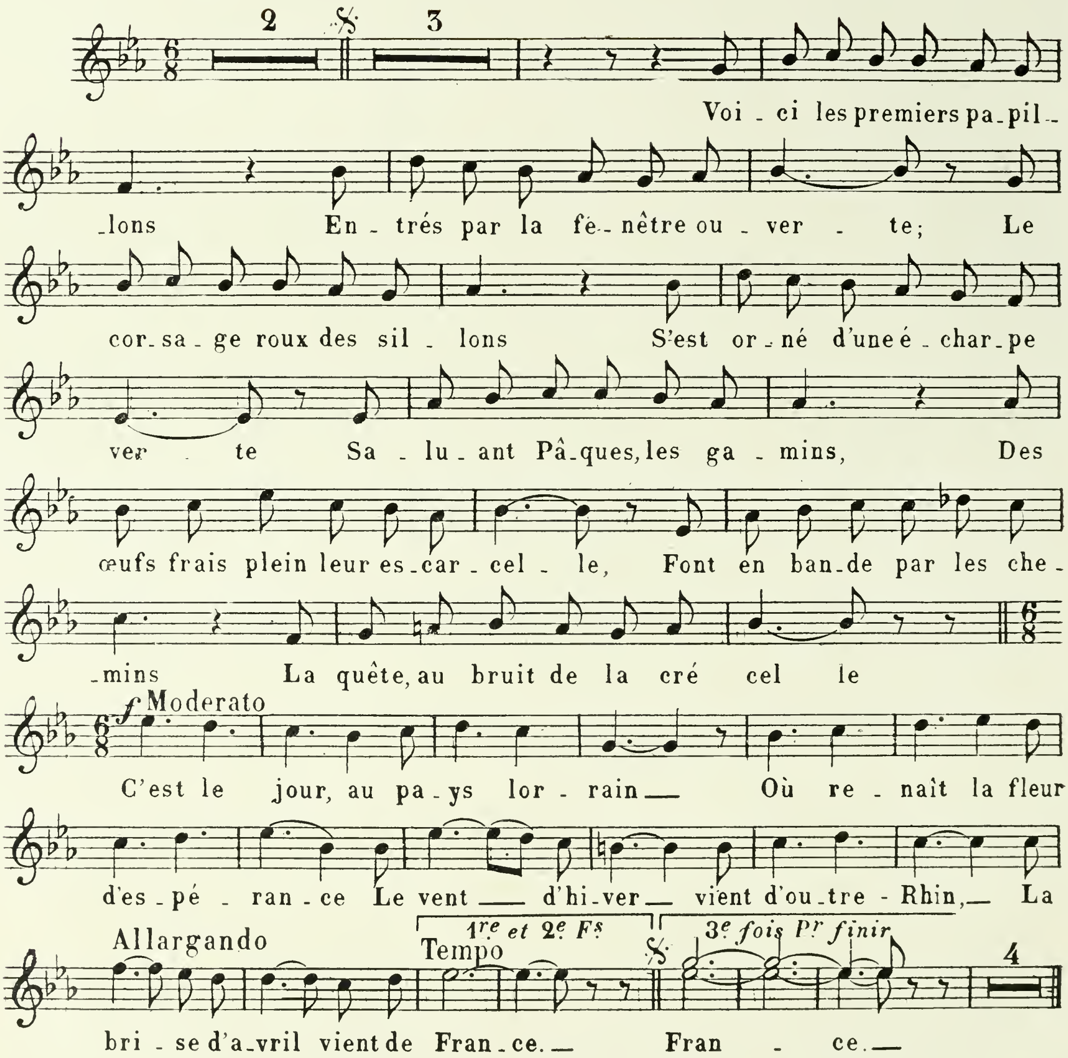
V

Et sur l'arrière et sur l'avant,
Tous furent frappés par devant,
Et quand parurent les étoiles,
Le brigantin sans mâts ni voiles,
Sans gabiers et sans matelots,
S'enfonça sous la paix des flots...
Jamais la promise aux yeux d'algues vertes
N'a vu revenir les voiles ouvertes.

Chant de Pâques Lorrain

Paroles de Louis HÉREL

Musique de MARCEL LEGAY



I

Voici les premiers papillons
Entrés par la fenêtre ouverte;
Le corsage roux des sillons
S'est orné d'une écharpe verte.
Saluant Pâques les gamins,
Des œufs frais plein leur escarcelle,
Font en bande par les chemins
La quête, au bruit de la crécelle.

REFRAIN

C'est le jour, au pays lorrain,
Où renaît la fleur d'espérance :
Le vent d'hiver vient d'outre-Rhin
La brise d'avril vient de France.

II

Transformant le rameau flétri
En gerbe rose étincelante,
Elle chuchote au cœur meurtri
Sa douce chanson consolante.
Quand tout ressuscite ici-bas,
Ivre de jeunesse et de sève,
La tiède haleine des lilas
Chasse bien loin le mauvais rêve.

REFRAIN

Le printemps au pays lorrain
Ranime la fleur d'espérance :
Le vent d'hiver vient d'outre-Rhin,
La brise d'avril vient de France.

III

A qui ne veut pas oublier,
Qu'importe la marche de l'heure ;
Impuissant à nous délier,
Le temps fuit; le serment demeu[illegible]
Les lourds kaiserliks, deux par d[illegible]
Peuvent parader à leur guise,
Nos filles détournent les yeux...
La Lorraine n'est pas conquise.

REFRAIN
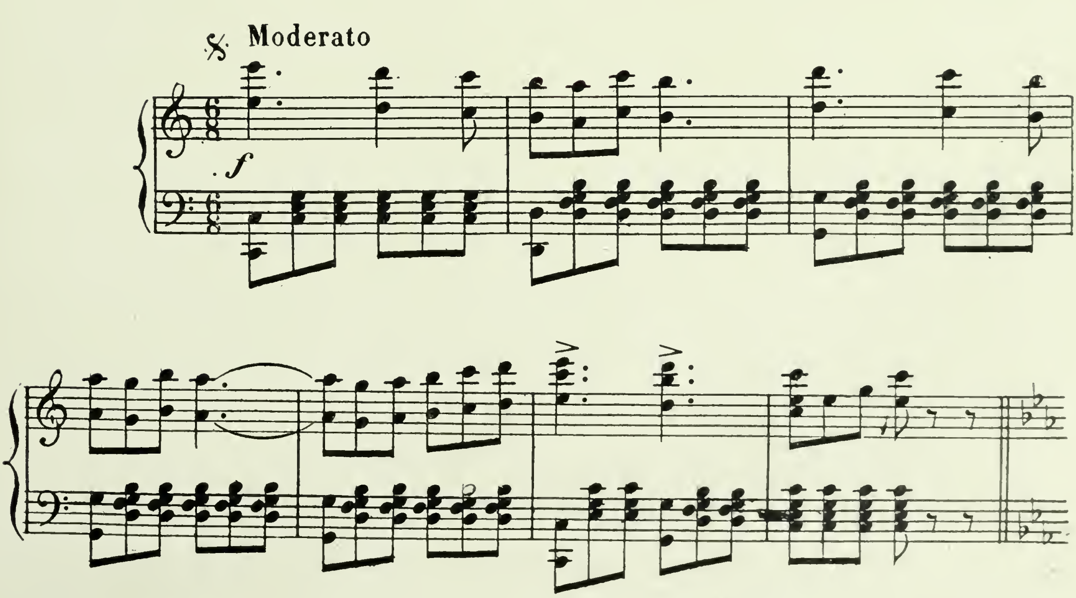
Malgré tout au pays lorrain
Se garde la fleur d'espérance :
Le vent d'hiver vient d'outre-Rhin,
La brise d'avril vient de France.
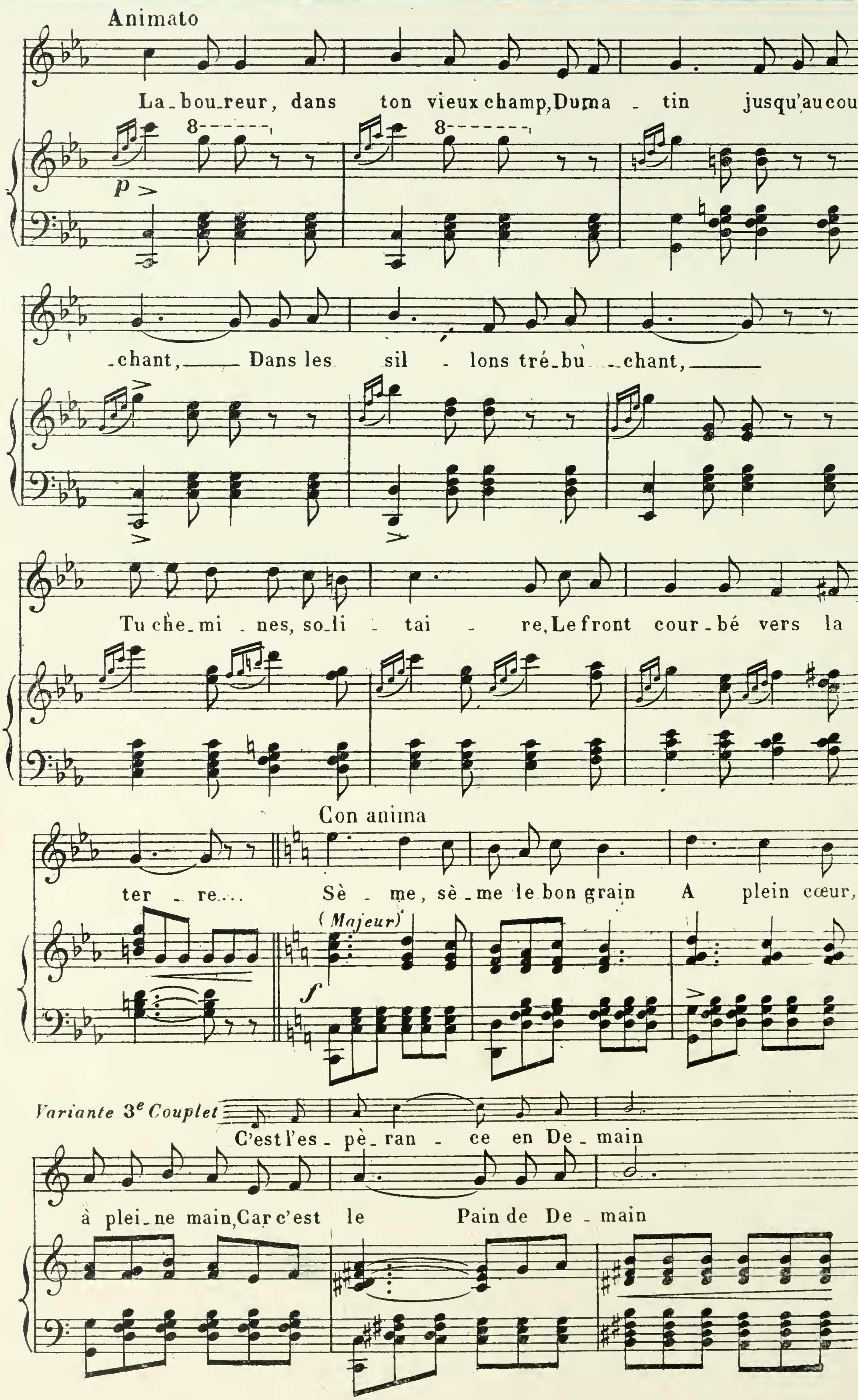


LES CHANSONS DE CHEZ NOUS (1)
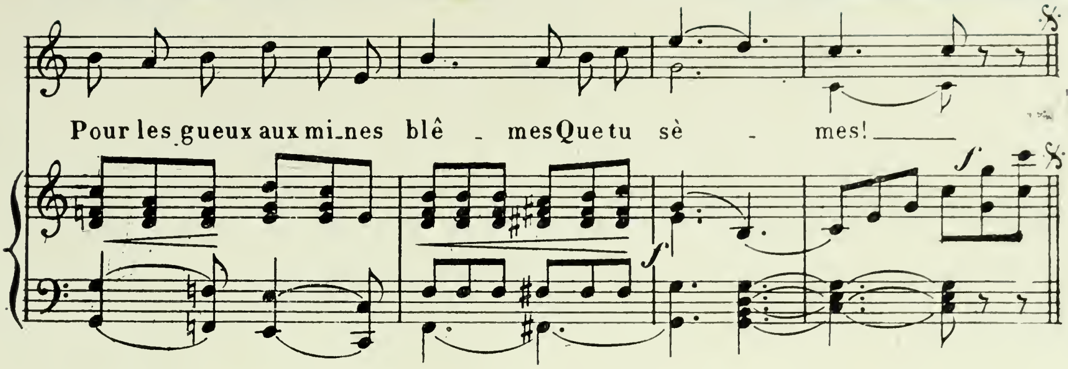
LES SEMEURS

Paroles de Théodore BOTREL | *Musique de E. FEAUTRIER*



G. Ondet, édit., 83, faubourg Saint-Denis, Paris.


Animato
La_bou_reur, dans ton vieux champ, Du ma - tin jusqu'au cou-
8
p
-chant, Dans les sil - lons tré_bu_chant,
Tu che_mi - nes, so_li - tai - re, Le front cour_bé vers la
Con anima
ter - re...
Sè - me, sè_me le bon grain A plein cœur,
(Majeur)
f
Variante 3e Couplet
C'est l'es - pé_ran - ce en De - main
à plei_ne main, Car c'est le Pain de De - main



I

Laboureur, dans ton vieux champ,
Du matin jusqu'au couchant,
Dans les sillons trébuchant,
Tu chemines, solitaire,
Le front courbé vers la terre...
Sème, sème le bon grain,
A plein cœur, à pleine main,
Car c'est le pain de demain,
Pour les gueux aux mines blêmes,
Que tu sèmes!

II

Toi, vieux maître, qui pâlis
Sur les livres que tu lis,
Prends nos petits gâs jolis,
Et, sur les bancs de l'école,
Dis-leur la bonne parole :
Sème, sème à pleine main,
L'idée au petit bambin,
C'est la force de demain,
Pour les batailles suprêmes,
Que tu sèmes!

III

Et toi, prêtre, qui prédis,
Comme le Sauveur jadis,
Qu'il est un doux paradis...
Agenouillé sur la pierre,
Dis-nous encor ta prière :
Sème, sème au cœur humain,
L'oubli du cruel chagrin,
C'est l'espérance en demain,
C'est le pardon des blasphèmes,
Que tu sèmes!

LA VRAIE CHANSON

A Botrel, à ses collaborateurs de *La Bonne Chanson*.

Dans l'univers, tout est chanson :
Que les jours soient gais ou moroses,
Les voix des êtres et des choses
Vibrent, sans cesse, à l'unisson.

L'abeille chante un hymne à Flore;
La mésange, à son petit nid;
L'alouette, au ciel infini;
Le coq vigilant, à l'aurore.

La cloche carillonne au loin;
Le marteau fait tinter l'enclume;
Le papier fait gémir la plume;
La faux grince en coupant le foin.

Le grand vent clame sa démence;
L'onde jase dans les guérets;
L'écho répète ses secrets :
C'est partout un concert immense.

Jeune ou vieillard, faible ou puissant,
L'homme aussi, d'instinct, fait entendre
Son chant joyeux, plaintif ou tendre,
Selon les émois qu'il ressent.

Ecoutez les donneurs d'aubade;
Les cantiques du pèlerin;
Les adieux touchants du marin;
Les refrains guerriers du troubade;

Les soupirs des infortunés;
Les cantilènes des bergères;
Les berceuses des jeunes mères;
Les gazouillis des nouveau nés...

Mais hélas, quelle ignominie :
Le Mal, en tous lieux débordant,
Par son cri rauque, discordant,
Trouble cette belle harmonie.

Plus d'un rimailleur effronté,
Plus d'un sot amuseur de foule,
— Heureux quand la vertu s'écroule —
Frelate à plaisir la gaîté.

Excitant la Haine et l'Envie,
Rendant le sort plus décevant,
Leur folle chanson, trop souvent,
Donne le mépris de la vie.

Honte à ceux qui, complaisamment,
Goûtent cette... littérature :
Leur esprit n'a plus sa droiture,
Ni leur cœur, son apaisement.

Sachons, nous, élever nos âmes
Au-dessus d'un contact impur;
Aimons les fleurs, aimons l'azur,
Aimons le soleil et ses flammes.

Aimons l'art simple et naturel
Des chansonniers de forte race,
Des fils de Tyrtee et d'Horace :
Dupont, Nadaud, Privas, Botrel.

Chantons l'Idéal, l'Espérance,
Chantons l'Amour et la Beauté,
Chantons la Foi, la Charité,
Et, fièrement, chantons la France!...

EDMOND CHAPOY.



CONCOURS DE DESSINS

Bon nombre d'amateurs ont participé à notre concours donné dans le numéro de Noël de la *Bonne Chanson*. Presque tous les envois nous étant parvenus au dernier moment, nous n'avons pu reproduire pour le présent numéro les compositions les plus intéressantes des lauréats, mais on les trouvera dans *La Bonne Chanson* d'Avril.

Nous donnons ci-dessous la liste des envois récompensés :

1er PRIX
Cent francs en espèces

Mademoiselle BOUIGE, à *Bourges*,

2e PRIX
Une pendulette marbre et onyx

R. P. BERNARDIN MARIE, franciscain, à *Louvain* (Belgique).

3e PRIX
Un nécessaire de voyage

Ex-æquo { CH. ROCHER, à *Poitiers*.
Mlle JANE VAPILLON, à *Theize* (Rhône).

1res MENTIONS
Album relié " Les Bonnes Chansons de la Jeunesse "

Mlle Chognard, *Le Havre*.
Mlle Yvonne Gaboriaud, à *Saint-Etienne-de-Montluc*.
Abbé A. Gallois, Ecole Saint-Louis, à *Bar-le-Duc*.
René Jamet, 37, à *Charenton*.
Mme A. Parent, à Viègé-Faty par *Proisy* (Aisne).
Mlle Valentine Reyre, à *Senlis*.

2es MENTIONS
Un volume relié " Les Bonnes Chansons de l'Ecole "

Mlle M. Berthelier, à *Lyon*.
Mlle Bidaud, à *Lyon*.
M. Gérard de Boutray, *Le Havre*.
M. Henri Charton, à *Paris*.
Mlle Renée Chollet, à *Mattaincourt*.
Mlle Daussin, à *Soisy-sous-Montmorency*.
M. Alb. Faniel, à *Louvain*.
M. D. Gatrenne, à *La Queue-en-Brie*.
Mlle L. Gret, pensionnat du Lys, à *Cannes*.
Baronne J. d'Halloy, à *Paris*.
M. Lardrontery, à *La Chaux-de-Fonds*.
Mlle Daniele Murgue, à *Paris*.
M. E. Pierpont de Burnot, à *Destelbergen-lez-Gand*.
M. Maurice Rondeaux, à *Condé-en-Brie* (Aisne).
M. M. Tourneur, au fort de Girouville, par *Commercy*.
M. L. de Tugny, à *Paris*.
M. J. Vandeyver, à *Gand*.

Les concurrents dont le nom est mentionné ci-dessus sont priés de réclamer l'objet qui leur est attribué, avant le 15 mars, en joignant à leur demande 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Une Revue des A. B. C.

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de la Revue composée pour les *Amis de la Bonne Chanson* par le dévoué secrétaire du groupement de Paris, notre collaborateur et ami Marc Leclerc. Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur de quelques-unes des chansons les plus amusantes de cette Revue, jouée par les auteurs et Mme Vigneau du Castaing.

VERSEZ, ÉCHANSONS ! — VERSETS ET CHANSONS

Revue de Marc LECLERC

Musique et arrangement de E. DAVID-BERNARD

Couplets de Paris

Air : *Les Halles*, de V. Meusy (*Bonne Chanson* n° 64).

I

Paris, capitale
Toujours sans rivale,
Ville sans égale,
Vient à votre appel;
Je suis la grand'place
Où le monde passe,
Les gens et les races,
Vraie tour de Babel;
Gent cosmopolite,
Mélange de rites
Où l'esprit hésite;
Ballet infernal
Où se precipite
Et honte et mérite,
La plèbe et l'élite,
Le Bien et le Mal.

II

J'ai tous les caprices,
Tous les artifices,
Près de tous les vices
Toutes les vertus;
Chez moi se coudoie
La peine et la joie,
Les robes de soie
Et les mal vêtus;
Près de la richesse
L'extrême détresse,
Près de la tristesse
L'extrême gaîté;
Auprès de la chance
Combien de souffrance !
Près de l'abondance
Que de pauvreté!

III

Dans mes rues sans nombre,
Que de recoins d'ombre,
Que de bouges sombres,
Auprès des palais!
Près des moins banales
Rues monumentales,
Que de quartiers sales
Sont tristes et laids!
Près des millionnaires,
Que de pauvres hères
Crèvent de misère
Au fond d'un taudis!
Et que de géhennes
Où l'ouvrier peine
Font germer la haine
Dans les cœurs meurtris?

Couplets de M. Fallières

Air : *Le Bal chez le ministre* (*B. C.*, n° 47).

I

Pour les fastes de la France,
Ah! qui dira la prestance
De c'bon Monsieur Armand,
Chef de gouvernement
Si cher à la République,
Et les vertus domestiques
De cet Exécutif
Représentatif?
Citoyen
Au maintien
Tout d'élégance,
Orateur
Supérieur,
Plein d'éloquence;
Même au bal,
Sans egal,
Menant la danse;
Il était
Le portrait
Du génie français !

Quand su' l'trottoir, il passait dans la rue,
Tout le mond' criait : « Bravo !
Voilà le Roi Soliveau! »
Il n'est personn' qui ne dise à sa vue :
Comme il est en bon état!
C'est l'vrai chef des Tas!

II

Chaqu' matin, dans sa bonn' ville,
Il s'éveillait, bien tranquille,
Puis, pour son déjeuner,
Se faisait cuisiner
Par la bonn' Madam' Fallières,
Très experte cuisinière,
Des petits plats à l'ail;
Et puis, au travail!
Il signait
C'qu'on voulait
Sans mêm' le lire
Puis après
S'endormait
Dans un sourire...
Et Mada
-me sa fa
-M'alors de dire :
« Il est las...
Parlons bas...
Ne l'éveillons pas!

Sur le trottoir, en fac' de l'Elysée,
Les sergots, pleins de pitié,
Marchaient sur la point' des pieds
Et murmuraient en r'gardant les croisées :
L'Président vient d's'assoupir...
Laissons-le dormir!

III

Dans les Comic' Agricoles,
Il jouait les premiers rôles
Avec tant de rondeur
Qu'on criait : Viv' l'Ampleur!
Les gardiens avaient coutume
De dir' : V'l'à la Gross' Légume...
L'plus beau des potirons
N'est pas aussi rond !...
Il allait,
Défilait
Devant les bêtes;
Les cochons,
Folichons,
Lui faisaient fête;
Les taureaux
Les plus gros
Baissaient la tête;
Les él'veurs
Les meilleurs
En restaient rêveurs !

Sur le trottoir, en fac' de la sortie,
Le bon peuple des badauds
Regardait les grands landaus,
Et s'écriait : La fête est réussie,
Mais, cett' fois, le prix d'honneur
Est à l'extérieur !

IV

« Vraiment, la chose est amère! »
Murmurait Monsieur Fallières,
On m'a donné congé...
Il faut déménager !
Emportons tout's les bouteilles :
Nous y mettrons l'jus des treilles
Du Château-Loupillon
Que nous recueillons.
En partant
Je me sens
Du vague à l'âme;
J'suis f...u...
J'ai perdu
Un kilogramme...
Un effort !...
Soyons fort !...
Et vous, Madame,
Surveillez,
Et veillez
A n'rien oublier !

Sur le trottoir, en face, dans la rue,
La foule des électeurs
R'gardait les déménageurs,
Et s'écriait, pas autrement émue :
Celui qui lui succéd'ra
Ne s'ra pas plus gras !

COUPLETS DU CHEF DE GARE

Air du *Pendu* de MAC-NAB.

I

Ça n'est pas une sinécure,
Croyez-moi, que ma position;
L'existence nous est bien dure
Dans notre administration :
Combien de voix impertinentes
Viennent troubler à tout propos
De plaintes vaines et bruyantes
Le meilleur temps de mon repos !

II

Dans mon bureau, sans crier gare,
Un homme arrive en coup de vent :
« Voyons, Monsieur le Chef de Gare,
Ce retard est trop énervant;
Le rapid' de dix heur's cinquante,
Oui ou non, est-il annoncé? »
Je réponds : « Il est midi trente...
Vous êtes un peu trop pressé! »

III

Du bureau de la grand' vitesse,
Un gros Monsieur bondit sur moi :
« Monsieur, je veux avoir la caisse
Que j'attends depuis plus d'un mois :
Des fromag's de Brie, double-crême...
Faut-il que j'aille les chercher?
— Eh, Monsieur, ils viendront eux-mêmes :
A cet âge, ils peuvent marcher ! »

IV

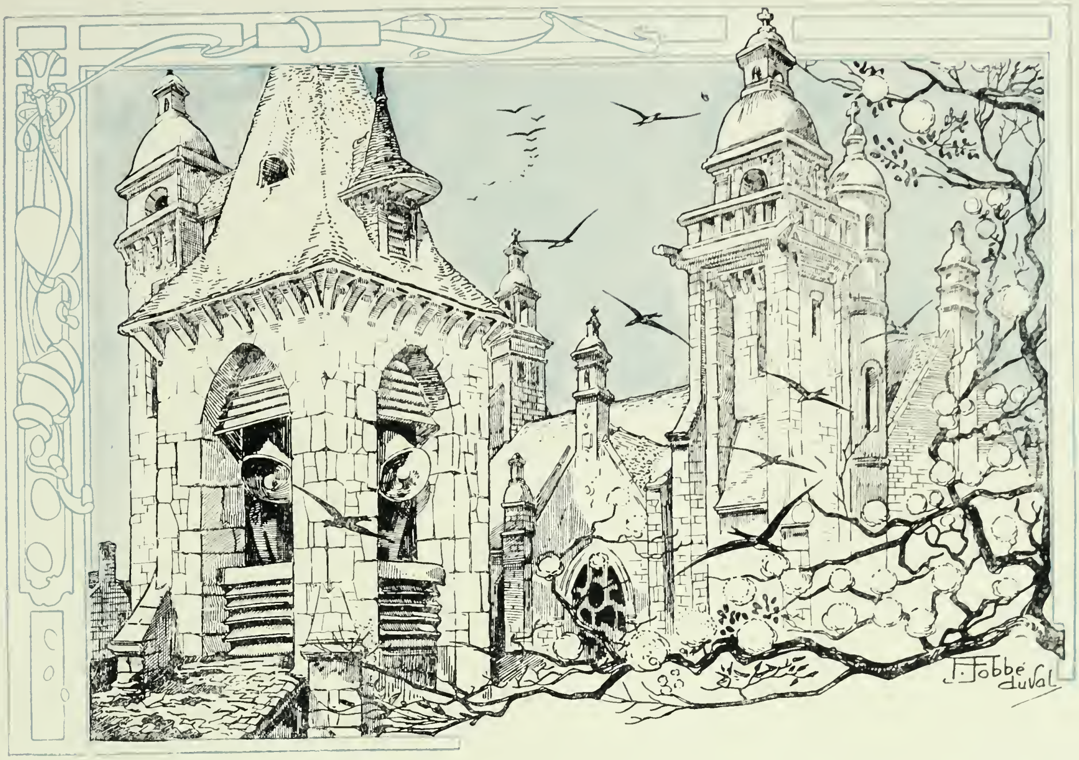
« Monsieur, rendez-moi ma valise!
Me crie encore un autre fol;
« J'avais dedans douze chemises,
Des caleçons et des faux-cols;
Je veux pourtant changer de linge;
A la fin, c'est trop dégoûtant ! »
Je lui dis : « Est-ce que j'en chinge?
Vous pouvez bien en faire autant!

V

Tout à coup un' dame un peu mûre
Se précipite en tourbillon,
Et me hurle dans la figure,
En m'aspergeant de postillons :
« Monsieur, j'étais dans les « Dam's seules
Et des soldats y sont montés !
— Pourtant, Madame, votre g... (tête)
Aurait dû les épouvanter!

VI
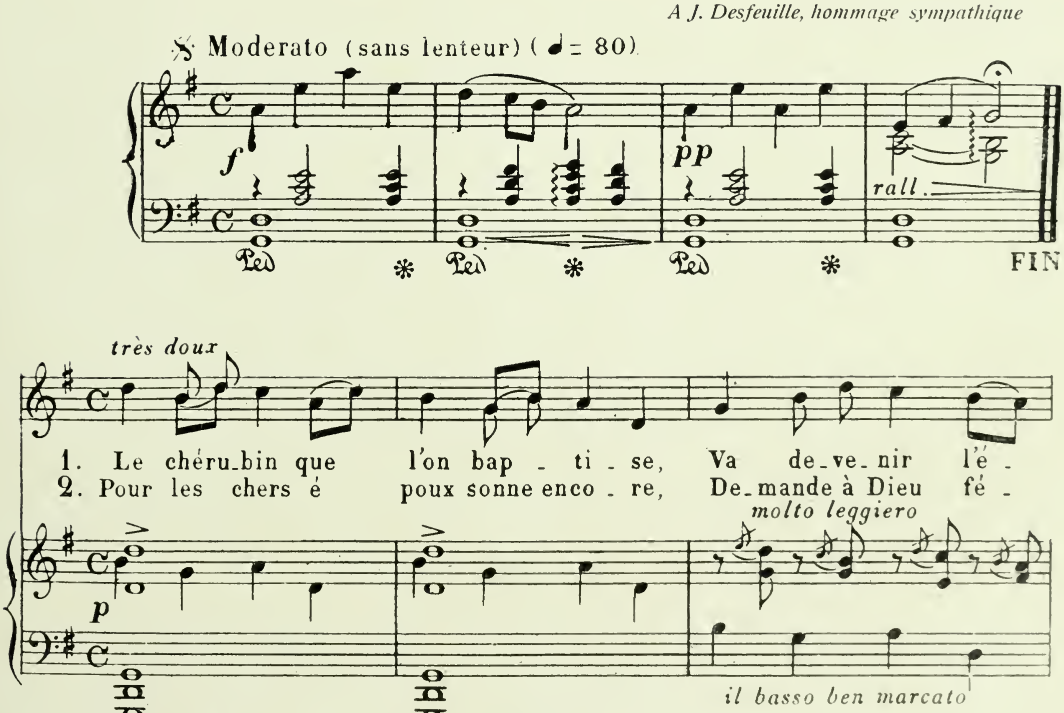
Si les gens étaient raisonnables,
Ils devraient pourtant bien songer
Qu'on a des accidents semblables
Chaque fois qu'on veut voyager;
Pourquoi donc risquer ces dommages
Quand on pourrait les éviter?
Pour moi, jamais je ne voyage;
Les autres n'ont qu'à m'imiter !
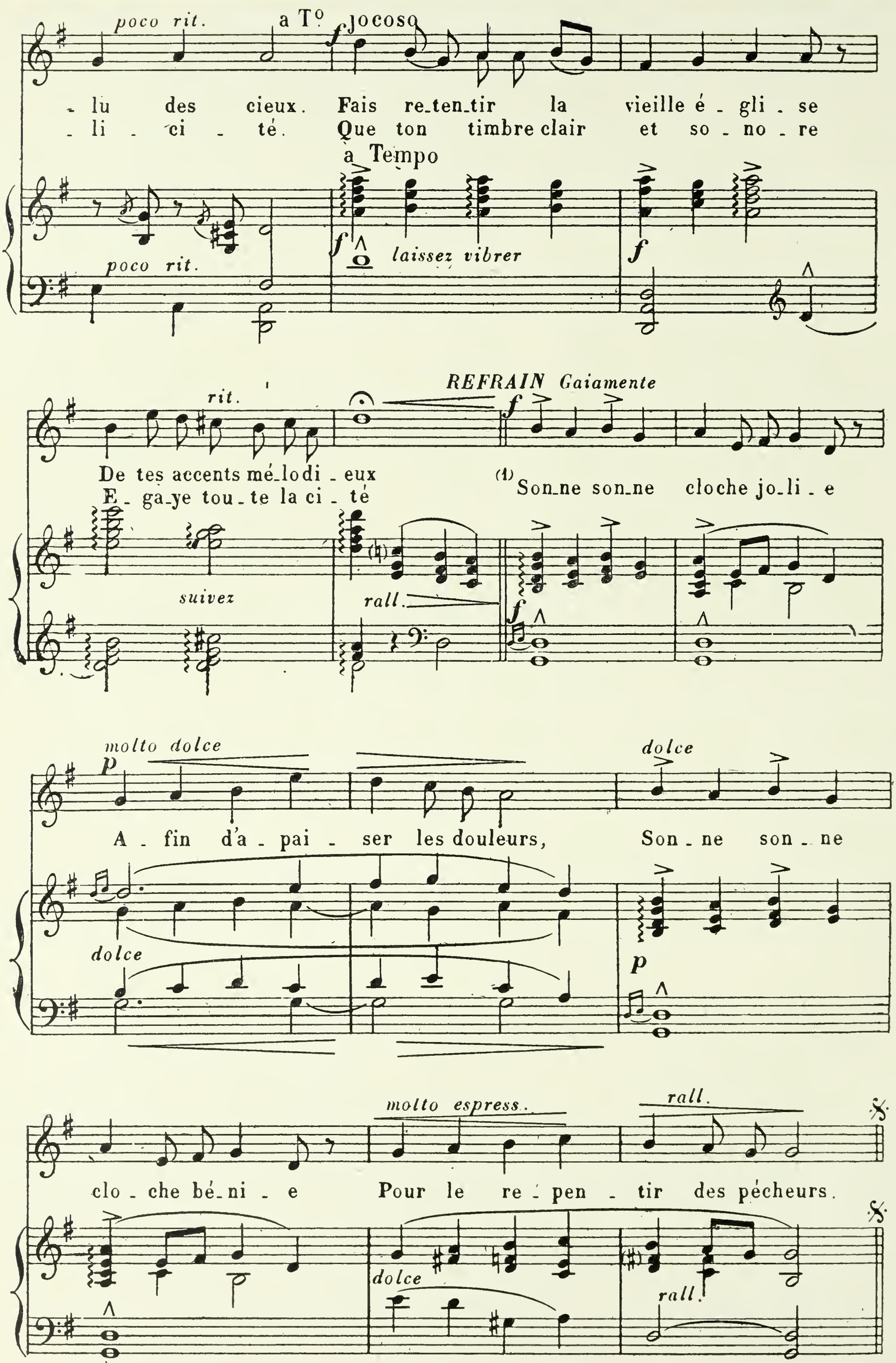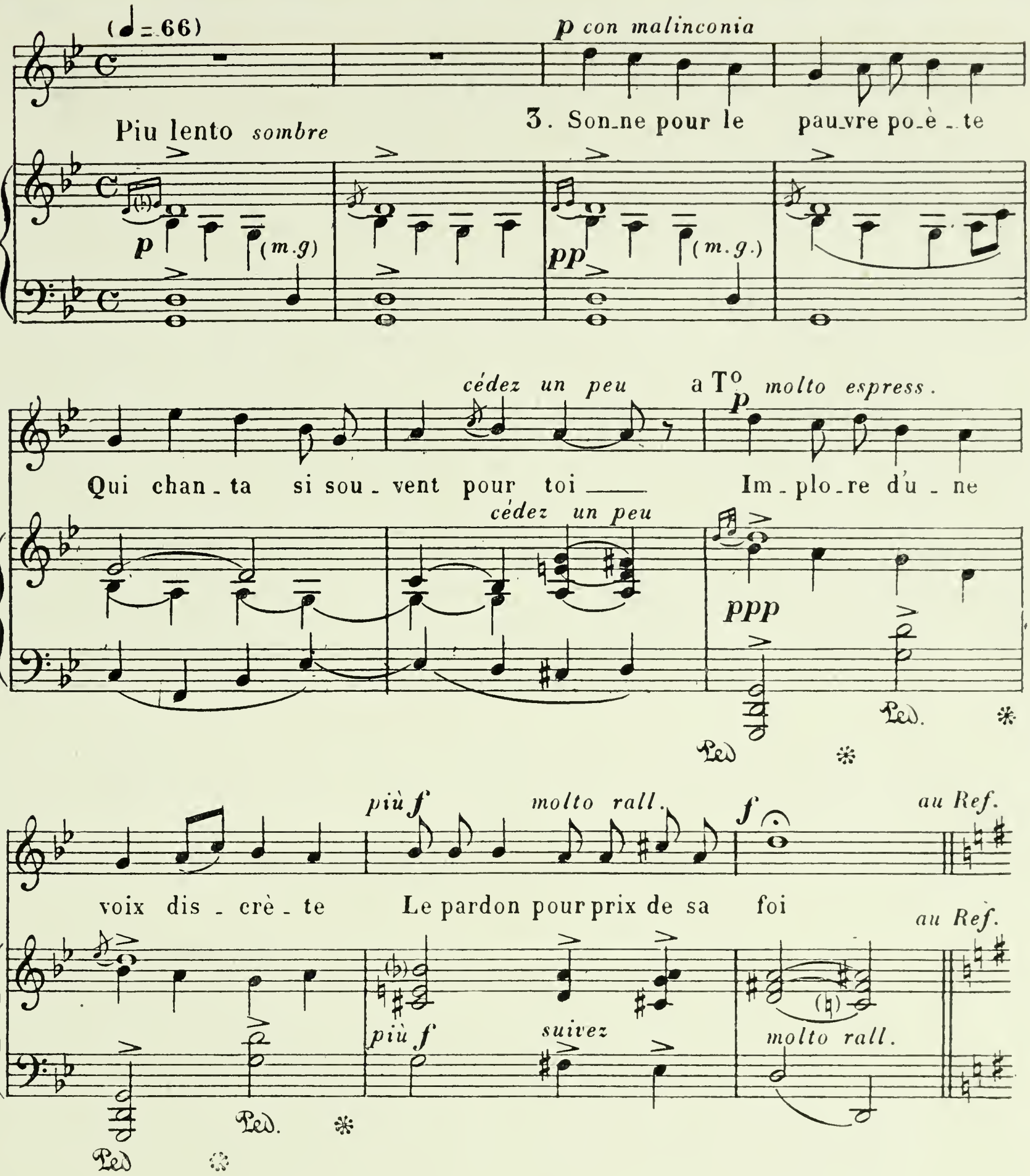


SONNE, CLOCHE BÉNIE !

Paroles et Musique de René QUIGNARD

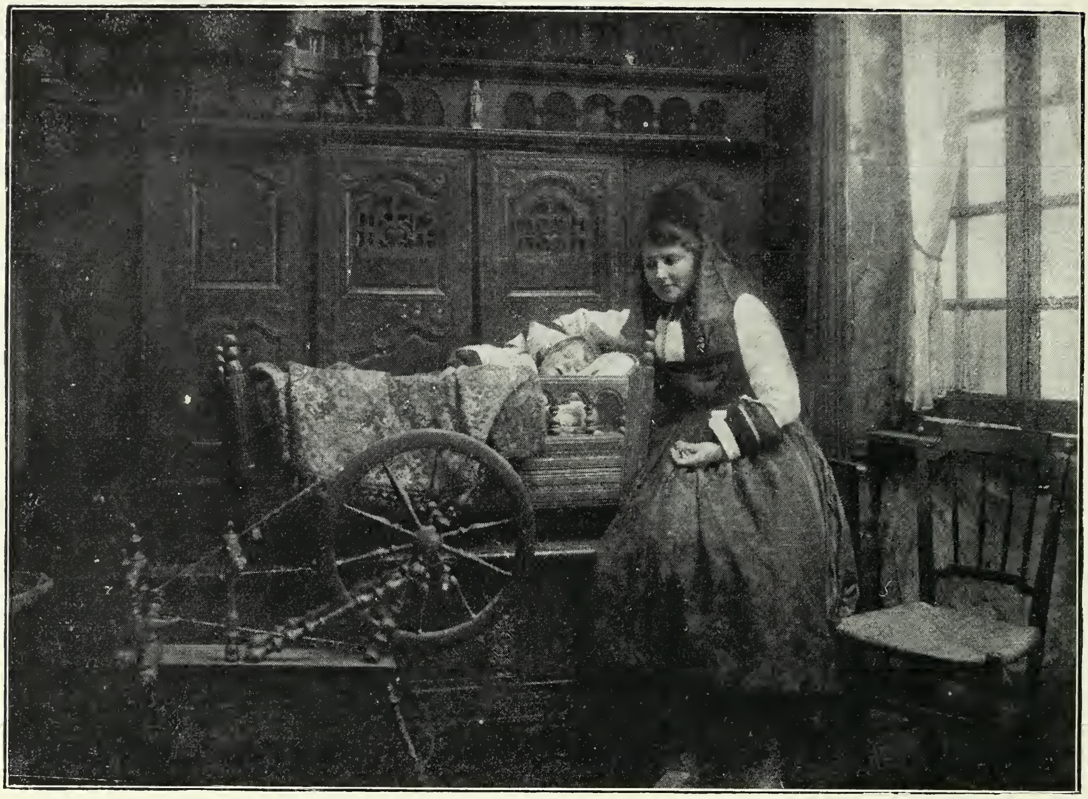
A J. Desfeuille, hommage sympathique




poco rit.
a T° jocoso
_lu des cieux. Fais re_ten_tir la vieille é_gli_se
_li_ci_té. Que ton timbre clair et so_no_re
a Tempo
laissez vibrer
poco rit.
rit.
De tes accents mé_lo_di_eux
E_ga_ye tou_te la ci_té
suivez
rall.
REFRAIN Gaiamente
(1) Son_ne son_ne cloche jo_li_e
molto dolce
A_fin d'a_pai_ser les douleurs,
dolce
Son_ne son_ne
clo_che bé_ni_e Pour le re_pen_tir des pécheurs.
molto espress.
rall.
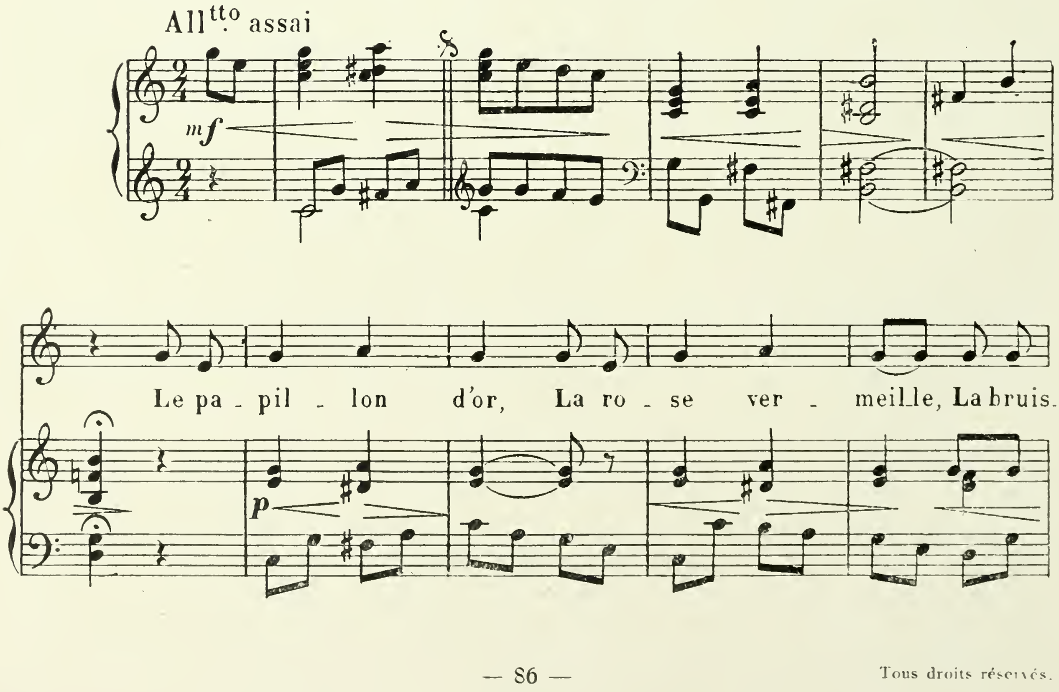


I	II	III
Le cherubin que l'on baptise	*Pour les chers époux sonne encore,*	*Sonne pour le pauvre poète*
Va devenir l'élu des cieux :	*Demande à Dieu félicité,*	*Qui chanta si souvent pour toi,*
Fais retentir la vieille église	*Que ton timbre clair et sonore*	*Implore d'une voix discrète*
De tes accents mélodieux.	*Egaye toute la cite.*	*Le pardon pour prix de sa foi.*
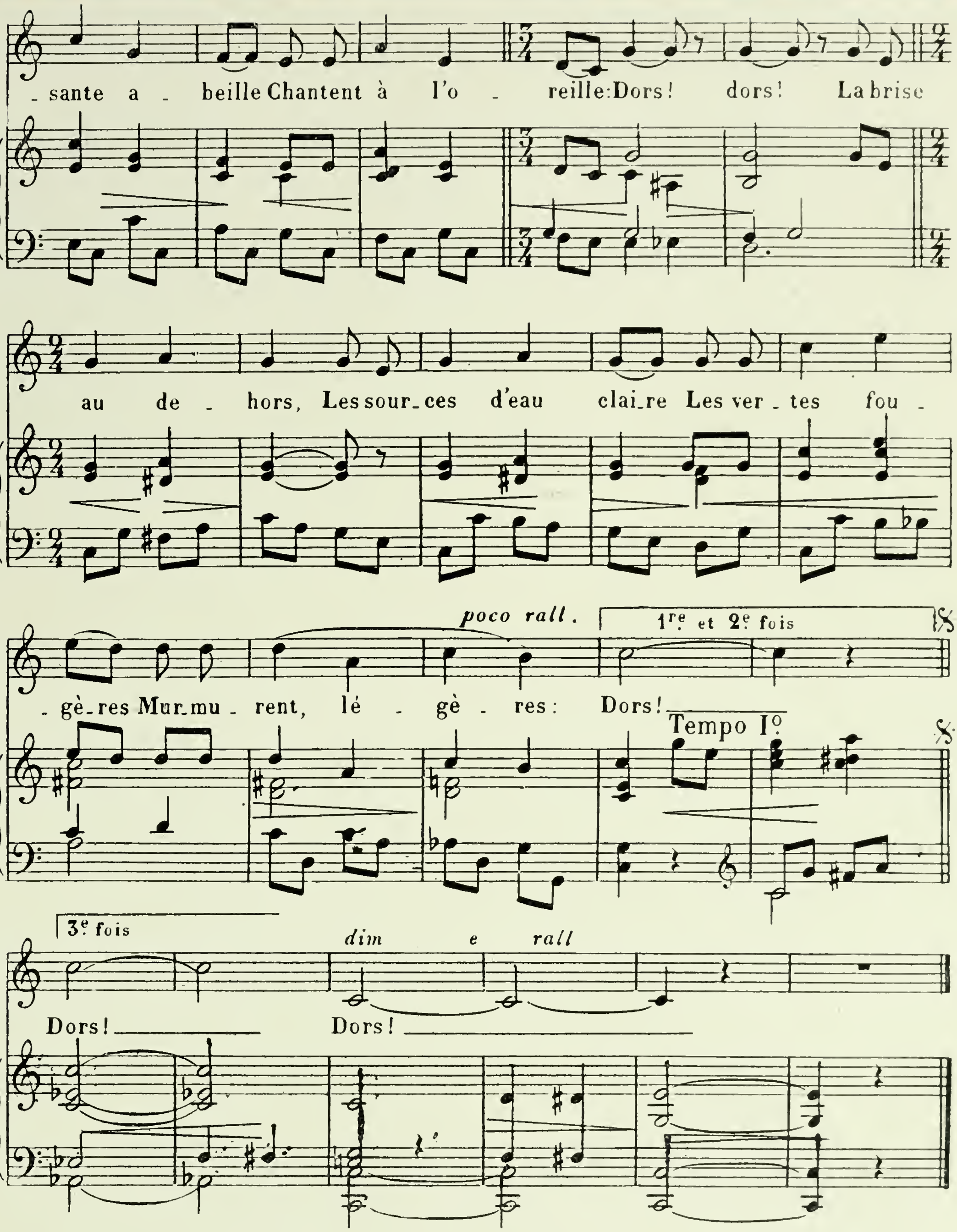


DORS, VONNETTE

BERCEUSE INÉDITE

de THÉODORE BOTREL et RITA-JOUBERT





I

Le papillon d'or,
La rose vermeille,
La bruissante abeille
Chantent à l'oreille :
Dors! dors!
La brise au dehors,
Les sources d'eaux claires,
Les vertes fougères
Murmurent, légères :
Dors!

II

Prenant son essor,
La douce fauvette
Chante : Dors, Vonnette,
Et l'écho répète :
Dors! dors!
... Et bébé s'endort,
Voyant dans ses rêves,
En images brèves,
Des fleurs et des grèves
D'or!

III

Dors, mon doux trésor :
Qu'un radieux songe
Te berce et te plonge
Dans son gai mensonge,
Dors! dors!
Rêve et rêve encor
Des rêves étranges :
Dors, loin de nos fanges,
En riant aux anges :
Dors!

LA PASSION

I. — LES VICTIMES

L'Agonie.

Les siècles déferlaient sur son âme meurtrie,
Puant l'inceste et les mains couvertes de sang;
Les vieux méfaits sortaient du passé croupissant
Sous l'immense hourrah de l'enfer en furie...

Puis la scélératesse et l'injure flétrie
D'effrayants malandrins condamnant l'innocent,
Les crachats, la couronne et la croix se dressant
Comblaient l'atrocité de la friponnerie.

Ivre d'or, de luxure et de moût l'avenir
S'avança redoutable en jurant de bannir
Le Sauveur, d'étrangler son Eglise chrétienne!

Alors, ivre à son tour de douleur, l'âme en feu,
Jésus sua du sang et s'écria : « Mon Dieu,
Pitié!... Pourtant, que ma volonté soit la tienne! »

L'Hymne à la Sainte Face

I. LE CANTIQUE

Voici le Bien-Aimé!.. Semblables à l'or pur,
Ses longs cheveux bouclés, comme la palme ondulent;
Sa joue, ivoire antique où des veines circulent
Embaume et resplendit comme un champ de blé mûr.

Ses lèvres sont des lis qui dans le clair-obscur
De la fauve moustache à peine dissimulent
Un calice empourpré, et ses yeux d'amour brûlent,
Colombes, dans les eaux où se mire l'azur.

O filles de Sion, sortons de nos demeures
Où s'écoulent sans Lui si tristement les heures,
Accourons au-devant du frère premier-né.

Il porte en son visage adorable la joie,
Et sa main posera sur nos têtes qu'il choie
La guirlande de fleurs dont Il est couronné.

II. LE COURONNEMENT

Horreur!... Le Bien-Aimé dépouillé par l'escorte,
Déchiré par les fouets, assommé par les plombs,
Monarque couronné d'épines et de joncs,
Sort, paré du manteau rouge de la cohorte.

Le voici tout meurtri par le roseau qu'Il porte,
Ses blonds cheveux collés adhérant à son front,
Retenant le sang noir dans les filets qu'ils font
Sur sa joue immobile et sur sa lèvre morte;

Des yeux tuméfiés coulent des pleurs vermeils...
Ecartons cette foule et ces soldats pareils
A des brutes! Etends Véronique un suaire

Sur le divin visage; efface les crachats,
Les larmes et le sang et que, pour ces ingrats,
J'embrasse mon Jésus qu'ils mènent au Calvaire!

III. LE TRIOMPHE

Hélas! celui qui fit la rose et le roseau,
Qui pour l'homme, en tous deux, mit des formes si fines,
N'en reçoit sur ce sol maudit que les épines
Et les coups, dons du mal, offerts par un bourreau!

Epouses de Jésus, partageons son fardeau,
Consolons notre amant, désiré des collines
Eternelles; s'Il veut, offrons-lui nos poitrines,
Il y reposera mieux que dans un tombeau...

Mais, changeant en rubis le sang de sa couronne,
Ses épines en fleurs, ses larmes en cristal,
Il a ceint le nouveau diadème royal.

Et payant de ses pleurs une gloire qu'il donne,
Dieu vainqueur de la mort Il est ressuscité
Pour jamais, revêtu d'éternelle beauté.

Transfixion

STABAT MATER

J'ai bravé les bourreaux pour souffrir avec toi;
Je te contemple, enfant, mon Jésus, mon unique,
Plus aimable en l'horreur de ce supplice inique
Que l'amour d'une femme et plus puissant qu'un roi.

Ton visage respire et provoque l'effroi
Et l'amour .. Je me livre ô mon époux mystique,
Les bras ouverts, le cœur préparé pour la pique,
Tu me reçois, inclinant la tête vers moi...

Mais ta douleur enivre et je me sens faiblir...
Est-ce toi mon enfant ou ta mère abattue,
Est-ce toi mon époux ou moi-même qu'on tue?

Ah! ta fièvre m'assoife : en ton brûlant désir
De pardon qu'exprimait ta bouche qui s'est tue,
Je t'aurai tant aimé, que je vais en mourir!

II. — LES BOURREAUX

Voilà par notre orgueil Jésus humilié,
Souffleté, couronné d'épines; l'avarice
Le dépouille et l'envie accroît le préjudice;
La luxure au poteau dans la cour l'a lié.

Et, bourreau, le plaisir aux soldats allié
Frappe! La gourmandise emplissant un calice
L'abreuve de son fiel; la colère complice
Clôt sa lèvre sanglante au Verbe spolié;

Notre paresse prête à sa croix si pesante
La masse qui l'écrase à trois fois dans la sente.
Pour d'injustes tyrans, pour des princes voleurs

Il fallait ce monarque au sceptre dérisoire,
Il faut ce condamné pour les torts du prétoire,
Pour les filles de joie un homme de douleurs!

III. — LES RELIQUES

A la Couronne

Ton bandeau n'est point fait de métal précieux,
Tu ne te pares point de fines ciselures,
De gemmes rares scintillant dans les dorures,
Tu ne sors point des mains d'un artiste pieux;

Jamais tu n'excitas de désirs envieux,
Nul roi ne te préfère aux plus belles parures,
Nul vainqueur ne veut qu'en sa gloire tu figures
Après avoir pour toi versé le sang des preux.

Mais, pauvre jonc des mers, entrelacé d'épines,
Par les doigts sans pitié de sauvages Romains,
Tu recueillis ton prix sur les tempes divines.

Tes rubis sont du sang de Jésus-Christ les gouttes
Et pour te désirer, il est encore des saints,
Celles du leur pour Lui, prêts à les verser toutes!

Au Saint Suaire

Voiles, qui nous cachez un peu du bleu des eaux,
Tentes, qui du désert défiez l'incendie,
Draps de lin, frissonnant au vent sur la prairie,
Toiles, dont la pâleur éclaire les tombeaux,

Donnez les puretés fraîches de vos bandeaux
Et vos âpres senteurs : Joseph d'Arimathie
Cherche un digne linceul au Maître de la Vie;
Enveloppez le chef et le torse si beaux...

Vous recevez du Christ déposé par Marie
Les membres transpercés et la face meurtrie,
Et vous lui prêtez, mort, vos discrètes splendeurs,

Aussi, ressuscité, c'est à vous qu'Il confie
Ses adorables traits et son Eucharistie,
C'est tout son corps voilé de toutes vos blancheurs.

O Crux Ave

O Gibet de mon Maître, où l'amour le pendit,
Tu dispenses partout aujourd'hui ton image,
Tandis qu'entre nous tous Dieu le Père partage
Le reste des douleurs pour le péché maudit!

Que tu sois crucifix d'alcove au buis bénit,
Bijou d'or que l'on met pour toujours être sage,
Ou calvaire moussu qui garde le village,
L'arrêt de notre mort, ô croix, tu nous l'as dit :

Comme tes madriers l'un l'autre se traversent
Le devoir pour nos cœurs a des coups qui les percent!
Nous t'embrassons pourtant, car, ineffable don,

Tu nous rends notre titre à l'amitié divine,
Et proposant du Christ la sainte discipline,
Tu dessines l'éternel geste du pardon!
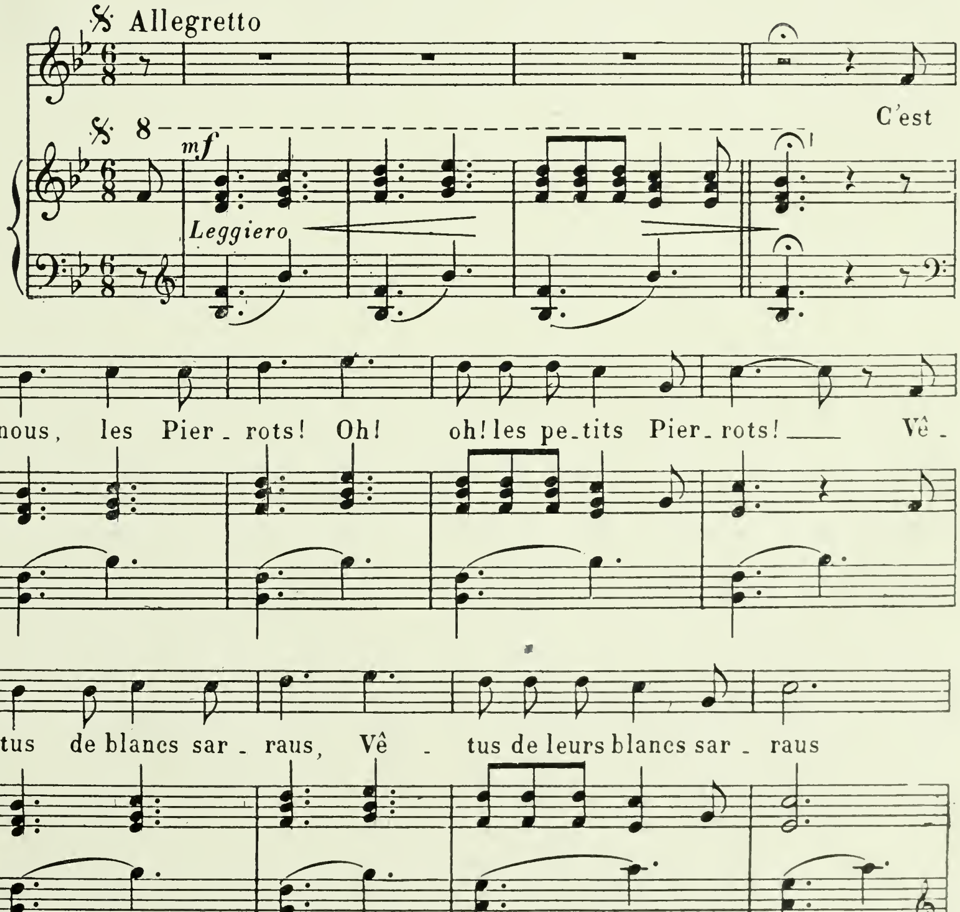
G.-H. TISSIER.
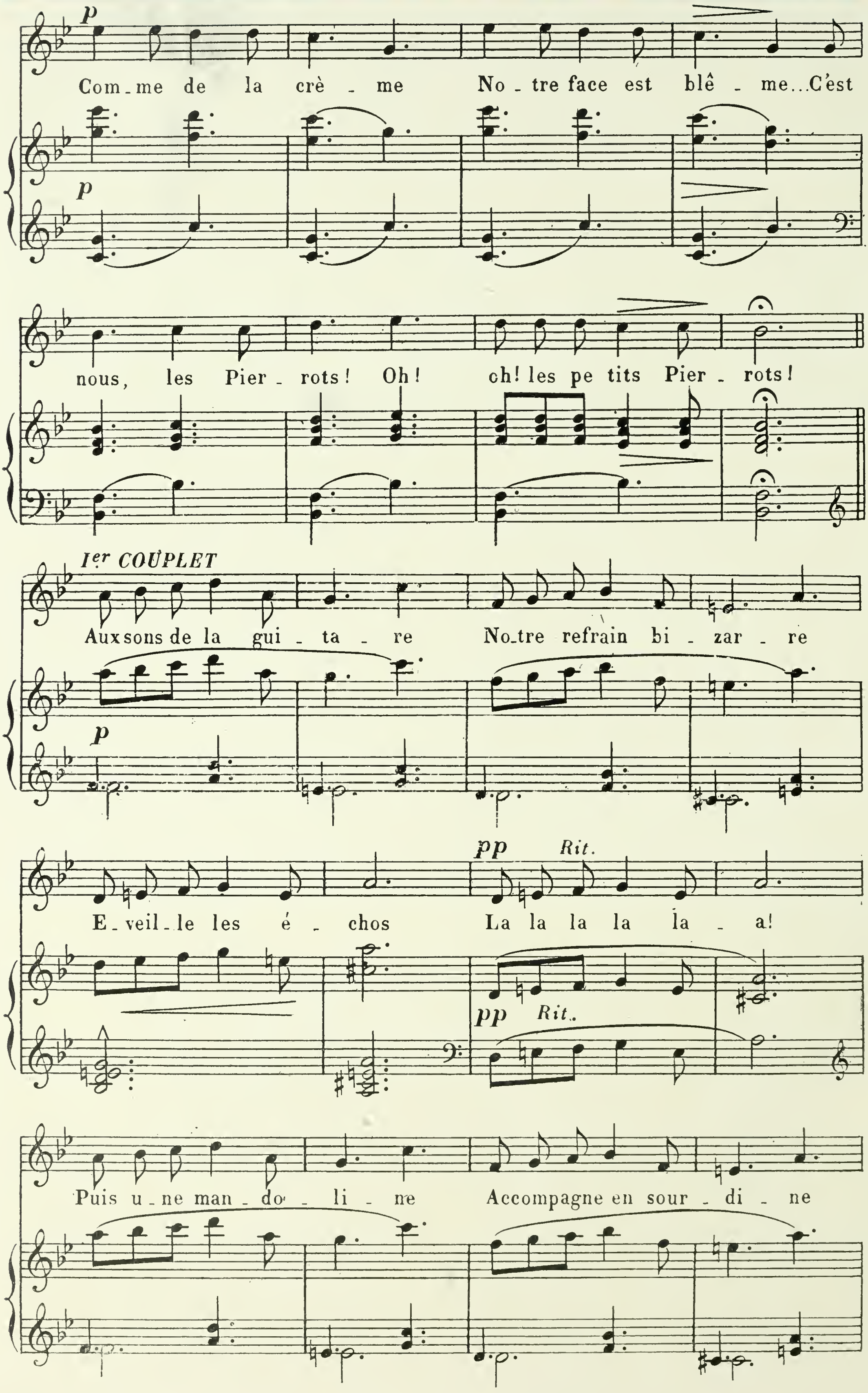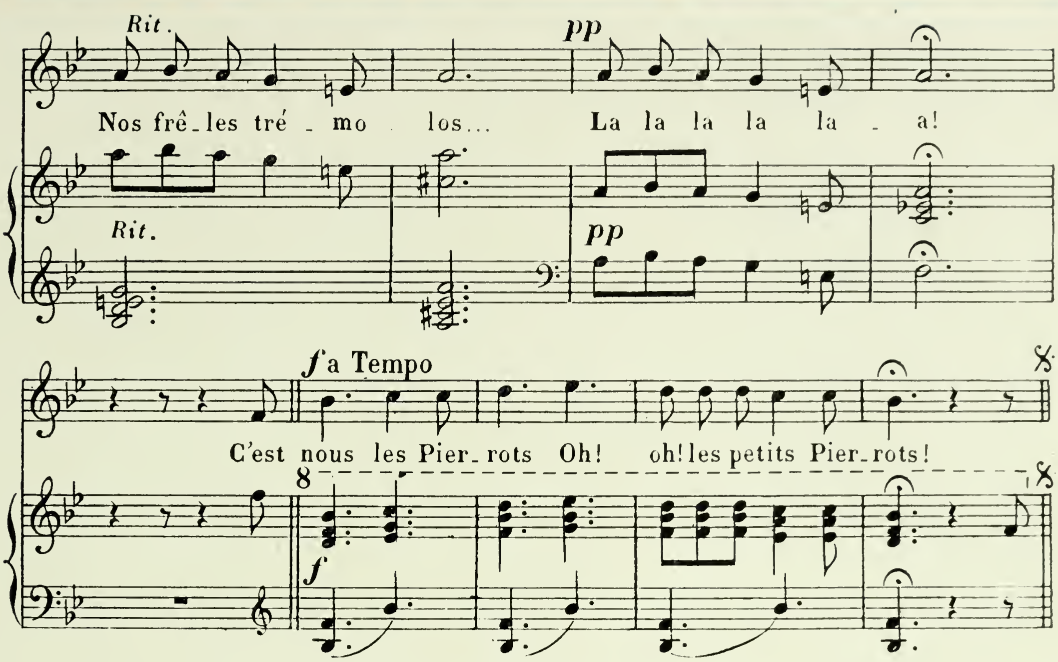


PETITS PIERROTS

Ronde extraite du recueil *Des Rondes pour nos jeux, des Chansons pour notre âge*

Paroles et Musique de M[lle] Anna de BOODT




p
Com_me de la crè _ me No _ tre face est blê _ me...C'est
nous, les Pier _ rots! Oh! oh! les pe tits Pier _ rots!
1er COUPLET
Aux sons de la gui _ ta _ re No_tre refrain bi _ zar _ re
pp Rit.
E_veil_le les é _ chos La la la la la _ a!
Puis u_ne man _ do _ li _ ne Accompagne en sour _ di _ ne



II

De nos cœurs en balade,
Voici la sérénade
Qui chante dans la nuit...
Tra la la la la a!
A ces accents magiques,
Doux et mélancoliques,
La lune nous sourit...
La la la la la a!
C'est nous les Pierrots,
Oh! oh! les petits Pierrots!
(Ritournelle et refrain.)

III

O blanche symphonie,
Faite de l'harmonie
Des sons et des couleurs!...
La la la la la a!
Que soit aussi sans tache
Notre âme qui se cache
Sous toutes ces blancheurs...
La la la la la a!
C'est nous les Pierrots,
Oh! oh! les petits Pierrots!
(Ritournelle et refrain.)

IV

De notre vie entière,
Voilà le blanc mystère :
Nous sommes des rêveurs!...
La la la la la a!
Mais qu'un refrain de danse
Nous jette sa cadence,
Adieu soucis et pleurs...
La la la la la a!
C'est nous les Pierrots,
Oh! oh! les petits Pierrots!
(Ritournelle et refrain.)

Les enfants représentent ici le personnage doux et mélancolique du légendaire Pierrot et chantent avec grâce et finesse. Costumes classiques (blancs) : large pantalon, sarrau aux vastes manches, collerette au plissé ample, serre-tête noir. Ils entrent se donnant la main (à chaque ritournelle ou refrain, évolutions gracieuses ; à la fin : chaque fois salut en ouvrant les bras).

Dernier refrain, sortie en esquissant un pas de danse. Durant toute la ronde, de chaque côté de la scène (devant, sont perchés deux Pierrots sur de très hautes selles d'artistes, l'un avec une guitare, l'autre une mandoline. Ils semblent accompagner le chant. Ronde autour d'eux.



Ballade d'un produit contre le coryza Que monsieur Cyrano pour le nez composa

Oui, Messieurs, je vends une poudre
Contre le rhume de cerveau...
Seul, dans un mortier je sais moudre
Ce remède exquis et nouveau!
Approchez tous, enchifrenés!
Point de mauvais goût dans la bouche!
Fourrez-vous ceci dans le nez :
A la fin de l'emploi je mouche!
Ce que c'est, Messieurs? Hé! qu'importe!
Du pays de Perlimpinpin,
C'est une poudre que j'apporte!
C'est le remède souverain!...
Messieurs! ce produit bon marché
Rend l'odorat dès qu'il le touche
Au pauvre nez le plus bouché :
A la fin de l'emploi, je mouche!

ENVOI

Envoi contre remboursement...
C'est quatre francs vingt que je touche...
Qui veut de mon reniflement?
A la fin de l'emploi, je mouche!

MIGUEL ZAMACOÏS.

Parmi les copeaux

Jeune et robuste, l'homme est en bras de chemise,
En pantalons bouffants noués autour des reins,
Dans l'atelier, parmi le rire des refrains,
Et le parfum léger du bois nouveau qui grise.

Les doigts nerveux, le front penché sur l'établi,
Allongeant bien les bras, il pousse sa varlope,
Le soleil créateur du printemps l'enveloppe,
Car son âme est artiste et son travail joli.

Il fait chaud. L'ouvrier s'arrête une minute.
Il prend sa gourde brune où bout l'âme du vin,
Il boit, à petits coups, le breuvage divin,
Et le sang rajeuni, joyeux, reprend la lutte.

Les planches au travail ont des sanglots siffleurs;
De l'aube au soir l'outil, guidé par des mains sûres,
Fait dans leurs veines d'or de profondes blessures,
Et la chair des copeaux tombe comme des fleurs.

ANDRÉ LAMANDÉ.

(1) *La Vie Ardente.*

La France est immortelle

Poète d'un instant, je voudrais que ma plume
Dans tout cœur né français,
Près de l'amour de Dieu, chère France, rallume
Ton amour à jamais!...

Pourquoi faut-il, Seigneur, que cette Fille aînee,
La mère de tes Francs,
Laisse encore aujourd'hui cette horde acharnée
Sur ses membres souffrants?...

Et toi, France, ô ma Mère, es-tu donc endormie
D'un si profond sommeil,
Que ta voix nous criant : « Mort, mort à l'ennemie! »
Ne sonne le réveil?...

Cette ennemie, ô France, elle voudrait la perte
De tes nobles enfants;
Par elle à l'étranger déjà leur tête offerte
Est vouée aux tourments.

« Plus de religion, plus de foi, d'espérance
« Dans l'âme de ses fils!
« Que sur sa tombe on lise : Elle n'est plus, la France,
« Tous ses jours sont finis!...

Elle n'est plus la France!... Eh! qui donc ose dire
Que le sang des Français,
De leur cœur sur leur bras abdiquant son empire,
Doit tarir pour jamais?...

Elle n'est plus la France!... Arrière scélérate,
Regarde sur son front
Ce signe tout-puissant qui de cent feux éclate,
La croix qui te confond!...

Elle n'est plus la France!... Eh! qui donc vous enfante,
Apôtres, dont la voix
Aux quatre coins du monde, en toute langue chante:
« Du Christ vive la Croix! »

Elle n'est plus la France!... Eh! qui donc amoncelle
En leur pieuse main,
L'or, à tous ces hérauts de la bonne nouvelle,
Les martyrs de demain?...

Elle n'est plus la France!... Eh! qui donc pour ce Père,
Prisonnier tout-puissant,
Sait joindre avec amour au denier de saint Pierre
L'offrande de son sang?...

Elle n'est plus la France!... orgueilleuse mortelle,
Mais ouvre donc les yeux,
Et tu verras qu'aussi la France est immortelle :
Elle est Fille des Cieux!...

La France est immortelle : elle défend l'Eglise!...
Ses membres sont souffrants,
Mais qu'importe!... Toujours elle aime sa devise:
« Dieu règne par les Francs! »

M. ROY.



PALMÉ ?...

Comédie en 1 acte et à 2 personnages

Par FÉLIX FALCK

PERSONNAGES

LUI.......... 50 ans. } Ménage LATURLURETTE.
ELLE...... .. 40 ans. }

Intérieur simple. Aux murs, des diplômes encadrés.
Lui, radieux, en veston d'intérieur.
Elle, très simple, à tous points de vue.
La scène se passe dans une petite ville de province.

SCÈNE PREMIÈRE

LUI. — Eh bien! Honorine, c'est ce soir qu'elle paraît...

ELLE, *surprise.* — Qui?

LUI. — Elle, la promotion.

ELLE. — La promotion? Quelle promotion?

LUI, *d'un air important.* — Eh! la promotion des officiers d'Académie.

ELLE. — Alors?...

LUI. — Comment, alors? tu ne sais pas?

ELLE. — Pas encore...

LUI, *fier.* — Mais, j'en suis...

ELLE. — De quoi? des officiers?

LUI. — Mais oui! des officiers et mieux que ça, des officiers d'Académie...

ELLE, *étonnée.* — Pas possible? Mais pourtant, mon brave Eloy, tu n'as point fait jamais de service dans l'armée...

LUI, *vif.* — Il s'agit bien de ça! Que fait l'armée là-dedans?...

ELLE, *simple.* — Tu me parles d'officiers, je n'en connais que dans l'armée...

LUI, *résigné.* — Ma pauvre femme, tu n'y connais rien, tiens! Il faut t'apprendre qu'il y a aussi des officiers dans le civil, et ceux-là on les appelle des officiers d'Académie, justement pour les distinguer des autres, comprends-tu?

ELLE. — Oui, à présent je comprends. Et alors, tu dis que tu vas être officier comme ça?

LUI. — Il paraît...

ELLE. — Mais officier de quelle académie?

LUI. — Tu m'en demandes trop, bien sûr que ce n'est pas de l'Académie de boxe ou de l'Académie de billard. Le principal c'est que je sois palmé...

ELLE, *toujours étonnée.* — Palmé?

LUI. — Oui, palmé.

ELLE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

LUI. — Qu'est-ce que c'est que ça? Non, mais, d'où sors-tu? Tu ne sais rien, palmé vient de

palme. Ouvre un dictionnaire. Palme (de *palma*), branche de palmier. — *Remporter la palme :* remporter la victoire; — *la palme du martyre :* la gloire éternelle qui est la récompense du martyre.

ELLE, *n'y comprenant rien.* — Et alors?...

LUI. — Alors? Eh bien, je remporte la palme, la palme de la victoire, et *la palme du martyre*, la gloire éternelle qui est la récompense des maris qui supportent leurs femmes.

ELLE, *furieuse.* — Quelle audace ! Tu vas maintenant m'injurier... *(Indignée.)* « Qui supportent leur femme ! » Oui ! et les pauvres femmes qui supportent leur mari, qu'est-ce qu'on leur donnera à celles-là?

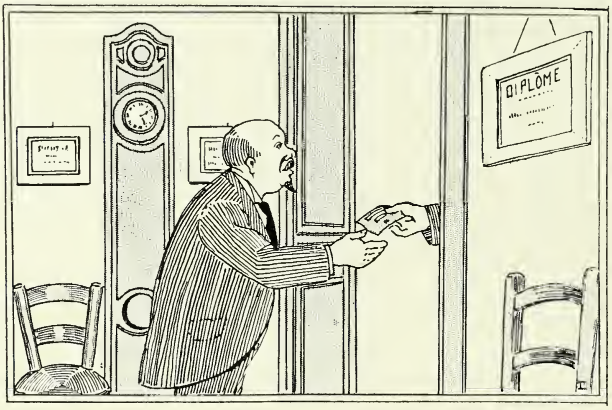
LUI, *calme.* — Le poireau... pour les ménagères.

ELLE. — Insolent ! tiens, voilà vingt ans que tu me supportes, que je te supporte, que nous nous...

LUI. — Nounou...

ELLE. — Oui, nous nous supportons. Tu ne m'avais jamais parlé de ces palmes que tu réclames, ces palmes du martyre !

LUI. — C'est qu'il faut le temps pour les mériter, mais ma chère Honorine, je n'ai pas voulu parler de celles-ci !



ELLE. — Mais si !

LUI. — Mais non, les palmes qui me sont données sont les palmes de la victoire !

ELLE. — Quelle victoire? Toi qui pars quand tu entends éclater un pneu d'automobile !

LUI, *énervé.* — Mais, encore une fois, nous sommes dans le civil et pas dans le militaire, je parle de victoire civile !

ELLE. — Eh bien oui, les victoires civiles, ce sont les victoires remportées dans les guerres civiles !

LUI, *exaspéré.* — Alors, tu en conclues que je suis décoré pour faits de guerre civile ! Ah ! les femmes ! Et vous croyez qu'on ne les mérite pas les palmes du martyre après vingt ans de mariage !

ELLE. — Enfin, n'importe pourquoi et de quoi, on te les donne, ces palmes... Qu'est-ce que tu en feras, dis? Tu me les donneras pour mettre dans les vases de notre chambre à coucher?

LUI. — Vases de la chambre à coucher? Ah ! c'est à vous rendre enragé !

ELLE. — Pourquoi? Tu préfères les donner au sacristain ?

LUI, *au comble de l'exaspération.* — Assez ! assez ! Honorine. Tiens, tu m'enlèves vraiment tout le plaisir de recevoir du gouvernement une semblable distinction honorifique. Moi, Eloy Laturlurette, depuis plus de trente ans employé aux Services de l'Hygiène des Palais municipaux, je vois consacrer aujourd'hui le dévouement, l'activité et la haute intelligence que j'ai apportées dans mes importantes fonctions administratives !...

ELLE. — Quant à ça, c'est vrai !...

LUI. — ... Et tu es incapable d'apprécier toute la valeur de la marque éminemment distinctive que m'octroie le gouvernement de la République !..

ELLE. — Mais, dis-donc, elle n'a pas encore paru !...

LUI, *surpris.* — Qui ?

ELLE. — La promotion !...

LUI. — Et alors ?...

ELLE. — Et alors ? On ne te l'a pas encore octroyée ?...

LUI. — Quoi ?...

ELLE. — Bien, la distinction ?...

LUI, *résigné.* — Au fait, c'est vrai, Honorine, tu as raison ! Je ne suis encore qu'un simple soldat ! Attendons le journal ! Tout à l'heure je passerai dans le corps des officiers supérieurs. *(Content de lui.)* C'est égal, ils vont en faire une tête !...

ELLE. — Qui ça ?...

LUI. — Eux tous. Tu comprends bien ? Le père La Michauguette qui a dix ans de plus que moi d'administration et qui n'a encore reçu que la médaille de bronze de la Société pour le développement des races porcines en France

ELLE. — Il en est assez fier !...

LUI. — Oui, mais les palmes ! Et ce pauvre Carré-de-Cuir qui les attend depuis quinze ans ! Quelle tête ! Vois-tu, il n'y a rien de bête comme de dire partout qu'on va recevoir une distinction, puis de ne jamais se voir dans les promotions. C'est le cas de ce pauvre Carré-de-Cuir; et chaque année c'est à recommencer. Pour le consoler on lui dit qu'elles poussent et que si ça continue, ses palmes deviendront un arbre. L'arbre de la liberté, sans doute.

ELLE. — Mais alors c'est très couru ?...

LUI. — Je crois bien. Ça ne se donne pas au premier venu. On a tout de suite l'air de quelqu'un...

ELLE. — Mais comment...

LUI. — En portant l'insigne violet qui indique que l'on appartient à cette classe de gens entre tous distingués et érudits qui ont attiré l'attention des pouvoirs publics.

ELLE, *fière.* — Je serai ainsi la femme d'un officier de l'Académie.

LUI. — Certes oui ! et tu sais, entre nous, nous le devrons à notre député. Ah ! en voilà un qui rend des services à ses concitoyens : si tous étaient comme ça, pour sûr que les affaires iraient bien. Tiens, c'est grâce à lui que cet excellent Durandon a eu sa recette buraliste...

ELLE. — C'est par lui que notre bonne amie Mme Lafeuillette a trouvé une nourrice...

LUI. — Tu te rappelles, c'est lui qui a fait nommer le petit de feu Duvalon à la Préfecture.

ELLE. — En voilà un bienfaiteur !

LUI, *important.* — C'est un homme qui mérite le respect, l'admiration, l'estime de tous ses concitoyens.

ELLE. — Pour sûr. Au moins ce n'est pas un ingrat, il pense à ses électeurs, il s'occupe d'eux et de leurs affaires...

LUI. — Puissions-nous le conserver longtemps ! Et puis, il est bien avec les gouvernements. Ça se voit. Ainsi pour mes palmes, il m'a tout de suite dit: Mon brave Eloy, soyez sans crainte, attendez patiemment ! la prochaine promotion, ce sera une chose faite...

ELLE. — Quelle reconnaissance nous lui devrons... *(On entend crier* Le Journal *dans les coulisses)*

LUI, *sursautant.* — Tiens, le voilà !

ELLE. — Qui ?

LUI. — Eh ! *Le Journal!* la promotion ! Attends-moi, je cours le chercher *(Il disparaît avec précipitation.)*

SCÈNE II

ELLE, *seule.* — Ça n'est pas pour dire, mais ce brave Eloy la mérite bien cette distinction. Depuis tantôt trente ans qu'il se consacre à l'Hygiène Municipale ! et il s'y donne sans compter. Quoi qu'on en dise, lui, Eloy, trouve qu'il y a du plaisir où il y a de l'hygiène. Et puis, il est si bon pour tout le monde !... Quand je pense qu'il va deux fois par semaine faire des cours gratuits à la Mairie sur l'Hygiène ! Dix-huit ans qu'il enseigne à ses compatriotes l'art de se bien porter ! Il n'est pas le premier venu, Eloy ! et vrai ! on lui devait bien ça. Notre député est intelligent et il l'a bien compris. Que d'électeurs ce bon Eloy a peut-être conservés à son pays !

SCÈNE III

Eloy entre, le Journal *à la main et dans un état fébrile qu'il ne peut contenir. Il deplie nerveusement le* Journal, *cherche la promotion, sa femme se penche par-dessus son épaule et cherche aussi.*

ELLE. — Tu l'as ! fais vite voir !...

LUI, *vivement ému.* — Ah ! voilà !...

ELLE. — Attends, approche un peu. *(Elle tire à elle le* Journal.*)*

LUI. — Voyons les L... Voici les D, les E, les F... *(Il tourne la page.)* ... les G.., les J...

ELLE. — Nous approchons...

LUI. — Ah ! quelle émotion... *(Il s'éponge avec son mouchoir.)* Le plus beau jour de ma vie !...

ELLE. — Oui, ne perdons pas de temps.

LUI. — Voici les L... Ah ! ma pauvre femme, je crois que je vais défaillir de joie...

ELLE. — Ah non ! Ne fais pas ça, c'est pas le moment. Il faut au contraire savourer notre bonheur...

LUI. — Tu as raison. Attends. Laisse-moi mettre mes lunettes pour mieux voir. *(Il met ses lunettes en tremblant.)*

ELLE. — A présent, savourons...

LUI, *posément.* — Voyons... Labbé, Lacaille, Lafeuille, Lagoulette, Lajeunesse, La Kariâtre, Lamarche, Laplume.

ELLE. — Eh bien ! ça vient ?

LUI. — Oui, nous approchons des T... Lardoire, Larigot, Lascare. Ah voilà ! ça y est, Latarte Jean-Joseph au Raincy, Latour Ernest à Florac.

ELLE. — Regarde bien...

LUI. — Latude André à Saint-Guénolé, Laurent Emile... *(Il regarde sa femme, sa femme le regarde. Ils sont abasourdis. Il tient toujours le* Journal. *Il enlève et remet ses lunettes.)*

LUI, *hésitant.* — L'as-tu vu ?

ELLE. — Quoi ?

LUI. — Mon nom.

ELLE. — Ton nom ? non.

LUI, *lentement.* — C'est une erreur. Recommençons : Latarte Jean-Joseph, au Raincy ; Latour Ernest à Florac ; Latude André, à Saint-Guénolé ; Laurent Emile, à Saint-Priest ; Lavasse Henry... Et pourtant, il n'y a pas d'erreur, je n'y suis pas. Laturlurette devrait se trouver entre Latude et Laurent, il n'y a rien. Qu'est-ce que cela signifie ?

ELLE. — Regarde à la fin, il y a peut-être du supplément...

LUI, *offusqué.* — Du supplément ! Je serais dans le supplément. Enfin, voyons... *(Il cherche à la fin de la nomenclature, il y a effectivement des noms en supplément. Son visage s'épanouit à nouveau.)* Tu as raison, femme, il y a du supplément ! *(Il lit.)* *(Bondissant.)* Ah ! elle est raide celle-là ! Carré-de-Cuir les a ! Cet imbécile de Carré-de-Cuir qui attend depuis quinze ans !...

ELLE. — Tu as bien lu ?

LUI. — Tiens regarde : Carré-de-Cuir Ursule, secrétaire de la mairie, à Pouilly-les-Haricots...

ELLE. — Il n'y a pas d'erreur, c'est bien lui.

LUI, *furieux.* — Est-il possible de donner ça au premier venu, comme ce Carré-de-Cuir, un individu grossier, qui ignore tout, qui n'a jamais rien fait pour le développement de la prospérité nationale, un imbécile en un mot. *(On sonne.)*

LUI. — Qu'est-ce donc ?

ELLE. — Va ouvrir, nous verrons... *(Il va ouvrir.)*

LUI. — Merci, facteur. Une dépêche...

ELLE. — C'est peut-être ça ! *(Il ouvre avec précipitation la dépêche, met ses lunettes et après avoir tourné le papier bleu dans tous les sens, il lit.)*

> Eloy Laturlurette à Pouilly-les-Haricots, impossible obtenir palmes avant que vos collègues plus anciens dans administration aient été nommés. Mille regrets. Votre dévoué : Le Baveu, député.

(Au comble de l'exaspération.) Ah ! l'animal, les voilà bien ces quinze-mille, ces goujats, ces va-nu-pieds, objet de notre dégoût et de notre mépris... Quand je te le disais ! ce propre à rien, cet animal malfaisant...

ELLE. — Bien, maintenant, je pense que tu n'hésiteras plus à voter pour le conservateur.

RIDEAU

La Première Rencontre

(EVANGILE)

En ce temps-là, Jésus parcourait la Judée,
Suivi de Jacque et Jean, les fils de Zébédée.
Or, comme le soleil incendiait leur front,
Ils entrèrent tous trois dans la forêt d'Ebron.
Et Jacques dit : « Seigneur, voyez ce sycomore,
« Couchons-nous à son pied !... » Jésus dit : « Pas encore! »
Plus loin, Jean s'écria : « Maître, entendez-vous pas
« Une source qui chante et soupire tout bas?
« Ecoutons sa chanson et buvons son eau fraîche. »
Et Jésus répondit : « La Loi que je vous prêche,
« Défend de s'attarder aux sources du chemin
« Avant d'avoir fini sa tâche, car demain,
« En vérité, je vous le dis, n'est qu'à mon Père :
« Un homme est en péril en ce bois, il espère
« Que quelqu'un surgira, soudain, pour le sauver ;
« Cet homme est ici près : l'entendez-vous pleurer?
« Hâtons-nous, hâtons-nous : la source de la vie,
« Plus que celle des bois, est vivement tarie...
« Tristes bergers, mauvais pasteurs, en vérité,
« Ceux que lassent la soif et le soleil d'été ! »
Et Jésus s'éloigna, suivi de ses disciples.
On entendait au loin de longs appels multiples,
Si terribles, si las et si désespérés,
Que les oiseaux des bois se taisaient effarés,
Et que les grandes fleurs et le petit brin d'herbe,
Que frôlait le Seigneur radieux et superbe,
En oubliaient, du coup, de saluer leur Dieu.
La clairière s'ouvrit et, soudain, en un lieu
Lugubre, plein de rocs, de lianes, d'épines,
Propice à l'embuscade et propice aux rapines,
Un lieu dont l'âpreté, la désolation
Semblaient faites pour l'antre horrible d'un lion,
Ils virent un voleur au sinistre visage,
A la bouche tordue, à l'œil torve et sauvage,
Souple comme un chacal, velu comme les loups,
Qui tenait un passant dans ses épais genoux,
Et menaçait déjà sa victime abattue
De son poing lourd, armé d'une lame pointue.
Jésus tendit la main en disant : « Sois sauvé! »
Et le bras que levait l'homme .. resta levé!
— On eut dit la statue en granit roux, du crime. —
Jacque et Jean, de sous lui, tirèrent sa victime.
C'était, dit l'Evangile, un marchand de Kérioth ;
Il venait du marché d'Ebron, et son chariot,
Demi-vide déjà de ses pièces de laine,
Etait là renversé, mais sa poche était pleine
(Le voleur le savait) de beaux deniers d'argent.
« Adore ton Sauveur, lui dirent Jacque et Jean,
« Et suis-nous sur les pas du Christ à barbe blonde,
« Car il est le Messie et le Sauveur du monde! »
Et l'homme répondit : « Certes, je le suivrai ;
« Mais plus tard, dans un mois... Aussitôt que j'aurai
« Bien placé mes deniers, bien cédé mon commerce. »
Puis redressant son char gisant à la renverse,
Pressé de rattraper ces longs instants perdus,
Il salua Jésus, Jacque et Jean confondus,
Et s'en fut à grands pas, vers le sud, vite, vite,
Comme si le voleur était à sa poursuite.
Jean montrant celui-là qui volait et tuait,
Toujours au même endroit, paralysé, muet,
Cria : « Que ferons-nous de ce brigand, ô maître?
« Il mérite la mort, ce voleur et ce traître,
« Si vous le permettiez, Jacque et moi, nous irions,
« A la ville chercher quelques centurions. »
Et Jésus répondit : « Non, cet homme doit vivre : »
« Après avoir jeté son long couteau de cuivre,
« Qu'il aille vers le nord, qu'il marche jour et nuit
« Jusqu'à l'heure où mon Père aura besoin de lui. »
Et le bandit sinistre et roux comme une bête,
Baissa, baissa plus bas encor sa lourde tête,
Se traîna jusqu'au Christ et, d'un geste câlin,
Baisa, les yeux en pleurs, sa tunique de lin...
Puis il s'en fut plus triste en la forêt plus sombre,
Suivi par son remords, comme on l'est par son ombre.
Jacque et Jean, stupéfaits, regardaient Jésus-Christ.
Et Jésus murmura : « Vraiment c'était écrit :
« L'un et l'autre il fallait qu'aujourd'hui je les sauve. »
Et Jean dit : « Quels sont donc cet Ingrat et ce Fauve? »
Et Jésus répondit en soupirant tout bas :
« L'un se nomme Judas et l'autre Bar-Abbas. »

THÉODORE BOTREL.

(Extrait des *Contes et Poésies*. Ondet, éditeur.)

LA MÉDAILLE DE 1870

A mes anciens frères d'armes.

Je veux de tes couleurs parer ma boutonnière,
Médaille au ruban vert! Ta couleur printanière
Rajeunit ma vieillesse et me rend mes vingt ans.
Quoiqu'il soit loin déjà, je me souviens du temps
Où, nous berçant encor d'une folle espérance,
Nous allions, pleins d'ardeur, nous battre pour la France.
Un train nous emporta. Le soir, un château fort
Nous montra ses remparts : nous étions à Belfort.
Sièges, attaques, combats, temps d'épreuve et de gloire,
Pourquoi vous évoquer? L'on connaît votre histoire.
Mais sur ce ruban vert au triple filet noir,
Où le deuil se mélange aux couleurs de l'espoir,
Je crois voir scintiller, comme à travers des larmes,
Les noms toujours vivants de ces compagnons d'armes
Tombés au champ d'honneur et qui dorment là-bas ;
Ton cadre noir nous dit : « Ne les oubliez pas ! »
Mais le vert, qui sur nous brille comme un emblème,
Répond : « Songez aux morts, mais espérez quand même,
Puisque de notre Alsace, en sauvant un lambeau,
Belfort a, sur ses murs, gardé notre drapeau !

Je veux de tes couleurs parer ma boutonnière,
Médaille au ruban vert ! Ta couleur printanière
Rajeunit ma vieillesse et me rend mes vingt ans
L'espoir c'est la couleur des anciens combattants.

ANTOINE JAILLET.

(Extrait de *Nuits d'Hiver*, un vol., Rey, éditeur, Lyon)

Eugène LEMERCIER



Eug. Lemercier

Le Chansonnier Eugène Lemercier



Frais, dispos, allègre et guilleret, toujours attentif et pressé, l'œil rieur avec un rien d'inquiétude, le chef dodelinant imperceptiblement, le petit père Lemercier — ainsi se désigne-t-il lui-même — traverse la vie en fredonnant, de l'allure d'un vestris qui irait au tournoi ou d'un spadassin se rendant à la danse. A cause qu'il a toujours à critiquer tel geste maladroit ou inopportun, ou telle poussée du sort, quelques-uns de ses camarades prétendent que Lemercier est atteint du délire de la persécution. Quelle erreur est la leur ! Cet homme observe, enregistre 'et, se modelant sur Figaro, se moque aussitôt de ce qui faillait lui causer de la peine : prompt à discerner le côté comique de toute chose — même lugubre — il achève dans un sourire le froncement de sourcils qu'il esquisse sous l'empire d'une pensée maussade, laquelle, d'ailleurs, lui est immédiatement motif à couplets; et si les pommettes, chez lui, se surmontent aujourd'hui d'un léger quadrillé de rides, c'est bien moins au souci passager qu'au rire fréquent et sonore qu'elles le doivent : son âme, loin d'être tourmentée et morose, demeure jeune, généreuse et satisfaite. Chansonnier né, Lemercier chansonne tout et tout le monde, lui compris, à tout propos, sans fiel, pour le plaisir de le faire ; et ce n'est qu'après coup souvent qu'il songe à tirer profit de ses rimes. Sa colère n'éclate que contre les faux chansonniers : écoutez-la gronder dans cette satire bonenfant.

LES FAUX « DANS LEURS ŒUVRES »

(Chanson dédiée à ceux qui la prendront pour eux)

Air : « *Ah ! voilà du bon fromage !* »

Les faux chansonniers ! Oh ! là ! là ! quelle engeance
Il faut, sans pitié, les démasquer d'urgence,
Quand ils font la roue, hélas ! à nos dépens,
Comme autant de geais parés de plum's de paons.

Ces piètres chanteurs se disent « dans leurs œuvres »
Et font au public avaler des couleuvres ;
Tous ces lascars-là, plagiaires impudents,
Sont plus menteurs que des arracheurs de dents.

Numa Blès, Hyspa, Weil, Bonnaud (Dominique)
Ont, au cabaret, un répertoire unique ;
Les plagiair's s'en font un programme excellent,
Ce qui les dispense, eux, d'avoir du talent.

Ces jolis cocos sont pleins de roublardise,
Il peut arriver qu'un spectateur leur dise :
« La chanson est d'vous, monsieur ? Elle est très bien ! »
Pour pas s'compromettre, ils ne répondent rien.

Si le spectateur y met de l'insistance,
Ils prennent alors un air de circonstance
Et disent, enfin ! tout en baisant les yeux :
« Oh ! cett' chanson-là, c'n'est pas c'que j'ai fait d'mieux ! »

Lorsque l'un d'eux chante une chanson d'Montmartre,
Devant le public, il s'étal' comme un' dartre,
Et, si le refrain produit beaucoup d'effet,
Il est convaincu que c'est lui qui l'a fait.

Celui qui l'a fait, il est de son village,
Car il n'en tir' pas un énorme avantage,
On lui coll' cent sous, à lui, pour le chanter ;
A l'autre, cent francs, pour mal l'interpréter.

D'aucuns, au piano, plaquent, sous les syllables,
Un premier accord aux harmoni's arabes,
Un second accord qui n'est pas sans défauts ;
Et, quant au troisième, il est tout à fait faux.

Ceux qui pontifi'nt, graves, tels que des papes,
Disent : « Les auteurs ne remport'nt que des tapes ! »
Exquise façon de cracher dans la main
Du chansonnier qui leur fait gagner du pain.

S'il n'existait pas, le chanteur au teint blême,
Le bon chansonnier s'interprét'rait lui-même ;
Mais, s'il n'existait plus un seul chansonnier,
Le mauvais cabot s'rait contraint d'se fouiller.

En gais Montmartrois, en modernes gavroches,
Nous chantons, bonn'ment, les deux mains dans nos poches ;
Le faux « Dans ses Œuvr's », lui, chante nos refrains,
Mais c'est dans nos poch's qu'il introduit ses mains.

Je rends sincèr'ment grâce aux bons interprètes,
Aux gens de talent qui chantent nos œuvrettes ;
Mais je n'hésit' pas à traiter d' polissons
Ceux qui, sans pudeur, s'attribu'nt nos chansons.

Et comme il a raison ! Le faux chansonnier est un être nuisible à tous les points de vue ; on ne peut s'imaginer tout le mal que fait à la chanson et aux chansonniers cet être sans scrupule, sans esprit et souvent sans talent. Le faux chansonnier prend, pour se produire en province — où il est presque certain que ne l'atteindront pas les rigueurs de ceux qu'il lèse — la qualité de poète montmartrois ; et, comme il est grossier, lâche et quelquefois « estampeur », quiconque, derrière lui, se présente, fièrement et dûment paré du même titre de poète de Montmartre, est considéré comme escroc et goujat. Je sais certaines villes où il suffit de se dire montmartrois pour se voir refuser radicalement logement et subsistance. D'autre part, toujours à l'affût des nouveautés, le faux chansonnier s'empare des œuvres fraîchement écloses et va les interpréter comme siennes dans

les casinos et concerts des départements ; parfois, il pousse l'audace jusqu'à imprimer et signer de son nom ou de son pseudonyme les vers que leur véritable auteur croit naïvement être le seul à posséder et à produire. De sorte que, lorsque celui-ci arrive sur la scène où l'a précédé son voleur, c'est lui, l'auteur, qu'on accuse de larcin. L'on a alors toutes les peines du monde à dissuader l'accusateur. Le cas s'est présenté plusieurs fois pour Lemercier, de qui si peu tenace est la rancune qu'il fit, ces tout derniers temps, une « tournée » en compagnie et sous la direction d'un personnage dont les manœuvres déloyales avaient causé semblable confusion. Il faut noter toutefois que le plagié n'eut point à se louer d'avoir été indulgent au plagiaire : celui-ci se conduisit durant tout le voyage de la façon la plus discourtoise.

*
* *

Parisien de Paris, afin de marquer, dès la première heure, sa vocation, Eugène Lemercier décida de naître, un 1er mars, rue Saint-Placide, dans la maison où, cinquante-deux ans auparavant, le jour avait été donné au poète Hégésippe Moreau. Mais disons de suite qu'il n'a actuellement que l'âge qu'il paraît et que l'état civil semble se tromper, en cela, d'une bonne douzaine d'années.

A onze ans, il fit sa première chanson ; à douze, il chantait en société ; à quinze, il faisait partie de la *Lyre bienfaisante*, à côté d'Edmond Teulet, son aîné de cinq jours, et de Jules Jouy déjà maître-ès-chansons. Mais son père, quoique très flatté d'avoir un rejeton qu'on applaudit, n'entend pas que le fiston s'attarde aux gaudrioles : Eugène, bon calculateur, doit compter autre chose que les pieds de ses vers et connaître un autre mètre que ceux qu'indiquent les règles de la prosodie. Et le voilà mètreur vérificateur en peinture.

Pourtant, il aligne des strophes en même temps que des chiffres et, dès que la révision des « mémoires » lui en laisse le loisir, il court les réunions où l'on chante. Il est de toutes les sociétés chansonnières ; et, dans toutes, il est apprécié et fêté. Des compositeurs le dissuadant bientôt de composer ses couplets sur des « ponts-neufs », il confie des chansons aux uns et aux autres et, peu après, il connaît la joie d'être chanté au café-concert. Il entre à la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique et se décide, ses droits d'auteur le lui permettant, à abandonner pour toujours la vérification.

Nous sommes en 1891, Georges Berr, de la Comédie-Française, l'entraîne, un soir, à une « amicale » de l'Association des Etudiants, où l'excellent comédien lui fait la surprise — combien agréable ! — de lui servir d'interprète dans *La Peinture verte*, auprès de Laugier qui dit *L'Enfant de neige*. On réclame l'auteur. Lemercier se présente, timide et rougissant, et risque quelques chansons.

On l'applaudit et, lui qui n'a pas encore quitté la rive gauche, se voit sacrer d'autorité poète-chansonnier montmartrois. Ennemi acharné de la fallace, Lemercier veut que ce titre soit justifié ; il se fait présenter à Emile Goudeau, à qui Trombert a confié le soin de former la troupe de l'Hostellerie du Lyon-d'Or, rue du Helder. On l'agrée. Il y a là Fragerolle, Durocher, Tiercy, Moynet, Goudezki, Mlle Nicolini : le nouveau venu entrevoit la célébrité. Et, de fait, Salis l'appelle bientôt au Chat-Noir : c'est la définitive consécration. Et tous les tréteaux, tous les tremplins de la « Butte » — le Tabarin, les Quat'-z-Arts, le Carillon (de la rue de la Tour d'Auvergne) — ou de la Vallée — le Chien-Noir, les Noctambules, le nouveau Carillon, le Grillon — réclament tour à tour le concours de Lemercier, dont la vogue grandit chaque jour et qui, travailleur infatigable, joint, à force de volonté, à ses qualités premières de chansonnier et de poète, celles de chanteur, de revuiste, de comédien, d'auteur dramatique et de mélodiste.

D'une voix qu'il avait sèche et mirlitonnesque, il fait un organe souple et solide. Donnant au couplet l'ampleur d'une scène, il crée la revue de cabaret — la revue d'actualité jouée par son ou ses auteurs et les camarades de tremplin — avec *Tout pour les Quat'-z-Arts* (mars 1894), que suivent *Autour du Quartier* (Noctambules, 1899), *Ça Dewet réussir* (Quat'-z-Arts, 1900), *Les Noctambules s'en fichent* (1905), *Cirons-nous les bottes* (1906) et quelques autres en collaboration avec Tourtal, au Carillon. Il donne entre temps des revues à spectacle dans divers cafés-concerts et music-halls : *Sur la Butte* (Divan-Japonais, 1897), *Vive la Butte* (Moulin-Rouge, 1898), *Paris au Parisien* (Concert-Parisien, 1898), *Le Hâvre à la Chine*, avec Albert René, collaborant pour la chronique locale (le Hâvre, 1900), etc. ; il écrit une comédie lyrique, l'*Eternel Roman*, musique de Désiré Dihau, qu'il joue lui-même sur la scène du Concert-Parisien, puis le *Mariage à la Guitare, Le Clocheton de Paimpol, Le Sauveteur, La Lutte pour la Gloire*, drame en cinq actes, *Ne mentez jamais, La Tulipe bleue, Le Pauvre de l'Epiphanie*, toutes pièces où il s'est réservé la « création » (le mot ici est juste) d'un ou de plusieurs rôles.

Depuis trois ans, Eugène Lemercier a quitté le cabaret pour se consacrer à la confection et à l'interprétation de son théâtre, qui fait songer à Octave Feuillet et à Mme de Girardin. S'étant adjoint une petite troupe de camarades comédiens, il « tourne » ou séjourne, ici, là, partout, en province, en Algérie, à l'étranger, au gré des engagements qu'on lui propose sans interruption et toujours plus brillants, car il laisse partout le souvenir d'un artiste probe et d'un camarade charmant. Mais il n'a point, pour cela, renoncé à son « tour de chant » ; et il est rare qu'on ne lui demande pas de donner quelques-unes de ses chansons en intermède dans les spectacles qu'il fournit. Car directeurs et impressarii n'ignorent point que son œuvre est considérable, diverse, et qu'il y choisit, avec un tact exquis, les couplets ou monologues qui conviennent à l'auditoire devant lequel il se doit présenter : il y en a pour tous les goûts et jamais celui du spectateur n'est

contrarié. C'est là une précieuse qualité par le temps qui court ! Ils savent également que si, par suite de circonstances imprévues, un trou vient à se produire dans le programme, Lemercier est idoine à le combler immédiatement et d'amusante façon : il recourt le plus souvent aux bouts-rimés, dont il est l'heureux rénovateur — encore que deux de ses confrères tard venus, lesquels prennent Dulot pour un perruquier cadurcien et l'Hôtel de Rambouillet pour un garni proche la gare du Montparnasse, se chicanent pour la propriété du titre de « créateur du genre » et se prétendent inventeurs de la chanson improvisée. Les *povres !* Et dire qu'il y a dans les cabarets, dits artistiques, un tas de médiocrités de cet acabit, étrangères non seulement à l'histoire de notre littérature, mais à notre syntaxe, voire à la grammaire la plus élémentaire; qu'elles y tiennent la place de talents établis, reconnus, et ne s'y maintiennent qu'à force de bluff, de plagiat et de pillage ! Comment s'étonner, après cela, que la production chansonnière soit de qualité douteuse où naguère elle triomphait, spirituelle et bien bâtie, et que s'avilisse chaque jour davantage le goût du public ?

Mais revenons à Lemercier, au sujet de qui il n'est pas sans intérêt de rééditer l'anecdote suivante. C'était, il y a une douzaine d'années, dans une ville bretonne où une « tournée » d'anciens chansonniers du Chat-Noir était en représentations. Un accident survenu à la toilette de l'un d'eux occasionne un « loup » que Lemercier est prié de réparer. Ce dernier entre en scène, narre plaisamment l'incident, demande des rimes et un sujet au public. Il chante la Bretagne hospitalière mais décoche, en passant, un trait à son hôtelier, trop enclin à nourrir ses pensionnaires de veau et de salade. La pointe déchaîne l'hilarité de tout l'auditoire, hormis le maître d'hôtel critiqué qui entend que « cela ne se passera pas comme ça ». Le lendemain, notre chansonnier est sommé, par exploit d'huissier, d'avoir « à rétracter, publiquement et dans les vingt-quatre heures, son infâme calomnie ». Au spectacle du soir, sous prétexte d'amende honorable, Lemercier lance un plaidoyer de deux cents vers du plus haut comique et d'une forme parfaite où son ironie ne fait qu'accentuer les griefs formulés la veille. Le récit de la visite de l'officier ministériel, s'excusant d'instrumenter dans de semblables circonstances, se termine sur une rime en *ieux*. Les autres chansonniers, demeurés en coulisses, entonnent alors en chœur ce vers de la *Carotte*, de Meusy :

Avec des larmes dans les yeux !

C'est du délire : on applaudit, on trépigne. Et l'hôtelier, pas mauvais diable au fond, se laisse envahir par le rire général et, pour sceller la paix, offre le champagne à toute la troupe.

* * *

Alors que presque tous les chansonniers de cabaret demeurent confinés dans une spécialité, Lemercier, avec un rare bonheur, aborde tous les genres. Dans le comique, il est gavroche, « parigot », blagueur et satirique sans amertume ni méchanceté. Ecoutez-le, dans *Les Éternels Pantins*, parler de nos Quinze-Mille :

Regardez, enfin, ces gens trop pratiques,
Riches députés qui n'ont qu'un seul tort :
En leur qualité d'hommes politiques,
Ils ont pour drapeau celui du plus fort.
Pour symboliser la conduite impie
De tel grand tribun, de tel beau parleur,
J'ai sur mes rayons plus d'une toupie
Dont, au moindre choc, change la couleur ;
J'ai des clowns qui font mainte pirouette,
Des caméléons et des chiens savants,
Des petits moulins dont la girouette,
Comme ces messieurs tourne à tous les vents.

Posant des questions sur les uns et les autres, il s'écrie, à propos des inutiles et coûteux déplacements ministériels :

Quand on inaugure un' statue,
Dans n'import' quel département,
Un d'nos homm's d'Etat s'évertue
A r'présenter l'gouvernement.
Sur cet être très réputé,
Je vais vous dir' la vérité :

Qui est-c' qui n'part pas sans biscuit ?
— C'est lui ! —
Qui est-c' qui banquèt' jour et nuit ?
— C'est lui ! —
Prononc' des discours
Qui dur'nt plusieurs jours
Et voyage en parcours gratuit ?
— C'est lui ! —
Qui est-c' qui vient lui tâter l'pouls ?
— C'est nous ! —
Et lui fait des succès fous ?
— C'est nous ! —

Mais, quèqu' temps après,
Pour payer les frais,
Qui est-c' qui fournit les bell's pièc's de cent sous ?
— C'est nous !...

Lorsqu'un savant découvre dans le Jura les ossements fossiles du pithécanthropus, Lemercier s'empresse de trouver autour de soi des échantillons de l'étrange animal :

On en trouve dans les notaires,
On en trouve dans les huissiers,
Les patrons, les propriétaires,
Et, surtout, dans les créanciers.
Enfin, devant monsieur le Maire,
Celui qui contracte un hymen,
Bien souvent, dans sa belle-mère,
En trouve un vivant spécimen.

Comme nombre de Parisiens, Lemercier a horreur du voisinage, mais les voisins lui rappellent à tout instant qu'ils existent; ce qui leur vaut d'être chansonnés :

Vous avez des fleurs sur votre fenêtre ?
Quand vous arrosez votre plantation,
Le voisin d'en-bas, cabrant tout son être,
Vous attrape et crie à l'inondation.
Le voisin d'en-haut, lui, jamais n'arrose,
Mais bat ses tapis d'un geste nerveux
Et, lorsque l'on veut sentir une rose,
On respire avec un tampon d'cheveux.

Deux voisins entre eux feraient bon ménage,
Mais, on a bien tort de se fréquenter.

Les femmes, grand Dieu! fleurs de cancanage,
Finissent toujours par se disputer.
Bref, un soir qu'avec son voisin l'on dîne,
Sur votre moitié, la sienne bondit
En disant, rageuse : « Ah! tu dis gredine
« Que j'ai dit, qu'il dit, que vous avez dit!... »

Mais la critique chez lui n'exclut pas la bonté· Dans *Les Autres,* après avoir blâmé les actes de certains et déploré quelques injustices sociales, il termine ainsi :

Pourquoi nous entredédaigner?
Nos mains sont faites pour se tendre
Et non pour nous égratigner.
Amis, sachons mieux nous entendre.
Sous les plis d'un même drapeau,
Que tout malheureux soit des nôtres!
Ah! cela serait grand et beau
Si l'on s'aimait les uns les autres!

Sensible et généreux, il déplore le scepticisme de notre temps : il demeure traditionaliste et le prouve en s'écriant à la chute de chaque illusion : « C'est dommage ! »

Comme actualiste, il se rapproche de Mac-Nab et de Jacques Ferny, mais il se sert d'un argot de faubourg qu'ils ignorent et qui colore ses couplets d'une teinte populaire ne rappelant en. rien les doléances de Jehan Rictus ni les brutalités d'Aristide Bruant : cet argot ne sent ni le crime ni la misère, il fleure bon l'établi et l'enclume; c'est l'argot honnête de l'ouvrier, du travailleur parisien. Qui ne se rappelle *L'Entrevue franco-russe, La Gifle de Baudin?* et ce *Pour bien voir le Czar*, que toute la France a chanté pendant plusieurs années?

Pour bien voir le Czar,
Faut pas rester tard
Dans son plumard!

Ses romances idylliques manquent souvent d'austérité et rappellent, comme forme et fond, certaines chansons de Béranger. Il en est de même de quelques-uns de ses contes chantés, péchés de jeunesse, qu'il faut reléguer à l'enfer des bibliothèques. Mais je dois me hâter de signaler quelques contes et légendes tout à fait délicieux où le chansonnier cède la place au poete; tels sont: *Le Nouveau Petit Poucet, La Légende du Béret, Le Meurtre de Polichinelle, La Légende de l'Ex-Voto,* dont on trouvera plus loin la musique, et *La Fleur d'or*, que je ne puis me retenir de citer.

La Sainte Vierge, un jour, désirait une rose;
Un séraphin, beau comme un Amadis,
Vint cueillir sur la terre une fleur fraîche éclose
Pour l'apporter, très pure, au Paradis.

Mais, à peine ici-bas, il rencontra ma blonde,
Par un matin calme de Fructidor;
Et, devant ses cheveux, les plus soyeux du monde,
Le séraphin crut voir une fleur d'or.

Tandis qu'elle rêvait autour de la pelouse
— Fleur animée emmi les autres fleurs —
La rose du Bengale en paraissait jalouse,
Le bouton d'or semblait verser des pleurs.

L'Ange, au lieu d'une rose, au ciel rapporta l'âme
De la mignonne aux longs cils de velours.
Et depuis, de douleur, mon pauvre cœur se pâme :
Ma mie est morte... et je n'ai plus d'amour.

La diversité de son œuvre a valu à Eugène Lemercier d'être interprété par tout ce que le café-concert compte d'étoiles, d'Yvette Guilbert à Mayol, en passant par Mercadier, Anna Thibaud, Paula Brébion, Morton, Maurel, Perval, Yvonnec, de Lilo, Lejal, Dickson et je ne sais combien d'autres.

***

Travaillant sans cesse, Eugène Lemercier a toujours quelque ouvrage sur le chantier. Si le labeur en train est à un point qui nécessite une trêve, elle est aussitôt employée à la révision et à la réfection d'œuvres anciennes qui ne présentent point, à l'examen de l'auteur, toutes les qualités de style, d'élégance ou d'esprit désirables et que la rapidité du premier jet avait fait négliger. C'est ainsi que ce rimeur riche et fécond — qui a pénétré à fond toutes les règles de la prosodie et les sait appliquer, qui ne se sert jamais d'un terme ou d'une locution sans en connaître le sens exact, à qui les difficultés grammaticales les plus ardues sont familières — s'est donné pour tâche de mettre au point *ne varietur* les cinquante mille vers sortis de sa plume.

« Si plus tard, dit-il, lorsque je ne serai plus là, il prend fantaisie à mon fils de publier mes œuvres complètes, je veux qu'elles ne présentent aucun défaut, tout au moins en ce qui concerne la forme. »

Ce scrupule honore un auteur; et je ne saurais trop féliciter Lemercier de le manifester à une époque où l'art français subit l'assaut du futurisme, du cucurbisme, du zutisme et du loufoquisme, où la bassesse triomphe au théâtre et l'ordure au café-concert.

Heureusement que, de tous côtés, les bonnes volontés surgissent qui vont combattre ce triste et dégoûtant état de choses et tenter de ramener sur la scène, en même temps qu'une forte dose de saine gaieté, un peu de la noblesse et de l'enthousiasme qui sont la caractéristique de notre race, et rendre à notre bon public, dont on a corrompu le goût, des spectacles dignes de lui et en harmonie avec le génie français. Oh! il n'y a pas à se leurrer! La lutte sera chaude : on est descendu si bas que le courant sera très dur à remonter. Mais on y parviendra, j'en ai la ferme conviction.

Et quand l'œuvre d'épuration sera terminée, les artistes véritables n'auront qu'à fouiller dans les chansons et poésies si nombreuses d'Eugène Lemercier et de quelques autres, restées sous la poussière des arrière-boutiques durant des années : ils trouveront là de bonnes chansons bien françaises, de celles qu'on est fier de faire entendre, apprécier et applaudir, de celles qui ont valu à notre pays sa réputation de franche et réconfortante bonhomie, dont on se divertit sainement et qu'on n'a pas honte de fredonner.

Ce jour-là — qui est peut-être plus prochain qu'on ne le suppose — les bons fabricants de couplets s'aligneront et Eugène Lemercier retrouvera sa place au premier rang.

LÉON DE BERCY.

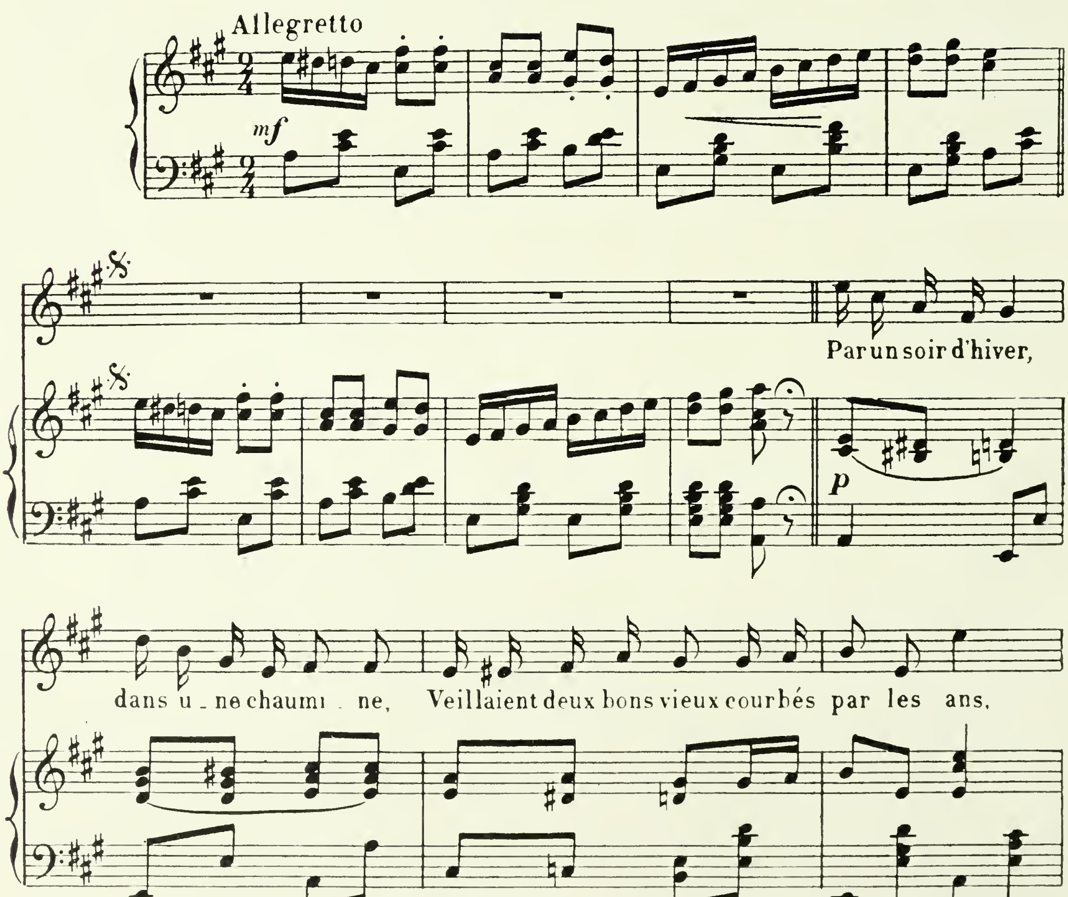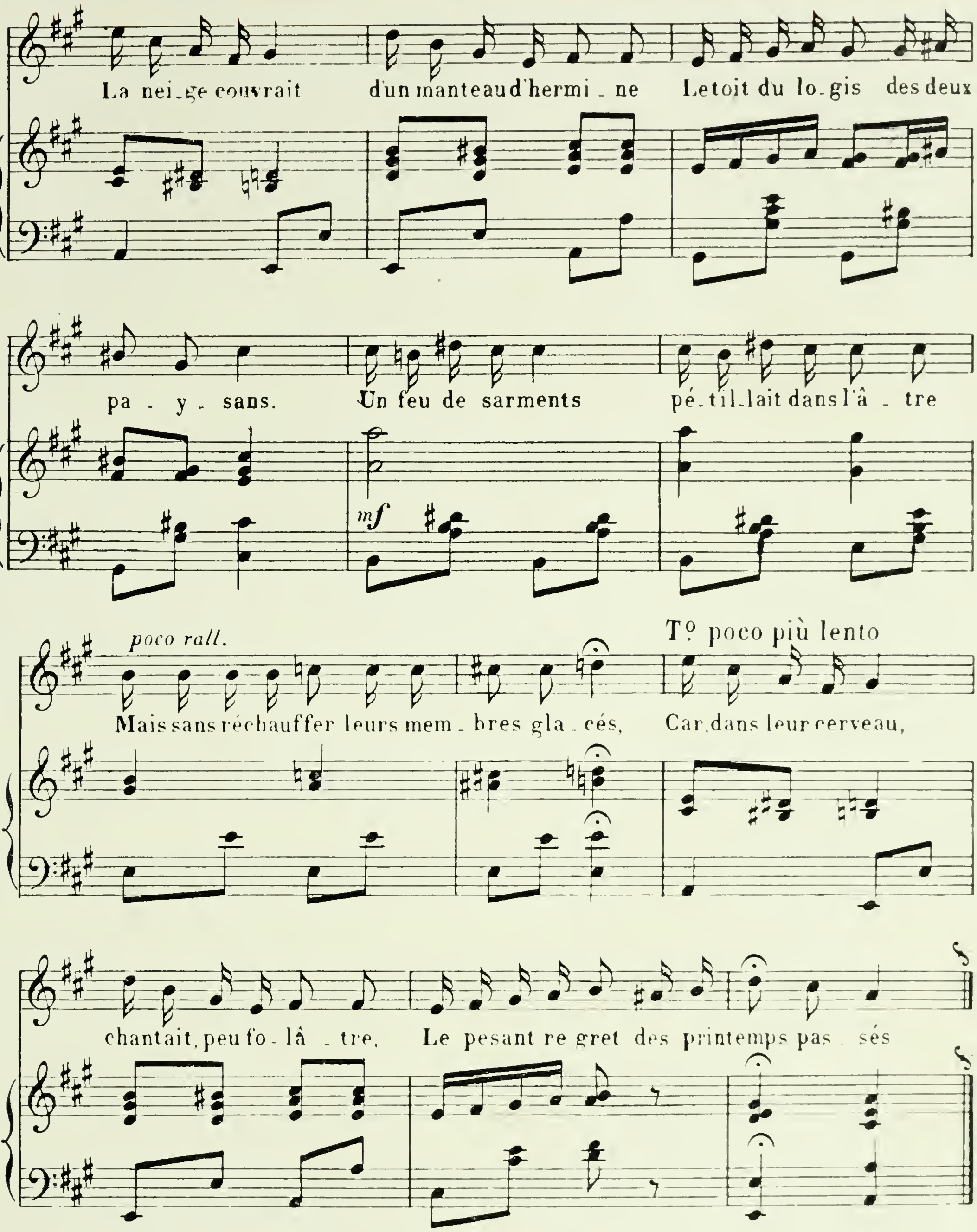


LE DERNIER PRINTEMPS

LÉGENDE

Paroles d'EUGÈNE LEMERCIER

Musique de GEORGES PICQUET





I

Par un soir d'hiver, dans une chaumine,
Veillaient deux bons vieux courbés par les ans;
La neige couvrait d'un manteau d'hermine
Le toit du logis des deux paysans.
Un feu de sarments pétillait dans l'âtre,
Mais sans réchauffer leurs membres glacés,
Car, dans leur cerveau, chantait, peu folâtre,
Le pesant regret des printemps passés.

II

Presque jusqu'au bout ma route est suivie,
Disait le vieillard, sans effroi, j'attends,
«Mais j'aurais voulu quitter cette vie
Par le clair soleil d'un riant printemps.
Moi, disait la vieille, au front tout morose,
Quand je vois les champs poudrés à frimas,
J'ai peur de mourir sans la moindre rose
Et sans le parfum d'un brin de lilas.

III

Soudain, le bois mort festonné de givre,
Que l'on s'apprêtait à mettre au cellier,
Redevenu vert, se mit à revivre
Ainsi qu'aux beaux jours de l'avril dernier.
Et tous les joyaux que contient la flore,
Roses thé, muguets, lys épanouis,
Gerbe parfumée et multicolore,
Charmèrent, des vieux, les yeux éblouis.

IV

Le cœur rajeuni de voir, en décembre,
Cette illusion du printemps vermeil,
A l'aube du jour, les vieux, dans leur chambre,
S'étaient endormis du dernier sommeil.
Et ce fut ainsi qu'on mit sur leur tombe
L'odorant lilas au feuillage vert,
Le lys aussi blanc que neige qui tombe
Et la rose rouge en plein cœur d'hiver.

La Vierge du Raz

Tout en haut du cap tragique,
Sur son trône granitique
Qu'encensent les embruns fous,
La Vierge inclinant la tête
Illumine la tempête
De son sourire si doux.

Et sa main berceuse et blanche
Retient l'enfant qui se penche
— Immense et léger fardeau ! —
Vers le naufragé farouche
Qui défaille et dont la bouche
Lance un ultime Credo !

Et Jésus, comme sa Mère,
Sourit à la vague amère,
Sourit au cap ravagé,
Sourit au Noroît qui vente,
A tout le raz d'épouvante,
Au naufrage, au naufragé.

A ces sourires sublimes,
Tous les démons des abîmes,
Soudain, se sont apaisés...
Et l'Enfer de Plogoff chante
Et la mer est moins méchante
Dans l'anse des Trépassés !

Or, à la vague en furie
Sourira, toujours, Marie,
Toujours sourira Jésus ;
Car, sur ce roc monotone,
Elle n'est qu'une Bretonne,
Il n'est qu'un Breton de plus.

Déjà la Mère adorable
Y fait le geste admirable
De la Bretagne au cœur fier
Qui se résigne au martyre
Et tend — avec un sourire —
Ses petits gâs à la mer !

THÉODORE BOTREL.

Vieilles Maisons

A Jules Claretie

Toutes difformes et pareilles,
Elles ont l'air de bonnes vieilles,
Et les toits minces et petits
Semblent des bonnets aplatis
Qui leur tombent sur les oreilles.

Elles sont lasses et ridées,
Les vieilles immobilisées !
Elles se voûtent et parfois
Dans leurs discours baissent la voix
Sous l'affront d'obscures risées...

Mais quand le soir tombant les mure
Dans la profonde sépulture,
L'une et l'autre, lentement,
Elles s'approchent... on entend
Comme des lèvres qui murmurent...

Dans l'ombre qui les ressuscite,
Elles parlent très bas, très vite !
Et les glycines sous le vent
Sont autant de cheveux vivants
Dont le désordre les irrite.

Dans leurs plaintes sempiternelles,
Voici que luisent des prunelles :
Elles suivent sur le chemin
Un fantôme du temps lointain
Qui fuit, sans s'arrêter près d'elles.

Puis, peu à peu, elles se lassent...
Leurs sourires sont des grimaces...
Un à un, s'éteignent leurs yeux...
Vers un sommeil sans rêves bleus,
Une à une, penchent leurs faces.

Alors les bonnes, bonnes vieilles
Se rendorment toutes pareilles
Sous les toits minces et petits,
Et dont les bonnets aplatis
Leur retombent sur les oreilles.

PIERRE AGUÉTANT.
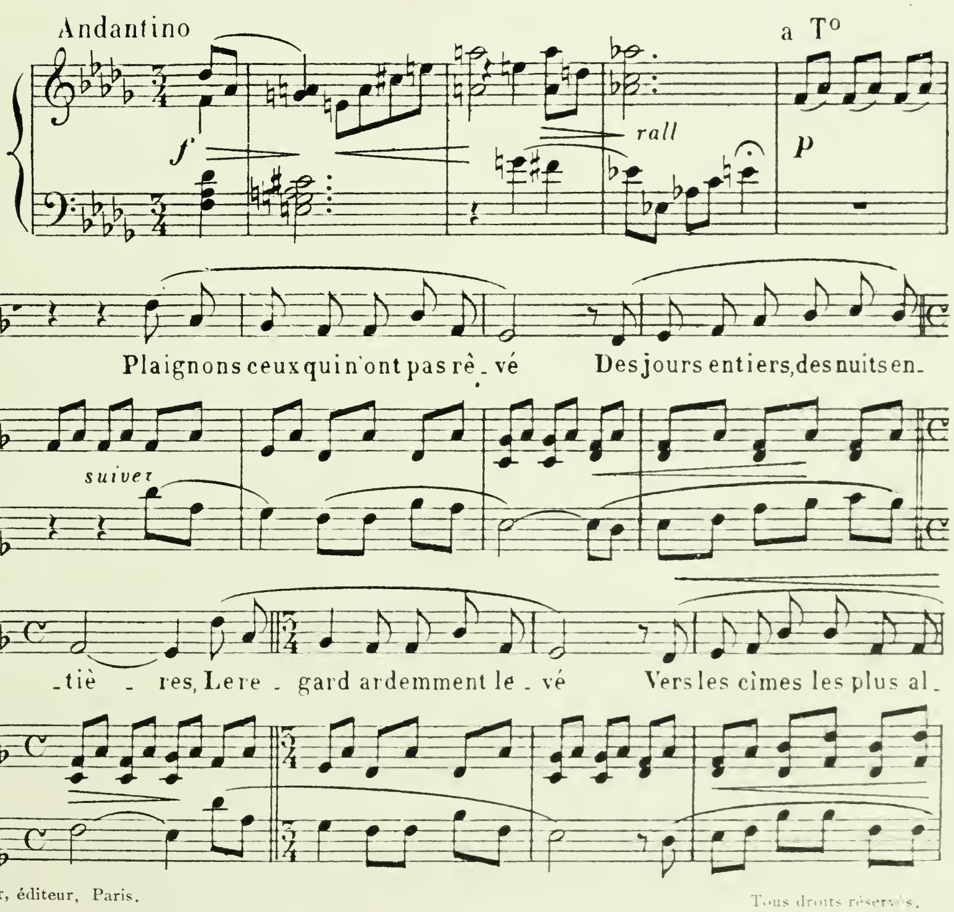


LA CHANSON DES RÊVES

Paroles de Théodore BOTREL

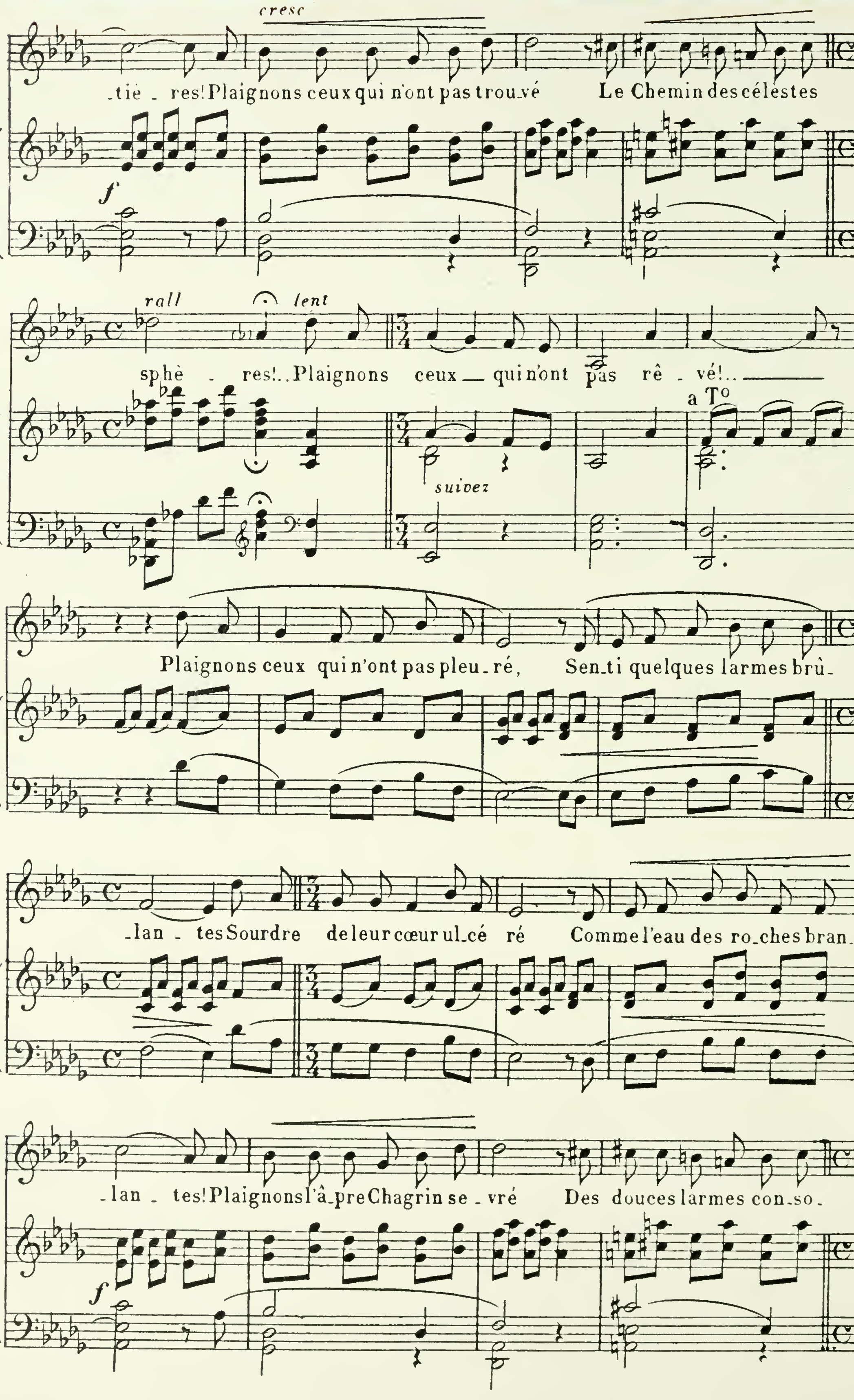
Musique de A. COLOMB
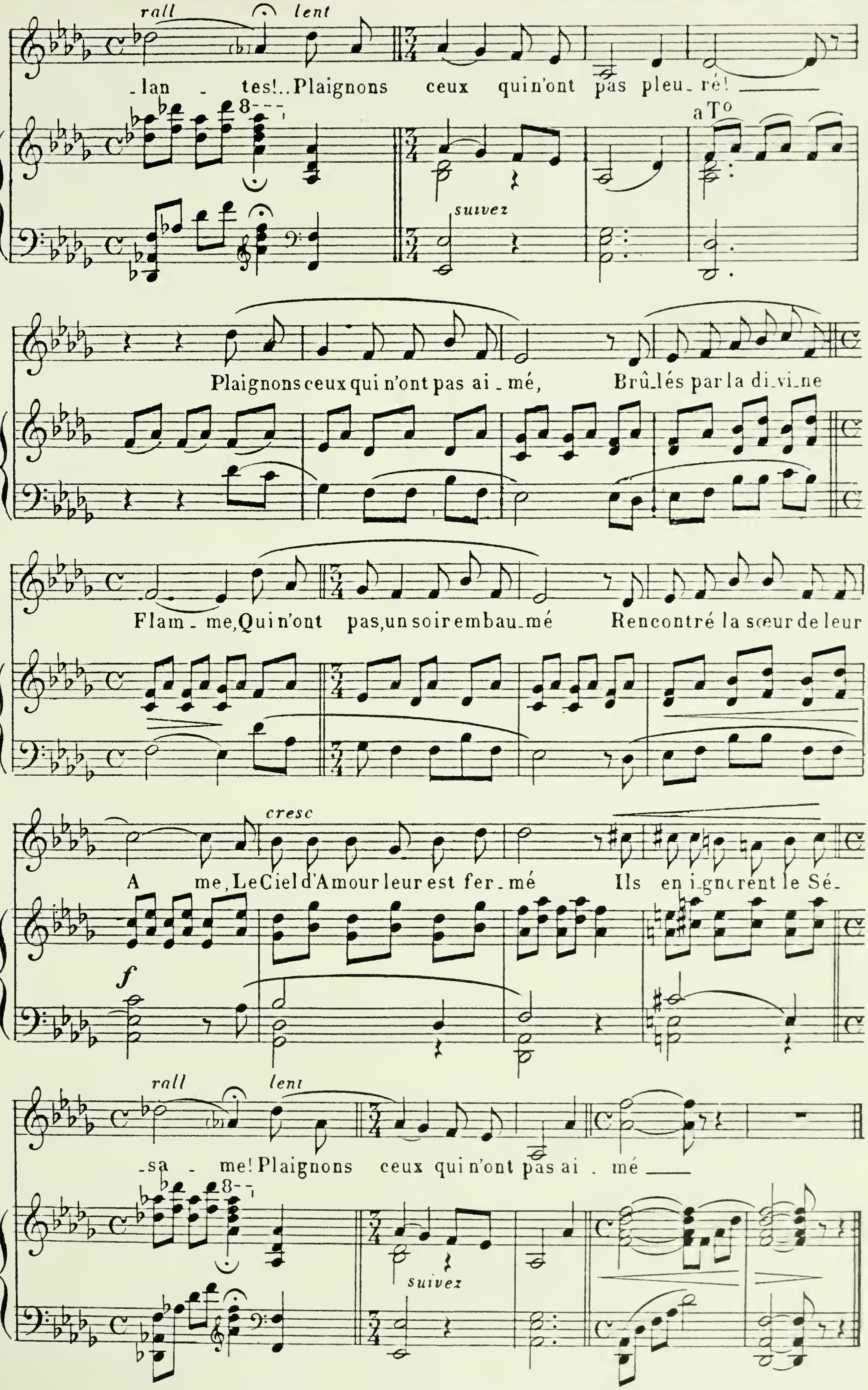
Mlle Yvonne Brothier, charmante et toute jeunette élève du Conservatoire encore, est déjà très appréciée dans les grands Concerts parisiens, et à ceux de la société bretonne-normande « La Pomme » fut très applaudie, notamment lors du Congrès de cette Société, à Quimperlé, l'an dernier. — Depuis lors, d'interpréter les œuvres de Théodore Botrel dans le seyant costume de Pont-Aven, elle s'est si bien « bretonnisée » que le bon poète Eugène le Mouël, président de « La Pomme » disait dans un de ses récents discours : « Mlle Yvonne Brothier est née en Bretagne, à Quimperlé, l'année dernière. »

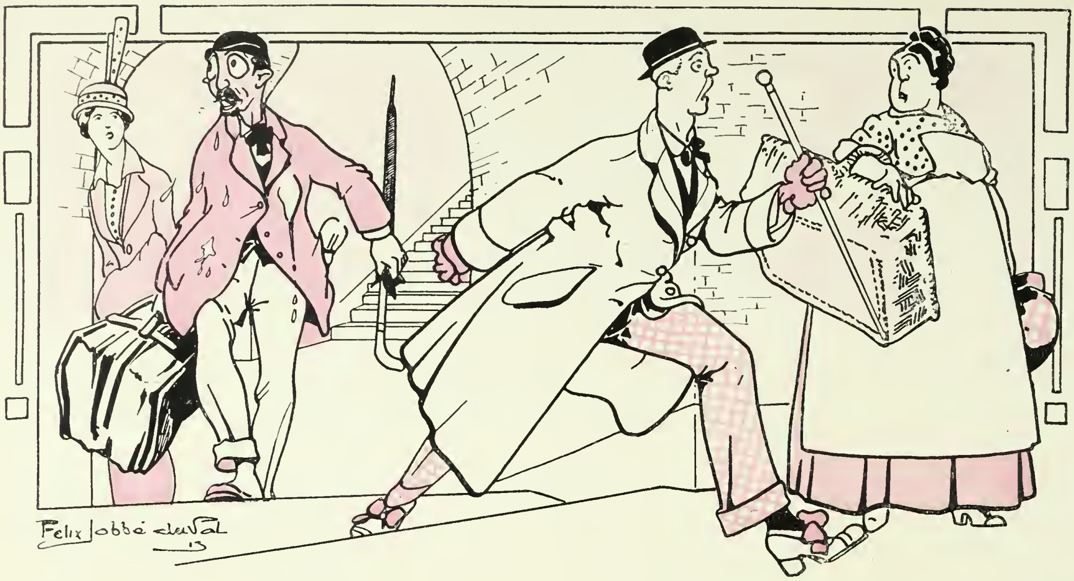
Plus tard, quand le Conservatoire aura fait d'elle le rossignol applaudi de quelque officiel et grave Opéra-Comique, nous sommes certains que, fidèle à ses amis des débuts, elle voudra toujours demeurer la petite « Mimi Fauvette » de La Pomme. »



(1) Gallet, éditeur, Paris.


cresc
-tiè - res! Plaignons ceux qui n'ont pas trou-vé Le Chemin des célestes
f
rall
lent
sphè - res!.. Plaignons ceux — qui n'ont pas rê - vé!..
a T°
suivez
Plaignons ceux qui n'ont pas pleu-ré, Sen-ti quelques larmes brû-
-lan - tes Sourdre de leur cœur ul-cé ré Comme l'eau des ro-ches bran-
-lan - tes! Plaignons l'â-pre Chagrin se - vré Des douces larmes con-so-
f


rall
lent
-lan - tes!..Plaignons ceux qui n'ont pas pleu_ré!
8
a T°
suivez
Plaignons ceux qui n'ont pas ai_mé, Brû_lés par la di_vi_ne
Flam_me, Qui n'ont pas, un soir embau_mé Rencontré la sœur de leur
A me, Le Ciel d'Amour leur est fer_mé Ils en ignorent le Sé-
cresc
f
rall
lent
-sa - me! Plaignons ceux qui n'ont pas ai_mé
suivez
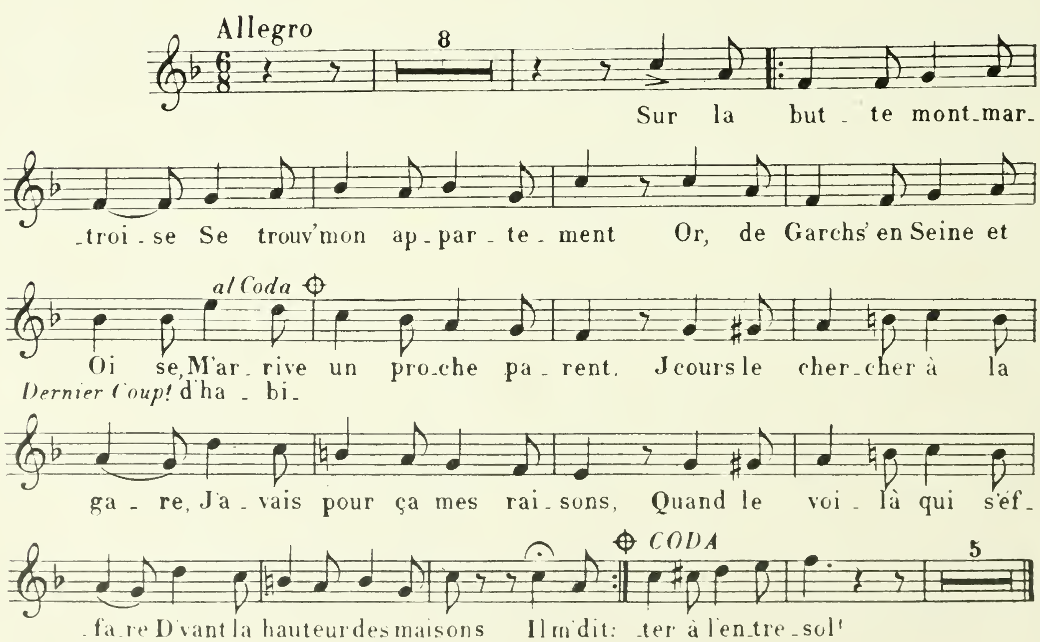


LES MARCHES DU MÉTRO

CHANSON-MARCHES

Paroles de E. LEMERCIER & V. TOURTAL

Musique de E. LEMERCIER



Sur la butte montmartroise
Se trouv' mon appartement,
Or, de Garch's, en Seine-et-Oise,
M'arrive un proche parent.

J'cours le chercher à la gare,
J'avais pour ça mes raisons,
Quand le voilà qui s'effare
D'vant la hauteur des maisons.

Il m'dit : « J'en ai la colique,
Ces étag's vont m'esquinter,
Je n'peux, étant asthmatique,
Ni descendre, ni monter ».

Je lui réponds, d'un' voix franche,
Tout en me poussant du col :
« Rassure-toi, ma vieill' branche,
Car j'habite à l'entresol.

Je veux, à tes faibles gigues,
Eviter de marcher trop
Et, pour ne pas qu'tu t'fatigues,
Nous allons prendr' le métro. »

Comme deux amis intimes,
Nous partons, bras d'ssus, bras d'ssous,
Et, pour mes trente centimes,
La dam' m'en coll' pour six sous.

Nous descendons quelques marches,
Moi, je filais en avant,
Suivi de mon enfant d'Garches
Qui soufflait en me suivant.

Au bout de quelques minutes
— Ah ! ce métro, quel express !
Bien raffermis sur nos flûtes,
Nous arrivons à Barbès.

J'descends quatre-vingt-huit marches,
Pour le train correspondant,
Suivi de mon enfant d'Garches
Qui s'grattait en me r'gardant.

Mais, perdu dans ces dédales,
Je me trompe de côté ;
Et nous arrivons aux Halles ;
Je n'le vois qu'un' fois r'monté.

Je r'descends soixant'-dix marches,
Cette fois en enrageant,
Suivi de mon enfant d'Garches
Qui marchait en s'épongeant.

Mais, dirigeant mal ma barque,
Je m'trompe encor de côté,
Au Châtelet je débarque,
Je n'le vois qu'un' fois r'monté.

Je r'descends quatre-vingts marches,
Un peu moins tambour battant,
Suivi de mon enfant d'Garches
Qui descendait en boîtant !

Mais, gâteux jusqu'à la moëlle,
Je m'tromp' de ligne et, cett' fois,
Ce n'est, hélas ! qu'à l'Etoile
Que, navré, j'm'en aperçois.

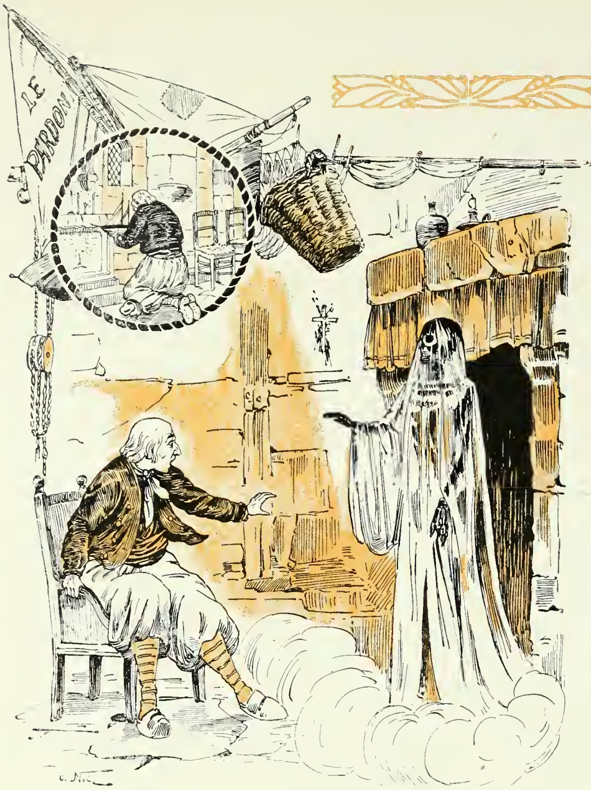
Je r'descends soixant'-quinz' marches,
J'en remonte à peu près cent,
Suivi de mon enfant d'Garches
Qui, derrièr' moi, crachait l'sang.

Enfin ! au pied de la Butte,
Nous arrivons, sans impair,
A deux pas de ma cahute,
Mais, comm' j'habit' ru' Müller,

Je r'mont' cent cinquant'-sept marches,
Mais deux par deux à la fois,
Suivi de mon enfant d'Garches
Qui criait comme un putois.

Comm', sur le seuil de ma porte,
J'lui montrais mon numéro,
Mon parent m'dit, d'un' voix morte :
« C'est-il encor le métro ? »
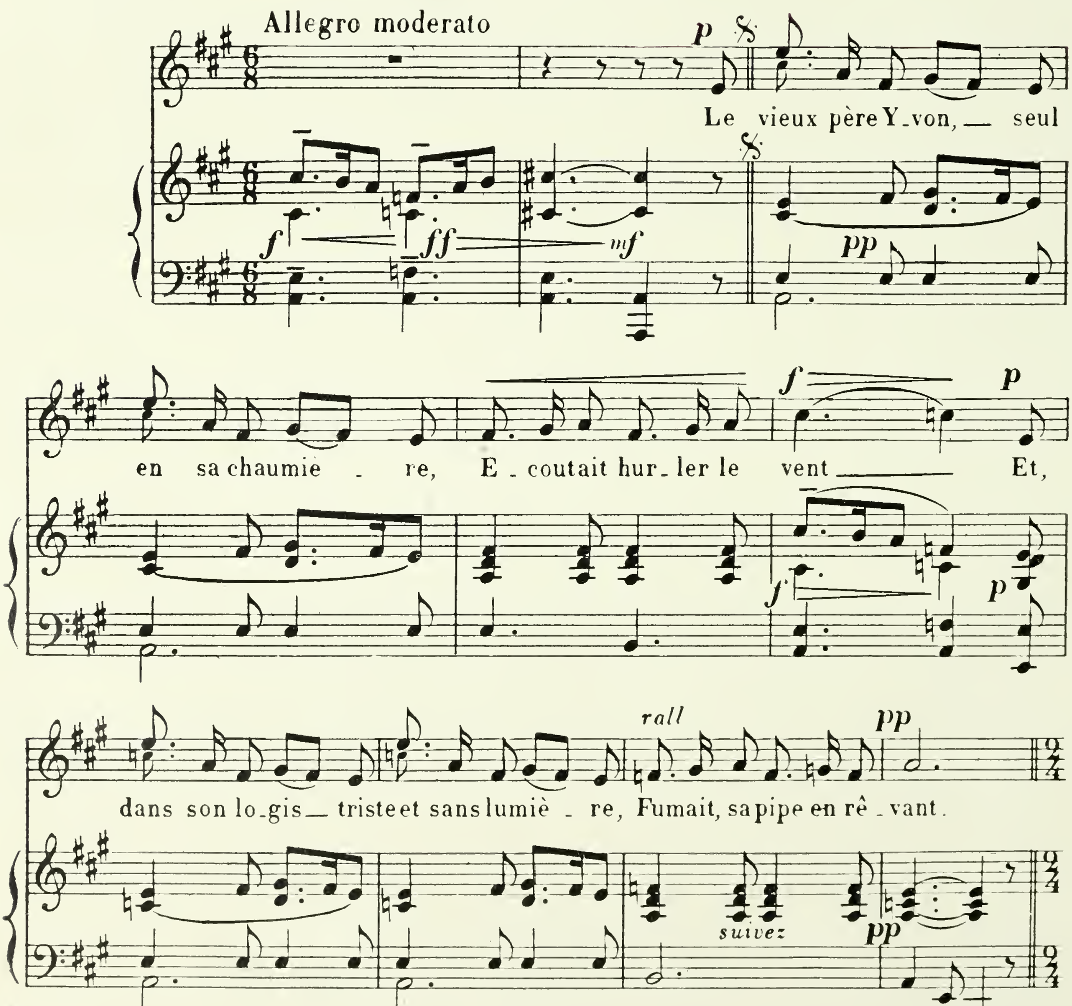
— Non, lui dis-j', d'un air aimable,
C'est ma maison, mon vieux Paul,
Tu vois comm' c'est agréable
D'habiter à l'entresol !
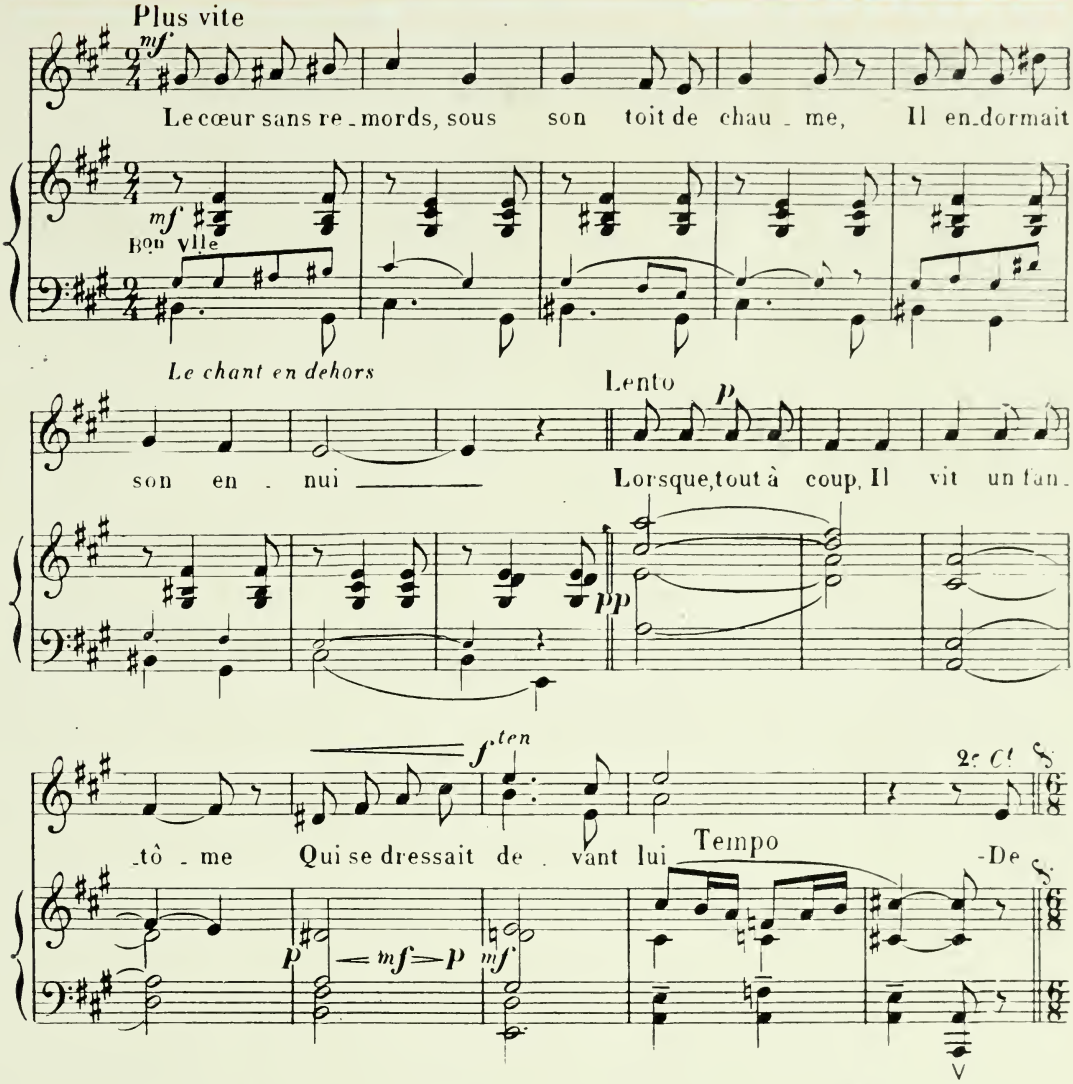


La Légende de l'Ex-Voto

Paroles d'EUGÈNE LEMERCIER

Musique d'ÉMILE DOLOIRE





II

De défunt Karnac, je suis l'âme en peine,
Dit l'esprit, ne tremble pas,
Ainsi qu'un damné, la nuit, je me traîne,
Parce qu'avant mon trépas
J'avais fait le vœu d'aller à la messe
Porter un petit bateau,
Et que je n'ai pas, selon ma promesse,
Fait bénir mon ex-voto.

III

Je suis un parjure, et Dieu, qui me blâme,
M'a mis parmi les maudits.
Tu peux, si tu veux, racheter mon âme
Et m'ouvrir le paradis.
De tes propres mains, avec patience,
Fais un bateau, mon bon fieu,
Et, pour le repos de ma conscience,
Cours le porter au saint lieu.

IV

Or, huit jours durant, sombre en sa bicoque,
Yvon, dans de l'acajou,
Du bateau promis façonna la coque
Et fit un petit bijou.
Proue et gouvernail, dunette et mâture,
Il était presque fini
Quand il le porta, mais, sans la voilure
Pour qu'il fut plus tôt béni.

V

Mais, craignant que Dieu ne se formalise
D'un travail inachevé,
Quelques jours après, le vieux, à l'église,
S'en fut dire trois AVE.
Lors, il tressaillit jusqu'au fond des moëlles,
Car, à son généreux don,
Un ange du ciel avait mis des voiles
Avec ces mots : LE PARDON !

LA FEUILLE D'ACANTHE

Seul vestige, à peu près, d'un temple très ancien,
Dans l'herbe gît un vieux chapiteau corinthien...
Par un inexplicable et surprenant mystère,
Le reste a disparu peu à peu dans la terre;
De la trappe implacable où sombra le décor,
Seul le vieux chapiteau de pierre émerge encor.
Mais la pluie et le vent, le soleil et la mousse,
— Ce qui tombe, ou qui souffle, ou qui darde, ou qui
De leurs imperceptibles dents ont grignoté [pousse! —
Les détails précieux de l'ouvrage sculpté.
Depuis douze cents ans, sans chocs, sans brusqueries,
Les végétaux rongeurs et les intempéries,
A sa destruction préposés par le Temps, [temps! —
— Les uns bourreaux d'hiver, les autres de prin-
Désagrègent si bien son écorce en poussière
Qu'il n'est plus aujourd'hui qu'une masse grossière!
Ce suprême débris d'un Parthénon géant,
Grain par grain doucement rentre dans le néant,
Et, retouché sans fin par un ouvrier gauche,
Le chef-d'œuvre accompli redevient une ébauche!
Encor quelques décembre, encor quelques avril,
Et c'en sera fini du quadruple profil!
Rien ne subsistera de la courbe élégante
Que ce bloc doit encore à sa dernière acanthe!...
En effet, dans un angle un peu mieux protége,
Une feuille d'acanthe au relief ouvragé
Pare encor d'un semblant de grâce et d'harmonie
Le front découronné du marbre à l'agonie...
Mais son contour, jadis nerveusement fouillé,
S'estompe dans le bloc verdâtre et fendillé,
Car la feuille de pierre aux racines brisées
Meurt de trop de zéphyrs et de trop de rosées!

Or, près du chapiteau qu'habite le lézard,
Une acanthe — une vraie — a poussé par hasard;
Et l'on voit s'opposer sur sa tige débile,
La feuille frissonnante à la feuille immobile...
La plante avec sa sève et sa fragilité,
O marbre! a triomphé de ta solidité!
L'acanthe que voici sort de l'antique souche!
Et c'est toujours la même, en la touchant, qu'on touche!
Les siècles écoulés, l'œuvre du grand semeur
Vit et palpite encor près du marbre qui meurt,
Car le soleil et l'eau, tout ce qui t'use, ô marbre!
Verse l'éternité dans la plante et dans l'arbre...
Cette acanthe a passé que l'homme martela,
Mais le modèle est toujours là...

MIGUEL ZAMACOIS.

Bretons de Paris

Nous ne sommes pas nés, ma sœur, sur cette terre
Vers qui nos yeux se sont envolés bien souvent;
Nous n'avons pas grandi dans un manoir austère,
Bercés par la chanson de la vague ou du vent.

Nous n'avons pas erré dans le bois du Mystère
Où Merlin l'Enchanteur allait jadis rêvant,
Et que René, plus tard, parcourait solitaire,
Y cherchant la sylphide et son désir d'enfant.

Non, car c'est dans Paris, hélas, que nous passâmes
Ces premiers ans bénis où s'éveillent les âmes
Et dont le souvenir nous charme encor, si doux...

Mais que nous ressentions, aux fenêtres ouvertes,
Le mal d'être exilés de nos campagnes vertes
Et comme la Bretagne était vivante en nous!

HENRY D'YVIGNAC.

Extrait de *La Quenouille enrubannée*, préface de Charles Le Goffic, édition du *Breton de Paris*, 14, rue Vaneau. Paris.

LORRAINE

La Moselle, parfois, en Lorraine, au passage,
Parmi ses longs coteaux, dans son cours gracieux,
Reflète un si charmant et si pur paysage
Que, pour le croire vrai, l'on doit lever les yeux.

Tout ce pays abonde en semblables merveilles: [fleur;
Ses prés, ses bois, ses monts, sont pleins d'un air en
Son sol, plein de trésors; ses vergers, pleins d'abeilles;
Ses cités, pleines d'art et de haute valeur.

Une race énergique, obstinée et pensive,
Au langage un peu lent, à l'effort toujours prompt,
Aime d'amour sa terre exquise et la cultive
Avec cet âpre orgueil qui maintient jeune un front.

Cette race de fer a pour joyaux ses femmes,
Frêles dans le plaisir, fermes dans le tourment,
Elles viennent à vous, droites de corps et d'âme,
Et leur regard d'amour est net comme un serment.

Plus d'une en son salon, plus d'une en son village,
Elégante héritière assise au fond d'un parc,
Paysanne en sabots au chemin de halage,
Semble ta propre nièce, ô sainte Jeanne d'Arc.

EMILE HINZELIN.



Adagio Consolante

Le soleil, sur la mer, plonge en des lames d'or,
Allumant les vitraux du vieux cloître gothique
Qui, vers la fin du jour, sur la dune s'endort.

Plus un bruit ne s'entend de cloche ou de cantique,
L'écho des corridors depuis longtemps s'est tu,
Et la porte a grincé sur les gonds du portique.

Sur le mur, un volet, soudain, s'est rabattu,
Poussé timidement par la main pâle et fine
D'un vieillard au front chauve et de bure vêtu.

Une barbe d'argent flotte sur sa poitrine,
Il contemple la mer d'un regard apaisé,
D'un regard d'âme éteinte où plus rien ne domine.

Mais brusquement son front pâle s'est révulsé :
Une voile émergeant de la brume lointaine
A repeuplé son cœur des ombres du passé...

Et le moine, effrayé de sa foi peu certaine,
Sur le sol dur et froid s'agenouille humblement,
Et s'efforce à prier, mais la prière est vaine.

Alors il se relève et délicatement,
Tirant un violon d'une très vieille armoire,
Il promène l'archet sur l'antique instrument.

Et les notes, tantôt, montent dans la nuit noire,
Mêlant au vent du soir leurs lamentations,
Tantôt rasent des flots l'impénétrable moire,

Traduisant, tour à tour, désespoirs, passions,
Cris d'effroi prolongés en la plainte infinie
D'hymnes évocateurs de saintes visions.

Puis, sur un rythme lent de pâle rêverie,
S'élève enfin, parmi les airs silencieux,
Comme un remercîment de l'âme endolorie
Du vieillard éperdu qui contemple les cieux !
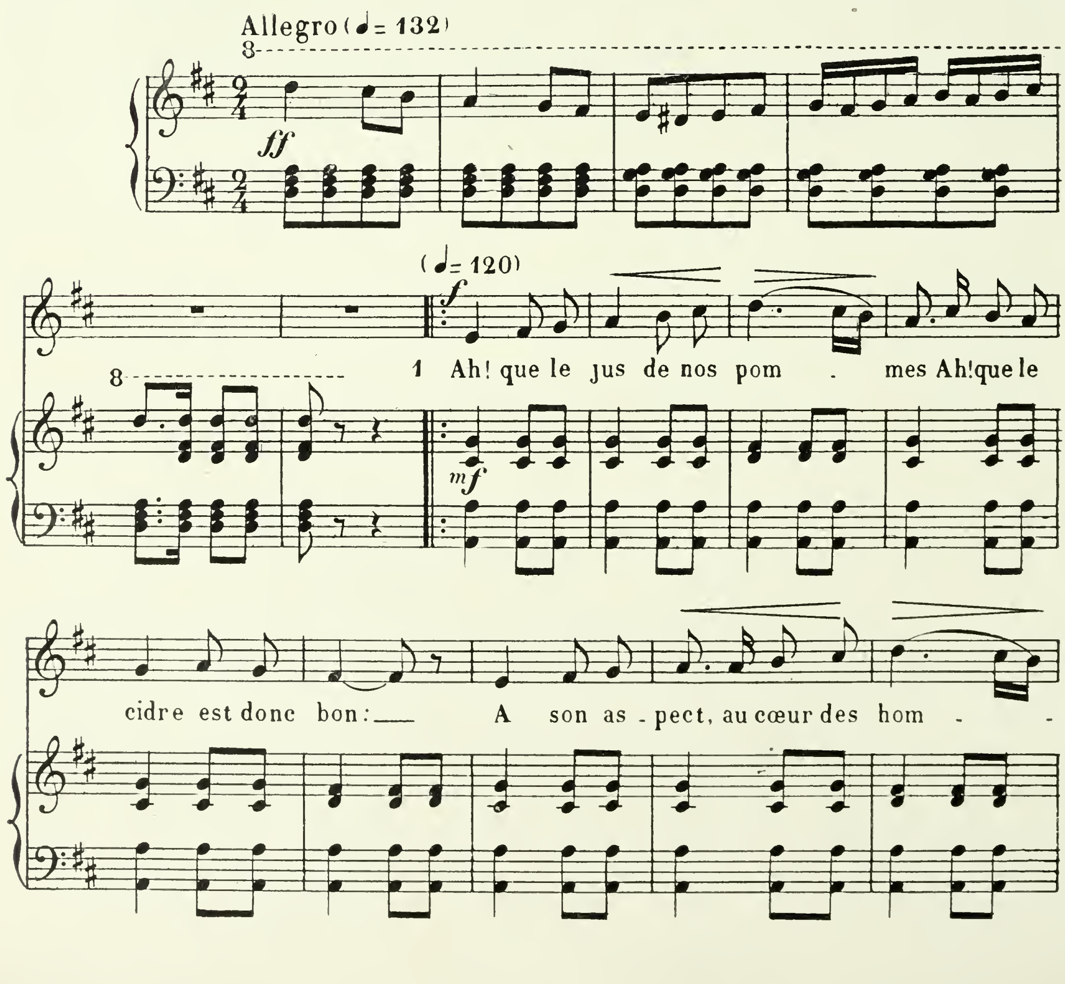
L. FORTOLIS
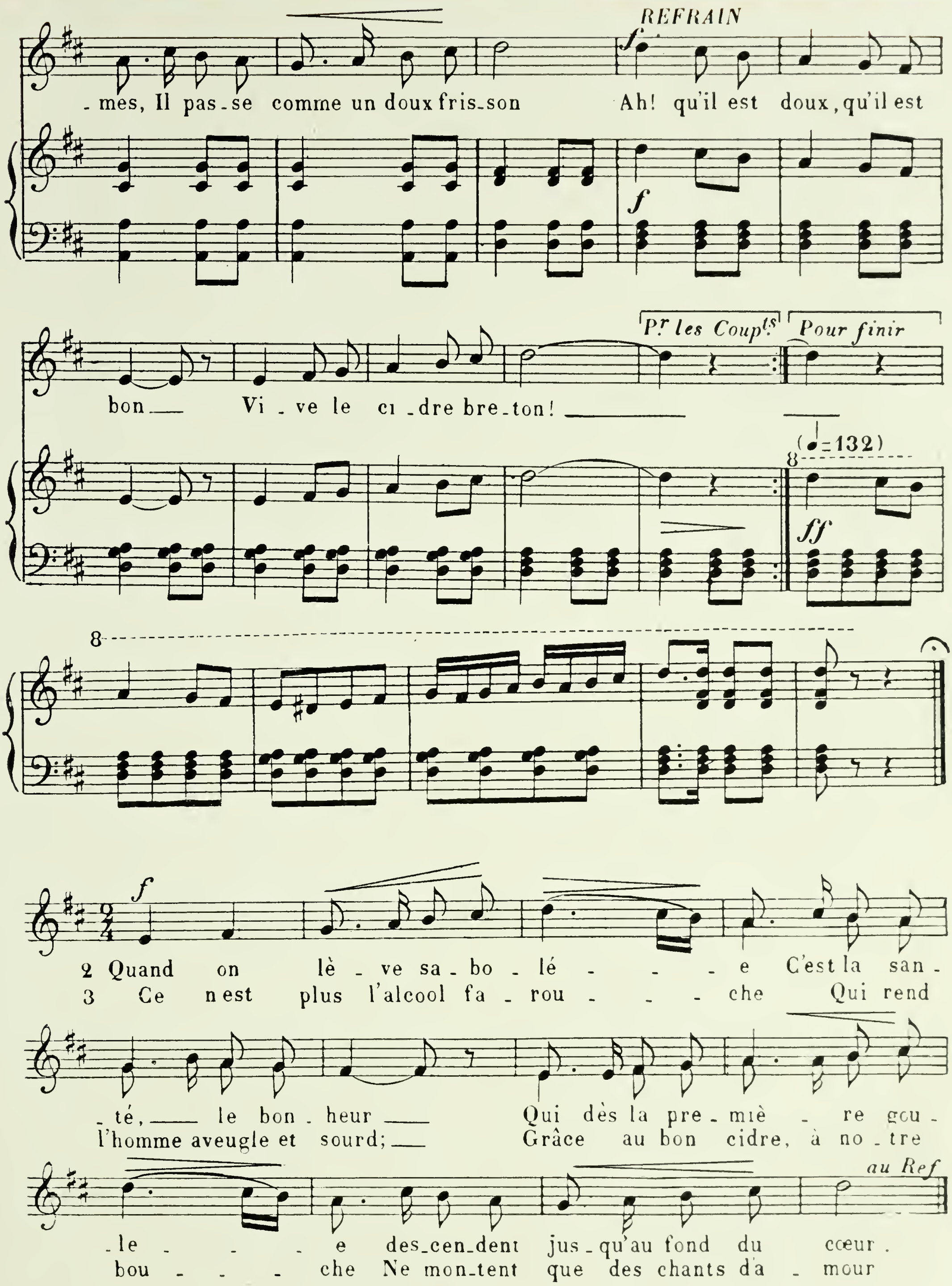


Le Cidre de chez nous

Extrait de *Nédelek*, scène lyrique bretonne

Poème inédit de THÉODORE BOTREL — *Musique de E. ESVAN*





I

Ah! que le jus de nos pommes,
Ah! que le cidre est donc bon :
A son aspect, au cœur des hommes,
Il passe comme un doux frisson.

II

Quand on lève sa bolée,
C'est la santé, le bonheur,
Qui, dès la première goulée,
Descendent jusqu'au fond du cœur.

III

Ce n'est plus l'alcool farouche
Qui rend l'homme aveugle et sourd;
Grâce au bon cidre, à notre bouche,
Ne montent que des chants d'amour.

REFRAIN

Ah! qu'il est doux, qu'il est bon,
Vive le cidre breton!



SOSKI ? POURQUOI ?
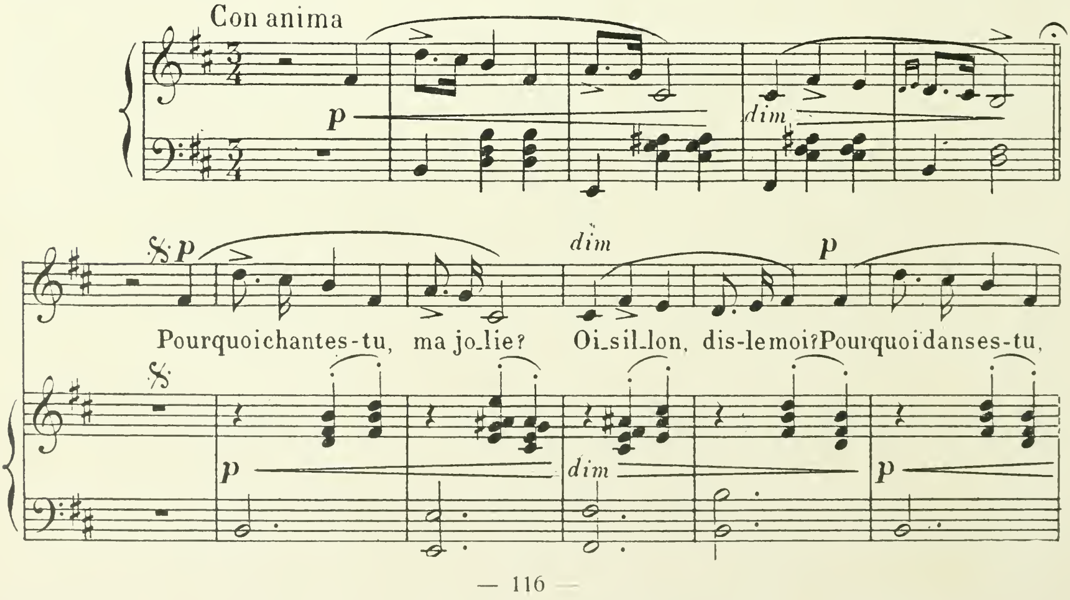
Romani gili — Chanson tzigane inédite
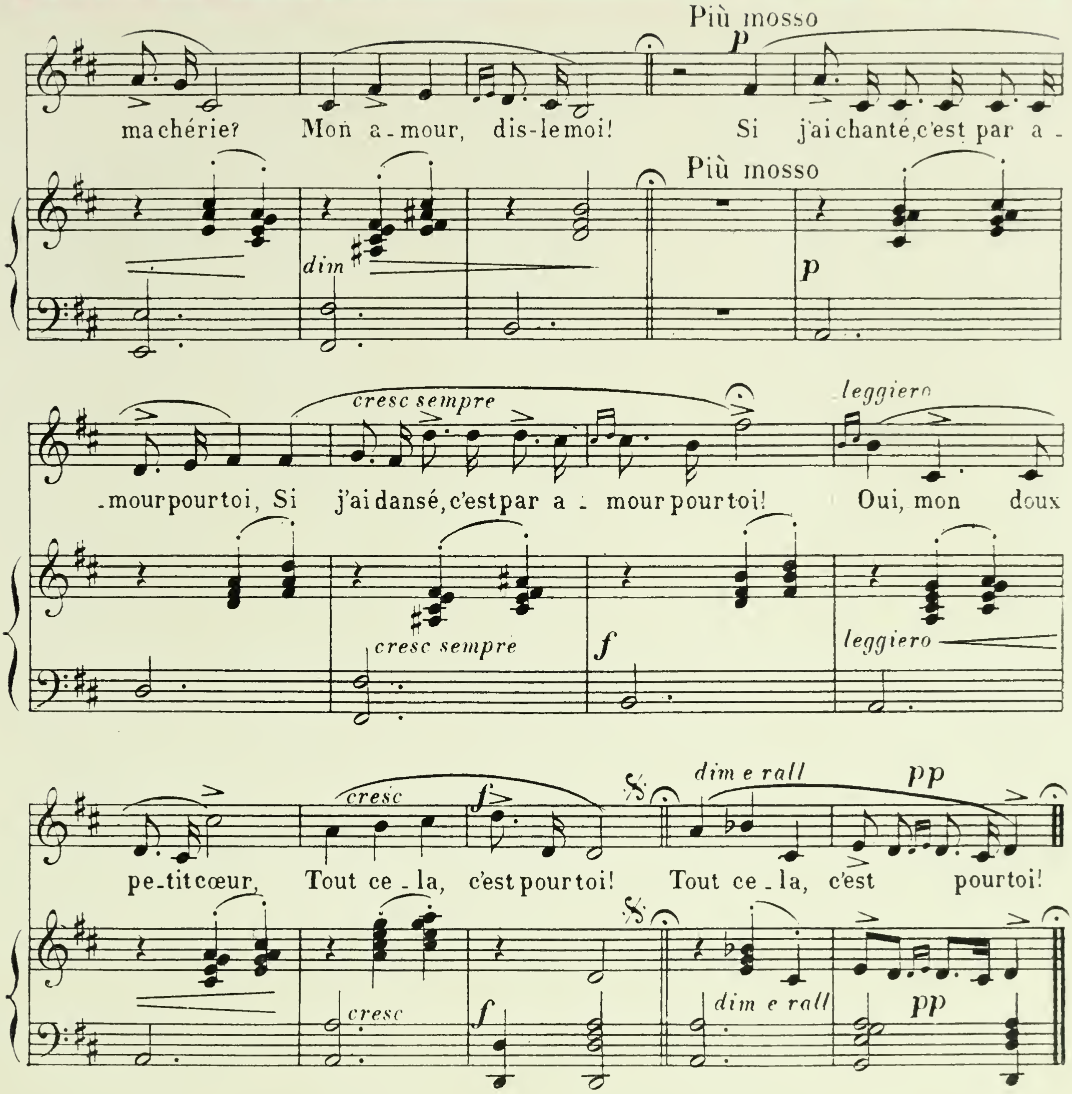
Adaptation française de MARC LECLERC — *Musique et Poésie de FENELLA*

Au moment où les évenements d'Orient vont peut-être soulever les uns contre les autres les peuples de races si diverses qui forment, sous le sceptre de François-Joseph, un empire si peu homogène, nous avons jugé intéressant d'évoquer ici la plus curieuse de ces peuplades, cette étrange race tzigane, qui parle une des plus vieilles langues du Monde, directement dérivée du sanscrit, et qui, bien que d'origine asiatique et errant un peu partout en Europe, où ses tribus vivent sans se mélanger aux populations indigènes, a ses groupements les plus importants en Hongrie, en Roumanie et en Bohême.

C'est de ce dernier pays que nous vient Mlle Fenella Douée, comme tous ceux de sa race, d'un véritable instinct musical et d'étonnantes dispositions de polyglotte, c'est en dix langues qu'elle peut chanter, en s'accompagnant sur la guitare, ses compositions d'une inspiration puissamment originale et souvent douloureuse. *Soski*, que nous reproduisons ici, et qui est une de ses premières œuvres, donnera une idée de son talent; ce qu'il est impossible de rendre, c'est le charme étrange que prennent ces mélodies un peu sauvages quand elles sont interprétées par l'auteur même, dans le pittoresque costume tzigane auquel elle est restée fidèle. Il est à souhaiter que les personnes en quête d'une note artistique originale pour des soirées ou des concerts fassent appel au concours de Mlle Fenella.

M. L.



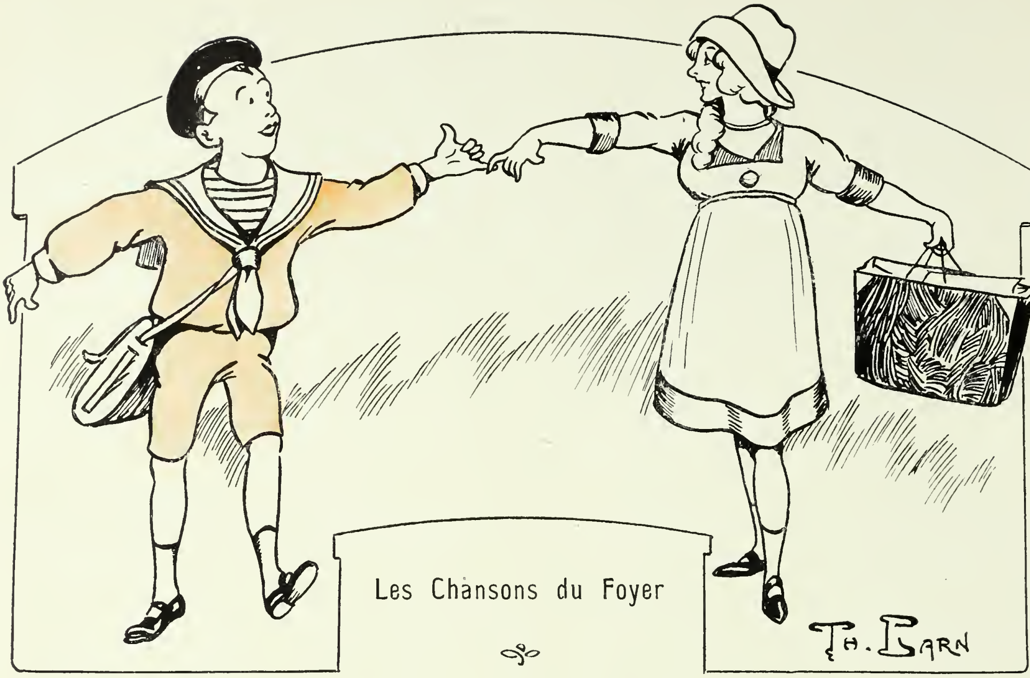


I

Pourquoi chantes-tu, ma jolie ?
Oisillon, dis-le moi?
Pourquoi danses-tu, ma chérie?
Mon amour, dis-le moi !
Si j'ai chanté, c'est par amour pour toi,
Si j'ai dansé, c'est par amour pour toi !
Oui, mon doux petit cœur,
Tout cela, c'est pour toi !

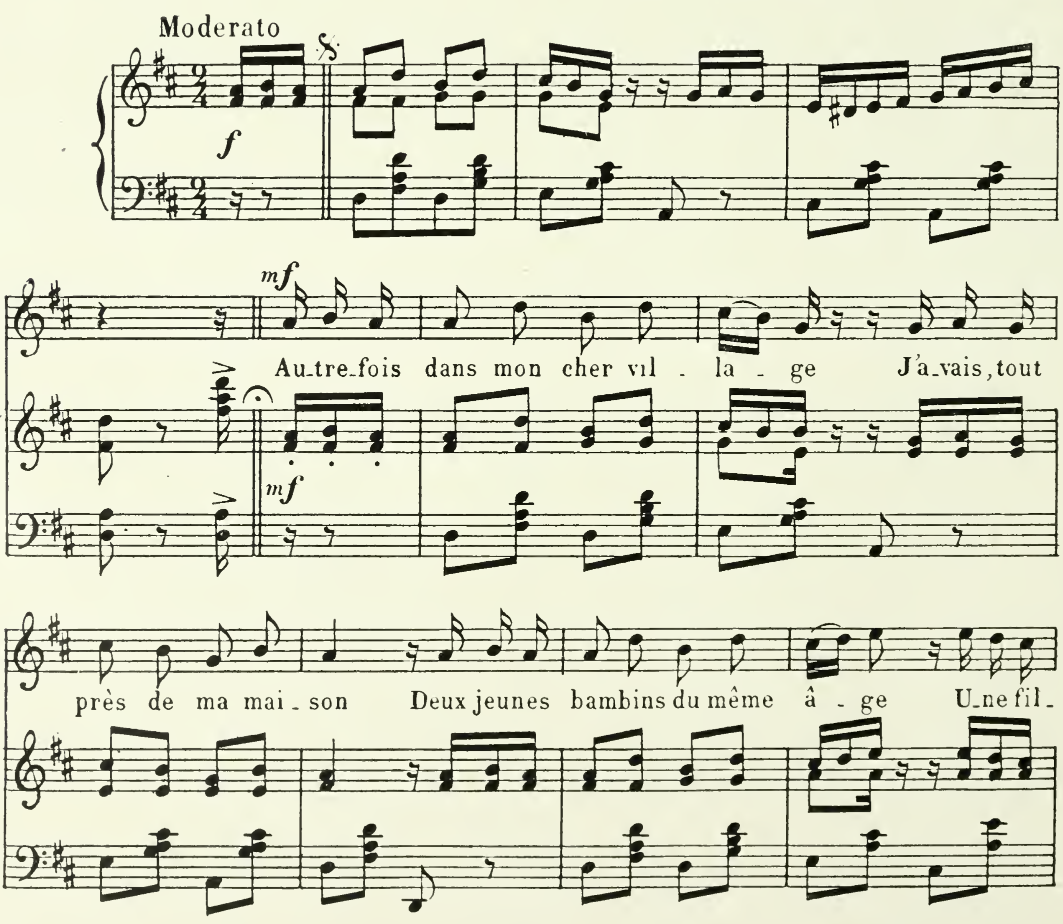
II

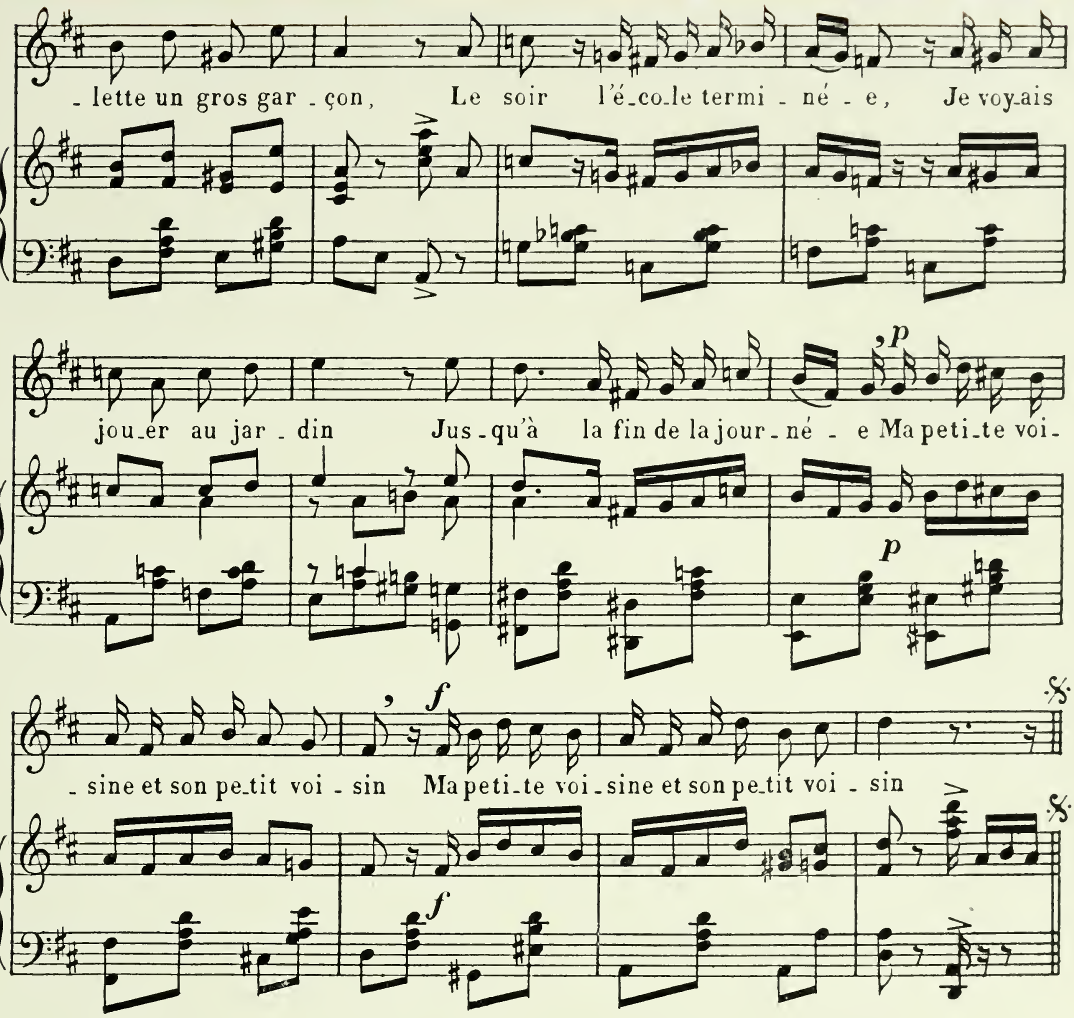
Pourquoi souris-tu, mon étoile,
Ma beauté, dis-le moi?
Et pourquoi ces pleurs dont se voile
Ton regard, dis-le moi?
Si j'ai souri, c'est par amour pour toi,
Si j'ai pleuré, c'est par amour pour toi !
Oui, mon doux petit cœur,
Tout cela, c'est pour toi !



PETITS VOISINS!

Paroles d'ANDRÉ CHENAL — *Musique d'EMMANUEL PELLETIER*





I

Autrefois, dans mon cher village,
J'avais, tout près de ma maison,
Deux jeunes bambins du même âge,
Une fillette, un gros garçon.
Le soir l'école terminée,
Je voyais jouer au jardin,
Jusqu'à la fin de la journée,
Ma petite voisine et son petit voisin (bis).

II

Puis, le dimanche, quand la cloche
Nous appelant vers le saint-lieu,
Semblait dire de proche en proche :
« Venez, c'est le jour du Bon Dieu! »
L'un près de l'autre, avec sagesse,
Tenant un gros livre à la main,
Ils partaient bien vite à la messe,
Ma petite voisine et son petit voisin (bis).

III

Lui fut premier, elle, première
Du grand catéchisme, à douze ans.
L'honneur de dire la prière
Revint de droit aux deux enfants;
Et l'on put voir — tremblants de crainte,
Mais formant un couple divin —
S'avancer à la Table sainte
Ma petite voisine et son petit voisin (bis).

IV

Un jour — ô bonheur sans mélange! —
Pour égayer notre chemin,
Le Ciel nous envoyait un ange,
Un joli petit chérubin.
Il fallut chercher la marraine,
Il fallut choisir un parrain.
Ma foi, je les trouvai sans peine...
Ma petite voisine et son petit voisin (bis).

V

Ils ont grandi... grandi trop vite!...
— Car, ça ne nous rajeunit pas! —
Elle aujourd'hui n'est plus petite.
Et lui, c'est un fier et beau gâs!
Ils feront un gentil ménage,
Car notre curé, ce matin,
Vient d'unir en bon mariage,
Ma petite voisine et son petit voisin (bis).

VI

Hélas, la vie est éphémère,
Tôt ou tard viendra le trépas!
Et pour eux, voici la prière
Que je dis au Bon Dieu... tout bas :
« Ne séparez jamais, ô Père,
(Ce serait un trop lourd chagrin)
Dans les cieux, comme sur la terre,
Ma petite voisine et son petit voisin » (bis)
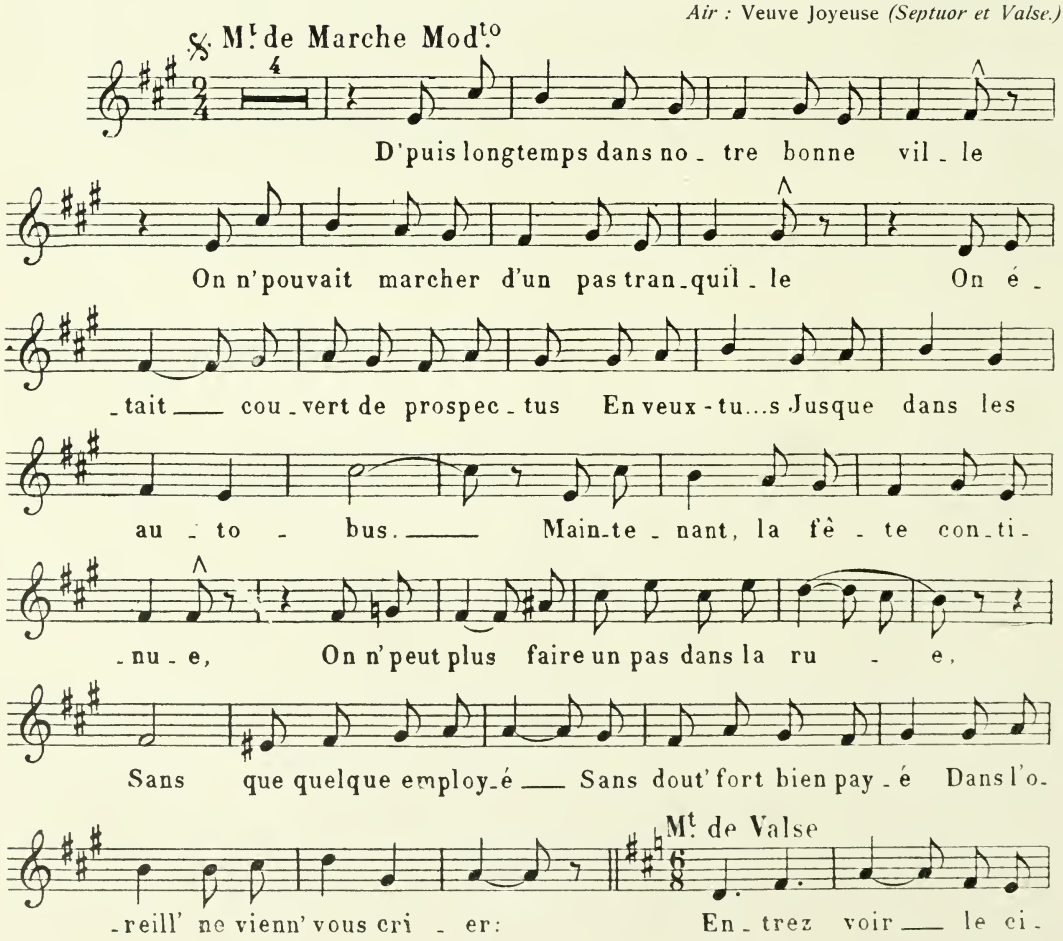
Les Scies... nématographes
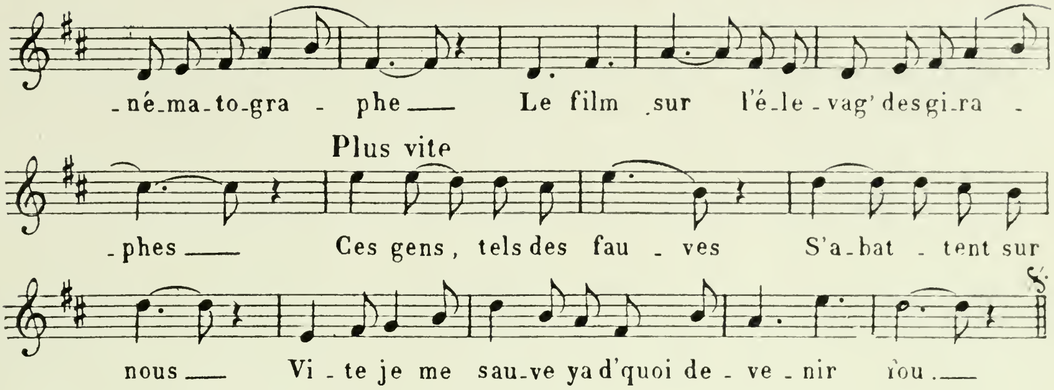
SCIE A LA MODE

Paroles de LÉONCE PACO

Musique d'ANNE DE BERCY.

Air : Veuve Joyeuse *(Septuor et Valse.)*





I

D'puis longtemps, dans notre bonne ville,
On n'pouvait marcher d'un pas tranquille,
On était couvert de prospectus,
En veux-tu..s,
Jusque dans les autobus ;
Maintenant la fête continue,
On n'peut plus faire un pas dans la rue,
Sans que quelque employé,
Sans dout' fort bien payé,
Dans l'oreill' ne vienn' vous crier :

Refrain

« Entrez voir le cinématographe :
Le film sur l'élevag' des girafes. »
Ces gens, tels des fauves,
S'abattent sur nous ;
Vite, je me sauve,
Y a d'quoi devenir fou !

II

En marchant, ce souvenir s'efface ;
Je vais au music-hall prendre un' place ;
Là, un clown saute et tombe aussitôt
Sur le dos
En s'app'lant « Vilain' z'oizeau ! »
Le reste du spectacle est si drôle,
Qu'chacun bâille et dort à tour de rôle;
Je me lèv' pour sortir,
Mais l'ouvreus' d'accourir
Et d'me dire : « Il n'faut pas partir.

Refrain

A dix heur's y a l'cinématographe :
Le film sur l'élevag' des girafes. »
Au diable l'ouvreuse,
Je n'veux rien savoir;
Et, la têt' fiévreuse,
J'bondis sur le trottoir.

III

Au concert je vais, d'humeur rageuse,
J'vois passer trois ou quatr' grand's chanteuses ;
Ell's ont des grains d'beauté biscornus
Et pointus,
Avec beaucoup d'poudr' dessus. [sole,
Ces bell's dam's chant'nt bien, mais, c'qui m'dé-
C'est qu'on ne comprend pas un' parole ;
Alors, la rage au cœur,
Je pars, quand l'contrôleur
Me fait signe et me dit : « Monsieur...r,

Refrain

A dix heur's, y a l'cinématographe ;
Le film sur l'élevag' des girafes. »
Ah ! c'lui-là m'embête !
Et j'ai, à minuit,
Un tel mal de tête,
Que j'fil' me mettre au lit.

IV

Au matin, encore à d'mi malade,
A Vincenn's dans l'bois j'vais en prom'nade ;
Quand soudain j'vois un individu
Mal vêtu
Qui s'enfuit tout éperdu.
A ses trouss's, plus de trente personnes
Pouss'nt des cris, gesticul'nt, s'époumonnent :
Moi, pour les obliger,
Je l'assomme à moitié,
Quand quelqu'un se met à m'crier :

Refrain

« Imbécil', c'est l'cinématographe ;
Vous avez commis un' joli' gaffe !
C'était un compère,
Le film est manqué ! »....
Ça me désespère...
J'en suis resté piqué !

TROIS DES COMPOSITIONS PRIMÉES

de

Notre Concours de Dessins



1er PRIX.
Composition pour *Fume ta pipe, mon gâs.*
(Mlle BOUIGE)



2e PRIX *ex-æquo.* Composition pour *Réveillez-vous, gais pastoureaux.*
(Mlle JANE VAPILLON)



2e PRIX *ex-æquo.* Composition pour *le Petit Grégoire.*
(FR. BERNARDIN)



La Farce des Précieuses

d'après

" LES PRÉCIEUSES RIDICULES "

Comédie en un acte, en prose

de

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière

Adaptée pour les Jeunes filles, avec la mise en scène détaillee

par GUY NOËL

«... Il y a des pensions, et surtout des pensions de demoiselles, où l'on fait jouer chaque année, soit pour la Sainte-Catherine, soit pour la distribution des prix, quelque pièce de comédie. Le malheur est que ces pièces sont, le plus souvent, d'un ridicule achevé, et que les enfants les récitent comme des perroquets.

Je me rappelle que je fus chargé d'organiser une de ces représentations dramatiques. On me mit entre les mains une douzaine de volumes, en me disant de choisir. C'était bien le plus abominable ramassis de niaiseries et d'enfantillages. Je les jetai dans un coin, et m'adressai tout bonnement au maître des maîtres, à Molière...

FRANCISQUE SARCEY. »

PROLOGUE

Public!...
Nous allons vous jouer « les Précieuses
Ridicules », car notre humeur... ambitieuse
Voulut, dans un effort qui, je crois, vous plaira,
Qu'au programme, ce soir, Molière figurât...
Oui, mais voilà... Molière, en son verbe qui sonne,
N'écrivit pas exprès pour les jeunes personnes,
Et puis... nous n'avions pas les acteurs qu'il fallait
Pour bien représenter, ici..., le sexe laid !
Alors, mais d'une main pieuse, on vous l'assure,
On arrangea le texte et l'on fit la censure :
Les rôles maintenant sont à notre façon...
Vous voilà prévenus et nous nous effaçons,
Et vous excuserez notre ardeur écolière
D'avoir osé, pour vous, tripatouiller Molière !

PERSONNAGES

Mlle LA GRANGE, Mlle DU CROISY — Jeunes filles de qualité
Mme GORGIBUS, brave bourgeoise
MADELON, sa fille, CATHOS, sa nièce — précieuses ridicules
MAROTTE, servante de précieuses
La marquise de MASCARILLE, La vicomtesse de JODELET — noms empruntés par les servantes de Mlles La Grange et du Croisy
LUCILE, CÉLIMÈNE — voisines

La scène est à Paris, dans une salle basse de la maison de Mme Gorgibus. Une porte à droite donne sur le vestibule ; une autre, à gauche, sur l'escalier qui conduit chez les précieuses ; une autre, au fond, sur l'appartement de Mme Gorgibus.

A gauche, contre le mur du fond, une chaise ; à droite, pareillement, une chaise, à côté d'un fauteuil. Au premier plan, à gauche, une chaise et un fauteuil, et, à droite, une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

Mlle LA GRANGE, Mlle DU CROISY, sortent à gauche de chez les précieuses, accompagnées de MAROTTE

Mlle DU CROISY, *qui est sortie la première et gagne le milieu.* — Mademoiselle La Grange...

Mlle LA GRANGE. — Quoi?

Mlle DU CROISY. — Regardez-moi un peu sans rire.

Mlle LA GRANGE. — Eh bien?

Mlle DU CROISY. — Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfaite ?

Mlle LA GRANGE. — A votre avis, avons-nous sujet de l'être toutes deux ?

Mlle DU CROISY. — Pas tout à fait, à dire vrai.

Mlle LA GRANGE, *passant à droite devant son amie.* — Pour moi, je vous avoue que j'en suis toute scandalisée. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques (1) provinciales faire plus les ren-

(1) *pecque*, pécore

chéries que celles-là, et deux demoiselles de qualité traitées avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il? Ont-elles répondu autre chose que « oui et non » à tout ce que nous avons pu leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait?

Mlle DU CROISY. — Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

Mlle LA GRANGE. — Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ensemble de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçue ; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons toutes deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

Mlle DU CROISY. — Et comment, encore ?

Mlle LA GRANGE. — J'ai une certaine servante qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien de meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est une extravagante qui s'est mis dans la tête de vouloir faire la femme de condition. Elle se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres servantes et les valets, jusqu'à les appeler des brutaux...

Mlle DU CROISY. — Eh bien, qu'en prétendez-vous faire ?

Mlle LA GRANGE. — Ce que j'en prétends faire? Il faut... *(Mme Gorgibus paraît au fond.)* Mais sortons d'ici auparavant. *(Mme Gorgibus descend entre elles.)*

SCÈNE II

LES MÊMES. Mme GORGIBUS

Mme GORGIBUS. — Eh bien, Mesdemoiselles, vous avez vu ma nièce et ma fille? Vous plaisez-vous en leur société ? Etes-vous satisfaites de cette visite ?

Mlle LA GRANGE. — C'est une chose, Madame Gorgibus, que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles servantes. *(Elle fait une révérence et va à la porte de droite.)*

Mlle DU CROISY. — ... Vos très humbles servantes... *(Elles remontent jusqu'au vestibule, à droite, accompagnées de Mme Gorgibus interloquée, Marotte les reconduit ensuite.)*

SCÈNE III

Mme GORGIBUS, seule

Ouais! il semble qu'elles sortent mal satisfaites d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est... Holà! *(Marotte accourt.)*

SCÈNE IV

Mme GORGIBUS, MAROTTE

MAROTTE. — Que désirez-vous, Madame ?

Mme GORGIBUS, *au milieu.* — Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE. — Dans leur cabinet de toilette.

Mme GORGIBUS. — Que font-elles ?

MAROTTE. — De la pommade pour les lèvres.

Mme GORGIBUS. — C'est trop pommadé ; dites-leur qu'elles descendent *(Marotte sort à gauche.)*

SCÈNE V

Mme GORGIBUS, seule

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, poudre, lait virginal et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient à faire leurs pommades ! *(Cathos et Madelon sortent de chez elles, à gauche, Madelon passe devant Mme Gorgibus qui reste au milieu.)*

SCÈNE VI

Mme GORGIBUS, CATHOS, MADELON

Mme GORGIBUS. — Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces demoiselles, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme de très honnêtes personnes que je voulais vous donner pour amies?

MADELON (1). — Et quelle estime, ma mère, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS. — Le moyen, ma tante, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

Mme GORGIBUS. — Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADELON. — Le beau savoir-vivre que le leur ! Quoi débuter, d'abord, de plein pied par l'amitié ?

Mme GORGIBUS. — Et par où veux-tu donc qu'elles débutent? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce titre d'amies qu'elles venaient deman-

(1) Il est à remarquer que c'est toujours Madelon, la fille de la maison, qui donne le ton et entraîne sa cousine moins hardie.

der n'est-il pas un témoignage de leurs aimables intentions ?

MADELON. — Ah! ma mère, ce que vous dites-là est du dernier bourgeois! Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses. *(Elle va à droite en s'éventant.)*

Mme GORGIBUS. — Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que l'amitié est une chose sainte et sacrée, et que ces demoiselles étaient dignes de la vôtre autant que vous l'êtes peu de la leur!

MADELON. — Mon Dieu! que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini et que la vie serait donc bête!

Mme GORGIBUS. — Que me vient conter celle-ci?

MADELON, *revenant près de Mme Gorgibus.* — Ma mère, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que l'amitié ne doit unir que des personnes de mêmes goûts. Il faut qu'une amie, pour être agréable, sache parler comme il sied, connaisse la mode et le bon ton, et que sa recherche soit dans les formes. On s'embarque sur la rivière de Confidence, pour arriver au port de Chuchoter : de là, on passe par Adorable, par Divine et par Ma-Chère qui sont trois villes sur le grand chemin d'Amitié qui est la capitale du royaume. Voilà comment les choses se traitent dans les belles manières et ce sont des règles dont, en bonne compagnie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'amitié, tout bonnement, tout simplement, encore un coup, ma mère, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait. *(Elle va à droite en minaudant.)*

Mme GORGIBUS. — Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS. — En effet, ma tante, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en beau langage! Je m'en vais gager qu'elles n'ont jamais vu la carte du Tendre, et que le fleuve d'Inclination, la mer d'Inimitié, le lac d'Indifférence, le château de Petits-Soins et le bois de Jolis-Vers, sont des eaux et des terres inconnues pour elles? Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'elles n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amicale avec une robe toute unie, un corsage désarmé de parures, une tête irrégulière en cheveux et des vêtements enfin qui souffrent une indigence de rubans et une éclipse totale de bijoux ! Mon Dieu, quelles amies sont-ce là ? Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs dentelles ne sont pas au point du jour, que leurs robes ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs contre-jupes ne soient assez larges.



Mlles La Grange et du Croisy

Mme GORGIBUS. — Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin, Cathos, et vous, Madelon...

MADELON, *revenant.* — Eh! de grâce, ma mère, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

Mme GORGIBUS. — Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON. — Mon Dieu ! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu avoir une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour déparer le plus beau roman du monde?

CATHOS. — Il est vrai, ma tante, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminthe que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

Mme GORGIBUS. — Ecoutez : il n'y a qu'un mot qui serve. Cathos...

CATHOS, *criant.* — Aminthe! Aminthe! Aminthe!

Mme GORGIBUS. — ... Et vous, Madelon...

MADELON, *criant.* — Polixène! Polixène! Polixène!

Mme GORGIBUS, *criant plus fort.* — Cathos! Cathos! Madelon! Madelon! je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et, pour ces demoiselles dont il est question, je connais leurs familles et elles-mêmes, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour amies. *(Elle remonte un peu au fond.)*

CATHOS. — Pour moi, ma tante, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve ces demoiselles de



Cathos

bien trop petite naissance pour nous. *(Elle s'évente.)*

Mme GORGIBUS. — Et qu'êtes-vous donc vous-mêmes sinon de petites filles d'honnêtes bourgeois. D'ailleurs, ces demoiselles sont de jeunes personnes de qualité, bien sous tous les rapports.

MADELON. — Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman.

Mme GORGIBUS, *à part, descendant au milieu.* — Il n'en faut point douter, ces filles-là sont folles! *(Haut.)* Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes; je veux être maîtresse absolue, et pour trancher toutes sortes de difficultés, ou vous m'obéirez, ou ma foi, vous entrerez au couvent; j'en fais un bon serment. *(Elle sort au fond, furieuse. Les deux cousines sont au milieu, Cathos à gauche, Madelon à droite.)*

SCÈNE VII

CATHOS, MADELON

CATHOS. — Mon Dieu, ma chère, que ta mère a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme!

MADELON. — Que veux-tu, ma chère, j'en suis en confusion pour elle. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me fera découvrir une naissance plus illustre.

CATHOS. — Je le croirais bien, ma chère; oui, il y a toutes les apparences du monde... et, pour moi, quand je me regarde aussi... *(Elles gagnent un peu à gauche, Marotte entre de droite.)*

SCÈNE VIII

CATHOS, MADELON, MAROTTE

MAROTTE. — Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que sa maîtresse veut venir vous voir.

MADELON, *allant un peu à Marotte.* — Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « Voilà un nécessaire...

MAROTTE. — Qu'est-ce que c'est, un nécessaire?

MADELON. — Vous devriez savoir que c'est un valet, n'est-ce pas un mal nécessaire? Dites donc: « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles. »

MAROTTE. — Dame! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la « filophie » dans le Grand Cyre.

MADELON. — L'impertinente! le moyen de souffrir cela! Et qui est-elle, la maîtresse de ce valet?

MAROTTE. — Il me l'a nommée, la marquise de Mascarille.

MADELON, *allant à Cathos.* — Ah! ma chère, une marquise! une marquise! *(A Marotte.)* Oui, allez dire qu'on nous peut voir. *(Marotte sort à droite.)*

SCÈNE IX

CATHOS, MADELON

MADELON. — C'est, sans doute, une dame de qualité qui aura ouï parler de nous.

CATHOS. — Assurément, ma chère.

MADELON. — Il faut la recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins et soutenons notre réputation. *(Marotte rentre.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, MAROTTE

MADELON, *à Marotte.* — ... Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE. — Par ma foi! je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. — Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image. *(Elles sortent par la porte de gauche, Marotte les suit.)*

SCÈNE XI

MAROTTE, puis Mme DE MASCARILLE

Mme DE MASCARILLE, *à la cantonade.* — Holà, porteurs, holà! là, là, là, là, là, là, je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de me heurter contre les murailles et les pavés.

MAROTTE, *revenant.* — Est-ce qu'on assassine par là? Entrez, Madame! *(Mme de Mascarille entre en costume richement ridicule et toute empanachée.)* Ah! je comprends, vous avez voulu vous faire porter en chaise jusqu'ici et la porte est étroite.

Mme DE MASCARILLE, *étalant sa traîne.* — Voudriez-vous, mon enfant, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse et que j'allasse imprimer mes mules dans la boue?

MAROTTE, *qui regarde dans l'antichambre.* — Madame, les porteurs sont là.

Mme DE MASCARILLE. — Eh! qu'ils s'en aillent!

MAROTTE. — C'est qu'ils demandent à être payés.

Mme DE MASCARILLE. — Hein?

MAROTTE. — Je dis, Madame, qu'il faut que vous leur donniez de l'argent, s'il vous plaît.

Mme DE MASCARILLE. — Comment, les faquins! demander de l'argent à une personne de ma qualité!

MAROTTE. — Eh! Madame, votre qualité leur donne-t-elle à dîner?

Mme DE MASCARILLE. — Tiens, donne-leur ceci, et qu'ils viennent me reprendre tantôt pour aller au Louvre. *(Marotte sort à droite, puis rentre.)*

MAROTTE. — Madame, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

Mme DE MASCARILLE, *s'asseyant à droite et s'éventant.* — Qu'elles ne se pressent point; je suis ici postée commodément pour attendre.

MAROTTE. — Les voici. *(Elle montre la porte de gauche, par laquelle entre Cathos et Madelon. Echange de saluts très exagérés.)*

SCÈNE XII

Mme DE MASCARILLE, CATHOS, MADELON,

MAROTTE

Mme DE MASCARILLE, *se levant et faisant une grande révérence.* — Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite, mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a, pour moi, des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON, *reverence.* — Si vous poursuivez le mérite, Madame, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS, *révérence.* — Pour voir chez nous le mérite, Madame, il a fallu que vous l'y ayez amené.

Mme DE MASCARILLE, *protestant en riant.* — Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste, en comptant ce que vous valez, et vous allez faire *pic, repic* et *capot* tout ce qu'il y a de bien dans Paris. *(Re-révérence.)*

MADELON. — Votre complaisance, Madame la Marquise, pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cou-



Madelon

sine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie. *(Elle font une dernière révérence.)*

CATHOS. — Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

MADELON. — Holà, Marotte?

MAROTTE. — Madame?

MADELON. — Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MAROTTE. — Qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là?

MADELON. — Quelle bête êtes-vous vous-même pour ne point savoir que ce sont des fauteuils? *(Marotte va prendre le fauteuil de gauche, le place juste au milieu, puis rapproche les deux chaises de droite et de gauche du fauteuil. Madelon, Cathos et Mme de Mascarille sont en avant des meubles.)*

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins MAROTTE

Mme DE MASCARILLE. — Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi?

CATHOS. — Que craignez-vous?

Mme DE MASCARILLE. — Qu'on me vole mon amitié, qu'on assassine ma réserve.

MADELON. — Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. — Je le vois bien, ma chère.

MADELON. — Ne craignez rien, Madame la Marquise, nos cœurs ne sont point des pirates, nous ne voulons point vous prendre votre amitié, mais la mériter comme il faut. En attendant, vous pouvez dormir en assurance sur notre prud'homie.

CATHOS, *remontant au-devant des sièges.* — Mais de grâce, Madame, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras depuis un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser. *(Mme de Mascarille vient devant le fauteuil, puis invite les dames à s'asseoir; elles se font des politesses, puis Madelon s'assied à gauche, Cathos à droite.)*

Mme DE MASCARILLE, *s'asseyant en ajustant sa toilette.* — Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris?

MADELON. — Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être à l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Mme DE MASCARILLE, *se penchant vers Madelon.* — Pour moi, je tiens que, hors Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS. — C'est une vérité incontestable.

Mme DE MASCARILLE, *se penchant vers Cathos.* — Il y fait un peu crotté, mais nous avons la chaise à porteurs.

MADELON. — Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Mme DE MASCARILLE. — Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON. — Hélas! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies.*

CATHOS. — Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Mme DE MASCARILLE, *avec importance.* — C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne reçois jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits. *(Elle se penche vers Madelon.)*

MADELON, *volubile.* — Eh! mon Dieu! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car, enfin, il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde! Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel qu'il suffit de fréquenter afin de passer pour connaisseuse, quand ce ne serait que pour cela! Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers; on sait à point nommé : Un tel a composé la plus jolie poésie du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une rencontre, celui-là a composé des stances sur une absence; Monsieur un tel écrivit, hier au soir, un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse, ce matin, sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessin; celui-là en est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir!

CATHOS *(Mme de Mascarille se penche vers elle.)* — En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et, pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde, s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas encore vu.

Mme DE MASCARILLE, *se redressant.* — Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine: je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne le sachiez par cœur avant tous les autres, et presque avant celui qui l'aura fait. Pour moi, telle que vous me voyez, je m'en escrime un peu, quand je veux, à la manière de Mlle de Scudéry; et vous verrez courir, de ma façon, dans les belles assemblées de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON. — Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; il n'y a rien de si galant que cela.

Mme DE MASCARILLE, *qui est entre les deux cousines, se penche avec affectation tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre.* — Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond; vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS. — Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

Mme DE MASCARILLE, *légèrement.* — Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON. — Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

Mme DE MASCARILLE. — C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'Histoire romaine.

(La fin au prochain numéro.)

Georges FRAGEROLLE



G Fragerolle

Photo *Bonne Presse.*

Georges FRAGEROLLE

Créateur de la Pièce d'Ombres lyrique

Parisien de Paris, Georges Fragerolle est né en 1855, rue du Four-Saint-Germain. Il fit ses études au collège Rollin; obtint, au Concours général de 1872, le deuxième prix de vers latins; passa ses baccalauréats ès-lettres et ès-sciences; prit ses inscriptions à l'Ecole de Droit; enleva sa licence et... se destina à la musique, malgré les instances de sa mère qui l'aurait voulu voir décrocher le doctorat.

Pourtant, si forte était la vocation de notre licencié, que l'excellente femme, pensant qu'il serait imprudent peut-être de s'y opposer, résolut de s'en remettre à l'opinion de personnages incontestablement compétents. Elle consulta donc sur ce grave sujet M. Barbot, professeur de chant au Conservatoire, et le distingué compositeur Louis Lacombe. Celui-ci déclara que le jeune homme avait sans doute des aptitudes pour le chant, mais que la composition musicale n'était nullement son affaire; celui-là, au contraire, reconnaissait à Fragerolle certains dons de mélodiste, mais affirma nettement qu'on n'en ferait jamais un bon chanteur. Sur quoi — encore qu'il eût remporté au collège des prix de musique vocale et de piano — Georges fut invité par sa maman à renoncer à une carrière qui ne lui devait réserver que des déboires. Vaines cependant furent les objurgations maternelles.

Entraîné par sa passion, Fragerolle demanda des leçons de chant à Arnoldi, professeur de Faure, et des leçons de composition à Guiraud, l'auteur de *Piccolino*. Avec une volonté que rien ne devait abattre désormais, il cultiva l'art qu'il chérissait; et dès qu'il se sentit le posséder suffisamment, il écrivit les jolies mélodies qui chantaient dans son imagination et s'en alla les faire entendre aux *Hydropathes*.

C'est là que je l'entendis pour la première fois. D'une voix claire, souple, franche, métallique et prenante, avec une diction nuancée, tour à tour légère et grave, menaçante et moqueuse, enthousiaste et mélancolique, il chantait les exquises compositions que lui avaient inspirées des poèmes d'André Gill, de Jean Richepin, de Maurice Montégut.

C'était *Les Vieux Papillons :*

> Un mois s'en sauve, un autre arrive,
> Le temps court comme un lévrier
> Déjà le roux genévrier
> A grisé la dernière grive.
> Bon soleil, laissez-vous prier.
> Faites l'aumône!
> Donnez pour un sou de rayons.
> Faites l'aumône
> A deux pauvres vieux papillons...

Puis, cette gavrochade parisienne, *Pleine eau*, plus connue depuis sous le titre de *Les Bains à quat' sous :*

> Les bains à quat' sous,
> Voyez-vous,
> C'est bon pour les gens riches.
> Moi qu'a pas l'moyen,
> Nom d'un chien!
> Quand j'veux tremper mes guiches,
> *Gratis pro Deo*,
> Sans bateau,
> J'm'en vas faire un' pleine eau.

Et *Le Cordier*, cette histoire d'un brave homme qu'abandonne une épouse infidèle et qui, après avoir en vain cherché consolation au cabaret, corde une corde pour se pendre, lui et son désespoir :

> Il disait déjà sa prière
> Quand son patron, saint Nicolas,
> Parut et, de cette manière,
> Lui dit : « Ta femme ne vaut pas
> Cette bonne corde, compère :
> Vite au travail, tu l'oublieras! »
> Depuis le cordier, bon vivant,
> Va chantant, tant que vaille
> Le jour durant :
> « Ah! que toute femme s'en aille :
> Autant en emporte le vent! »

Et aussi ce conte charmant du *Chat botté*,

> Mettant flamberge
> A tous les vents, frappant d'estoc,
> Le verbe haut, le poil en croc,
> La queue en cierge,

et qui parcourait le monde, précédant les « beaux vingt ans » du poète en criant :

> « Place au marquis de Carabas!
> Ohé! vous tous, là-haut, là-bas,
> Place à mon maître!
> Admirez, peuples étonnés,
> L'homme depuis le bout du nez
> Jusqu'à la guêtre! »

Précipitant les escalades, la course et les sauts du félin, le rythme musical allait d'abord un train

d'enfer; puis il se modérait avec la fatigue de l'animal, pour se ralentir dolemment sur les derniers vers, tandis que la voix du chanteur, tout à l'heure éclatante, ironique et rieuse se faisait douce, tendre, émue, pour la manifestation de cette crainte :

> Et j'ai grand peur à tout moment
> De voir mourir d'épuisement
> L'ami d'enfance
> Que, pour plus de solennité,
> J'appelle ici le chat botté
> Mais qu'on nomme aussi : L'Espérance.

Les Hydropathes accueillirent Fragerolle avec joie et lui firent un triomphe dès sa première audition. Voici ce que le poète Emile Goudeau, fondateur et président du club, écrivait, quelques années plus tard au sujet des musiciens hydropathesques (1) : « Et maintenant parlons un peu musique. Oh! quelques noms à peine. La pianiste polonaise Marylka Krysinska, le violoncelliste merveilleux Jean Tolbecque, le compositeur Léo Goudeau (Montancey) qui a laissé deux ou trois œuvres légères dont *P. P. C.* et *Musique éparse* sont les meilleures; l'organiste Maurice Petit, le compositeur Georges Vuidet, le violoniste suédois Zetterquist, le compositeur Marcel Legay. Ici, un tiret : Maurice Rollinat avec ses compositions macabres, et sa terrible voix de deux octaves, âpre, dure, perforante. Et le subtil de Sivry, le doux cabaliste, avec, parfois, tout un orchestre. Puis, le maître musicien, le maître chanteur des hydropathes, Georges Fragerolle : je cite parmi ses compositions le *Noël* de Jean Richepin, la *Promenade* de Bouchor, *Le Chat botté* d'André Gill, *Si vous voulez, Mademoiselle,* d'Emile Goudeau; dès cette époque, avec un talent incontestable, il prenait les paroles des poètes et leur donnait les ailes de la musique, et surtout, il les chantait lui-même avec une voix de baryton-Martin douce et forte, franche et souple. Ç'a été le maëstro des hydropathes, comme il l'est du *Chat Noir.* D'autres compositions telles que la *Marche* de Macbeth suffiraient à le classer; mais il n'en abuse pas, et préfère chanter ce qui sonne net, et entre bien dans l'oreille. A quand son opéra-comique?

« Je ne puis rien citer du compositeur, n'est-ce pas? J'entends néanmoins en écrivant ces lignes un tas de tradéri, la la la, farafanfan, la la lère... Et puis les bravos des gens attablés. *Bis! bis! bis!*

« Seulement, il était un peu fumiste, ce Fragerolle, et allumait en ce temps-là trop de feux de bengale dans la salle des séances. Les musiciens ne sont pas parfaits. »

Ce dernier paragraphe a trait au goût prononcé qu'avait Fragerolle pour les artifices de Ruggieri. Un soir, à l'Hermitage, rue de Jussieu, en compagnie d'Alphonse Allais et de Sapeck, de joyeuse mémoire, notre compositeur ne s'était-il pas avisé d'allumer dans le jardin attenant à la salle où l'on disait des vers, toute une provision de fusées, de pétards, de crapauds et de soleils. Il s'ensuivit un charivari tel qu'on décida que les séances ne pouvaient avoir lieu dans de semblables conditions; et le club des Hydropathes fut dissous... temporairement. Il se reforma, quelques mois plus tard, au sous-sol du café de l'Avenir, 1, place Saint-Michel, sous le titre *Les Hirsutes* et reprit bientôt la première dénomination. En juin 1883 l'établissement ayant changé de propriétaire et de nom, le club — dont les membres, suivant en cela leur président, avaient quitté la rive gauche pour Montmartre — se réunit une dernière fois chez un restaurateur asnièrois des bords de Seine et proclama, à la fin d'une agape aussi fraternelle que bruyante, la dissolution définitive des Hydropathes.

Le café de l'Avenir devint le Soleil d'Or; et son sous-sol abrita les soirées de la *Plume.* Toutefois, les Hydropathes tinrent encore une séance; séance extraordinaire qui, sur l'initiative d'Emile Goudeau, eut lieu pendant l'Exposition Universelle de 1900, place de l'Odéon, au café Voltaire. Mais cette réunion de quadragénaires, presque tous « arrivés », décorés, célèbres même, n'eut point, malgré la fantaisie endiablée de son président, le brio, l'entrain, l'imprévu et la bizarrerie des soirées d'autrefois. Nous nous séparâmes en nous promettant de nous retrouver à la prochaine Exposition... Quand se tiendra-t-elle? et combien serons-nous? Qui sait!

*
* *

Georges Fragerolle suivit la fortune du Chat-Noir, pour ainsi dire du premier au dernier jour et l'on peut affirmer qu'il contribua pour une très large part au succès du célèbre cabaret. Au 84 du boulevard de Rochechouart, il ne se produisit qu'en amateur, essayant au piano, avec un succès qui ne se démentit jamais, les compositions multiples et variées sorties de sa plume. Lorsque Rodolphe Salis transporta, en grande pompe, ses pénates au 12 de la rue de Laval (aujourd'hui rue Victor-Massé), Fragerolle le suivit et continua à prêter son concours au gentilhomme-cabaretier, tenant le piano ou l'orgue et chantant selon les besoins.

Dans le numéro 369 du journal *Le Chat-Noir,* du samedi 9 février 1889, Maurice Donnay, qui n'était pas encore de l'Académie, écrivait :

> Je fais la biographie de Fragerolle, parce que je ne le connais pas du tout et que mon opinion ne pourra pas être soupçonnée de partialité. Pourtant, sans la connaître, j'ai reconstitué son existence.
>
> Tout jeune, il avait un désir ardent de faire de la musique. — La place me manque ici pour citer tous ses mots d'enfant. — Ses parents le destinaient à la toge; de là, luttes, scènes de famille, brusque départ pour les aventures, bohème, vache enragée, etc.
>
> Il a passé par le Conservatoire; heureusement, cela ne se voit plus. Elève successivement de A. Thys, de Lacombe, de Guiraud, il se voua d'abord (qui l'eût cru?) à la muse sévère. Lorsqu'on lui demandait : « Qu'est-ce que tu fais? » — il répondait :

(1) *Dix ans de Bohème* (Paris, librairie Henry du Parc; 4, rue Hautefeuille. s. d.) ch. X, pp. 194-195.

— Je fais de la musique embêtante.

Aveugle modestie, d'ailleurs, car sa musique n'a jamais été embêtante. Ceux qui ont entendu *Sentinelle* seront de mon avis, et, pour une fois, je me trouve d'accord avec Sarcey. Rien n'est plus empoignant que ce chant patriotique : c'est d'un chauvinisme contenu et réfléchi, la *Marseillaise* des vaincus, toute d'attente et d'espérance. Il y a une tradition navrante, lorsqu'un artiste fait quelque chose de « bien envoyé », ce que Fragerolle lui-même appelle un coup de poing sur la gueule (1) des gens, les gens le reçoivent, en voient trente-six chandelles et s'en souviennent éternellement. C'est ainsi que Coppée est l'auteur du *Passant,* Arvers l'auteur du *Sonnet d'Arvers,* Chatillon de *la Levrette en pal'tot,* Homère de *l'Iliade* et de *l'Odyssée.* Or, Fragerolle est, pour les gens, l'auteur de *Sentinelle.*

Gens ! vous vous trompez, car il a écrit *la Comédie italienne,* série de pastiches très fins et très gais. Il a mis en musique quelques chansons des *Gueux* de Richepin, entre autres le *Noël, les Bains à quatre sous, les Vieux papillons;* il a écrit encore des mélodies, dont quelques-unes sont de francs succès : *Le Tonnelier, le Chat botté, Vous ressemblez à ma jeunesse, la Glu,* qu'illustra Thérésa; puis vinrent les *Chansons de France,* et les *Chansons d'Epée,* qui ont imposé au public le nom du compositeur.

Il faudrait les citer toutes : *Champagne, la Liberté des champs, l'Hôtesse, Jeanne d'Arc, Barra.* Fragerolle n'est pas un névrosé. Sa musique est comme lui, bien portante, rouge et ronde. Il a su, d'ailleurs, choisir merveilleusement ses poètes : Richepin pour *la Chanson des Gueux,* Paul Marrot et Ogier d'Ivry pour les *Chansons de France* et les *Chansons d'Epée.* J'espère, ô mon ami, que ta veine ne t'abandonnera pas, lorsque tu mettras au jour, le plus vite possible, les *Chansons Parisiennes,* dont la musique sera signée Georges Fragerolle et les paroles ?

MAURICE DONNAY.

A cette époque, les pièces d'ombres qu'on avait vu défiler sur l'écran du Chat-Noir n'étaient soulignées d'aucun poème ; elles étaient simplement présentées et commentées, un peu au hasard de l'inspiration, par Salis, qui mêlait à son boniment, au risque des plus monstrueux anachronismes, des allusions aux événements politiques ou mondains du moment. Fragerolle, le premier eut l'idée d'illustrer les ombres de poèmes chantés. Il s'en ouvrit à Henri Rivière, le prestigieux dessinateur qui venait de découvrir la perspective du théâtre d'ombres ; et, de conserve, ils établirent l'un les tableaux, l'autre les vers et la musique de la *Marche à l'Etoile.*

On était à la fin de 1889 et l'on avait décidé que la nouvelle pièce serait représentée pour la première fois à l'occasion de Noël. Hélas ! le pauvre Maurice Mac-Nab, l'immortel auteur du *Pendu,* de *L'Expulsion des Princes* et de quantités d'autres amusantes satires, qu'on avait dû transporter à l'hôpital — où le ministre de l'Instruction publique lui avait fait remettre les palmes académiques, non encore galvaudées comme depuis — le doux précurseur des Ferny, des Bonnaud, des Fursy et de tant d'autres venait de s'éteindre dans sa vingt-neuvième année, et ses obsèques se célébraient le jour même de Noël.

(1) L'Académie a, comme on le sait, admis à son dictionnaire le mot « engueulade ».

A l'enterrement, Fragerolle prit froid, le rhume le saisit ; et la première représentation fut remise au 6 janvier 1890, jour des Rois. Ce soir-là, l'étoile de Bethléem, qui ne se montre que tous les trente-trois ans à nos yeux, brilla de tout son éclat, comme pour protéger et fêter les bons artistes qu'elle avait inspirés.

Si l'on songe que, chez Salis, la muse était surtout légère et frondeuse, on conviendra qu'il fallait un certain courage pour oser y présenter au public une œuvre d'un caractère religieux, une sorte d'oratorio illustré. Une certaine appréhension étreignait Fragerolle. Et, coïncidence fâcheuse, la soirée, qui d'ordinaire était gaie, s'annonçait mal ce soir-là : le succès ne se dessinait pas et Donnay lui-même, avec ses « fables-express », ne déridait pas l'assistance. Enfin, vint le tour de la pièce d'ombres. De sa voix puissante et claironnante, le compositeur entonna :

« Hérode est roi, César mène le monde. »

Un frisson passa sur l'auditoire, une émotion nouvelle plana dans la salle, l'étreignant toute, la médusant presque. La partie était gagnée. Et le lundi suivant, on put lire dans *Le Temps* sous la signature de l' « Oncle », de Francisque Sarcey, le compte rendu suivant :

« Tandis que les ombres chinoises dessinées par Henri Rivière manœuvrent sur la minuscule scène du Chat-Noir, Fragerolle chante de sa belle voix éclatante et chaude les vers qui expliquent l'action. Nous étions là tout au plus une centaine de Parisiens, car la salle du Chat-Noir est fort petite ; des Parisiens sceptiques, prompts à la blague et qui n'étaient pas venus chez le gentilhomme Salis précisément pour être émus. Nous l'avons été pourtant. L'étoile qui annonce la naissance du Christ se met en marche vers Bethléem. Les peuples s'ébranlent à sa suite : ce sont d'abord les bergers, puis les soldats, puis les lépreux, une série de défilés dont chacun est admirable par la variété des attitudes et la grâce des groupements. Quand est venu celui des pêcheurs, il y a eu dans la salle une acclamation toute spontanée ; le tableau est merveilleux. Il est incompréhensible que l'on arrive avec de simples découpages de silhouettes à des effets de cette intensité.

« C'est un spectacle à voir. »

Cette opinion du grand critique avait une fort appréciable valeur; car ces messieurs des grands quotidiens ne se dérangeaient guère pour des spectacles donnés en dehors des théâtres « classés », et l'on ne voyait pas, comme aujourd'hui, les pires mazettes se tailler de la gloire dans des « communiqués » à tant la ligne, ni des immondices prônées en raison d'un abonnement à l'année chez ceux dont la mission semblerait être de les faire disparaître. Autre temps, autres mœurs ! Et les temps vont si vite, à présent.

Avec la collaboration de dessinateurs tels que Willette, Rivière, Uzès, Vignola, Courboin, Bombled, Callot, Leroy et Martin, Fragerolle a, depuis la *Marche à l'Etoile,* écrit la musique et parfois les paroles d'une quantité de pièces d'ombres

chantées qu'ont éditées la Bonne Presse et la maison Mazo. Je cite au hasard : *Le Sphynx, Le Rêve de Joël, Clairs de Lune, Lourdes, Jeanne d'Arc, La Marche au Soleil, La Terre promise, Saint Louis, Sainte Geneviève, Noël, L'Enfant prodigue, Le Juif errant, L'Aigle, La Pierre qui chante, Le Roi des Gueux, La Coupe de Gyptis, La Ville d'Ys, Marquise, Malbrough s'en va-t-en guerre, La Colère d'Hérode, Le Roman de la Rose, Les Martyrs, Le Chemin de Damas, Le Retour de la Croisade...* Et j'en oublie sûrement.

Chose curieuse : au début, aucun éditeur catholique ne crut au succès de la *Marche à l'Etoile*, qui a fait le tour du monde, que la Lune Rousse a donné toute une saison, il y a deux ans, et que les Quat'-z-Arts reprennent avec succès à l'occasion des fêtes religieuses; ce fut un éditeur israélite qui l'acheta : M. Enoch.

En dehors du Chat-Noir, les pièces de Fragerolle ont été représentées à la Bodinière, au Lyon-d'Or, aux Mathurins, au théâtre Antoine et un peu partout en province au cours de tournées, conférences que fit leur auteur au bénéfice d'œuvres catholiques.

*
* *

La musique qu'écrit Georges Fragerolle est très personnelle. D'un rythme fortement accusé, étroitement enserrée dans la mesure choisie, elle marche, court ou s'envole sur une cadence dont rien ne la doit départir. Et l'on s'étonne qu'une telle rigueur lui permette de demeurer toujours et quand même adéquate au sens et à la couleur des mots qu'elle adorne en les servant. Sa ligne mélodique est variée, originale, avec des sauts imprévus, des casse-cou qui surprennent et charment tout à la fois quand c'est l'organe du compositeur même qui les franchit. Mais si quelqu'un d'autre s'y fie... gare! On dirait que, jaloux de son œuvre, l'auteur de *la Marche à l'Etoile* n'écrit que pour sa propre voix, sans souci des embûches qu'il tend aux téméraires interprètes. Les harmonies sont riches, pleines et orchestrales et soulignent admirablement le chant.

Mais Fragerolle n'est pas que compositeur et chanteur; et si des poésies de Richepin, de Gill, de Montégut, de Sully-Prudhomme, d'Adrien Dézamy, de Léon de Bercy, de Durocher, de Goudeau, de Bouchor, de Tiret-Bognet, de Paul Marrot, de Desveaux-Vérité et de quelques autres ont inspiré ses mélodies, celles-ci s'inscrivent fréquemment au-dessous de ses propres vers.

Car il est aussi poète et je connais de lui de charmantes légendes chantées dans le genre de celle-ci :

SOURIRE DIVIN

Quand on apprit, un jour, au royaume d'Hérode,
Qu'un Dieu nous était né dans un humble réduit,
Chacun voulut connaître, adorer à sa mode,
L'Enfant venu des cieux quand régnait la minuit.

Les artisans, les gueux, joints aux grands de la terre,
Les enfants, les vieillards, les femmes, les soldats,
Vers les champs où s'ouvrait l'étable solitaire
Non loin de Bethléem, dirigèrent leurs pas.

Et la Vierge, oubliant ses récentes alarmes,
Fait aux nouveaux venus un souriant accueil :
Mais soudain ses beaux yeux se remplissent de larmes,
Son corps est frissonnant et son âme est en deuil.

C'est que le charpentier, le cloutier, son compère,
Entrent pour saluer à leur tour le Sauveur.
Elle prend son enfant, contre son cœur le serre
Et dit : « Oh! cache-toi! Ces hommes me font peur! »

Pour la première fois, l'Enfant ouvrit la bouche :
« Mère des Sept-Douleurs, dit-il avec bonté,
Ayez pour ces mortels un abord moins farouche :
Le monde, un jour, par eux doit être racheté.

« L'œuvre du chapentier, du cloutier et pas d'autre,
D'après les livres saints fera, qu'aux temps prédits,
Mon âme, s'envolant, précédera la vôtre,
Pour retrouver mon Père au riant Paradis. »

Et l'Enfant, qui connaît sa Passion prochaine,
Se soulève et sourit d'un œil affable et clair
A celui dont le bras dresse des croix de chêne,
A celui dont le poing forge des clous de fer.

En dehors des chansons isolées qu'il a laissées à divers éditeurs, Fragerolle a publié de nombreux recueils : *Chansons de France,* chez Heugel; *Chansons des Oiseaux,* chez Noël; *l'Enfant-Dieu* et *Chansons du Pays Lorrain*, chez Enoch; *Chansons des soldats de France*, chez Flammarion; *Chansons de plein air,* chez Ondet; *Noëls du pays de Champagne,* etc.

J'ajouterai que, malgré l'approche de la soixantaine, l'excellent poète-compositeur est toujours jeune, robuste et bien portant; que son œil bleu de marin est plus clair que jamais; que son nez flaireur de braque hume toujours fièrement le vent; que son poil doré de northman a à peine accepté quelques fils blancs; que sa voix demeure cuivrée nonobstant un tantinet de fléchissement dans l'aigu; que sa poignée de main est rude et franche comme son art; qu'enfin, pour la joie de nos fils, il a élevé le sien dans le but de continuer son œuvre saine en tous points et que ce brave Jean semble y réussir à merveille — ce dont je les complimente ici tous les deux bien cordialement.
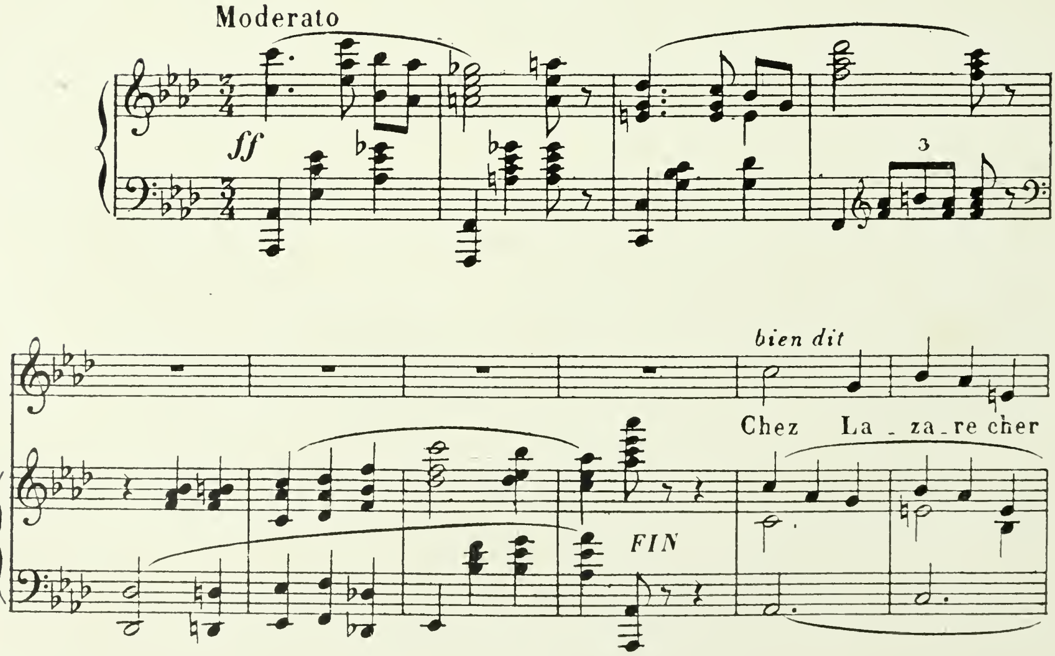
LÉON DE BERCY.
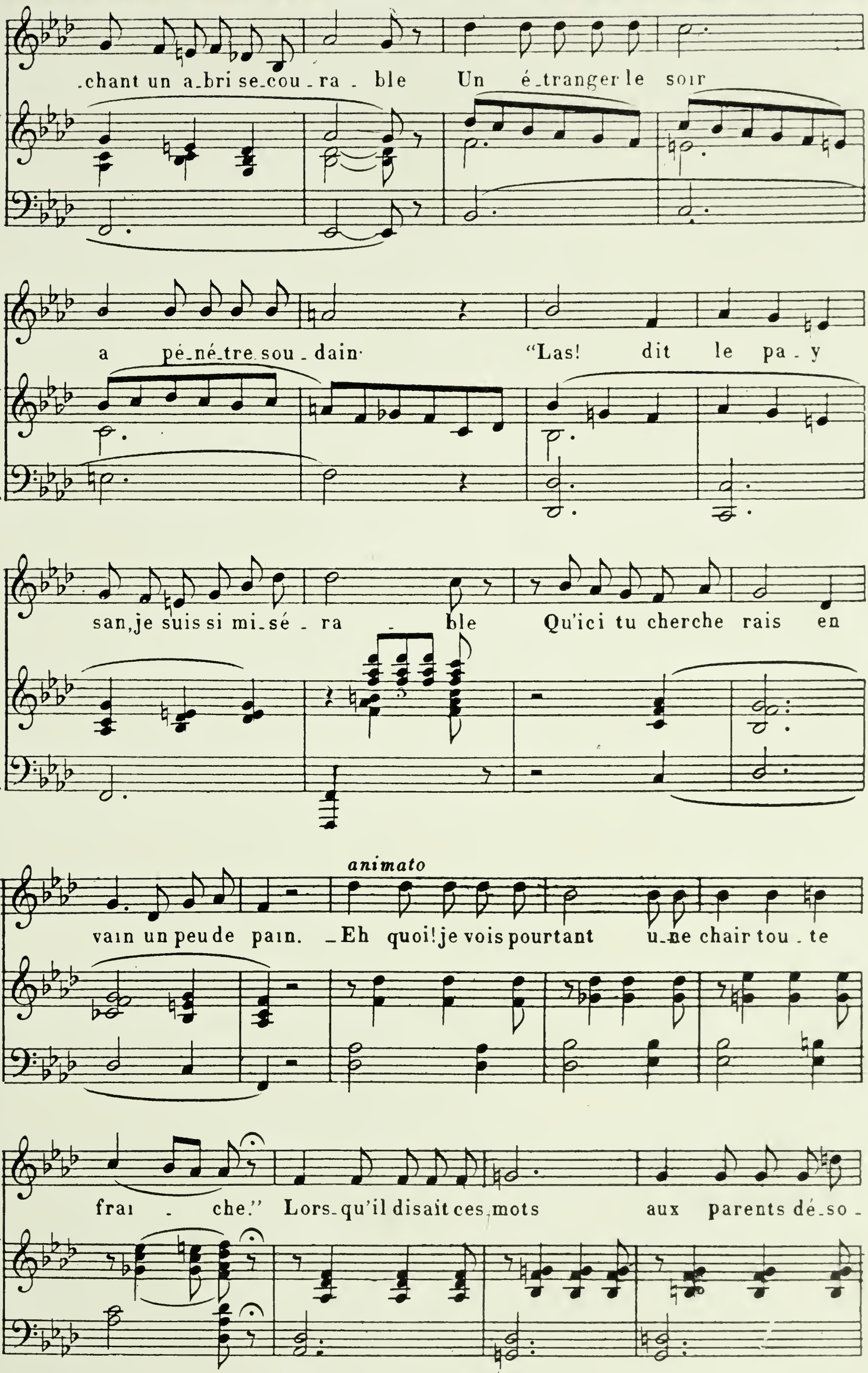


L'HOSPITALITÉ
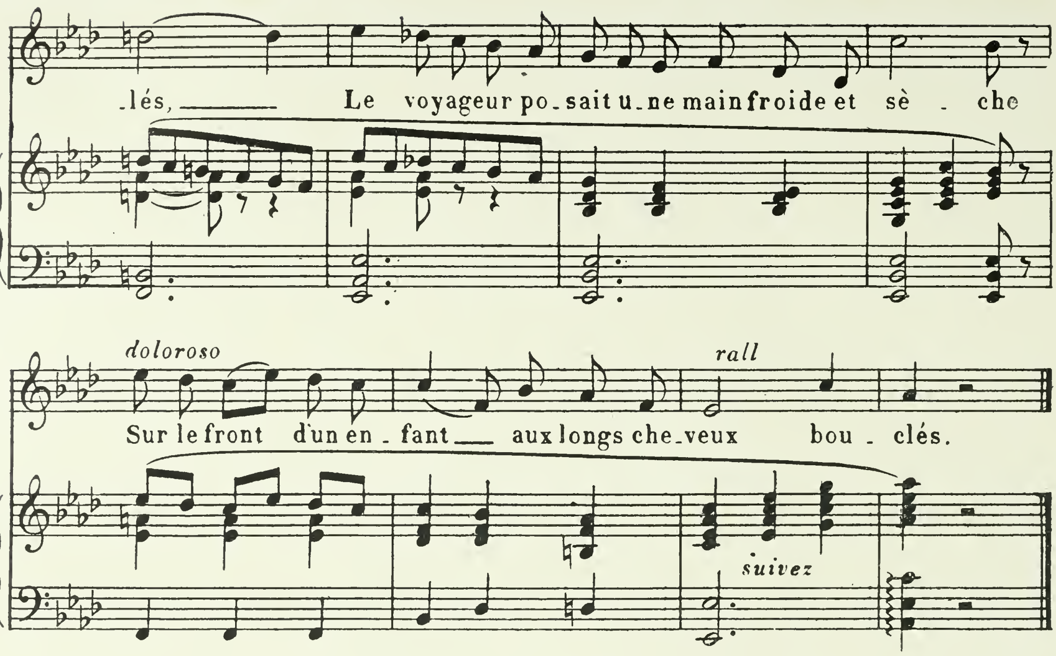
LÉGENDE SERBE

Paroles et Musique de GEORGES FRAGEROLLE



Chanson inédite


-chant un a-bri se-cou-ra - ble Un é-tranger le soir
a pé-né-tre sou-dain· "Las! dit le pa - y
san, je suis si mi-sé - ra - ble Qu'ici tu cherche rais en
animato
vain un peu de pain. -Eh quoi! je vois pourtant u-ne chair tou - te
fraî - che." Lors-qu'il disait ces mots aux parents dé-so -



II

Le père infortuné sait qu'il doit, sans se plaindre,
A son hôte, donner la table et le coucher.
Il immole son fils. Qui donc pourrait dépeindre
Le sinistre repas du barbare étranger.
Dehors les ouragans sifflent avec colère,
Et la mère, les yeux par les larmes brûlés,
Blême, inerte, semblable à la Vierge au Calvaire,
Pleure le doux enfant aux longs cheveux bouclés.

III

Les cieux se sont calmés, et lorsque minuit tinte,
Grave, l'étranger dit à Lazare interdit :
« Je suis Dieu, ton Seigneur : l'hospitalité sainte
Par toi fut respectée, et tu seras béni.
Sous ton toit désormais régnera l'abondance ;
Adieu ! D'astres brillants les cieux sont constellés.
Ta femme en ce moment, dans son berceau balance
Ton fils, le doux enfant aux longs cheveux bouclés. »

PARLE SEIGNEUR !

A M. l'abbé Archer.

Parle, parle, Seigneur ! à ton Peuple contrit ;
Montre la lie au fond de la coupe encor pleine,
Et que, dans le danger, ta grâce nous soutienne
Et bannisse l'orgueil et le mauvais esprit.

Veille sur le berceau, Seigneur, sur l'humble nid.
Toi seul peut consoler les âmes dans la peine.
Le luxe inspire, hélas ! l'égoïsme et la haine :
On ne revient à Toi qu'en se faisant petit.

Que ta parole sainte en tous les temps nous guide ;
Quand tu frappes, c'est pour mettre au cœur du timide
La forte volonté de marcher vers le bien.

Tu redonnes la vie aux corps mis en poussière,
Aux sépulcres, Seigneur, apporte la lumière :
Sans ton souffle, le monde entier ne serait rien !

FRANÇOIS ARMAGNIN.

VESPERE

A mon ami Louis Révis.

De son dernier rayon, le soleil a baisé
Les vitraux violets des chapelles gothiques ;
Sur les bons saints figés à l'ombre des portiques,
Un vol d'oiseaux du soir, lourdement, s'est posé.

Dans le temple, à mi-voix, on chante des cantiques
Aux grands feux de la Foi, le cœur s'est embrasé
Et la prière va, d'un essor plus aisé,
Vers ce Ciel qui sourit à nos rêves mystiques...

... Soudain, divine voix, l'Angelus retentit !
C'est l'heure du repos, la cloche en avertit
Les fidèles qui vont à la lueur des cierges.

On éteint. Tout se tait, puis lentement s'endort,
Quand, d'albes traits de lune, aux tabernacles d'or,
Apportent leurs clartés qui pâlissent les Vierges.

FERNAND MAISONDIEU.
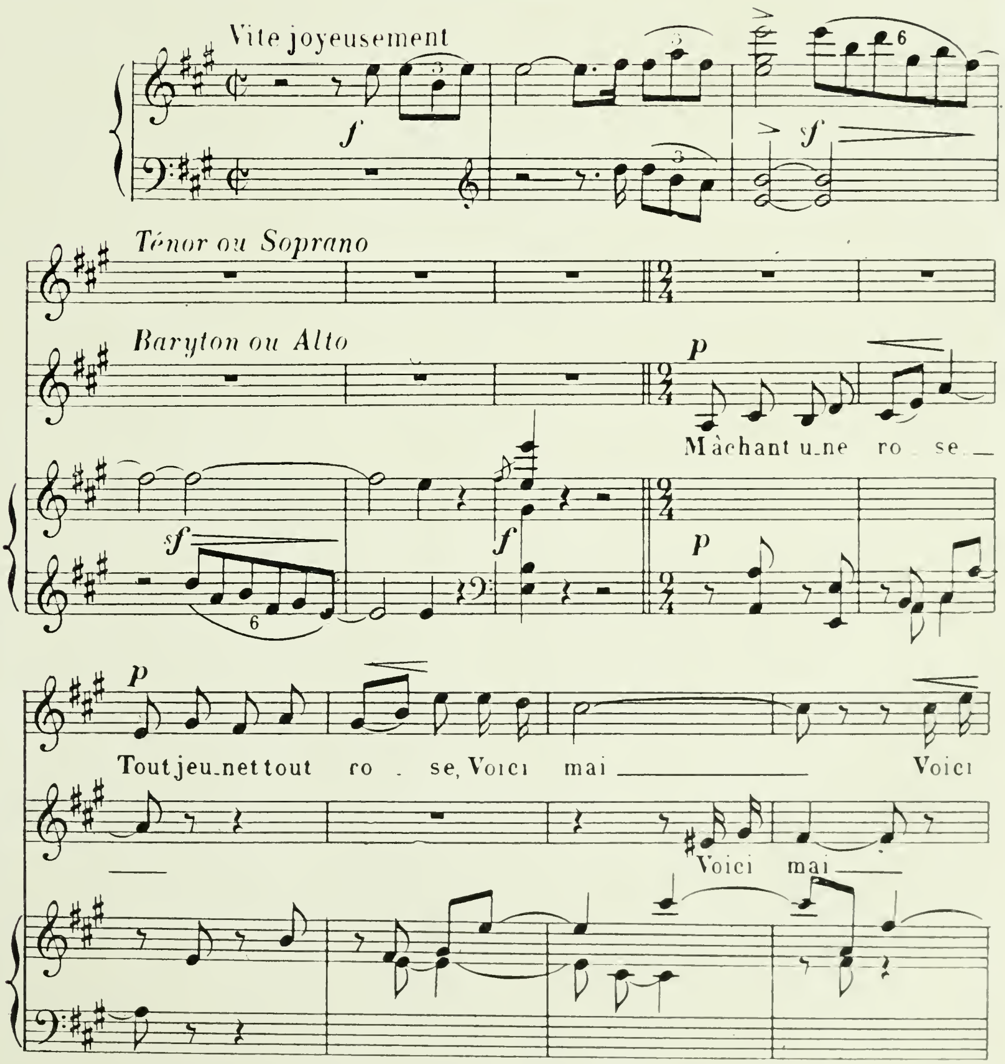


JOLI MAI
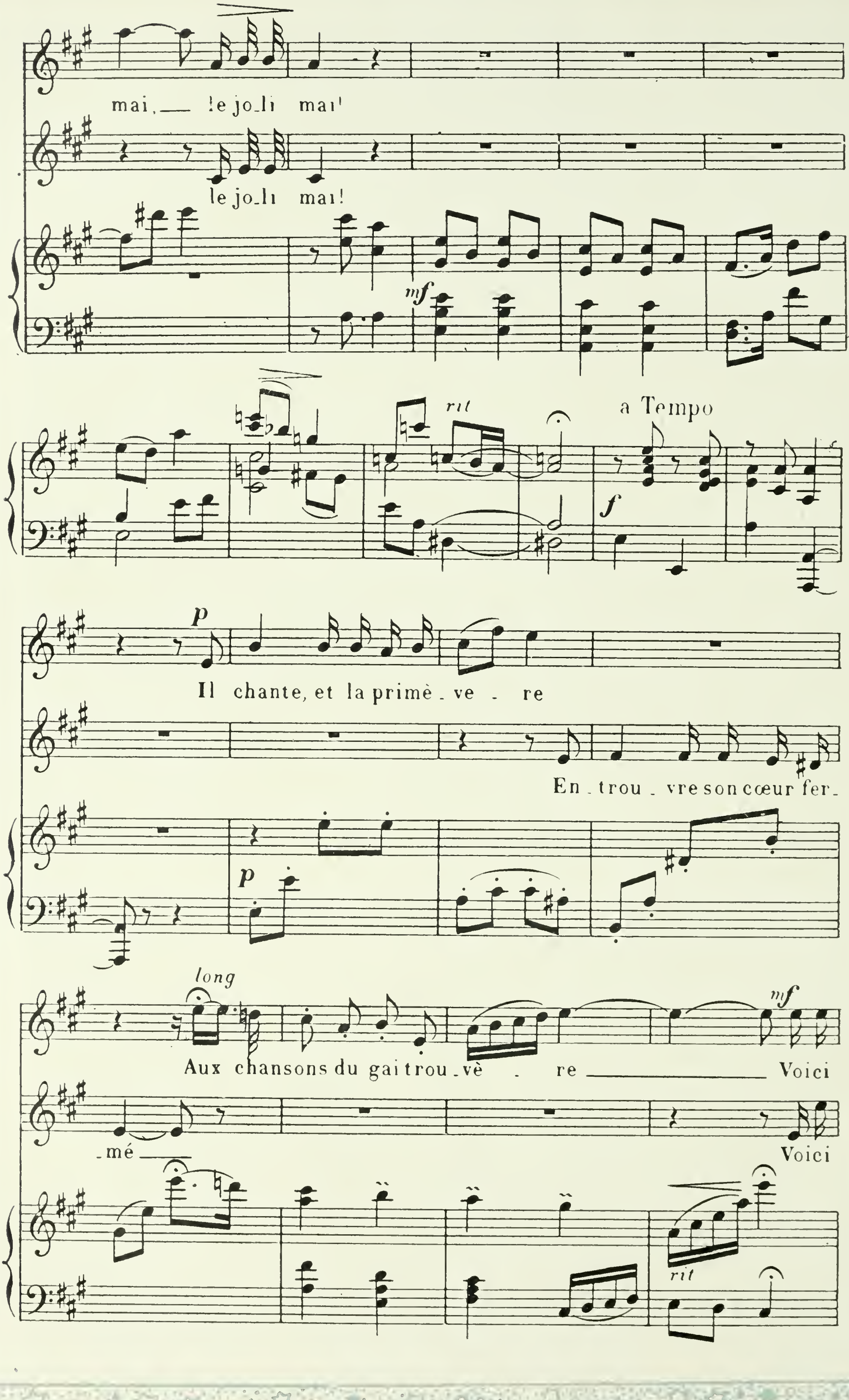
Paroles
de THÉODORE BOTREL
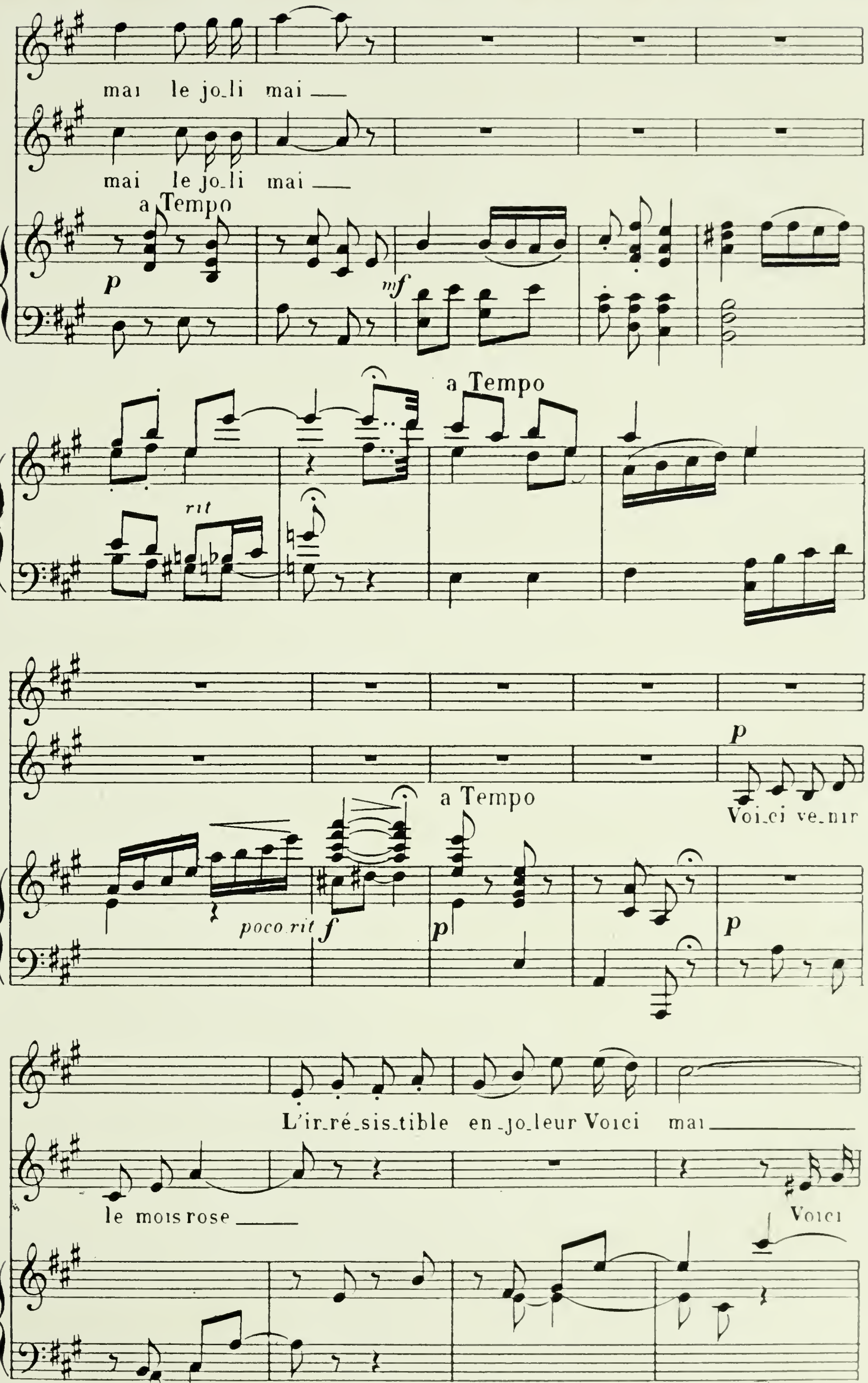
(DUO)
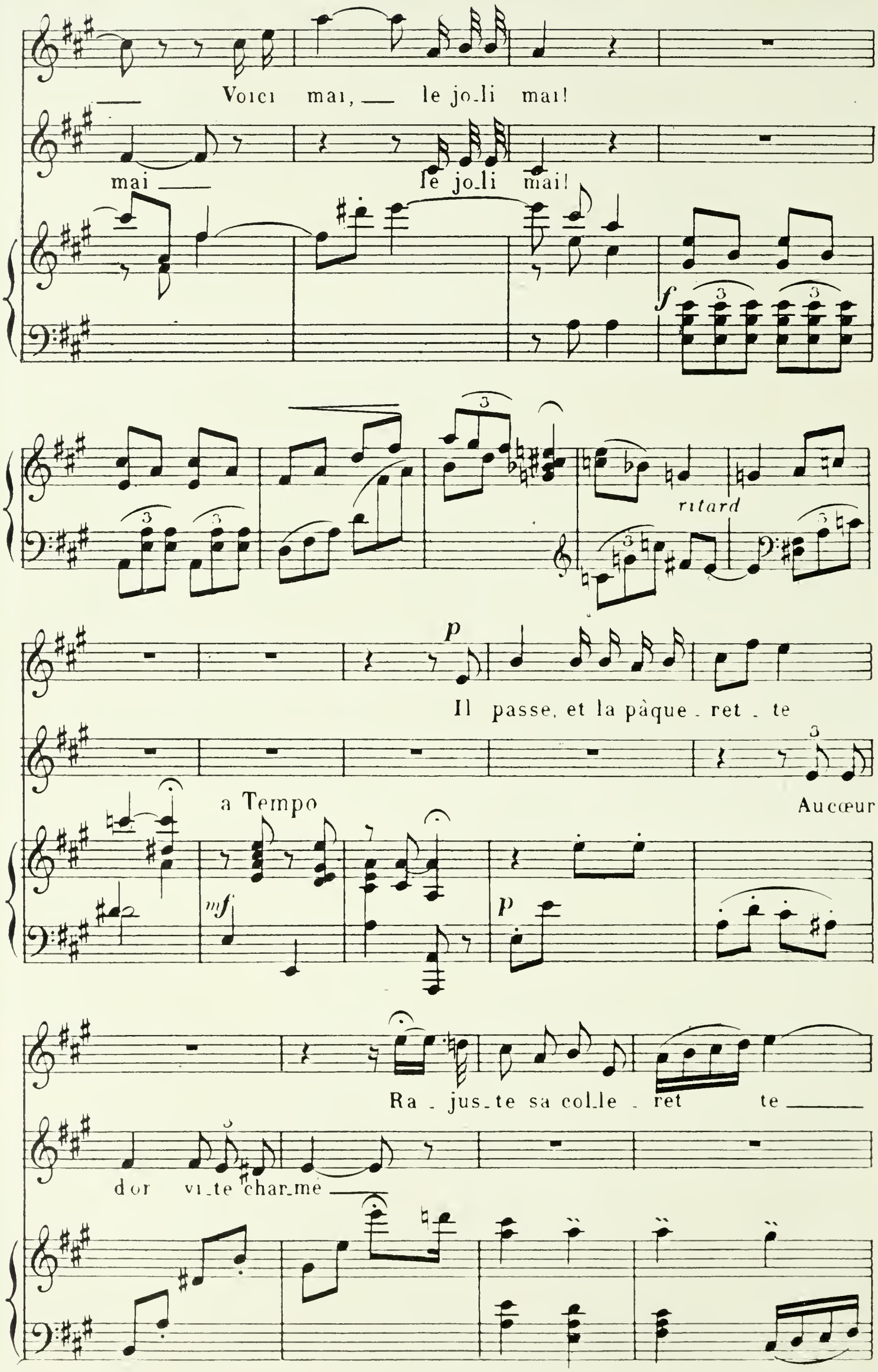
Musique
de LUCIEN DARBOIS
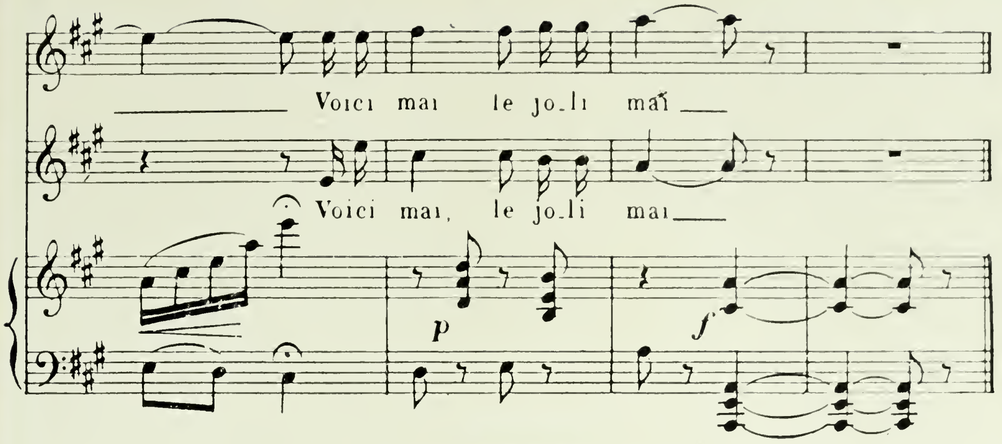


Chanson inédite.


mai, — le jo_li mai!
le jo_li mai!
rit
a Tempo
Il chante, et la primè_ve_re
En_trou_vre son cœur fer_
long
Aux chansons du gai trou_vè_re Voici
_mé
Voici
rit


mai le jo_li mai
mai le jo_li mai
a Tempo
p
mf
rit
a Tempo
poco rit
f
a Tempo
p
p
Voi_ci ve_nir
p
L'ir_ré_sis_tible en_jo_leur Voici mai
le mois rose
Voici


Voici mai, le jo_li mai!
mai le jo_li mai!
ritard
a Tempo
Il passe, et la pàque_ret_te
Au cœur
Ra_jus_te sa col_le_ret te
d'or vi_te char_me



Le Berceau sur la Mer

Les douaniers de garde avaient vu, du rivage,
Chavirer le canot sous un coup du Nordet,
Mais on ne retrouva, sur les lieux du naufrage,
Que les pauvres sabots du mort et son béret.

Huit jours durant, la mère et sa bru — pauvres femmes —
Guettèrent la marée en « espérant » le corps...
Hélas! Rien ne revint : les Morganes infâmes
Gardent jalousement le cadavre des morts.

Longuement, les pêcheurs, les amis et les proches,
— On aime à s'entr'aider même après le trépas —
Explorèrent la côte et sondèrent les roches...
Mais nul ne retrouva le cadavre du gâs?

Le Recteur prit alors un gros pain noir, un cierge,
Puis les ayant bénis, les posa sur le flot...
Mais le cierge et le pain revinrent sur la berge
Sans avoir rencontré le corps du matelot!

Et la mère, à son tour, prend un petit navire
Par qui son vieux jadis, avait été sauvé;
Mais le frêle ex-voto, sitôt en mer, chavire...
Et le corps de son fieu n'en est pas retrouvé!

Enfin la femme prit une bercelonnette,
Alluma sur l'avant un jaune et maigre suif,
Coucha dans son lit-clos, doucement, sa Jeannette,
Et s'en fut sur la mer poser l'étrange esquif...

Longtemps elle suivit l'humble clarté de rêve
Et poussa tout à coup un grand cri triomphant :
Le corps du naufragé revenait à la grève
Guidé par le berceau de son petit enfant!

THÉODORE BOTREL.

Un Académicien devant son Chapeau

(Réminiscence de l'Aiglon)

Te voici donc enfin, te voici donc, chapeau!
Morceau de drap doublé d'un petit peu de peau;
Qui pour être brodé d'un faisceau de verdure
D'un périssable nom fait un grand nom qui dure!
Te voici, feutre mou... Chapeau te voici tel
Qu'il faut en coiffer un pour rester immortel!
Enfant dégénéré du vert laurier antique,
C'est Apollon, jadis, qui tenait la boutique!
Aujourd'hui, c'est... Machin! Et nul ne t'a porté
Si pour gagner son droit à l'immortalité,
En dépit de son œuvre et de tous ses mérites,
Il n'a fait pour le moins ses trente-neuf visites ..
Le voilà ce fameux chapeau!... Comme il est fait!
On dirait un chapeau, ma foi, de sous-préfet.
Tel qu'il est cependant, il est fait pour me plaire;
Ce petit-fils lointain du feutre mousquetaire!
Car je hais ces tuyaux, hauts de forme, si laids,
Remplaçant les rayons, hélas, par des reflets!
Et je t'aime chapeau démodé, vieux bicorne,
Qui tout naïvement d'une cocarde s'orne
Et regarde les temps nouveaux par un gros œil,
Qui semble écarquiller un sourcil de cerfeuil!
Je t'aime d'être presque un objet historique,
Prolongeant jusqu'à nous une époque héroïque,
L'époque des habits brodés et des plumets,
Qu'un siècle trop pratique a détruits pour jamais.
Je t'aime, car ta plume à l'aspect peu bravache,
Si pauvrette et si frêle, est un peu de panache!
Panache nouveau jeu, panache maladif,
Panache intimidé, honteux, diminutif,
Mais malgré tout panache! Et chapeau, je t'adore
En ces temps sans grandeur d'être panache encore

MIGUEL ZAMACOIS

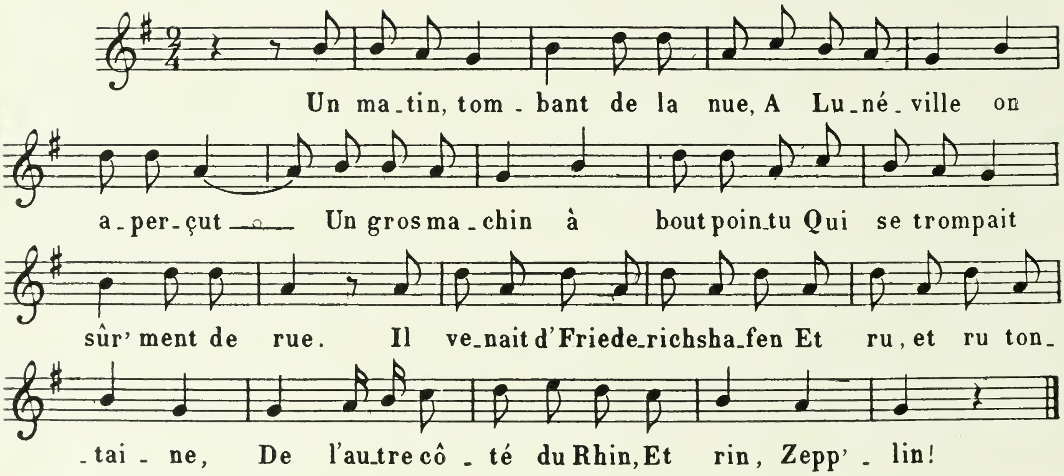


La Mésaventure du "Zeppelin"

Chanson humoristique

de

Georges BALTHA



Un matin, tombant de la nue,
A Lunéville, on aperçut
Un gros machin à bout pointu
Qui se trompait sûr'ment de rue.
Il venait d'Friederichshafen,
Et ru, et ru tontaine,
De l'autre côté du Rhin,
Et rin, Zepp'lin!

Les douaniers, l'ayant vu passer,
Lui firent signe d'arrêter,
Pour acquitter les droits d'entrée
Qui frapp'nt les tabacs étrangers ;
Un cigar' gros comme un' baleine
Et ru, et ru tontaine
R'présent' plus d'un fiferlin,
Et rin, Zepp'lin!

A l'ordre donné, d'un ton bref,
D'obtempérer, l'aéronef
Ne dut pas entendre bézef,
C'eut été d'ailleurs comm' des neff's.
Emballé par l'vent qui l'entraîne,
Et ru et ru tontaine,
Il n'pouvait pas serrer l'frein
Et rin, Zepp'lin!

Ce dirigeable tant vanté
Possède tout's les qualités,
Il ne lui manque en vérité
Que d'pouvoir être dirigé:
Veut-on l'm'ner à Baden-Baden,
Et ru, et ru tontaine,
Il fil' du côté d'Pantin,
Et rin, Zepp'lin!

Quand y a trop d'vent, il ne part pas;
Quand y a pas d'vent, il reste en bas;
Il est plein d'gaz, mais à chaqu' pas,
Il se dégonfle avec fracas.
En rout', quand y a pas d'hydrogène,
Et ru, et ru tontaine,
Y a pas d'plaisir c'est certain,
Et rin, Zepp'lin!

S'il est v'nu pour nous espionner,
Il a vraiment dû faire un nez,
Car c'est lui qui nous a montré
Ce que nous devions ignorer,
Et d'sa curiosité malsaine,
Et ru, et ru tontaine,
Il est l'dindon à la fin,
Et rin, Zepp'lin.

MORALITÉ

Entre les dirigeabl's all'mands
Qui ne résistent pas au vent
Et nos biplans et monoplans,
On peut fair' ce rapprochement
Tiré d'un' fabl' de La Fontaine
Le Roseau et le Chêne,
Le Chên' qui f'sait le malin,
C'est le Zepp'lin.
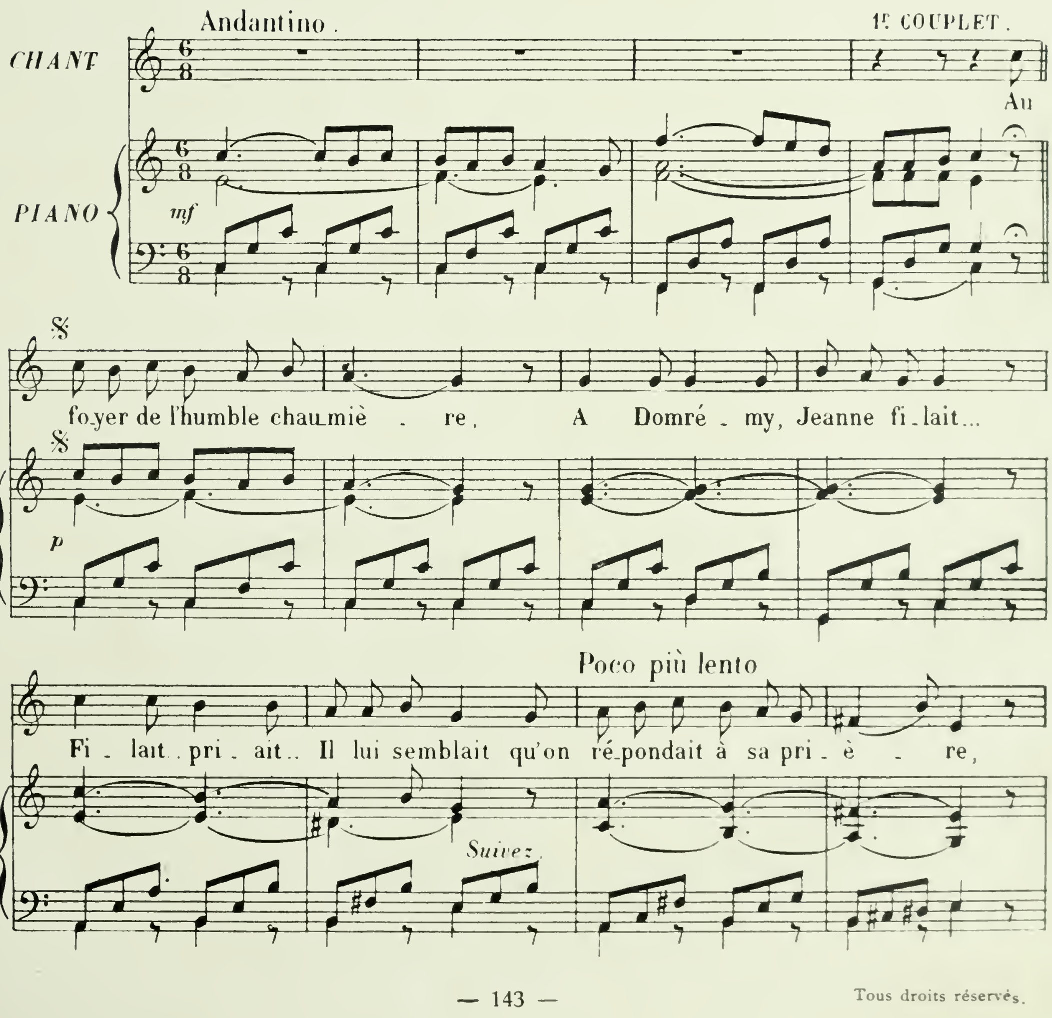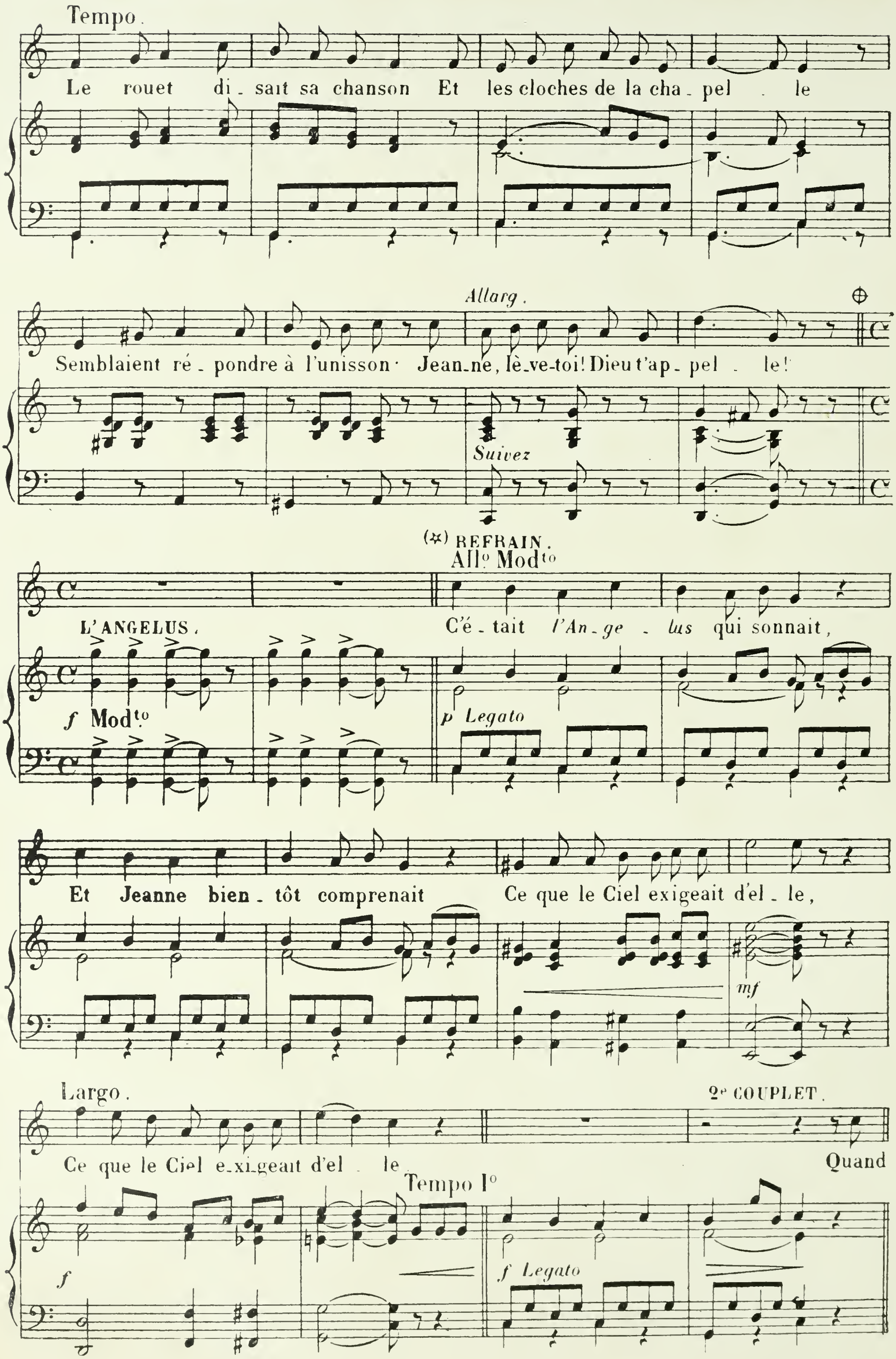


LES CLOCHES DE JEANNE

CHANSON
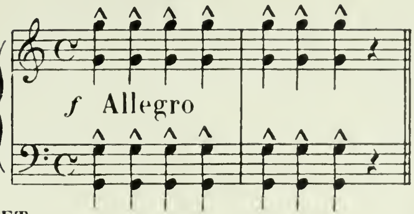
Paroles de PAUL LE JEINISEL

Musique de LOUIS BYREC

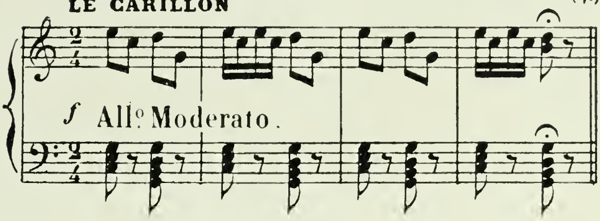



Tempo.
Le rouet di_sait sa chanson Et les cloches de la cha_pel _ le
Allarg.
Semblaient ré_pondre à l'unisson Jean_ne, lè_ve-toi! Dieu t'ap_pel _ le!
Suivez
(*) REFRAIN.
All° Mod^to
L'ANGELUS.
f Mod^to
C'é_tait l'An_ge _ lus qui sonnait,
p Legato
Et Jeanne bien_tôt comprenait Ce que le Ciel exigeait d'el_le,
mf
Largo.
Ce que le Ciel e_xi_geait d'el _ le
Tempo I°
2e COUPLET.
Quand
f
f Legato
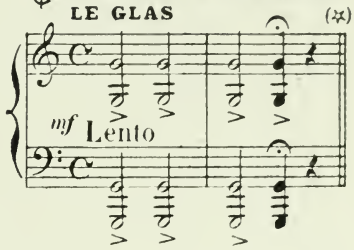
SONNERIE DU 2e COUPLET.
LE TOCSIN (*)



SONNERIE DU 3e COUPLET.
LE CARILLON (*)



SONNERIE DU 4e COUPLET.
LE GLAS (*)



II

Quand Jeanne fut au pâturage,
Plus tard, à garder son troupeau,
Les cloches sonnaient de nouveau
Et tenaient le même langage.
Elles disaient à Jeanne : Viens ;
Un peuple attend sa délivrance ;
Laisse ton village et les tiens...
Viens chasser les Anglais de France.

(Sonnerie du tocsin)

REFRAIN

La cloche sonnait le tocsin :
Arme-toi pour le combat saint ;
En toi, Jeanne, est notre espérance.

III

Un jour de mai, victorieuse,
Jeanne dans Orléans entrait ;
Sur ses pas, la foule accourait,
L'acclamant d'une voix joyeuse.
Chaque cloche et chaque battant,
Dans l'église proche ou lointaine,
Disaient un refrain triomphant
Qui sonnait par toute la plaine...

(Sonnerie du carillon)

REFRAIN

Et sur ce carillon vainqueur,
Le peuple répétait en chœur :
Noël à la bonne Lorraine !

IV

Mais quand vint le jour du supplice,
A la mort on la vit marcher.
Sans faiblir, et sur le bûcher
Offrir à Dieu son sacrifice.
Toutes les cloches de Rouen,
Tandis que s'élevait la flamme,
Sonnèrent un glas déchirant
Pour conduire au ciel sa grande âme.

(Sonnerie du glas)

REFRAIN

Jeanne, nous ne t'oublierons pas,
Et tocsin, carillon et glas
Sonneront toujours dans notre âme !
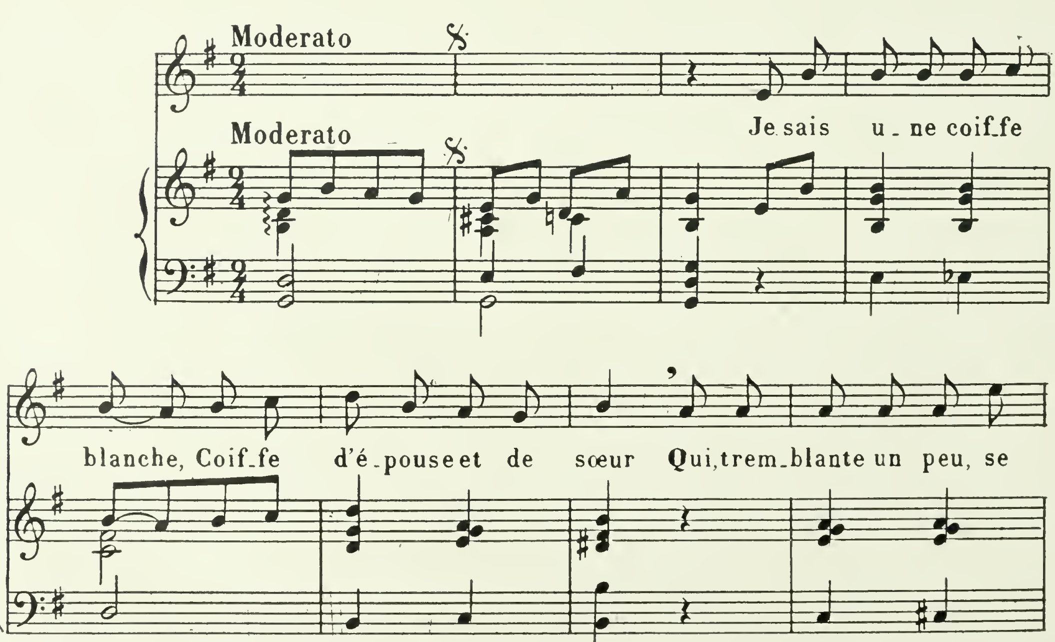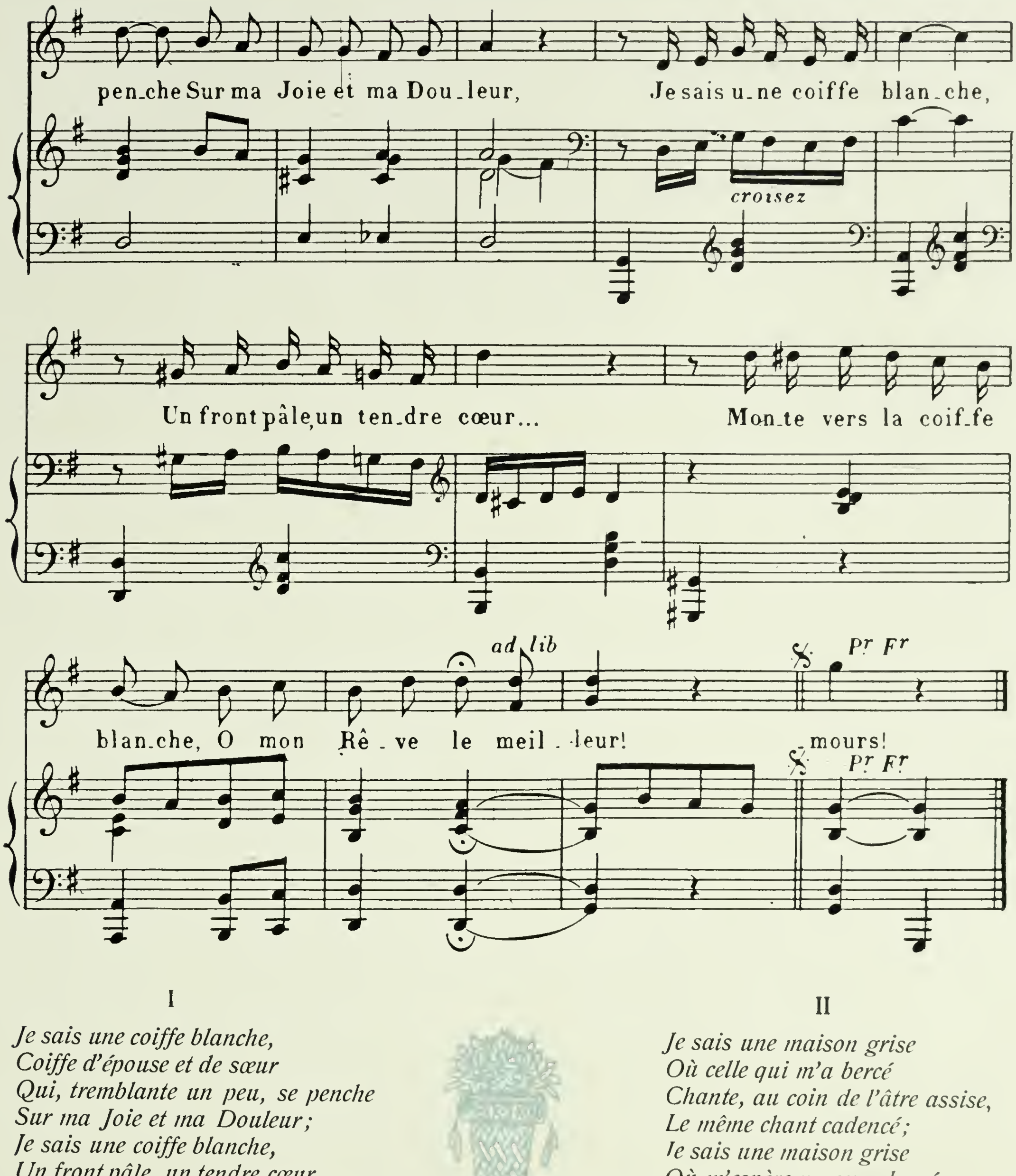


COEURS AIMANTS

CHANSON INÉDITE

Paroles de
THÉODORE BOTREL

Musique
d'ALBERT LARRIEU





I

Je sais une coiffe blanche,
Coiffe d'épouse et de sœur
Qui, tremblante un peu, se penche
Sur ma Joie et ma Douleur;
Je sais une coiffe blanche,
Un front pâle, un tendre cœur...
Monte, vers la coiffe blanche,
O mon Rêve le meilleur!

II

Je sais une maison grise
Où celle qui m'a bercé
Chante, au coin de l'âtre assise,
Le même chant cadencé;
Je sais une maison grise
Où m'espère un cœur lassé...
Rêve, dans la maison grise,
Berceuse de mon Passé!

III

Bénissez, Père céleste,
Ces deux cœurs vibrant toujours,
Cœurs battant à votre geste
A coups légers, à coups lourds;
Laissez-les, Père céleste
M'aimer encor de longs jours :
Ils sont tout ce qui me reste
De mes terrestres amours!



La Chanson des Ministères

Air : Bureau de placement.

Un matin, voulant travailler
De mon métier de chansonnier,
Je choisissais vite un sujet,
Pour pondre des couplets.

Alors je fis une chanson,
Un' chanson sur le ministère,
Dont Clémenceau était l'patron,
Mais son règne ne dura guère ;
Car n'portant pas sa clémence haut,
Sans tout'fois le prendre pour sot,
Les députés, aimant l'chang'ment,
L'remplacèr'nt par Briand !

Alors je refis ma chanson,
Ma chanson sur le ministère,
Puisque maint'nant sur la nation
Briand brillait d'tout's ses lumières ;
Mais Marianne porta au clou
Ce Briand pour quinze ou vingt sous,
Monis profitant d'l'occasion
Reprit la succession !

Alors je refis ma chanson,
Ma chanson sur le ministère,
Sur ce vieil air sans prétention
Qu'on nomm' : les Cloch's du monistère !
Mais hélas, pour être Miniss',
L'habit ne fait pas le Monis,
Ce dernier ne sachant pas ça,
Caillaux le remplaça !

Alors je refis ma chanson,
Ma chanson sur le ministère.
Blaguant Caillaux dont le citron
Etait chev'lu comme une pierre ;
De cett' trouvaill' j'étais heureux,
Mais bientôt j'y trouvai un ch'veu,
Caillaux fut envoyé aux choux.
C'était un Caillaux d'choux !

Alors je refis ma chanson,
Ma chanson sur le ministère,
Car c'était Poincaré Raymond
Qui remplaça ce vieux confrère ;
Cet homme parlant sans s'arrêter,
J'dis Cicéron c'est point carré ;
C'jeu d'mots n'me servit pas longtemps
Raymond d'vint Président !

Alors je refis ma chanson,
Ma chanson sur le ministère,
Briand r'prenant sa succession,
J'ressevis mes couplets d'naguère
Ça me reposait le cerveau
De ne rien chercher de nouveau,
Quand voilà qu'on nomma Barthou
Ministre pass' Barthou.

Alors je refis ma chanson,
Ma chanson sur le ministère,
Avec tout's ces transformations,
J'avoue que j'ai vraiment à faire !
Car après Briand, Clémenceau,
Monis, Poincaré et Caillaux,
Trouver sur Barthou du nouveau,
Ça m'cass' le ciboulot !

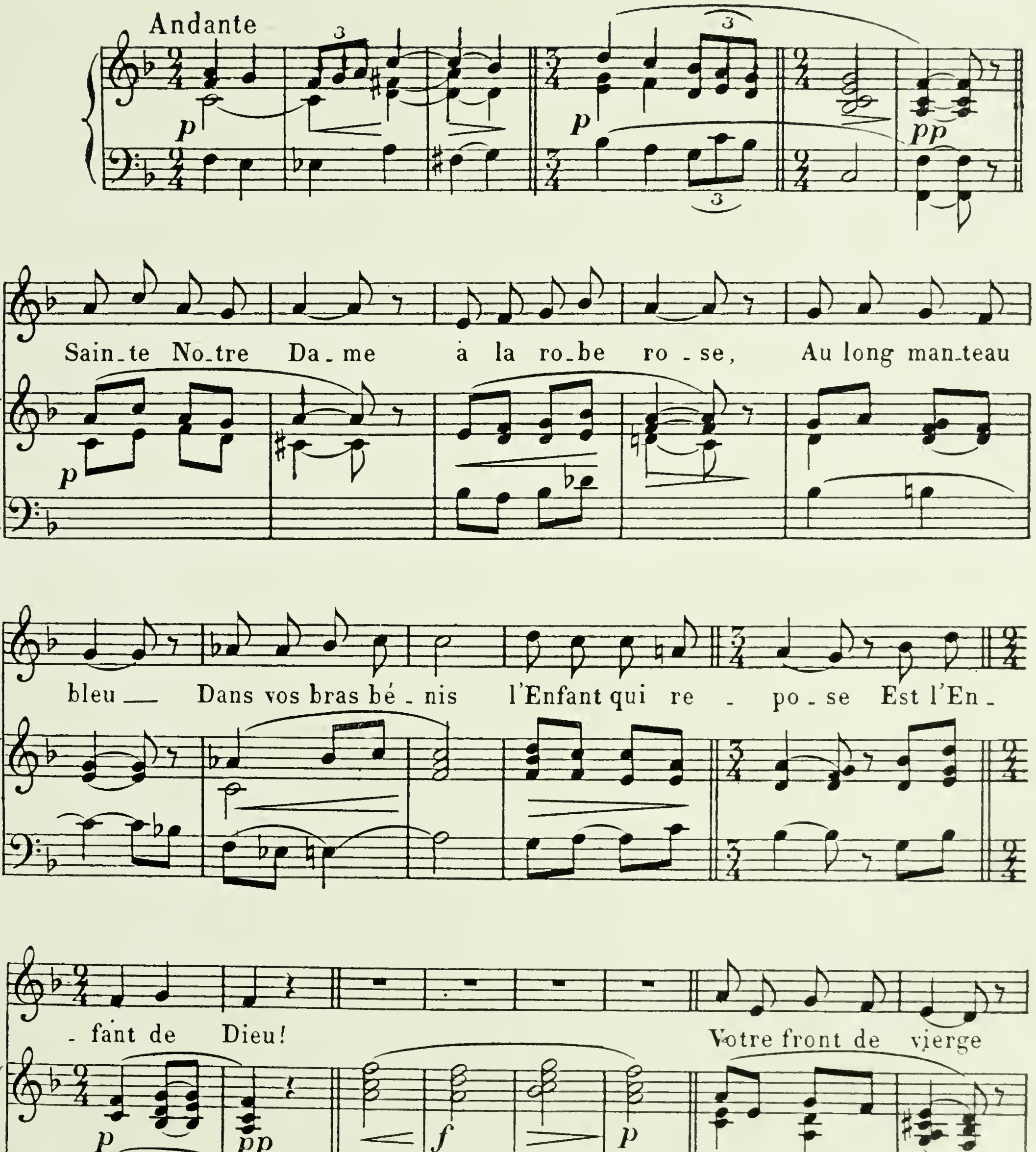
Demain j'vous chant'rai pour le coup
Ma chanson sur son ministère,
Si ell' vous amuse j'espère
Que tous vous bisserez Barthou.
Mais les chansons ont leur destin,
Pourrais-je la chanter demain ?
Le ministère d'ici là
S'ra p't'êtr' fichu en bas !

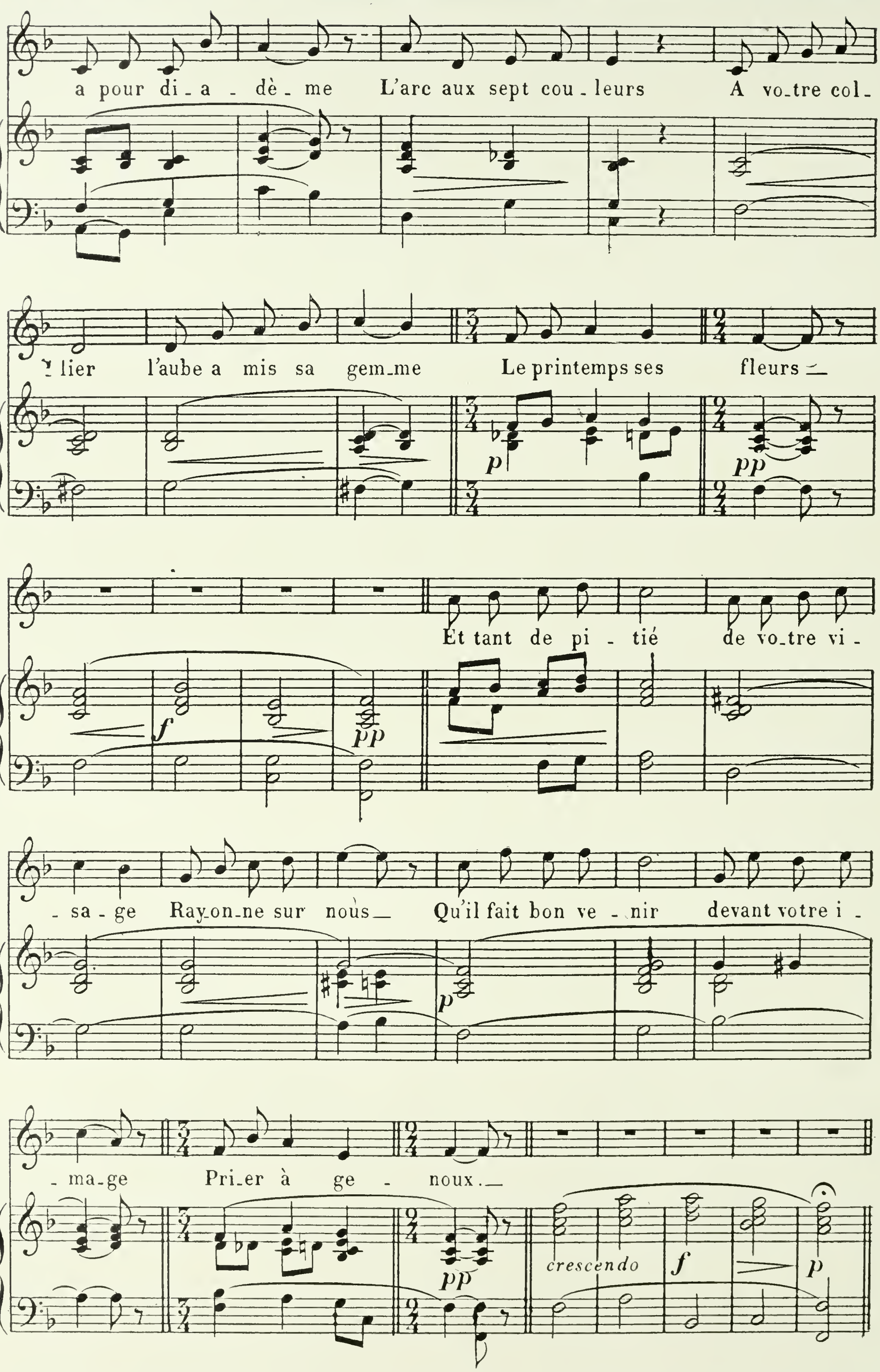
Alors je ref'rai ma chanson
Etc., etc...

G. SECRÉTAN.

NOTRE-DAME DE MAI

Paroles de M. l'Abbé R. DES CHESNAIS *Musique de* PAUL CHEVOLOT




a pour di_a_dè_me L'arc aux sept cou_leurs A vo_tre col_
_lier l'aube a mis sa gem_me Le printemps ses fleurs
Et tant de pi_tié de vo_tre vi_
_sa_ge Ray_on_ne sur nous Qu'il fait bon ve_nir devant votre i_
_ma_ge Pri_er à ge_noux.
p
pp
f
crescendo

I

Sainte Notre-Dame à la robe rose,
Au long manteau bleu,
Dans vos bras bénis, l'Enfant qui repose,
Est l'Enfant de Dieu.

Votre front de Vierge a pour diadème,
L'Arc aux sept couleurs;
A votre collier, l'aube a mis sa gemme,
Le printemps ses fleurs.

Et tant de pitié de votre visage
Rayonne sur nous,
Qu'il fait bon venir devant votre image
Prier à genoux.

II

O Reine de mai, des lis et des roses,
Comme en un berceau
Jesus s'est blotti, les paupières closes,
Dans votre manteau.

Avant qu'il ne laisse échapper le rêve
Qui lui vient des cieux,
Avant son réveil, avant qu'il ne lève
Ses beaux cils soyeux,

Dame Rose, ouvrez, pour que je le vois
Votre manteau bleu,
Et que je savoure un rayon de joie
En regardant Dieu !

POÉSIES A DIRE

La Bretagne au mois de Mai

Des cloches ont tinté dans le calme du soir...
O mon pays, pays d'Armor, si doux à voir,
Terre en qui l'on sent vivre une âme presque humaine,
Quel est ce souvenir qui vers toi me ramène ?
On dirait qu'un ami me conduit par la main,
Et je vais... Des ajoncs verdissent le chemin;
L'air s'emplit de l'odeur des aubépines blanches;
Les larmes de la nuit tremblent autour des branches;
C'est signe que l'on pense à moi, des pleurs aux yeux;
Et, d'être ainsi pleuré, mon exil est joyeux.
Chez nous, le mois de Mai, c'est le mois de Marie,
La cloche tinte... On aime ailleurs : chez nous on prie..
Les autels sont parés; à genoux, paysans !
Et, dans l'église en fleurs, monte un parfum d'encens ;
Des papillons d'été volent autour des cierges.
Comme les chants sont beaux, sur la lèvre des vierges !
Elles disent : Salut, Etoile de la mer !
Et les pêcheurs, brûlés par l'âpre vent d'hiver,
Tout frissonnants encor des longues nuits d'Islande,
S'inclinent, à côté des pâtres de la lande
Qui, le rosaire aux doigts et le front sur l'épieu,
Dans leur silence grave ont l'air d'écouter Dieu.

ANATOLE LE BRAZ.

Vieilles Fontaines

Vieilles fontaines qui chantez
Vos éternelles mélodies,
Et monotones murmurez
De si dolentes symphonies,
J'adore vos « dauphins » rouillés
Votre coupe décorative,
Vos frontons disjoints ou brisés,
Votre âme doucement plaintive.

Dans les nostalgiques jardins
Aux vertes mousses toujours fraîches,
Sous les lilas, vers les jasmins,
Près des murs moussus qui s'ébrèchent
Votre âme est l'âme du Passé,
Votre voix est la voix des Heures ;
En vous parlent les Trépassés
Comme dans les vieilles demeures.

Loin des bruits mouvants des cités,
Votre glou-glou doux et fluide
Berce de sa chanson limpide
Les âmes et les cœurs lassés.
Toujours, ô simples reposoirs,
Tous les rêveurs vous aimeront...
Par les matins et par les soirs
Les Poètes vous béniront !

A. BARBIER.

Monologue du Monsieur qui ne joue pas le bridge

Je suis le Monsieur qui ne joue pas le bridge !...

L'espèce de gens qui ne joue pas le bridge se fait de plus en plus rare ; j'en suis un des derniers représentants. Dans six mois j'en serai probablement le dernier survivant. Ceux, en effet, qui dans six mois ne se seront pas convertis au bridge seront morts de honte !... J'espère que je serai, moi, assez bien constitué moralement pour réagir, pour trouver des charmes à l'existence en dehors du bridge, pour vivre enfin ! Si je ne veux pas faire un mort au bridge, je tiens encore moins, si j'ose dire, à faire un mort dans la vie !..

J'aurai du courage. Nos ancêtres ont vécu sans bridge ; avec l'aide de Dieu, je ferai comme eux. Je tâcherai de m'intéresser à quelque chose : à la littérature, aux beaux-arts, au théâtre, à la politique. Je me distrairai, je m'étourdirai, je voyagerai. Je m'efforcerai d'oublier que je suis le paria des réunions mondaines, le réprouvé des cinq à sept et le pestiféré des salons.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne jouez-vous pas le bridge ? Vous verriez la vie et les réunions mondaines vous sourire. Vous deviendriez le chou-chou des cinq à sept et l'enfant gâté des salons.

Je suis bien forcé de l'avouer; je crois que je ne suis pas doué. Oh ! vous pensez bien que j'ai tout essayé pour conserver dans le monde la situation d'invité supportable que m'avaient valu vingt ans de simagrées et de cartes déposées chez les concierges. Trop de maîtresses de maisons commençaient en effet à me faire grise mine, trop de gens à me mépriser, trop de salons à se fermer pour moi.

J'ai acheté un *Traité de Bridge* et je me suis enfermé avec lui, après avoir déclaré que je n'y étais pour personne. J'ai ouvert mon petit livre, je me suis pris la tête dans les deux mains et j'ai lu. Trois secondes après, j'étais dégoûté... Voici par quelle phrase commençait le *Traité de Bridge :* « La position des joueurs et les préliminaires sont les mêmes qu'au whist à quatre, excepté que la dernière n'est pas retournée. »

Alors pour apprendre le bridge, il fallait que je connusse le whist. L'idée me vint un instant de courir acheter le *Traité du Whist*, mais la peur d'y lire que la position des joueurs et les préliminaires étaient les mêmes qu'au poker, excepté que... et d'avoir à me procurer ensuite la règle du poker, laquelle m'aurait peut-être renvoyé à celle du piquet, laquelle pouvait m'engager à consulter celle du bézigue chinois, me fit renoncer à m'instruire moi-même. Et ce jour-là, ni les suivants d'ailleurs, je ne lus pas plus avant le *Traité de Bridge.*

Résolu cependant à tous les sacrifices pour ne pas me voir mettre à l'index de toutes les bonnes maisons où l'on dîne, je pris mon courage à deux mains, et j'allai humblement et honteusement prier de bons amis de m'initier à leur redoutable franc-maçonnerie. Je ne demandai qu'un tout petit grade. Je serai le frère... Souffre-Douleur, celui que l'on agonit de sottises à chaque carte qu'il dépose timidement sur la table.

Me voyant des larmes dans les yeux, mes amis daignèrent, malgré l'ennui de la corvée, me soumettre aux épreuves préliminaires pour l'admission dans la loge du Tapis-Vert de la Félicité.

Cinq minutes après, j'étais *le plus bouché* des partenaires, le plus réfractaire des néophytes, le moins doué des commençants. A la fin de la première partie, j'étais la dernière des brutes ! Je manquai de recevoir la boîte de jeu à la tête et l'on me conseilla fortement de m'en tenir à la bataille et au trente-et-un.

Voilà où j'en suis. C'est fini, plus jamais je ne jouerai au bridge ! Je suis découragé, je suis buté. Quand je songe à la façon dont j'ai été traité par des amis, je m'effraie à la pensée de m'asseoir en face d'étrangers avec des cartes à la main. Et quand j'entends quatre joueurs fameux se faire remarquer réciproquement leurs gaffes impardonnables et enfantines, quand j'entends après chaque partie, sans exception, les deux camps se disputer les honneurs (que, cependant, l'on a ou l'on a pas) je sens nettement l'abîme qui me sépare des tables de bridge.

Brûlé dans un tas de salons, je vois les invitations se faire pour moi de plus en plus rares. Ma glace autrefois encombrée de bristols, de menus, d'invitations pressantes, jusqu'à m'empêcher d'apercevoir mon image, est veuve à peu près de petits cartons. Bientôt je ne saurai plus où aller le soir. Je devrai dîner chez moi ou au restaurant.

Depuis la folie du bridge, je suis le monsieur que l'on n'invite pas deux fois. L'unique épreuve est, hélas ! toujours la même. J'arrive, j'entre. la maîtresse de maison vient à moi empressée, épanouie :

— Bonjour, Monsieur... C'est aimable à vous... Naturellement vous jouez au bridge ?

— Hélas, non, Madame.

— Ah !...

Ça y est, je suis jugé. Je suis condamné. A la fraîcheur du *ah !* à la métamorphose du sourire en grimace, je sens instantanément que je n'ai plus qu'un soir à vivre dans ce salon-là !...

Les invités arrivent :

— Ça va bien depuis hier soir?... Je parie qu'après notre départ vous avez encore fait une partie ?

— Une partie? Quatre, ma chère !... Ça nous a fait coucher à trois heures !... Mon mari a fait grand chelem dans un style ébouriffant.

On me présente :

— Monsieur X...

Puis avec une expression de mépris qui me pousserait vers le vestiaire si je n'avais pas si faim :

— ... Qui ne joue pas au bridge.

On me toise, on me bat froid, on s'écarte, on m'évite presque.

On passe dans la salle à manger. La conversation prend tout de suite un tour animé :

— Figurez-vous que l'autre soir, Geneviève a fourni deux cartes au même trick, on ne s'en est aperçu qu'à la fin du coup, et, quand on lui a dit qu'elle était responsable de toutes ses renonces, elle était furieuse !...

— Ça me rappelle qu'un jour...

La séance continue. Je pense à mes petites affaires. Heureusement le filet de chevreuil sauce poivrade est assez réussi. La conversation est de plus en plus animée et brillante. On s'esclaffe au récit de quelques coups de bridge d'une cocasserie désopilante ; on s'indigne furieusement au récit d'une faute impardonnable commise par quelque mazette notoire.

Le dîner achevé, on change de table. La table de bridge est préparée. Comme elle est insuffisante, on en prépare deux autres. Ceux qui relaieront les joueurs se collent à eux sur des sièges rapprochés. Je reste seul avec mon déshonneur. Personne ne fait attention à moi. J'ai bien le sentiment que je vois ces tableaux et ces bibelots pour la dernière fois. Alors j'examine et je visite. Il faut bien que je gagne onze heures. Je gagne d'abord un petit salon vide. Je regarde une collection d'éventails anciens. Il y a au mur un assez beau tableau de l'école flamande représentant des bonnes gens qui jouent aux cartes. Encore?... Déjà ?... Par la porte du salon arrivent les éclats d'une discussion : « Il fallait jouer atout ! »

Où fuir? Me voici dans la galerie, puis dans l'antichambre... J'ai une envie d'y engager une conversation avec le domestique qui y somnole à demeure :

— Vous ne savez pas jouer le bridge, vous au moins ?

— Mais si, Monsieur ?

— Ah ! Hé bien mettez-moi mon pardessus !

Miguel Zamacoïs.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

Notre Concours de Photographie est ouvert aux abonnés et lecteurs de *La Bonne Chanson.* Les personnes qui désirent y participer sont priées de se conformer exactement aux dispositions ci=après énoncées :

Trop de liberté laissée aux concurrents pour le choix des sujets aurait pour effet de rendre difficile et presque impossible le classement des épreuves. Aussi notre concours est=il strictement limité aux photographies représentant des enfants de 2 à 14 ans, seuls ou en groupes. Toute faculté est laissée de choisir à sa guise les costumes, les attitudes, les décors les mieux appropriés. Le jury tiendra compte à la fois de l'originalité du sujet, de la perfection de la photographie et du soin apporté au tirage de l'épreuve.

Chaque concurrent devra envoyer *trois* photographies différentes — ni plus, ni moins — le même sujet pouvant être reproduit dans plusieurs attitudes ou le sujet lui=même changé, au gré des concurrents.

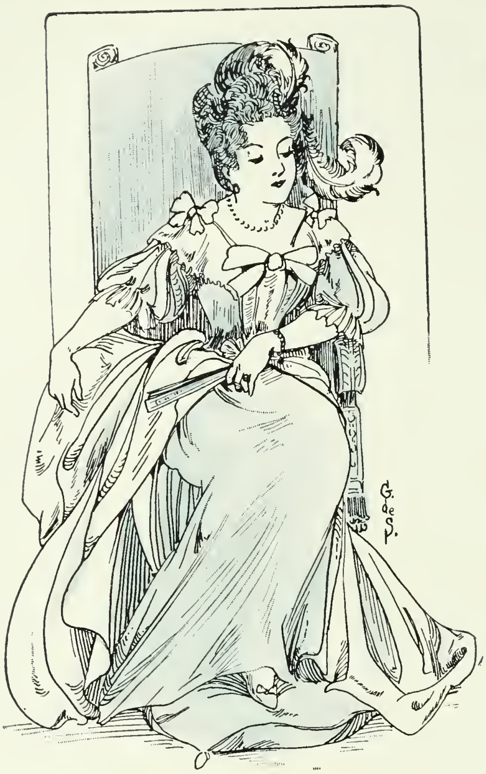
Les épreuves pourront être tirées sur n'importe quel papier photographique brillant ou mat, le ferro=prussiate excepté et dans n'importe quel ton. Elles devront être expédiées *non collées sur carton et sans aucun montage*, à plat ou en rouleau.

Le nom et l'adresse du concurrent seront lisiblement écrits au dos de *chaque* épreuve. En aucun cas, le cliché ne devra être joint à l'envoi.

Les expéditions devront être faites par poste au nom de l'Administrateur de la *Bonne Chanson*, 6, place Saint=Sulpice, Paris, et parvenir à nos bureaux le 25 juin prochain au plus tard.

Les résultats du classement paraîtront dans la *Bonne Chanson* du 1er août et nous nous réservons de publier ulté=rieurement les épreuves les plus intéres=santes. Elles ne seront *en aucun cas* retournées à l'expéditeur.

Notre concours est doté de 300 francs de prix consistant en montres, bracelets, articles de voyage, porte=plumes réser=voirs, parfumerie, fournitures pour la photographie et articles de librairie.



La Farce des Précieuses

d'après

" LES PRÉCIEUSES RIDICULES "

Comédie en un acte, en prose

de

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière

Adaptee pour les Jeunes filles, avec la mise en scène détaillée

par GUY NOËL

(Suite et fin)

MADELON. — Ah! certes, cela sera du dernier beau : j'en retiens un exemplaire au moins si vous le faites imprimer.

Mme DE MASCARILLE, *s'étendant en son fauteuil.* — Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON. — Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

Mme DE MASCARILLE, *se redressant.* — Sans doute, mais, à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis, hier, chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement forte sur les impromptus.

CATHOS. — L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

Mme DE MASCARILLE. — Ecoutez donc. C'est la réponse à des milliers d'aimables choses dont m'assiège un de ces messieurs.

MADELON. — Nous y sommes de toutes nos oreilles.

Mme DE MASCARILLE, *disant les deux* oh! *très fort.*

Oh! oh! je n'y prenais pas garde;
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil, en tapinois, me dérobe mon cœur,
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

(Elle s'étend en son fauteuil.)

CATHOS, *se pâmant.* — Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant!

Mme DE MASCARILLE, *avec complaisance, en se redressant.* — Tout ce que je fais a l'air naturel; cela ne sent point la pédante.

MADELON. — C'en est éloigné de plus de mille lieues.

Mme DE MASCARILLE. — Avez-vous remarqué ce commencement : *Oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme quelqu'un qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* la surprise, *oh! oh!*

MADELON. — Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

Mme DE MASCARILLE. — *Oh! oh!* il me semble que cela ne soit rien : *Oh! oh!*

CATHOS. — Ah! mon Dieu! que dites-vous? *Oh! oh!* ce sont de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer : *Oh! oh!*

MADELON. — Sans doute; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poème épique.

Mme DE MASCARILLE. — Oh! oh! ma chère, vous avez le goût bon.

MADELON. — Hé! je ne l'ai pas tout à fait mauvais. *(Elles rient toutes trois.)*

Mme DE MASCARILLE. — Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde? Je n'y prenais pas garde :* je ne m'apercevais pas de cela: façon de parler naturelle : *je n'y prenais pas garde. Tandis que, sans songer à mal...* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je*

vous regarde, c'est-à-dire : je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple... *votre œil en tapinois...* Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

CATHOS. — Tout à fait bien.

Mme DE MASCARILLE. — *Tapinois,* en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois. (Elle imite le chat : Miaou!)*

MADELON. — Il ne se peut rien de mieux.

Mme DE MASCARILLE. — ... *Me dérobe mon cœur:* me l'emporte, me le ravit...*Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est quelqu'un qui court et crie après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MADELON. — Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

Mme DE MASCARILLE. — Je veux vous dire l'air que j'ai fait là-dessus.

CATHOS. — Vous avez appris la musique?

Mme DE MASCARILLE. — Moi? point du tout...

CATHOS. — Comment donc cela se peut-il?

Mme DE MASCARILLE, *avec importance.* — Les gens de ma qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON. — Assurément, ma chère.

Mme DE MASCARILLE. — Ecoutez si vous trouvez l'air à votre goût : Hem! hem! *(Elle chante)* la, la, la, la, la... la brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière *(Elle chante son quatrain ridiculement avec roulades et répétitions.)*

Oh! oh! je n'y prenais pas garde
(*Imitation énergique du coup d'archet de la contre-basse :* from, from, from)
Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde
(*Imitation des cordes pincées de la guitare :* frim, frim, frim)
Tandis que sans songer à mal
(*Imitation du cri guttural du basson :* bou dou dou, bou dou dou)
Tandis que sans songer à mal
(*Imitation de la flûte :* tou dou dou, tou dou dou)
Je vous regarde, Je vous regarde
(*Imitation du piston :* tata, tata)
Votre œil en tapinois..
(*Imitation du roulement sourd de la timbale :* brrrou)
... Me dérobe mon cœur
(*Imitation de la fanfare d'une trompette* : tata ratata)
Votre œil en ta... votre œil en pi... votre œil en nois
Votre œil en tata tata (*bis*)
Votre œil en pi pi pi pi (*bis*)
Votre œil en nois, nois, nois, nois (*bis*)
Me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! (*bis*)
Au, au, au, au voleur! (*bis*)
Au, au voleur! (*bis*)
Au voleur!

(Elle s'enfonce dans son fauteuil épuisée.)

CATHOS. — Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON. — Il y a de la chromatique là-dedans!

Mme DE MASCARILLE, *se redressant.* — Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur! au voleur!* Et puis, comme si l'on criait bien fort : *au, au, au, au voleur!* et, tout d'un coup, comme une personne essoufflée : *au voleur!*

MADELON. — C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles: c'est comme du nectar qu'on boit par les oreilles.

CATHOS. — Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Mme DE MASCARILLE. — Tout ce que je fais



Mme de Jodelet.

me vient naturellement, cela me pousse comme la plume aux oiseaux, c'est sans étude...

MADELON. — La nature vous a traitée en vraie mère passionnée, et vous êtes l'enfant gâtée.

Mme DE MASCARILLE. — A quoi donc passez vous le temps, mesdames?

CATHOS, *tout naïvement.* — A rien du tout.

MADELON, *corrigeant cet aveu trop simple.* — Nous avons toujours été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

Mme DE MASCARILLE. — Je m'offre à vous mener, l'un de ces jours, à la comédie, si vous voulez; aussi bien, on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON. — Cela n'est pas de refus.

CATHOS. — Et quel en est l'intitulé?

MADELON. — Comment baptisera-t-on ce nouveau-né ?

Mme DE MASCARILLE. — « Les Précieuses ridicules. » C'est une farce d'un garçon assez spirituel bien qu'il soit du commun, un certain Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, fils d'un valet de chambre tapissier du Roy.

MADELON. — Où diable l'esprit va-t-il se nicher?

Mme DE MASCARILLE. — C'est ce que nous déplorons. Pourquoi ce garçon-là n'est-il au moins vicomte? Enfin nous irons voir son œuvre, mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons-là; car je me suis engagée à faire valoir la pièce quand ce ne serait que pour faire voir que nous ne sommes pas de ces ridicules précieuses, qui prennent ce beau titre et s'en tiennent là. D'ailleurs, l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres, gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation : et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire! Pour moi, j'y suis fort exacte, et, quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau! » devant que les chandelles soient allumées et que se lève le rideau.

MADELON, *s'éventant.* — Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. — C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

Mme DE MASCARILLE — Je ne sais si je me trompe, ma belle enfant, mais vous m'avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON, *minaudant.* — Hé! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites...

Mme DE MASCARILLE. — Ah! ma foi, il faudra que nous la voyons. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS. — Et à quels comédiens la donnerez-vous?

Mme DE MASCARILLE. — Belle demande! Aux grands comédiens; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : eh! le moyen de connaître un beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut applaudir et faire le brouhaha?

CATHOS. — En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que par ce qu'on les fait valoir.

Mme DE MASCARILLE, *montrant sa toilette.* — Que vous semble de ma parure? La trouvez-vous congruente à la robe?

CATHOS. — Tout à fait, ma chère.

MADELON. — C'est à tomber à la renverse de ravissement et d'extase.

Mme DE MASCARILLE. — Le ruban en est bien choisi.

MADELON. — Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

CATHOS. — Perdrigeon, le marchand en vogue, le fournisseur des gens du bel air?

MADELON. — Lui-même, ma chère!

Mme DE MASCARILLE, *levant ses deux jambes pour montrer ses volants.* — Que dites-vous de mes volants?

MADELON. — Ils ont tout à fait bon air.

Mme DE MASCARILLE. — Je puis me vanter au moins que la traîne a tout un grand quartier de plus que toutes celles qu'on fait.

MADELON. — Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter plus haut l'élégance de l'ajustement.

Mme DE MASCARILLE, *leur tendant les mains.* — Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON, *sentant.* — Ils sentent terriblement bon.

CATHOS, *même jeu.* — Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

Mme DE MASCARILLE. — Et celle-là? *(Elle tend son mouchoir.)*

MADELON, *s'extasiant.* — Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

Mme DE MASCARILLE. — Vous ne me dites rien de mes plumes? Comment les trouvez-vous?

CATHOS. — Effroyablement belles.

Mme DE MASCARILLE. — Savez-vous que le brin m'en coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON, *lui prenant la main (Cathos lui prend l'autre).* — Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et, jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

Mme DE MASCARILLE, *s'écriant brusquement.* — Ahi! ahi! ahi! doucement, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé, cela n'est pas honnête!

CATHOS. — Qu'est-ce donc, qu'avez-vous ?

Mme DE MASCARILLE. — Quoi ! toutes deux me prenant une main ! Voulez-vous me voir manchote? M'attaquer à droite et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens : la partie n'est pas égale ; et je m'en vais crier à la garde ! *(Elle se lève et gagne à droite, tandis que les deux dames se lèvent et gagnent à gauche.)*

CATHOS, *à Madelon.* — Il faut avouer qu'elle dit les choses d'une manière particulière.

MADELON. — Elle a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS. — Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

Mme DE MASCARILLE. — Comment, m'amie, il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds ! *(Marotte entre de droite.)*

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MAROTTE

MAROTTE, *sur le seuil.* — Madame, on demande à vous voir. *(Elle remonte les trois sièges sur une seule ligne, en biais, à gauche.)*

MADELON. — Qui?

MAROTTE. — La vicomtesse de Jodelet.

Mme DE MASCARILLE. — La vicomtesse de Jodelet?

MAROTTE. — Oui, Madame.

CATHOS. — La connaissez-vous?

Mme DE MASCARILLE. — C'est ma meilleure amie.

MADELON. — Faites entrer vitement. *(Marotte sort à droite.)*

Mme DE MASCARILLE. — Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vues, et je suis ravie de cette aventure.

CATHOS. — La voici. *(La vicomtesse outrageusement poudree et non moins ridiculement mise entre de droite, la marquise va à elle, les bras ouverts, la vicomtesse s'y jette.)*

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA VICOMTESSE DE JODELET, MAROTTE

Mme DE MASCARILLE. — Ah! vicomtesse!

Mme DE JODELET. — Ah! marquise! *(Elles s'embrassent avec affectation.)*

Mme DE MASCARILLE. — Que je suis aise de te rencontrer, ma chère!

Mme DE JODELET. — Ah! ma chère, que j'ai de oie de te voir ici!

Mme DE MASCARILLE. — Baise-moi donc encore cun peu, je te prie. *(Elles s'embrassent encore.)*

MADELON, *à Cathos.* — Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

Mme DE MASCARILLE, *descendant au milieu avec la vicomtesse et toutes deux saluant très bas. Cathos passe devant elles en saluant, Madelon reste à gauche.* — Mesdames, agréez que je vous présente Madame. Sur ma parole, elle est digne d'être connue de vous.

Mme DE JODELET, *que la marquise tient par la main droite.* — Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes. J'ai bien dit vos attraits, car vous exercez une force d'attraction si puissante que bientôt vous précipiterez l'univers à vos pieds.

MADELON. — C'est pousser vos civilités jusqu'aux confins de la flatterie.

CATHOS. — Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien heureuse.

MADELON, *à Marotte.* — Allons, belle hébétée, faut-il toujours vous répéter les choses? Au lieu de rester les bras ballants comme un habit qu'on a ôté, voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil? *(Marotte prend la chaise de droite et la pousse plus à droite, puis elle descend le fauteuil du fond à côté, à gauche et rapproche du milieu le fauteuil et la chaise de gauche. Elles s'asseyent : Madelon à gauche, la Marquise près d'elle, la Vicomtesse sur l'autre fauteuil et Cathos à droite.)*

Mme DE MASCARILLE. — Ne vous étonnez pas de voir la vicomtesse de la sorte; elle ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

Mme DE JODELET. — Et si je vous montrais mes jambes! *(Se reprenant.)* Je veux dire que ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues du bal.

Mme DE MASCARILLE — Savez-vous, Mesdames, que vous voyez en la vicomtesse une des plus étonnantes femmes du siècle; c'est la huitième merveille du monde et c'est une beauté au moral comme au physique.

Mme DE JODELET. — Vous ne m'en devez rien, Marquise, et nous savons aussi tout ce que vous valez *(Elle rit : hi hi!)*

Mme DE MASCARILLE. — Figurez-vous que nos



Marotte.

maris sont des compagnons d'armes; ils se sont vus tous deux en de belles occasions *(Elle rit : Hou! hou!)*

Mme DE JODELET. — Et dans des lieux où il faisait fort chaud *(Elles rient toutes deux : Ho! ho!)* Leur connaissance s'est faite à l'armée, et, la première fois que le vicomte vit le marquis, celui-ci commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

Mme DE MASCARILLE. — Il est vrai; mais le vicomte était pourtant dans l'emploi bien avant le marquis; et mon époux n'était que petit officier encore que le vôtre y commandait deux mille chevaux.

Mme DE JODELET. — La guerre est une belle

chose, mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme eux?

Mme DE MASCARILLE. — C'est ce qui fait que le marquis veut pendre l'épée au croc.

CATHOS. — Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON, *se penchant vers la marquise.* — Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

Mme DE MASCARILLE. — Ainsi te souvient-il, ma chère, de cette demi-lune que nos époux emportèrent sur les ennemis au siège d'Arras, en l'an de grâce seize cent cinquante-quatre?

Mme DE JODELET. — Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'était bien une lune tout entière!

Mme DE MASCARILLE. — Je pense que tu as raison.

Mme DE JODELET. — Et l'attaque de Gravelines, en l'an de grâce seize cent cinquante-huit?

Mme DE MASCARILLE. — Oui, le vicomte reçut un coup de mousquet dans la tête...

Mme DE JODELET. — Dont il rendit la balle en éternuant.

CATHOS. — Ce sont là de beaux exploits. *(On se lève. Marotte va ranger les deux fauteuils au fond, de chaque côté de la porte, puis repousse les deux chaises à droite et à gauche, et remonte enfin au fond, à droite.)*

Mme DE MASCARILLE. — Vicomtesse, as-tu là ton carrosse?

Mme DE JODELET. — Pourquoi?

Mme DE MASCARILLE. — Nous mènerions promener ces dames hors des portes, sur les remparts verdoyants, et nous leur y donnerions un goûter.

MADELON. — Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

Mme DE MASCARILLE. — Ayons donc les musiciens pour danser.

Mme DE JODELET. — Un bal de dames, ma foi, c'est bien avisé.

MADELON. — Pour cela, nous y consentons; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

Mme DE MASCARILLE. — Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, La Verdure, Lorrain, Provençal, La Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait marquise en France plus mal servie que moi. Ces canailles me laissent toujours seule.

MADELON. — Marotte, dites aux gens de Madame la Marquise qu'ils aillent quérir des musiciens, et nous faites venir ces dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

MAROTTE, *à part, en sortant.* — Un bal! Ah! comme je vous ferai danser tous ces gens-là à coups de trique! *(Elle sort à droite.)*

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins MAROTTE

Mme DE MASCARILLE. — Vicomtesse, que dis-tu de ces dames?

Mme DE JODELET. — Mais, toi-même, marquise, que t'en semble?

Mme DE MASCARILLE. — Moi, je dis que nous aurons de la peine à sortir d'ici sans qu'on nous ait pris — et pour toujours — une grande part de nos qualités affectives. Au moins, pour moi, je me sens prise d'amitié pour ces dames à un point tel que je redoute déjà l'instant cruel et sans cesse plus proche où il me faudra les quitter.

MADELON. — Que tout ce qu'elle dit est naturel! Elle tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS. — Il est vrai qu'elle fait une furieuse dépense en esprit!

Mme DE MASCARILLE. — Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. *(Elle médite.)*

CATHOS. — Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous!

Mme DE JODELET. — J'aurais envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodée de la veine poétique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés. *(La marquise s'apprête à parler, tous se rapprochent pour écouter en cet ordre : Madelon, la marquise, la vicomtesse, Cathos... Mais elle cherche et ne trouve pas.)*

Mme DE MASCARILLE. — Que diable est-ce là? Je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi! ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu chez moi, tout à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

Mme DE JODELET. — Elle a de l'esprit comme un démon.

MADELON. — Et du galant, et du bien tourné.

Mme DE MASCARILLE, *très haut, pour se donner de l'importance.* — Vicomtesse, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse?

Mme DE JODELET. — Il y a près de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

Mme DE MASCARILLE. — Sais-tu bien que la duchesse m'est venue voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne avec elle.

MADELON. — Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LUCILE, CÉLIMENE, MAROTTE

MADELON, *allant au-devant d'elles.* — Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces dames ont eu la fantaisie de faire venir les âmes des pieds; et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée. *(Révérences.)*

LUCILE. — Vous nous avez obligées, sans doute.

MADELON. — Marotte, dites aux musiciens de passer par la petite salle à côté, que leurs pieds ne souillent pas la place où les nôtres danseront.

Mme DE MASCARILLE. — Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

MAROTTE. — Oui, Madame, ils sont par là.

CATHOS. — Allons donc, mes chères, prenez place.

Mme DE MASCARILLE, *dansant elle seule, comme par prélude.* — La, la, la, la, la, la, la, la...

MADELON. — Elle a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. — Et la mine de danser proprement.

Mme DE MASCARILLE, *donnant la main à Madelon pour danser.* — Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, musiciens, en cadence. Oh! quels ignorants! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la... Ferme. O violons de village!

Mme DE JODELET, *dansant aussi.* — Holà! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie. *(Mme de Mascarille donne la main droite à Madelon, Mme de Jodelet la gauche à Cathos, Lucile à Célimène : elles s'avancent les unes vers les autres en se saluant. Les deux fausses grandes dames traitent leurs traînes à grands coups de pied. Musique. Mlles La Grange et du Croisy entrent de droite.)*

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, Mlle LA GRANGE, Mlle DU CROISY

Mlle LA GRANGE. — Ah! ah! coquines, que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons. *(Elle gifle Mme de Mascarille.)*

Mme DE MASCARILLE. — Ahi! ahi! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

Mme DE JODELET, *recevant aussi un soufflet de sa maîtresse.* — Ah! Un soufflet! Ma joue en a rougi de honte! *(Les deux cousines effrayées se sont sauvées à droite et à gauche. Mlles La Grange et du Croisy sont au milieu.)*

Mlle LA GRANGE. — C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire la femme d'importance!

Mlle DU CROISY. — Voilà qui vous apprendra à nous connaître. *(Elles giflent encore leurs servantes sur l'autre joue, ensemble, et sortent à droite.)*

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins Mlles LA GRANGE et DU CROISY

MADELON, *se rapprochant de la marquise.* — Que veut donc dire ceci?

Mme DE MASCARILLE. — C'est une gageure.

CATHOS, *se rapprochant de la vicomtesse.* — Quoi! vous laisser gifler de la sorte!

Mme DE JODELET. — Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violente, et je me serais emportée.

MADELON. — Endurer un affront comme celui-là, en notre présence!

Mme DE MASCARILLE. — Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps, et, entre amies, on ne va pas se piquer pour si peu de chose. *(Elles se remettent en place. Musique.)*

SCÈNE XX

LES MÊMES, Mlles LA GRANGE et DU CROISY

Mlle LA GRANGE. — Ma foi, friponnes, vous ne rirez pas de nous, je vous promets.

MADELON. — Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

Mlle DU CROISY. — Comment, Mesdames, nous endurerons que nos servantes soient mieux reçues



Mme Gorgibus.

que nous; qu'elles viennent vous faire visite à nos dépens, et vous donnent le bal?

MADELON. — Vos servantes?

Mlle LA GRANGE. — Oui, nos servantes : et cela n'est ni beau, ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON. — Ciel! quelle insolence! *(Elle s'assied sur la chaise à gauche, Cathos à droite.)*

Mlle LA GRANGE. — Mais elles n'auront pas l'avantage de se servir de nos robes pour vous donner dans la vue; et, si vous les voulez recevoir, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur le champ. *(Marotte les aide et retire à Mme de Jodelet des tas de jupons qu'elle avait enfilés l'un sur l'autre, quant à Mme de Mascarille elle apparaît en costume grotesque de laveuse de vaisselle.)*

Mme DE JODELET. — Adieu, notre braverie!

Mme DE MASCARILLE. — Voilà le marquisat et le vicomté à bas.

Mlle du Croisy. — Ah! ah! coquines, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux du monde, je vous en assure.

Mlle La Grange. — C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres parures.

Mme de Mascarille. — O fortune! quelle est ton inconstance!

Mlle du Croisy. — Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

Mlle La Grange. — Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'elles sont, vous pouvez continuer vos entretiens avec elles tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toutes sortes de libertés pour cela, et nous vous protestons, Mademoiselle et moi, que nous n'en serons aucunement jalouses. *(Elles saluent, sortent à droite, suivies de Lucile et de Célimène qui font des révérences ironiques, Marotte sort avec elles.)*

SCÈNE XXI

MADELON, CATHOS, Mme DE MASCARILLE,

Mme DE JODELET

Cathos. — Ah! quelle confusion!

Madelon. — Je crève de dépit.

Marotte, *à Mme de Mascarille.* — Qu'est-ce donc que ceci? Les musiciens demandent qui les paiera?

Mme de Mascarille. — Demandez à Mme la vicomtesse.

Marotte, *à Mme de Jodelet.* — Qui est-ce qui leur donnera de l'argent?

Mme de Jodelet. — Demandez à Mme la marquise.

SCÈNE XXII

Les Mêmes, Mme GORGIBUS

(Mme de Mascarille et Mme de Jodelet remontent se cacher derrière les fauteuils.)

Mme Gorgibus, *entrant du fond et descendant au milieu.* — Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois, et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces dames qui sortent!

Madelon. — Ah! ma mère, c'est une pièce sanglante qu'elles nous ont faite.

Mme Gorgibus. — Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes! Elles se sont ressenties du traitement que vous leur avez fait, et, cependant, malheureuse que je suis, il faut que je boive l'affront!

Madelon, *se levant et remontant au fond, Cathos la suit.* — Ah! je jure que nous en serons vengées ou que je mourrai en la peine. Et vous, butordes, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

Mme de Mascarille. — Traiter comme cela une marquise! Voilà ce que c'est que du monde : la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. *(Elle regarde la vicomtesse et toutes deux éclatent de rire.)* Allons, m'amie, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vérité toute nue. *(Elles sortent à droite.)*

SCÈNE XXIII

MADELON, CATHOS, Mme GORGIBUS, MAROTTE

Marotte, *rentrant de droite et après avoir fait une grande révérence comique aux servantes qui sortaient.* — Madame, les musiciens sont là qui attendent que vous les contentiez, à défaut d'autres, pour ce qu'ils ont joué ici.

Mme Gorgibus. — Oui, oui, je les vais contenter et les faire payer à coups de bâton. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse donner autant; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais! *(Elles sortent à gauche.)*

SCÈNE XXIV

Mme GORGIBUS, seule

Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables! *(Elle sort par le fond.)*

RIDEAU

Jacques FERNY



Jacques Ferny

Dessin de M. Barn. — Encadrement de Nicod.

Le Chansonnier Jacques Ferny

Un crâne rond et nu; un front large et sinueux; des sourcils froncés; un nez surmonté d'un lorgnon qui tend par instants à se poser horizontalement et derrière quoi s'abrite une myopie inquiète; une bouche maussade dans un poil châtain, rude et hargneux, que terminent — moustaches et bouc — trois pointes provocantes; telle, sur un corps d'une taille au-dessus de la moyenne et sans embonpoint, apparaît aux spectateurs des cabarets de Montmartre la physionomie de Jacques Ferny.

Et celui-ci, dans sa tenue correcte, mais sans vaine élégance, semble un professeur, fort ennuyé d'avoir à parler de quelque rasante métaphysique plutôt qu'un chansonnier qui va, dès son premier couplet, déchaîner les rires de l'auditoire. Et ceux qui le voient sur le tremplin pour la première fois sont tout surpris qu'on « fasse son entrée » à ce monsieur d'allure agressive, morose et bourrue. C'est qu'ils ne savent pas que ce flegmatique aux dehors si peu aimables est, des poètes humoristes de notre temps, celui dont la critique est la plus vigilante; la verve, la plus malicieuse; la blague la plus terrible; les traits, les plus aigus; qu'il est, en un mot, le premier des chansonniers satiriques français.

Cette opinion n'est pas seulement la mienne : elle est partagée par tous ceux de nos confrères qui ont des lettres — car il en est, hélas! qui n'en ont point et n'en auront jamais — et elle s'appuie sur ces deux points : que Ferny peut ne recourir à aucune sorte d' « effet » de scène pour faire valoir son texte, et que ce texte a le mérite précieusement rare d'amuser aussi follement à la lecture qu'à l'audition.

*
* *

Jacques Ferny — de son véritable nom Georges Chervelle — est né en 1864 à Yerville (Seine-Inférieure). Il commença ses études au séminaire d'Yvetot et les termina au lycée de Rouen où il obtint le prix d'honneur. Après une année de service militaire, en qualité d'engagé conditionnel, au 21e régiment de dragons, à Evreux, il entra à l'étude de Me Anselme Bouillié, avoué, chez qui il déploya tout son zèle de jeune clerc à expédier... un opéra-bouffe, *Tomboli-Tombola*, lequel, dit la chronique, obtint un véritable succès. L'année suivante, 1886, le Casino Marie-Christine, du Hâvre, accepte et joue de notre clerc-auteur une fantaisie basochienne intitulée *Trente-cinq minutes de procédure;* et le théâtre des Arts, de Rouen, lui monte *Une nuit à Trianon*, opéra-comique d'une exquise fraîcheur et d'une poésie agréablement musquée que souligne joliment la musique d'A.-F. Prestreau. Cette dernière pièce, traduite en italien par Golisciani, sous le titre *La Regina,* fut représentée trois ou quatre ans plus tard au San-Nazaro de Naples, avec la Toresella comme protagoniste.

Mais le séjour de la Normandie pèse au jeune poète : il veut tâter de la vie parisienne; et il obtient de quitter l'étude rouennaise de Me Bouillié pour celle de Me Mignon, avoué à Paris. Et voilà que l'air de la capitale tout saturé d'ironie et de paradoxes montmartrois modifient les idées et les plans du nouveau venu : il abandonne le théâtre et décide de se consacrer entièrement à la chanson satirique. Il aligne des couplets et, afin de les adapter à sa voix, qui est loin d'être celle d'un chanteur, il écrit lui-même sa musique; musique simple, presque parlée, au rythme bizarre et comique. Il suit assez assidûment les soirées de la *Plume* et se décide enfin à se présenter à Salis.

Le cabaretier du Chat-Noir, chez qui l'alcoolisme provoquait de fréquentes lubies, n'avait point, ce jour-là, son ordinaire clairvoyance. Il remercia assez hautainement Ferny de s'être dérangé et l'assura de la parfaite inanité de sa tentative. Et le solliciteur, d'hirsute caractère, se retira en se disant sans doute que le « gentilhomme » était un goujat doublé d'un sot dont il éviterait désormais la rencontre.

Cependant, en 1891, pendant une absence de Salis, Ferny se laissa entraîner par l'artiste imitateur Florent, lequel le présenta à Horace Valbel, *speaker* intérimaire des soirées chatnoiresques. L'accueil fut aimable; et, dès que la parole put lui être accordée, Ferny, ému, mais timide et grognon, se vit pousser jusqu'au piano, que tenait Charles de Sivry, et force lui fut de s'exécuter.

Il chanta *L'Ecrasé*, *Le Missel explosible* et cette désopilante *Visite présidentielle* (1) devenue classique et que je ne saurais m'interdire de citer tout entière :

> Quand un' ville orné' d'un Préfet
> R'çoit l'Président d'la République,
> A la gar' ce préfet lui fait
> Avoir un accueil magnifique;
> Et l'Président dit avec la
> Réserve constitutionnelle :
> « Merci beaucoup de tant d'éclat.
> Merci pour moi, merci pour elle. »
>
> En effet, Messieurs, qui c'est-i'
> Qui vient voir votre capitale!
> C'est le gardien de la Consti-
> tution gouvernementale.

(1) La musique se trouve chez Fromont, 44, rue du Colisée.

Puis il sourit, salue et sort
Pour se rendre à la Préfecture;
Là, dit aux juges du ressort :
« Ah! c'est vous la magistrature ! »
Puis à l'évêqu' délicat'ment:
« Ah! c'est vous le chef du diocèse! »
Puis au mair' très spirituell'ment :
« Ah! c'est vous l'mair'! j'en suis bien aise. »

Puis avec un' finess' parti-
culièrement transcendantale :
« Moi je suis l'gardien d'la Consti-
tution gouvernementale. »

Puis il sourit, salue et sort,
Va pour inaugurer l'Musée,
Mais là soudain sent qu'il s'endort
Et qu'sa laudative est usée;
Alors, il se pinc' fortement,
Se fait souffrir pour la Patrie;
Ça l'réveill' momentanément,
Et d'un ton sublime, il s'écrie :

« Ce musée est très bien bâti,
Sa façade est monumentale,
Et moi, j'suis l'gardien d'la Consti-
tution gouvernementale. »

Puis il sourit, salue et sort,
Va visiter les pensionnaires
Des hôpitaux, il plaint leur sort,
Dit : « C'est r'grettable » aux poitrinaires,
« C'est triste » aux malad's de la peau,
« C'est fâcheux » aux paralytiques,
Aux hydropiqu's il dit : « C'est... d'l'eau »
Et « C'est l'sang » aux apoplectiques;

Pour les galeux même est gentil,
Leur dit : « Vous êt's quéqu' chos' de sale,
Moi, je suis l'gardien d'la Consti-
tution gouvernementale. »

Puis il sourit, salue et sort,
Se rend au banquet, fait bombance,
Puis, au dessert, s'lève et, très fort
Crie : « Messieurs, rien n'va comme en France!
Notre commerce est... général,
Nos paysans cultiv'nt leurs terres,
Nos ports gardent le littoral,
Et nos soldats sont... militaires! »

Et tout l'monde est anéanti
Des révélations capitales
Du bon gardien de la Consti-
tution gouvernementale.

Puis il sourit, salue et sort,
Suivi des bravos d'l'assistance;
Reprend l'train enfin! et s'endort,
Brisé d'corps et... d'intelligence!...
Et quand, plus tard, son successeur
Viendra faire aussi sa visite,
L'esprit sagace du penseur
Entre les deux aura, bien vite,

Découvert, observé, senti
Un' différenc' fondamentale :
Le nom du gardien d'la Consti-
tution gouvernementale...

Ce fut une révélation en même temps qu'un triomphe. Cette note nouvelle, qui ne procédait ni de Mac-Nab ni de Jules Jouy; la cocasserie de la cadence, des rimes, des rejets; cette ironie qui, pour être bon enfant, n'en « portait » que davantage; et le sang-froid imperturbable de l'auteur — au fond, très inquiet; — tout cela avait étonné, séduit, emballé les auditoires et Valbel lui-même, qui s'empressa d'engager un chansonnier dont les débuts faisaient à ce point sensation.

Lorsqu'il fut de retour, un mois plus tard, Salis félicita Valbel de sa décision et fit mine de voir Ferny pour la première fois. Ce commerçant avisé, lorsqu'il ne s'enfonçait pas à corps perdu dans ses « gaffes » grossières, s'en débarrassait avec un aplomb surprenant. Il prôna partout son nouveau pensionnaire, la « révélation » de l'année.

Francisque Sarcey, Jules Lemaître, Clément de Royer, Jules Claretie, Henry Fouquier, Jean Jullien, René Maizeroy, Lucien Muhlfeld, Richard O' Monroy, Louis Schneider, tous les critiques s'accordèrent à reconnaître le très réel talent de Jacques Ferny, sa finesse, sa dextérité, son esprit satirique, l'originalité de son ironie et son incontestable supériorité.

Ferny ne demeura guère plus de trois ans au Chat-Noir. En 1895, en compagnie de Victor Meusy, de Jules Jouy, de Paul Delmet, il inaugure, au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, le cabaret du Chien-Noir; il fait ensuite partie de la troupe de la Roulotte, dirigée par le compositeur Georges Charton; passe au Tréteau de Tabarin, aux Noctambules, aux Quat'-z-Arts, au Triboulet, et fait, en province et en Algérie, de nombreuses tournées, rencontrant partout et toujours le même succès.

Les premières de ces tournées conduites par Rodolphe Salis furent souvent marquées d'aventures burlesques et effarantes. Ferny m'a raconté, entre autres, une histoire de mouton que je demande la permission de rapporter.

C'était à Rouen où, sur la prière du préfet, la troupe du Chat-Noir avait promis son concours à une fête de bienfaisance qui se donnait sous le patronage officiel au bénéfice de je ne sais plus quelle œuvre. Dans la matinée, Salis et ses chansonniers flânaient au hasard; l'un d'eux avise à la porte d'un boucher de la rue du Bac un mouton blanc, un innocent mouton, retenu par une corde à la devanture. Pris de pitié pour la pauvre bête qu'attend la jugulation, il coupe l'attache. L'animal, reconnaissant sans doute de cette délivrance inattendue, emboîte le pas à son libérateur. Mais le boucher ne l'entend pas ainsi : il crie « au voleur », ameute les passants, les voisins, tout le quartier; une lutte homérique s'engage où, malgré sa vaillance, le coupeur de corde est vaincu, empoigné, entravé et finalement emmené au poste par la police. Mais il n'est pas désespéré.

— A moi, Salis! s'écrie-t-il.

Salis se précipite et toisant dédaigneusement les gens du guet :

— C'est ainsi, dit-il, que vous vous permettez de traiter les hôtes du premier magistrat du département. Vous aurez de ses nouvelles!

— Mais il a volé mon mouton, hurle le boucher.

— Il a volé un mouton, confirme le commissaire. C'est très grave!

Mais Salis, s'adressant à un de ses camarades, ordonne :

— Rends-toi chez le préfet et préviens ce potentat que, si nous ne sommes pas libres dans une demi-heure, l'illustre compagnie que nous sommes ne jouera pas ce soir.

Puis, écartant la force armée d'un geste de grand seigneur :

— Gardes, laissez passer le parlementaire.

Une telle assurance ahurissait le commissaire, qui fut bien autrement stupéfait lorsque le chef de cabinet du préfet vint en personne apporter l'ordre d'élargissement et la prescription, pour tous les postes de police de Rouen, de relâcher quiconque se réclamerait du Chat-Noir. Et les chansonniers, après la représentation, qui fut brillante, narguaient les agents, que Salis accostait insolemment :

— Je serais en droit, cette nuit, de vous rosser comme des manants. Sachez-moi gré de m'en abstenir.

* * *

L'œuvre chansonnière de Jacques Ferny comporte deux volumes : *Chansons immobiles*, illustrées par Dépaquit et *Chansons de la Roulotte*, avec dessins de J. Métivet; un troisième suivra bientôt, nous l'espérons.

La Bonne Chanson, par la publication de *Générosité parlementaire, La Statue, Constructions navales, Révélations d'un Sous-Préfet, Interdiction de l'Emprunt turc, Le Traité secret* et *Combat naval italo-turc*, a exposé les brillantes qualités d'écrivain, de versificateur et d'humoriste de Ferny. Nos lecteurs ont pu apprécier les dons si divers et si personnels de cet habile satiriste; sa manière d'exalter comiquement, jusqu'à la dernière exagération, les tares de nos fantoches; cette sorte d'excuse à nos vices contemporains, dont elle est la plus cinglante condamnation; cette fantaisie audacieuse qui fait surgir du paradoxe échevelé la plus éblouissante vérité. Mais ils ignorent les notes moqueuses et pince-sans-rire qui accompagnent et complètent certaines de ses chansons. Voici celle qui illustre ce titre, *Monsieur Constans aux prises avec l'adversité :*

> Sénateur sortant de la Haute-Garonne, l'éminent homme d'Etat avait été réélu sans aucune pression administrative, à une voix de minorité. Mais cette élection était tenue pour suspecte et attaquée avec violence par une certaine presse dont le parti-pris d'incrédulité en matière de candeur gouvernementale est, du reste, un scandale public.
>
> Naturellement, les Pères Conscrits restèrent sourds à tous les ragots et validèrent leur vieux camarade. Pour qui connaît tant soit peu notre Assemblée, cette décision était évidemment inspirée par l'amour de la justice...

Peut-on pamphléter de plus élégante façon? Ces notes, destinées à « éclairer » le lecteur sur les points qui pourraient lui paraître obscurs, sont appelées *bougies* par l'auteur et sont aussi drôlatiquement gaies que les vers qui les ont nécessitées.

Bien que s'attaquant presque toujours aux personnages, c'est moins ceux-ci que les institutions qu'ils servent et dont ils se servent que vise l'ironie de Ferny. Ecoutez ce qu'elle met dans la bouche de Joseph Prudhomme :

> Je suis venu au monde en sabots, mais la fortune s'acquiert par le travail et même, au besoin, par la fraude... Le char qui m'a conduit au sommet de la hiérarchie est le drapeau de la Liberté, l'aurore de la Civilisation et le fils de Quatre-vingt-neuf!
>
> Les hommes de mon âge sont utiles dans une démocratie; ils donnent l'exemple de la maturité.
>
> Aujourd'hui, on ne croit plus à grand chose. J'estime que c'est regrettable. Il faut des palmes académiques pour le peuple.
>
> Quant à la richesse des propriétaires, elle fait contrepoids à la misère des indigents.
>
> Oui, messieurs, ne l'oublions pas! Nous autres, les heureux de la terre, les privilégiés de la fortune, il nous faut promettre beaucoup pour nous faire pardonner notre aisance! Il faut améliorer le sort des travailleurs par la parole et par la plume! Je n'y faillirai pas!
>
> Vous trouverez toujours en moi le gardien naturel des frontières de l'esprit humain et le défenseur des droits de la médiocrité!

C'est, en quelques lignes, le procès de l'insondable bêtise parlementaire, la flétrissure de tout un régime, la stigmatisation de toute une époque.

Et l'œuvre fourmille de traits de cette nature.

Un ministre des Finances est convié à « prendre quelque chose » : « A qui? » s'écrie-t-il soudain.

On y voit que

> Monsieur Albert Grévy, bien qu'il soit sénateur,
> N'est pas, à proprement parler, un malfaiteur.

A propos de l'impopularité de certains présidents, l'un d'eux entend

> Dans la foule un homme crier :
> « Viv' Casimir-Périer! »

et il s'aperçoit que l'énergumène unique qui a poussé ce cri est saoul. Plus tard, un individu s'exclame : « Vive Loubet! » c'est le même homme, mais cette fois, il est fou.

La place me manque, hélas, pour citer ce chef-d'œuvre : *Le Fou de la rue Chauveau*, qui, de même que *Le Docteur Tranche* et *Les Mérites d'un Légionnaire*, suffirait à établir la réputation artistique de son auteur.

* * *

Du Chat-Noir, où l'immobilité et l'impassibilité étaient pour ainsi dire, de tradition, Ferny a conservé un flegme imperturbable dans l'interprétation de ses satires, qu'il débite par à-coups brefs, en saccades hachées, quasi menaçantes, mains en poches ou derrière le dos. Mais, il se rattrape dans les rôles qu'il se réserve dans ses revues de cabaret. Là, il exagère les gestes, qu'il prodigue, larges et raides, et qui, soulignant des accents gutturaux tout à fait imprévus, sont d'un comique inénarrable.

Comme ses couplets, comme ses discours, ses scènes de revues sont établies avec méthode, lentement — j'allais écrire « scientifiquement » — élaborées et livrées seulement au public lorsqu'elles ont atteint le degré voulu de perfection. Aussi souffre-t-il réellement quand ses interprètes se

permettent de modifier le texte. La représentation terminée, les fauteurs sont vertement houspillés; car il n'entend pas qu'on dise qu'il écrit à la manière de M. Henry Bernstein, dont il collectionne les fautes de français, afin, peut-être, de les lui jeter dans les jambes, le jour où ce dramaturge s'apprêtera à franchir le seuil de l'Académie. Tout arrive

Le caprice des directeurs adjoint parfois à Ferny un collaborateur pour la confection des revues. Celui à qui échoit cette bonne fortune s'en montre ordinairement flatté. N'y a-t-il pas toujours quelque profit intellectuel à tirer de pareille aubaine ? Il s'est cependant trouvé un chansonnier qui rompit la collaboration presqu'au début, sous prétexte, m'a-t-il avoué, que Ferny « avait voulu avec lui jouer au professeur ». Pauvre sot! A quelle source meilleure ira-t-il puiser les rudiments de goût et les notions techniques qui lui font défaut? Négliger les leçons d'un pareil maître, c'est faire étalage de l'infatuation la plus ridicule et de l'ânerie la plus indécrottable. Plaignons simplement cet ignorant.

Jacques Ferny a horreur des flagorneurs. Un soir, aux Quat'-z-Arts, il faisait quelques coupures dans une scène jugée trop longue lorsque deux messieurs en habit, désirant lui parler, s'adressèrent à lui.

— Cher maître, dit l'un.

Sans broncher, Ferny continua son travail. Et le « cher maître » de se renouveler plusieurs fois en *crescendo*. Impatienté, Ferny se décida soudain à lever le nez.

— Appelez-moi « vieux serin », grogna-t-il, mais fichez-moi la paix.

Cette sortie peu aimable n'implique pas que son auteur ne soit, à ses heures, un charmant compagnon et un camarade très dévoué.

Je lui sais un gré infini d'avoir, sur ma prière, rédigé dans le journal *des Quat'-z-Arts* une notice nécrologique sur Emile Goudeau, aux fins d'appuyer ma requête, auprès des conseillers municipaux de Montmartre, pour l'obtention d'une place en commémoration du poète des *Fleurs du Bitume*, fondateur des Hydropathes et père du mouvement littéraire montmartrois. Cette notice, toute vibrante d'affection émue, fut transmise par mon ami Pierre Norange au conseiller Dherbécourt, dont il était le secrétaire, et lue à la tribune du Conseil municipal, lequel rendit un avis favorable.

C'est donc grâce à Ferny et à Norange que j'ai obtenu qu'une place de la Butte fût nommée place Emile-Goudeau ; et je suis heureux de les en remercier ici tous les deux bien sincèrement.

Léon de Bercy.

LE TRISTE CHAMEAU

Troublant le calme habituel,
Une effroyable panique
Règne dans le personnel
Du jardin zoologique;
Jugez s'il y a de quoi!
Le grand chameau d'Arabie,
Sans que l'on sache pourquoi,
Crève de mélancolie!
On l'aperçoit dans un coin
De son petit pâturage
S'obstinant à rester loin
De la bordure en grillage...
Là, sourd aux appels joyeux
De la nombreuse assistance,
Il lève à peine les yeux
Sur tout le pain qu'on lui lance.
Plus jamais son gros museau
Ne recherche une caresse;
Décidément, le chameau
A des raisons de tristesse...

***

Sur son incroyable état
On a bien fait une enquête,
Mais ce fut sans résultat,
Et l'on a perdu la tête!
Conseil, gardiens, directeur,
Monsieur le Vétérinaire,
Même le conservateur
Serait démissionnaire!...

Le temps se passe à courir
Autour du grand quadrupède,
Car on cherche à découvrir
A sa tristesse un remède :
On met sur le gazon vert
Un lit de sable authentique
Pour imiter le désert
Et les horizons d'Afrique;
On a revêtu d'un sac
Son conducteur ordinaire,
Pour qu'il ressemble au cornac
Qui le conduisait au Caire;

Le directeur en burnous,
Sous la tente qui l'abrite,
Ne mange que du cous-cous
Pendant quatre jours de suite;
A deux pas d'un oasis,
Surgi de terre à la hâte,
Le portrait de Sesostris
Se profile en carton pâte;
On amène un perroquet
Qui dit des choses cocasses,
Un macaque tout drôlet
Qui fait d'horribles grimaces;

Mais vains efforts, rien n'y fait
Guindé, morose et rigide,
Le chameau toujours muet
Semble songer au suicide!
D'où vient ce mortel ennui
Quand l'existence est si belle ?
N'a-t-il pas auprès de lui
Sa douce et sobre femelle,
Un nouveau-né qui vous a
Les gros pieds plats de son père
Et sur l'échine déjà
Les deux bosses de sa mère ?

***

Or seul, j'ai su découvrir
La cruelle maladie
Dont le chameau va mourir :
C'est la noire jalousie
Ah! qu'il souffre en son orgueil!
Car une injustice atroce
Cruellement met en deuil
Toute bête à double bosse :
Ayant ouï bavarder
Une ignorante commère,
Il croit que l'on va fonder
Un journal « hebdromadaire ».
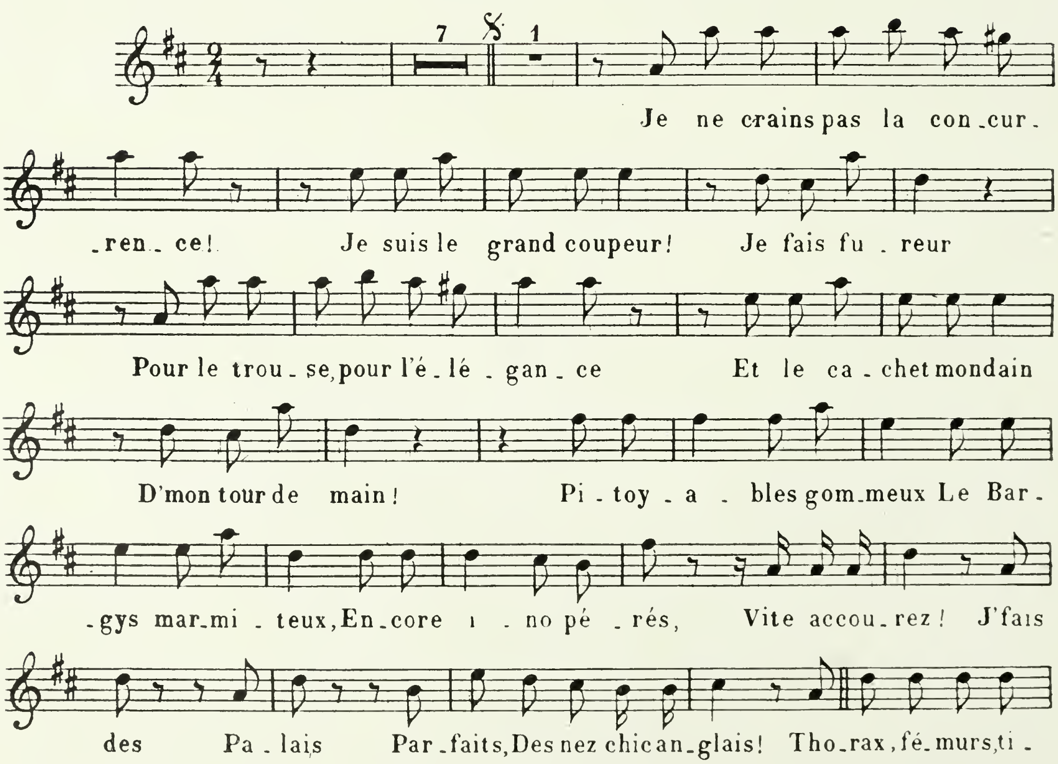
Miguel Zamacoïs.

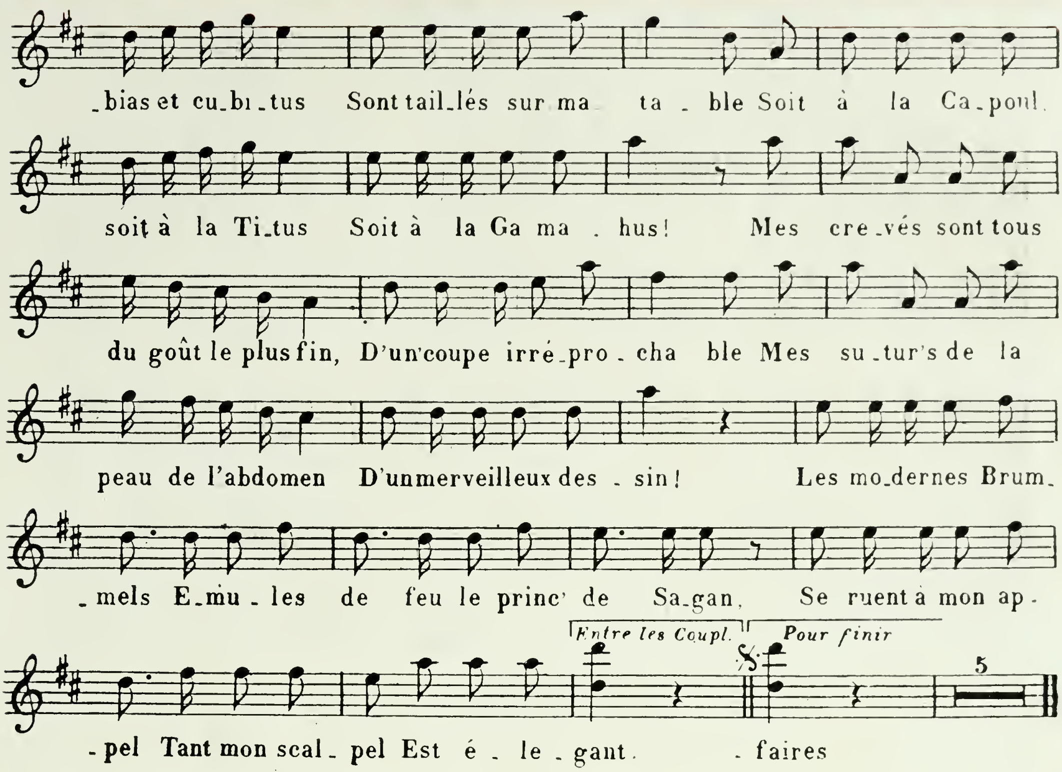


LE BONIMENT DU DOCTEUR TRANCHE

CÉLÈBRE CHIRURGIEN

Paroles et Musique de JACQUES FERNY





II

Et combien mes prix sont minimes!
Qu'ils sont avantageux,
Mesdam's, messieurs!
Pour cent mill' francs vingt-cinq centimes
On a — je dis : On a! —
Ecoutez ça :
Un effort bien sincère,
Sinon herculéen,
Pour guérir le cancer
Européen!

Ou bien, suivant
Le temps,
Le goût du client,
Une ablation de la rate, du rein,
Du foie ou d'la vessie,
Un' désarticulation du bassin,
Un trou dans l'intestin!
Trois résections donnent droit à un bon
De laparotomie!
Par vingt cachets je fais un' réduction
D'un franc par extraction!

Tout client trépané recevra,
S'il recouvre la raison,
Un' bouteill' de Champagn' de la
Marque de la maison!

III

Enfin, sans mêm' que la victime
Exprime le désir
D'un p'tit souv'nir,
Gracieus'ment, à titre de prime,
J'lui laiss' mes instruments,
Cadeaux charmants.
Dans un coin retiré
De l'heureux exploré
J'les pos' délicat'ment,
Et je f... l'camp!

Couteaux, ciseaux,
Rabots,
Tuyaux, chalumeaux!
Hachoirs, grattoirs, lancettes, polissoirs,
Scies, poinçons et tenailles,
Râteaux, marteaux, bistouris et lardoirs,
Brillants comm' des miroirs!
Tous ces objets, réservés spécial'ment
En vue d'autres entailles,
Sont ainsi mis d'côté bien soigneus'ment
Dans l'tiroir du client!
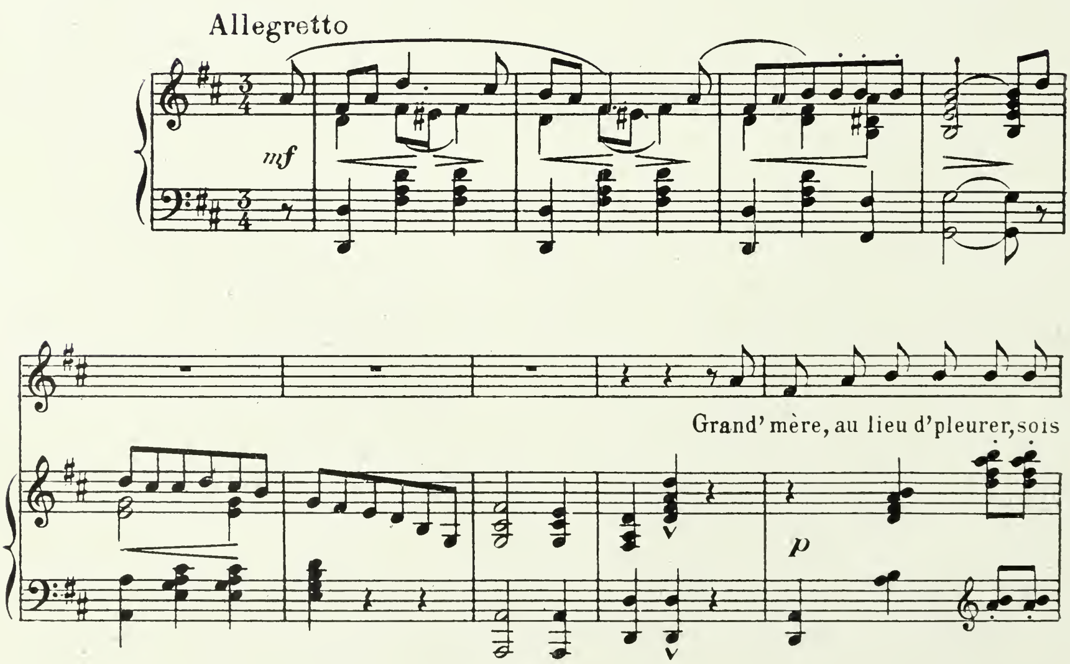
Avec ça, pas besoin
D'un coffre-fort ni d'une armoir' de fer!
C'est le meilleur moyen
Pour qu'on n'touch' pas à vos affaires!

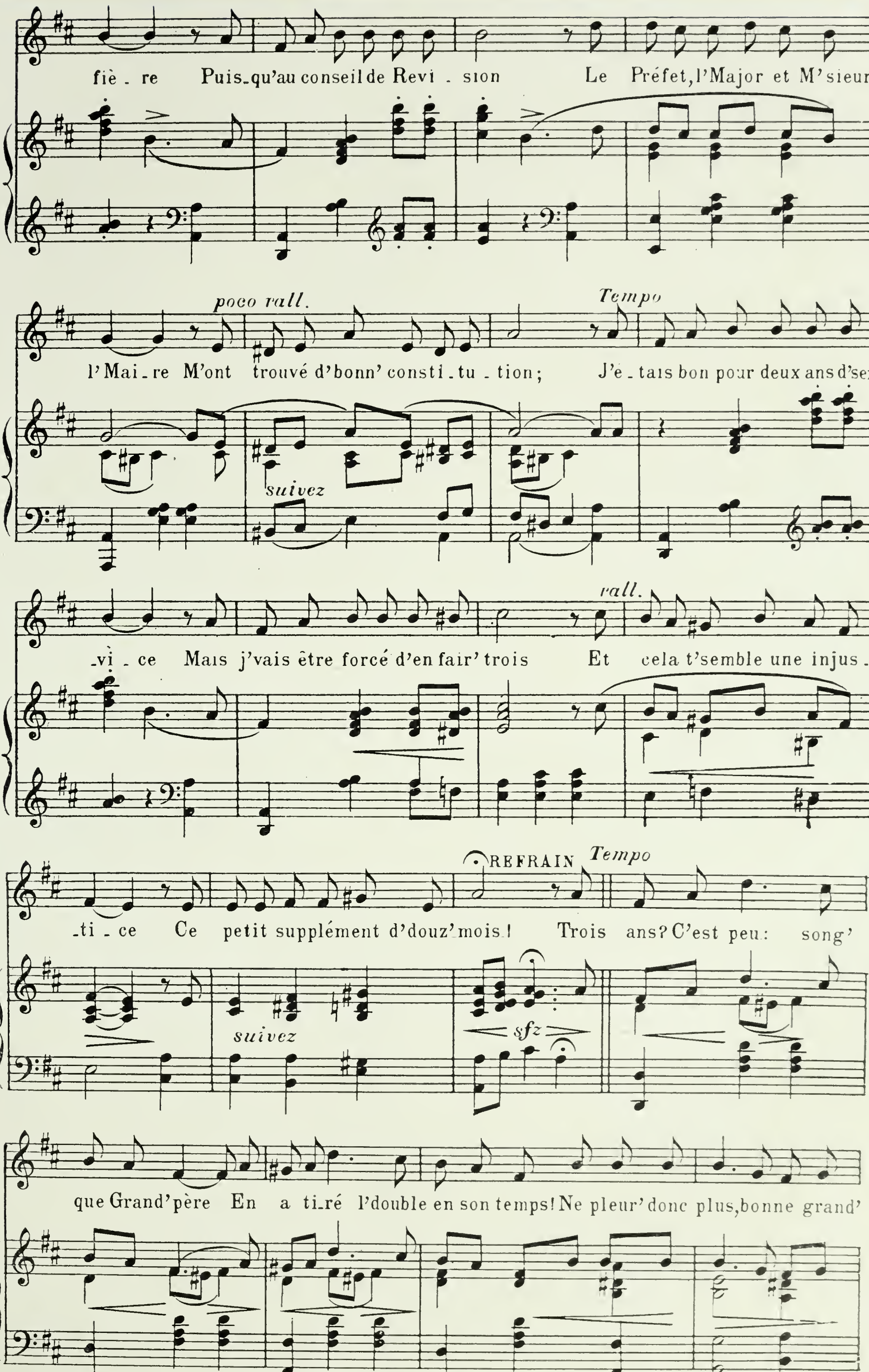


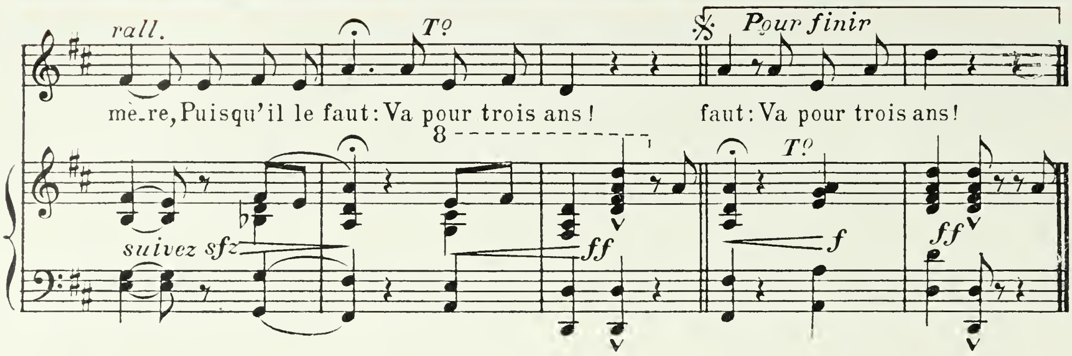
VA POUR TROIS ANS !

Chanson inédite

Paroles et Musique de THÉODORE BOTREL




fiè - re Puis-qu'au conseil de Revi - sion Le Préfet, l'Major et M'sieur
poco rall.
Tempo
l'Mai-re M'ont trouvé d'bonn' consti-tu - tion; J'é - tais bon pour deux ans d'ser-
suivez
rall.
-vi - ce Mais j'vais être forcé d'en fair' trois Et cela t'semble une injus -
REFRAIN
Tempo
-ti - ce Ce petit supplément d'douz'mois! Trois ans? C'est peu: song'
suivez
sfz
que Grand'père En a ti-ré l'double en son temps! Ne pleur' donc plus, bonne grand'



II

Et toi, là-bas, la cousinette
Dont, plus tard, je serai l'époux,
Pourquoi pleurnich's-tu, l'Yvonnette,
En m'faisant tes grands yeux jaloux?
Va! tu peux dormir bien tranquille,
Dans trent'-six mois, je s'rai d'retour :
Ces trois ans passés à la ville
Ne t'vol'ront pas un jour d'amour!

Qu'est-c'que trois ans pour nous, mignonne?
N'avons-nous pas des cœurs constants?
Essui' tes yeux, petite Yvonne,
Puisqu'il le faut : va pour trois ans!

III

Faut des soldats à la frontière!
On dit qu'plus nous y s'rons nombreux,
Et plus nous f'rons peur à la Guerre.
Et v'là pourquoi, j'm'en vas heureux;
Faudrait-il fair' la mauvais' tête
Au lieu d's'incliner d'vant la Loi?
Ma foi non! Ça s'rait lâche et bête
Et vous en rougiriez pour moi!

Pas tant d'discours, ni d'manigances :
Y a qu'à répondr', tertous : Présents !
« T'as besoin d'nous, Maman-la-France!
« Les v'là tes gâs : va pour trois ans!

LE COUVENT

Dans une combe étroite, enfoui sous des charmes,
Le petit couvent gris se cache éperdument...
Il a peur, oh! si peur! depuis l'affreux moment
Où ses sœurs, pour jamais, l'ont quitté, tout en
[larmes...

Là vivaient autrefois, sous la règle des Carmes,
Des femmes que liait le candide serment
De ne servir que Dieu... Le beau crime vraiment
Digne d'écarquiller les gros yeux des gendarmes!

Ses longs corridors bleus, ses timides perrons
Retentirent un jour du choc des éperons,
Les jolis perrons blancs bordés de clématites!...

Et les cloches, depuis, dans leur frêle clocher,
Les cloches d'argent clair se font toutes petites...
Le petit couvent gris se tait, effarouché...

GERMAIN TRÉZEL (1).

(1) Extrait de *Myrtes et Lauriers* (Phily, éditeur, Lyon).

LE COEUR

« Et c'est parfois une caresse
Qui trouble et fait germer les pleurs! »
SULLY PRUDHOMME.

Source de joie et de douleurs
Où tout sentiment se replie,
Portant le sourire ou les pleurs
A tous les instants de la vie;

Coupe où l'on veut toujours goûter
Le nectar qui s'y renouvelle,
Mais qu'il ne faut point agiter
De crainte que le fiel s'y mêle;

Le cœur est un pur encensoir
Qui contient des parfums vivaces
Où l'esprit vient chercher l'espoir,
Revivant des instants fugaces;
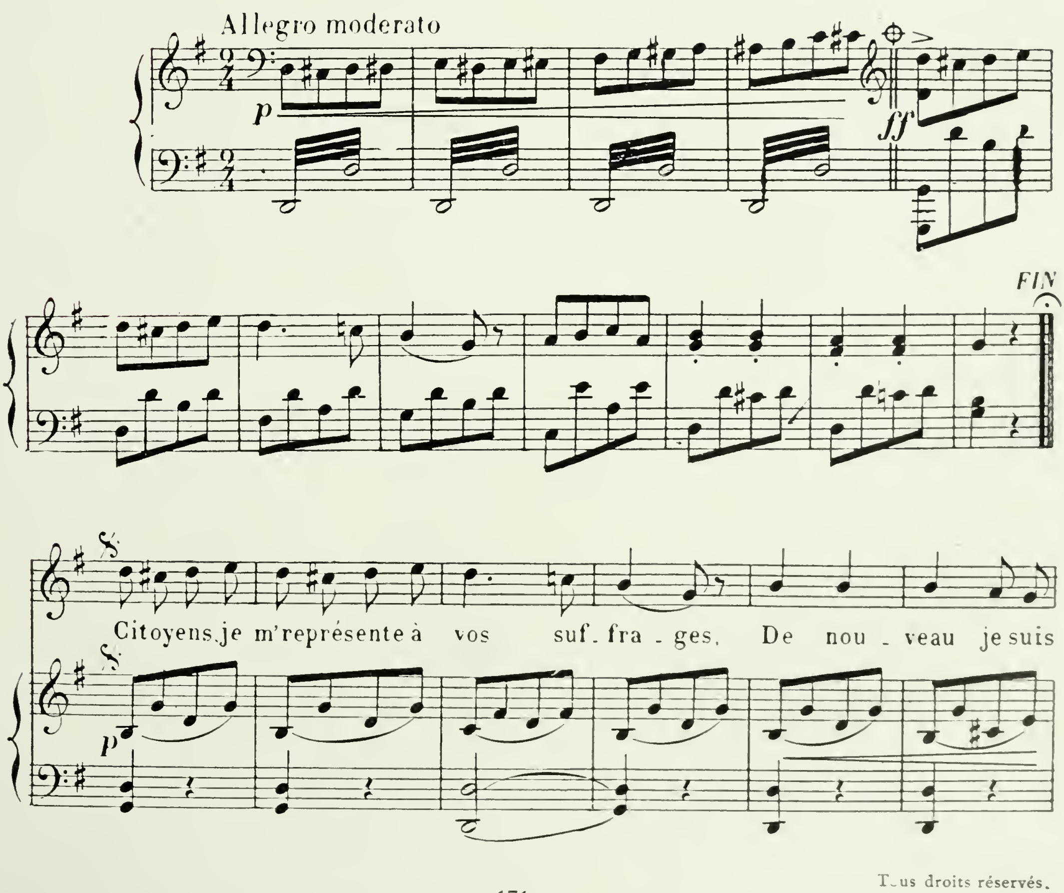
Mais il est si frêle, parfois,
Qu'il nous leurre par de doux charmes,
Mettant du rire dans la voix,
Quand il met dans les yeux des larmes...
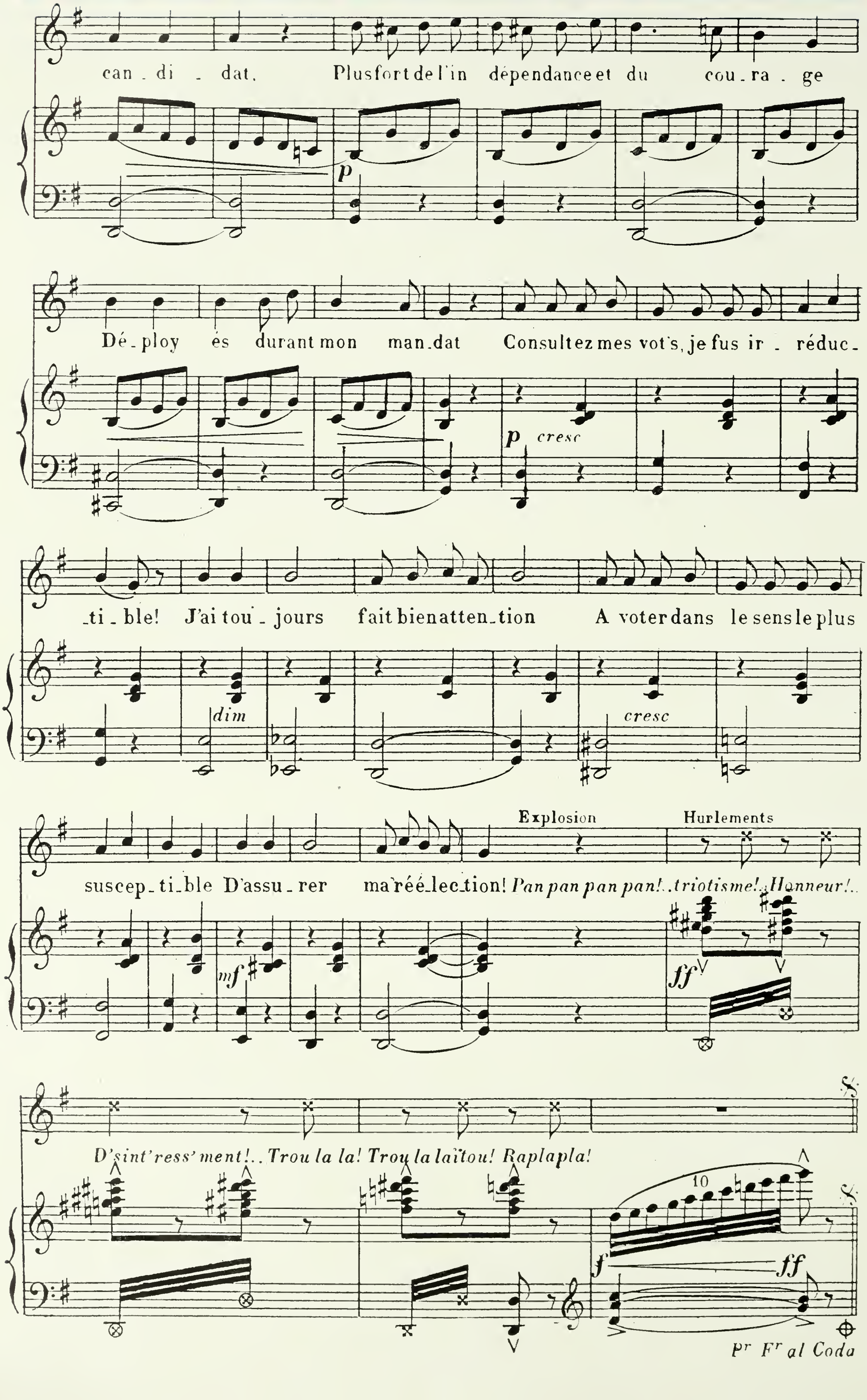
VICTOR DAVELUY.



La Profession de foi d'un Député sortant

Paroles et Musique de Jacques FERNY




can_di _ dat. Plusfortdel'in dépendanceet du cou_ra _ ge
Dé_ploy és durantmon man_dat Consultezmes vot's, je fus ir _ réduc_
_ti _ ble! J'ai tou _ jours fait bienatten_tion A voterdans le sensleplus
suscep_ti_ble D'assu _ rer ma'réé_lec_tion! Pan pan pan pan!..triotisme!..Honneur!..
D'sint'ress'ment!..Trou la la! Trou la laïtou! Raplapla!
Explosion
Hurlements
p
cresc
dim
mf
ff
f
Pr Fr al Coda

II

Ce qui me distingue et marque la distance
Entre mes concurrents et moi,
C'est la grande solidité, la constance
De mes opinions, de ma foi!
Je vous fis, depuis quatre anné's que j'vous aime,
De superbes promesses; or,
Citoyens, ce sont exactement les mêmes
Qu'aujourd'hui je vous fais encor!

Explosion

Pan pan pan pan!

Hurlements

Dégrèvements!... Amélioration!...
Du sort!... des... Trou-la-la!
Trou-la-laïtou! Raplapla!

III

Ces promess's, on dit que je ne les tiens guère.
Je ne les tiens pas! — Soyons francs. —
Mais il n'en est pas moins vrai qu'à vous les faire,
Je m'esquinte depuis quatre ans!
Vous s'rez donc plus avancés dans vos affaires
De quatre ans! — de qua-rant'-huit mois! —
En votant pour moi, puisque mes adversaires
Vous les font pour la premièr' fois!

Explosion

Pan pan pan pan!

Hurlements

Electeurs, on vous trompe!... C'est faux!...
A bas les vendus!... Trou-la-la!
Trou-la-laïtou! Raplapla!

IV

J'en ajout'rai même au besoin pour me faire
Plus sûr'ment renouv'ler mon bail!
Ah! c'est dur!... Mais vous apprécierez, j'espère,
La difficulté du travail!...
Eh bien, vous ferez une fortune ronde!...
Vous mourrez de longévité!...
Vous hérit'rez!.. Vous s'rez aimés d'un' femm' blonde!
Et vous aurez un' bonn' santé!

Explosion

Pan pan pan pan!

Hurlements

Plus de misères!... Plus de maladies!
Plus de... têtes chauves!... Plus de... Trou-la-la!
Trou-la-laïtou! Raplapla!

V (ad libitum)

Nous gavons un tas de fonctionnair's voraces;
J'en réclam'rai la suppression,
Mais sans négliger d'obtenir de bonn's places
Aux jeun's gens d'ma circonscription!
On cherche en vain le remède à l'anémie
De nos finances; eh bien, l'voici!
Ainsi l'Etat fera des économies,
Et les particuliers aussi!

Explosion

Pan pan pan pan!

Hurlements

Connaissance!... Vos besoins!...
Vos aspirations!... Trou-la-la!
Trou-la-laïtou!... Raplapla!

VI

A bas les impôts!... A la fin, c'est trop bête!
On vous fait des prix écœurants!
Avec moi vous n'pay'rez pas vingt francs par tête!...
Pas quinz' francs seul'ment!... Pas dix francs!...
Mêm' cent sous, je trouv' que c'est encore immonde!...
Pas deux francs!... Pas vingt sous!... Pour vous,
L'Etat doit solder le bonheur d'être au monde
A cinquant' centimes, dix sous!

Explosion

Pan pan pan pan!

Hurlements

Allez la musique!... On liquide!
Profitez-en!... Trou-la-la!
Trou-la-laïtou! Raplapla!

VII

Enfin, je résous ce problèm' difficile:
Contenter les plus exigeants!
Voter contre moi serait donc imbécile;
Or, vous êtes intelligents!
Vous êt's beaux, vous êtes spirituels, vous êtes...
L'éloquenc' mêm' de mes discours!
Je peux tranquill'ment dir' les choses les plus bêtes,
Car vous les comprenez toujours!

Explosion

Pan pan pan pan!

Hurlements

Aux urnes!... Pour la Patrie!...
La Démocratie!... la... Russie!... Trou-la-la!
Trou-la-laïtou! Raplapla!



Les
Briseurs de Calvaires

(LÉGENDE BRETONNE)

Lorsque surpris par la nuit sombre
Vous traversez nos carrefours,
Vous entendez souvent dans l'ombre,
Des longs soupirs et des bruits sourds:

Des soupirs venant d'outre-tombe,
Pleins d'un désespoir infini,
Et le bruit du granit qui tombe
Et retombe sur du granit...

Alors, tremblant de tout votre être,
Vous vous sauvez en vous signant,
Vous demandant quels peuvent être
Ces ouvriers au cœur saignant :

Ce sont les « rouges » de naguère,
Qui voulaient — sacrilèges fous —
Dans le temps de la grande Guerre
Chasser le Bon Dieu de chez nous;

Venus de Paris ou de Nantes,
Hurlant comme des loups cerviers,
Brandissant des torches fumantes,
Armés de pics et de leviers,

Ces maudits que les Enfers même
Ont refusé de recevoir,
Avec de terribles blasphèmes
Brisaient l'autel et l'ostensoir;

Ils détruisaient les cathédrales
Et les croix de granit sculpté...
Ah ! les « colonnes infernales »
Avaient un renom merité!!!

*
* *

Pourtant, sur ces luttes maudites
Plus d'un siècle a déjà passé,
Et les églises reconstruites
Abritent l'Autel redressé.

Sur nos grands chemins, des croix neuves
Tendent leurs bras au Paradis;
Mais combien de routes sont veuves
De leurs Calvaires de jadis !

Dans les douves, au bas des haies,
Des Christs, depuis ces attentats,
Etalent toujours leurs cinq plaies
Au pied de mille Golgothas !

Ils sont là, les Jésus de pierre
Tête de ci, jambes de là...
Seul l'oiseau chante une prière,
Seul, le vent pleure sur cela !

La mousse, lentement, les ronge,
Dans la boue, ils sont enlisés;
A les relever nul ne songe...
Hormis ceux qui les ont brisés :

Quand la mi-nuit sonne à l'horloge
Du sombre palais de la Mort,
De sa tombe chacun déloge
Pour venir au pays d'Armor!

D'où viennent-ils? Quel sortilège
Les force à revenir chez nous ?
Je ne sais, mais nul sacrilège
Ne doit manquer au rendez-vous !

Au milieu des lambeaux informes
De linceuls rongés par les vers,
On reconnaît les uniformes
Dont ils étaient, jadis, couverts...

Et chacun s'en va solitaire,
Sans voir qui marche auprès de lui,
Cherchant, à tâtons, le Calvaire
Qu'au temps jadis il a détruit...

Et quand il l'a trouvé, bien vite
Il tâche à le mettre debout;
Mais son corps décharné s'effrite
En se frôlant au dur cailloux :

Hé! Las ! Que chaque pierre ronde
Semble donc lourde à ses doigts gourds !
Lourds de tous les péchés du Monde
Hé! Las! Que les Jésus sont lourds !...

Et chacun se lamente et pleure
A la manière du hibou,
Jusqu'à ce qu'enfin sonne l'heure
Où chacun rentre dans son trou !

*
* *

Aussi, quand par une nuit sombre,
En traversant nos carrefours,
Bretons, vous entendez dans l'ombre
De longs soupirs et des bruits sourds...
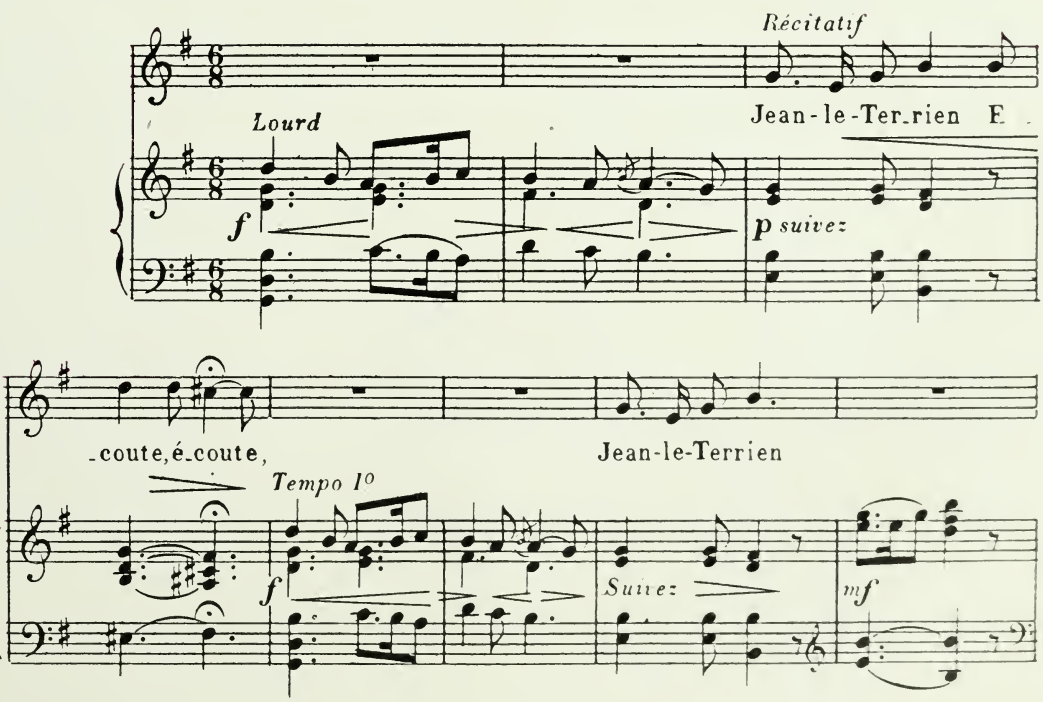
Faites vite deux, trois prières
— Plutôt même quatre que trois —
Pour les vieux Briseurs de Calvaires
Qui remettent Jésus en croix !!!

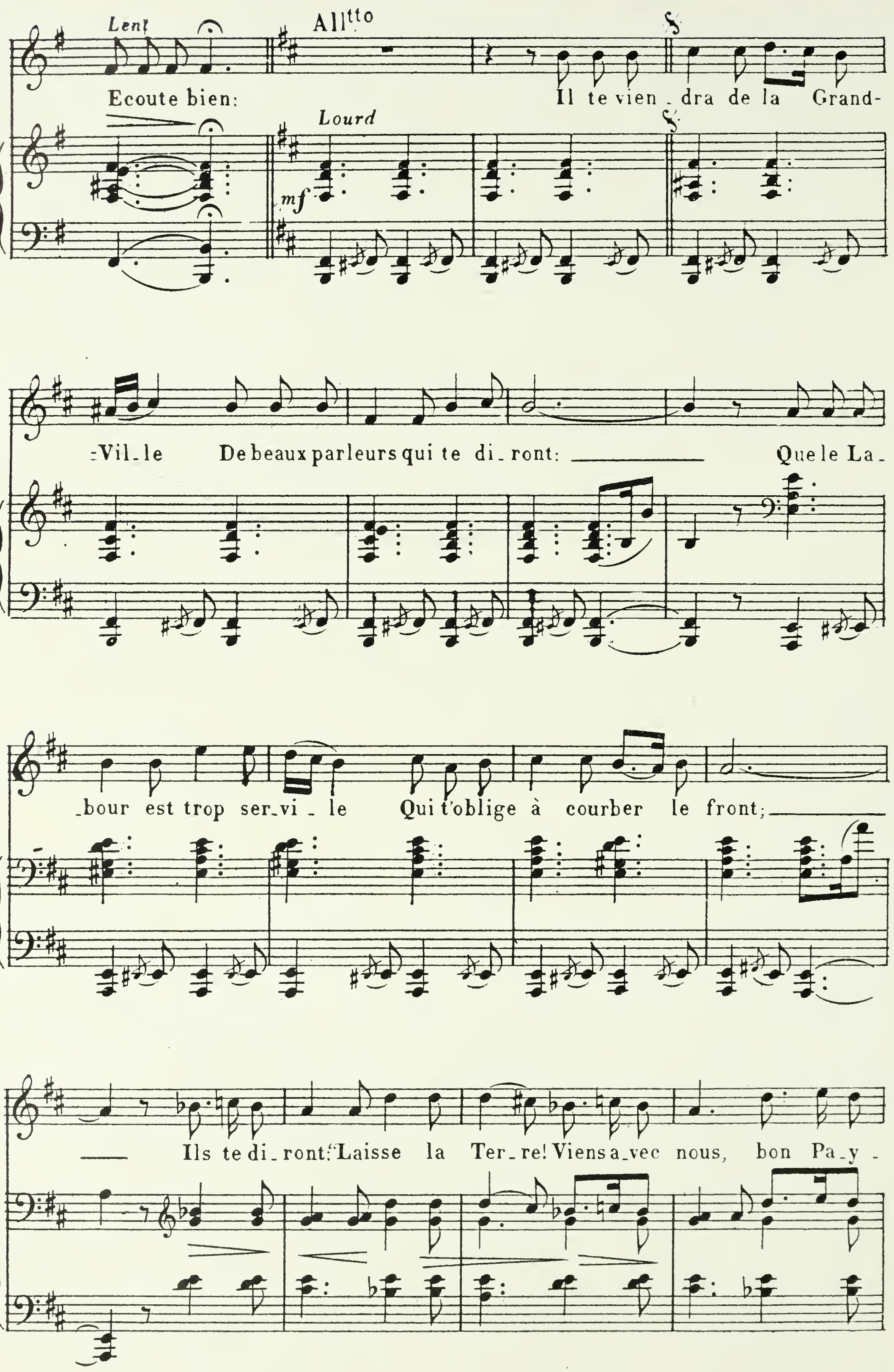
THÉODORE BOTREL.
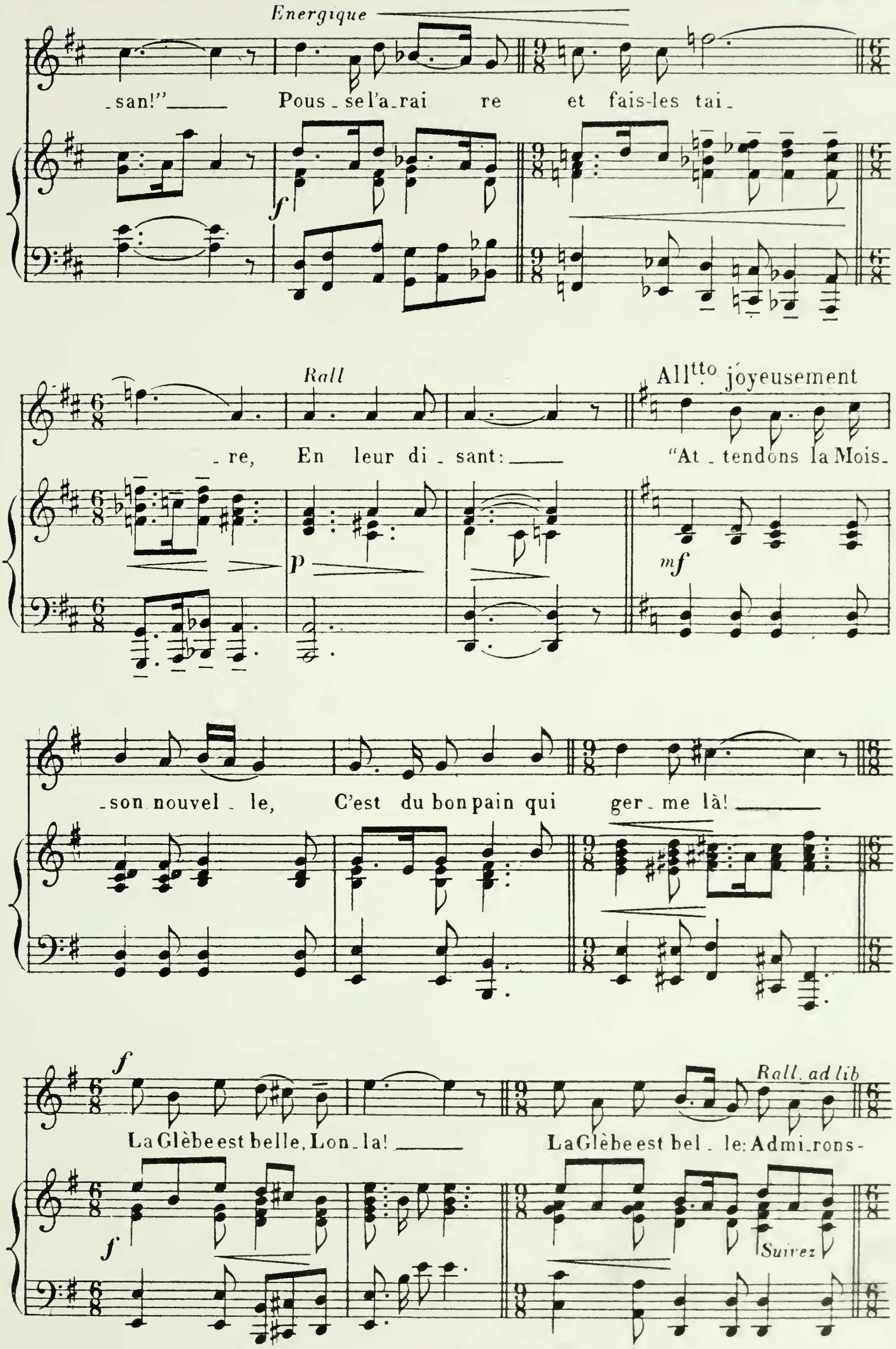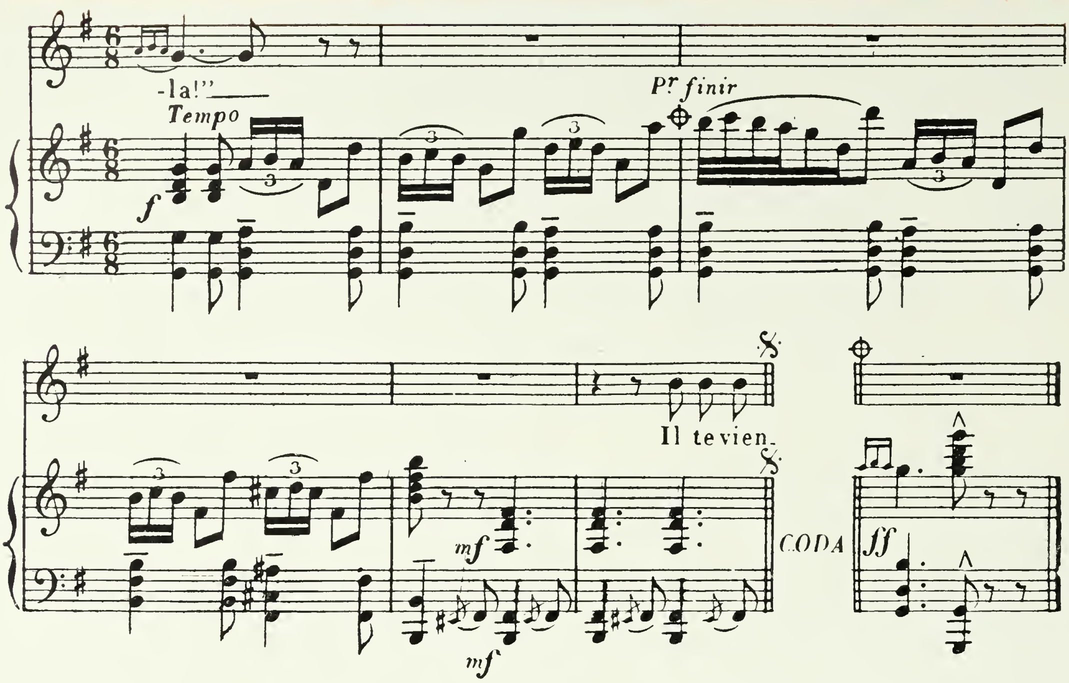


LA GLÈBE EST SAINTE

Paroles de THÉODORE BOTREL — *Musique d'ANDRÉ COLOMB*




Lent
Ecoute bien:
Alltto
Il te vien_dra de la Grand-
Lourd
mf
_Vil_le De beaux parleurs qui te di_ront:
Que le La_
_bour est trop ser_vi_le Qui t'oblige à courber le front;
Ils te di_ront: "Laisse la Ter_re! Viens a_vec nous, bon Pa_y_


Energique
_san!" Pous_se l'a_rai re et fais-les tai_
f
Rall
_re, En leur di_sant:
p
All^tto. joyeusement
"At_tendons la Mois_
mf
_son nouvel_le, C'est du bon pain qui ger_me là!
f
La Glèbe est belle, Lon_la!
Rall. ad lib
La Glèbe est bel_le: Admi_rons-
f
Suivez



Jean-le-Terrien, écoute, écoute,
Jean-le-Terrien, écoute bien :

I

Il te viendra de la grand-ville,
De beaux parleurs qui te diront
Que le labour est trop servile,
Qui t'oblige à courber le front ;
Ils te diront : « Laisse la Terre !
Viens avec nous, bon paysan ! »
Pousse l'araire et fais-les taire,
En leur disant :
« Attendons la Moisson nouvelle,
C'est du bon pain qui germe là !
La Glèbe est belle,
Lonla !
La Glèbe est belle :
Admirons-la ! »

II

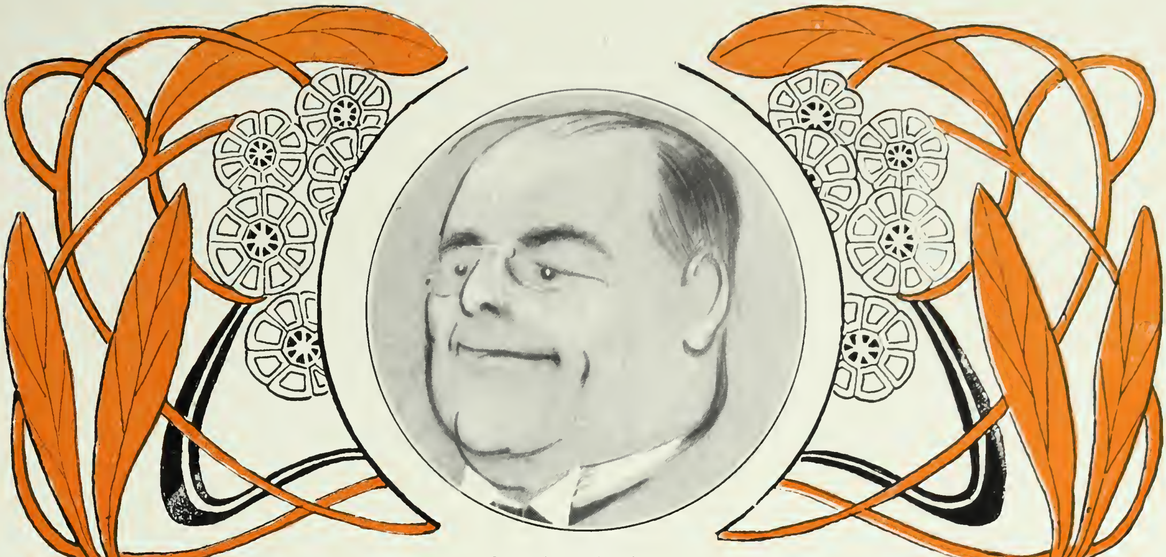
Il te viendra de faux-bonshommes
Qui te diront : « Soyons unis ;
Viens, tope-là, puisque nous sommes
Tes défenseurs et tes amis ! »
Ils te diront : « Quitte la Terre
Elle est trop dure au Paysan ! »
— Reprends ta houe et fais-les taire
En leur disant :
« Voyez comme la Vigne pousse :
C'est du bon vin qui monte là !
La Glèbe est douce :
Lonla !
La Glèbe est douce :
Caressons-la ! »

III

Il te viendra de faux prophètes
Qui te diront : « Redresse-toi :
Viens prendre part aux grandes fêtes
Que va donner le Peuple-Roi ! »
Ils te diront : « Maudis la Terre :
Elle est mauvaise au Paysan ! »
— Prends ta faucille et fais-les taire
En leur disant :
« Voyez donc comme le Blé donne :
C'est du pain blanc qu'on fauche là !
La Glèbe est bonne,
Lonla !
La Glèbe est bonne :
Chérissons-la ! »

IV

Il te viendra des Sans-Famille,
Des Sans-Patrie et des Sans-Dieu
Qui te diront : « Prends ta faucille,
Prends ton fusil, prends un épieu !
Malheur aux grands de cette Terre,
C'est notre tour : profitons-en ! »
— Hausse l'épaule et fais-les taire
En leur disant :
« Assez de pitié, vraie ou feinte,
De blasphèmes comme cela !
La Glèbe est sainte,
Lonla !
La Glèbe est sainte :
Respectons-la ! »



Portrait par Poulbot.

C'QUE TOUT AUGMENTE!

Parodie de : *LE PRINTEMPS CHANTE*

I

Dans ce vingtième siècle, à peine à son berceau,
Que d'inventions superb's ont pris naissance!
L'cinéma, le phono et le système Eno,
Le métro,
L'aéro ;
Avouez qu'nous pouvons êtr' fiers en France.
Mais en même temps que l'progrès survient,
De tous les côtés on répèt' ce refrain :
« C'que tout augmente!
« Y a d'quoi crier,
« Epoqu' charmante,
« Pour l'ouvrier.
« C'est une hausse exorbitante
« Sur la nourriture et l'loyer!...

PARLÉ

« L'pain d'un sou vaut trois sous; on a, pour quinz' cents [francs,
« Deux p'tit's chambr's su' l'derrière, et y faut pas d'en- [fants!
« Tout grimpe et tout mont', sauf la Rente.
« C'que tout augmente!

II

En s'prom'nant autrefois dans les rues de Paris,
On s'trouvait bien rar'ment d'vant un barrage;
Maint'nant les foudrièr's, les palissad's, les puits,
Quel gâchis,
D'leurs débris,
Arrêtent le trafic au passage :
Les apach's, ravis de ces embarras,
La nuit et le jour prennent leurs ébats.
C'que tout augmente
Vraiment chez nous !
C'qu'on saign' de pantes!
C'qu'on creus' de trous!
La capitale si pimpante
N'est plus qu'un fossé, plein d'filous.

PARLÉ

C'est si vrai qu'ça dégoût' Messieurs Duez et Rochette,
Et qu'à Fresn's tous les deux ils vont prendr' leur retraite!
La pluie même est plus abondante,
C'que tout augmente!

III

Tandis que les impôts s'accroiss'nt terriblement,
Le nombre des ronds d'cuirs d'vient formidable;
Sans cesse on voit créer, par le gouvernement,
Quéqu' trait'ment,
Où douc'ment
Ces feignants s'creus'nt un nid confortable :
Faut bien réserver des compensations
Aux copains, qui march'nt à l'heur' des élections.
C'que tout augmente
En fait d'faveurs!
Et c'que ça tente
Les amateurs!
L'Etat se livre à la brocante :
Dans ses patt's tout prend d'la valeur.

PARLÉ

Mariann' vend des rubans, des rubans frais et beaux,
C'est vingt sous les Nichams et trent' sous les poireaux!
Les palmes coût'nt deux francs cinquante.
— (Oui, ma chère!...) *C'que tout augmente!*

IV

Tout augment' : les immeubl's au point d'vue d'la hauteur,
Et pour Rostand le dédain des réclames.
Les cinématograph's éclos'nt avec fureur
Et chaleur,
Tell's des fleurs,
Ou dans la forêt les cryptogames!
Dès qu'une boutique se trouve à louer,
C'est un cinéma qui vient s'installer.
N'y a qu'un' seul' chose
Qui n'augment' pas,
La mod' s'y oppose
Avec fracas.
Je le confess', ça m'indispose,
C'est l'ampleur des rob's par le bas.

PARLÉ

Ah! non un'mod'pareille, y a d'quoi vous rendr'malade.
D'loin on dirait des manch's à balais en balade.
Comm' rob's un peu moins à la pose,
(Allons, Mesdam's, voyons, un bon mouvement!)
Trouvez aut' chose!

JEAN MEUDROT.



SALUD DA VREIZ
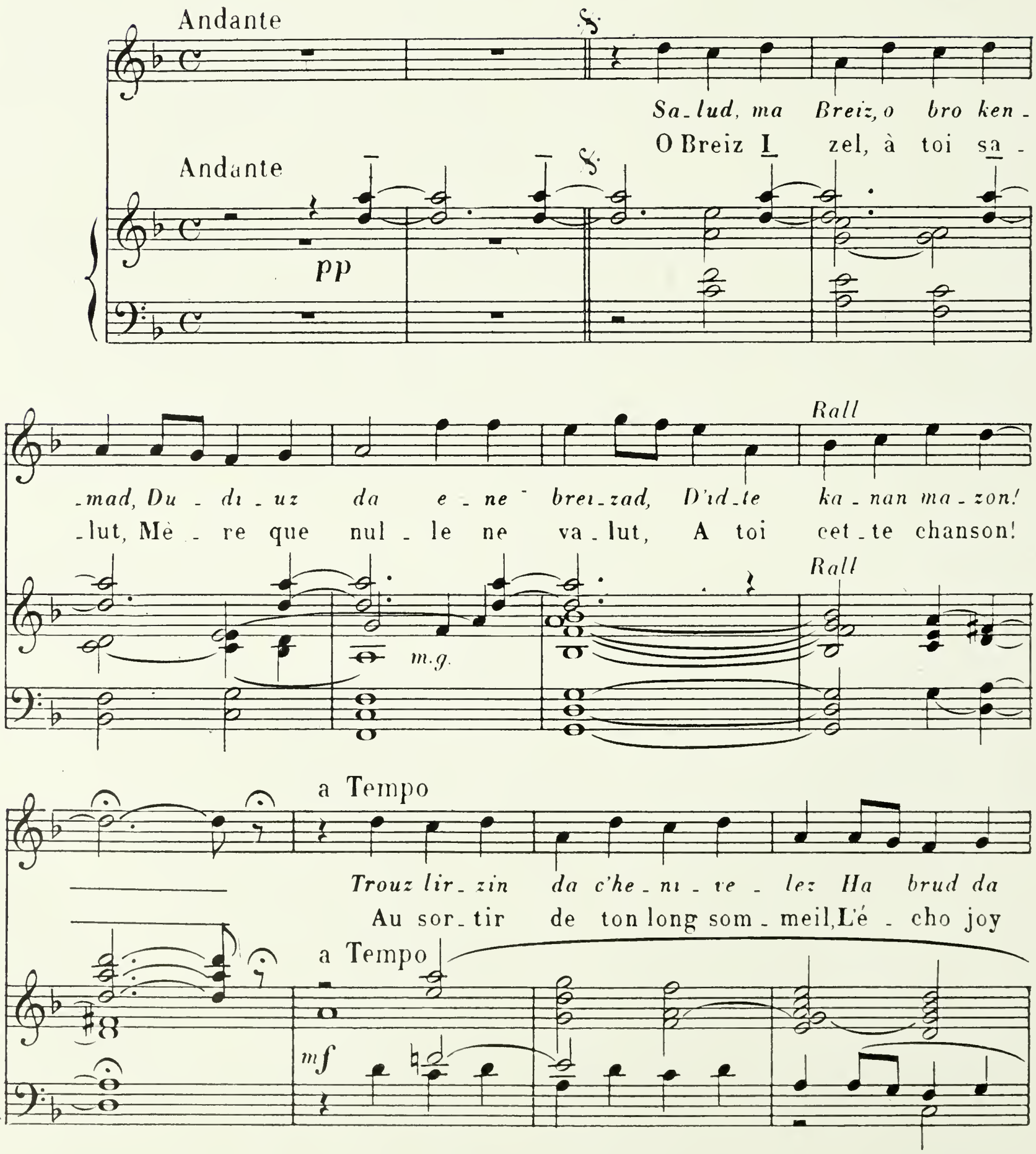
(Salut à la Bretagne)
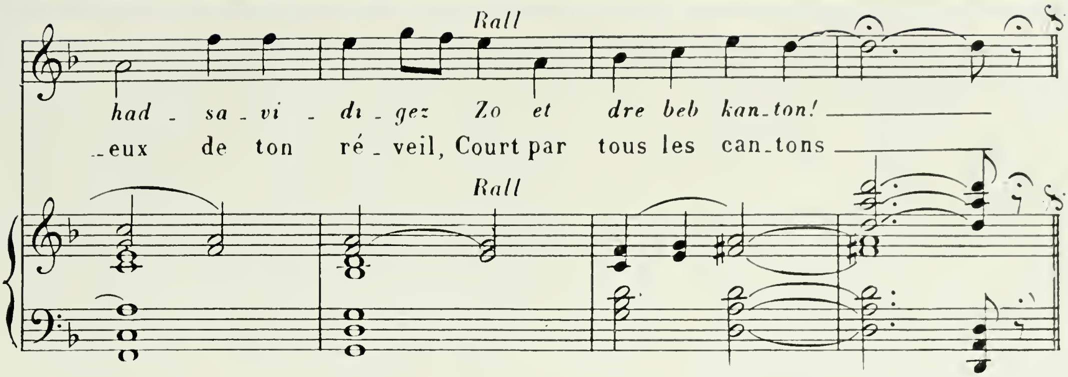
CHANSON DE BASSE-BRETAGNE

Poésie du Barde
TALDIR JAFFRENNOU

Traduction française de
YVES BERTHOU

Accompagnement de Piano de PAUL LADMIRAULT





II

Gens des vallons et des hauteurs,
Pour la Bretagne ont dans leurs cœurs,
L'amour le plus profond ;
Tous : miséreux et pauvres gens,
Riches, bourgeois et paysans,
L'aimons à l'unisson !

III

A tue-tête, chantons joyeux,
Les vieux poèmes des aïeux
Qui charment les Bretons,
Et que ton renom, vieille Arvor,
Comme autrefois traverse encor
Les Océans sans fond !

II

Dond ra ann dud a-dost a-bell,
Da garout brema Breiz-Izel,
O mamm hag o Itron ;
Dond ra bourc'hizien pinvidik
Paizanted paour, tud reuzeudik
Mez, holl, tud a galon !

III

Hag e kanont a bouez o fenn
Ar gweziou seder a laouen
A blich da beb Breton !
Ma ielo brud tud Breiz-Izel,
War an avel d'ar broiou pell
En tu all d'ar Mor don !

SOUVENT, AU CRÉPUSCULE...

Souvent, au crépuscule, avant que l'on allume
Et que les volets clos éloignent le soir bleu,
Immobiles, muets, devant l'âtre qui fume,
Nous rêvons tous les deux en regardant le feu.

La campagne s'endort... Un long souffle, parfois,
Animant d'un frisson les tiges et les branches,
Fait soupirer la plaine et murmurer le bois,
Puis meurt en vagabond, le long des routes blanches.

La paix est au logis où, gardant son secret,
Le coucou, vieil ami qui rythme nos pensées,
Egrène son tic-tac monotone et discret,
Allant aux lendemains, plein des heures passées.

Nous rêvons tous les deux. Et dans l'immensité
Où nos cœurs, chérissant le plus exquis mensonge,
S'envolent un instant, au séjour enchanté,
Nous nous retrouvons deux... comme en tout autre songe.
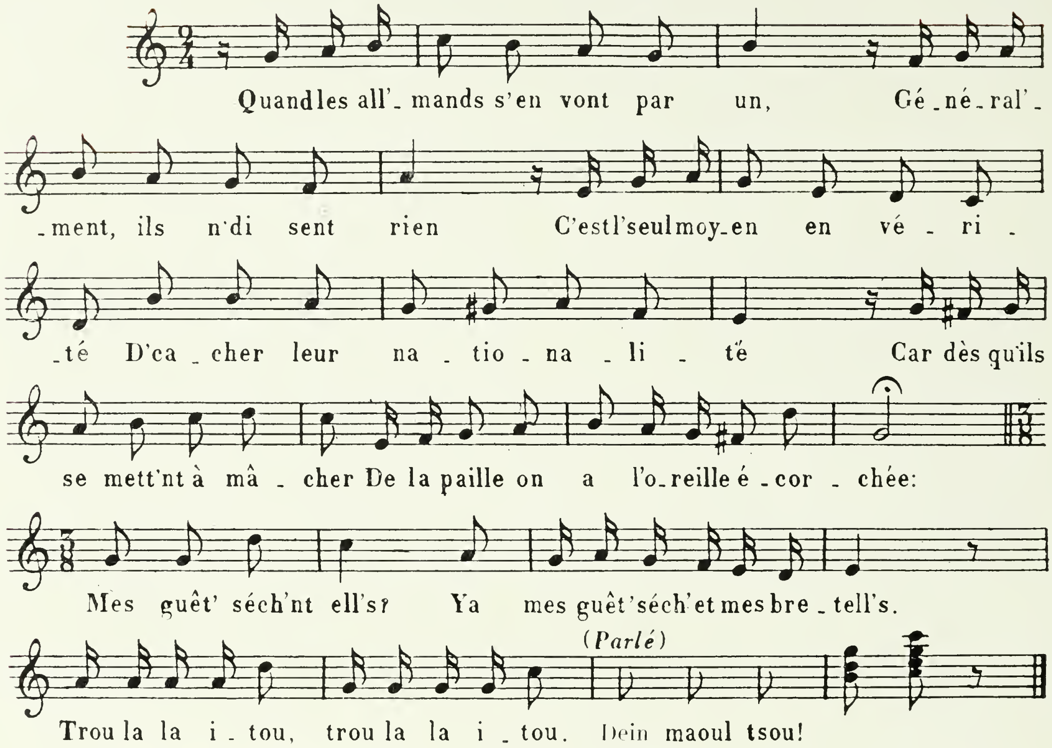
. . . .

Et nous restons longtemps avant que l'on allume
Et que les volets clos éloignent le soir bleu,
Immobiles, muets, devant l'âtre qui fume,
A rêver tous les deux en regardant le feu.

FERNAND MAISONDIEU.

Les Allemands en Balade

Chanson humoristique de Georges BALTHA

(Interprétée par M. Georges LAUNAY)



Quand les All'mands s'en vont par un,
Général'ment, ils n' disent rien,
C'est l' seul moyen, en vérité,
D' cacher leur nationalité,
Car, dès qu'ils se mett'nt à mâcher
De la paille, on a l'oreille écorchée :
Mes guêt' sèch'nt-ell's
Ya mes guêt' sèch, et mes bretell's
Trou la la, itou (bis)
Dein Maoul tsou!

Quand les All'mands s'en vont par deux,
Chez nous ils ouvrent bien les yeux :
Aux vitrin's de nos commerçants,
Ils chip'nt les modèl's en passant,
Et les r'produis'nt immédiat'ment
En beaucoup plus toc; puis on nous les r'vend.
Sorti d' Paris,
Ça revient : Made in Germany.
Trou la la, itou (bis)
S' fich'nt de nous!

Quand les All'mands s'en vont par trois,
Ce sont des officiers parfois,
Qui s'embarquent dans un Zepp'lin
Pour visiter les bords du Rhin ;
Ils s'en vont même un peu plus loin
Voir les forts de Lunéville et d' Verdun,
Et puis après
Ils dis'nt qu'ils n' l'ont pas fait exprès.
Trou la la, itou (bis)
Benzez-vous!

Quand les All'mands sont quatre ou cinq,
Ils vienn'nt à Nancy au bastringu',
Et pour leur éviter l'ennui,
De rater le train de minuit,
Vite à la gare on les r'conduit :
Ils se fâch'nt alors au lieu d' dir' merci.
Et le lend'main,
Tous leurs journaux font un potin!
Trou la la, itou (bis)
Quel courroux!

Quand les All'mands s'en vont en troup'
Ils ont leurs fameux canons Krupp,
Que les pauvr's Turcs, depuis un an,
Expériment'nt à leurs dépens...
Car ces canons le plus souvent
Ne tuent qu'leurs pointeurs ou que leurs servants!
Est-c' le hasard?
Non, c'est d' l'article de bazar.
Trou la la, itou (bis)
Vingt-neuf sous!
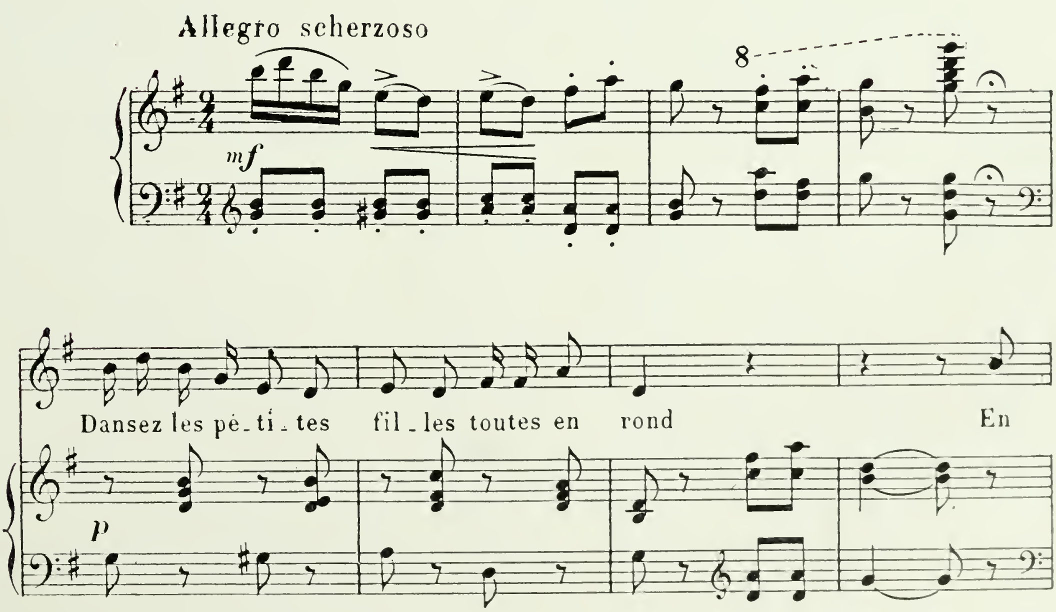
Que les All'mands restent chez eux,
C'est ce qu'ils pourront fair' de mieux :
Nous connaissons leurs sentiments,
Et s'ils augment'nt leurs armements,
Prenons-en notr' parti brav'ment,
En répondant par la loi de trois ans :
Nous sachant prêts,
Alors ils nous fich'ront la paix.
Trou la la, itou (bis)
Garde à vous!

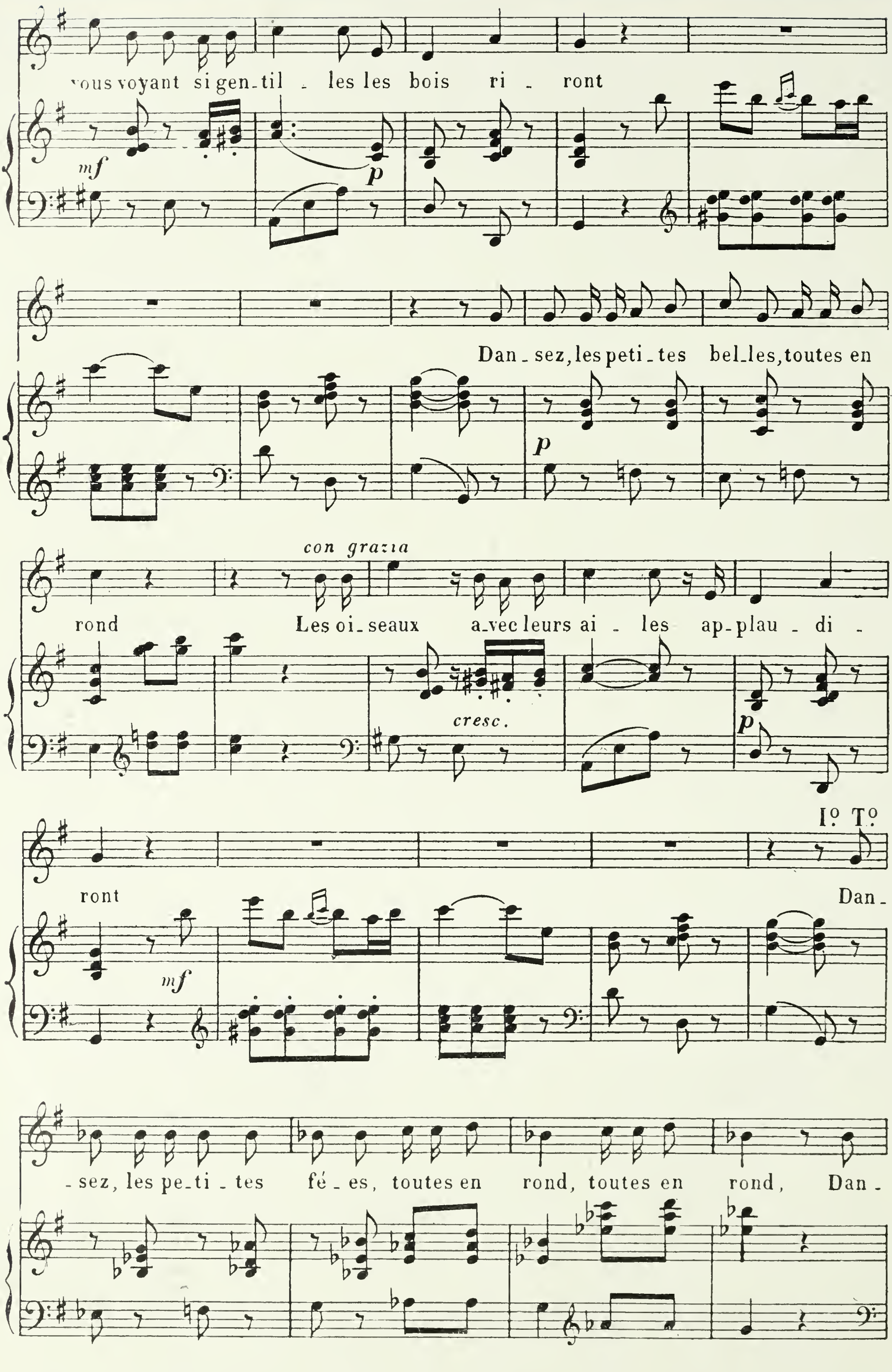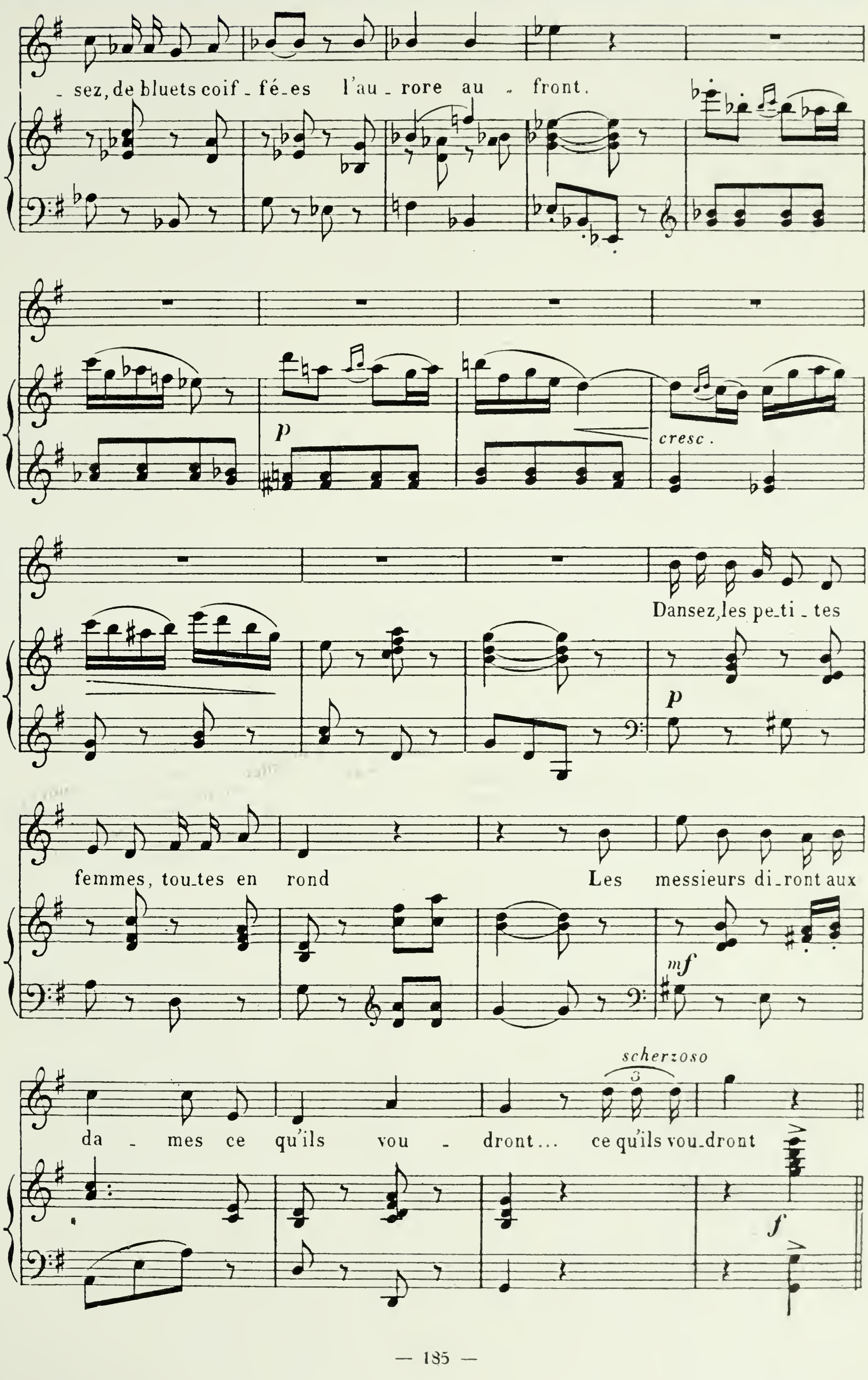


Dansez, les Petites Filles

RONDE

Poésie de VICTOR HUGO — *Musique de Mme AUGUSTA de KABATH-LORINI*




vous voyant si gen_til _ les les bois ri _ ront
mf
p
Dan _ sez, les peti _ tes bel_les, toutes en
p
con grazia
rond Les oi_seaux a_vec leurs ai _ les ap_plau _ di _
cresc.
p
Iº Tº
ront Dan _
mf
_ sez, les pe_ti _ tes fé _ es, toutes en rond, toutes en rond, Dan _


- sez, de bluets coif - fé-es l'au - rore au - front.
p
cresc.
Dansez, les pe-ti - tes
p
femmes, tou-tes en rond
Les messieurs di-ront aux
mf
scherzoso
da - mes ce qu'ils vou - dront... ce qu'ils vou-dront
f



Charbougnol et Rapinaud

Comédie-bouffe en un acte, par L. FORTOLIS

PERSONNAGES

RAPINAUD, prêteur sur gages.
LACAILLE, son employé.
CHARBOUGNOL, fort de la Halle.
Le Baron de FROIDEVAU.
Le Commissaire de Police.
1er Agent.
2e Agent.

La scène se passe de nos jours à Paris, dans le bureau de Rapinaud. Une porte au fond, une autre à droite. Une fenêtre à gauche. Une table, deux sièges, des casiers à dossiers.

Au lever du rideau, Rapinaud, petit vieux en redingote fripée, le nez chevauché par d'énormes bésicles, est assis à une table-bureau surchargée de paperasses et d'objets hétéroclites : écrins à bijoux, montres, paquets de toutes formes. Il converse avec son employé Lacaille, 20 ans, la mine futée du gamin de Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

RAPINAUD, LACAILLE

Lacaille, *à Rapinaud qui écrit.* — Vous savez, Monsieur Rapinaud, que mon cousin doit venir vous voir cet après-midi.

Rapinaud, *s'interrompant d'écrire.* — Pourquoi faire ?

Lacaille. — Comment, pourquoi faire ? Mais pour toucher la somme que vous lui avez promise.

Rapinaud. — Moi, je lui ai promis quelque chose ?

Lacaille, *à part.* — Eh ! ben non, elle est raide, celle-la ! *(Haut.)* Vous n'avez pas promis cinq cents francs à mon cousin, vendredi dernier, quand il vous a sauvé la vie ?

Rapinaud. — Oh ! oh ! « sauvé la vie » me paraît un peu exagéré. En réalité, je me serais très bien tiré d'affaire sans lui...

Lacaille. — Vous dites ça maintenant, mais quand vous barbotiez...

Rapinaud. — Je ne sais si j'ai réellement barboté vendredi, Lacaille, mais il me paraît que vous vous enlisez aujourd'hui dans des questions oiseuses et qui, d'ailleurs, ne vous concernent pas.

Lacaille. — Pardon, Monsieur Rapinaud, pardon ! Charbougnol est mon cousin et les intérêts de mon cousin sont mes cousins... Non, mes intérêts veux-je dire ! Oui ou non, lui avez-vous promis cinq cents francs vendredi, s'il vous tirait du bouillon ?

Rapinaud. — Je ne m'en souviens pas du tout. Au reste, j'ai eu tant à faire depuis ce jour-là, que toute cette histoire m'est passée de la cervelle. *(Il se remet à écrire.)*

Lacaille. — Oh ! s'il ne s'agit que de vous la remémorer, vous pouvez compter sur moi ! *(On frappe au fond.)*

Rapinaud. — Entrez !

(Entre le baron de Froidevau, vieux beau, chauve, tiré à quatre épingles, portant sous le bras un volumineux paquet. Il marche en sautillant, une canne à pomme d'or à la main.)

SCÈNE II

Les Mêmes, LE BARON DE FROIDEVAU

Le Baron. — Bonjour, mon cher Monsieur Rapinaud, comment vous portez-vous ?

Rapinaud, *lui serrant la main.* — Très bien, Monsieur le Baron, je vous remercie.

LE BARON. — Ah! je suis heureux de vous l'entendre dire. J'ai appris vaguement qu'il vous était arrivé un accident l'autre soir...

RAPINAUD. — Oh! moins que rien, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

LE BARON. — Vraiment? On m'avait assuré cependant que vous aviez couru un réel danger...

LACAILLE, *qui, depuis l'entrée du baron, avait repris sa besogne.* — Mais oui, Monsieur le Baron, mais oui. M. Rapinaud est trop modeste, il ne veut pas qu'on parle de ce qui le touche, mais j'étais là, moi, et je peux vous conter la chose. Donc, vendredi, le patron avait un débiteur à voir rue Alibert. Il s'agissait, en l'espèce, d'une fripouille, vous savez, d'un de ces types sans foi ni loi, qui vous assomment un garçon de recettes pour quatre francs quatre-vingt-quinze. « Lacaille, que me dit le patron, tu n'aurais pas dans tes connaissances un gaillard solidement bâti, qui pourrait nous accompagner dans cette expédition et au besoin nous prêter main-forte? — Si, que je lui réponds, j'ai mon cousin Charbougnol, Auvergnat de naissance, débardeur de son état, et qui, pour quarante sous, fera parfaitement l'affaire. » M. Rapinaud accepte, nous prenons mon cousin aux Halles, en passant, et nous voilà partis. Rue Alibert, tout se passe aussi correctement que j'ai l'honneur de vous le dire, à cela près que, notre homme s'étant fait un peu tirer l'oreille, Charbougnol fut obligé de lui pocher les deux yeux pour obtenir de lui la reconnaissance qu'il nous devait. Bref, nous rentrions entièrement satisfaits quand, en passant quai Jemmapes, l'ignoble individu qui nous avait suivis subrepticement, bondit sur le patron, lui donne un croc-en-jambe et l'envoie rouler dans le canal Saint-Martin avant que Charbougnol et moi ayions eu le temps de dire ouf!...

LE BARON. — Ah! diable!

LACAILLE. — Après quoi, il s'esbigne à tire-d'aile, comme bien vous pensez, nous laissant estomaqués en face du patron qui barbotait comme un canard.

RAPINAUD. — Pardon! pardon! je tirais tranquillement ma coupe!

LACAILLE. — Allons donc! vous n'avez jamais su nager que dans les procès! *(Au Baron.)* Vous concevez notre embarras, Monsieur le Baron, le patron criait : « Au secours! Au secours! » La foule commençait à s'amasser. Enfin, mon cousin ôte son grand chapeau, quitte sa veste, et comme M. Rapinaud s'était, à ce moment-là, agrippé à une pierre du quai, les ongles dans le ciment : « Combien que vous me donnez si je vous retire de la sauce, lui demande Charbougnol qui ne fait rien pour rien. — Cent francs, répond le patron. — C'est pas assez, dit l' cousin. — Deux cents, que réplique M. Rapinaud. — Pas encore suffisant, crie Charbougnol. » Alors, comme le mortier s'effritait et que le patron avait l'eau à la bouche — pour la mettre aussi à mon cousin, il lui hurle : « Cinq cents! » Charbougnol plonge aussitôt, attrape le quasi-noyé par le collet de son habit, et nous le ramène sain et sauf, mais tout dégouttant d'eau bourbeuse.

LE BARON. — Ah! je respire! Parole, Monsieur Rapinaud, vous l'avez échappée belle!

RAPINAUD, *haussant les épaules.* — C'est Lacaille qui dit ça! *(Lacaille lui tire subrepticement la langue.)* En réalité, je m'en serais fort bien tiré tout seul. *(Changeant de ton.)* Mais qu'est-ce qui me vaut, Monsieur le Baron, l'honneur de votre visite? *(Lacaille retourne à ses dossiers.)*

LE BARON. — Hélas! Monsieur Rapinaud, comme toujours, un pressant besoin d'argent!

RAPINAUD, *souriant.* — Vous êtes incorrigible, Monsieur le Baron!

LE BARON. — Que voulez-vous, les temps sont durs. Mes fermiers ne payent pas leurs termes, mes vignes sont mortes, ma belle-mère a crevé. *(Vivement.)* Pardon, c'est le contraire que je voulais dire : Mes vignes ont crevé, ma belle-mère est morte, et vous savez qu'elle me servait une petite pension.... Or, elle ne laisse, elle-même, que des dettes!

RAPINAUD. — Grâce à toutes celles que vous lui avez fait payer. Enfin!... Combien vous faut-il?

LE BARON, *humblement.* — Un petit billet de mille, Monsieur Rapinaud?

RAPINAUD. — Oui, comme d'habitude. Savez-vous combien vous m'en avez soutiré de « petits billets de mille » depuis un an?

LE BARON. — Je préfère l'ignorer, M. Rapinaud.

RAPINAUD, *consultant son grand livre.* — Vingt-quatre, Monsieur le baron. Celui-ci va faire le vingt-cinquième. Et vous m'apportez comme gage, cette fois?

LE BARON. — Ce paquet d'obligations des « Escargotières du Para. »

RAPINAUD, *prenant le paquet de titres.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

LE BARON. — C'est une entreprise très intéressante. Il s'agit d'une société qui vient de réaliser le trust des escargots dans toute l'Amérique du Sud, et compte inonder de ses produits le marché bourguignon décimé, depuis longtemps, par je ne sais quelle maladie.

LACAILLE, *à part.* — Le phylloxéra des escargots, tiens!

RAPINAUD. — Admirable entreprise, en effet. Ces valeurs doivent faire prime aux « pieds humides... » Je les garde tout de même, mais il me faut autre chose.

LE BARON. — Je ne possède plus rien, Monsieur Rapinaud, je vous le jure!

RAPINAUD, *souriant.* — Allons donc! *(Il se lève et s'approche du Baron.)* Vous avez là une canne merveilleuse!... *(Le Baron soupire et lui tend sa canne que Rapinaud examine et pose sur son bureau.)* Et cette montre, un pur bijou, j'imagine... Vous permettez?... *(Le Baron soupire et lui donne sa montre qu'il détache préalablement de la chaîne.)* Oh! la chaîne aussi, n'est-ce pas? *(Le Baron lui donne la chaîne, avec un nouveau soupir.)* Très curieux, très curieux. *(Il escamote les deux objets dans son gousset.)* Vos bagues me paraissent belles. Vous permettez? *(Le Baron soupire et lui donne ses bagues.)*

LACAILLE, *à part.* — On se croirait chez Robert-Houdin !

RAPINAUD. — Tout cela n'est pas mal, mais vous avez là une épingle de cravate...

LE BARON, *se levant, furieux.* — Non, Monsieur Rapinaud, vous n'aurez pas mon épingle de cravate !

RAPINAUD. — C'est un bijou de famille?... Mais vos bagues elles-mêmes?...

LE BARON. — Ce n'est pas un bijou de famille, Monsieur Rapinaud, c'est une griffe de tigre du Bengale, et vous n'ignorez pas que cela porte chance au baccarat!

RAPINAUD, *très affable.* — Oh! dans ce cas!... *(Il va se rasseoir à sa table, prend du papier et une plume.)* Voyons, je vous ai prêté jusqu'ici au taux normal de 25 0/0. Mais les gages étaient plus sérieux. Comme ils le sont moins aujourd'hui, nous allons porter l'intérêt de ces mille francs à 35 0/0, n'est-ce pas ?

LE BARON. -- Vous m'écorchez, Monsieur Rapinaud !

LACAILLE, *à part.* — Tu parles ! Bien heureux encore qu'il lui laisse sa chemise !...

RAPINAUD, *qui libelle un reçu.* — Mais non, mais non, je me couvre de mes riques, tout simplement. *(Il continue à écrire.)*

LACAILLE, *prenant le Baron, à part.* — Laissez-vous faire, Monsieur le Baron, et fiez-vous à ma vieille expérience : il ne vous en coûtera pas un rouge liard.

LE BARON, *à mi-voix.* — Comment cela ?

LACAILLE, *même jeu.* — Faites-vous donner votre compte général avec le taux de chaque emprunt.

LE BARON, *même jeu.* — A quoi bon ?

LACAILLE, *même jeu.* — Je vous le dirai après, C'est dans votre intérêt. Allez-y !

RAPINAUD, *levant la tête.* — Lacaille, voulez-vous me faire le plaisir de me dire ce que vous venez de raconter à Monsieur le Baron ?

LACAILLE, *payant d'audace.* — Bien volontiers, patron. J'expliquais à Monsieur le Baron les raisons qui vous avaient amené à me prendre à votre service.

RAPINAUD. — Tiens, tiens ! Je serais curieux de les connaître moi-même.

LACAILLE, *un peu interloqué.* — Eh ! bien, mais... c'est très simple... Vous m'avez engagé parce que je m'appelais Lacaille...

RAPINAUD. — Pas bien fort, mon garçon.

LACAILLE. — Et que tout le monde sait ce que chante la caille : *(Il imite le chant de la caille.)* « Pay' tes dett' ! Pay' tes dett' !... » C'était tout indiqué, chez un prêteur sur gages. *(Le Baron sourit d'un air contraint.)*

RAPINAUD. — Vous avez trop d'esprit, mon garçon, vous mourrez jeune. En attendant, faites-moi le plaisir de retourner à vos dossiers.

LACAILLE, *gouailleur.* — Je m'y précipite, M. Rapinaud ! *(Rapinaud achève son reçu. Un temps, durant lequel Lacaille, par une mimique expressive, incite le Baron à parler.)*

LE BARON. — Hum !... M. Rapinaud... je... je n'ai plus la mémoire bien fidèle, et le chiffre des intérêts dont je vous suis redevable m'échappe sans cesse ; voudriez-vous être assez bon pour me remettre le relevé de mon compte, ainsi que le détail des intérêts courants et à courir ?

RAPINAUD, *méfiant.* — Cela est-il bien nécessaire ?

LE BARON. — Oui, oui, je vous assure, cela me rendra service. Je vous payerais plus régulièrement si je savais à quoi m'en tenir.

RAPINAUD. — Si c'est dans une aussi louable intention, je ne puis vous refuser. Mais, inutile, n'est-ce pas, de communiquer ce document à qui que ce soit.

LE BARON. — Soyez bien tranquille, M. Rapinaud, je ne tiens nullement à publier le chiffre de mes dettes. Vous faudra-t-il longtemps pour l'établir ?

RAPINAUD. — Je l'ai en double ici, je vais vous le donner à l'instant. Le voici. *(Il tire le compte d'une chemise et le présente au baron qui le plie et le met dans sa poche.)*

LE BARON. — Je vous remercie.

RAPINAUD. — Voulez-vous signer ce reçu, je vous prie ? *(Le Baron signe.)* Parfait. Voici vos mille francs en or, car je n'ai plus de billets *(Il lui remet deux rouleaux de 500 francs qu'il a pris dans son tiroir-caisse.)*

LE BARON. — Merci M. Rapinaud. J'aurais préféré un billet, cela tient moins de place...

RAPINAUD, *avec un sourire paternel.* — Et coule moins facilement dans les doigts, n'est-ce pas ?

LE BARON. — Justement. Aussi, pour éviter la tentation — car je passe tout à l'heure à mon cercle — je vais déposer cet or en sûreté chez moi. *(Il se lève.)*

RAPINAUD. — Cela vous sera facile, puisque vous habitez à ma porte.

LACAILLE, *avec un aimable sourire.* — Bénissez une fois de plus le Destin, Monsieur le Baron, qui sut mettre le créancier porte à porte avec son débiteur !

RAPINAUD, *sévère.* — Il suffit, Lacaille ! Monsieur le Baron, je vous salue.

LE BARON. — Puissé-je n'avoir de quelque temps le bonheur de vous revoir, Monsieur Rapinaud. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE III

RAPINAUD, LACAILLE puis CHARBOUGNOL

(Le Baron sorti, Rapinaud ferme à double tour son tiroir-caisse où il a déposé le reçu.)

RAPINAUD. — Une fois de plus, Lacaille, je vous prie de réserver pour d'autres que mes clients vos facéties sans intérêt.

LACAILLE. — Oh ! patron, question d'intérêts, vous en prenez trop pour que mes facéties puissent en garder encore ! *(On entend frapper à la porte du fond.)*

LACAILLE, *allant ouvrir.* — Il est trois heures, ce doit être Charbougnol.

CHARBOUGNOL, *costume de débardeur, fort accent auvergnat.* — Eh ! Bonjour cousin ! *(Il serre*

la main à Lacaille.) Monsieur Rapinaud, serviteur.

RAPINAUD, *négligemment, se remettant à écrire.* — Bonjour, bonjour.

CHARBOUGNOL. — Vous ne me reconnaichez pas, Monsieur Rapinaud ?

RAPINAUD. — Si fait, si fait. Vous allez bien, mon ami ?

CHARBOUGNOL. — Pas mal, Monsieur Rapinaud, pas mal. Et vous même, depuis cette petite noyade ?...

RAPINAUD. — Très bien, je vous remercie. *(Il se remet à écrire. Un temps. Lacaille, du geste, presse son cousin d'exprimer sa requête.)*

CHARBOUGNOL. — Hum !... Hum ! M. Rapinaud ?...

RAPINAUD, *s'interrompant d'écrire.* — Mon ami?

CHARBOUGNOL. — Je venais pour cette petite affaire... Hum !... Vous savez bien... Les cinq cents francs que vous m'avez promis...

donnerais la vie de mon concierge pour être aux cinq cents diables ». Auquel cas il demeure généralement entendu que possédât-on un concierge, on se garderait bien de le massacrer pour un pareil résultat.

CHARBOUGNOL. — Je ne comprends goutte à tout votre galimatias. Oui ou non, voulez-vous me donner mes cinq cents francs ?

RAPINAUD. — *Vos* cinq cents francs !... Comme vous y allez, Charbougnol !... Pour qu'ils vous appartiennent il faudrait d'abord que je vous les aie promis, puis que, vous les ayant promis, je les possède.

CHARBOUGNOL, *incrédule.* — Vous, Monsieur Rapinaud, vous ne possédez pas cinq cents francs ?

RAPINAUD. — Non mon ami, si fort que cela vous étonne, je n'ai pas, en ce moment, cinq cents francs dans ma caisse. Cinq cents francs ! Savez-vous que cela fait une somme !



RAPINAUD. — Vous faites erreur, mon ami, je ne vous ai jamais promis cinq cents francs...

CHARBOUGNOL, *se levant estomaqué.* — Vous dites que vous ne m'avez pas promis... *(Lacaille se frotte les mains.)*

RAPINAUD. — Mais non, mais non. Vous vous êtes évidemment mépris sur le sens de mes paroles...

CHARBOUGNOL. — Je me suis mépris, dites-vous?

RAPINAUD. — Certainement, mon ami. Je ne me souviens plus des termes exacts dont je me suis servi, mais j'ai voulu dire quelque chose comme ceci : « Je donnerais bien cinq cents francs pour qu'on me tire de là... »

CHARBOUGNOL, *épanoui.* — Eh ! bien, mais, nous sommes d'accord, je vous ai tiré de là, donnez-moi cinq cents francs !

RAPINAUD. — Vous ne me comprenez pas, Charbougnol. J'ai dit cela comme on dit communément dans une conjuncture désagréable : Je

LACAILLE. — Ah ! patron, laissez-moi rire ! *(Lui et Charbougnol s'esclaffent.)*

RAPINAUD. — Riez, Lacaille, riez tant qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai que j'ai donné au Baron de Froidevau, qui sort d'ici à l'instant même, le solde de mon encaisse. Et que m'a-t-il laissé comme gage ? Des obligations de fantaisie et quelques bijoux sans valeur ! Ah ! les affaires sont terriblement dures, aujourd'hui ; la vie, Monsieur Charbougnol, est par moment tellement amère que, m'eussiez-vous réellement tiré de l'eau comme il vous plaît de le dire, je ne sais si je vous en devrais aucune reconnaissance.

CHARBOUGNOL. — Eh ! Fouchtri de fouchtra ! Voulez-vous que je vous y replonge ! *(Il s'avance sur lui les mains tendues.)*

RAPINAUD, *commençant à trembler.* — Pas de bêtises, hein ! Ou j'appelle la police.

CHARBOUGNOL. — La police ? Vous en avez plus peur que nous ! Allons, donnez-moi ces cinq cents francs et finissons-en ! *(Il assène un vigou-*

reux coup de poing sur la table de Rapinaud.)

LACAILLE, *à part.* — Décidez-vous patron, ou je ne réponds plus de rien. Vous savez que mon cousin, pour la boxe, est le terrible champion des Halles.

RAPINAUD, *tremblant.* — Attendez, Monsieur Charbougnol, attendez, que diable ! Vous ne me laissez pas le temps de m'expliquer ! J'admets, si vous voulez, que, dans un moment de frayeur, dont je n'ai pas gardé mémoire, je vous aie promis ces cinq cents franes...

CHARBOUGNOL. — C'est encore heureux !

RAPINAUD. — Je pourrais alléguer, pour vous refuser aujourd'hui, que, faite à l'article de la mort, cette promesse est sans valeur...

CHARBOUGNOL. — Essayez un peu pour voir! *(Il le menace du poing.)*

RAPINAUD, *vivement.* — Permettez, permettez, je dis que je *pourrais* alléguer, mais je n'allègue pas. Je conviens que je vous dois cinq cents francs et je suis prêt à vous les donner.

CHARBOUGNOL et LACAILLE. — Ah! Ah!...

RAPINAUD. — Mais je ne les ai pas *(Gestes furibonds de Charbougnol.)* Attendez! Il ne tient qu'à vous, cependant, de vous les procurer...

CHARBOUGNOL. — Comment cela?

RAPINAUD, *plus bas.* — Ecoutez, le Baron de Froidevau, un viveur, un joueur, un homme de rien, enfin, vient de m'emprunter mille francs. Or ces mille francs, il nous l'a dit tout à l'heure, doivent être enfermés à l'heure qu'il est dans son secrétaire, un meuble de pacotille qui ne résisterait pas à une de vos pichenettes, Charbougnol. Ce secrétaire se trouve dans un cabinet de travail de l'immeuble contigu à cette maison, et vous n'auriez qu'à enjamber certain balcon que je vous montrerai pour...

CHARBOUGNOL. — Pour qui me prenez-vous, Monsieur Rapinaud!...

RAPINAUD. — Eh! Monsieur Charbougnol, pour un homme de bien, soyez-en sûr, mais quel grand mal y aurait-il, je vous le demande, à priver de mille francs un être qui, sans aucun doute, en fera le plus funeste usage? Voyons, entre nous, ces mille francs ne seraient-ils pas mieux placés entre les mains d'un brave homme comme vous, travailleur, chargé de famille...

CHARBOUGNOL. — Faites excuse, je suis célibataire.

RAPINAUD. — Ayant, du moins, de vieux parents à nourrir...

LACAILLE. — Excusez-les aussi, ils sont tous partis pour un monde meilleur.

RAPINAUD, *agacé.* — Obligé, dès lors, de se suffire à lui-même, sans attendre de secours d'âme qui vive...

LACAILLE, *gouailleur.* — Bravo! patron, vous y êtes! Charbougnol mange sa soupe tout seul!

RAPINAUD, *haussant la voix.* — Pour toutes ces considérations, je soutiens que l'acte dont il est question là non seulement n'a rien de répréhensible, mais sert les intérêts de cette fameuse Justice Immanente...

CHARBOUGNOL, *à Lacaille.* — Qu'est-ce qu'il bafouille-là ? J'ai bien envie de lui casser la figure pour lui apprendre...

LACAILLE, *à mi-voix, vivement.* — Mais non, mais non, accepte, au contraire, accepte... J'ai une idée...

CHARBOUGNOL, *même jeu.* — Faire de moi un voleur!...

LACAILLE, *même jeu.* — Accepte, te dis-je, et laisse-moi faire.

CHARBOUGNOL, *même jeu.* — C'est vrai, t'es plus malin que moi... *(A Rapinaud qui, durant ce colloque, a fait mine de chercher dans ses papiers.)* Où c'est-il qu'il perche, votre baron?

RAPINAUD. — Ah! Ah!... Vous y venez! Tenez. *(Il ouvre la fenêtre.)* Voici la seule balustrade qu'il vous faille escalader.

CHARBOUGNOL, *toujours poussé par Lacaille.* — J'en fais mon affaire.

RAPINAUD. — Une fois de l'autre côté, vous poussez la porte-fenêtre toujours entr'ouverte, et vous allez droit au meuble qui se trouve en face de vous. C'est bien compris?

CHARBOUGNOL. — C'est compris. Et après ?

RAPINAUD. — Après?... Mais, c'est tout indiqué. Vous brisez le tiroir du secrétaire, d'un magistral coup de poing, comme vous savez les donner, et vous y prenez l'un des deux rouleaux de cinq cents francs qui s'y trouvent... ou plutôt, non, vous les prenez tous les deux, vous gardez l'un et me donnez l'autre, car, enfin, je ne vous dois que cinq cents francs, et, d'autre part, j'ai bien droit à une petite commission, il me semble?...

LACAILLE, *ironique.* — J'allais vous le dire!

CHARBOUGNOL, *à part, serrant les poings.* — Fouchtri de fouchtra!...

LACAILLE, *baissant la voix.* — Du calme, cousin! *(Prenant Rapinaud à part :)* En attendant, patron, il vaudrait peut-être mieux que vous alliez faire un petit tour, histoire de vous créer un alibi pour le cas où...

RAPINAUD, *même jeu.* — C'est fort juste. *(Haut.)* Je vais faire une course pressée et reviens dans un instant, M. Charbougnol. D'ici là, vous aurez tout le temps d'opérer.

CHARBOUGNOL. — Mais oui, M. Rapinaud, mais oui. *(Rapinaud sort par le fond.)*

SCÈNE IV

CHARBOUGNOL, LACAILLE et LE BARON, à la cantonnade.

CHARBOUGNOL. — Me diras-tu, enfin...

LACAILLE. — Mon idée? Tu vas voir. *(Il se met à la fenêtre et appelle :)* M. le Baron! M. le Baron!

LE BARON, *à la cantonnade.* — Qu'y a-t-il, mon ami?

LACAILLE, *à part.* — Parbleu, je pensais bien qu'il n'était pas encore sorti. *(Haut.)* Voulez-vous rentrer dans vos titres et vos bijoux, Monsieur le Baron?

LE BARON. — M. Rapinaud n'est pas là?

LACAILLE. — Cette question! S'il était là je ne vous en parlerais pas, voyons!

LE BARON. — Alors, vous entendez de reste que je ne demande pas mieux. Mais comment?

LACAILLE. — Eh! bien, allez donc chez le commissaire, montrez-lui le petit papier que vous a remis M. Rapinaud, et amenez-le ici tout de suite.

LE BARON. — Vous croyez que je puis me tirer ainsi des griffes de cette canaille?

LACAILLE. — N'en doutez pas. C'est pour cela que je vous ai poussé à exiger de lui votre compte. Vous pouvez vous fier à moi, j'en ai assez du patron, je suis décidé à le quitter dans les vingt-quatre heures.

LE BARON. — Mais croyez-vous que le Commissaire consentira à venir ainsi tout de suite?

LACAILLE. — Certainement. Il y a eu déjà d'autres plaintes déposées contre le patron. Dans Rapinaud il y a rapine, et la police n'attend qu'un prétexte pour le coffrer.

LE BARON. — Oh! Dans ce cas, j'y cours, merci.

LACAILLE. — Hurrah!... Tiens, regarde s'il regorge d'or ce vieil avare qui prétendait n'avoir même pas cinq cents francs!

CHARBOUGNOL, *reculant, les mains tendues.* — Tu diras ce que tu voudras, moi je ne prends rien là-dedans!

LACAILLE. — Qui te parle d'y rien prendre, Auverpin de mon cœur? Je me tue de te dire que c'est lui qui nous offrira ce que nous désirons. *(Haussement d'épaules incrédule de Charbougnol.)* Tout est rangé là-dedans par rouleaux de cinq cents francs. J'en prends deux et les étale complaisamment sur cette table, puis, avec grand soin, car il faut se méfier des voleurs, je referme le tiroir.

CHARBOUGNOL, *écoutant au fond.* — Il me semble que j'entends du bruit...

LACAILLE. — C'est le patron qui rentre. Il n'était que temps d'achever notre besogne! Il est bien



LACAILLE, *fermant la fenêtre.* — Maintenant, nous pouvons travailler sans crainte. *(Il s'arme d'une règle en fer et se met en devoir de forcer le tiroir-caisse de Rapinaud.)*

CHARBOUGNOL. — Qu'est-ce que tu fais?

LACAILLE. — Il t'a conseillé de voler le voisin, rien de plus naturel que ce soit lui qu'on cambriole, comprends-tu? C'est pas autre chose, la « Justice Immanente » dont il nous cornait les oreilles tout à l'heure.

CHARBOUGNOL. — Possible, mais nous n'avons pas le droit!

LACAILLE. — Laisse-moi faire, te dis-je, bougri de bougra! J'entends l'amener à t'offrir de lui-même ce qu'il n'a pas voulu te donner de plein gré. Allons, aide-moi, voyons, appuie avec moi sur cette règle de fer, Auvergnat de malheur!

CHARBOUGNOL. — Je ne saisis pas encore très bien, mais du moment qu'il s'agit de casser quelque chose, j'en suis! *(Il appuie sur la règle.)* Une!... Deusse!... Troisse!... Ça y est! *(Le tiroir s'ouvre.)*

entendu que tu viens de voler ces deux rouleaux au baron de Froidevau.

CHARBOUGNOL, *épanoui.* — Ah! Je commence à comprendre!

LACAILLE. — Vrai, ce n'est pas trop tôt!

SCÈNE V

LES MÊMES, plus RAPINAUD

RAPINAUD, *entrant par le fond.* — Eh! bien, cette petite expédition est-elle terminée?

CHARBOUGNOL. — Voyez plutôt, M. Rapinaud. *(Il montre les rouleaux d'or.)*

LACAILLE. — Un rude lapin, vous savez, le cousin! Il n'a pas son pareil pour démolir les coffres!

RAPINAUD, *se frottant les mains.* — Ah! parfait! Tous mes compliments, M. Charbougnol, voilà qui s'appelle aller vite en besogne. Cet idiot de baron était parti?

LACAILLE. — Il était parti, cet idiot, patron.

RAPINAUD. — Va-t-il en faire une tête quand il rentrera, l'imbécile!

CHARBOUGNOL. — Ah! pour ça, l'imbécile, il en fera une tête!

RAPINAUD. — Je ne suis ni riche, ni curieux, mais je donnerais bien... deux francs cinquante pour être témoin de son ahurissement! Ah! Ah! Ah! *(Il rit, les deux compères l'imitent.)* Personne ne vous a vu escalader le balcon, au moins?

CHARBOUGNOL. — Personne, Monsieur Rapinaud.

RAPINAUD. — Vous avez fait le guet avec soin, Lacaille?

LACAILLE. — Oui, patron, et je puis vous certifier que nul n'a rien vu du dehors.

RAPINAUD. — C'est très bien, c'est très bien. *(Prenant un des rouleaux sur la table, d'un geste magnanime.)* M. Charbougnol, vous m'avez sauvé la vie, j'ai plaisir à vous en récompenser.

CHARBOUGNOL, *empochant les cinq cents francs.* — Merci, M. Rapinaud, c'est bien aimable à vous.

RAPINAUD. — C'est de bon cœur que je vous l'offre, mon ami.

LACAILLE. — Bravo, patron, voilà qui s'appelle parler!

RAPINAUD. — Eh! je sais comprendre les choses, Lacaille, et récompenser les gens selon leurs mérites. Tenez, voilà vingt francs pour la part que vous avez prise à cette petite opération. *(Il lui donne vingt francs.)*

LACAILLE. — Merci, patron. *(Prenant Rapinaud à part.)* Il serait peut-être bon que mon cousin, maintenant, aille faire une petite cure d'air dans un arrondissement éloigné, car lorsque ce crétin de Baron rentrera...

RAPINAUD, *même jeu.* — Vous avez mille fois raison, Lacaille. Si même vous désirez l'accompagner un bout de chemin, pour qu'il ne s'attarde pas aux environs...

LACAILLE, *prenant son chapeau.* — J'allais vous le demander. *(Haut.)* A tout à l'heure, patron. Je vous accompagne, cousin.

CHARBOUGNOL. — Bien le bonjour, Monsieur Rapinaud.

RAPINAUD, *lui serrant chaleureusement la main.* — Au revoir, mon ami, au revoir, et portez-vous bien. *(Lacaille et Charbougnol sortent par le fond.)*

SCÈNE VI

RAPINAUD, seul.

Mieux vaut qu'ils s'éloignent un peu tous les deux. Seul, je ne serai jamais inquiété. D'ailleurs, je ne sais rien, je n'ai rien vu, je n'étais pas là, on en pourra témoigner au café d'en face. *(Un temps. Il rit sous cape et, l'air béat, prend le second rouleau de cinq cents francs et tire ses clefs pour ouvrir son tiroir.)* Tiens!... Qu'est-ce là?... Mon tiroir forcé!... *(Il ouvre le tiroir.)* Ah! les bandits!... Ils m'ont volé et je les ai payés de mon propre argent!... *(Il court à la fenêtre.)* Au voleur!... Au voleur!... Arrêtez-les!... Au voleur!... Concierge, courez prévenir les agents!

SCÈNE VII

RAPINAUD, LE COMMISSAIRE, DEUX AGENTS.

(La porte du fond s'ouvre, et le Commissaire de police paraît, ceint de son écharpe, et suivi de deux agents.)

LE COMMISSAIRE, *très calme.* — Les voilà, M. Rapinaud, les voilà.

RAPINAUD, *vivement.* — Ah! Monsieur le Commissaire, vous arrivez à propos! On vient de me voler!

LE COMMISSAIRE, *ironique.* — Vraiment, Monsieur Rapinaud?

RAPINAUD. — Voyez plutôt : mon tiroir-caisse forcé, cinq cents francs envolés!

LE COMMISSAIRE, *souriant.* — Nous nous doutions un peu qu'il y avait ici un voleur. Au nom de la loi, M. Rapinaud, je vous arrête. *(Il fait signe à ses hommes qui encadrent Rapinaud.)*

RAPINAUD. — M'arrêter? Moi! Et quand je viens d'être victime d'un vol!... C'est trop fort!...

LE COMMISSAIRE, *sévère.* — Reconnaissez-vous votre écriture? *(Il lui met sous les yeux le compte donné au Baron.)*

RAPINAUD. — Mais c'est une indignité!... Une infamie! M'arrêter au moment même où des voleurs...

LE COMMISSAIRE, *sévèrement.* — Il n'y a qu'un voleur ici, et c'est vous. Allons, trêve de jérémiades, au poste!

RAPINAUD, *se cramponnant à la table.* — Jamais de la vie! Je ne cèderai qu'à la force!...

PREMIER AGENT, *sur un signe du Commissaire.* — Alorsss que subséquemment nous allons l'employer!

DEUXIÈME AGENT. — Venez-vous, oui-z-ou non?

RAPINAUD, *résistant.* — Au secours!... Au secours!...

LES AGENTS, *l'entraînant et le frappant.* — Voulez-vous lâcher ça!... Et allez donc!... A-t-on jamais vu pareil anergumène!... *(Ces interjections se croisent avec de nouveaux cris : Au secours! Au secours!* » *poussés par Rapinaud qui, finalement, est entraîné de force, tandis qu'apparaissent à la fenêtre les têtes hilares de Lacaille, de Charbougnol et du Baron.*

LACAILLE, *escaladant la fenêtre.* — Bon voyage, patron! Nos compliments à vos maîtres d'hôtel!

RIDEAU

Edmond TEULET



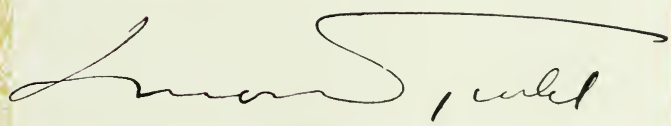


Photo Martin

Le Chansonnier Edmond Teulet

Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis : me gelidum nemus
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo, si neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton.

(HORATII CARMINUM : *Ad Mæcenatem*.)

Afin, sans doute, d'établir une fois de plus l'irréfutabilité de cet axiome que, « en France, toutes choses — même les pires — finissent toujours par des chansons », le peuple de nos faubourgs rétablit, au lendemain même de nos désastres de 1870, les goguettes familiales, florissantes à la fin de l'Empire, mais dont la voix brutale du canon avait, durant de longs mois de deuil, couvert et, pour ainsi dire, éteint les bachiques et bucoliques échos.

En grand nombre, les quartiers extérieurs de la capitale reprirent le culte de la Chanson. Montrouge, Montparnasse, Vaugirard, Grenelle, Passy, Batignolles, Montmartre, Ménilmontant, mais surtout Belleville, dressèrent à l'aimable déesse, dans les « salles de réunions » de commerces de vins, de nouveaux autels — ici drapés de rouge, là voilés de crèpe — au pied desquels se retrouvèrent bientôt les fidèles de la veille, moins ceux tombés au champ d'honneur ou déportés à la Nouvelle-Calédonie. Et des groupes se formèrent qui choisirent chacun une appellation : ce furent, rue de Belleville, les *Mousquetaires* qui faisaient retentir les refrains patriotiques ; rue Ramponneau, les *Insectes*, où chaque membre devait choisir son nom dans le vocabulaire entomologique ; rue des Couronnes, au coin de la rue Julien-Lacroix, les *Fleurs*, chez qui les sociétaires se paraient d'un quelconque vocable rappelant l'ornement de nos jardins, et où les « visiteurs » étaient des *rosiers*, et les « visiteuses » des *roses ;* puis, tout en haut du faubourg du Temple, les *Farfadets*, que dirigeait le chansonnier Villers. Ce dernier groupe fut de beaucoup le plus intéressant et le plus important. Des chansonniers et des compositeurs de talent — mais dont la popularité, pour quelques-uns, demeura simplement locale — des interprètes de goût en firent partie. Je note les vieux poètes Joseph Evrard, Edouard Legentil, Ernest Chebroux; Tristan Gratien, collaborateur au *Tam-Tam*, Georges Baillet et son frère Eugène, le parfait chansonnier fondateur des vendredis classiques de l'Eden-Concert, tant vantés par l'Oncle Sarcey, le philosophe Paul Paillette, Marius Réty, Eugène Riffey, Tostain, Guigue, Chocas, Francisque Droz, Rosset, Landragin, Percheron, Robinot, Denanjane; les bons compositeurs Hippolyte Riom et Radiguet; la poétesse Elie; Marie Evrard; Mme Busson, dont le talent de « diseuse dramatique » rappelait celui de la bonne Marie Laurent; le coiffeur-poète Cahen ; enfin, le cordonnier-chanteur Teulet qui venait aux soirées des *Farfadets* avec sa petite famille, composée de sa « dame » et de ses trois moutards, Léonard, Edmond et Louis.

Le farfadet Teulet était un fervent des soirées de chez Villers, où sa voix très pure de baryton-martin et sa diction experte étaient appréciées et fort applaudies. Il interprétait des chansons de Victor Hugo :

> « Enfants, voici les bœufs qui passent,
> Cachez vos rouges tabliers !... »

et d'Hégésippe Moreau : *La Voulzie, La Ferme et la Fermière*, d'autres encore dont le souvenir m'échappe. Ces petites fêtes se poursuivant assez tard dans la nuit, il arriva souvent que le père Teulet et sa nichée durent, faute d'omnibus, descendre à pied des hauteurs de la Courtille à la rue Tiquetonne, où ils habitaient. De tels retours dans la fraîcheur nocturne, rendaient bien les enfants quelque peu maussades; mais, le lendemain, ils étaient impatients de se rendre à nouveau à la goguette, théâtre des triomphes paternels, objet de leur orgueil et de leur joie.

La fréquentation des *Farfadets* influa de façon définitive sur l'avenir des fils Teulet, qui, devenus jeunes gens, embrassèrent tous trois la carrière artistique. Léonard et Louis se vouèrent à l'interprétation de la chansonnette; l'un, sous pseudonyme de Dranoël; l'autre, sous celui de Ludwig. Edmond, de nature plus romantique, épousa les prédilections de son père, se fit un répertoire des œuvres d'Hugo, de Musset, de Moreau, et — l'inspiration lui étant venue de l'habituelle fréquentation de ces poètes — il devint poète à son tour ; et il se risqua à écrire.

*
* *

Lorsque, dernièrement, je demandai à Edmond Teulet de me fournir quelques renseignements complémentaires destinés à éclairer nos lecteurs sur sa personnalité chansonnière, il me répondit en ces termes :

Cher ami, je suis avec intérêt les études que tu publies dans la *Bonne Chanson* sur tes frères les chansonniers et ton aimable lettre m'a vivement touché.

Seulement je me demande si vraiment ma place est marquée dans cette belle galerie. Tu as déjà eu la gentillesse de m'en faire une dans ton livre : *Montmartre et ses chansons*.

Et puis je n'ai rien de palpitant à te dire, j'ignore ce que l'on peut appeler Le Nouveau ; chaque jour ajoute une œuvrette au petit tas acquis, c'est tout ; je ne me connais pas d'histoire rigolo et de chanson pour la *Bonne Chanson* je ne m'en connais point, alors ?

Reste ta charmante intention et je t'en remercie de tout mon cœur. Edmond TEULET.

Mon insistance fut vaine. Néanmoins, je persiste à croire que Teulet — encore que son œuvre soit, en effet, peu écrite pour nos lecteurs — a sa place marquée dans la série des chansonniers que nous présentons ici ; à cause, d'abord, de l'effort tenace et ininterrompu qu'il fournit depuis trente ans en faveur du maintien de la chanson propre ; et, aussi, pour l'indiscutable sincérité de son art, lequel n'atteint certes pas à la perfection, mais possède le rare mérite, par ce temps de *chiqué* littéraire, d'être l'extériorisation tellement quellement de l'âme du poète.

Edmond Teulet est né à Paris, le 23 février 1862. Après avoir travaillé quelque temps avec son père, il devînt successivement commis de librairie et imprimeur typographe, fut secrétaire de l'Exposition des Artistes Indépendants ; puis, grâce à l'amitié du chansonnier Eugène Baillet, il fut engagé comme chanteur de romances aux Vendredis classiques de l'Eden-Concert. Il passa ensuite au Concert-Parisien, à Ba-Ta-Clan, au Moulin-Rouge, à la Splendide-Taverne (où se trouve aujourd'hui le Cinéma de Parisiana), au Vingtième-Siècle, au Divan-Japonais que dirigeait le poète Sarrazin, au Chien-Noir avec Meusy, au Carillon sous la direction Millanvoye, aux Quat'-z-Arts, au Conservatoire de Montmartre, aux Noctambules et au Grillon. Il eut de fréquents engagements en province, et fit des séjours prolongés à Lille, à Saint-Etienne et à Marseille.

C'est dans une société chansonnière du Quartier-Latin, la Lyre Bienfaisante, qu'il se fit entendre pour la première fois dans ses œuvres. Sa voix fraîche, souple et facile, la pureté de ses notes « filées » et son débit clair, bien qu'un peu précieux, lui conquirent d'emblée le succès. Ce début fut la cause déterminante chez Teulet d'une grande confiance en soi, d'une hardiesse presque téméraire, d'un entregent surprenant, et d'une sorte d'orgueil ingénu, inconscient, dont se pare son front, comme celui d'Horace s'ornait du lierre divin, et qui — mieux encore que le chœur des Nymphes et des Satyres — le sépare du vulgaire, superbement.

Pourtant, il ne s'aventura pas tout de suite à donner sur une grande scène un répertoire composé exclusivement de ses œuvres : il en hasardait une de temps en temps. Ce ne fut qu'à la longue qu'il arriva à composer un « numéro » ne comportant que ses propres productions. Et le succès qui l'accueillit fut plus vif encore.

Lorsqu'il quitta le café-concert pour le cabaret artistique, il ne fut nullement dépaysé, et quand il se présenta sur la scène du Carillon, son allure 1830 — tête à la Musset, collet monté, redingote à parements de velours — sa légère afféterie dans le geste et dans la diction, son sourire aimable et le choix de ses romances un peu gauches, mais poudrées et exquisement chantées lui valurent un excellent accueil. Le public s'y trompait parfois ; et le joli chanteur qu'était alors Teulet fut souvent complimenté pour la musique d'une chanson, alors qu'il n'était l'auteur que des paroles.

Aujourd'hui, la romance et la chanson sérieuse semblent ne plus être admises au cabaret ; et les Fragerolle, les Privas, les Teulet ne paraissent plus qu'accidentellement sur les tréteaux montmartrois.

***

La muse d'Edmond Teulet se présente sous des aspects divers. Païenne, elle fête Cypris ; mais une Cypris chaste, tantôt bergère, tantôt marquise, tantôt grisette ; le langage qu'elle emploie est sans fâcheux écarts, quant à la morale courante ; sa démarche est celle d'une Jenny l'Ouvrière un peu maniérée, minaudante et quasi bourgeoise ; elle reste jeune, souriante, conserve un penchant pour les fleurs et les champs ; et lorsqu'il lui arrive de découvrir sa cheville, c'est tout bonnement par crainte de la boue. Ecoutez la chanter, sur un air de Goublier,

La Meunière du Joli-Moulin :

Deux pieds mignons dans ses sabots,
Des mains comme une châtelaine,
Des yeux et des cheveux si beaux
Que tous les minois de la plaine
En sont jaloux et qu'il faut voir,
Menant leurs bêt's à l'abreuvoir,
Les gars chantant à perdre haleine :

Ah ! le joli moulin de la meunière !
Ah ! la belle meunière du moulin !
Ah ! le joli moulin !
Ah ! la belle meunière !

A c'tt'heure, elle est veuve et déjà
C'est à qui tout bas la courtise,
Et, du maîtr' maçon au goujat,
Chacun lui dit quelque bêtise.
Elle a promis à plus de dix,
Pour la semain' des quatr' jeudis,
Un baiser à leur convoitise.

Ah ! le joli moulin de la meunière !
Ah ! la belle meunière du moulin !
Ah ! le joli moulin !
Ah ! la belle meunière !

J'ai deux bons bras, j'suis bon faucheur,
Mais j'os' pas lui dir' ma prière ;
Car elle est riche et de mon cœur
Se gausserait, méchante et fière.
Alors, pour noyer mon chagrin,
Un soir en lui portant du grain,
Je sauterai dans la rivière...

Humanitaire sans être révolutionnaire, elle déplore l'excès, la fallace, la palinodie ; mais elle n'est que spectatrice : elle sait que « l'histoire ne va pas sans crime », et, accoudée en compagnie

du poète à la *Fenêtre bleue*, elle clame avec lui : « Qu'importe... »

De ma fenêtre de Rêve
Je vois la réalité,
J'entends, de toute cité,
Une rumeur qui s'élève.
J'entends grincer le cahot
Où l'humanité se rue.
Le Rêveur tombe de haut
Quand il descend dans la rue.

La foule tonitruante,
Se presse sans idéal,
Vers le bazar du banal,
Et, parfois, de l'épouvante.
On étouffe les enfants,
On casse les bras des femmes,
Car, pour passer triomphants,
Les plus faibles sont infâmes.

C'est à qui jouera de ruse
Pour arriver le premier ;
Rien ne coûte de nier
Le talent... et l'on en use.
Ça ne serait rien, d'ailleurs,
Car les sots ont du génie,
Mais on touche les meilleurs
Par la sûre calomnie.

Qu'importe ! soyez poètes,
Jeunes cœurs, ardents cerveaux !
L'Idée a des champs nouveaux
Pour les chercheurs que vous êtes.
Le grain nouveau sera pur,
Pure la nouvelle sève !
J'aperçois un coin d'azur
De ma fenêtre de Rêve...

Mais elle se complaît bien davantage dans l'adoration de son idole préférée, la Chanson, en l'honneur de qui elle a toujours des sourires et des rimes, et qu'elle donne pour jumelle à Euterpe et à Erato, ainsi qu'en témoigne cette pièce, *Les Trois Sœurs :*

Erato, sur la lyre frêle,
Egrène un hymne aux chers absents ;
Eutherpe, sur la flûte, mêle
Poésie aux souffles puissants
  Et musique éternelle.

Leur jeune sœur, vers le buisson,
Court, telle une biche légère ;
Mais, sans être jamais sévère,
Chansonnette sera chanson.

Chansonnette n'est point classique
Et nargue le qu'en dira-t-on ;
La gaîté, c'est tout son physique
Et l'on peut prendre un mirliton
  Pour jouer sa musique.

Elle sait par cœur le buisson
Où s'attarde un peu la bergère ;
Mais sans être pour ça sévère,
Chansonnette sera chanson.

Que la Liberté soit en peine,
Et vous verrez la folle enfant,
Pour rallier à sa marraine,
La main en forme d'olifant,
  Sonner à perdre haleine.

Cocarde cueillie au buisson,
Piquée en sa coiffe légère,
Sans être pour cela sévère,
Chansonnette devient chanson.

Alors Erato se rapproche,
Eutherpe répond à sa voix,
Et les trois muses sans reproche
Vont réveiller l'Echo des bois,
  Captive sous la roche.

Oui, selon l'heure... ou le buisson,
Entre ses sœurs d'aspect sévère,
La cadette, vive et légère,
Se fait chansonnette ou chanson.

Elle recourt par moments à des bizarreries qui laissent juste deviner, au lieu de la déceler ouvertement, la pensée du poète. Il semblerait qu'elle cherche, à l'égal des « décadents » et des fumistes, l'épatement du lecteur par de puérils amphigouris, des chiquenaudes à la logique et des pieds-de-nez à la syntaxe. Je cueille ces vers au début de *Les Deux Saisons* (*Comœdia,* 1-9-12) :

Le Printemps au visage rose,
Sourit à la première fleur,
Du muguet au bouton de rose,
Tendre, brûlant et persifleur;...

et plus loin :

Mais si, dans une apothéose,
L'Automne joignait le Printemps,
Poète, sans hésiter, ose
Annoncer la mort des autans.

Dans de précédentes citations, nous venons de la voir, afin de ménager la rime à « haut », employer *cahot* pour *chaos;* et donner à Euterpe un *théta* au lieu d'un *tau.* Ailleurs, dans *La Chanson de Pierrot*, elle dira « fils *dispendieux* »*;* puis, dans *La Lettre :* « Votre voix d'or *taisait* sa harpe ». Elle proclame que « le temps va sans *ployer* »*;* elle mue « clinquant » en adjectif, fait « tomber » le givre, « puiser » à une palette, donne la forme active à « languir », etc. Mais doit-on lui tenir rigueur de ces imperfections ? Ce serait cruel autant qu'injuste ; car la pauvre Muse — élégante et coquette même, en bien d'autres endroits — est une primaire élevée aux feux clignotants des goguettes et qui ignora toujours nos humanités. Il faut, au contraire, lui savoir gré de sa franchise, de sa candeur et de son infatigable bonne volonté. Née peuple, la muse de Teulet est demeurée peuple ; et c'est l'âme même de nos faubourgs qu'elle exhale avec sa foi, ses aspirations et ses goûts, restés romantiques en leur générosité. Seulement, pour s'aventurer en la société de muses mieux nées, elle a fait toilette, elle s'est endimanchée. Ne nous attardons pas à éplucher sa tenue ; et regrettons que cette faubourienne n'ait pas été aidée par ses grandes sœurs dans son très louable mouvement *ad alta.*

*
* *

Teulet collabora a de nombreuses publications périodiques, à la *Tribune,* d'Eugène Imbert ; au *Quartier-Latin,* de Maujan ; à la *Revue critique,*

au *Rapide*, au *Courrier Français*, à *La Famille;* à *L'Attaque*, d'Ernest Jégout; au *Supplément*, au *Nouveau-Journal*, au *Siècle typographique*, au *Petit-National*, à *La Paix* et aux *Tablettes Marseillaises.*

Très jeune, il fonda *Le Farfadet* remplacé par *Le Grillon*, dont il est le fondateur-directeur-rédacteur en chef et qui compte aujourd'hui vingt-sept ans d'âge. Sorte de petite revue poétique et chansonnière paraissant une dizaine de fois l'an, *Le Grillon* est une publication fort intéressante, en ce qu'elle tient ses lecteurs au courant de tout ce qui touche à la chanson convenable, à la poésie et aux groupements de poètes et de chansonniers. Ses principaux collaborateurs sont : Jules Troubat, Jules Claretie, Jules Souchet, Ludovic Naudeau, Georges d'Esparbès, Eugène Lemercier, Xavier Privas, Pierre Trimouillat, Lucien Bienfait, Edmond Hannebert, Annie Ruot, Octave Justice, Octave Pradels, Alphonse Coutard, Jules Princet, Gaston Le Beaupin, Auguste Cheylack, Victor Lambinet, Lucien Rochat, secrétaire de la rédaction, et J.-A. Crémond, administrateur.

Le Grillon institue des concours de poésies et chansons, qui mettent en lumière des talents inconnus ou méconnus; il organise des banquets et des spectacles où des amitiés se créent ou se retrouvent, où des intérêts professionnels et artistiques se nouent, et qui font ressortir l'inlassable et toujours affable activité de son directeur.

C'est au *Grillon* que naquirent l'*Annuaire de la Chanson*, le groupe des *Amis du Grillon*, l'*Œuvre éclectique du Théâtre et de la Chanson* et le *Comité Hégésippe-Moreau*, lequel fait ériger à Provins une statue du poète (due au ciseau expert de Mme Coutan-Montorgueil) et dont le bureau est ainsi constitué :

Présidents d'honneur : MM. Léon Bourgeois et Maurice Faure, sénateurs.

Président : M. Edmond Teulet, poète-chansonnier.

Vice-président : M. Eugène Legrand, directeur de la sténographie au Sénat, officier de la Légion d'honneur.

Trésorier : M. Marc Gilland, typographe-chansonnier.

Secrétaire : M. Eloi Bousquat, poète-chansonnier.

J'ajouterai que Teulet fait partie des Mussettistes, de la Maison de Balzac, de la Société des Poètes français; qu'à la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique, une majorité — dont je m'honore de faire partie — reconnaît à chaque assemblée générale ses talents d'administrateur, en le nommant ou en le maintenant dans les attributions de commissaire ; et que, dans les nombreuses associations où il est inscrit, il ne compte que des sympathies.
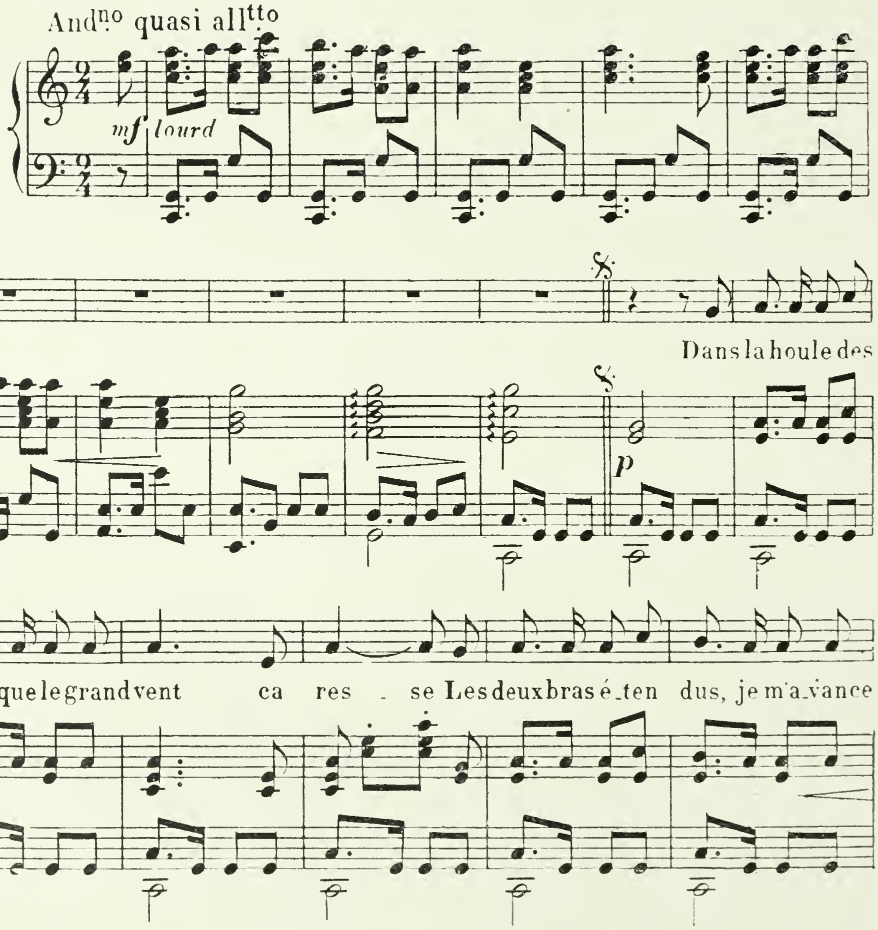
Le bagage littéraire de Teulet se compose de *Fleurs d'Ignorance*, volume de chansons avec préface d'Eugène Baillet ; *La Chanson du Grillon*, préfacée par Félix Pyat; *Chansons du Siècle dernier*, présentées au lecteur par M. Jules Claretie, de l'Académie française ; *Pierrot Mendiant,* un acte en vers, mêlé de chant; *Jeanne d'Arc; Une Halte du Roman comique; Premières Chansons et Chansons à Mignonne*, deux forts albums avec musique. Paraîtront prochainement deux nouveaux volumes : *Chansons sans Lendemain* et *Chansons du Bonnet de Phrygie.* Tout cela représente un labeur énorme, au bénéfice d'idées droites, d'opinions assises et d'intentions délicates et gracieuses. C'est par ces choses surtout que valent l'œuvre et l'ouvrier, critiqués un peu étroitement dans cette étude — dont celui-ci ne me tiendra certainement pas rigueur, puisqu'il écrivit lui-même : « Critiquer, c'est louer ». Aussi bien, est-ce par une louange que je terminerai, louange qu'adresse toute la Chanson de France à celui dont la charmante initiative valut à Xavier Privas la couronne princière; louange encore de personnages éminents qui — m'assure-t-on — sont décidés à des démarches dont l'issue heureuse permettrait à Edmond Teulet de changer sa rosette violette contre... Mais, je devine que je vais faire rougir sa modestie, et je ne saurais la molester davantage.
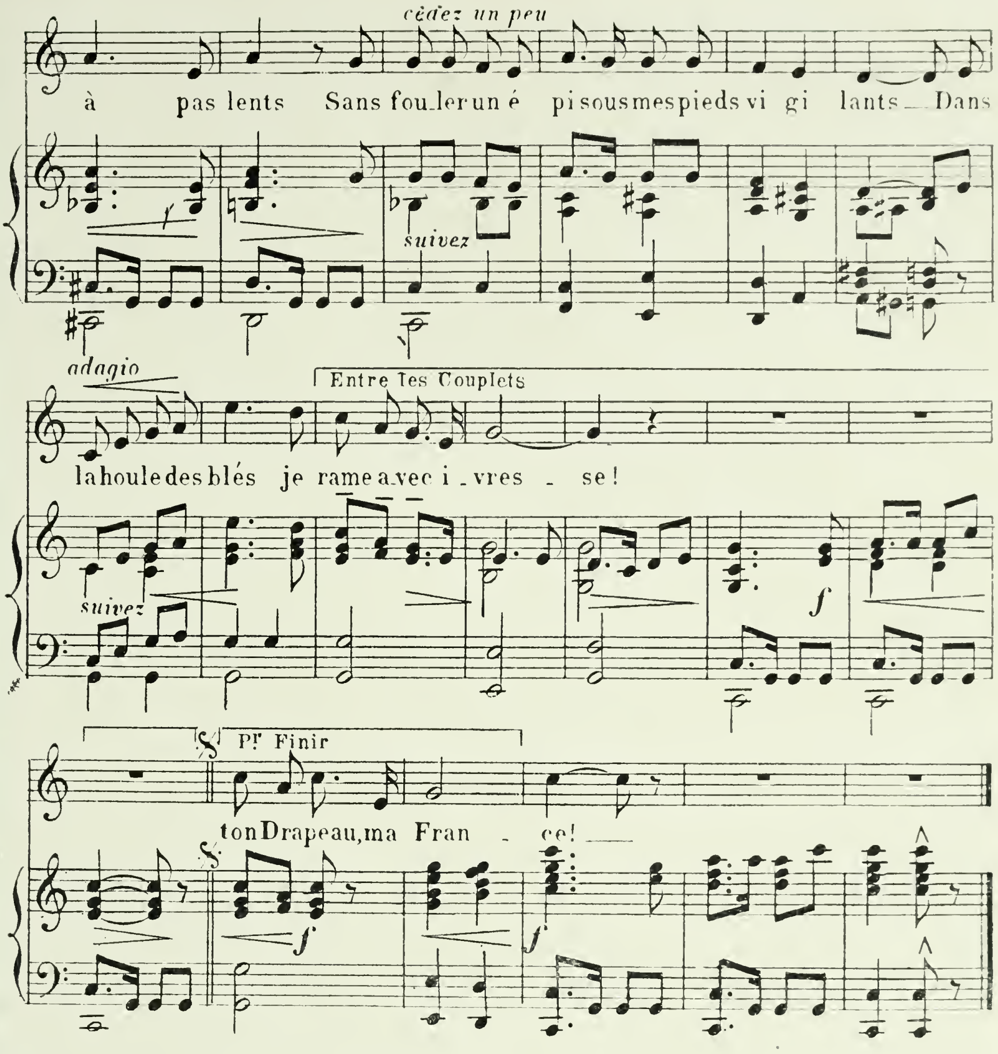
Léon de Bercy.



Dans la houle des blés

Chanson inédite par THÉODORE BOTREL





I

Dans la houle des blés, que le grand vent caresse,
Les deux bras étendus, je m'avance à pas lents,
Sans fouler un épi sous mes pieds vigilants :
Dans la houle des blés. je rame avec ivresse!

II

Dans la houle des blés, un vieux refrain m'enchante;
C'est la rude Chanson des aïeux obstinés,
Par qui les premiers champs ont été retournés :
Dans la houle des blés, la vieille Gaule chante!

III

Dans la houle des blés, des grands villages proches,
Où les plus tristes fronts se sont un peu levés,
Le deuxième Angélus égrène ses Avés :
Dans la houle des blés, j'entends prier des cloches!

IV

Dans la houle des blés, pour les gueux et les riches,
Le soleil cuit déjà le pain blanc, le bon pain
Sans qui l'Humanité disparaîtrait demain :
Dans la houle des blés, monte l'odeur des miches!

V

Dans la houle des blés, près du pavot garance,
Se dressent cocardiers et provocants un peu
La pâquerette blanche et le fin bluet bleu :
Dans la houle des blés, rit ton Drapeau, ma France!

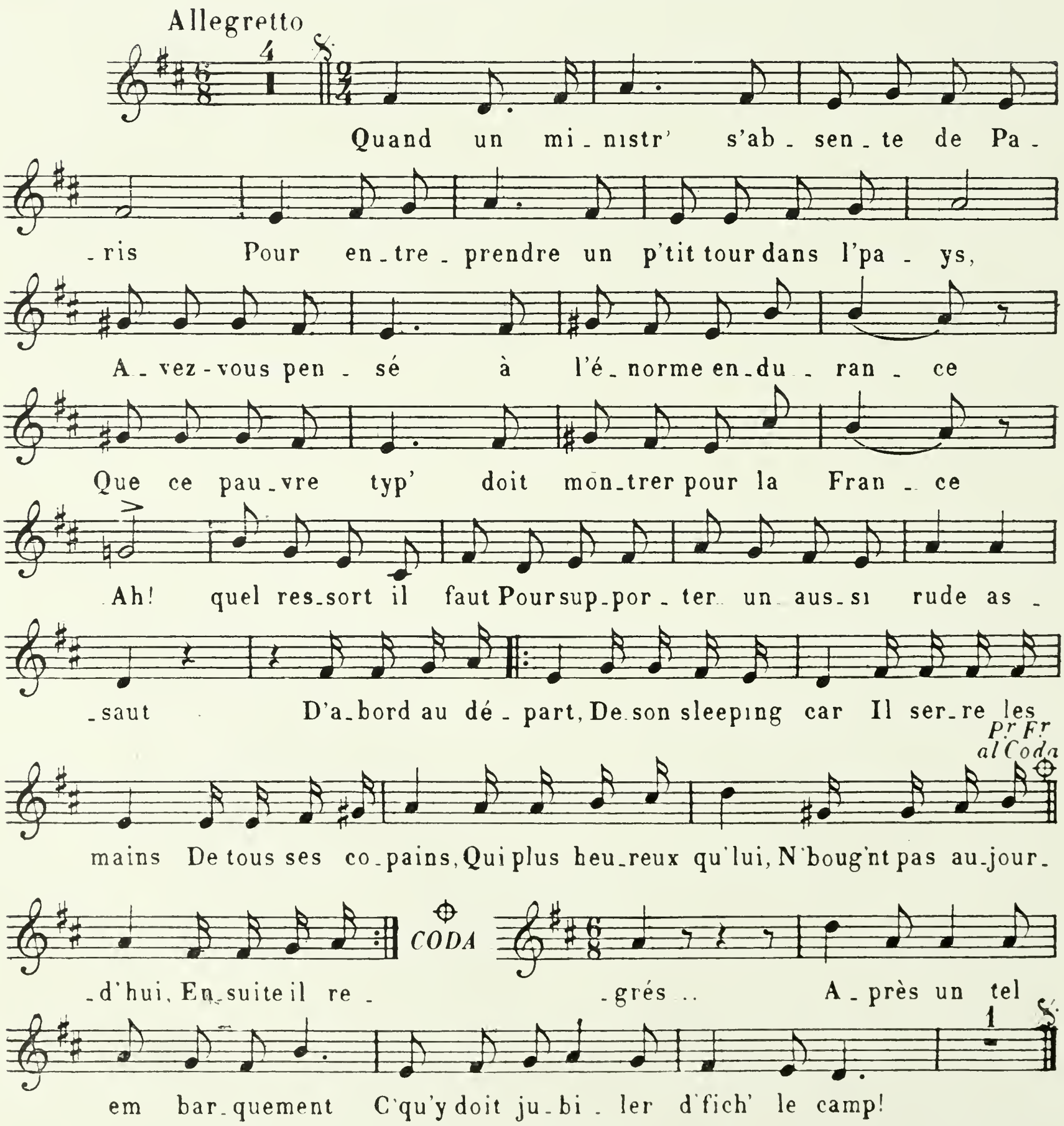




ENDURANCE MINISTÉRIELLE

Chanson Gouvernementale

Paroles et Musique de JEAN MEUDROT



I



Quand un ministr' s'absente de Paris,
Pour entreprendre un p'tit tour dans l'pays,
Avez-vous pensé à l'énorme endurance
Que ce pauvre typ' doit montrer pour la France :
Ah! quel ressort il faut
Pour supporter un aussi rude assaut!



D'abord au départ
De son sleeping-car
Il serre les mains
De tous ses copains
Qui, plus heureux qu'lui,
N'boug'nt pas aujourd'hui;
Ensuite il reçoit,
L'air plus ou moins froid,
Les bruyants adieux
Si obséquieux
D'un vieux sénateur,
Manquant de fraîcheur,
Et d'cinq députés,
Fort mal habillés.
Puis voilà l'préfet,
Agile et discret,
Entouré d'agents,
Bien intelligents;
L'chef de gare après,
Vient s'planter auprès
Des sous-chefs émus,
Qui font d'grands saluts,
Enfin l'ingénieur,
Qui s'ra son chauffeur,
S'incline devant
Son compartiment,
Et pendant c'temps-là,
Comm' dans l'Sahara,
A l'ombr' sont marqués
Trente-trois degrés.

Après un tel embarquement,
C'qu'y doit jubiler d'fich' le camp!

II



Au bout d'huit heur's, le train s'est arrêté,
Non sans l'avoir copieus'ment cahoté,
Le v'la dans l'canton, où fonctionnaire habile,
Il offre aux pompiers un' pompe automobile;
Mais avant de l'offrir,
Quels avaros lui faudra-t-il subir?



A pein' débarqué,
Il trouv' sur le quai,
Juste en plein soleil,
Le maire et l'conseil,
Dont les gros bedons
Se trémouss'nt aux sons
Du leit-motif
D'l'orphéon poussif;
Tandis qu'à quinz' pas,
Raid's et l'arme au bras,
Deux gendarm's boulots,
De leurs godillots,
Dégagent des relents
Plutôt inquiétants.
Heureus'ment que, pour
Pallier c'parfum lourd,
On a eu le soin
D'coller dans l'mêm' coin
La fillette en blanc,
Qui doit, en tremblant,
Offrir un bouquet,
Et, jeun' perroquet,
Redire à mi-voix
Le discours de choix,
Louant follement
Le Gouvernement;
Et pendant c'temps-là,
Comm' dans l'Sahara,
Sont toujours marqués
Trente-trois degrés.

« *Ah! s'dit l' ministr', roug' comme un coq,*
« *Quell' barb' ! si qu'on prendrait un bock!* »

III



Assis sur les coussins d'un vieux landau,
Que deux carcans traînent au petit trot,
Le martyr arrive, alors, à la Grand' Place,
Où, glacial, l'attend l'accueil d'la populace :
Sur l'estrad' va falloir
Pendant une heur' qu'il leur tienn' le crachoir.



Et dans l'brouhaha,
On n'entend plus qu'ça :
« *Illustre Cité.....*
« *Richess', Liberté.....*
« *Heureux d'êtr' venu.....*
« *Dans mon cœur ému.....*
« *Daignez accepter.....*
« *Cett' pomp' pour pomper.....*
« *Plus d'anciens impôts.....*
« *Seul'ment des nouveaux.. ..*
« *A tous nous donn'rons.....*
« *Des r'trait's, des pensions.....*
« *L'régim' ne craint rien.....*
« *Défendez-le bien.....*
« *C'que j'suis donc content.....*
« *Viv' le Président !* —
C'est fini — Bravo !
Y r'monte en landau
Son cocher jovial
L'mène à l'hôpital,
Où il dit gracieux,
A quelque galeux :
« *Quand vous s'rez guéris,*
« *Sûr'ment, mes amis,*
« *Vous s'rez fiers d'avoir*
« *Eu l'plaisir de m'voir !*
Et comme à c'moment,
L'thermomètr' lâch'ment
En douce a r'grimpé
Encor' d'un degré,

Il se dit : « *N'était le pognon,*
« *C'que j'leur coll'rais ma démission !* »



IV

En somnolant et en s'épongeant l'front,
De l'Hôpital il file à la Prison,
Puis aux Abattoirs, où ça n'sent pas la rose,
Puis à la statu' du fameux Machin Chose;
Enfin, sous un hangar,
Au banquet démocratique il prend part :



Ce repas frugal,
Nett'ment radical,
Coût' deux francs. Dans c'prix,
L'café est compris :
Mais dam' c'est un m'nu
Sans grand imprévu :
Beurre et saucisson,
Du veau, pas d'poisson,
Haricots au jus,
Comm' vin... du verjus,

Fromag' du pays,
Biscuits assortis,
Où des mouch's sans-soins
Font leurs p'tits besoins,
D'quoi vous dégoûter
Avant d'boulotter.
Aussi, après l'veau,
Plus d'un s'trott' presto! —
Quand, v'la dans la nuit
Qu'un éclair a lui :

L'orag' crèv' soudain,
Inondant en plein
Les tabl's du banquet;
L'coup d'œil est coquet,
Les femm's pouss'nt des cris
De jeun's ouistitis;
L'Ministre trempé
R'gagn' la gare à pied;
Résultat il a
Chopé l'coryza!...

Croyez-vous qu'en v'là-z'un métier!...
J'préfère encore êtr' chansonnier.

A LA CHANSON

Ah! vive la vieille Chanson!
Vive la vieille ritournelle!
Voix de fauvette et de pinson,
Bruit de ruisseau que frôle une aile:

Berceuse tendre des mamans
Se penchant sur le berceau rose,
Berceuse tendre des serments
Qui ne supporte pas la prose.

O vieille chanson, mes amours,
Reçois ici l'hommage tendre
De ceux qui t'aimeront toujours
Et qui voudront toujours t'entendre!

* * *

Le vieux monde et le vieux soleil
Ont vu s'ouvrir bien des corolles,
Et le matin, jamais pareil,
Eclairé bons et mauvais rôles,

Depuis que le premier rimeur,
Dont le nom est resté dans l'ombre,
A chanté l'amour et la fleur
En des rimes fraîches sans nombre;

Mais le siècle de la Chanson
Sans conteste est le dix-neuvième :
Tel l'églantier dans le buisson,
Le couplet fleurit où l'on aime.

Où l'on aime la liberté,
Où l'on aime l'indépendance...
Les nuits d'hiver, les soirs d'été
Ici l'on chante, ici l'on danse.

L'on danse en chantant un couplet.
L'on chante en dansant une ronde
La Chanson c'est le pain complet
Qui donne sa force au vieux monde.

* * *

Voici Béranger, le front nu,
Calme jusque dans sa géhenne,
Qui, d'un souffle encore inconnu,
Agite l'âme plébéienne.

Voici, debout dans la splendeur
Des sapins, féerique mâture,
Dupont, le rustique chanteur
De l'impérissable nature.

Voici Nadaud, l'esprit subtil
Aux mille traits, ouatés de grâce,
Qui tient, sans le casser, le fil
Des pantins qui font la grimace.

Mais Nadaud, Dupont, Béranger,
Ne sont pas tout seuls en la lice,
D'autres sont venus se ranger
Dans la chansonnière milice.

Et sans les nommer, aux nouveaux,
Ceux-là dont la lyre est fidèle
Aux grands maîtres des vieux Ca-
Prophétisons l'ère nouvelle: [veaux,

Leurs strophes seront à leur tour
De la glorieuse phalange
Qui sut glorifier l'amour
Et la liberté sans mélange.

* * *

Ah! vive la vieille Chanson!
Vive la vieille ritournelle!
Voix de fauvette et de pinson,
Bruit de ruisseau que frôle une aile:

Berceuse tendre des mamans
Se penchant sur le berceau rose,
Berceuse tendre des serments
Qui ne supporte pas la prose.

O, vieille chanson, mes amours,
Reçois ici l'hommage tendre
De ceux qui t'aimeront toujours
Et qui voudront toujours t'entendre!

EDMOND TEULET.
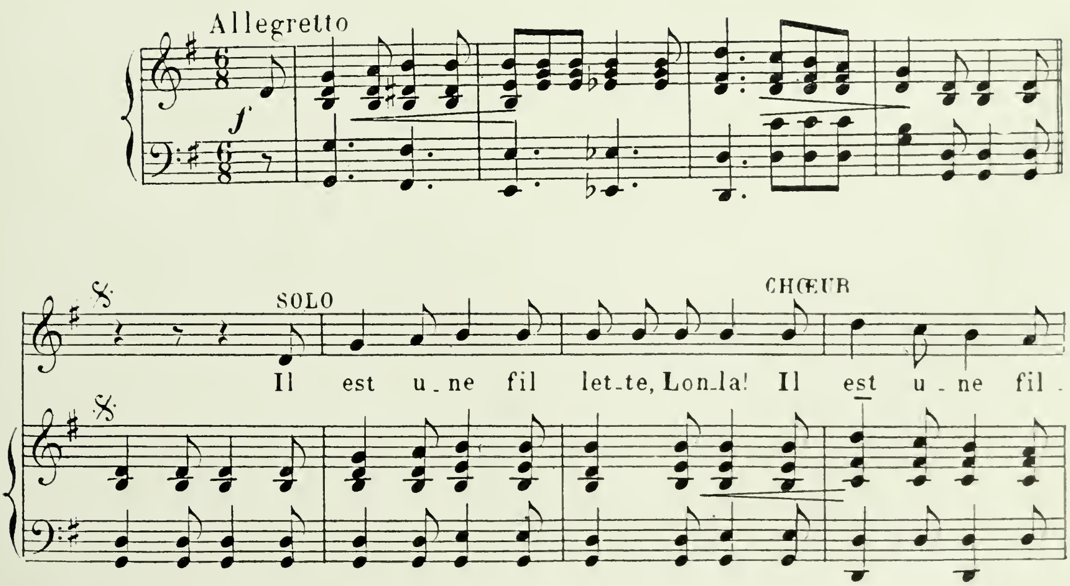


LES CHANSONS EN SABOTS”
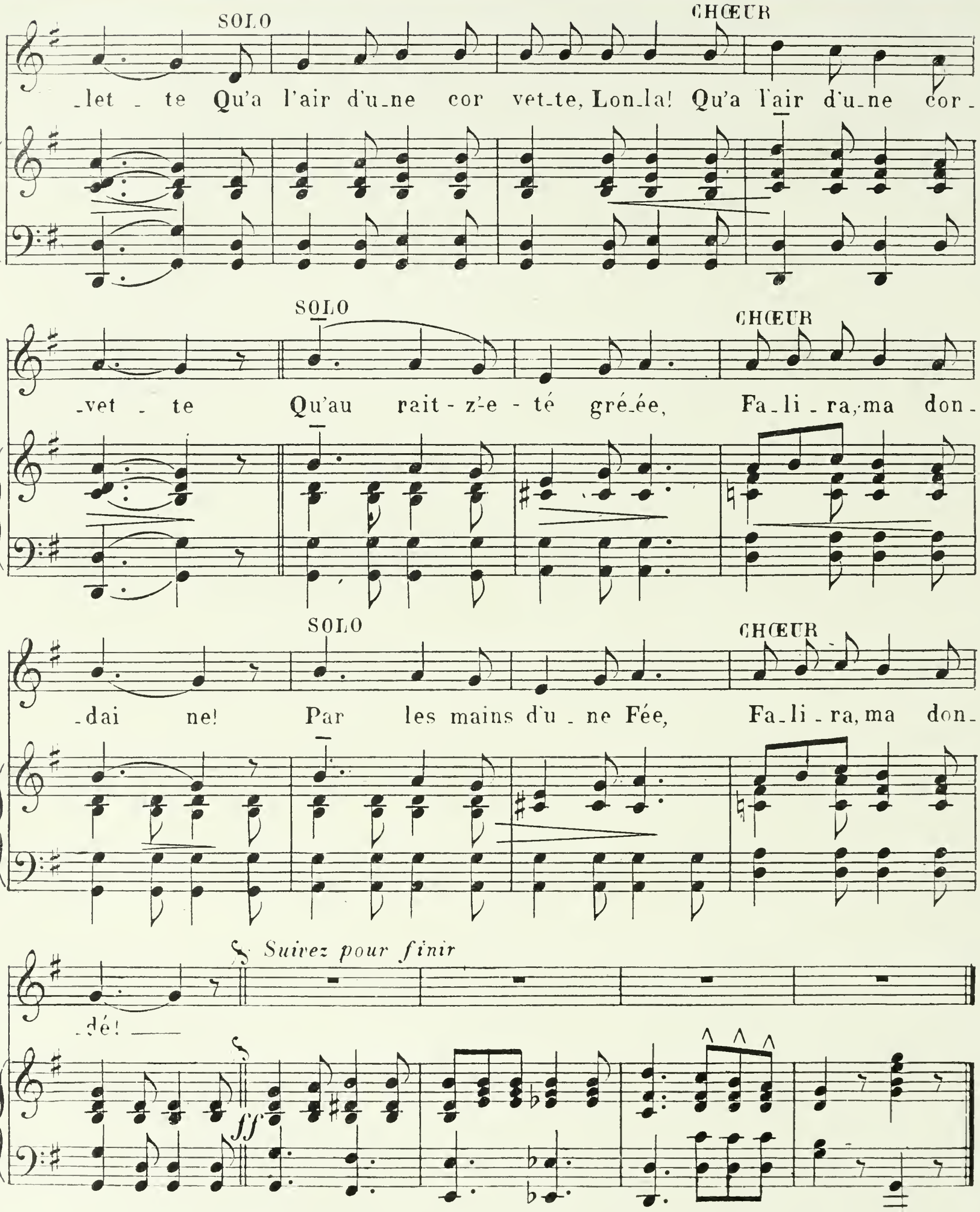
LA BELLE CORVETTE

Chansons de marins, par THÉODORE BOTREL

à Mme Meunier-Surcouf.



ONDET, éditeur, 83, faub. St-Denis, Paris



I	II	III
Il est une fillette,	*Surcouf, le vieux Corsaire,*	*Elle est fringuette et brave,*
Lonla!	*Lonla!*	*Lonla!*
Il est une fillette	*Surcouf, le vieux Corsaire,*	*Elle est fringuette et brave,*
Qu'a l'air d'une corvette,	*La voyant si légère,*	*De la poupe à l'étrave,*
Lonla!	*Lonla!*	*Lonla!*
Qu'a l'air d'une corvette	*La voyant si légère*	*De la poupe à l'étrave,*
Qu'aurait-z-été gréée,	*Pour le sûr eût aimé,*	*De la barre au beaupré,*
Falira, ma dondaine!	*Falira ma dondaine!*	*Falira ma dondaine!*
Par les mains d'une Fée,	*L'emmener sur la Mé,*	*De la quille aux huniers,*
Falira, ma dondé!	*Falira ma dondé!*	*Falira ma dondé!*

IV

Elle a deux écoutilles,
Lonla!
Elle a deux écoutilles,
Coquettes et gentilles,
Lonla!
Coquettes et gentilles,
Et deux grands écubiers,
Falira ma dondaine!
Toujours ben éveillés,
Falira ma dondé!

V

Ses haubans et ses drisses,
Lonla!
Ses haubans et ses drisses
Sont fins, soyeux et lisses,
Lonla!
Sont fins soyeux et lisses :
Le soleil, à son gré,
Falira ma dondaine!
S'amuse à les dorer,
Falira ma dondé!

VI

Quand elle a pleines voiles,
Lonla!
Quand elle a pleines voiles,
Ses marins, jusqu'aux moelles,
Lonla!
Ses marins, jusqu'aux moelles,
Frémissent de fierte,
Falira ma dondaine!
Devant tant de beauté,
Falira ma dondé!

VII

Salut à la mignonne!
Lonla!
Salut à la mignonne!
Que toujours Dieu li donne,
Lonla!
Que toujours Dieu li donne
Bons vents pour naviguer,
Falira ma dondaine!
Bons abris pour ancrer,
Falira ma dondé!

VIII

C'ti qui, l'anné' prochaine,
Lonla!
C'ti qui, l'anne' prochaine,
Sera son capitaine,
Lonla!
Sera son capitaine,
C'est le gabier brev'te,
Falira ma dondaine!
Qui vient de la chanter!
Falira ma dondé!

IX

Amis! chantons ma belle!
Lonla!
Amis! chantons ma belle!
Y en a point deux comme elle,
Lonla!
Y en a point deux comme elle
De Nante à Quimperlé,
Falira ma dondaine!
Ni de Renne à Tréguier!
Falira ma dondé!

LES PETITS RENTIERS

On les voit passer, quand le soleil brille,
Les petits rentiers aux effets râpés,
En quête d'amis, rêvant de manille,
De l'emploi du jour, très préoccupés.
Le mail et le quai sont leurs promenades,
Ils y vont errer, tuant leurs loisirs,
Heureux d'y trouver quelques camarades
Pour se ressasser leurs vieux souvenirs.

Ils vont faire un tour au Jardin des Plantes,
Arpentant vingt fois le même trajet;
Ils vont visiter la salle des Ventes,
Suivant chaque enchère avec intérêt.
Quand au tribunal se plaide une affaire,
Les petits rentiers sont très assidus,
Puis font des débats l'exposé sommaire,
Confondant parfois les verdicts rendus.

Lorsque la musique est de trois à quatre,
Les petits rentiers vont choisir un banc,
Tout près du kiosque, heureux de s'ébattre,
Ils sont les premiers, assis bien en rang.
Du programme, hélas, aucun d'eux n'a cure,
Les morceaux, pour eux, sont très ressemblants.
Ils ont, presque tous, l'oreille un peu dure,
Et ce bain de sons les rend somnolents.

Leur modeste sort n'a rien de folâtre,
Car le moindre excès leur est interdit.
Ils n'ont jamais mis les pieds au théâtre,
Les petits rentiers préfèrent leur lit.
Mais quand vient la Foire, ils font des folies;
Les jeux ont pour eux d'innocents attraits.
Ils vont fréquemment voir les loteries,
Sans perdre pourtant, ne jouant jamais.

On les voit figés aux portes des banques,
Lunettes aux yeux, consultant les cours,
Rêvant de gagner le lot qui leur manque,
Trouvant leurs coupons de moins en moins lourds.
Leurs femmes pourtant se plaignent sans cesse,
Leurs maigres budgets sont insuffisants,
Car tout renchérit et la rente baisse :
Les petits rentiers sont des pauvres gens!

PAUL D'ORLÉANS.



LE FOYER

Mon bonheur est blotti dans un coin de maison;
Le berceau d'un enfant en borne l'horizon,
Et deux êtres pour moi résument tout un monde;
J'ai pour me soutenir la compagne au cœur chaud,
Qui donne sans compter l'affection qu'il faut,
Et pour me voir vieillir j'ai l'ange à tête blonde.

Les bois sont dépouillés de leurs frondaisons d'ors,
Les feuilles pour mourir s'assemblent sur les bords
Des sentiers. C'est l'hiver, saison des causeries,
Aussi, près d'un bon feu réunis chaque soir,
Formons-nous un motif attendrissant à voir :
— Car l'aspect du bonheur dispose aux rêveries!...

Pour parer notre fils sa mère brode et coud
Un manteau qu'en riant elle m'attache au cou ;
Puis, d'un baiser, m'invite à m'asseoir auprès d'elle;
J'obéis à ma muse et, délaissant mes vers,
Je couvre du manteau mes cahiers entr'ouverts,
Et la soie en glissant fait un bruissement d'aile.

Bébé, lui, tend ses bras, aux lueurs du foyer...,
Aux portraits des aïeux..., au brillant du noyer...,
On tire avec fureur le bout de sa chaussette...,
On veut... et ne peut pas remettre son soulier,
Il quitte celui-ci pour prendre son collier,
Et suce la médaille... à Jésus fait risette.

Un triple événement : l'enfant me dit : pa...pa,
Perce ses grosses dents et fait seul quelques pas !
Et ce tyran d'un an, ce maître despotique,
Oblige sa maman à le suivre partout...
Tous ces riens font la joie, et la joie étant tout,
C'est la paix, l'harmonie au foyer domestique.

DOMINIQUE ARRAMOND.
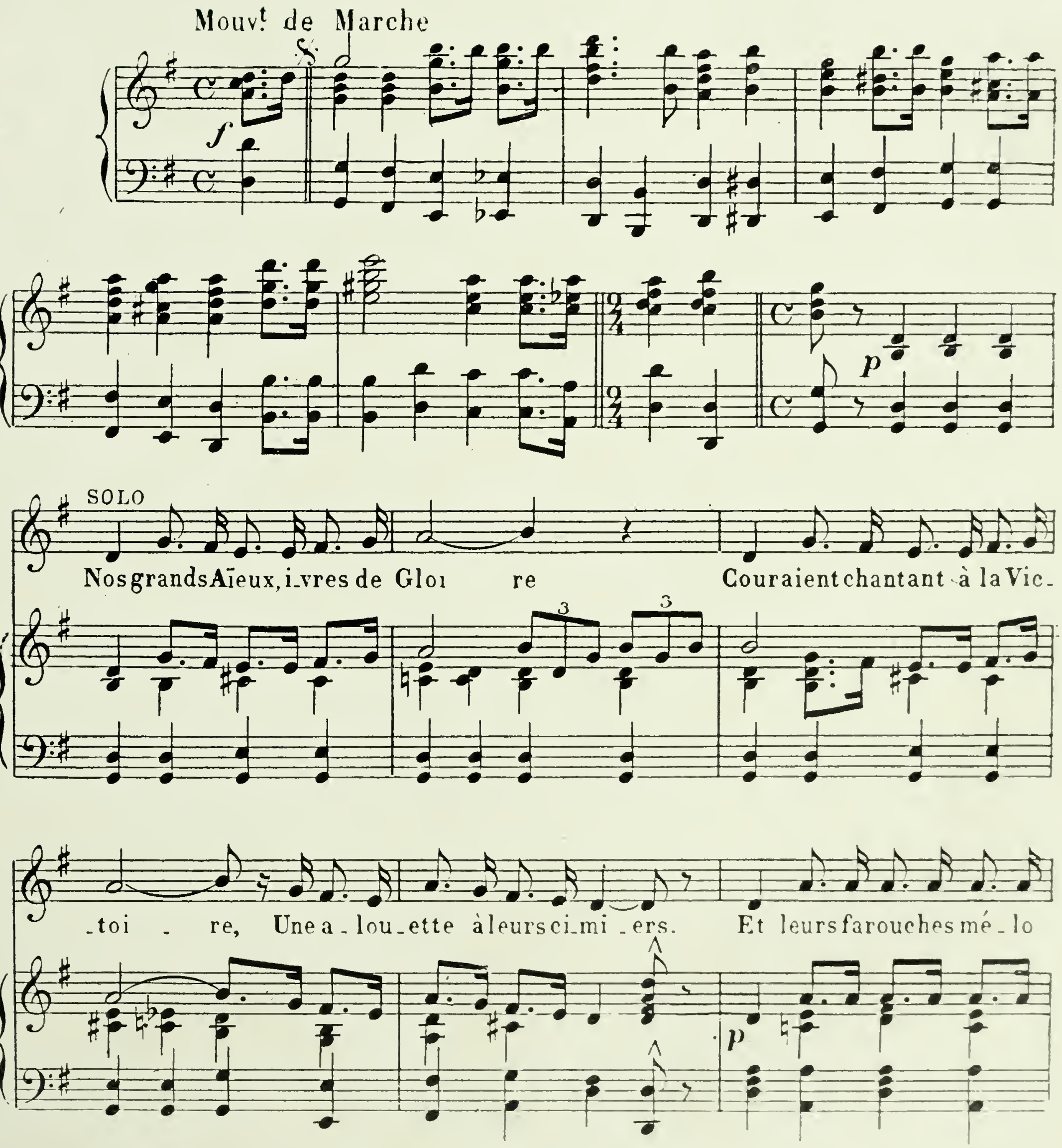


La Marche du Quercy
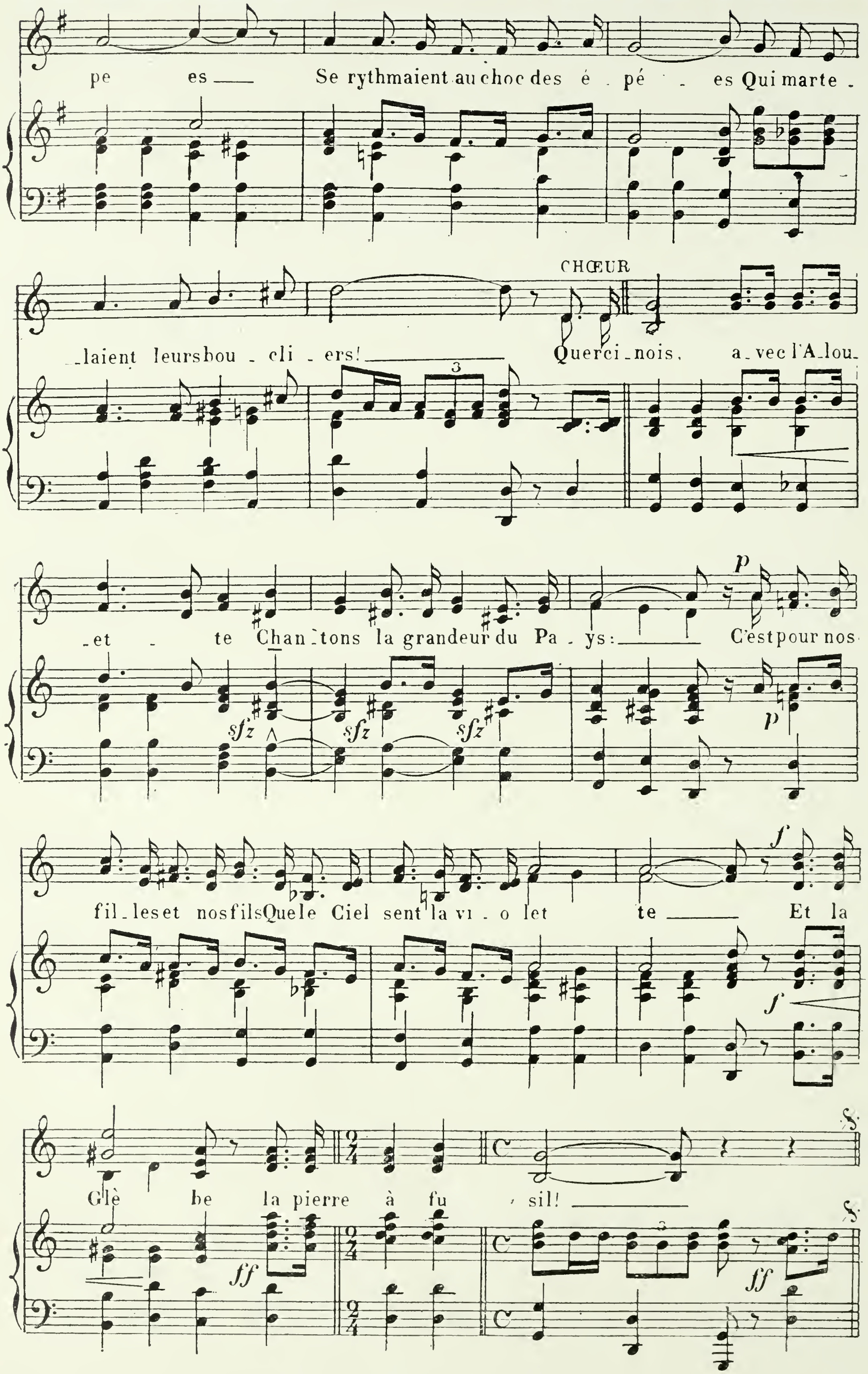
de Francis MARATUECH

Sur un air populaire de Théodore BOTREL

Cette œuvre posthume du regretté romancier et parfait poète quercinois, Francis Maratuech, sera bientôt dans les mémoires de tous ses petits compatriotes, dédiée qu'elle était, plus spécialement, dans la pensée de l'auteur, aux enfants des écoles. Et le bon Maratuech, enlevé si prématurément à l'affection des siens et à admiration de ses confrères, ne mourra jamais tout entier !

A Frédéric MISTRAL




pe es Se rythmaient au choc des é - pé - es Qui marte -
-laient leurs bou - cli - ers!
CHŒUR
Querci - nois, a - vec l'A - lou -
-et - te Chan - tons la grandeur du Pa - ys: C'est pour nos
fil - les et nos fils Que le Ciel sent la vi - o let te Et la
Glè be la pierre à fu - sil!

I

Nos fiers aïeux, ivres de gloire,
Couraient, chantant, à la victoire,
Une alouette à leurs cimiers...
Et leurs farouches mélopées
Se rythmaient au choc des épées
Qui martelaient leurs boucliers !

CHŒUR :

Quercinois, avec l'alouette
Chantons la grandeur du Pays :
C'est pour nos filles et nos fils
Que le ciel sent la violette,
Et la glèbe la pierre à fusils !

II

Rêvant aux gloires abolies,
Nous berçons nos mélancolies
Le soir, parmi les couchants d'or,
Mais dans les clairs matins d'automne
C'est l'alouette qui chantonne
Le gai réveil de Fructidor!
(Chœur)

III

C'est nous qui semons, aux aurores,
Du pain et des fleurs tricolores
En chantant les vieilles chansons.
Le pied est sûr et la main preste :
Nous défendrons du même geste
Et nos foyers et nos moissons !
(Chœur)

IV

Nos montagnes inviolées
Se fleurissant de giroflées
Et de fleurs aux parfums ardents.
La terre, douce et maternelle,
A pour emblême l'immortelle,
Et nos fils vont des fleurs aux dents !
(Chœur)

V

Nous sommes la Race obstinée
Qui sait dompter la destinée
Dans une lutte sans merci...
Pour que tout le pays se dresse,
Il suffit d'un cri de détresse :
« Hardi, les gâs du vieux Quercy ! »
(Chœur)

ANGELUS ET LUMIÈRE

Votre soleil, mon Dieu, flambe, ardent et paisible,
Les blés dorment là-bas, sous le vent passager :
Votre soleil, mon Dieu, flambe, ardent et paisible.

Midi. La cloche tinte à petits coups légers
Et prie à l'infini dans le ciel d'or sensible :
Midi. La cloche tinte à petits coups légers.

L'âme entend bruire au long des chemins clairs, des ailes...
Les anges bienheureux se parlent à mi-voix :
L'âme entend bruire au long des chemins clairs, leurs ailes.

C'est l'heure d'adorer dans les cieux, dans les bois !
En nous, vient s'accouder une vie éternelle :
C'est l'heure d'adorer dans les cieux, dans les bois !

O mon Dieu, dans nos cœurs où veille la prière,
Où les grands souvenirs frissonnent à la fois,
O mon Dieu, dans nos cœurs où veille la prière,

L'Angélus fait agenouiller de la lumière.

CHARLES SILVESTRE

AU CALVAIRE

C'est une croix naïve et sombre sur la côte,
Le chemin est désert où son tertre jaunit
Et seul le flot fidèle, à chaque marée haute,
Porte un bouquet d'écume à ses pieds de granit.

Pour que le doux mourant sente sur ses yeux vagues
Passer avec le vent comme un encens amer,
A l'arôme des pins, le geste lourd des vagues
Mêle l'odeur du sel, offrande de la mer.

Parfois, avant le jour, quand l'onde courroucée
Pleure encor le tourment de ses nuits sans sommeil,
Baignant au matin clair le deuil de ma pensée,
J'y viens, pensif et seul, attendre le soleil.

L'astre monte... Au lointain le vent s'épuise et râle...
Et sur le ciel qui flambe, allongeant ses bras nus,
Jésus semble bénir, cloué dans l'aube pâle,
Ceux qui partis un soir ne sont pas revenus !

MARCEL TRAVERS

La France héroïque

Poème de Théodore BOTREL

On dit qu'un Vent d'Indifférence
Ayant soufflé sur notre France,
En nous on ne retrouve plus
Des Héros des premières Gaules,
Des Francs aux robustes épaules,
Aucune des mâles vertus!...

S'il est vrai que la France tombe,
O grands Morts! sortez de la tombe,
Vous, les braves, vous, les ardents :
Ah! secouez notre égoïsme!
Qu'un rayon de votre Héroïsme
Vienne embraser vos descendants!

Debout! dressez vos hautes tailles,
Compagnons des rudes batailles
De Charlemagne et de Clovis!
Roland, souffle en ton cor d'ivoire!
Debout, Croisés couverts de Gloire,
Aux côtés du bon Saint Louis!

Debout! grands Rois et grandes Reines!
Debout! tous les fiers capitaines :
Les Bayard et les Duguesclin!
Debout surtout, Toi, la Chérie,
Jeanne, qui sauvas ta Patrie
Quand elle était à son déclin!

Debout, Jean-Bart! Debout, Duquesne,
Condé, Luxembourg et Turenne,
Catinat, Tourville et Forbin!
Debout, Bretons au cœur de chêne :
Cartier, Bisson, Cornic-Duchesne,
Et Surcouf, et Duguay-Trouin!

Debout! les gâs de Sambre-et-Meuse!
Tous ceux de l'Epoque fameuse :
Masséna, Kléber et Marceau!
Levez-vous, héros du Mexique,
De la Crimée et de l'Afrique :
Surgissez, d'Aumale et Bugeaud!

Coups de Clairon. ONDET, éditeur.

MARC LECLERC

Vous aussi, soyez de la Fête
Mornes héros de la Défaite,
Vaincus plus grands que vos vainqueurs!
Debout, tous!!! renversez vos pierres :
Mettez vos yeux sous nos paupières,
Et vos grands rêves dans nos cœurs!

* * *

Hélas! quand, d'en bas, l'on contemple
Ceux qui sont là-haut, dans le Temple,
Si loin de la Réalité,
Il paraît bien que, dans notre âge,
Nul ne peut avoir leur Courage
Ni leur Force, ni leur Fierté;

Car, ces temps-ci, des pessimistes
Ont décrété, graves et tristes,
Que nous n'avions plus, à leurs yeux,
Des âmes assez bien trempées
Pour revivre les Epopées
De nos héroïques aïeux...

... Cependant, quoi qu'on dise et fasse,
Nous sommes toujours de la Race
De l'Energie et de l'Orgueil :
Nos pilotes, les soirs d'orage,
Quand "Noroît" mûgit et fait rage,
S'en vont toujours braver l'Ecueil;

Quand retentit le ban de guerre,
Les Français, si vaillants naguère,
Ne semblent nullement changés,
Et nos fiers marins de la Côte
S'en vont toujours, la tête haute,
Affronter les mêmes dangers!

C'est Deloncle, brave et stoïque,
Sombrant sur son Transatlantique
Avec tout son état-major,
Et c'est Mauduit sur la Framée,
C'est Paul Henry, l'âme enflammée,
S'élançant, gaîment, à la Mort!

Il nous reste nos Missionnaires,
Nos mystérieux Légionnaires
Et nos vaillants petits "Marsouins",
Qui, pour nous gagner d'autres France
Bravent, avec insouciance,
Les mortels soleils africains!
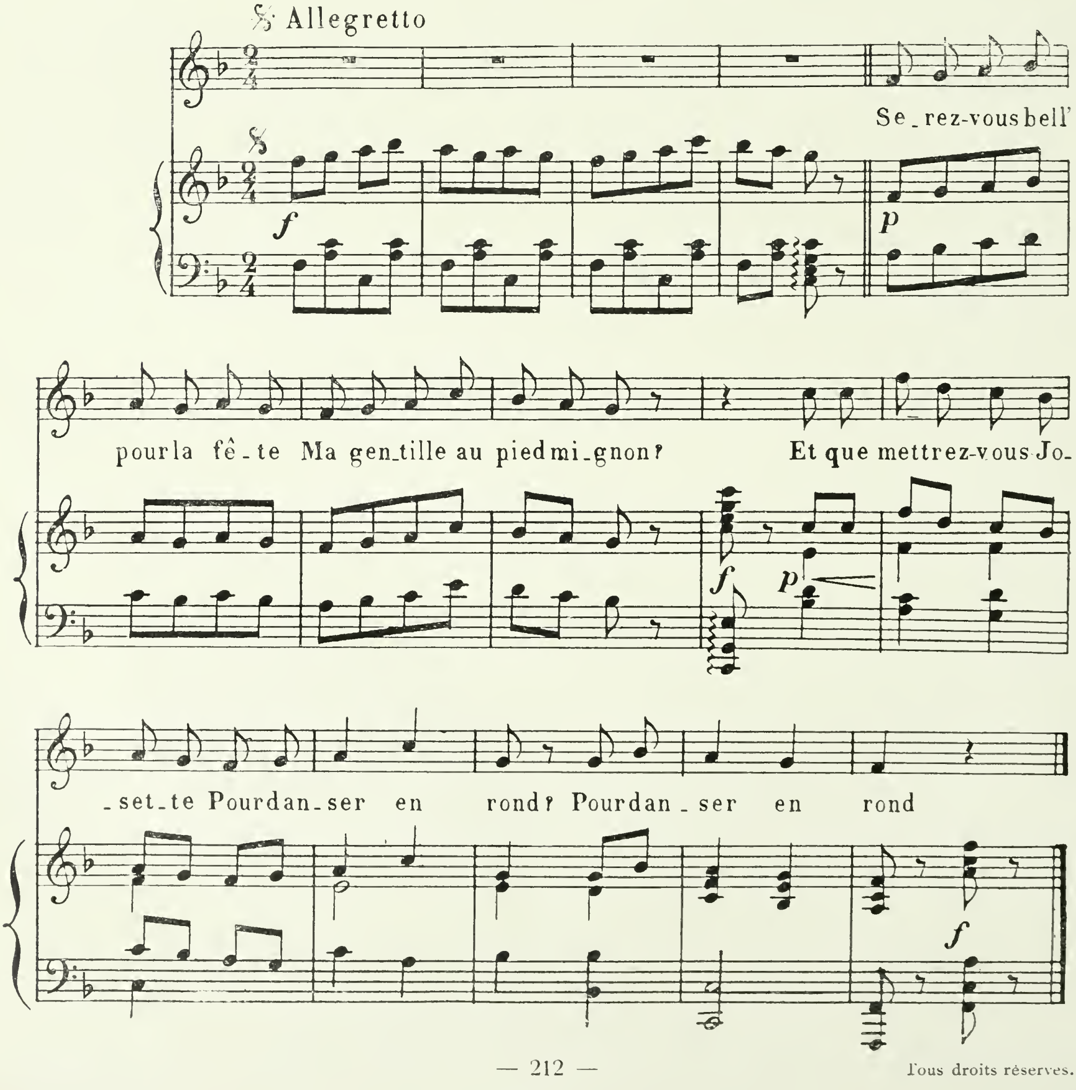
Des Héros! J'en vois par centaine :
C'est Courbet, Négrier, Duchesne,
Bobillot, le petit sergent.
Par la brousse et dans la rizière,
Voici venir Flatters, Rivière,
Doods, Monteil, Mangin et Marchand!

Allez, marchez! l'Ame Française
Vibre encor, ne vous en déplaise,
Fait et fera des hommes forts
Si nombreux, de si bonne marque,
Qu'un jour il faudra dix Plutarque
Pour chanter nos illustres Morts!



Pour Danser en O

Poésie d'Yvon STHEL | *Musique de* JACK AYMEL



Serez-vous bell' pour la fête,
Ma gentille au pied mignon,
Et que mettrez-vous, Josette,
Pour danser en rond? (bis)

Une robe de dentelle,
Moi, gentille, au pied mignon,
Qui s'envole comme une aile,
Pour danser en rond (bis)

Et que mettrez-vous encore,
Mon charmant petit démon,
A la joue en fleur d'aurore,
Pour danser en rond? (bis)

Un chapeau de marguerites,
Sur lequel les papillons,
Effleurant les plus petites,
Danseront en rond (bis)

Et puis, gentille Josette,
Mon joli p'tit ange blond,
Que mettrez-vous à la fête,
Pour danser en rond? (bis)

Des souliers de satin rose,
Une fleur de liseron,
Au corsage que l'on pose
Pour danser en rond (bis)

CE QUE DIT L'ALSACE

L'Alsace, en son trop long tourment,
Reste adorablement française,
Le berceau de la Marseillaise,
N'est pas un lit pour Allemand.
Regardant froidement en face
Le vainqueur dont l'éclat décroît,
Le vainqueur que vaincra le droit :
« Vive la France! » dit l'Alsace.

Pour en avoir enfin raison,
Ils ont pris l'Alsace et l'ont mise
En leur caserne ou leur église,
En leur école ou leur prison.
Et chaque fois qu'un lustre passe,
Nouant des chaînons aux chaînons,
Ils déclarent : Nous la tenons.
« Vive la France! » dit l'Alsace.

Aux vils moments, où l'on peut voir
Passer sur l'âme exténuée
Le sophisme avec sa nuée,
Le doute avec son linceul noir,
Où la conscience, trop lasse,
Se cherche dans l'ombre une loi,
Toujours sublime dans sa foi :
« Vive la France! » dit l'Alsace.

Dans son cœur, sinon dans sa main,
L'Alsace a pour drapeau le nôtre.
Comment en aurait-elle un autre?
C'est celui du progrès humain.
A toute fête que Dieu fasse,
Allant vers Nancy, vers Belfort,
Pour y puiser le réconfort :
« Vive la France! » dit l'Alsace.

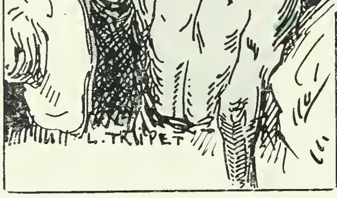
Toujours, quand notre sang coula,
Sous le ciel d'Asie et d'Afrique,
Dans leur dévoûment héroïque,
Des enfants d'Alsace étaient là.
O fidélité de l'audace!
Par le dernier souffle vibrant
De l'Alsacien expirant :
« Vive la France! » dit l'Alsace.

Et tous les ans, combien sont-ils
Qui, bravant tout, courent en France,
Réclamer leur part d'espérance,
D'efforts, de gloire et de périls?
Pendant qu'ils nous disent : « Ma place! »
Et que tant d'amour appartient
Au jeune frère qui revient :
« Vive la France! » dit l'Alsace.

Deux traités, raison du plus fort,
Que tant de folie accompagne!
Furent dictés par l'Allemagne,
L'un à Berlin, l'autre à Francfort.
Le traité de Berlin s'efface.
« C'est bien. A l'autre, maintenant! »
Dit la France au front rayonnant.
« Vive la France! » dit l'Alsace.

EMILE HINZELIN.

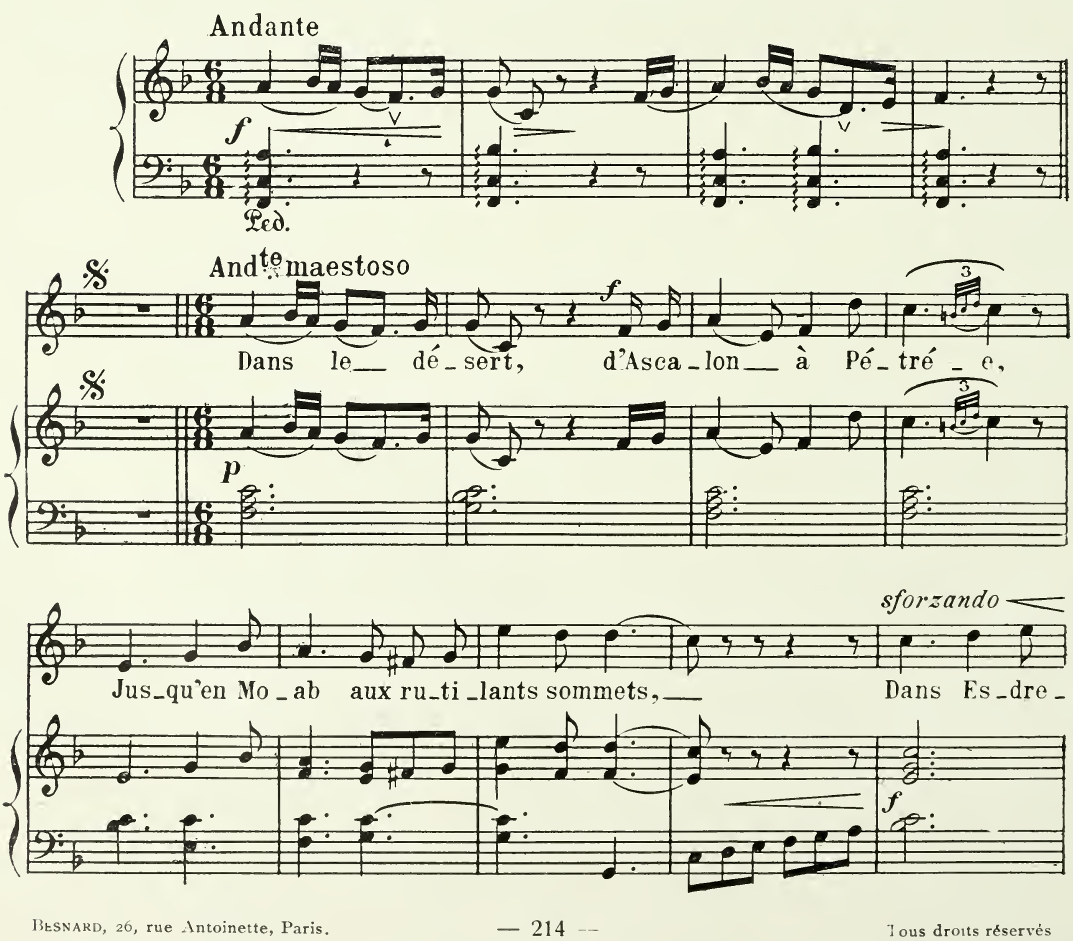


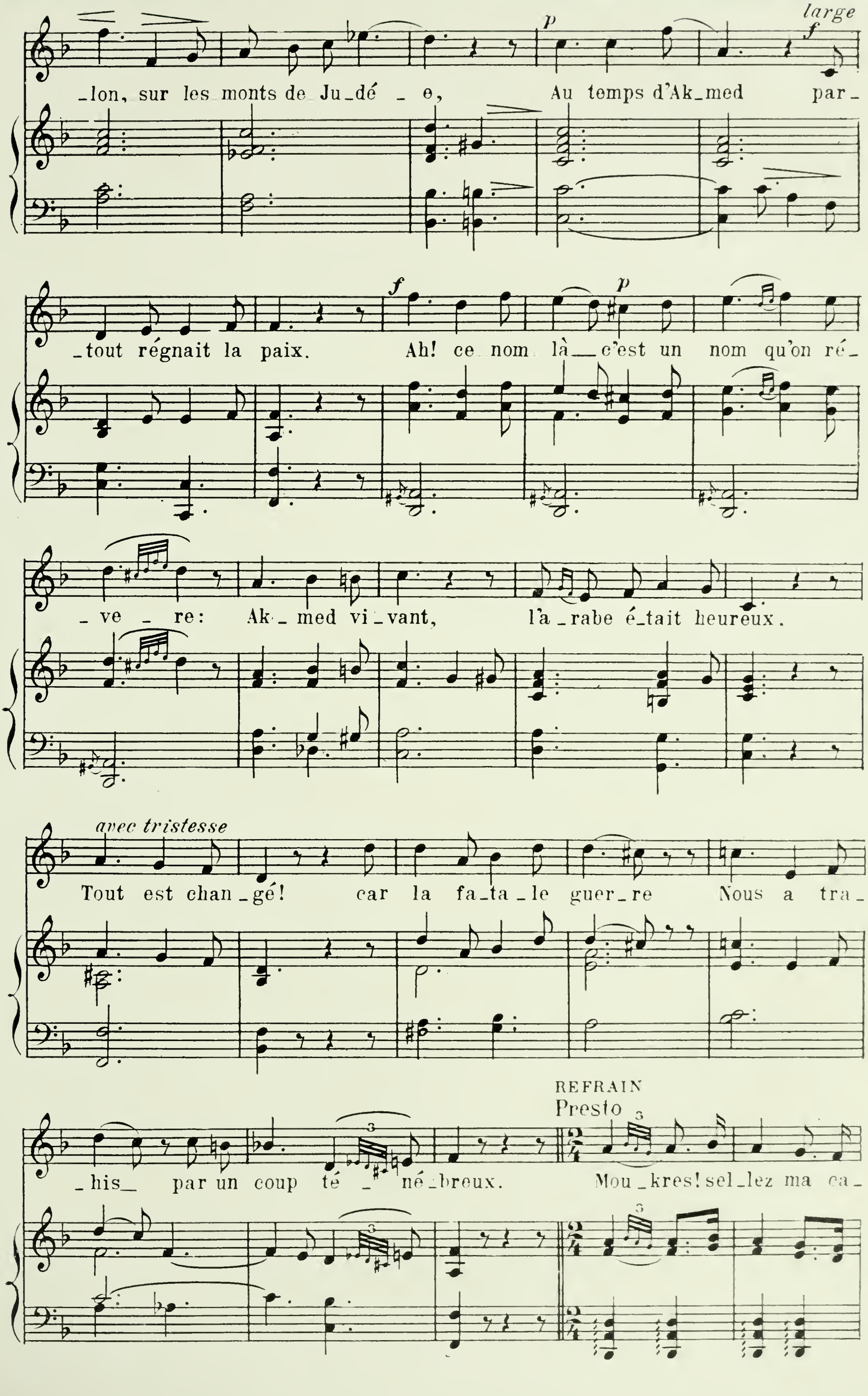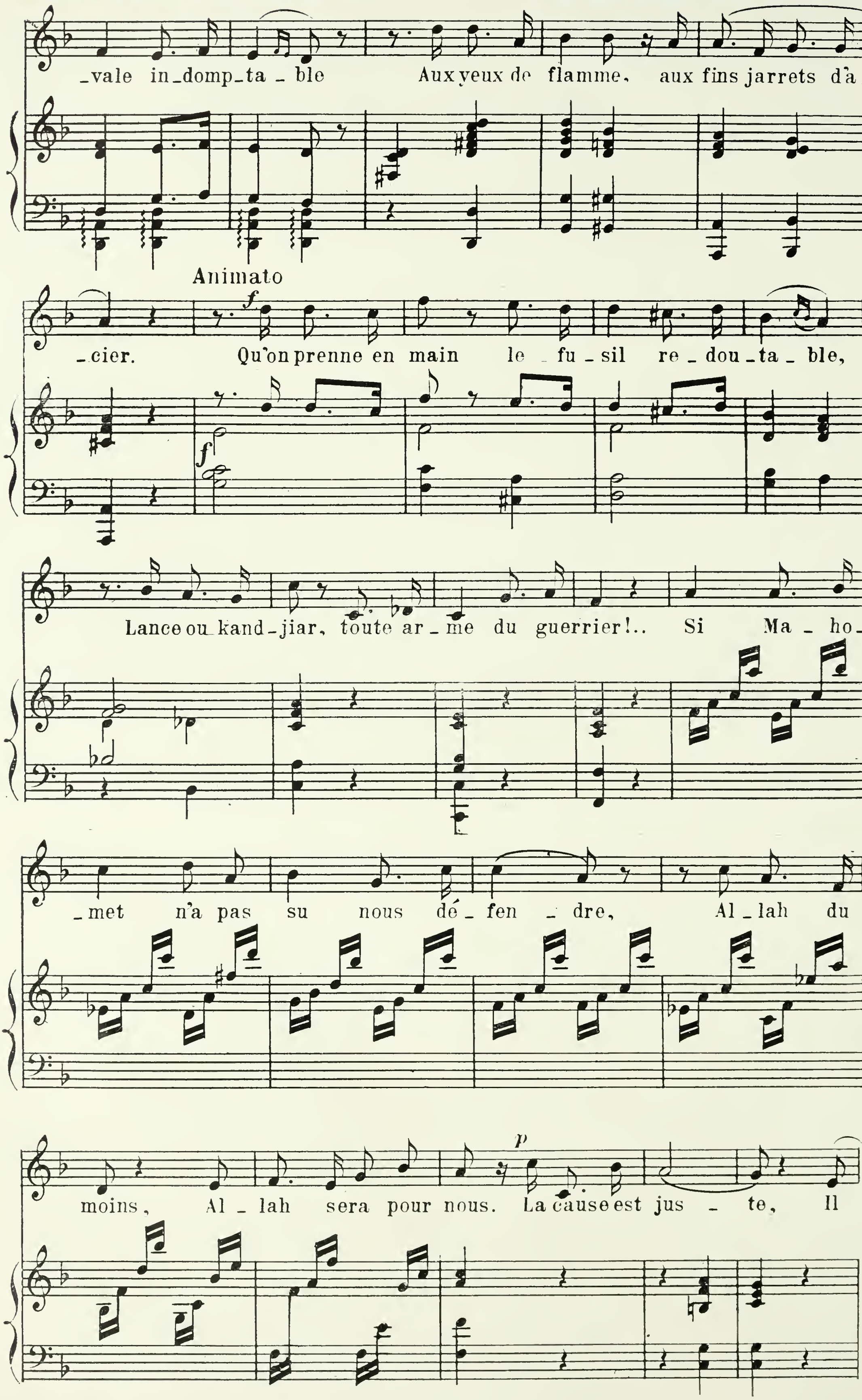


La Plainte du Jeune Cheik
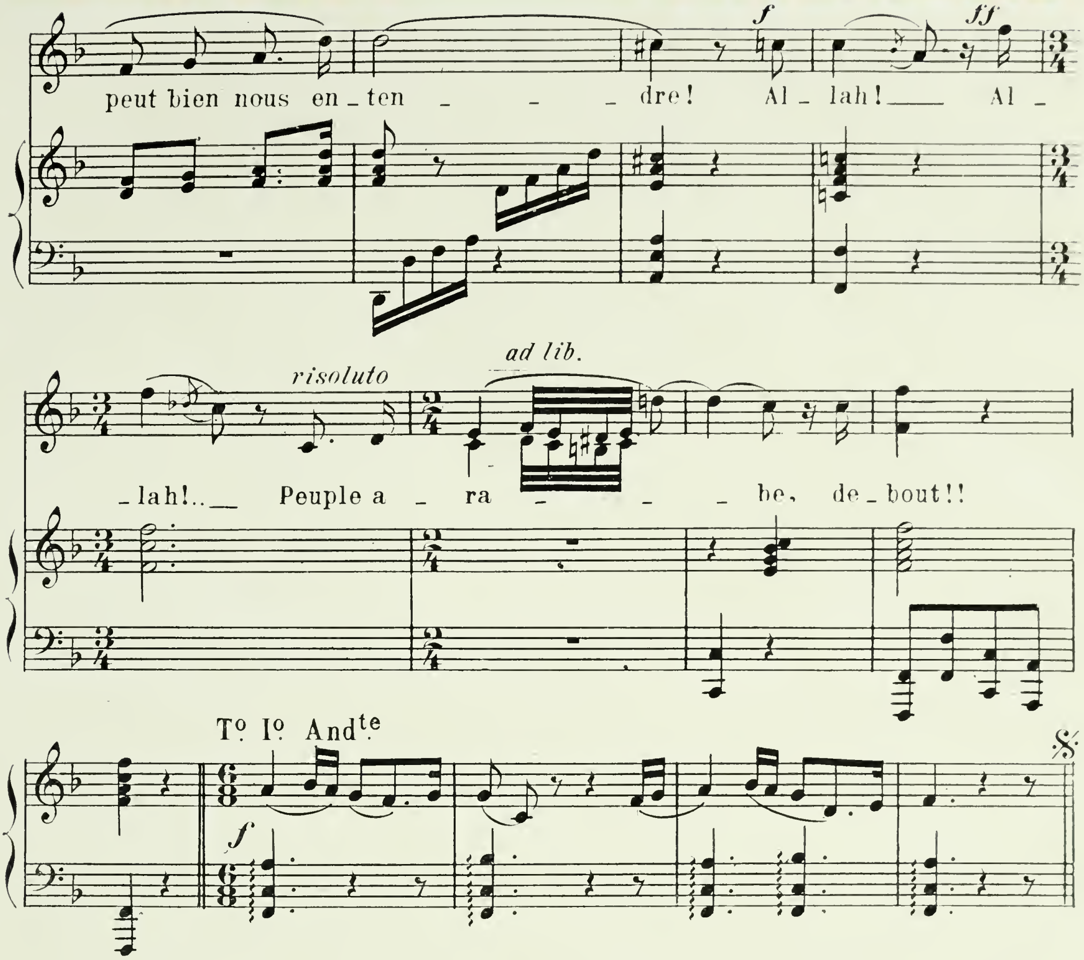
Romance orientale

Paroles et Musique d'HIPPOLYTE COGNET




large
_lon, sur les monts de Ju_dé _ e, Au temps d'Ak_med par_
_tout régnait la paix. Ah! ce nom là_c'est un nom qu'on ré_
_ve _ re: Ak_med vi_vant, l'a_rabe é_tait heureux.
avec tristesse
Tout est chan_gé! car la fa_ta_le guer_re Nous a tra_
REFRAIN
Presto
his par un coup té _ né_breux. Mou_kres! sel_lez ma ca_


_vale in_domp_ta _ ble Aux yeux de flamme, aux fins jarrets d'a_
Animato
f
_cier. Qu'on prenne en main le _ fu _ sil re _ dou _ta _ ble,
f
Lance ou_kand_jiar, toute ar _ me du guerrier!.. Si Ma _ ho_
_met n'a pas su nous dé _ fen _ dre, Al _ lah du
p
moins, Al _ lah sera pour nous. La cause est jus _ te, Il



II

C'était écrit!... Pour d'infâmes conquêtes,
Un khan jaloux, un jour, nous a surpris,
Poussant sur nous ses hordes toutes prêtes,
Traîtreusement, il fond sur nos gourbis.
Akmed, c'est là que, frappé sans défense,
Au sort cruel, hélas! tu fus livré,
Qui nous ravit, sans gloire et sans vaillance,
Ta noble vie et notre liberté!

(Au refrain.)

III

Pour nos tribus la vie était clémente
Aux jours bénis de calme et d'amitié.
Quand tous les biens regorgeaient sous la tente,
Qu'ils étaient fiers l'Arabe et son coursier!...
Pourquoi faut-il qu'un barbare en démence
Ose à présent nous traiter en vaincus?...
Tes fils, Akmed! ont rugi sous l'offense,
A te venger tu les vois résolus!

(Au refrain.)

IV

Muezzins! chantez l'appel à la prière,
Pour nous, du Ciel, invoquez le secours;
Aux minarets arborez la bannière,
Signe sacré, témoin de nos grands jours.
Par les combats forçons la destinée!
Oui, nous vaincrons, nous sommes courageux!
Ou nous mourrons dans la lutte effrénée:
Les fils d'Akmed ont le sang généreux!...

(Au refrain.)

V

Ainsi parlait, terrible en son visage,
Un jeune cheik ardent et respecté.
Tous, à sa voix, s'apprêtaient au carnage
De l'ennemi, du tyran détesté.
Lorsqu'il eut dit, ce fut un vrai délire!...
Dans un fracas d'armes qui se heurtaient,
Et sous le feu que la colère inspire,
Ivres de rage, ensemble ils s'écriaient:

REFRAIN FINAL

Moukres! sellez sa cavale indomptable
Aux yeux de flamme, aux fins jarrets d'acier.
Prenons en mains le fusil redoutable,
Lance ou kandjiar, toute arme de guerrier!...
Si Mahomet n'a pas su nous défendre,
Allah du moins, Allah est tout puissant!
La cause est juste, Il peut bien nous entendre!
Allah! Allah!... Peuple arabe, en avant!!
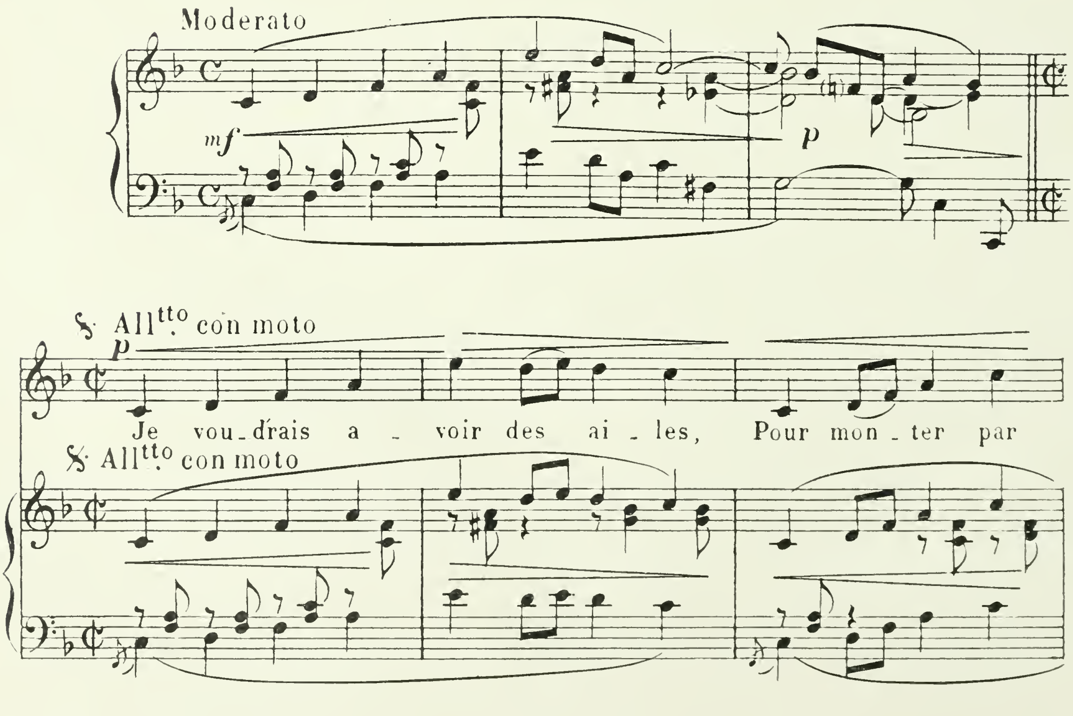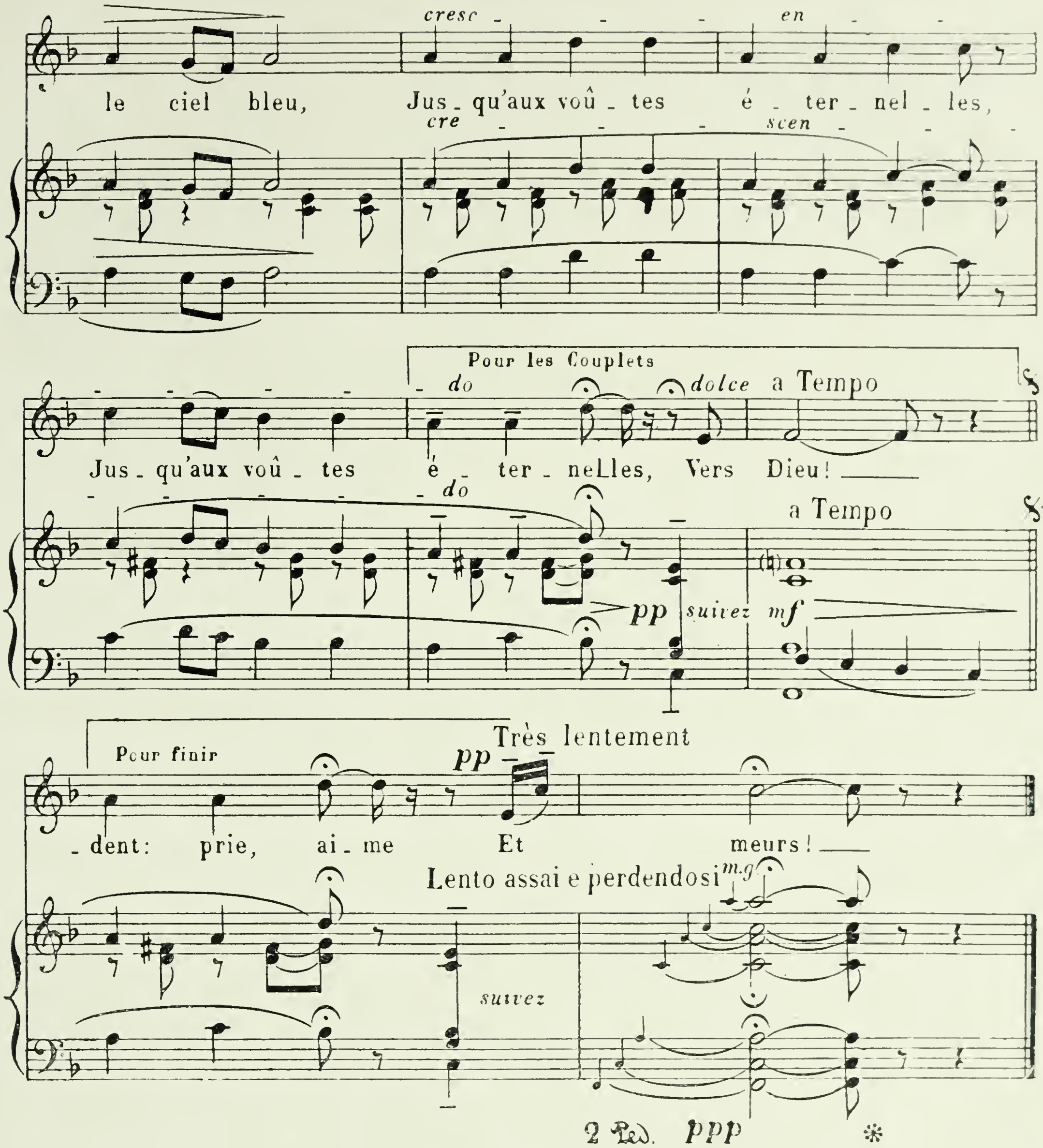


IMPOSSIBLE RÊVE

CHANSON

Poésie de RENÉ LEGRAND

Musique d'ALBERT ARNAUD





II

Je voudrais aux nuits sereines,
Prendre leur calme enchanteur
Si doux aux cuisantes peines (bis)
Du cœur !

III

Je voudrais, de ma jeunesse,
Fixer les meilleurs instants,
Pour en savourer l'ivresse, (bis)
Longtemps

IV

Las ! Je poursuis l'impossible,
L'idéal, le rêve enfin...
Mes yeux sondent l'invisible (bis)
En vain.

V

Et quand mon appel suprême
Frappe les échos moqueurs,
Ils me répondent : prie, aime (bis)
Et meurs !...



La Mort lente...

Un Acte dramatique pour jeunes filles

Par J.-GERMAIN DROUILLY et MAURICE MOREAUX

Une modeste chambrette. Au fond à gauche, une fenêtre ; au milieu, une porte. Portes à droite et à gauche. Ameublement sommaire. On sent que la guerre a passé là. Un vieux petit fauteuil d'osier, par miracle, n'a pas souffert.

PERSONNAGES

ODILE, orpheline, jeune institutrice alsacienne.
JEANNE-MARIE, son amie, malade et blessée.
Mme Veuve KRENNER, vieille déjà.

SCÈNE PREMIÈRE

DES VOIX, puis ODILE

(Au lever du rideau, la scène est vide. Au dehors, bruits de pas et de voitures, et, par instants, au milieu des voix, en sourdine : Le Chant du Départ, ou La Marseillaise, *chantés par ceux qui abandonnent la terre natale, pour aller là-bas, vers la France. C'est l'exode.)*

DES VOIX. — Odile !... Hé ! Odile !... Viens-tu ?... Venez-vous ?...

UNE VOIX. — Les volets sont fermés !

UNE AUTRE. — Il n'y a personne !

UNE AUTRE ENCORE. — Elle est partie !

D'AUTRES VOIX. — Mais oui !... Avec les premiers groupes !... — Vous êtes sûrs ? — Je l'ai vue !... — Mais, non ! elle était tout à l'heure chez Moser !... — Je vous dis qu'elle est partie !... — On va voir... *(On entend frapper contre les volets.)*

UNE VOIX. — Odile ?... Mademoiselle Odile !... Personne...

UNE AUTRE. — Vous voyez bien qu'elle est partie...

UNE AUTRE ENCORE. — Allez ! En avant !...

D'AUTRES VOIX. — Oui ! En avant !... Elle nous rattrapera si elle n'a pas déjà quitté Himmelbourg !... — Vite ! vite ! Dépêchez-vous ! Voilà des Prussiens, là-bas !... — En avant ! Vers la France !... — Attendez ! je lui laisse un mot !... Prenez à gauche, c'est plus court... En avant ! Vive la France !...

(Tandis qu'une main glisse du dehors, sous la porte, un papier à l'adresse d'Odile, les voix s'éloignent peu à peu, chantant doucement la Marseillaise. *Un grand temps. Alors Odile entre, le visage empreint d'une infinie tristesse.)*

ODILE, *seule.* — Pauvres Moser!... Les voilà seuls, maintenant... Plus un seul de leurs fils vivant... Tous, morts en soldats... en héros... Ah! la guerre!... Quelle affreuse chose!... Que de deuils! que de misères, après tant de sang versé, après tant d'héroïsme... Pauvre Jeanne-Marie, victime, elle aussi, de son courage, de son dévouement... Quelle tristesse de la laisser là, seule, infirme, mais dans l'ignorance, heureusement, que ses jours sont comptés, peut-être... *(Avec un geste de lassitude et de courage tout ensemble, elle ferme sa petite valise, et s'ajustant rapidement.)* Allons! il le faut!... Il faut partir... Les derniers émigrants vont quitter le village... Préparons-nous à nous joindre à eux... Il y aura de bonne besogne à faire. là-bas, de l'autre côté des Vosges... *(Elle est prête et va partir. Jetant un dernier regard autour d'elle dans sa petite chambre.)* Pauvre chambrette, que j'eus tant de peine et tant de joie à meubler.. où j'ai pleuré si souvent, où j'ai fait parfois de si beaux rêves... il faut te quitter... abandonner, après le pillage, le peu qui reste de tous ces menus objets que j'avais achetés, sou à sou, et auquels m'attachent tant de chers souvenirs... *(Résignée).* Allons!... C'est pour la France!... La France et ses malheurs valent mieux que tout *(Elle va partir lorsque, tout à coup, jetant un dernier regard autour d'elle, elle pousse un cri.)* Ah!... Je t'oubliais!... *(Elle détache du mur un portrait de femme, l'embrasse éperdument et sanglote.)* Oh!... Maman... maman... maman... *(Elle sanglote doucement, puis se redresse, va vers le fond, lorsque la porte s'ouvre et paraît Mme Krenner.)*

SCÈNE II

ODILE, Mme KRENNER

ODILE, *surprise.* — Mme Krenner... c'est vous..

Mme KRENNER. — Oui, mademoiselle Odile... Que faites-vous donc? Jeanne-Marie souffre et vous réclame... Vous avez été si bonne ce matin

ODILE. — Oh! bonne... Pitoyable, seulement... De cette pitié que nous devons tous à ceux que le sort a vaincus...

Mme KRENNER. — Si! vous avez été bonne... La pauvre, l'héroïque jeune fille n'a plus que vous, maintenant... vous, son amie inséparable qu'elle considère comme sa sœur... Qu'aurait-elle fait sans vous?... Seule, abandonnée, infirme, elle n'aurait pu que mourir... Vous ne l'avez pas voulu... Si! vous avez été bonne ce matin, en lui disant: « Ne pleure pas, va, Jeanne-Marie; je ne te quitterai pas... Je resterai près de toi pour te soigner, pour te consoler... Et je serai toujours ta compagne et ta sœur... »

ODILE, *gênée.* — Ne dites pas cela...

Mme KRENNER. — Si! c'est bien, c'est beau ce que vous avez fait là... Vous êtes prête, venez... Elle vous attend... Il faudra bien que ceux qui restent resserrent les liens étroits qui les unissent déjà... Comme ils s'aimeront mieux encore en évoquant leurs communes détresses... Venez! nous sommes seules, maintenant...

ODILE. — Pas encore... Il reste un groupe...

Mme KRENNER. — Non!...

ODILE. — Vous dites?

Mme KRENNER. — Tous les émigrants sont partis... Le dernier groupe vient de quitter le village...

ODILE, *atterrée.* — Partis!... Partis!... Mais, et moi?... Et moi?... Moi aussi, je pars!...

Mme KRENNER, *stupéfaite.* — Vous partez?...

ODILE. — Je devais me joindre aux derniers... Ils devaient me prendre en passant... Où sont-ils?... Où sont-ils?...

Mme KRENNER, *même jeu.* — Comment, mais alors, votre promesse?... Votre serment, ce matin, de rester près de Jeanne-Marie?..

ODILE. — Oh! taisez-vous... Ne dites rien!...

Mme KRENNER. — Seriez-vous parjure? .. Vous?... C'était donc un affreux mensonge?...

ODILE. — Parjure, moi?... Ah! jamais!... Mais il est de pieux mensonges, des mensonges que dicte le Devoir...

Mme KRENNER. — Quel Devoir?..

ODILE. — Celui de donner aux malheureux, à ceux qui souffrent, un peu de cette illusion qui fait vivre...

Mme KRENNER. — Vivre, pour faire mieux mourir!...

ODILE. — Non! non!... Et d'ailleurs, je n'abandonnerai pas Jeanne-Marie... J'ai de la famille, en France. Aussitôt que j'y serai, nous saurons, elle et moi, prendre d'utiles dispositions pour que la pauvre fille puisse venir nous rejoindre... Et vous, en attendant, vous pourrez en prendre soin...

Mme KRENNER. — En prendre soin, moi?... Oui, je le voudrais... Mais j'étais vieille déjà et cette terrible guerre m'a vieillie plus encore... vieille et épuisée... Je ne vivrai plus longtemps, sans doute!...

ODILE. — Ne dites pas cela...

Mme KRENNER. — Je le sens... Quant à Jeanne-Marie, vous savez bien qu'elle ne voudra, qu'elle ne pourra jamais quitter le pays...

ODILE. — Qui vous le dit?

Mme KRENNER. — Tout!...

ODILE. — Et moi, tout m'en éloigne!... Jamais je ne pourrais supporter la vie qui nous serait faite ici. Vivre, quand le cœur bondit de haine et de révolte, une vie de soumission, de contrainte, sous l'œil inquisiteur, ironique et méfiant du vainqueur... Ah! non! Jamais... jamais!... Tandis que là-bas... Là-bas...

Mme KRENNER. — Comment! c'est vous, vous qui parlez ainsi!... Mais, c'est vrai, vous êtes jeune... la vie s'ouvre devant vous... vous ne songez qu'à votre bonheur!...

ODILE. — Mon bonheur!... Ah! croyez-vous donc qu'on puisse songer à son bonheur quand on a vu tout ce que nous venons de voir, tant de deuils, tant de ruines, tant de sublimes héroïsmes pour n'aboutir qu'à un semblable désastre!.. Peut-on songer à son bonheur lorsque partout autour de soi, on ne voit que détresses, que larmes et douleurs?...

Mme KRENNER. — Alors, pourquoi partir, quand tant de choses sacrées vous retiennent ici?... Quand vous auriez tant de devoirs à y remplir?...

ODILE. — J'en aurai plus là-bas!...

Mme KRENNER. — Songez à vos pauvres parents — bienheureux de n'avoir pas vu cette terrible guerre — et qui dorment leur dernier sommeil, là, dans le vieux cimetière...

ODILE, *touchée.* — Oui, mes parents...

Mme KRENNER. — Ils étaient d'ardents patriotes, ils vous aimaient. Que diraient-ils s'ils vous voyaient abandonner leur tombe sur laquelle, si souvent, vous alliez déposer les pieuses fleurs du souvenir...

ODILE. — Ils diraient : « Le souvenir n'est pas dans les fleurs, mais au fond du cœur... » Ils diraient : « Nous sommes morts Français, nous!... Toi, fuis cette terre qu'on vous vole et profane ! Va, fuis! Et comme nous, vis et meurs Française!...» *(Elle trouve par terre le papier laissé par les émigrants.)*

Mme KRENNER. — Ils vous diraient : Reste!...

ODILE. — Ils me diraient : Fuis!...

Mme KRENNER. — Non : Reste! Ton devoir est ici!

ODILE, *qui vient de lire avidement le billet laisse par les émigrants.* — Et là-bas!... Là-bas!... Tenez! vous voyez bien qu'on m'appelle : *(Elle lit.)* « Mademoiselle Odile, êtes-vous partie?... On l'affirme... Si non, dépêchez-vous... Vous pouvez nous rejoindre... Nous prenons à gauche, la route de Munster. C'est plus court... Hâtez-vous!... En avant ! Vers la France!... Il y a de la bonne besogne à faire là-bas ! »... Vous entendez ; eux aussi : « De la bonne besogne, là-bas! » ..Vous voyez bien qu'on me réclame... Il faut... je dois partir!... *(Allant vers la porte du fond et criant à ceux qui sont loin déjà.)* Attendez-moi!... Attendez-moi!...

Mme KRENNER, *la rejoignant.* — Odile!... Odile!... Quelle folie!... Ils sont partis depuis plus d'une heure; vous ne les rejoindrez jamais...

ODILE. — Je suis jeune... j'ai de bonnes jambes : je courrai...

Mme KRENNER. — Vous ! une femme, seule sur la route, à travers bois, ce soir?... Et vous rencontrerez des patrouilles allemandes, des soldats qui vous braveront, qui manqueront, comme ils savent trop le faire, du respect que tout homme doit à une femme...

ODILE, *révoltée.* — Non! non! Cela jamais!... Je saurai bien me défendre!

Mme KRENNER. — Si vous leur résistez, ces soldats vous tueront...

ODILE. — Eh bien, ils verront comment une Française sait mourir!...

Mme KRENNER, *la retenant.* — Mais c'est de la folie, ma pauvre Odile!... L'heure des sacrifices inutiles est passée... Aujourd'hui, il ne s'agit plus de mourir, mais de vivre...

ODILE. — Oui, pour aller là-bas... Qu'on me procure une voiture, alors!... Trouvez-moi une voiture que je puisse partir et les rejoindre...

Mme KRENNER. — Il n'y en a plus dans le pays.

ODILE. — Trouvez-moi un cheval, seulement!

Mme KRENNER. — Il n'y en a plus... Ceux qui sont partis ont tout emporté... Ceux qui restent ont tout donné à ceux qui s'en vont...

ODILE, *s'écroulant sur une chaise et pleurant.* — Partis!... Partis!... Ils sont partis... me laissant seule ici...

Mme KRENNER. — Non! pas seule... Tant de misères y sont aussi restées... *(Penchée vers elle.)* Non, ne partez pas, Odile! Pourquoi fuir? Vous êtes seule, vous n'êtes pas mariée, vous n'avez pas d'enfants à soustraire à la domination allemande...

ODILE, *redressée sur sa chaise.* — Qui vous dit que je n'en aurai pas?... Mon fiancé a fait la campagne... Prisonnier, il s'est évadé et m'attend en France, de l'autre côté des Vosges... Je n'ai pas d'enfants, mais j'espère en avoir!... J'espère avoir des fils surtout, des fils à qui je raconterai ce que j'ai vu; des fils, en qui, chaque jour, librement, avec tout mon cœur, avec toute la force de mon cœur de Française blessée, j'entretiendrai le culte du souvenir et l'espoir inébranlable en de prochaines revanches!...

Mme KRENNER. — Partout, il y a de l'espoir, ma petite Odile; et c'est celui de la Délivrance qu'il faut entretenir ici... Cette belle, cette noble tâche, à qui incombe-t-elle si ce n'est à vous, notre jeune et vaillante institutrice?...

ODILE, *égarée, infiniment triste et douloureuse.* — Institutrice?... Non! je ne serai plus votre institutrice... Une autre, une Allemande, viendra me remplacer dans ma petite école, dans cette classe où j'ai appris aux petits Alsaciens à balbutier le français, où je leur ai donné le grand amour de la France, de la Patrie, une autre viendra qui leur en donnera la haine, qui leur apprendra à parler la langue barbare et détestée... *(Se levant.)* Oh! non!... Cela, jamais, jamais je ne pourrais le voir, le subir et me taire... Je n'en aurais pas la force...

Mme KRENNER. — A défaut de force, il faut du courage. Partir est de la faiblesse, un peu... Croyez-vous donc qu'il ne faille pas plus de courage pour rester qu'il n'en faut pour partir?... Restez, restez, Odile... Et soyez courageuse...

ODILE, *effondrée.* — On a besoin de moi là-bas...

Mme KRENNER. — Là-bas, la France est grande, même dans le malheur... Elle se relèvera d'elle-même, et rapidement... Restez, ma petite Odile, restez avec nous... Nous, qui sommes ici, c'est ici qu'il faut travailler pour Elle... C'est à vous, notre jeune institutrice française, qu'il appartient de relever ici les courages ébranlés, de faire entrer toute la France dans le cœur des petits Alsaciens!

ODILE. — Mais ici, ancienne institutrice, je serai suspecte, et mon action limitée.

Mme KRENNER. — Vos efforts, votre tâche n'en seront que plus nobles...

ODILE. — C'est une mort lente que vous me proposez!

Mme KRENNER. — Non! c'est la vie!... La vie utile et féconde... L'œuvre est grande, de patriotisme et de charité, que vous avez à accomplir ici... Il y a les petits, ceux qui ne savent pas, ceux qui naîtront, à qui il faudra tout apprendre, et qu'il faudra soustraire, en cachette, à l'influence

de l'éducation allemande, pour qu'ils soient prêts à tendre la main à leurs frères de France, lorsque l'heure en sonnera...

ODILE. — C'est vrai, mais...

Mme KRENNER. — Il y a ceux qui restent... les vieux qui ont tout donné pour la défense de la patrie; les vieux qui lui ont sacrifié le meilleur de leur chair; les vieux qui restent seuls, endeuillés, ruinés : les Moser...

ODILE, *comme hallucinée et répétant machinalement.* — ... Les Moser...

Mme KRENNER, *continuant.* — ... Les Delmann...

ODILE, *même jeu.* — ... Les Delmann...

Mme KRENNER, *même jeu.* — ... Les Flechner et tant d'autres, qui restent seuls... qui ne savent même pas où reposent les restes glorieux de leurs glorieux enfants...

ODILE. — Oui! pauvres gens!...

Mme KRENNER. — Il faut les consoler, ceux-là qui sont condamnés à vivre, désormais, sous le regard hostile du Germain... A défaut de la main filiale, il faut qu'une main amie reste là pour leur fermer les yeux, bientôt, peut-être... Il faut quelqu'un qui reste là pour leur parler, jusqu'à leur dernière heure, de la France et d'espoir... Ah! si j'étais plus jeune!... Si je pouvais vivre longtemps pour remplir cette tâche... Restez, Odile! Vous devez rester... C'est la France qui l'exige...

ODILE, *en proie à une violente lutte intérieure, et murmurant comme en un rêve.* — La France!...

Mme KRENNER. — Et puis, n'avez-vous pas Jeanne-Marie, votre amie, votre sœur?... Cette héroïque enfant, blessée sur le champ de bataille en relevant de pauvres soldats agonisants, souvenez-vous comme elle vous implorait, ce matin, dans sa crainte de vous voir partir... d'être à jamais séparée de vous... Vous, qui avez toujours été accessible aux généreuses pensées, ne lui devez-vous pas aussi la charité de votre présence et de vos soins?... Son héroïsme et ses misères ne méritent-ils pas aussi jusqu'à votre sacrifice?...

ODILE, *même jeu.* — Son héroïsme... La France...

Mme KRENNER. — Il faut rester... Venez la voir.

(On entend au dehors un bruit de pas cadencés et une voix rude qui commande: Ein! Zwei!... Ein! Zwei!...)

ODILE, *effrayée.* — Qu'est-ce cela?

Mme KRENNER, *vivement.* — Rien, rien!...

ODILE. — Oh! ces voix!... Ces voix... cette langue... Jamais je ne pourrai supporter cela... jamais...

Mme KRENNER. — Venez Odile; Jeanne-Marie vous attend... Venez la voir... N'est-elle pas la blessée, et vous la Charité?...

ODILE, *infiniment triste.* — La Charité... *(A ce moment la porte s'ouvre, assez rapide, mais comme, cependant, sous l'influence d'un long effort.)*

ODILE, *effrayée.* — Qui va là?... *(Et Jeanne-Marie paraît, silhouette fantômale, livide et maigre, vêtue de noir; dans l'encadrement de la porte par laquelle on voit descendre, sur la campagne en deuil, le crêpe funèbre de la nuit.)*

ODILE, *figée.* — Elle!...

SCÈNE III

ODILE, Mme KRENNER, JEANNE-MARIE.

JEANNE-MARIE, *poussant un cri de joie en voyant Odile.* — Toi!... Ah! toi, enfin!... Que j'ai eu peur!...

Mme KRENNER, *allant vers elle et la soutenant.* — Ma pauvre enfant! Quelle imprudence!... Sortir ainsi seule, le soir... Vos jambes sont si fragiles encore... Asseyez-vous.. *(Elle la fait asseoir dans un vieux petit fauteuil d'osier.)*

JEANNE-MARIE, *à Odile.* — Ah! viens... Viens m'embrasser, mon amie... ma sœur... *(Odile va l'embrasser et se tient debout près d'elle, comme prise à la fois d'une infinie pitié et d'un trouble profond. Jeanne-Marie reprend:)* Ah! pourquoi tardais-tu tant à venir?... Si vous saviez, si tu savais comme j'ai eu peur, seule, dans cette maison... Le soir tombait, la chambre était vide et froide... J'avais mal... Et dans le silence crépusculaire et sinistre, tout à coup des pas cadencés... des voix que je connais trop bien... Ah! que j'ai eu peur... J'ai cru qu'ils revenaient comme ce fameux soir... Tu sais?... Ah! l'horrible vision!...

Mme KRENNER. — Un peu de fièvre...

ODILE. — Mon amie...

JEANNE-MARIE, *lui prenant la main.* — Ma sœur!... J'ai cru que tout était fini... J'étais seule; je te croyais partie, malgré ta promesse...

Mme KRENNER. — Vous saviez bien qu'elle ne vous quitterait pas.

JEANNE-MARIE. — La nuit provoque tant de terreurs!... J'en tremble encore... *(A Odile.)* Mais c'est passé... Tu es là... je te vois : ça suffit... ça va mieux... *(Elle prend avec effusion le bras d'Odile et le serre fortement contre elle en pleurant.)* Ah! Odile... Odile... Ma sœur... que serais-je devenue sans toi?... Nous parlerons d'eux, n'est-ce pas? souvent... bien souvent...

Mme KRENNER. — Oui, ma petite... Toujours..

ODILE, *profondément émue.* — Mon amie!

JEANNE-MARIE. — Ah! les pauvres!... Comme ils sont morts courageusement... Pourquoi donc la mort n'a-t-elle pas voulu de moi en même temps qu'eux?... Pourquoi m'a-t-elle laissée vivre seule, avec cet horrible souvenir?... Ah! la guerre... la guerre...

Mme KRENNER, *s'empressant près d'elle.* — Calmez-vous...

ODILE, *plus penchée vers elle.* — Mon amie, ma pauvre amie...

Mme KRENNER. — Ma pauvre enfant, vous avez été si héroïque sur le champ de bataille, autour des blessés : soyez courageuse maintenant...

JEANNE-MARIE. — Pourquoi faire?... Il ne me reste plus rien, rien que mes yeux pour pleurer...

Mme KRENNER. — Et de bons amis pour les sécher...

JEANNE-MARIE — Oui, je sais! Vous êtes encore là, toutes les deux... Vous ne me quitterez pas... Vous remplacerez les absents... Ah! redis-moi, Odile! redis-moi que tu ne me quitteras pas... C'est mon seul espoir, et cela me fait tant de bien de te l'entendre dire...

ODILE, *que Mme Krenner encourage du regard.* — Sans doute, mon amie, je ne te quitterai pas...

JEANNE-MARIE, *craintive.* — Comme tu me dis cela !

ODILE. — Non, non, va! Ne tremble pas ! Mais je pense que j'aurais tant à faire en France.. Veux-tu que nous y allions, dis? Le veux-tu?..

JEANNE-MARIE, *tristement.* — Que me demandes-tu là?... Tu sais bien que je ne le pourrais. Mes jambes me font trop souffrir... Les blessures, que leur a faites ce maudit éclat d'obus, ne se guériront peut-être jamais... Je resterai pour toujours infirme...

Mme KRENNER. — Ne dites pas cela ..

JEANNE-MARIE. — Oh ! je le sens bien... Quel mal j'ai eu pour franchir tout à l'heure, les vingt mètres qui me séparaient de toi !...

ODILE. — Ma pauvre amie!

JEANNE-MARIE. — Et puis, vois-tu ? Il y a quelque chose que je ne pourrais jamais quitter... C'est cette petite maison où ils ont vécu si heureux... Cette maison qui était pleine de leur affection réciproque, pleine de leur amour pour leurs enfants et dans laquelle je reste seule avec leurs ombres qui, parfois, me semblent y revenir...

ODILE, *s'agenouillant près d'elle, et tendrement.* — Ma sœur!...

JEANNE-MARIE, *profondément triste.* — Il y a trop de choses qui me retiennent ici : ces champs où mes pauvres frères dorment pour toujours, quelque part, dans un coin... Cet hôpital provisoire, près duquel — sans respect pour la croix rouge qui devait le protéger — ma pauvre maman, infirmière volontaire, est tombée, frappée d'une balle en pleine poitrine... Ce mur, où mon pauvre vieux père est mort, lâchement fusillé parce qu'il avait chez lui une arme chargée... Comment pourrais-je quitter tout cela ?...

UNE VOIX, *au dehors.* — Wer da?... *(Toutes trois se dressent soudain et restent figées dans leurs poses.)*

JEANNE-MARIE. — J'ai peur!

ODILE. — Qu'est-ce?

Mme KRENNER. — Rien, rien!... Le « Qui-vive » d'une sentinelle allemande !... Chut... Taisez-vous... Silence... *(Elle remonte vers la fenêtre.)*

JEANNE-MARIE, *assise, à Odile, à laquelle elle s'accroche désespérément ; à mi-voix.* — Tu ne me quitteras pas, dis ?...

ODILE, *avec une douce pitié.* — Non !

JEANNE-MARIE. — Jamais ?...

ODILE. — Bien sûr...

Mme KRENNER, *non loin de la fenêtre.* — Les Allemands établissent leur poste en face de la maison... Silence...

ODILE, *allant vers la fenêtre.* — Les misérables!...

Mme KRENNER. — Taisez-vous! *(Au dehors, bruits de pas et :)*

UNE VOIX, *rude.* — Ein, zwei... Ein, zwei... Ein, zwei...

JEANNE-MARIE. — Oh! j'ai peur...

Mme KRENNER, *venant à elle.* — Ne craignez rien...

UNE AUTRE VOIX. — Wer da?...

ODILE. — France !...

LA VOIX, *rude.* — Deutschland !...

ODILE, *avec effort, regardant Jeanne-Marie.* — Ya !... *(A mi-voix.)* Charité !... C'est fini... Allemande...

JEANNE-MARIE. — Odile!... Odile !... Mon amie!... Ma sœur!... *(Elle presse dans ses bras Odile infiniment triste.)* Nous nous aimerons bien, tu verras... Tu m'aideras à aller au cimetière, à porter des fleurs sur leur tombe...

ODILE, *s'agenouillant près d'elle, tandis que Mme Krenner, de l'autre côté, est penchée vers Jeanne-Marie.* — Oui, petite sœur...

JEANNE-MARIE, *les yeux gonflés de larmes.* — Pauvre papa... pauvre maman... Nous parlerons d'eux, le soir?...

ODILE. — Oui...

JEANNE-MARIE. — Souvent, dis ?...

ODILE. — Oui, toujours...

JEANNE-MARIE. — Et nous les aimerons bien, n'est-ce pas?... Nous ne les oublierons pas?...

ODILE, *dont la pensée va plus loin.* — Oublier ?... Jamais!... *(Les trois femmes pleurent silencieusement.)*

UNE VOIX, *au dehors.* — Wer da?...

ODILE, *à mi-voix.* — France!... Quand même!...

Mme KRENNER et JEANNE-MARIE. — Oui : « Quand même »!... *(Et le rideau tombe, tandis que les trois femmes s'étreignent en pleurant en silence, et que des voix allemandes se font entendre au dehors.)*

RIDEAU

V. Hyspa



Vincent HYSPA, à la manière cubiste

Dessin de J.-Jacques Roussau.

Encadrement de Nicod.

Le Chansonnier Vincent Hyspa



Cette personnalité chansonnière — et non la moindre, certes ! — atteint aujourd'hui sa majorité. Il y a, en effet, vingt et un ans que Vincent Hyspa se fit entendre pour la première fois dans ses œuvres, au Chat-Noir, au cours d'une goguette dominicale que conduisait Jules Jouy. Celui-ci ayant, selon le rite du « logiz », annoncé « notre bon camarade Vincent Hyspa », le néophyte gagna le fond de la salle, et s'étant placé devant le guignol, face au public, prononça d'une voix caverneuse : *Le Ver Solitaire*. Et, faisant cortège à ce titre — évocateur du succinct *Væ Soli* de Mac-Nab — défilèrent, lugubre doléance, des vers cocasses où chaque phrase provoquait l'esclaffement de l'auditoire. En voici la dernière strophe :

Sans me faire un cheveu, je vivrais bien tranquille;
Mais, voyez-vous, il est toujours quelque imbécile :
Un jour, un vieux savant bêtement me donna
— Et cela pour me perdre aux yeux du populaire
Et se créer un nom — celui de *tænia*.
Oui, je le sais, plus tard, dans un bocal de verre,
Je finirais, — dernière peine de mon cœur —
Sous ce diagnostic : *Maladie de longueur*,
Et, sans avoir connu les baisers de ma mère.
— Je suis le pauvre ver, pauvre ver solitaire.

Cet heureux début fut immédiatement suivi de l'engagement d'Hyspa dans la célèbre « Compagnie » que commandait Rodolphe Salis, et où se distinguait alors, comme chanteur de romances, le compositeur Paul Delmet. L'audition des élégies et des bluettes que celui-ci mettait en musique éveilla chez Hyspa l'esprit parodiste à quoi l'on doit la joyeuse éclosion d'abracadabrantes fantaisies, telles que *Le Noyau qui ne passe pas, Petite Brunette aux yeux doux, Tout simplement, Le Vieux Mendigot*, etc.

Et ce n'était pas un mince plaisir que d'ouïr, immédiatement après le romancier baryton, le parodiste dont l'organe grave s'assouplissait aimablement, de façon à ne point meurtrir la mélodie, dont les nuances étaient par lui respectées et exactement rendues.

En même temps, Hyspa cultiva la satire politique, non point la satire cinglante à la manière de Jacques Ferny, mais la blague « chineuse » sans prétention, avec le souci seulement d'amuser, en caricaturant les événements et les gens, dont il semble, au vrai, se moquer comme de son premier lange. Le fond chez lui est peut-être pessimiste, mais il ne lui importe point de le manifester, par crainte de l'inutile fatigue, bien certainement.

En dehors des plaisanteries burlesques que lui suggèrent les êtres et les faits, ils lui demeurent parfaitement indifférents.

Voyez de quelle façon il clôt son récit de la *Visite Impériale :*

L'impératric', l'emp'reur, la grand' dussèche,
Nicolas, Alexandra
Et la petite Olga,
Le chien Lofki et leur nourrice sèche
Sont venus ici,
J'sais pas pourquoi, mais... Vive la Russi' !

Il chante les guêtres de Félix Faure, la sobriété de la reine Victoria, le désintéressement de la Russie, le chapeau d'Emile Loubet, la pingrerie et le ventre de Fallières avec la même gaieté bonenfant. A la seconde visite du tzar, il constate que la famille impériale est revenue « nous serrer la cuillère », et il conclut :

Ce serait charmant,
Si la cuiller n'était pas en argent !

Ecoutez quelles phrases, il prête à Fallières lors de la revue que l'ex-président passa à Bétheny :

« J'arrive au champ d'aviation ;
V'là qu'on me fait une ovation :
C'était inexplicable !
Je me dis : « Tu perds la raison ! »
On m'avait (quelle confusion !)
Pris pour un dirigeable.

« J'ai vu voler des tas de gens
Sur des biplans, des monoplans,
Rataplan, tire lire !
Mais ce que j'n'ai pas vu voler,
C'est mon portemonnai' brev'té
En peau d'andouill' de Vire.

Il contenait quarante sous,
Un Saint-Antoine de Padou'
Et la clé de ma malle,
Cadeau de l'oncle Marius,
Ma malle avec du poil dessus,
Du poil de cochon mâle.

« Ma bourgeois', quand je suis entré,
Vous parlez qu'ell' m'a engueulé
Sans perdre le sourire !
Ell' m'a mêm' traité d'fainéant...
C'est vrai que je suis président.
Qu'est c'que j'pouvais lui dire ?

Il se complaît à dévoiler les laideurs quelles qu'elles soient et où qu'elles se trouvent, morales ou physiques. Au moment où périt Consul, ce singe savant qu'on exhibait aux Folies-Bergère, il écrivit des *Consolations à Joseph* (sous-entendez: Reinach) *sur la mort de Consul.* J'en détache ces quelques passages.

La nuit où retentit comme un coup de tonnerre
La nouvelle qui mit en deuil toute la terre
« Consul se meurt ! Consul est mort ! et embaumé ! »
On entendit pleurer Joseph-le-Bien-Aimé ;
. . . .

Il se désolait donc comme une Madeleine,
Lorsqu'une voix sortant de l'ombre tout à coup
Lui dit : « Mon vieux Joseph, tu l'aimais donc beaucoup?
Et pourquoi ? » Secouant sa crinière d'ébène,
Joseph le-Bien-Aimé répondit : « Et pourquoi ?...
Parce que c'était lui..., parce que c'était moi. »
. . . .

« Mais il te reste encor quelques amis sincères,
Et le doux Melcassé qui, loin de nos ébats,
Ne reste pas assez étranger aux affaires,
T'est-il pas aussi cher et ne le vaut-il pas ? »

Alors, un sombre éclair traversant ses prunelles,
Joseph-le-Bien-Aimé, de ses lèvres jumelles
Répondit : « Melcassé ! Si Melcassé le vaut !
Melcassé qui pâlit au nom de Marengo !
Certe, ils avaient tous deux cette beauté sévère
Qui faisait dire en les voyant : « Ils font la paire. »
Mais tandis que l'un d'eux, prodigue, fou charmant,
Brûlant, la fleur du rire aux lèvres, l'existence,
Semblait porter en lui, moderne don Juan,
L'âme voluptueuse et rare de Byzance ;
L'autre — par sa Grandeur au rivage attaché —
L'autre était un Consul sans joie et sans péché.
Comme une rose éclose une autre rose égale
En éclat, en fraîcheur, en gracieux contour,
Mais n'en possède pas le doux parfum d'amour,
Ainsi ce Melcassé, de Consul a la balle.
Pour en être un portrait fidèle et ressemblant
Il ne lui manque, ô doux parfum ! que de l'argent. »

Alors, devant ces mots qui la trouvaient sans armes,
La voix rentra dans l'ombre où tout est confondu,
Laissant Joseph continuer de fondre en larmes,
Si bien qu'en ce moment il doit être fondu.

A l'époque des inondations qui dévastèrent la banlieue parisienne, il écrivit *Le Don Emile Loubet*, que nous publiâmes et dont voici les principaux couplets :

M'sieu Loubet n'avait qu'un riflard,
Qu'il avait payé deux dollars,
Dans un bazar d'Montélimar,
Et qui s'ouvrait toujours trop tard.
Bien qu'il n'eut plus que trois baleines
Et qu'il ne battit que d'une aine,
Pour les victim's d'l'Inondation
Il l'a vendu quarante ronds.

M'sieu Loubet n'avait qu'un habit
Qu'il ne quittait que le lundi,
Le lundi on lui donnait l'pli
Et M'sieur Loubet restait au lit.
Il l'a vendu, mais il lui reste
De la Présidence, une veste.
« Bah ! dit-il, j'n'ai plus d'position,
Je peux bien aller en veston. »

M'sieu Loubet n'avait qu'un gibus
Accordéon, genre Guguss',
Il l'vendit au marché aux puc's...
Ah ! qu'ce gibus avait de jus !
En le vendant cinquant' centimes
A quelque acheteur magnanime,
Il s'dit : « J'mettrai un chapeau mou
Qui n'se caboss'ra pas du tout. »

Bref Loubet en se dépouillant
A pu réunir deux cents francs.
Il pouvait les garder, pourtant
Il les a donnés royal'ment,
Sa famille aussitôt le dire :
Nous allons le faire interdire.
Car il aurait vendu sa peau,
Mais il n'a pas trouvé d'gogo.

Enfin, savez-vous ce qu'on dit ?
On dit que Loubet est réduit,
Pour rattraper ses dix louis,
A fair' des ménag's à bas prix.
Aux personnes compatissantes,
Je rappell' qu'il habit' ru' Dante,
Et j'demand' que la Républiqu'
L'inscrive à l'Assistanc' publiqu'.

La fausse simplicité démocratique de nos dirigeants lui inspire, touchant leur régime gastronomique, des charges amusantes au possible. Il nous fait assister à un repas élyséen en l'honneur de Nicolas II.

Le soir, dîner avec tout l'ministère :
Et lorsque l'on servit
Les tomat's farci's,
Monsieur Waldeck, levant avec mystère
L'pouce et les quat' doigts,
Dit au garçon : Garçon, très peu pour moi !
Le président, enn'mi de l'abstinence,
Dit au tzar : « Eh ! mon gros !
Encor un peu d' veau ?
— Merci, dit l'autr', j'ai trop dur' souvenance
Qu'au voyage dernier
Je n'avais pas le temps de digérer. »

Lorsque le ménage Fallières se rend au-devant des souverains de Belgique, la présidente est inquiète : elle ne peut attendre la fin de la réception et s'esquive en disant à Mollard :

Il faut que je rentr' surveiller l'gigot.

Et voilà les hôtes royaux à l'Elysée, dans l'intimité de la famille présidentielle :

Lorsque le ménage Albert
Pénétra chez les Fallières,
La soupe aux haricots verts
Fumait dans la grand' soupière.
« A tabl' ! » dit Armand : « j'ai un' de ces dents... !
La soup' sera bonn' », fit-il en s'grattant.

. . . .

C'était un plaisir d'ouïr
Broyer les royal's mâchoires ;
Quand Albert se mit à dir' :
« Dieu ! qu'ell's sont bien cuit's ces poires.
Vers la Président', s'tournant gentiment :
Madam', je vous en fais mon compliment. »
Et Madame Armand dit : « J'vous remerci',
Reprenez-en donc, Sir', revenez-y !
« Reprenez-en donc, pour finir vot' pain !
Si, si ! car demain, ça n'vaudrait plus rien. »

Quand tout fut vidé, rincé,
Les invités ordinaires
Et leurs gracieus's majestés
Prirent congé de Fallières.
Quand il s'trouva seul avec sa moitié,
Embrassant de l'œil la salle à manger,
Il dit : « Si demain, tu crois déjeuner
« Avec ce qui rest', bien tu peux t'fouiller !
« Vois, ils ont mangé mêm' les cure-dents !
Heureus'ment qu'ceux-là servaient d'puis longtemps ! »

Hyspa emploie volontiers le calembour et l'à-peu-près, ce qui établit les analogies les plus curieuses et les plus inattendues. Parle-t-il de la tenue réséda ? Son soldat vert se sent devenir un « vert galant » mais se plaint d'être d'un « vert trop solitaire ». A propos de la falsification du lait, il nous apprend que son médecin l'a mis au régime lacté ; et, comme il n'a pu nulle part trouver de lait pur, il se résout à s'en fabriquer lui-même.

Hier, mon pharmacien, obligeant à l'extrême,
Me dit : « On n'vous voit plus. Et ce régim' lacté ?
— Ah ! lui dis-je, monsieur ! je fais mon lait moi-même.
Ainsi je suis bien sûr qu'il n'est pas fabriqué. »
Levant les bras au ciel,
Mon marchand d'analyses
Dit : « Vot' lait, cett' bêtise,
Doit être artificiel !... »
J'ai dit au pharmacien : « Je prends du lait de poule :
C'est le plus naturel. »

Dites par l'auteur ces cocasseries semblent colossales et déchaînent des tempêtes d'hilarité.

L'œuvre d'Hyspa contient, outre ces amusants couplets, des sonnets et ballades. Mais comme l'auteur « n'aime pas être embêté » et que toute règle l'embête, il néglige le plus souvent celles qui doivent présider à la formation de ces poèmes spéciaux, de même qu'il dédaigne la consonne d'appui, se moque de la césure et hospitalise l'hiatus. Néanmoins, ces imperfections sont voulues, cherchées même, car elles sont nécessaires à la drôlerie que le poète s'est proposé d'atteindre et qu'il dépasse toujours.

En attendant qu'il nous donne des sonnets sur Poincaré, je citerai le dernier qu'il écrivit sur Fallières, de la « grâce » de qui il sut tirer tout ce qu'elle comporte de commun ou de grotesque. Il est presque régulier ; le voici :

FALLIÈRES

se promène au jardin potager

SONNET

Le flageolet soupire, ému, sur Son passage ;
Le céleri Lui fait les honneurs de son pied ;
La chicorée amère, indomptable et sauvage,
Défait pour Lui ses papillottes de papier ;

L'humble feuille de chou Lui chuchote un hommage
Que pourrait bien signer le plus grand gazetier ;
Comme s'ils Lui tressaient les couronnes d'usage,
Vers Son front sont penchés les rameaux du laurier ;

Le bouton du rosier guettant sa boutonnière,
Vrai bouton enragé, s'ouvre pour mieux Le voir ;
L'asperge reconnaît Ses bottes : encensoirs !

Afin de le garder de la chaleur solaire,
L'hélianthe orgueilleux, appelé tournesol,
Lui tend l'ombre d'azur de son gai parasol.

En dehors de ses monologues, chansons, parodies et poèmes, l'auteur de *La Visite impériale* a écrit toute une série de plaisantes études pour le journal *Les Quat'-z-Arts*, sous le titre *Ecole Normale*. Voici de quelle façon il y dépeint ses confrères :

ÉCOLE NORMALE

Ornithologie Sacrée

LE CHANSONNIER

Le Chansonnier qui jusqu'à ce jour avait échappé au microscope de la science et à l'analyse des psychologues, le Chansonnier, messieurs, n'est qu'une espèce d'animal comme vous et moi...

...Bipède, omnivore, aptère, rarement brachyptère, cet animal jouit cependant d'un ignoble caractère — *genus irritabile vatum* — d'un caractère irritable, d'un tout petit caractère, enfin, disons-le, messieurs, d'un caractère d'imprimerie.

...Il est presque admis aujourd'hui qu'en général le Chansonnier laisse pousser ses cheveux ; s'il n'a pas de cheveux, il laisse pousser sa barbe, et s'il n'a pas de barbe, messieurs, il laisse pousser sa redingote.

D'après nos observations, nous savons qu'on ne le voit que la nuit ; nous pouvons donc le classer tout de suite parmi les Nocturnes, et affirmer que, pendant le jour, le Chansonnier cache sa vie comme Lesage, Richer et Cie.

Mais que fait-il dans son antre, dans sa tanière ? direz-vous.

Ce qu'il fait, messieurs ? Que voulez-vous qu'il fasse ? il compose, il décompose, c'est-à-dire qu'il s'applique à mettre en vers toutes les proses de la vie, ou tout au moins, nous aimons à le supposer, — et c'est bien notre droit. — Telle est, à peu près, la vie diurne de ce lépidoptère que Jean La Fontaine aurait compté parmi les animaux malades de la teste.

Sur le coup de neuf heures et demie du soir, lorsque Montmartre a fait ample moisson de lampes électriques, le chansonnier sort de son aire.

Tel un papillon qui aurait l'âme d'une pie, il s'abat sur les concerts et les cabarets lumineux, attiré par ce vil métal : la Saucisse ; la Saucisse, messieurs, le seul lien capable de l'attacher à ces ménageries humaines, où on le présente au public sous une apparence de liberté.

On le rencontre généralement par bandes dans ces sortes de ménageries ; citons en passant et seulement pour mémoire, les Maigres Chanteurs de la Butte.

Dans ces cabarets, messieurs, nous trouvons le chansonnier, trônant, pareil à un demi-dieu, dans la gloire

des fumées (ou les fumées de la gloire, on ne sait pas bien) parmi les floraisons de bière blonde et de prunes à l'eau-de-vie, et toujours chantant comme un oiseau sur les planches.

Muni d'une voix de salon ou de salle à manger, il n'a que deux manières de chanter : immobile, les mains enfouies, à l'instar de la sarigue, dans des espèces de sacs, ou bien, le corps en ébullition et les bras, tristes moignons de pingouin, dans une fiévreuse agitation.

Mais, ces mains en délire, pas plus que ces mains dissimulées, ne peuvent tromper le patient naturaliste, qui finit toujours par reconnaître si ce vertébré est palmé ou non, en sondant simplement sa boutonnière.

Le Chansonnier varie à l'infini : autant de plumages, autant de ramages.

...Signe particulier : chaque Chansonnier, à quelque genre qu'il appartienne, est toujours celui qui a le plus de talent.

Avec une égale étrangeté, il a traité ainsi les sujets les plus divers : le veau, l'hippocampe, l'éponge, la baleine, la demoiselle, la Suisse, le nez, le lapin, le pantalon -- que sais-je encore ? Comme il est regrettable, à présent que la collection du journal *Les Quat'-z-Arts* est aussi rare à découvrir qu'un juif désintéressé, que ce brave Hyspa ne trouve pas le temps de réunir en volume ces étonnantes extravagances ! C'est bien du rire — et du meilleur — que nous y perdons.

Dans la préface qu'il écrivit pour *Chansons d'Humour*, s'adressant à l'auteur, M. Maurice Donnay dit :

Vous êtes né dans une ville latine, au pied d'une tour sarrasine, non loin de la mer violette, à Narbonne (Aude). Les abeilles de ce département élaborent un miel savoureux, rival du miel de l'Attique, ce qui justifie cette locution : « Aude-toi de là que je m'Hymette. » Je vous fais toutes mes excuses, mais je viens de relire vos petits poèmes, et cette lecture a réveillé l'A-peu-près que je croyais mort et qui n'était qu'endormi.

C'est donc à Narbonne que revient l'honneur d'avoir vu naître Vincent Hyspa, en l'an 1865. L'antique cité n'accueillit point avec l'enthousiasme qu'il aurait fallu cette heureuse venue ; mais Vincent ne lui en tient pas rigueur. Au contraire, malgré vingt-sept ans de vie parisienne, il conserve comme un précieux don l'accent que lui confia sa ville natale et qui le fit surnommer, dès sa première audition au Chat-Noir, « Hyspa, le bon Belge ».

Lorsqu'il vint à Paris, en 1887, c'était pour faire son droit. Mais il le fit de travers, si bien qu'au lieu de se rendre Place du Panthéon, il aboutit par des chemins détournés à la Rapée, où il se fit engager, en qualité de pointeur, chez un marchand de bois en gros. Le voisinage des planches lui donna le goût du tremplin qui l'incita à se présenter au Chat-Noir — où, d'ailleurs, on disait ses vers debout à même le parquet. J'ai dit comment il y fut accueilli.

Quand Salis et Jules Jouy se brouillèrent — — pour des raisons qu'il serait oiseux d'exposer ici — Hyspa suivit ce dernier qui ouvrit, rue Fontaine, un établissement mixte, plus cabaret cependant que café concert, à l'enseigne des Décadents, Il passa ensuite au Chien-Noir, aux Quat'-z-Arts, à la Purée où trônait Eugénie Buffet, au Tréteau-de-Tabarin, à la Boîte-à-Fursy, aux Noctambules, au Carillon, partout enfin où l'on entend des chansonniers et des poètes. Il lui est arrivé souvent, et il lui arrive encore aujourd'hui de « faire » deux et trois établissements dans la même soirée. Ce surmenage le fatigue beaucoup ; et c'est un impérieux besoin chez lui, lorsque la saison est finie, d'aller durant quelques semaines se refaire à l'air vivifiant de ses chères Pyrénées. En 1909, il prit avec Montoya la direction des Quat'-z-Arts ; mais les tracas administratifs l'obsédèrent. Il rompit bientôt l'association et regagna sa place dans le rang.

La façon de dire d'Hyspa lui est tout à fait personnelle et ceux qui la veulent imiter, quel que soit leur talent, y parviennent difficilement. La voix est grave, mais elle sait s'élever lorsque l'exigent les nuances de la mélodie choisie. La diction est simple et l'accent méridional, qui n'a pu disparaître entièrement, la sert à souhait; parfois, lorsque ce sont les personnages qui parlent par l'organe de l'auteur, elle se fait sèche et cassante; et l'effet est on ne peut plus amusant.

Au physique, Vincent Hyspa est de taille moyenne, sa physionomie est un peu celle d'un mandarin barbu, joyeux et malin. Les yeux sont bridés et rieurs, mais la bouche a le sourire en dedans. Il garde devant le public une impassibilité parfaite ; s'arrêtant lorsque l'hilarité de l'auditoire est trop bruyante, il la laisse se manifester tout entière et ne reprend le débit que lorsqu'elle est près de tomber. Il dit ou chante ordinairement les mains dans les poches, se retire sans la moindre salutation et, sur le rappel du public, revient d'un pas tranquille et las ; puis il se passe les doigts sur l'œil droit, attend qu'on lui réclame la chanson qu'il sait d'avance devoir lui être demandée et... en chante une autre.

A la ville, il conserve le même humour dont il fait preuve en face des spectateurs. Un soir, au sortir du cabaret des Noctambules, en compagnie de son confrère Lucien Boyer, il arrête un fiacre sur le boulevard Saint-Michel. Boyer remarque la pauvreté de l'attelage et l'état piteux de la misérable haridelle dont les naseaux touchent les genoux.

— C'est un fier Sicambre ! dit Hyspa, d'une voix tranquille et caverneuse.

Et il monte dans la voiture.

Un soir, qu'après le spectacle, nous regagnions ensemble nos pénates, au lieu de franchir avec moi la Butte, il me quitta à mi-côte.

— Tu ne rentres pas chez toi? interrogeai-je.

— Si, répondit-il. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je croyais que tu demeurais rue Caulaincourt.

— Oui. Mais, j'ai déménagé. Tu sais que je n'étais pas très bien cet hiver; alors, le médecin m'a recommandé l'air des sapins. J'ai suivi son conseil; et je suis allé me loger place des Abbesses, où il y a une station de fiacres.

Souhaitons donc, pour la bonne gaieté française, que l'air de ces « sapins » nous conserve longtemps à Montmartre ce spirituel humoriste et ce brave camarade.
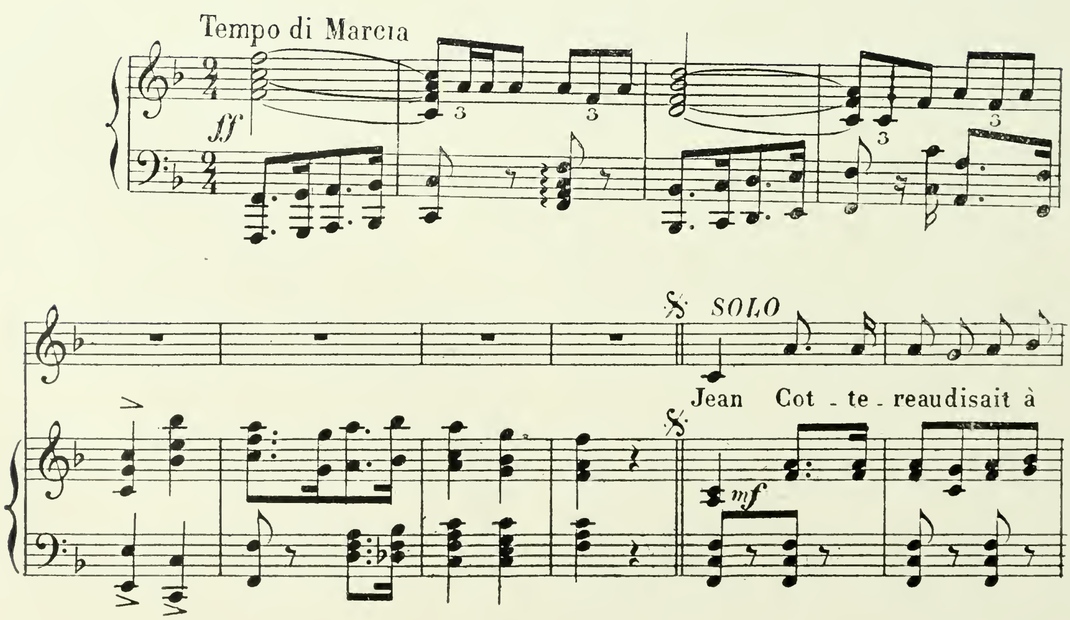
Léon de Bercy.
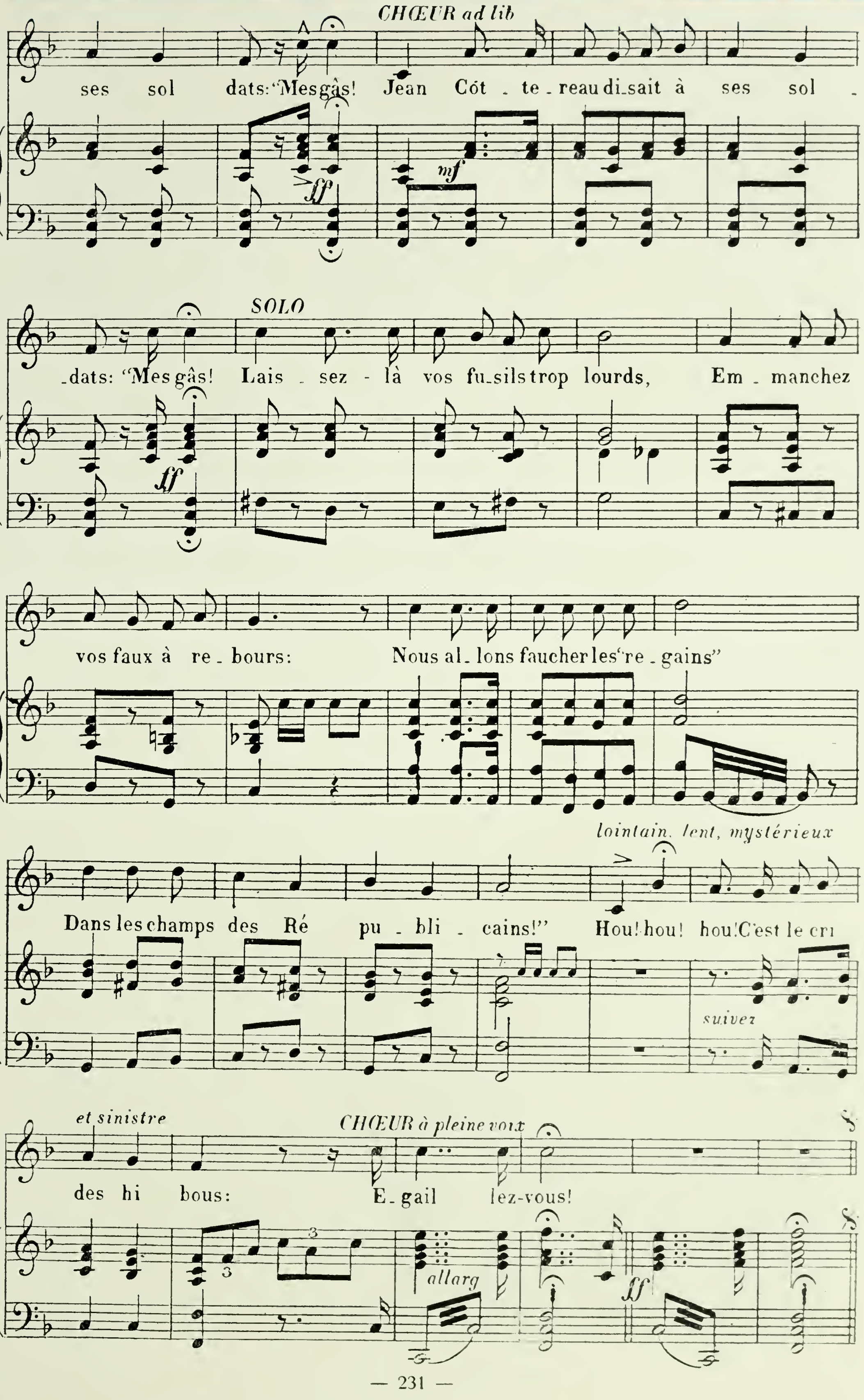


CHANSONS DE "LA FLEUR DE LYS" (1793)

JEAN COTTEREAU

Chanson par Théodore BOTREL



Ondet, éditeur, 83, faub St-Denis. Paris


CHŒUR ad lib
ses sol dats: "Mes gâs! Jean Côt_te_reau di_sait à ses sol_
mf
ff
SOLO
_dats: "Mes gâs! Lais_sez_là vos fu_sils trop lourds, Em_manchez
ff
vos faux à re_bours: Nous al_lons faucher les "re_gains"
lointain, lent, mystérieux
Dans les champs des Ré pu_bli_cains!" Hou! hou! hou! C'est le cri
suivez
et sinistre
CHŒUR à pleine voix
des hi bous: E_gail lez-vous!
allarg
ff

II

Jean Cottereau disait à ses soldats :
« Mes gâs !
Avez-vous soif ? Avez-vous faim ?
Dieu vous envoie un souper fin :
Buvez la pluie, humez le vent,
Serrez la boucle et en avant ! »
Hou ! hou ! hou !
C'est le cri des hibous !
Egaillez-vous !

III

Jean Cottereau disait à ses soldats :
« Mes gâs !
Vous regrettez, me dites-vous,
Le son des cloches de chez nous ?
Pour Dieu ! que vous faut-il de plus ?
Le canon sonne l'Angélus ! »
Hou ! hou ! hou !
C'est le cri des hibous !
Egaillez-vous !

IV

Jean Cottereau disait à ses soldats :
« Mes gâs !
Ne tirez jamais sur un « Bleu »
En train de prier le bon Dieu :
Au lieu d'aller chez les maudits,
Il irait droit en Paradis ! »
Hou ! hou ! hou !
C'est le cri des hibous !
Egaillez-vous !

V

Jean Cottereau disait à ses soldats :
« Mes gâs !
Puisque l'on n'a plus de sabots,
Allons chercher ceux des « pataude »...
Tant mieux, s'ils sont Quatre contre Un :
Nous aurons huit sabots chacun !...
Hou ! hou ! hou !
C'est le cri des hibous !
Egaillez-vous !

VI

Jean Cottereau disait à ses soldats :
« Mes gâs !
Les « Bleus » m'ont fait le beau cadeau
De sept, huit balles dans la peau :
Encor deux ou trois, s'il leur plaît,
Que je m'en fasse un chapelet !... »
Hou ! hou ! hou !
C'est le cri des hibous !
Egaillez-vous !

VII

Jean Cottereau disait à ses soldats :
« Mes gâs !
Laissez les femmes pleurnicher
Et courez vite me venger !
Vivez et mourez comme moi,
Pour votre Dieu pour votre Roi ! »
Hou ! hou ! hou !
Les « Bleus » viennent sur nous !
Egaillez-vous !!!
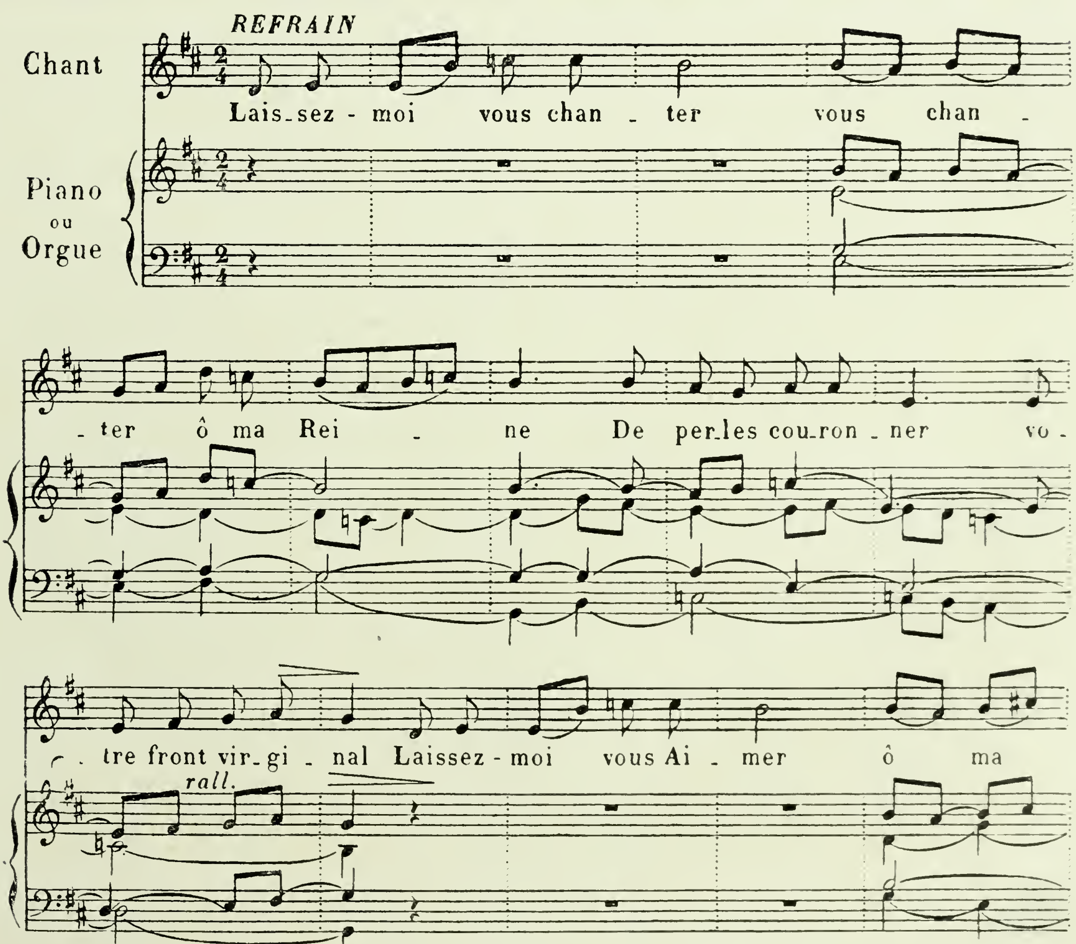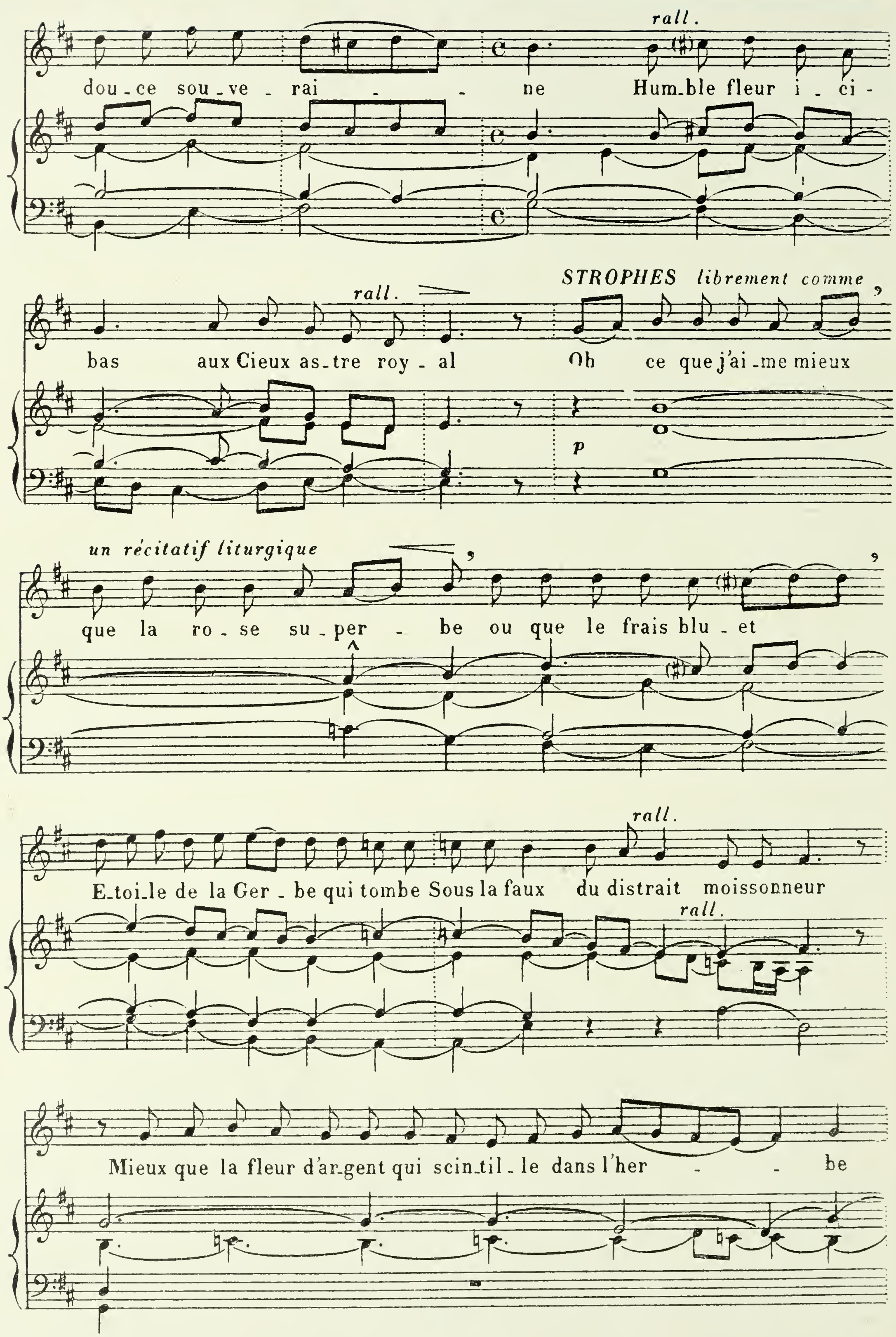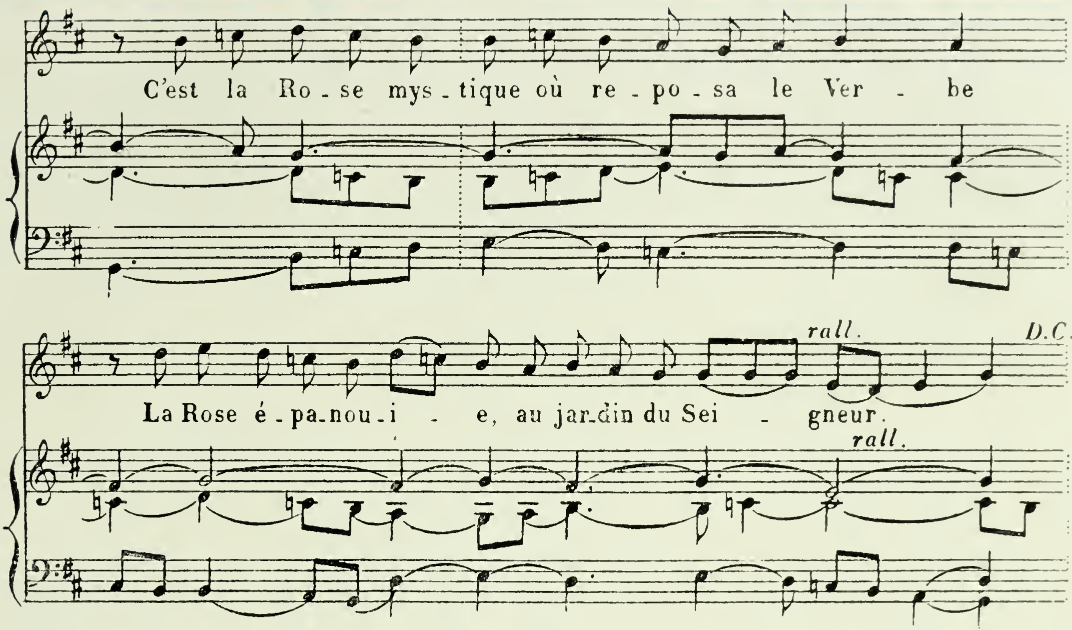




Fête
de
L'Assomption

Paroles de l'Abbé PINÇON

Musique de l'Abbé BRUNEAU




rall.
douce souveraine Humble fleur ici-
STROPHES librement comme
rall.
bas aux Cieux astre royal Oh ce que j'aime mieux
p
un récitatif liturgique
que la rose superbe ou que le frais bluet
rall.
Etoile de la Gerbe qui tombe Sous la faux du distrait moissonneur
rall.
Mieux que la fleur d'argent qui scintille dans l'herbe



II

Plus que l'écrin des nuits vous êtes pure et belle,
Etoile dont l'éclat fait pâlir l'étincelle
Qui met ses diamants au manteau du Ciel bleu,
En nimbe autour de vous toute gloire ruisselle:
Vous êtes le joyau de la Cour Eternelle,
Aube du jour sans fin, perle du front de Dieu.

III

Quand tout va s'écroulant comme un palais de sable,
Vous aviez, pour rester la ville inattaquable,
Le bouclier divin de la sainte pudeur.
Salut, ô femme forte, ô Vierge vénérable,
Vous avez de la tour, la force inexpugnable,
De l'ivoire poli l'éclatante candeur.

IV

Quand je vois le beau lis dans l'herbe diaprée,
Je rêve en regardant, de sa coupe nacrée
La blancheur transparente où tremble un pistil d'or,
Je rêve à la beauté de la Vierge Sacrée,
Je rêve à vous Marie, ô Mère Vénérée,
Si blanche, avec l'Enfant qui dans vos bras s'endort.

V

Vous êtes l'aube d'or dont la douce lumière,
Vierge, sur bien des fronts courbés dans la poussière,
Fit rayonner l'espoir du pardon paternel,
Sécha les pleurs brûlants sous plus d'une paupière,
Fit vibrer dans les cœurs l'hymne de la prière,
Pour chanter le lever du soleil éternel!

VI

Vous avez la fraîcheur de l'onde immaculée,
O Vierge, vous avez la blancheur étoilée
Que le Ciel dans les flots allume chaque soir,
La mer, que de ses feux la nuit a constellée,
La mer pâlit devant votre âme ensoleillée,
Du Soleil de Justice éblouissant miroir!

VII
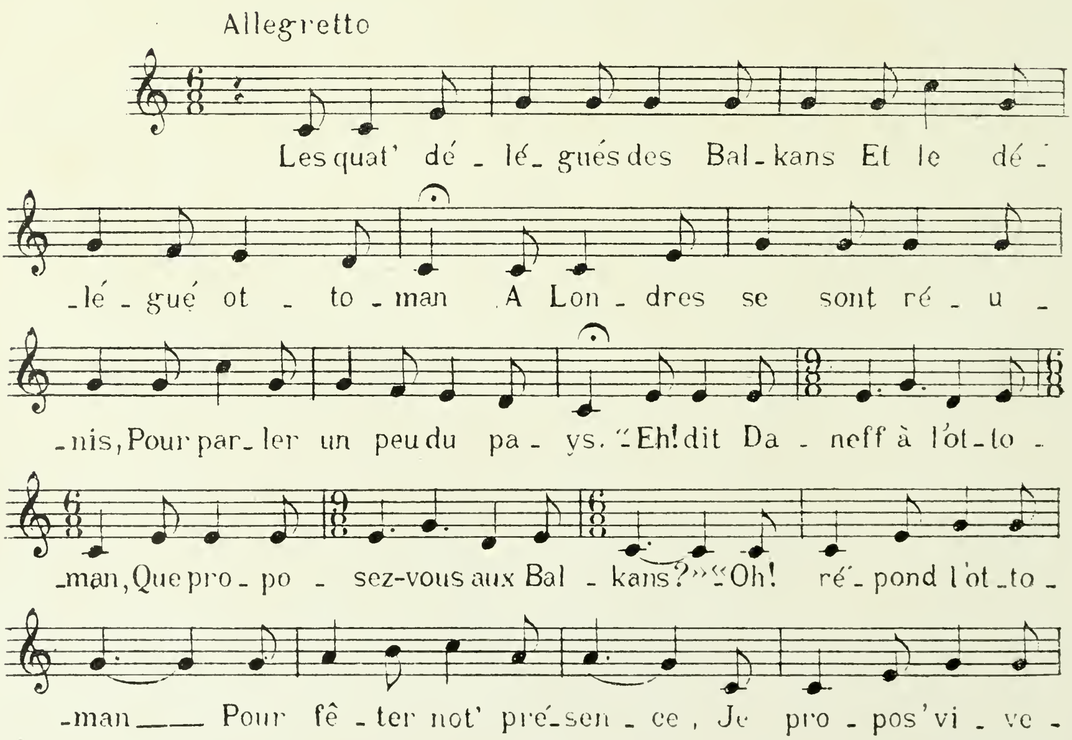
Quand des vierges du Ciel le lumineux cortège
Groupe ses blancs essaims autour du trône où siège
De vos saintes grandeurs la haute royauté,
Vous avez du Liban que la tempête assiège,
Dont le front resplendit sous sa tiare de neige,
Vierge, le pur éclat, Reine, la Majesté!
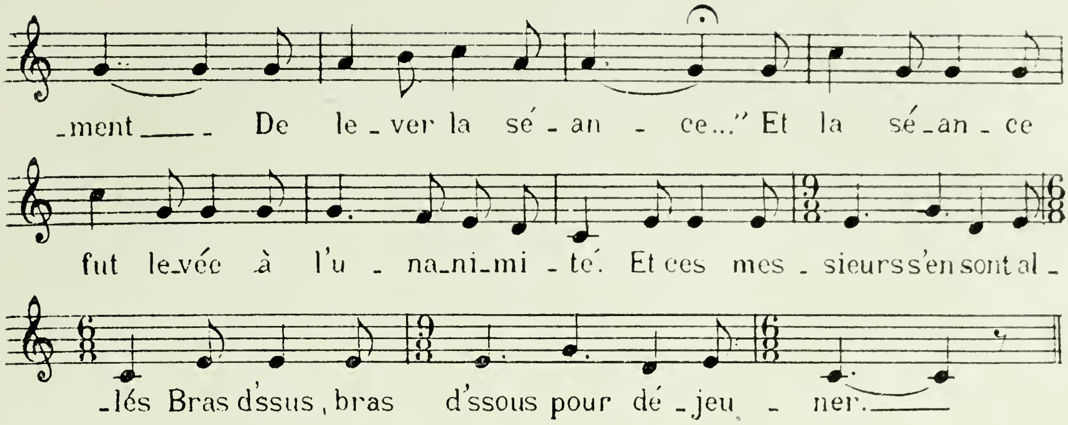


Les Pourparlers Turco-Balkaniques

Paroles de VINCENT HYSPA

Sur un air populaire arrangé par F. BONNAMY et V. HYSPA





II

Le lend'main su' l'coup de midi
Ces messieurs étaient réunis.
« Eh ! dit Daneff à l'Ottoman,
Que nous offrez-vous pour l'instant ? »
L'Ottoman répond aussitôt :
« Personnell'ment, j'off' l'apéro...
Le reste je m'en f...iche,
Ce n'est pas mon affaire,
Je vais écrir' chez nous
Pour savoir c'qu'il faut faire... »
Et la séance fut levée à l'unanimité.
Et ces messieurs s'en sont allés
Bras d'ssus bras d'ssous pour déjeuner.

III

Le lend'main su' l'coup de midi
Ces messieurs étaient réunis.
« Avez-vous, dit Daneff tout doux,
Reçu des nouvell's de chez vous ?
« Mais oui, lui répond l'Ottoman,
J'en ai reçu colossal'ment...
Oui mais, quel sale coup !
Je peux bien vous le dire...
J'y ai rien compris du tout :
Je vais leur re-écrire... »
Et la séance fut levée à l'unanimité.
Et ces messieurs s'en sont allés
Bras d'ssus bras d'ssous pour déjeuner.

IV

Le lend'main su' l'coup de midi
Ces messieurs étaient réunis.
« Eh bien, dit Daneff, cett' fois-ci
Voyons ce que dit la Turqui'... »
Ell' dit que ça n'va pas du tout
Lui répond l'Ottoman... et vous ?
Moi ça va bien, mon vieux,
Dit Daneff, mais je pense
Qu'ça irait encor mieux
Si on l'vait la séance.
Et la séance fut levée à l'unanimité.
Et ces messieurs s'en sont allés
Bras d'ssus bras d'ssous pour déjeuner.

V

Le lend'main su' l'coup de midi
Ces messieurs étaient réunis.
Eh bien, dit Daneff, aujourd'hui
Que nous propose la Turqui' ?
Et l'Ottoman lui répond : Mais
Ell' propose qu'on lui fich' la paix.
Du moment qu'vous m'parlez
Poliment, c'est aut' chose,
J'suspends les pourparlers,
Dit Daneff... Ça repose.
Et la séance fut levée à l'unanimité.
Et ces messieurs s'en sont allés
Bras d'ssus bras d'ssous pour déjeuner



I



Quant à Paris, on n'peut plus vivre
Parc' qu'il y fait beaucoup trop chaud,
Dans toutes les gar's, on délivre
Des billets pour le bord de l'eau.
Et le Parisien
Dit en prenant l'sien :
« A quelle heur' donc qu'il part l'express...e
Que je le prenne incontinent,
Pour filer en grande vitesse,
Tout là-bas, au pays normand ? »



II

Or, il fait un voyage atroce,
Dans un vieux sal' compartiment,
Où ça sent l'ail et puis les gosses,
Où y a du soleil et du vent.
Mais le voyageur
Cri' de tout son cœur :
« Qu'est-c'que tout ça peut bien nous faire
Supportons tout stoïquement :
Tout à l'heur' nous aurons l'grand air...e,
Tout là-bas, au pays normand. »

III

En arrivant, on lui présente
Un tas de bois, de cuir, de tout :
C'est sa malle qu'est blessée au ventre,
Et son sac en tout petits bouts.
Alors, le baigneur
Dit avec bonheur :
« Au moins, ça va m'fair' de l'ouvrage,
Afin de tuer un peu l'temps,
Je raccommod'rai mes bagages,
Tout là-bas, au pays normand. »





IV

Alors, le Parisien décide
Un vieux pêcheur à lui céder,
Pour quelques louis, sa chambre humide,
Sa paillasse et son oreiller :
Ah ! dit l'vieux grigou
En palpant les sous :
« Je serons bien mieux à notre aise,
Dans ma barque, ainsi qu'au bon temps ;
J'y trouv'rons toujours moins d'punaises
Qu'dans not' lit du pays normand. »

V

Muni d'un gros tas d'ustensiles,
Qu'avant partir il a ach'té
Au Bazar de l'Hôtel-de-Ville,
Le Parisien va pour pêcher.
Mais les paysans
Lui dis'nt en riant :
« Pour avoir du poisson à c't'heure,
Faut l'espérer 'cor un moment :
L'train d'Paris est en r'tard d'une heure,
Qui l'apporte au pays normand. »

VI

Quand il est là depuis trois s'maines,
On ne le r'connaît plus du tout,
Il a la peau comm' de l'ébène,
Et des taches de rousseur partout.
Mais lui, très content,
Dit en se r'gardant:
Avec cett' couleur de réglisse,
J'ai l'air d'un loup d'mer à présent;
Faut' êtr' fait comm' du pain d'épice,
Quand on r'vient du pays normand.

VII

Au bout d'un mois, il fait ses malles
Et s'apprête à r'gagner Paris,
En remportant dans son ling' sale,
Des cailloux pour tous ses amis.
Il s'coue son mouchoir,
En disant: « Au revoir!
Si je suis encor' de ce monde,
Je r'viendrai l'an prochain sûr'ment:
(Si j'ai des sous dans ma profonde),
Aux bains d'mer, au pays normand!





SOIR BIBLIQUE

Le long des chemins bleus et calmes de Judée,
Jésus allait, avec ses Disciples, un soir,
La pointe du Carmel, rouge et or, dénudée,
Fumait dans le couchant, ainsi qu'un encensoir.

C'était très peu de temps après que le bon Maître
Avait multiplié les pains dans le désert.
Tout au bord de la route, à l'ombre d'un grand hêtre,
Il leur dit de s'asseoir parmi le gazon vert.

Aux pentes des côteaux et dans la plaine immense
L'océan des épis ondulait sous le vent:
« Voyez, leur dit Jésus, c'est l'été qui s'avance,
Le moissonneur déjà peut préparer son van.

« Que d'hommes mangeront de ce pain confortable,
Et qui mourront, comme tous les pères sont morts!
Mais quiconque viendra pour manger à ma table,
Aura le pain de vie — et ce pain, c'est mon corps.

« Ne m'interrogez pas. Vous craignez ce mystère?
Vous vous dites: Comment cela se fera-t-il?
Regardez! Regardez! nous sommes en avril,
Oh! la blonde moisson qui recouvre la terre!...

La plaine de Judée irradiait, ce soir,
Le long des chemins bleus, ce n'était que silence,
Alors, devers les blés que la brise balance,
Jésus dit quelques mots. Puis, il daigna s'asseoir.

Mais eux, qui regardaient, virent cette merveille:
Chaque tige de ble, dans les champs d'alentour,
Devenait une fleur blanche qui s'ensoleille
Et portait une Hostie au pur et fin contour.

C'était une moisson de parcelles neigeuses,
Une manne de pains d'autel éblouissants,
Un vol de papillons aux ailes vaporeuses...
« Voyez, leur dit Jésus, si les mots sont puissants!

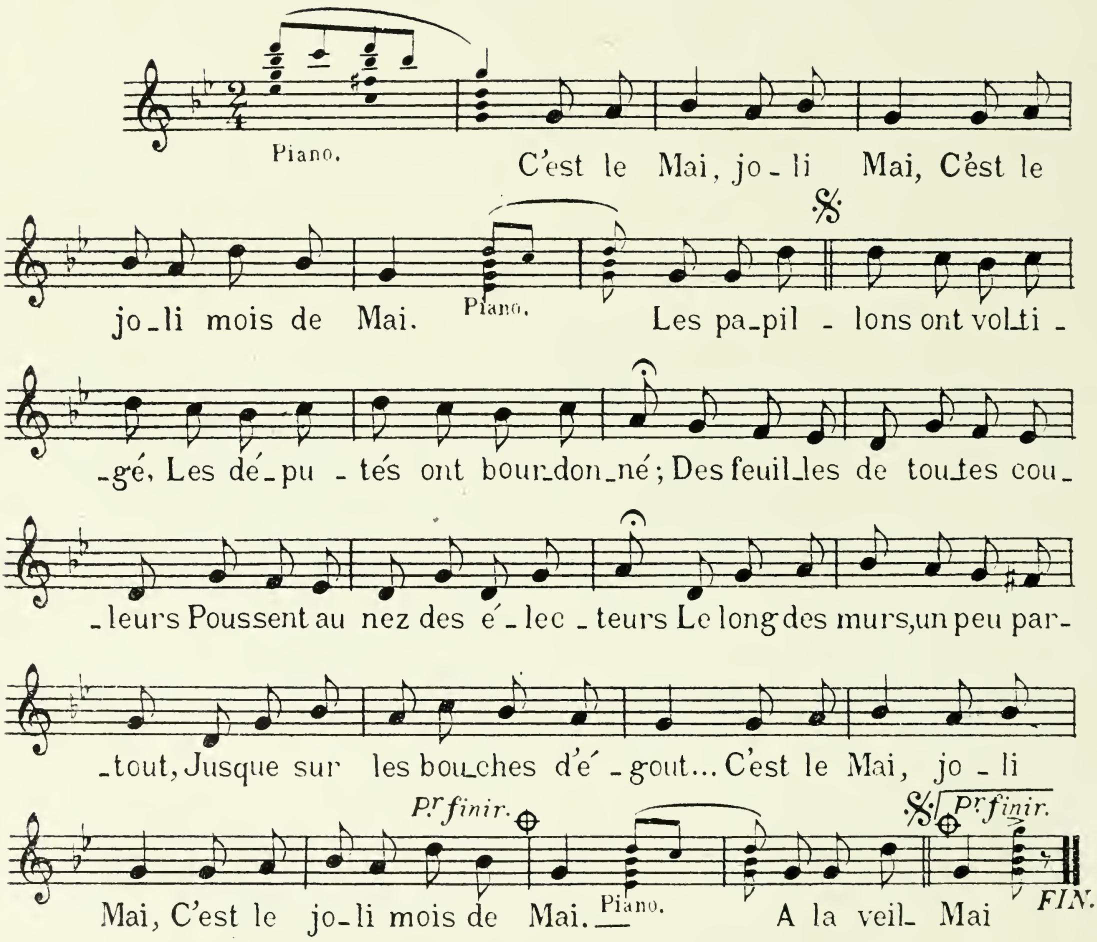
Leurs yeux inassouvis regardaient sans comprendre.
« Maître! » suppliaient-ils, comme Pierre au Thabor.
Et dans le soir très doux, sous le beau ciel très tendre,
La plaine n'était plus qu'un grand ciboire d'or.

JULES IMBERT

Réunion Électorale

Paroles de V. HYSPA

Musique de L. SEREZ et V. HYSPA



I

Les papillons ont voltigé,
Les députés ont bourdonné ;
Des feuilles de toutes couleurs
Poussent au nez des électeurs
Le long des murs, un peu partout,
Jusque sur les bouches d'égout...

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

II

A la veille des élections,
J'entre dans un' réunion.
Y avait des femm's, des électeurs,
Des chiens, des puc's, des orateurs,
Un air à couper au couteau,
Comm' dans les second's du Métro...

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

III

Y avait même, je m'en souviens,
Tout's sortes de républicains :
C'étaient de braves citoyens
Qui sans dout' se connaissaient bien,
Car ils n'faisaient que se traiter
De cochon, de vache et d'fumier.

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

IV

« *Chacun son bureau de tabac!*
Hurlait un jeune candidat.
Plus d'proprios ! plus de frontières
Citoiliens ! on est tous des frères ! »
Mais derrièr' moi un électeur
Lui répondit : « *Ben... et ta sœur ?* »

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

V

Toute la sall', les yeux sur moi,
S'écrie : « *A bas le sal' bôrgeois !*
Tout près de moi, un gentleman
Qui portait une grosse cann'
En me traitant de « *sal' mouchard* »
Me flanqua son pied quelque part.

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

VI

Avec ma tête, avec mon dos
J'encaisse les plus beaux pruneaux ;
On me casse quatorze dents
Sur le derrière et su' l'devant.
Et j'me retrouv' dans le ruisseau
Sans bretell's et sans croqueneaux.

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

VII

On me rapporta ce soir-là
Chez moi dans un' voiture à bras.
Le lend'main je restai couché
Et j'n'ai pas pu aller voter ;
Mais j'avais mon nom dans l'journal
Et une fièvre de cheval.

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

VIII

J'eus pendant huit jours le citron
Enveloppé dans du coton,
Mais j'm'étais fait une opinion :
Ces réunions ont du bon,
On y apprend la boxe et l'chausson,
Et ça n'vous coûte pas un rond..

C'est le Mai, joli Mai,
C'est le joli mois de Mai.

Avant la Nuit d'Été

SONNET

C'est l'heure idéale où s'allume
Tour à tour chaque étoile en l'air :
Où le Jour, surpris par la brume,
Jette encore un dernier éclair !

La Fleur se ferme et le Sol fume.
A l'horizon, comme une Mer,
On voit la vaporeuse écume
Du crépuscule sombre et clair !

Tout s'estompe et tout se recueille,
Le Pinson s'endort sous la feuille
Et la Perdrix dans le sillon.

Seuls, parmi le calme superbe,
Montent des profondeurs de l'herbe,
Les appels stridents du Grillon !

JEAN MEUDROT.
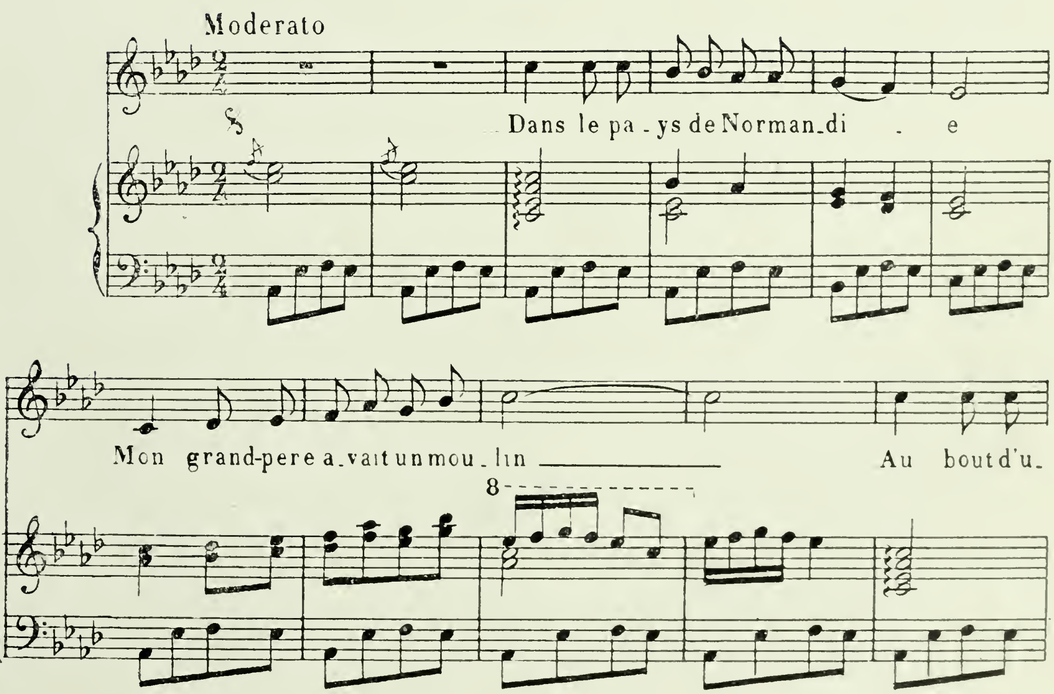


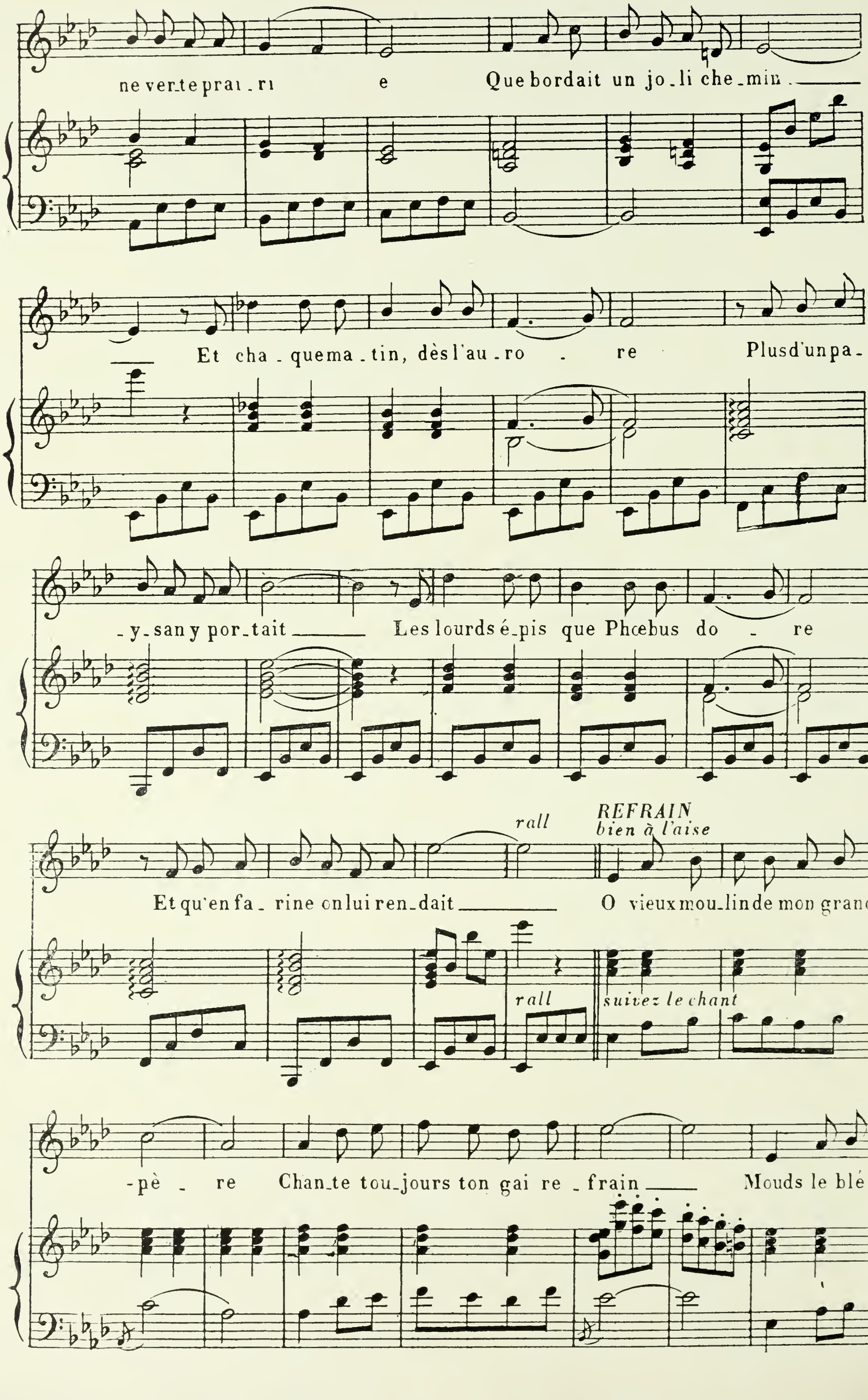
LE VIEUX MOULIN

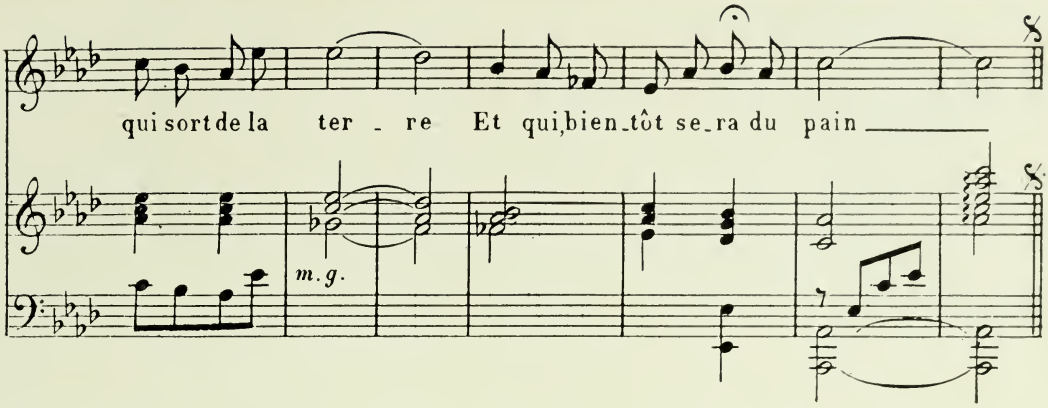
CHANSON NORMANDE

Paroles de Mme G. PERDUCET-ROGER

Musique de GASTON PERDUCET




ne ver_te prai_ri e Que bordait un jo_li che_min
Et cha_que ma_tin, dès l'au_ro re Plus d'un pa-
_y_san y por_tait Les lourds é_pis que Phœbus do re
rall
REFRAIN
bien à l'aise
Et qu'en fa_rine on lui ren_dait O vieux mou_lin de mon grand-
rall
suivez le chant
-pè re Chan_te tou_jours ton gai re_frain Mouds le blé



I

Dans le pays de Normandie,
Mon grand-père avait un moulin,
Au bout d'une verte prairie
Que bordait un joli chemin.
Et chaque matin, dès l'aurore,
Plus d'un paysan y portait
Les lourds épis que Phœbus dore
Et qu'en farine on lui rendait.

Refrain

O vieux moulin de mon grand-père,
Chante toujours ton gai refrain !
Mouds le blé qui sort de la terre
Et qui, bientôt, sera du pain.

II

Après son labeur, le dimanche,
Pour prier aussi, vers le ciel
Il tendait ses grands bras de planche
Qu'auréolait un arc-en-ciel.
Après vêpres, garçons, fillettes
Dansaient et chantaient sur le pré
Au son des violons, des musettes,
Devant l'horizon empourpré.

Refrain

O vieux moulin de mon grand-père,
En suivant leurs ébats joyeux,
Caché sous ton manteau de lierre
Tu riais de cet âge heureux.

III

Le vieux moulin de mon grand-père,
Pendant de longs mois attristés,
Connut les affres de la guerre,
Fut témoin de ses cruautés.
Malgré le canon et les balles
Qui sifflèrent un peu partout,
Malgré l'ouragan, les rafales,
Le moulin est encor debout !

Refrain

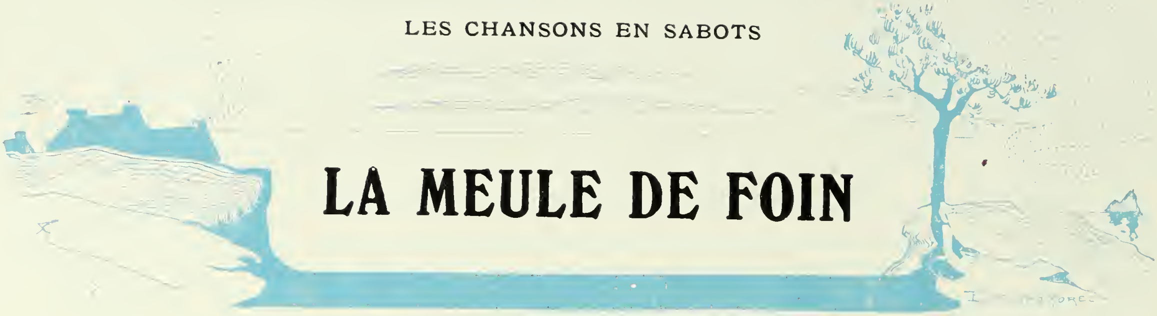
O vieux moulin de mon grand-père,
En vain sur toi passa le temps !
Ta fortune est toujours prospère
Et tu vivras encor longtemps !

IV

Mais voilà que ses grandes ailes
S'arrêtèrent un beau matin...
Et jamais plus les jouvencelles
Ne revinrent sur son chemin !
Quand le soir tombe et que la lune
Eclaire son spectre dressé,
Les jeunes gens vont à la brune
Causer entr'eux de son passé...
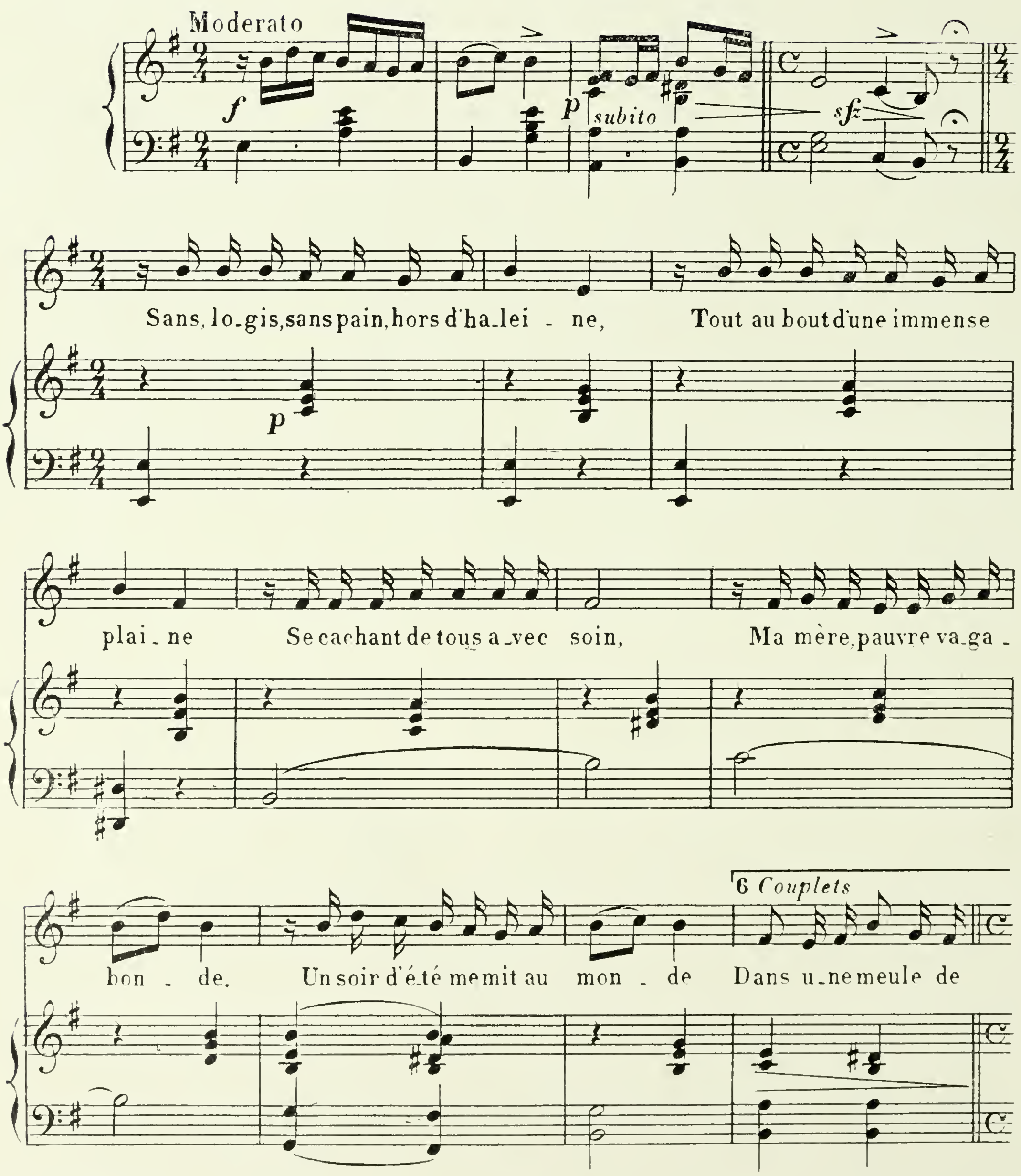
Refrain

O vieux moulin de mon grand-père,
Tu ne chantes plus ton refrain :
Tout ici-bas est éphémère
Et chaque chose a son destin !

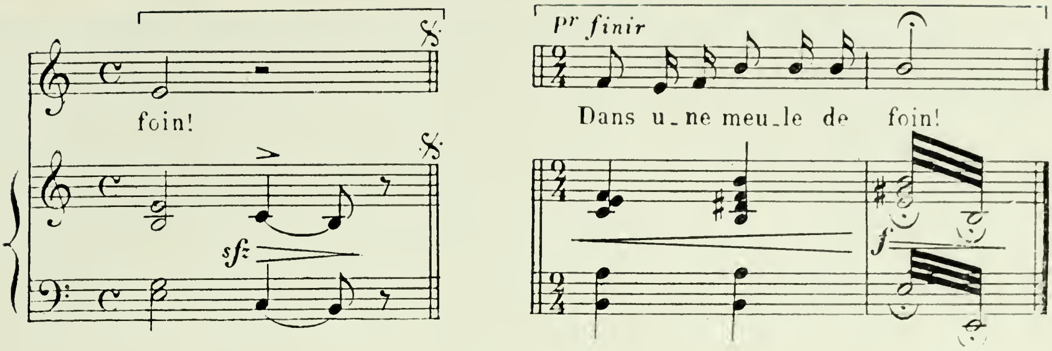


LA MEULE DE FOIN

Par Théodore BOTREL



G. Ondet, éditeur.



II

Vous avez tous une patrie,
Un morceau de terre chérie,
Un vieux clocher qui brille au loin...
Mais, moi, rien ne me repayse :
Mon hameau natal, mon église
C'est une meule de foin !

III

Quand je rôdais le long des routes,
Si les uns me jetaient des croûtes,
Les autres me montraient le poing.
Trop jeune, pour clamer ma haine,
Je m'en allais cacher ma peine
Dans une meule de foin.

IV

Lorsque sonna l'heure amoureuse,
Une douce et triste glaneuse
Un soir d'Août m'ayant rejoint,
Parmi l'or de la Moisson jaune
De son baiser me fit l'aumône
Dans une meule de foin.

V

Quand l'hiver, au fond des étables,
J'entendais des gueux lamentables
Envier le Riche en leur coin,
Je riais de leur air morose,
Moi qui ne rêvais autre chose
Qu'une humble meule de foin.

VI

Si, comme eux, j'ai rêvé Fortune,
C'est l'indulgente et bonne Lune
Qui fut toujours mon seul témoin...
Et le doux songe qui nous leurre
Changeait en palais, pour une heure,
Ma pauvre meule de foin !

VII

Voilà comment, toute ma Vie,
J'ai rêvé, souffert, sans envie,
Content de peu, sans grand besoin..,
Et j'irai quelque jour, vieil homme,
M'endormir de mon dernier somme
Dans une meule de foin !

LE DEVOIR

Nous sommes des soldats, il est le capitaine
Dans l'étape qui va de la vie à la mort;
Des rangs qu'il a formés, lorsqu'un des hommes sort,
Cherchant la liberté de la route incertaine :

« Restez ! » ordonne-t-il avec sa voix hautaine.
— Nous sommes épuisés ! — Vous marcherez encor.
— Nous voulons le plaisir. — A la tâche d'abord ! »
Ici l'obéissance est passive et soudaine.

« Allez à droite ! » On va. « Venez à gauche! » On vient
Sans savoir où l'on marche et sans discuter rien ;
Sans s'expliquer, il faut obéir et se taire.

Lorsque, le sabre en main, il parle au champ d'honneur,
Ne répondant qu'avec le salut militaire,
Si le Devoir nous crie : « Il faut mourir ! », on meurt.

MATHILDE DELAPORTE

Sonnet à la Vierge

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour;
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour.

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour;
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière.
Le genre humain courbé t'invoque la première
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs.
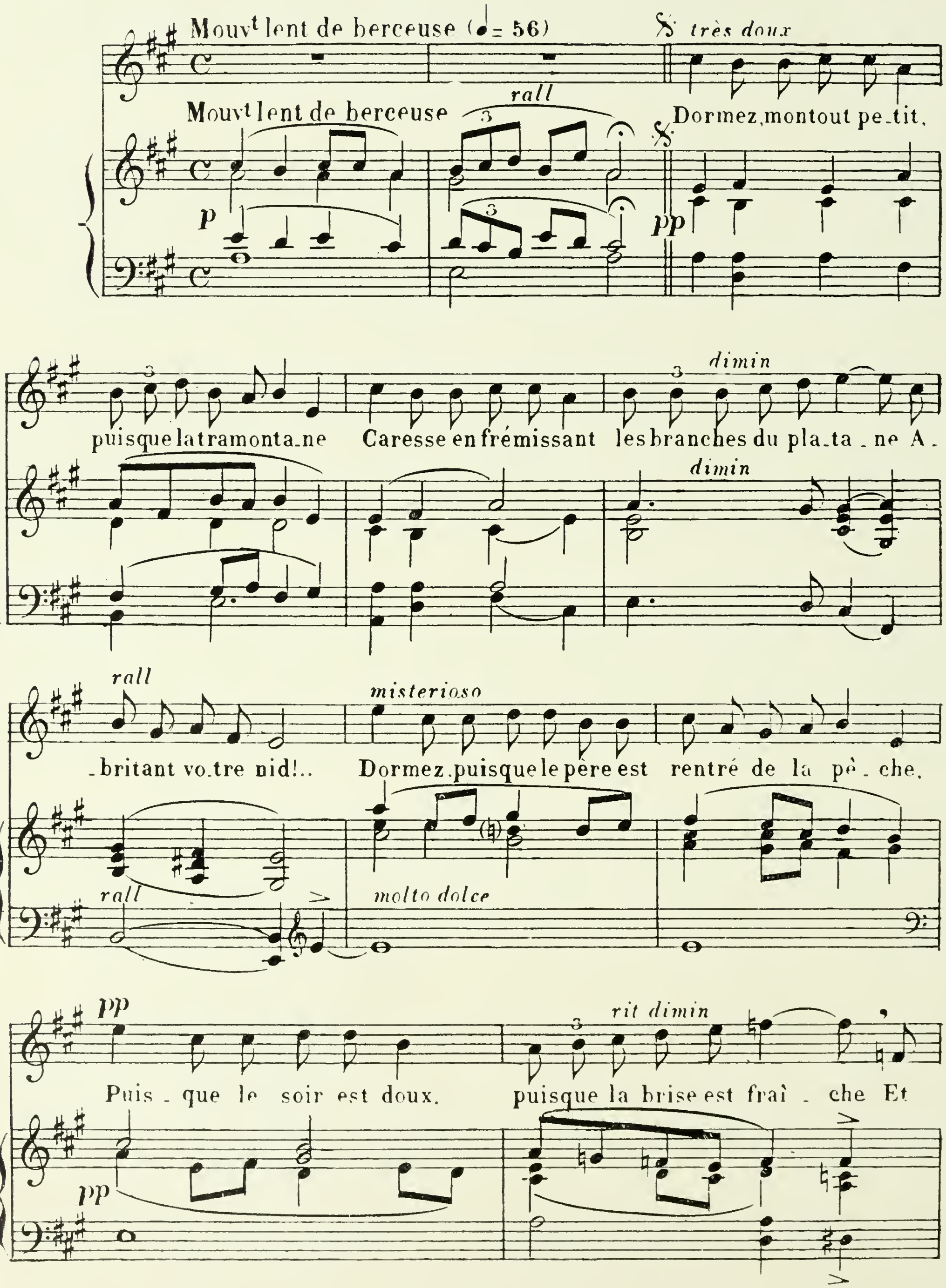
Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme.
Tout te chante, ô Marie! Et pourtant, quelle femme
Même au prix de sa gloire eût bravé tes douleurs ?
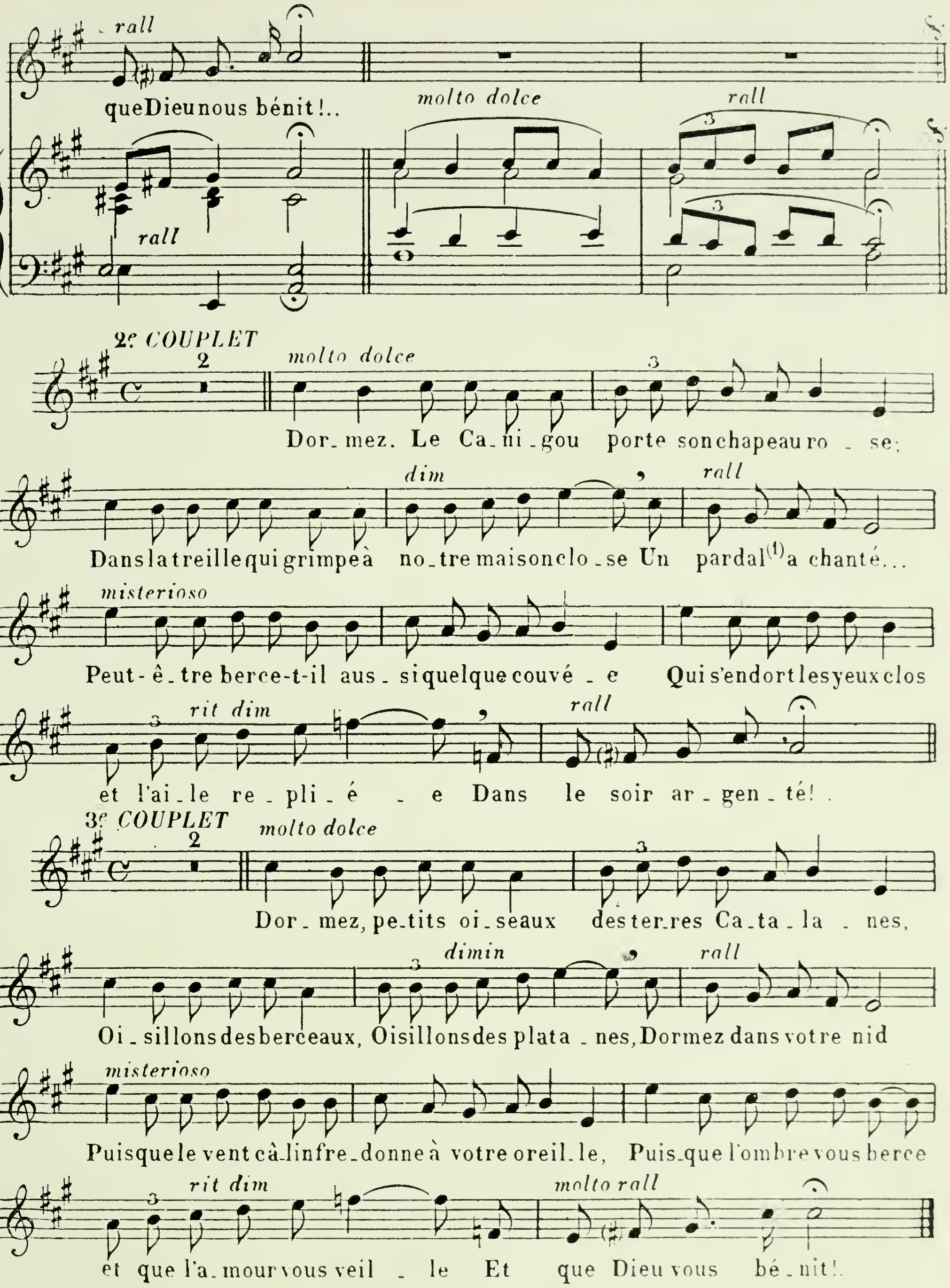
HENRI ROCHEFORT

BERCEUSE CATALANE

Paroles de MARIE AFFRE

Musique de RENÉ QUIGNARD




rall
queDieunous bénit!..
molto dolce
rall
2e COUPLET
molto dolce
Dor_mez. Le Ca_ni_gou porte sonchapeauro _ se;
dim
rall
Danslatreillequigrimpeà no_tre maisonclo_se Un pardal(1)a chanté...
misterioso
Peut-ê_tre berce-t-il aus_siquelquecouvé _ e Qui s'endort lesyeuxclos
rit dim
rall
et l'ai_le re_pli_é _ e Dans le soir ar_gen_té!.
3e COUPLET
molto dolce
Dor_mez, pe_tits oi_seaux des ter_res Ca_ta_la _ nes,
dimin
rall
Oi_sillons des berceaux, Oisillons des plata _ nes, Dormez dans votre nid
misterioso
Puisque le vent câ_lin fre_donne à votre oreil_le, Puis_que l'ombre vous berce
rit dim
molto rall
et que l'a_mour vous veil _ le Et que Dieu vous bé_nit!.

(1) moineau



L'APPRENTIE

POÉSIE A DIRE

Eugène Le Mouël, poète des *Bonnes Gens de Bretagne*, des *Enfants Bretons*, de *Fleur-de-Blé-noir*, de *Kemener* et de tant d'autres purs chefs-d'œuvre que couronna l'Académie Française, vient de faire paraître, chez Lemerre, un nouveau volume : *Jeunes Filles*, dont nous extrayons avec joie pour nos lecteurs les belles strophes suivantes.

Mari-Josèphe Hello, frêle oiseau de passage
Qui se pose où l'attire un grain de chénevis,
Depuis la Chandeleur est en apprentissage
Au « Dé d'Argent » chez la mercière du Parvis.

Comme on est loin du ciel dans la boutique obscure
Où jamais ne s'égare une senteur de foin,
Où nul bourdon des prés jamais ne s'aventure,
Comme la mer, les bois et les landes sont loin !

La mer ! on la voyait jadis de sa croisee...
On distinguait là-bas, en se haussant un peu,
Tout là-bas, à travers la campagne boisée,
Au velours vert des champs comme un liseré bleu,

Comme il est loin son doux village... et la rivière,
Et l'église, et le vieux cheval blanc du voisin
Qui s'en venait, les yeux pensifs, à la barrière,
Appuyer les naseaux dans le creux de sa main ;

Et ceux qu'un bon conseil attirait à sa porte :
La Rouzik qui vendait des balais de bouleaux,
Et Job le mendiant avec sa jambe torte,
Et l'âne du meunier secouant ses grelots.

Quelquefois tout se brouille au fond de sa pensée ;
Chez la mercière, sous l'auvent, il fait si noir
Que sa jeunesse est comme une étoffe passée
Un visage indécis sur un ancien miroir.

Et son cœur d'apprentie humblement se résigne,
Mari-Josèphe Hello, sans un regard d'adieu,
Sans un pli sur le front, sans un pleur, sans un signe,
Laisse le souvenir s'en aller peu à peu...

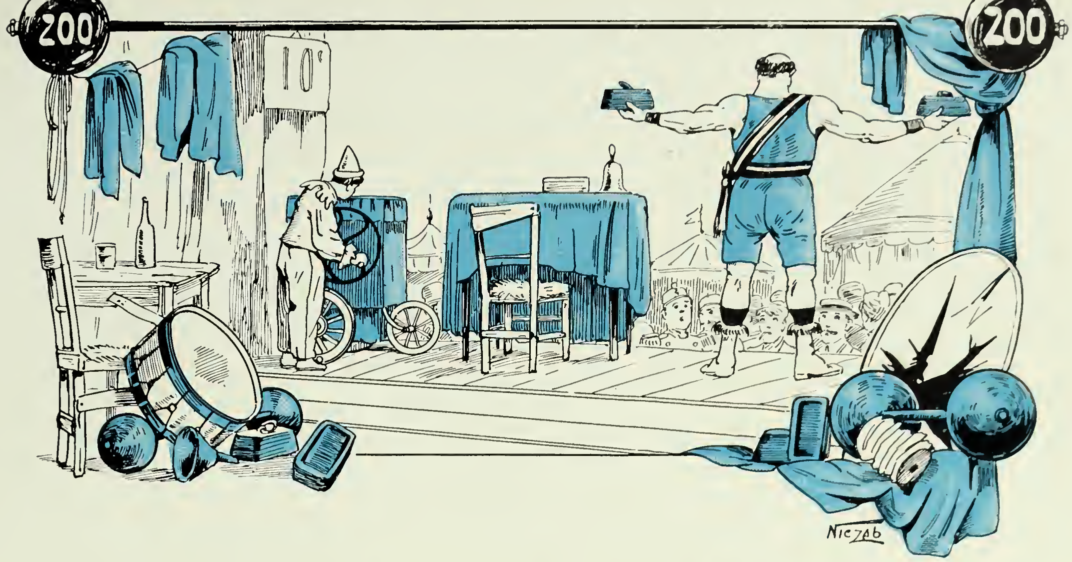
C'est son destin ! Il faut pour une maigre chère,
Pour deux aunes de toile et dix écus par an,
Qu'elle ait toujours le rire aux yeux et la voix claire,
Et les bras sans désirs des corbeilles d'antan.

Dans la boutique obscure, au long de la semaine,
D'un geste machinal ils doivent, jamais las,
Ou bobiner le fil, ou peloter la laine...
Ils ne courberont plus les branches des lilas.

Elle oubliera les nuits où chuchotent les saules,
Et ses réveils au chant d'un merle matinal
Et l'ombre des poiriers caressant ses épaules...
Ah ! c'est grande pitié que le pays natal

Dont le sol pour les nids conserve les charmilles,
Les épis pour le pain, les roses pour le miel,
Que le pays natal ne garde pas ses filles
Dans la sérénité des landes et du ciel.

E Nicod



COLIBRI

Comédie en un acte et en vers

Par L. DUFRAGNE

PERSONNAGES

BRAS-DE-FER, saltimbanque, 50 ans. type grossier du faiseur de poids.
COLIBRI, enfant volé par Bras-de-Fer, un petit « patira » de 14 ans, dont on a fait un clown.
LE COMTE D'ANGERVILLE, père de Colibri, 45 ans.
EDMOND D'ANGERVILLE, 15 ans, fils de M. d'Angerville (et frère de Colibri, qui, de son vrai nom, s'appelle Pierre d'Angerville).
DEUX PASSANTS.

DÉCOR

L'arrière-tente d'une installation foraine. Trois marches au fond du théâtre donnent l'impression que par là on a accès sur les marches du devant de la baraque ou dans la roulotte. — Une sortie dérobée à gauche.

Tous les ustensiles de l'emploi : une petite table bancale deux ou trois chaises perdant leur paille, un tambour, des cerceaux, accessoires de grimage, défroques pendues aux bâches de la tente, haltères, poids, etc.

Par-dessus son maillot collant enveloppant ses triceps ouatés, Bras-de-Fer a endossé un paletot ouvert, qui laisse voir sur sa poitrine toute une rangée de médailles.

Colibri, au début, est en vêtements très pauvres. Il met sur la scène sa casaque de clown à collerette de grelots. Il est grimé très légèrement.

Edmond d'Angeville est en deuil; grand col blanc avec lavallière noire.

Le comte d'Angerville est également en deuil.

La scène se passe dans un coin de la fête de Saint-Cloud.

SCÈNE PREMIÈRE

BRAS-DE-FER, seul, puis COLIBRI

Au lever du rideau, on entend au loin un orgue de Barbarie qui moud des airs quelconques, des appels de camelots, la musique criarde de trompettes enfantines, une cloche fêlée, des cris dans un porte-voix, bref, un peu des mille bruits d'une fête foraine. Pendant tout le drame, l'orgue de Barbarie et quelques sourds roulements de tambour peuvent se faire entendre par intervalles pour maintenir le spectateur dans l'atmosphère du lieu.

BRAS-DE-FER *(du haut des marches, entr'ouvrant la bâche et visiblement inquiet).*

Colibri! Colibri!... Le gringalet se cache!
Où diable est-il passé? Colibri!... Je me fâche!..
La fête bat son plein, et sur le point d'ouvrir,
Voilà ce gosse encor qui m'oblige à courir!
Son oreille est trop courte! Il faudra qu'on l'al-
[longe!...

(Il s'exerce avec un poids qu'il laisse tomber aussitôt.)

Je ne suis pas en train! L'inquiétude me ronge,
Quelque chose sur moi pèse très lourdement...
Est-ce un remords?... Oh! non!...
Peut-être un châtiment!...
Mais aussi, voilà bien ma stupide imprudence...
Pourquoi venir ici? J'ai mal fait! Plus j'y pense...
Je devais m'éloigner, même après ces dix ans.

Cette pièce n'a pas été déclarée à la Société des Auteurs et Compositeurs. Elle peut être représentée sans autorisation préalable et sans qu'il y ait aucun droit à payer.

Si Colibri allait rencontrer ses parents!...
S'il allait — tout se peut! — les voir, les reconnaître?
S'il était vu par eux et reconnu, peut-être?...
Ah! Bras-de-Fer, mon vieux! Ah! mon vieux Bras-[de-Fer!
Pour un jour, tu manquas d'à-propos et de flair!...
Il est vrai qu'à Saint-Cloud c'est la forte recette!
Mais bah! c'est tout risquer et pour un coup de [tête.
(Se parlant à lui-même.)
... Colibri reconnaître en ces lieux son pays?
Non, non, c'est impossible! A ses yeux ébahis,
J'ai bien vu que l'enfant n'avait plus souvenance...
Il était si petit et si plein d'innocence,
Quand un beau soir d'été ma femme l'enleva!
Avec le plus grand soin elle me l'éleva,
Et il nous a coûté bien plus gros qu'il ne pèse!
Mais maintenant qu'il m'aide en grimpant au tra-[pèze,
En jonglant lestement devant tous les badauds,
Je veux le garder, quitte à lui rompre le dos!
(De colère, il jette un haltère sur le sol.)
Colibri!... Mais enfin, où donc peut-il bien être?
J'ai peur que ses parents n'aillent le reconnaître...
(A cheval sur un banc, il tend la peau du tambour.)
Mais non, c'est impossible! Il a bien trop souf-[fert!
Il a trop éprouvé la poigne à Bras-de-Fer...
N'importe! J'aurais dû l'abîmer davantage!
Ce ne fut pas assez de l'abrutir en cage,
De couper ses cheveux trop soyeux et trop blonds,
De disloquer son corps à grands coups de talons!
J'aurais dû plus souvent le mettre sur la roue,
Et d'un coup de rasoir lui balafrer la joue!
Mais voilà! J'eus sans doute un reste de pitié...
C'est bête! Car enfin je risque la moitié
De l'affaire... Et pour moi cette affaire est très [bonne.
(Il va encore pour appeler.)
Colibri! Colibri! C'est drôle!...
Je soupçonne
Ce petit d'Angerville, un fils de haut bourgeois,
Qui vient rôder ici presque toutes les fois
Que notre Colibri doit monter sur les planches.
Ça porte un grand faux-col et des manchettes [blanches,
Et ça se dit l'ami d'un paillasse?... Allons donc!...
Colibri — paraît-il — eut la chance et le don
De plaire à ce monsieur, par ses beaux tours d'a-[dresse.
Il vient le voir souvent, lui parle avec tendresse...
As-tu fini, mon prince?... ou bien viens t'embau-[cher!
Je n'ai pas pu, pourtant, tout d'abord l'empêcher
De venir apporter quelque argent à mon gosse,
Car enfin, c'est pour moi que j'aurais été rosse.
Et puis, on aurait dit que je le séquestrais!
N'importe, il faut veiller et le suivre de près!
(Il va au fond pour voir si Colibri arrive. L'ayant aperçu.)
Il vient tout doucement, les deux mains dans ses [poches.
(Colibri rentre. Bras-de-Fer le frappe.)
Ah! tu mérites bien quelques bonnes taloches,
Mais pour attendre un peu, va, tu n'y perdras rien...
D'où viens-tu, maintenant?... Allons, réponds, vau-[rien!...
Après la pantomime on règlera ton compte.
Répondras-tu, marmot?

COLIBRI

C'est le petit vicomte...

BRAS-DE-FER

Ah! ah!... Je m'en doutais. Encor cet oiseau-là!
Qu'est-ce qu'il t'a donné?

COLIBRI

Quelques sous. Les voilà.
(Bras-de-Fer prend l'argent.)

BRAS-DE-FER

Je t'avais défendu de dépasser la corde!
Tu comptes trop souvent sur ma miséricorde!...
Qu'as-tu fait? Le vicomte a peut-être voulu
Te présenter chez lui pour te gaver, goulu!...
Et puis, quand faudra faire la gymnastique,
Tu manqueras tes sauts sur la corde élastique...
Mais là, j'y veillerai, tu ne grossiras pas...
Déjà pour aujourd'hui...
(Il lui jette sa casaque de clown.)
... Tiens, voici ton repas!...
Mais, dis-moi, d'où viens-tu? De chez les d'Anger-[ville?...
Ah! si jamais tu vas chez ce fils de famille,
Chez ce petit gommeux qui veut faire de toi
Un chétif, un douillet, un je ne sais trop quoi...

COLIBRI

Je n'y suis pas allé... Mes habits... j'avais honte!...

BRAS-DE-FER

Voyez! ça veut déjà s'habiller en vicomte,
C'est vrai?... Tu ne viens pas maintenant de chez [lui?

COLIBRI

Il aurait bien voulu! J'ai dit: « Pas aujourd'hui! »

BRAS-DE-FER

Aujourd'hui ni jamais! ou sinon je te brise!

COLIBRI

Nous avons seulement passé par une église:
C'est beau, c'est grand, c'est haut!... des piliers [tout autour!
J'ai marché bien longtemps pour en faire le tour,
Mais on est si curieux de ce que l'on regarde
Pour la première fois! On s'arrête, on s'attarde,
Et puis M. Edmond voulait tout m'expliquer.
Pour retenir un peu, j'ai dû bien m'appliquer,
Mais j'ai tout oublié! J'ai la tête si dure!

BRAS-DE-FER

Tu t'es fait plaindre encor, méchante créature!
Tu cherches la pitié qui ne rapporte rien!
Approche là plus près, et écoute-moi bien:
Pourquoi suis-tu toujours ce petit d'Angerville?
Je veux que désormais tu le laisses tranquille,
Tu m'entends? Je le veux!

COLIBRI

Maître, vous le savez,
C'est lui qui vient ici tout seul, et vous pouvez
L'empêcher d'approcher près de notre roulotte!

BRAS-DE-FER

Sans doute, mais s'il vient, s'il a cette marotte,

Lui, fils d'un blasonné, de causer avec toi,
C'est que tu prends plaisir à l'écouter? Pourquoi?

COLIBRI *(timide)*.

Je ne sais comment dire... Eh bien, je crois qu'il [m'aime!

BRAS-DE-FER *(se levant)*.

Lui, t'aimer! Colibri, toi! le fils d'un Bohême?...
Tu deviens fou, vraiment?... Edmond te pervertit.
Je te défends, gredin, d'écouter ce qu'il dit.

COLIBRI

Mais que répondre alors? Dites-le-moi, de grâce?

BRAS-DE-FER

Dis-lui que tu n'es pas un enfant de sa race,
Qu'il te voit aujourd'hui pour la dernière fois,

Mais cependant ce soir, après ce qu'on m'impose,
Comment veut-on vraiment que je fasse autre chose!
Sans parents, sans amis, la vie est un enfer...

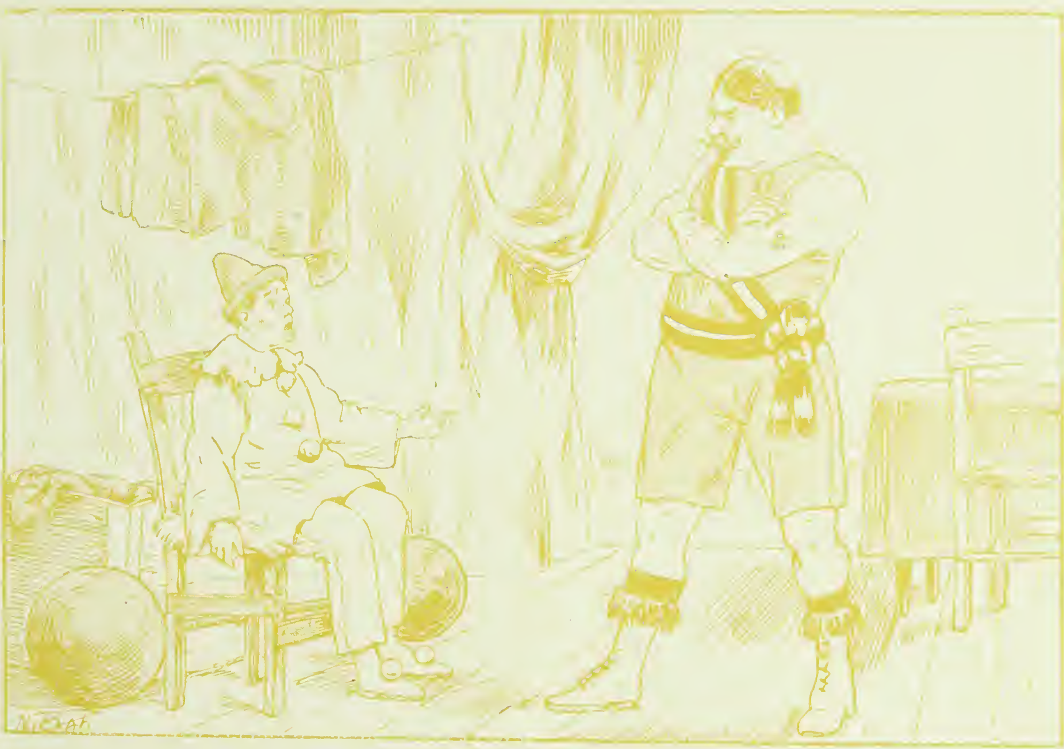
(Il revêt sa casaque de clown.)

Longtemps je me suis cru l'enfant de Bras-de-Fer;
Mais un jour qu'il était sans doute un peu plus ivre,
(Un homme pris de vin a des secrets qu'il livre),
L'énigme de ma vie a failli transpirer :
Je ne suis pas son fils, je ne puis l'ignorer,
Il l'a dit clairement!... Mais le reste... mystère!
Qui sait? Ce médaillon, trouvé près d'un haltère,

(Il montre un médaillon suspendu à son cou.)

Voilà plus de cinq ans, un jour, m'éclairera,
Et je ne serai plus un petit « patira ».

(Il regarde avec amour son petit médaillon.)



Et que nous partirons avant la fin du mois.
C'est compris? Maintenant, prépare la parade.
Moi, je vais me verser encore une rasade.
Il faut qu'à mon retour, sans faute, tout soit prêt,
Et tu sais : de l'entrain, du nerf et du jarret,
Les équilibres, droits!... Les gifles, que ça claque!
A la boxe, au chausson, pas manquer ton attaque;
Tâche aussi de forcer la grimace un peu plus!
Tu n'es pas assez laid! Grime par là-dessus!
Que le public s'amuse et qu'il se désopile,
Pleure après, si tu veux! Je m'en moque et je file!

(Il sort.)

SCÈNE II

COLIBRI, seul.

Pleurer! J'ai tant pleuré que mes pleurs sont taris!
Et que mes pauvres yeux de larmes sont meurtris!

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont doux, les traits de [cette femme,
Son maternel regard me perce jusqu'à l'âme.
On dirait — c'est touchant! — qu'elle me reconnaît,
Rien qu'en la regardant mon courage renaît.
Je n'ai rien de précis dont mon cœur se souvienne,
Cependant, cette mère... oh! si c'était la mienne!
Ce doute qui m'angoisse est aussi mon espoir.
Je voudrais en finir...

Mais comment la revoir?

Le seul ami que j'eus, voilà qu'on me l'enlève!
Allons, c'est bien fini, tout n'était qu'un beau rêve!
Edmond m'aurait aidé à retrouver les miens,
Il est si bon! Finis, nos petits entretiens!
Je voulais lui montrer ce médaillon que j'aime,

. . . .

Impossible, à présent! Ah! c'est triste quand même!

(Tirant de sa poche une petite image.)

Qu'est-ce que cette image, et d'où vient-elle? Ah!
Elle me fut donnée à l'église aujourd'hui... [oui!
C'est une mère aussi. Voilà, je me rappelle
Ce que mon cher Edmond m'a raconté sur Elle!
Elle règne là-haut, très haut, dans le ciel bleu,
Elle est Mère, elle est Reine, et son enfant est Dieu!
Je l'ai vue à l'église, on la nomme la Vierge...
Sur un beau chandelier, près d'elle un très gros [cierge
Brûlait pour demander son secours précieux,
Car Edmond me l'a dit, Elle peut tout aux cieux,
Et comble de faveurs le cœur pur qui la prie...

. . . .

Oh! tiens, si je priais cette Vierge Marie!
Mais comment faire hélas! Je ne sais pas prier!
Je pourrais cependant pour elle travailler,
Et faire en son honneur quelques tours de souplesse.

(Il place l'image devant lui et exécute de petits exercices à la taille de l'acteur.)

Mais je suis épuisé, je tombe de faiblesse...

(A genoux, s'adressant à la Sainte Vierge.)

Votre Enfant est heureux, vous l'avez près de vous,
Il a pour reposer votre cœur, vos genoux.
Je suis jaloux, c'est mal! Mais j'ai tant de misère,
Et j'ai tant désiré d'être aimé par ma Mère!...

SCÈNE III

BRAS-DE-FER, COLIBRI

BRAS-DE-FER *(à la cantonade, répond à un provocateur imaginaire. Il est un peu excité par la boisson.)*

Parfait, c'est entendu!... Les cinquante kilogs!
Auparavant, mon vieux, numérote tes os!
Tous pareils ces bourgeois, ces pieds plats, ces fronts
Des défis?... on répond! [blêmes!
Ah! ils sont tous les mêmes!
Mais s'il vient, celui-là, je tiens bon mon pari!
Voyons, tout est-il prêt pour ouvrir, Colibri?...

(Colibri est assis dans un coin épuisé de fatigue.)

Ah! ça, c'est de l'aplomb! Ainsi, tu te reposes?...
Quand je m'éreinte, moi, toi, tu t'assois, tu l'oses?...

COLIBRI

J'étais bien fatigué, maître, et j'ai faim encor...

BRAS-DE-FER *(apercevant l'image)*

Qu'est-ce que cette image avec des lettres d'or?...

(Il la déchire et la jette.)

Ah! je m'en vais t'aider! attends, mon cher vicomte!...
Tu n'as rien préparé?... Comment, tu n'as pas honte?
Quand il faudrait déjà parader pour ouvrir!
Fatigué? Fallait pas au diable aller courir...
Tu l'attends, ton ami, c'est lui qui t'inquiète...
C'est la dernière fois, j'en jure sur ma tête,
Qu'il met les pieds ici! Je ne veux plus le voir!
Dis-le lui carrément, en lui parlant ce soir!
D'ailleurs, quand il viendra — tant pis si ça te
Je me cacherai là, derrière cette bâche, [fâche! —
Pour ne rien ignorer de ce que tu diras,
Et s'il revient encor, grâce à toi, tu verras!...
Que ça marche tantôt! arrange ton grimage!

(Il sort.)

SCÈNE IV

COLIBRI *(seul)*

Plus rien! Plus de parents, plus d'ami, plus d'image!
Et il faut maintenant, sans souci, sans regret,
Que j'aille rire encor, en cachant mon secret!
Quand on applaudira mes frais éclats de rire,
Je sentirai mon cœur tout meurtri qui soupire;
Puis tout en agitant mon collier de grelots,
J'aurai peine à garder pour moi tous mes sanglots!

SCÈNE V

BRAS-DE-FER, COLIBRI, EDMOND

EDMOND *(Il arrive par le fond, causant avec Bras-de-Fer)*

Mon père est là, Monsieur, il verra la séance;
Il veut de mon ami faire la connaissance.
Ah! bonjour, Colibri!

BRAS-DE-FER

Vous voyez le butor!
Vous le gâtez, petit Monsieur, vous avez tort,
Ça n'a pas seulement deux sous de cœur au ventre!
Du désordre partout!... Regardez, quand on rentre.
Les cerceaux, le tambour, tout traîne en ce taudis!
Ranger! mais voilà bien cent fois que je lui dis!
Je suis seul à tout faire, et regardez s'il m'aide!

EDMOND

Oh! Monsieur Bras-de-Fer! je vous trouve un peu
Avec mon amitié son âge le défend! [raide!
Colibri n'est pas fort...

BRAS-DE-FER

C'est un mauvais enfant,
Un fourbe, un hypocrite! Il aime qu'on le plaigne!

EDMOND

Il ne se plaint jamais, d'ailleurs voyez, il saigne!

BRAS-DE-FER

Bah! un coup en jouant! Il est si maladroit!

EDMOND

Il grelotte...

BRAS-DE-FER

Quand on travaille, on n'a pas froid!
Mais nous allons bientôt commencer la parade,
Et ça fera monter au moins d'un centigrade
Son degré de chaleur. Et puis ce polisson
N'en mérite pas plus!

(Il le prend par l'oreille.)

EDMOND

Oh! c'est un bon garçon!
Vous avez tort, Monsieur, de lui tirer l'oreille!]

BRAS-DE-FER *(tout bas)*

Je m'en vais! Souviens-toi que là je te surveille!

SCÈNE VI

COLIBRI, EDMOND

EDMOND

Enfin, nous sommes seuls et nous pouvons parler!
Car mon cœur, cher ami, ne veut rien te cacher.
Oui, mon ami, tu l'es! Je t'aime comme un frère,
Mon petit Colibri, mais je me désespère
Quand j'assiste, impuissant, à ton profond chagrin!

COLIBRI *(très gêné)*

Mais non, je suis joyeux et je suis très en train!
Notre métier est dur, voilà toute la cause...

EDMOND

Ton métier, oui, je sais... Mais non, c'est autre chose!
Bras-de-Fer n'est pas là, va, ne me cache rien!
Et soulage ton cœur en ce court entretien.
Personne ne saura ce que tu me confies;
Mais tu ne réponds pas... Voyons, tu te défies?
Je crois lire en tes yeux une secrète peur.
Quelqu'un nous verrait-il en cet abri trompeur?
Tiens, regarde avec moi!... Cherchons partout!... [Personne!
Et cependant je vois que tout ton corps frissonne!

COLIBRI

Je ne frissonne pas, je n'ai pas peur non plus;
Mais non, n'augmentez pas mes regrets superflus!
Vous fûtes bon pour moi... trop bon...

EDMOND

Puisque je t'aime!

COLIBRI

Cela ne se peut pas!... Moi, je suis un bohême,
Vous, un enfant bien mis. M'aimer, ce serait fou!
Je suis l'enfant trouvé qui vient l'on ne sait d'où,
Le paillasse, le clown, le pitre des baraques,
Celui dont on rit tant quand il reçoit des claques!
Je suis le va-nu-pieds, chemineau sans abri,
Je suis le « patira »! Bref, je suis Colibri!
C'était le nom d'un chien perdu par ma patronne,
On m'a donné ce nom, ce petit nom qui sonne
Avec tous les grelots suspendus à mon cou.
Je suis le chien dressé, mais c'est encor beaucoup.
Puisque jusqu'au moment de la mort qui délivre,
C'est ce métier de chien qui me permet de vivre.
Pour vous, Monsieur Edmond, vous avez du [bonheur!
On ne vous défend pas d'avoir un peu de cœur,
Mais moi, c'est défendu : notre métier l'exige!

EDMOND

Assez, petit ami, ton langage m'afflige!
Si je suis près de toi, plus riche, mieux vêtu,
Cela n'empêche pas que je t'aime, vois-tu,
Et ce que j'aime en toi, ce n'est pas ta misère,
C'est de la soulager en te disant : « Mon frère... »
Hélas! j'en avais un... Mais, je ne sais pourquoi,
Il me semble qu'un peu je le retrouve en toi;
Ce frère fut perdu dans Saint-Cloud, ici même,
Peut-être fut-il pris par un méchant bohême...
Voilà plus de dix ans! Je ne l'ai jamais su!
Vois, je porte le deuil de mon frère perdu,
Sous le deuil plus récent de notre pauvre mère.
Le chagrin l'a tuée... Il me reste mon père,
Et tous deux nous allons, poussés par nos chagrins,
Nous allons, nous mêlant partout chez les forains,
Avec le vague espoir de trouver petit Pierre.
Ainsi nous parcourons la fête tout entière.
Nous les connaissons tous, les enfants comme toi...
Personne jusqu'ici... C'est bien fini!...

COLIBRI

Pourquoi?

EDMOND

Mon père te verra, mais après la séance!
Bras-de-Fer ne peut pas lui cacher ta présence.
Il veut te questionner...

COLIBRI

Me questionner, comment?

EDMOND

C'est que mon frère aurait ton âge exactement.
Mais voyons, tu voulais me montrer quelque chose,
Un secret...

COLIBRI

Ce n'est pas la peine qu'on en cause;
A quoi bon en parler?... et puis, à l'avenir,
Il ne faut plus...

EDMOND

Quoi donc?...

COLIBRI *(pleurant)*

Il ne faut plus venir!

EDMOND *(retenant Colibri)*

Bras-de-Fer le défend? Mais encor qu'il défende...
Moi je vais sur le champ lui faire une demande!

COLIBRI

Oh! ne demandez rien! Allez cela vaut mieux!

EDMOND

Tu ne veux plus de moi, Colibri, c'est sérieux?
Rappelle-toi, tantôt, en sortant de l'église,
Ce que tu me disais... Quelle étrange surprise!
Quel changement subit, inexplicable enfin!

COLIBRI

Notre séjour ici va bientôt prendre fin.
Il ne faut plus venir. Adieu! voici la cloche,
Les tréteaux sont garnis et le public approche;
Il ne faut plus venir... Il ne faut plus venir...

(Il sort en pleurant.)

EDMOND

Il le dit en pleurant, pauvre petit martyr!
Ce n'est donc pas son cœur qui parle, mais sa bou- [che!
Il ne faut plus venir... Oh! cette phrase est louche!
Bien sûr que Bras-de-Fer, ce maître sans pitié,
A tout prix a voulu rompre notre amitié.
Il craint de nous peut-être un rapport aux gendar- [mes!
— Et Colibri, là-bas, faisant taire ses larmes,
Devant un gros public ignorant son malheur,
Pour rire avec ses yeux doit torturer son cœur!
Et simuler la joie en cachant sa souffrance!

(A ce moment, un grand bruit. Cris, tumulte. Edmond écoute un instant, muet de stupeur.)

Un malheur!

(Colibri apparaît au fond, épouvanté.)

Colibri!

COLIBRI

Tué ! plus d'espérance !
La corde s'est cassée à dix mètres de haut,
Et comme il était ivre, il a manqué son saut !
Il râle... Le voici !

(Deux hommes apportent Bras-de-Fer ; le vicomte d'Angerville les accompagne. Tous trois entourent le malheureux, essayant de le ranimer.)

LE VICOMTE D'ANGERVILLE

Doucement, il respire !
Voyez, il veut parler. Ecoutons son délire !
Il demande pardon... A qui ? peut-être à toi
Enfant qui le servais, réponds à son émoi,
Approche... Un peu plus près...

EDMOND

Dans ce moment suprême,
Mon pauvre Colibri, pardonne-lui quand même !

LE VICOMTE D'ANGERVILLE *(parlant au moribond)*

Dis vite ton secret et sois franc jusqu'au bout...
Cet enfant, tu l'as pris ?...

(Répétant l'aveu de Bras-de-Fer.)

Ici même, à Saint-Cloud ?
Ah ! que mon cœur de père à cet aveu s'affole !

EDMOND

Mon père, vous souffrez ?...

LE VICOMTE D'ANGERVILLE

Encore une parole !

(Il se penche à nouveau sur le corps inanimé de Bras-de-Fer)

COLIBRI *(donnant le médaillon à Edmond)*

Tenez, Monsieur Edmond, mon secret le voilà !

EDMOND *(reconnaissant sa mère)*

Oh ! père, regardez !

LE VICOMTE D'ANGERVILLE

Quoi ! ce médaillon-là ?
Quelqu'un te l'a donné, ce portrait de ta mère ?...

(Edmond lui désigne Colibri.)

Mais plus de doute alors, c'est lui, c'est petit Pierre !
Dans mes bras, mon enfant ! plus près, viens sur [mon cœur !

(Subitement grave après cette explosion de tendresse.)

Mais dois-je pardonner à cet homme qui meurt ?
Il m'a tant fait souffrir... Il a tué ma femme,
Et vous fit orphelins... Lui pardonner... l'infâme !

(Après un silence.)

Il est vrai que le Christ pardonna sur la Croix !

(A Colibri)

Pardonne à ton bourreau ! Pardonnons-lui tous trois ;
Il meurt... Laissons à Dieu le soin de la justice,
Et que notre pardon abrège son supplice...
Pour nous, mes chers enfants, quittons ce triste lieu
Et, d'un cœur tout ému, rendons grâces à Dieu !

RIDEAU



Gabriel MONTOYA



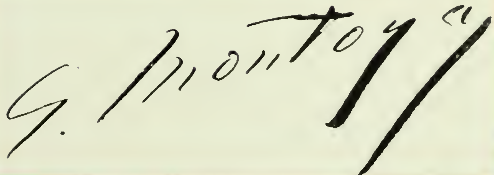


Photo Martin

Le Chansonnier Gabriel Montoya

De même que Victor Meusy, qui passa pour mort toute une après-midi, Gabriel Montoya goûta la joie infiniment rare de lire les articles nécrologiques que lui consacra la presse. Il y répondit par quelques centaines de rimes, dont les suivantes :

Le Temps ayant annoncé
Que, par suite des excès,
Un auteur sans grands succès
Avait rendu l'âme,
Mille journaux de partout,
D'Auteuil et de Montretout,
Redirent la chose itou.
Mince de réclame!

Aussitôt les créanciers,
Gens impudents et grossiers,
Envoyèrent les huissiers
Au défunt poète.
Ses parents, de bons bourgeois,
Très respectueux des lois,
Avec des pleurs dans la voix
Payèrent la dette.

Ses livres qui, jusque-là,
N'avaient pas eu grand éclat
Et qui, sans nul tralala,
Moisissaient en caves,
Se vendirent sans effort,
Et tout de suite au prix fort,
Parfois même au poids de l'or,
Tels ceux de Descaves.

Les théâtres de Paris,
Jusqu'alors pleins de mépris
Pour le poète incompris
Qui traînait sa plume,
Jouèrent à qui mieux mieux
Des drames jeunes ou vieux,
Spirituels, ennuyeux,
De l'auteur posthume.

Bref, quand on apprit un jour
Que le joyeux troubadour
Vivait frais comme un amour
Non loin de Montmartre,
On ne l'eût pas reconnu,
Car, au lieu d'être tout nu,
Il avait — le parvenu! —
De vrais cols de martre.

On trouvera, un peu plus loin, l'explication de cette bizarrerie.

*
* *

Montoya naquit le 20 octobre 1868, à Alais (Gard). Il commença ses études à Perpignan, et prit (son père désirant qu'il « fît » sa médecine) ses premières inscriptions à la Faculté de Lyon, à l'époque où Charles Couyba — alias Maurice Boukay — était étudiant de lettres dans cette ville. Les deux jeunes gens se rencontrèrent et comme, en dehors des cours, ils s'adonnaient volontiers au culte d'Apollon, leur penchant commun pour les Muses aimables les rapprocha. C'est ainsi qu'ils fréquentèrent de conserve le Caveau Lyonnais; qu'ils écrivirent leurs premières chansons; qu'ils publièrent en collaboration une brochure devenue introuvable, *Le Bréviaire de l'Escholier Lyonnais,* avec illustrations de Garnier, signées Graneri; et qu'ils donnèrent deux revues d'actualité au Casino de Lyon.

Mais les brumes lugduniennes pesant à notre Alaisien, il quitta la patrie de Pierre Dupont pour celle de Béranger où, dès son arrivée, il se vit décerner par l'Association Générale des Etudiants le grade peu universitaire de « chansonnier en titre de l'A », demeuré libre depuis le départ de Xanrof. Cet honneur comportait une obligation, de sorte que Montoya poursuivait ses études médicales tout en taquinant la rime, et qu'il passait ses soirées dans les caveaux chantants, allant de celui des Alpes Dauphinoises, que dirigeait, rue Gay-Lussac, un ancien chanteur de chez Bruant, nommé Chopinette, à celui de la Gauloise, tenu boulevard de Sébastopol par le chansonnier Georges Denola. Dans ces milieux, notre étudiant était accueilli avec joie et récoltait d'enthousiastes bravos.

En décembre 1890, M. Lainé, qui présidait la Commission des fêtes de l'Association des Etudiants, le présenta à Rodolphe Salis, qui l'admit de suite au nombre de ses chansonniers. A cette époque, le Chat-Noir représentait *Phryné*, la spirituelle pièce d'ombres de Maurice Donnay. Or, l'auteur ayant été blessé par Catulle Mendès, dans un duel motivé par un article paru dans *La Vie Parisienne.* un « relâche » était imminent. Généreusement, Montoya s'offrit à remplacer l'absent. En vingt-quatre heures, il apprit par cœur les douze cents lignes du livret, vers et prose, et put les débiter, sans en omettre un mot, au cours du spectacle suivant. Cet effort lui valut la permission de continuer à se produire dans ses œuvres devant le très select auditoire qui fréquentait le cabaret de la rue Victor-Massé... et devant celui moins choisi du caveau de Roches-Noires, place Saint-Georges. Considéré plus comme amateur que comme professionnel, le jeune carabin ne recevait, en tant que chansonnier, d'autre rétribution qu'un ou deux bocks par soirée.

Etudier le jour, composer le soir et chanter la nuit, cela constituait une existence à laquelle le meilleur tempérament pouvait sombrer. Celui de Montoya n'y résista pas. Une affection de poi-

trine se déclara, dont la gravité fut telle que les médecins, appelés au chevet du poète, ordonnèrent le transfert immédiat dans le Midi. Le malade rejoignit sa famille à Perpignan. Sans nouvelles, ses camarades du Quartier Latin crurent à une issue fatale et répandirent le bruit de sa mort. D'où les articles nécrologiques, dont il est question au début de cet article, et dans lesquels — chose assez surprenante à notre époque de « rosserie » — ne se glissa aucune malfaisante insinuation.

Revenu à la vie, non sans peine et avec un poumon de moins, notre étudiant reprit ses cours à la Faculté de Montpellier et se fit recevoir docteur en médecine, sur la présentation d'une thèse, traitant *Des Antitoxines et principalement de l'Antitoxine tétanique,* en tête de laquelle il plaça audacieusement ce sonnet :

La Science m'a dit : « Jeune homme au front rebelle,
Viens à moi, tu sauras le prix des longs travaux;
Je garde à mes fervents une source éternelle,
Où s'abreuvent les forts, de vins toujours nouveaux. »

Et la Muse m'a dit : « Vois comme je suis belle !
Par moi tu connaîtras la gloire et les bravos;
Et le nimbe azuré qui me fait immortelle,
Je te le donne à toi, seul entre tes rivaux. »

Lors, j'ai tendu les bras à mes deux enjôleuses,
Car l'une et l'autre avaient pour moi même douceur,
Et souvent l'une et l'autre, avec des airs de sœur,

M'avaient enveloppé de caresses frôleuses;
Et j'ai dit : « Je vous veux toutes les deux heureuses. »
Mais la Science austère a répondu : « Farceur ! »

Le lendemain même de sa réception au doctorat, Montoya — pour qui la destinée se chargeait de justifier l'opinion qu'il prêtait de lui à la Science — fit la rencontre, dans les rues de Montpellier, d'une troupe de chansonniers parisiens, dirigée par François Trombert. On fêta du même coup le « ressuscité » et le docteur, lequel, dans sa joie, ne sut résister à la Muse et suivit les camarades à Avignon, où il concourut au succès de la tournée, en chantant à leurs côtés.

Pourtant, ses deux « enjôleuses » ayant pour lui des attraits égaux, il les veut servir semblablement. Il chante en pensant à l'une, et panse en chantant l'autre ; de sorte que notre troubadour entre un beau matin à la C. G. T. (Compagnie Générale Transatlantique) en qualité de médecin de bord. Il navigue ainsi deux années durant, de 1892 à 1894, visitant les ports de l'Algérie, de la Tunisie, des Antilles et du Mexique, et transcrivant en vers des impressions de voyage.

Mais Montmartre lui manque et l'attire irrésistiblement. Notre praticien ressent le besoin de clamer les couplets sortis de sa plume; et nous le retrouvons bientôt au Chat-Noir où — appointé, cette fois — il reste trois ans auprès de Salis qui l'emmène avec lui en tournée.

En 1897, après la mort du gentilhomme-cabaretier, il fait partie de la troupe des Quat'-z-Arts, passe ensuite au Tréteau-de-Tabarin (direction Ropiquet), à la Boîte-à-Fursy, aux Noctambules, à la Lune-Rousse, au Carillon; et il acquiert en 1909, en co-propriété avec Vincent Hyspa, le cabaret des Quat'-z-Arts, dont il est actuellement le seul directeur et propriétaire.

* * *

Belle taille et puissante carrure ; tête haute et légèrement inclinée vers la droite; toupet broussailleux et touffu; front dégagé; œil las de rêve ; bouche souriant par devoir sous la fine moustache noire, dont une pointe s'élève tandis que l'autre semble s'humilier : tel apparaît aux spectateurs l'actuel directeur des Quat'-z-Arts lorsqu'il vient leur présenter, avec ses compliments de bienvenue, le programme de la soirée. C'est alors sur le ton de la conversation qu'il prononce son speech, toujours copieusement alimenté par l'actualité ; et c'est de même qu'il annonce les camarades. Cette manière, qui semble dénuée de prétention, permet à Montoya — lorsqu'est arrivé son tour de chanter — de s'excuser par avance et régulièrement, « afin de ne pas manquer aux bonnes traditions », d'un enrouement que pourrait révéler quelque « chat » malencontreux. Puis, d'une voix de « superténor », claire, souple, bien timbrée et de large étendue, le docteur-cabaretier lance quelques-unes de ses romances ou le poème chanté d'une de ses pièces d'ombres. Son « tour » terminé, le chanteur s'éponge à grands gestes le visage et le cou; car — ainsi qu'il le dit lui-même — il détient le record de la sudation lyrique.

Au début de sa direction, il avait coutume d'ouvrir le spectacle par ces vers :

LE SIÈGE DES QUAT'-Z-ARTS

Or, en mil neuf cent neuf, nous prîmes les Quat'-z-Arts,
Ce fameux cabaret où tant d'illustres Sars
Péladan, Paul Adam, Poil-aux-Dents, combien d'autres,
Avaient jeté leur gourme et conquis des Apôtres...
Aucune résistance au seuil de la Maison...
Nous fîmes donc sur l'heure abattre une cloison,
Bâtir un vestibule et placer un cerbère
Sous le porche qu'éclaire un pâle réverbère;
Puis, ayant mis du baume en nos cœurs défaillants,
Préparés à subir le choc des assaillants,
Nous gagnâmes, sentant que nous étions en nombre,
Le fond du sanctuaire où s'élabore l'Ombre.
Et le peuple arriva, mugissant, rugissant,
Sur les sièges épars déjà s'établissant,
Prêt à nous dévorer vivants si, d'aventure,
A sa soif de gaîté nous n'offrions pâture!
Le conflit s'engagea, bouillant, prestigieux,
Un silence planait quasi religieux
Et déjà, par l'accueil fait à maint répertoire,
On pouvait entrevoir l'Aigle de la Victoire
Planer résolument sur des fronts inconnus!
C'est alors que Vincent annonça : Dominus! (1)
Et comme ce dernier s'apprêtait à bien dire,
« Vobiscum ! » fit un zèbre en éclatant de rire.

Ce boniment d'ouverture faisait présager une coutume, un rite selon quoi, aux Quat'-z-Arts, tout désormais ne serait proféré qu'en vers. Montoya s'en tint à cet essai ; et les besoins commerciaux ne firent plus appel à la muse que pour la rédaction de notes réclamières plus ou moins « chat-noiresques ».

(1) « Dominus » est le pseudonyme d'un spirituel chansonnier qui appartenait alors à la troupe du cabaret des Quat'-z-Arts.

Les premières chansons qu'écrivit Gabriel Montoya sont de petites études traitées avec le septicisme badin qui est de mode au Quartier Latin. Elles dépeignent des sites ou des types familiers aux étudiants ; elles sont gaies, parfois frondeuses, et sans grande prétention littéraire ; l'élision qui en facilite la construction y est fréquente, mais on découvre en elles un réel souci de la rime, qui s'y montre presque toujours « appuyée ». L'auteur les a réunies sous le titre de *Chansons naïves et perverses*.

Le second volume, *La Folle Chanson,* est plus relevé, plus travaillé, plus soutenu et mieux pensé. Au milieu de madrigaux, d'idylles souvent impudiques, de scènes de flirt un peu vicieuses, émergent quelques sonnets et ballades bien construits, aussi des satires où pointe l'esprit chatnoiresque. Pourquoi faut-il que s'y montrent, dans *Pour la Défense de notre belle et honnête langue française,* des poètes « ceints d'une francisque » et, plus loin des yeux qui sont des « troubadours »? Mais ces imperfections s'oublient à la lecture de la *Veillée bretonne*, de *Ils sont partis, les Gâs* et de cette jolie *Lettre à Jésus,* dont Mulder a écrit la musique :

Petit Jésus, vous qui naissez
Tous les ans dans la même étable,
Où le bœuf et l'âne empressés
Vous font l'accueil le plus aimable,
Petit Jésus, j'écris ces mots
Cependant que maman repose,
Et très doucement je dépose
Tous mes vœux de Noël dans mes premiers sabots.

Petit Jésus, du Paradis
Demandez les clefs à saint Pierre ;
Là, tous ceux qu'on aimait jadis
Mêlent leur voix dans la prière :
Pour y voir grand papa chéri,
Prenez les traits d'une colombe
Et dites-lui que sur sa tombe
Mes mains ont fait germer tout un jardin fleuri.

Petit Jésus, je vous attends,
Descendez par la cheminée,
On dit que de feux éclatants
Votre face est illuminée,
Aussi je sens mon petit cœur
Tout tremblant car minuit avance,
J'entends des voix dans le silence :
Petit frère Jésus, rassurez-moi, j'ai peur !

Le volume suivant, *Les Berceuses bleues* est de même esprit, mais plus soigné. Il contient d'amusantes gazettes rimées, de bons sonnets, dont un à Rostand, et se termine par les vers d'une pièce d'ombres sur la guerre du Transvaal, *Les Boers,* où passe dans un souffle d'ardent patriotisme le cri de révolte de la justice outragée.

Le plus récent recueil, *Toutes les Flûtes*, est de beaucoup le meilleur. Il justifie son titre en ce que s'y mêlent le comique, l'épique, la satire, l'élégie, la romance et la poésie gnomique. J'y cueille cet *Avis sur la Peine de Mort.*

Que je le donne en vers, en prose,
Mon avis en vaudra-t il mieux ?...
Tant pis... Je suis de ceux qui voient la vie en rose
Et qui veulent vivre très vieux !
Je tiens en haine singulière
Tous ceux, Ministres, Potentats,
De qui la rage meurtrière
Fait se déchirer des Etats...
Je frémis d'horreur quand je songe
Qu'il peut, d'un repli de terrain
Surgir quelque voyou qui plonge
En mes flancs son affreux surin...
Et malgré la sotte indulgence
Des jurys pour ces inculpés,
Je tiens à crime la vengeance
Qu'exercent les maris trompés...
Des meurtriers qu'on nous délivre !
Et, puisqu'il n'est pas de vaccins
Qui préservent des assassins :
Qu'on leur donne la mort pour leur apprendre à vivre !

Ce volume est plein de rythmes inattendus, divers et charmants. La première partie, toute de chansons, rappelle en certains endroits, par la pensée et par la forme, certaines poésies d'Alfred de Musset. Il eût été préférable que quelques morceaux par trop lâchés ne s'y glissassent point : ils rompent l'harmonie de l'ouvrage. La seconde partie, consacrée aux poèmes sans musique, est remarquable surtout par la belle tenue des pages de circonstance où l'écrivain, débarrassé des mièvreries sentimentales et des roucoulades donjuanesques et cythéréennes, se laisse aller à l'amour du Beau, sans restriction. Les prologues à *Electre,* à *Œdipe-Roi,* à *La Fille de Roland,* sont des pages d'une fière puissance et d'une haute envolée. Elles sont saines, superbes, réconfortantes, et font pardonner et oublier bien des péchés que j'aurais voulu passer sous silence, si mon rôle de critique ami et le respect que je dois à ceux qui me font l'honneur de me suivre ne m'avaient fait un devoir de les signaler impartialement.

*
* *

Afin de compléter cette biographie, il me faut ajouter que Montoya a fait œuvre d'historien en publiant, aussitôt après la mort de Rodolphe Salis, une relation de la dernière tournée que fit le « gonfalonier de la Butte » à travers les provinces de France : *Le Roman comique du Chat-Noir,* édité par Flammarion.

Je dois dire encore que le poète se double en lui d'un auteur dramatique ; qu'il a tiré d'un conte de Guy de Maupassant une comédie en deux actes qui fut jouée au Grand Guignol ; qu'il a fait représenter, sur le Théâtre des Arts, une autre comédie en deux actes; que les théâtres subventionnés ont donné de lui des à-propos en vers — ce qui l'a fait surnommer, par un confrère montmartrois, le docteur-apropoïde. Ce sont : *Le Frisson de la Gloire* et *Avocat consultant,* à l'Odéon, *Le Baiser de Phèdre* et *Monsieur Purgon,* à la Comédie-Française.

Cette dernière pièce est curieuse par le fait qu'elle est une charge écrite par un médecin contre les membres de la Faculté. Mais ceux-ci ne lui en tiennent nulle rigueur; car parmi ses confrères, tant en sciences qu'en lettres, le brave Montoya ne compte que des amis.

Léon de Bercy.
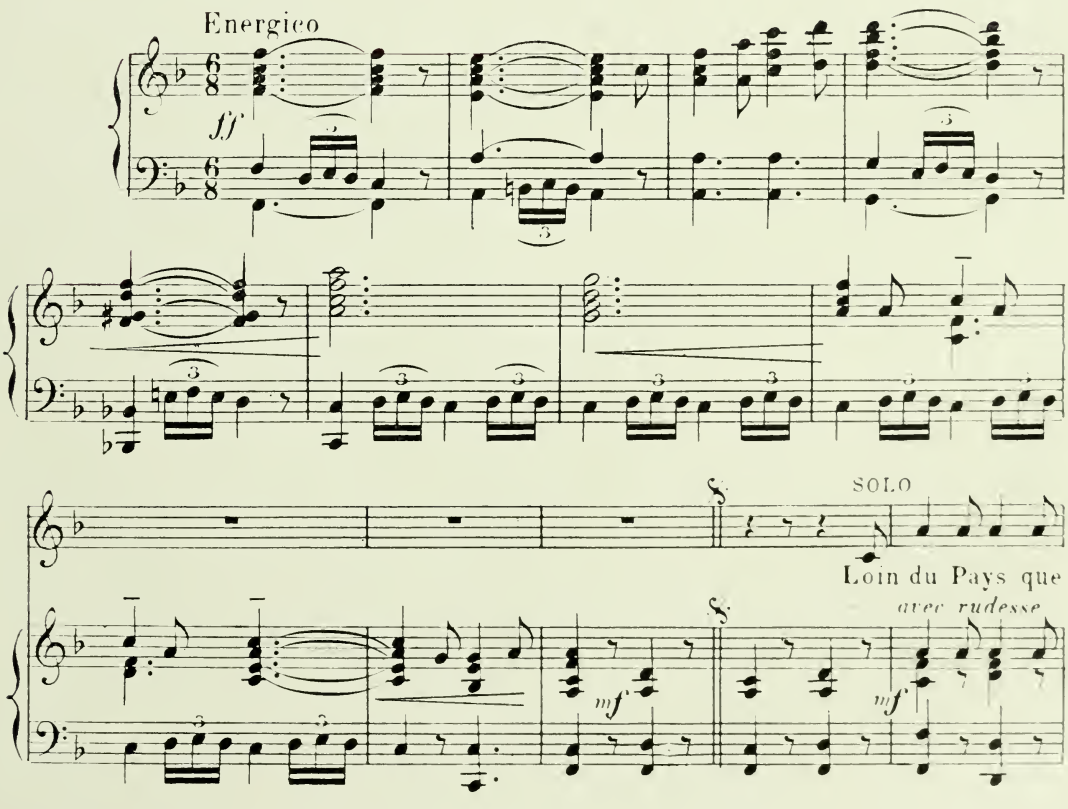
Beaucoup des œuvres de Montoya sont éditées par Costallat, 60, rue de la Chaussée-d'Antin. Citons notamment : *Griserie, Courte Idylle, Fleur de Provence, Sérénade railleuse, A l'Aventure, La Bottine, La Coiffure, la Mémoire des Fleurs, Les Yeux qui chantent, Légende du Merle blanc, Lettre à Jésus.* etc.
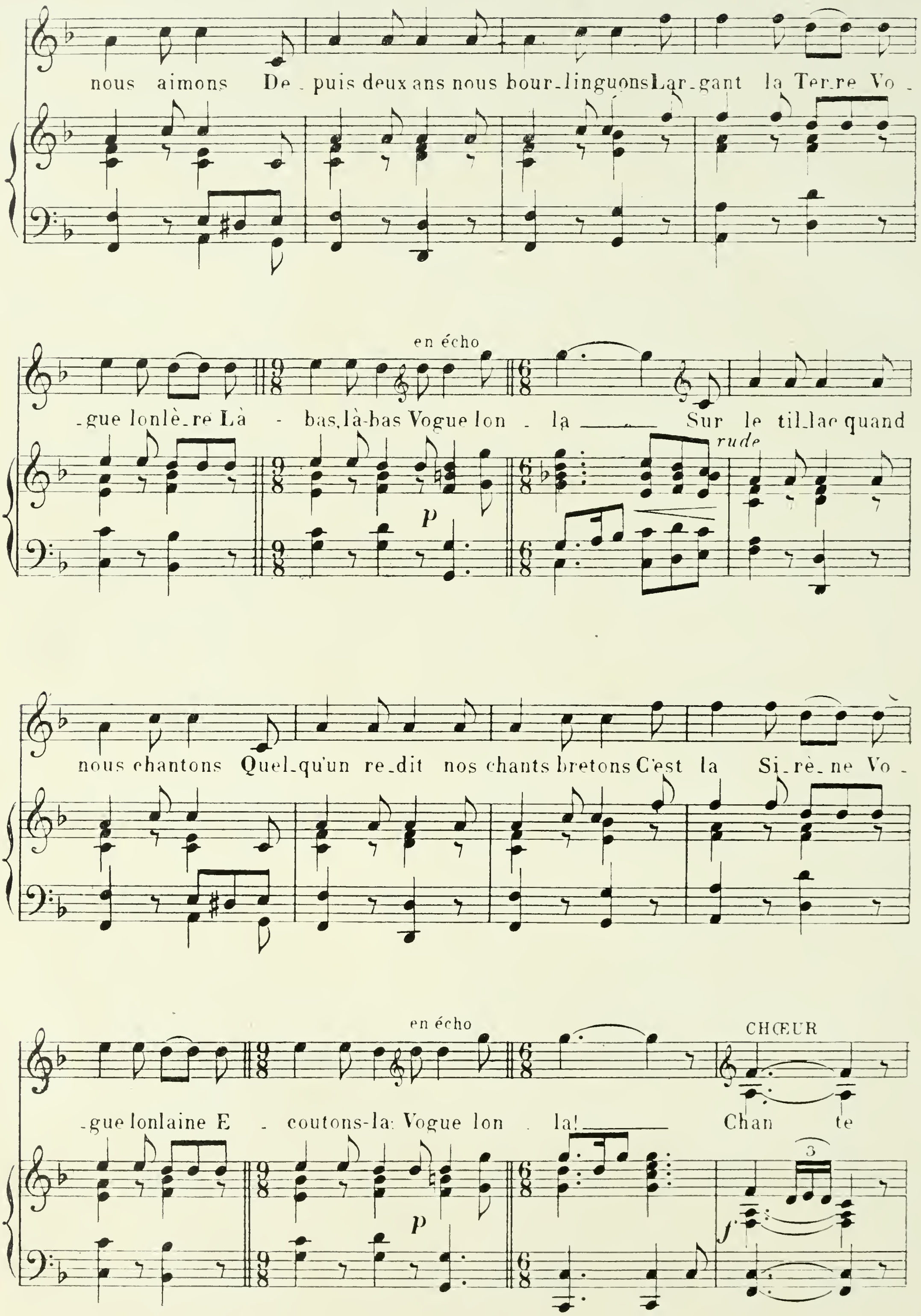


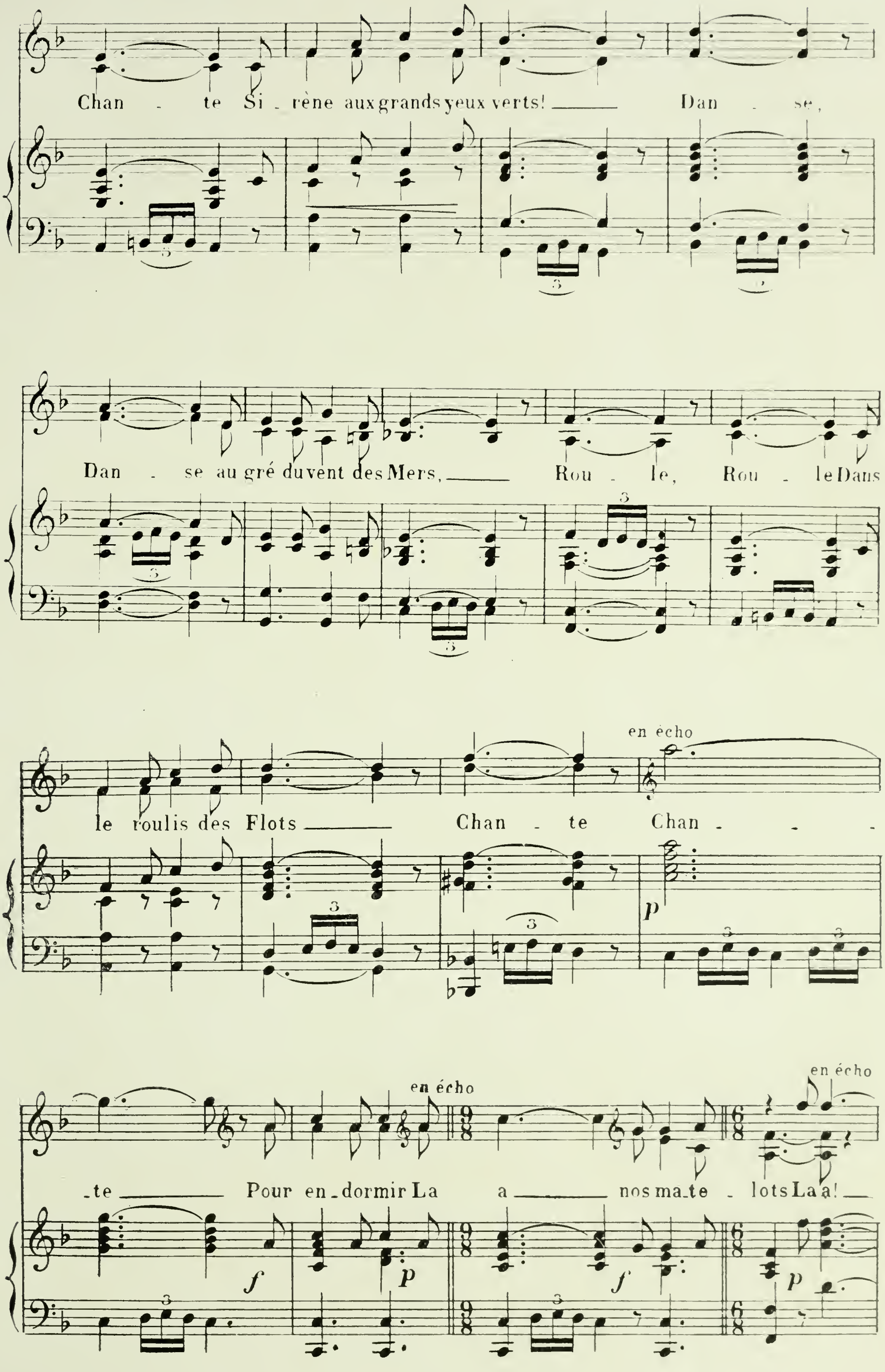
LA SIRÈNE

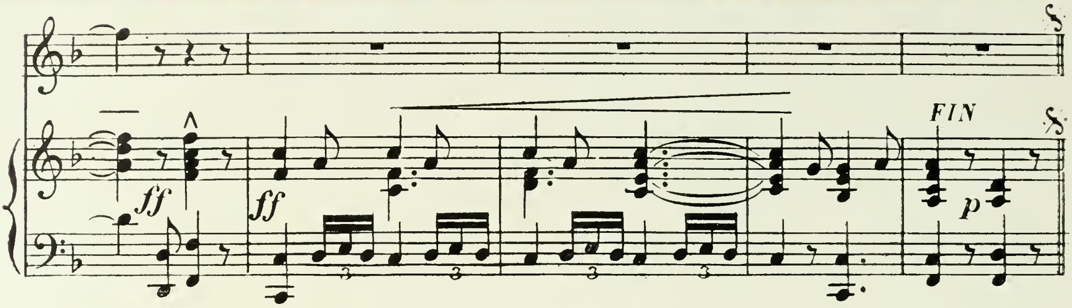
Chanson inédite

de Théodore BOTREL




nous aimons De _ puis deux ans nous bour_linguons Lar_gant la Ter_re Vo _
_gue lonlè_re Là - bas, là-bas Vogue lon _ la Sur le til_lac quand
en écho
rude
p
nous chantons Quel_qu'un re_dit nos chants bretons C'est la Si_rè_ne Vo _
_gue lonlaine E _ coutons-la: Vogue lon _ la!
en écho
CHŒUR
Chan te
p
f


Chan - te Si - rène aux grands yeux verts! Dan - se,
Dan - se au gré du vent des Mers, Rou - le, Rou - le Dans
le roulis des Flots Chan - te Chan - - -
en écho
p
- te Pour en - dormir La a nos ma - te - lots La a!
en écho
en écho
f
p
f
p



I

Loin du pays que nous aimons,
Depuis deux ans nous bourlinguons,
Larguant la Terre,
Vogue lonlaire !
Là-bas, là-bas,
Vogue lonla !
Sur le tillac, quand nous chantons,
Quelqu'un redit nos chants bretons :
C'est la Sirène,
Vogue lonlaine !
Écoutons-la,
Vogue lonla !

REFRAIN

Chante, chante, sirène aux grands yeux verts !
Danse, danse au gré du vent des mers !
Roule, roule dans le roulis des flots !
Chante ! chante,
Pour endormir — La-a ! — nos matelots !

II

Le soir, à l'avant du vaisseau,
Nous la voyons dansant sur l'eau :
La lune éclaire,
Vogue lonlaire !
Ses gais ébats,
Vogue lonla !
Sous l'or vivant de ses cheveux
Resplendit son corps lumineux :
Qu'elle nous mène,
Vogue lonlaine !
Jusqu'où voudra,
Vogue lonla !

REFRAIN

Chante, chante, sirène aux grands yeux verts !
Danse, danse au gré du vent des mers !
Roule, roule dans le roulis des flots !
Chante ! chante,
Pour enjôler — La-a ! — nos matelots !

III

Et nous suivrons jusqu'à la mort
La belle fée aux cheveux d'or :
Nul chez sa mère,
Vogue lonlaire !
Ne reviendra,
Vogue lonla !
Tous les ensorcelés d'amour
Seront sa proie... et, tour à tour,
Notre Sirène,
Vogue lonlaine !
Nous gardera,
Vogue lonla !

REFRAIN

Chante, chante, sirène aux grands yeux verts !
Danse, danse au gré du vent des mers !
Roule, roule dans le roulis des flots !
Chante ! chante,
Berce la Mort — La-a ! — des matelots !



LA LÉGENDE DU MONT SAINT-MICHEL

Paroles de GASTON SECRÉTAN

Air : Les Contes de Fées (PAUL MARINIER)

I

Autrefois saint Michel, dit-on,
Et Satan convoitaient un mont,
Pour y construire leur domaine ;
On voyait ce mont se dresser
Près d'un autre petit rocher
Que l'on appelait Tombelaine.
Un jour Satan vint proposer
A l'Archange d'édifier
Sur chacun des rocs une église,
Et le mont serait pour celui
Qui le mieux aurait réussi
Dans cette féérique entreprise.

II

Alors Satan, pendant la nuit,
Tailla, sculpta dans le granit,
Une magnifique abbaye,
Dont les murs, éternellement
Résisteraient à l'ouragan,
Ainsi qu'à la mer en furie !
Mais saint Michel, sans s'arrêter,
Bâtit sur son petit rocher
Une demeure merveilleuse,
Dont les murs semblaient de cristal,
Et brillaient d'un éclat égal
Aux feux des pierres précieuses !

III

Quand le jour apparut, Satan
Voyant ce château de brillant
Du grand archange prit la place ;
Mais dès que le soleil eut lui,
L'éblouissant palais fondit,
Car c'était un château de glace !
Et quand Satan se retourna,
Il vit son église là-bas,
Pour lui la septième merveille,
Sur laquelle, en triomphateur,
Tenant le glaive du vainqueur,
Saint Michel étendait ses ailes !



La Journée du Président

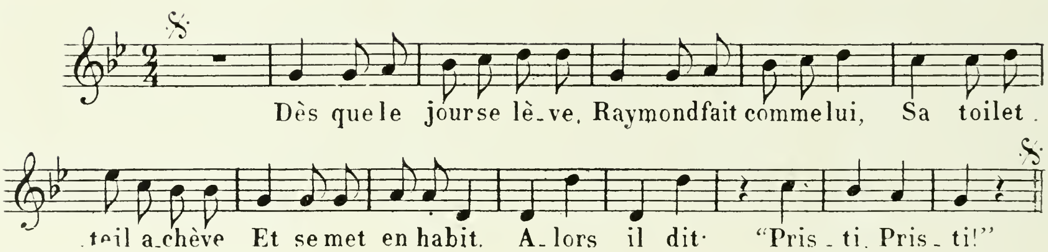
Chanson blagueuse

Paroles de

J. MEUDROT ET P. CHAFFANGE

Musique de

JEAN MEUDROT



I

Dès que le jour se lève,
Raymond fait comme lui,
Sa toilette il achève
Et se met en habit.
Alors il dit:
« Pristi, Pristi ! »

II

« Avant que je travaille
« Au bonheur de l'Etat,
« Il faut d'abord que j'aille
« Lester mon estomac
« Anna... holà !
« Mon chocolat ! »

III

Un grand bol il avale
Bouillant, sans sourciller,
Puis, au galop, cavale
Comme un chasseur à pied
Vers son courrier
A dépouiller.

IV

On décachète, on classe,
On lui lit tout le lot :
Il écoute, jacasse,
Signe et sortant presto
De son bureau,
Monte en auto.

V

En troisième vitesse,
Le chauffeur national
Conduit avec adresse
Ce patron matinal
Devant le hall
D'un hôpital.

VI

Tel un simple bolide,
Tombé du firmament,
Il traverse, intrépide,
Tout l'établissement
Causant, courant
Et décorant.

NOTA : Cette chanson peut être chantée sur l'air des *Cloches de Nantes.*

VII

Il remonte en voiture,
Pour filer de ce pas,
Toujours à même allure,
Inaugurer des tas
D'animaux gras
Aux fiers appas.

VIII

Mais des hommes sinistres
Le guettent sans répit,
Le Conseil des Ministres
Est déjà réuni :
« Hop, en taxi,
Et volons-y ! »

IX

Pendant une heure entière,
Les fantoches balourds
Membres du Ministère
L'abreuvent de discours
Qui sont toujours
Loin d'être courts.

X

Tandis que l'on ergote
Midi vient à sonner :
Lors, mon Raymond se trotte,
Car il doit s'amener
A déjeûner
Chez les Menier !

XI

Vers une heure il les quitte,
Sans toucher aux liqueurs,
Il va voir, au plus vite,
L'exposition des fleurs,
Fruits et primeurs,
Les beaux choux-fleurs.

XII

Mais l'Institut réclame
Son académicien :
Il s'y rend et se pâme
En constatant combien
Chaque copain
Y ronfle bien.

XIII

Lui, l'ami des Artistes,
De là passe au Salon
Des Cucurbi-Fumistes,
Ces fameux rapins dont
Les tableaux sont
Peints au goudron.

XIV

Ensuite il se ramène
A l'Elysée, au trot,
Accueillir, l'œil amène,
Quelque envoyé falot
Du roi négro
Bali-Balo !

XV

Plus mondain que Fallières,
Après ça, le voici
Acclamant de Fouquières
Aux thés de Marigny
Tango, Tangui
« Bravo, chéri ! »

XVI

Rentrant l'âme en goguette,
Il boit son Cusenier
Et du menu s'inquiète
Avec son cuisinier
Pour le dîner
Qu'il va donner.

XVII

A peine est-on à table
Que Raymond se souvient
Qu'il veut être agréable
A l'Académicien
Si parisien
Et dont on vient

XVIII

De jouer la première
D'un ouvrage nouveau,
Et sans autre manière
Il s'écrie aussitôt :
« Chauffeur, allô,
« A Bobino ! »

XIX

La pièce est assommante
Et ne tient pas debout,
Mais lui, d'humeur charmante,
Déclare qu'il s'en f....
Et, jusqu'au bout,
Encaisse tout.

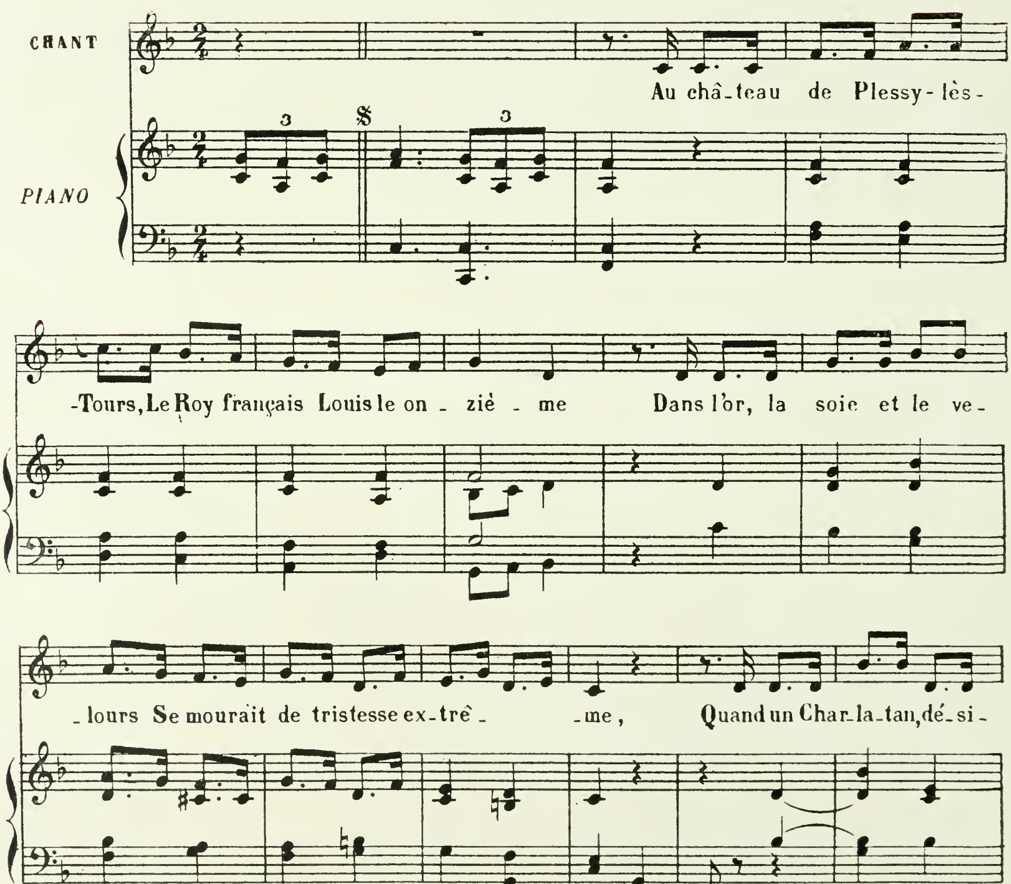
XX

Enfin, quand minuit sonne,
Il rentre ; mais demain
Il faudra, j'en frissonne,
Qu'il recommence !! Eh ben,
Raymond c'est un
Rude lapin !!!

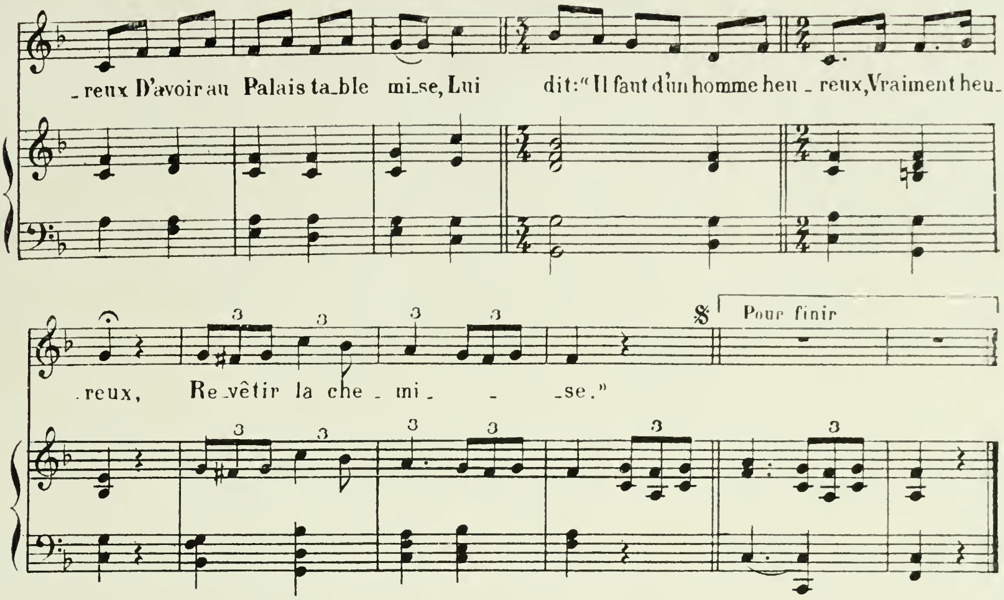
L'HOMME HEUREUX



Chanson de THÉODORE BOTREL, *d'après une vieille légende*



G. ONDET, éditeur, 83, faub. St-Denis, Paris.



II

Le Roy dit : « J'offre la moitie
De mon Trésor à l'Heureux Homme ! »
Et son médecin Jean Coictier
Se mit en route avec la somme ;
Il croyait en une heure ou deux
Mener à bien cette entreprise,
Navré de n'être pas heureux,
Vraiment heureux,
Pour vendre sa chemise !

III

Tout d'abord, il explora Tours
Puis Orléans, Poitiers, Auxerre,
Le grand Paris, Blois et Nemours,
Enfin la France tout entière ,
Il vit, là, des Grands fort nombreux ;
Mais, ô surprise des surprises !
Il ne vit pas un homme heureux,
Vraiment heureux,
Dans leurs belles chemises !

IV

Il vit des Riches envieux ;
Des Pauvres aigris de leurs jeûnes ;
Des Jeunes las comme des Vieux
Et des Vieux plus fous que des Jeunes ;
De grands Savants mécontents d'eux,
Et des Sots fiers de leur sottise...
Mais ne put voir un homme heureux,
Vraiment heureux,
Dans aucune chemise !

V

Il vit des Courtisans navrés
De faire, en vain, les bons apôtres ;
Il vit aussi de bons Curés
Malheureux... du malheur des autres !
Bref, il visita, tout fiévreux,
Le Palais, le Chaume et l'Eglise
Sans pouvoir d'un seul homme heureux,
Vraiment heureux,
Acheter la chemise !

VI

Et voilà qu'un soir Jean Coictier,
Passant par la pauvre Bretagne,
Vit, dans sa hutte, un sabotier
Chantant auprès de sa compagne ;
Tout en chantant, le miséreux
Riait à sa jeune promise...
Coictier lui dit : « Hé l'amoureux !
Un homme heureux
Vit-il dans ta chemise ? »
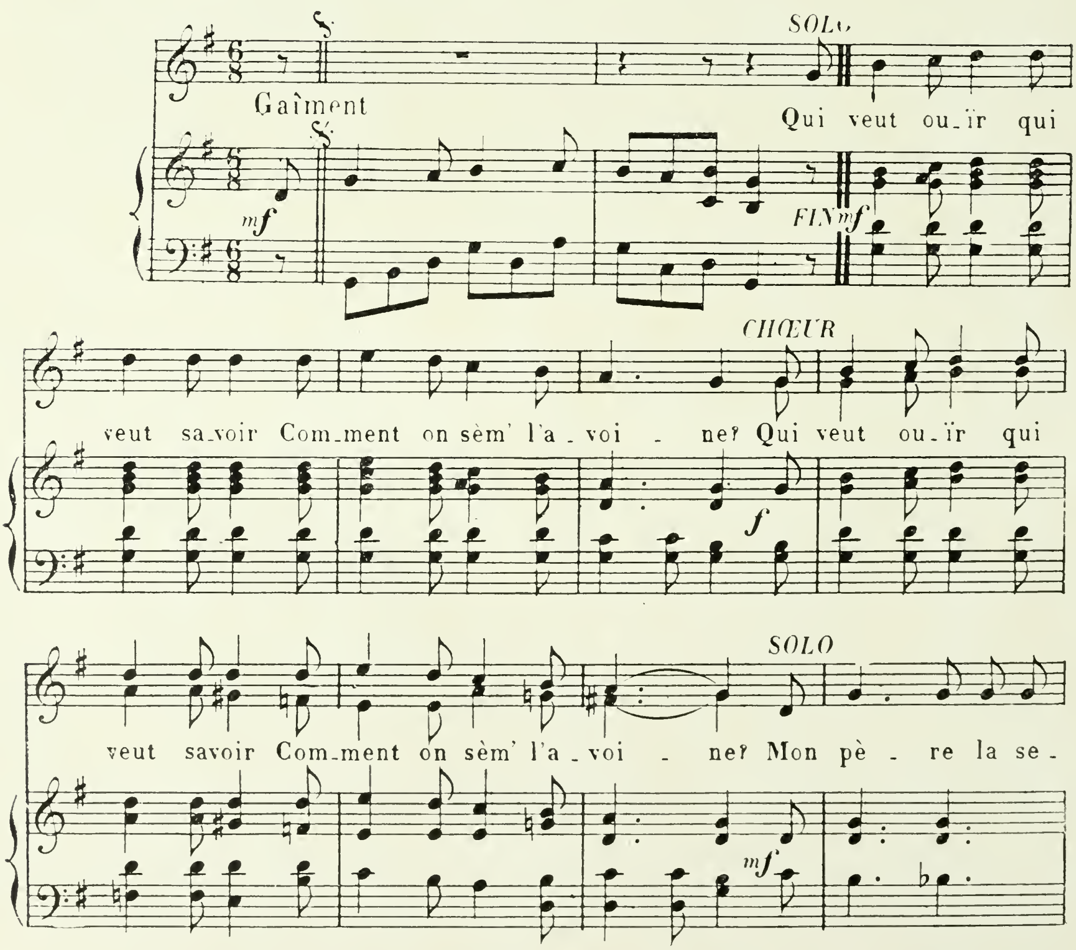
VII
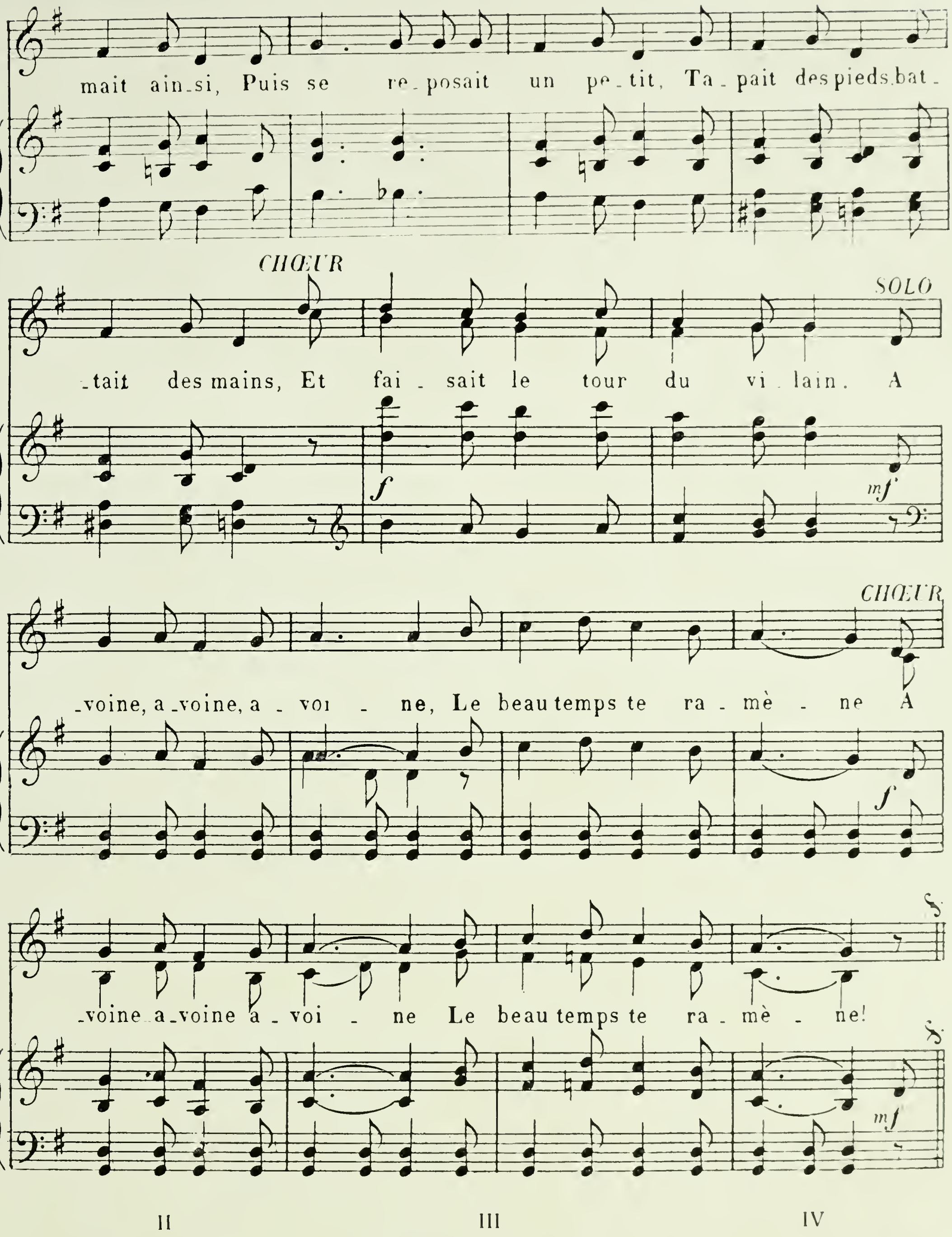
L'homme dit : « Oui, donc ! Monseigneur,
Nul n'est plus heureux sur la terre... »
– Enfin !!! s'écria le Docteur
En sautant sur le pauvre hère ;
Mais, lorsque les haillons du gueux
Tombèrent sur la route grise,
Il s'aperçut que l'homme heureux,
Le seul heureux...
N'avait pas de chemise !!!



Ronde de l'Ile-de-France

Adaptation de M. DUHAMEL.





II

Qui veut ouïr, qui veut savoir
Comment on fauch' l'avoine ?
Mon père la fauchait ainsi, etc.

III

Qui veut ouïr, qui veut savoir
Comment on lie l'avoine ?
Mon père la liait ainsi, etc.

IV

Qui veut ouïr, qui veut savoir
Comment on tass' l'avoine ?
Mon père la tassait ainsi, etc.

V

Qui veut ouïr, qui veut savoir
Comment on vann' l'avoine ?
Mon père la vannait ainsi, etc.

VI

Qui veut ouïr, qui veut savoir
Comment on bat l'avoine ?
Mon père la battait ainsi, etc.

P.-S. — Les chanteurs interrompent la ronde pour faire le geste de semer, faucher, lier, etc. On reprend la ronde sur l'avant-dernier vers : *Avoine, avoine...*



Les Embarras de Paris

Paroles de JEAN DE LAS

Sur l'air :

Je t'ai rencontrée un soir de Décembre...

I

Comme je suivais, l'autre jour, un songe
En excursionnant place Saint-Michel,
Dans un grand trou noir tout à coup je plonge,
Et je laisse au fond ma montre en nickel.
Tout au désespoir de l'avoir perdue,
Je fuis en geignant sans trop savoir où,
Mais je n'ai pas fait cent pas dans la rue
Que je chois encor dans un nouveau trou...

II

J'y laisse un chapeau, j'y laisse une canne,
Et m'en vais plus loin toujours désolé,
Mais plus loin, hélas ! je retombe en panne,
En panne, ou pour mieux dire, en un fossé...
Alors, avisant un sergent de ville,
Je m'approche et lui narre poliment
L'objet de mes pleurs et ma crainte vile
De piéton qui chûte à tout bout de champ.

III

« *Vous n'êtes pas mort – dit d'une voix douce*
L'agent devant qui je reste figé –
C'est l'important! Mais qu'est-ce qui vous pousse
A vous exposer au sort du pavé?
Ne voyez-vous pas ces lanternes rouges,
Ces cordes au bout de piquets de fer,
Qui vont de Clichy jusques à Montrouge,
Ces piles de bois et ces rails en l'air? »

IV

« *Tout cela devrait vous dire, je pense,*
Qu'on ne marche plus dans ce bon Paris,
Et que les moteurs à base d'essence
Ou d'avoine, ici, sont les seuls admis.
Sûr que vous venez de votre province
Et ne savez pas ce qu'est le Progrès... »
Froissé, malgré moi, je réplique : « *Mince !*
Du progrès, cela! Fichez-moi la paix ! »

V

« *Dès que l'on découvre un petit espace*
Où l'on peut courir sans trop de danger,
Heureux de trouver enfin une place
De gais ouvriers viennent s'installer.
Ils commencent tout d'abord par défaire
Tout ce qu'avant eux d'autres avaient fait,
Puis nonchalamment songent à refaire
Ce qu'avec lenteur ils auront défait...

VI

« *J'ignore si c'est dans un but d'hygiène,*
Qu'on fait respirer les pavés de bois;
Mais je sais du moins que cela me gêne,
Quand je sors, de choir sur eux chaque fois ! »
Alors mon agent souriant se livre :
« *On fait tout cela par humanité,*
Me dit-il, afin qu'ils aient de quoi vivre
Ceux qui font métier d'user le pavé :

VII



« *Car en remuant, sans repos ni trêve,*
Ces cubes de bois, nos bons terrassiers,
S'ils ne songent point à se mettre en grève,
Les usent des mains mieux que vous des pieds.
... C'est comme nous, pour faire quelque chose,
Puisqu'on nous a mis là, nous circulons,
Sans but, sans souci, sans rire et sans cause,
Et quand c'est fini, nous recommençons ! »
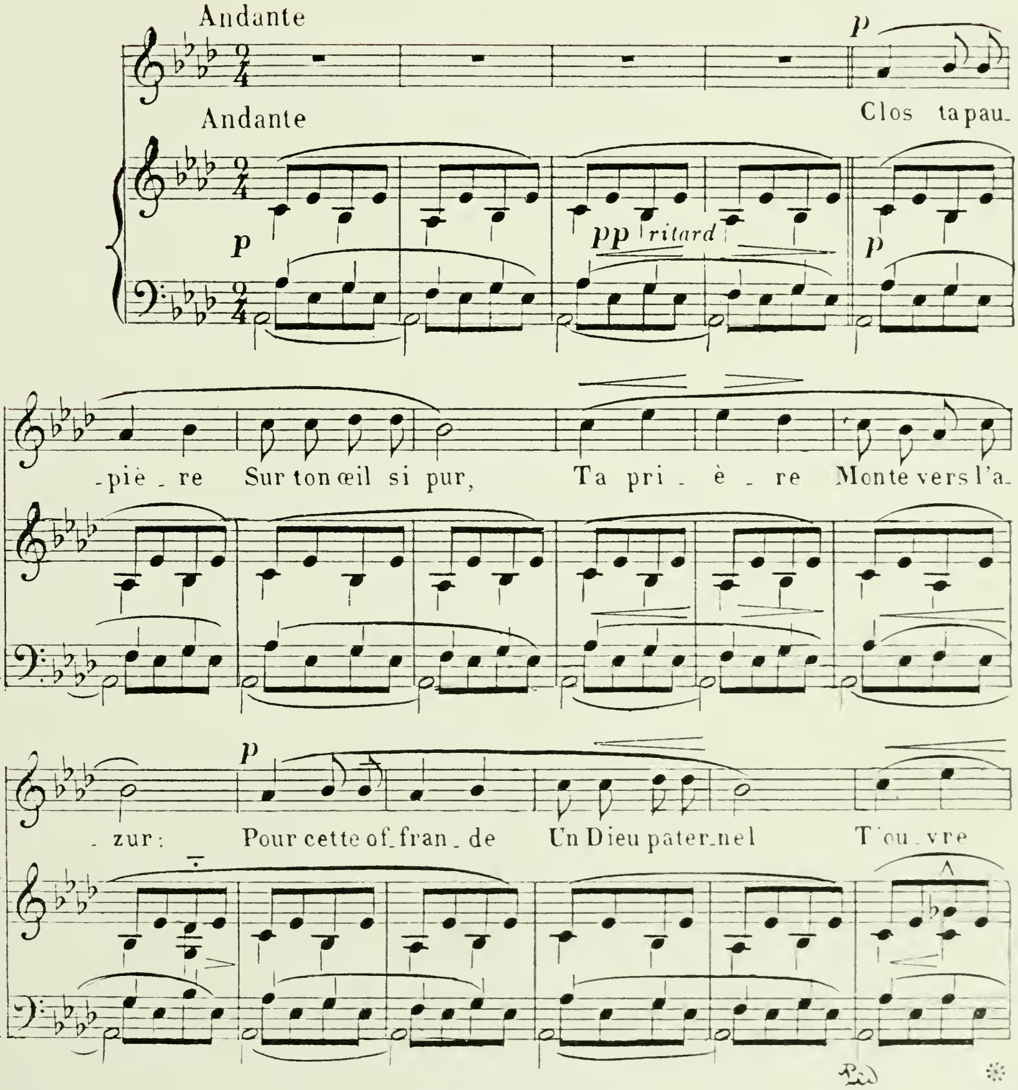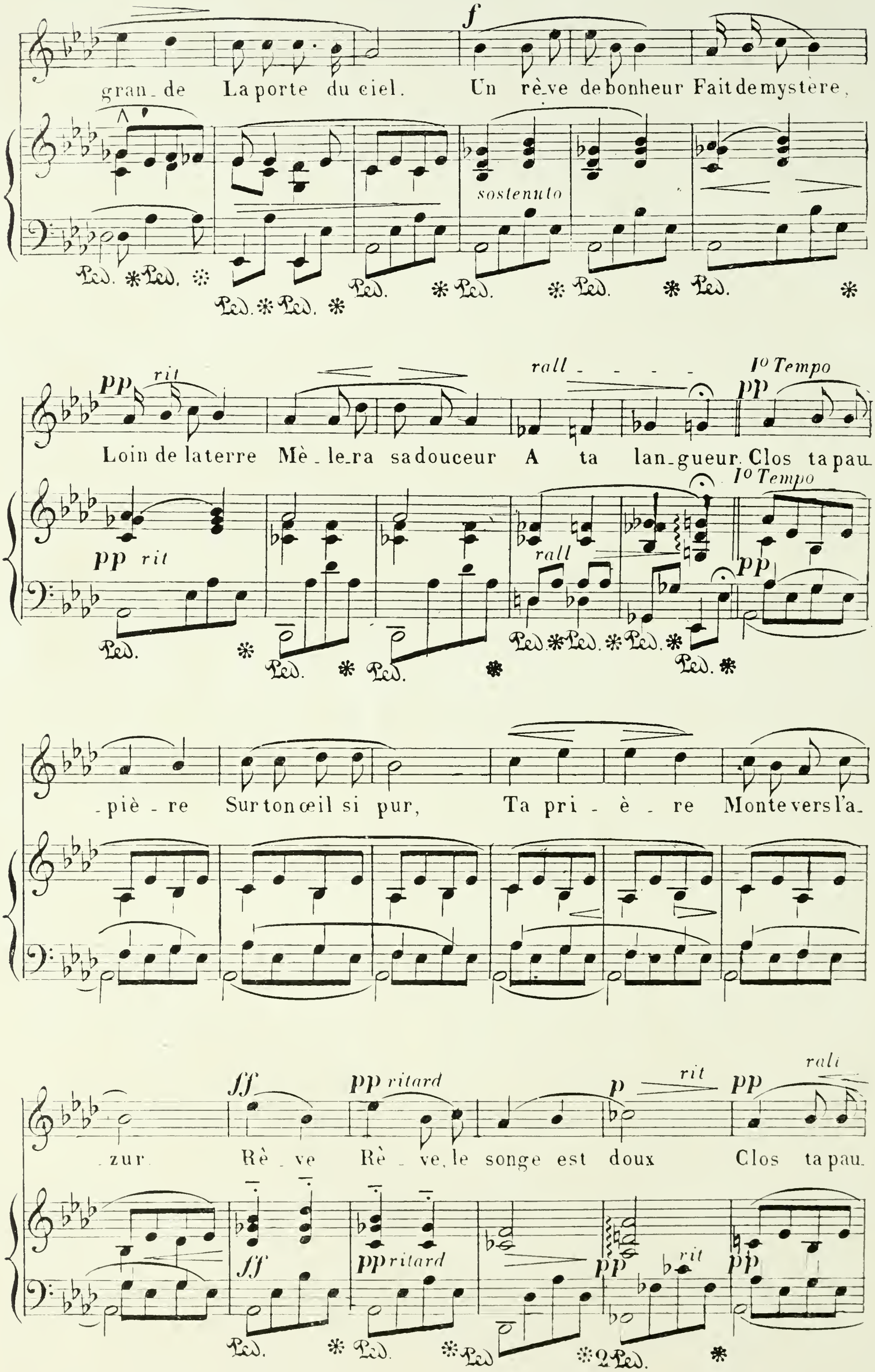




CLOS TA PAUPIÈRE
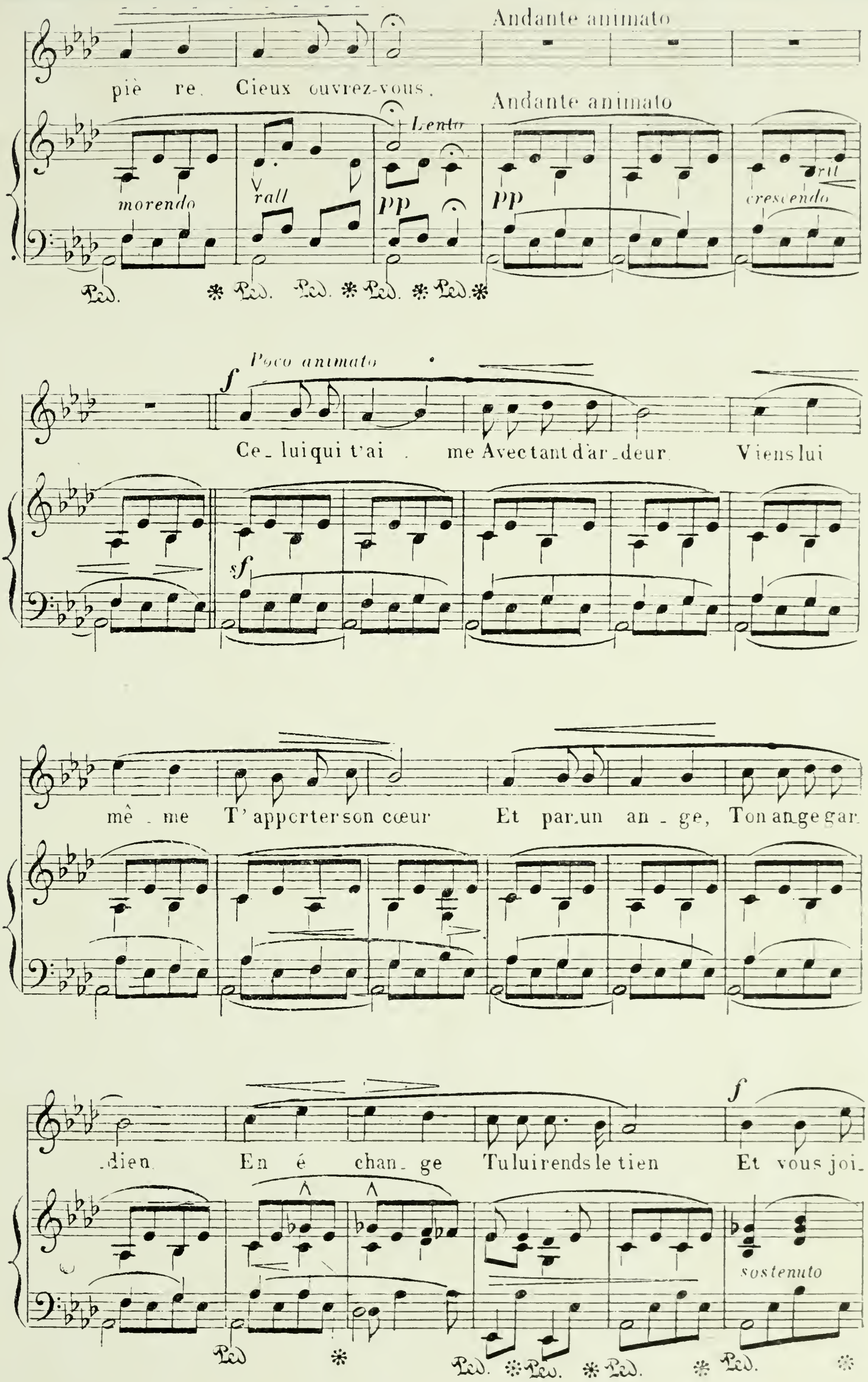
BERCEUSE
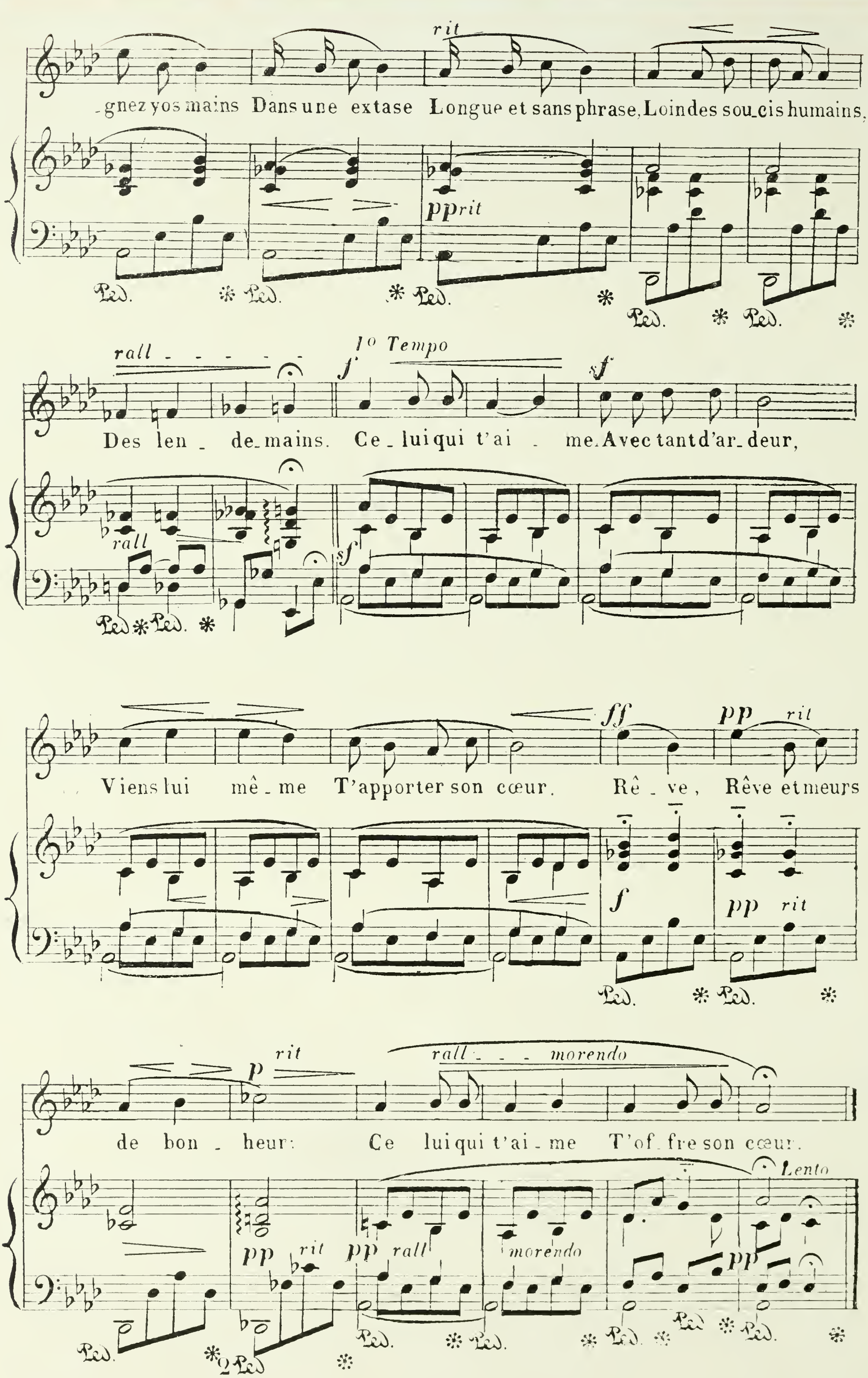
Poésie de GABRIEL MONTOYA

Musique d'EDOUARD MATHÉ




gran_de La porte du ciel. Un rê_ve de bonheur Fait de mystère,
sostenuto
Ped. * Ped.
pp rit rall I° Tempo
Loin de la terre Mè_le_ra sa douceur A ta lan_gueur. Clos ta pau_
_piè_re Sur ton œil si pur, Ta pri_è_re Monte vers l'a_
ff pp ritard p rit pp rall
_zur. Rê_ve Rê_ve, le songe est doux Clos ta pau_


Andante animato
piè re. Cieux ouvrez-vous.
Andante animato
Lento
morendo
rall
pp
pp
rit
crescendo
Poco animato
f
Ce_ luiqui t'ai . me Avectant d'ar_deur. Viens lui
sf
mê _ me T'apporter son cœur Et par_un an _ ge, Ton ange gar.
.dieu. En é chan_ ge Tu lui rends le tien Et vous joi.
f
sostenuto


_gnez vos mains Dans une extase Longue et sans phrase, Loin des sou_cis humains,
Des len_ de_mains. Ce_lui qui t'ai _ me. Avec tant d'ar_deur,
Viens lui mê_me T'apporter son cœur. Rê_ve, Rêve et meurs
de bon_ heur: Ce lui qui t'ai_me T'of_fre son cœur.
rit
rall
1° Tempo
morendo
Lento



LÉGENDE

Les Moulins à Vent

Au temps jadis, en Bretagne,
Tout en haut d'une montagne,
— Sans doute le Menez-Bré —
Il était un pauvre hère
Qui, pour un maigre salaire,
Broyait le froment doré.

Nul ne connaissant les ailes
Qui virent au vent, si belles
Sous le grand souffle de Dieu,
Tel le Samson de la Bible,
Tout seul il tournait le crible
Et la meule en granit bleu.

Tels, par les glèbes bourrues,
Les bœufs mènent les charrues,
Sous l'aiguillon mugissant,
Tel, voûté, cagneux, difforme,
Il tournait sa meule énorme,
Pleurant des larmes de sang.

Il tournait, tournait sur place
Malgré les hivers de glace
Et les étés étouffants;
Il tournait sa lourde meule...
Pour nourrir sa vieille aïeule
Et sa femme et ses enfants !

Or, voilà qu'un soir d'automne,
— Déjà le vent monotone
Sentait le grand vent d'hiver —
Portant sa croix sur l'épaule,
Le Christ, se rendant en Gaule,
Franchit le vieux seuil ouvert.

L'homme était là, dans sa hutte :
Comme abandonnant la lutte,
Il dormait sur le blé d'or ;
Ses membres tremblaient sans trêve,
Et l'on devinait qu'en rêve
Il tournait sa meule encor !

Au bruit frappant son oreille,
Le pauvre meunier s'éveille...
Et Jésus lui dit : « J'ai froid,
J'ai faim... Je suis seul au monde! »
— Entre! Homme à la barbe blonde,
Je suis moins pauvre que toi! »

Il mit un fagot dans l'âtre :
Devant la flamme rougeâtre
Jésus répéta : « J'ai faim !
— Que cela ne te chagrine :
Espère un peu ! Jean-Farine
Va te moudre du blé fin! »

Et puis le voilà qui tourne,
Qui fait la pâte et l'enfourne
Et donne une miche à Dieu...
Puis, brisé, mûr pour la tombe,
Pour la deuxième fois tombe...
Et s'endort au coin du feu!

Et le Christ, la nuit entière,
Resta dans l'humble chaumière,
Veillant le feu qui mourait...
Et, lorsque parut l'aurore,
Le meunier dormait encore
Près de Jésus qui pleurait!

Sans interrompre son somme,
Dieu baisa le front de l'homme,
Prit sa croix blanche et sortit !...
...Mais, voilà qu'à la même heure,
Faisant trembler la demeure,
Un grondement retentit.

L'homme, réveillé, se lève...
Mais, s'imaginant qu'il rêve,
Il se frotte les deux yeux,
Car il voit sa grande meule
Qui tourne, qui tourne seule
En faisant un bruit joyeux ;

Il voit, plus blanche et plus fine,
Tomber, tomber la farine
Sur le vieux bluteau de lin,
Et ce prodige l'enchante ;
Il rit, il gambade, il chante...
Puis il sort de son moulin ;

Miracle! au toit solitaire
Il voit la croix du Calvaire
Debout, dans l'immensité;
Un bel ange aux ailes grises
Grandes ouvertes aux brises,
Est à chaque extrémité!

Et la tempête bretonne,
Dont la rude voix chantonne
Dans des binious éclatants,
Avec des souffles étranges
Fait tourner la croix, les anges...
Et la meule en même temps!...

Voile au vent comme un navire,
Depuis lors, le moulin vire
Au sommet du Menez-Bré,
Et les gens des basses plaines
Apportent toutes leurs graines
A moudre au moulin sacré;

Et le brave Jean-Farine
Devint riche, on l'imagine,
De gueux qu'il était avant,
D'avoir été, sur la terre,
Le premier propriétaire
Du premier moulin à vent!
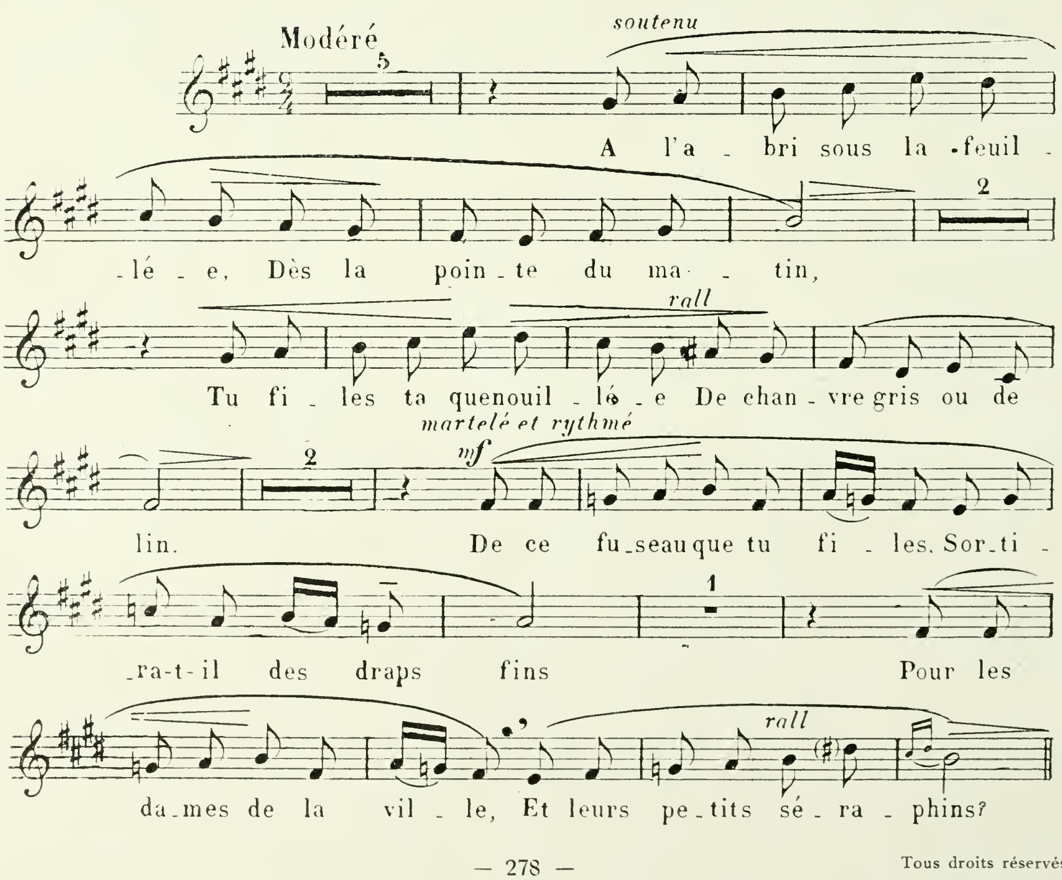
THÉODORE BOTREL
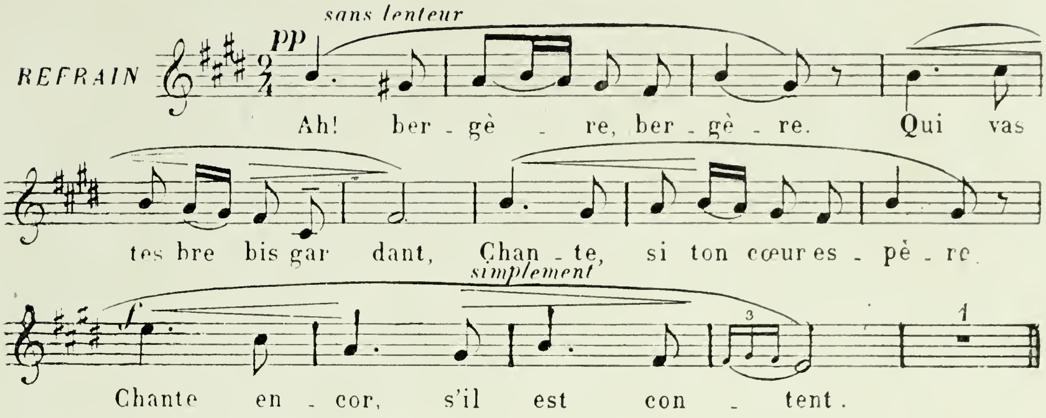


Pastourelle Poitevine

Poésie de
G. MONTOYA et PIERRE ANDRÉ

Musique de LOUIS AUGUIN





I

A l'abri de la feuillée,
Dès la pointe du matin,
Tu files ta quenouillée
De chanvre gris ou de lin.
De ce fuseau que tu files,
Sortira-t-il des draps fins
Pour les dames de la ville
Et leurs petits séraphins ?

(Au Refrain)

II

D'être jeunette et gentille
N'attire pas les promis :
Faut-il encor qu'une fille
Se montre en de beaux habits.
Rêves-tu que ta fusée
Se change en blanc devanteau,
Pour n'être pas méprisée
Par les garçons du hameau ?

(Au Refrain)

III

Non, ce fuseau que tu files
N'est pas fait pour les galants,
Et les dames de la ville
Peuvent garder leur argent ;
Il est pour la fiancée
Qui ne rêve nuit et jour
Qu'à l'heure d'être liée
Avec son joli pastour !

(Au Refrain)

REFRAIN

Ah ! bergère, bergère,
Qui vas tes brebis gardant,
Chante, si ton cœur espère,
Chante encor, s'il est content.

NOTRE BONHEUR

A mon bon camarade C. Béchet.

Il est des souvenirs qui, depuis bien longtemps,
Demeurent enfermés au fond des âmes closes ;
Au gré de nos cerveaux, il est des rêves roses,
Il est des rêves d'or, d'amour et de printemps.

Notre bonheur est fait des plus diverses choses :
Du passé, du présent, d'espoirs — et je prétends
Qu'on peut le retrouver, même aux sombres instants
Où le cœur est en proie aux cruelles névroses...

Nous glanons tous les ans. Et la blonde moisson
Mûrit tous les étés, pour nous donner des gerbes ;
Nous faisons des bouquets dans les chemins superbes,

Ravissant l'églantine aux ronces du buisson,
Nous chantons en courant parmi les hautes herbes,
Et l'écho nous redit cent fois notre chanson !

FERNAND MAISONDIEU.

VIEILLE MAISON

Chère vieille demeure, combien vous êtes belle !...
Que j'aime vos vieux murs,
Vos vieux murs blancs, votre chapelle
Où j'ai plus d'une fois, pauvre mortel obscur,

Prié le Seigneur Dieu ! Que j'aime le fidèle
Et tendre oiseau qui, dans l'azur,
Y redit, chaque jour, si pur,
Le chant plaintif de sa plaintive ritournelle !

Mais que j'aime — ô vieux murs d'antan —
L'enfant qui vous aime, l'enfant
Vers qui ma pensée à toute heure

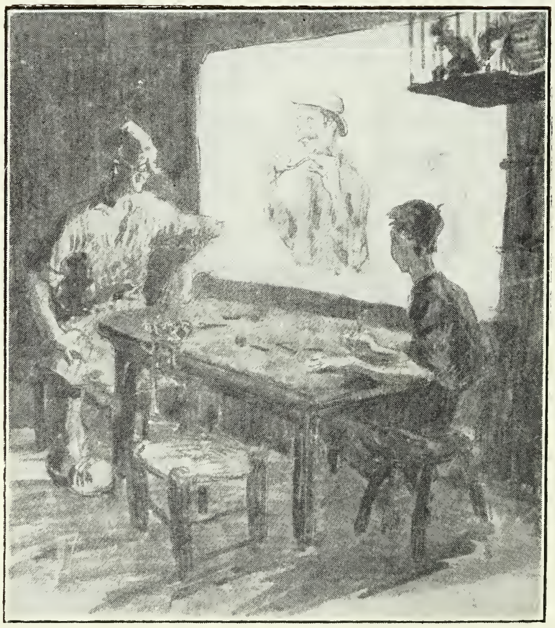
S'envole, car mon cœur, mon âme, mon amour
Ont fait de vos murs blancs leur éternel séjour,
Chère vieille demeure !

PIERRE PEGAT

TACT ET NAÏVETÉ

A Lyon, près Dijon, ville experte à brocher la soie et à tourner le saucisson, vivotait naguère le père Dalibar, fabricant de pipes. Il était embusqué dans le Passage de l'Argues, asile de Guignol et de Gnafron son compère, et, tout en sculptant, limant et perforant la bruyère biscornue, sous les regards émerveillés de son écureuil et de son commis, il guettait les mendigots nombreux en ces parages, comme le chat guette la souris, car c'était un homme vraiment charitable.

Même, il n'était pas rare qu'il entreprît quelque hère arrêté devant sa poussiéreuse vitrine pour lui demander quelle pipe il achèterait, au cas où tenté par le diable il serait pris d'une aussi folle lubie Et quand le quidam s'était prononcé, il la lui offrait, disant qu'elle n'était pas de vente dans le quartier... que les gens n'en voulaient pas et qu'au fond, il était rudement content de se débarrasser d'un tel rossignol.



S'il apercevait alors la tirelire ébaubie de son apprenti : « Martinot, disait-il, colle-toi bien ceci dans la cervelle : Il est aussi charitable de recevoir que de donner. Si ce bougre avait refusé ma bouffarde, j'en aurais eu la jaunisse pour tout le restant du jour. C'est moi qui paie, je veux bien, mais en réalité, c'est lui qui régale. Seulement, prends garde... Il faut avoir du tact dans ces sortes d'affaires. Le tact, vois-tu, mon vieux, tout est là ! Sous prétexte que le pauvre est plus généreux que le riche et qu'il ne faut pas lui ôter la joie de donner, il ne s'agit pas non plus de grignoter son picotin ! Attention, mon garçon !... Si donc tu retires de la mare la femme du sabotier, n'hésite pas à emporter pour ta récompense une paire de jolies galoches. Les sabots ne sont rien pour le sabotier et ne lui coûtent que la peine de les tailler ; en les refusant, tu le froisserais. Mais ne t'avise pas de lui siffler son marc, surtout, car il n'en a qu'une méchante cruche au fond de son armoire — et si des galvaudeux comme toi la lui boivent, avec quoi se réchauffera-t-il les tripes, durant l'hiver ?

... L'apprenti Martinot était natif de la Condamine-en-Bugey. Il ressemblait à son collègue l'écureuil autant par le pelage que par la vivacité du regard. Tout en rabotant au papier de verre le nez d'un zouave promis au culottage tabernique, il profitait des leçons du vieux pipier.

Or, il arriva qu'un frisquet matin de novembre il reçut un billet d'un sien pays, boucher à la Croix-Rousse. Ce loyal marchand d'aloyaux le mandait en son logis pour lui remettre une veste chaude que la maman Martinot avait envoyée de là-bas par une occasion. Il y fut, et lui qui ne connaissait que les grandes boucheries du centre. il ne fut pas peu surpris de tomber dans une boutique noire et minuscule où deux moutons et un demi-bœuf assez tristes se rencoignaient pour laisser grouiller à leur aise toute une nichée de moutards.

Il fut accueilli là-dedans à bras ouverts, et quand on lui eut remis son paquet on lui demanda s'il ne voulait rien prendre.

Le gaillard pensa que ces gens n'étaient pas riches, qu'ils avaient un tas de bouches à nourrir, et combien de paires de galoches à acheter, mon Dieu ! pour l'hiver .. Et il ne voulut rien entendre.

— Allons, disait le boucher, un petit quelque chose...

— Non merci.

— Un peu de vin cuit, renchérissait la femme, ou bien un verre d'anisette ?

— Merci bien...

— Enfin ! cria le boucher, tu ne peux pourtant pas t'en retourner sans rien prendre par un froid pareil ! Voyons ! dis ce que tu veux !

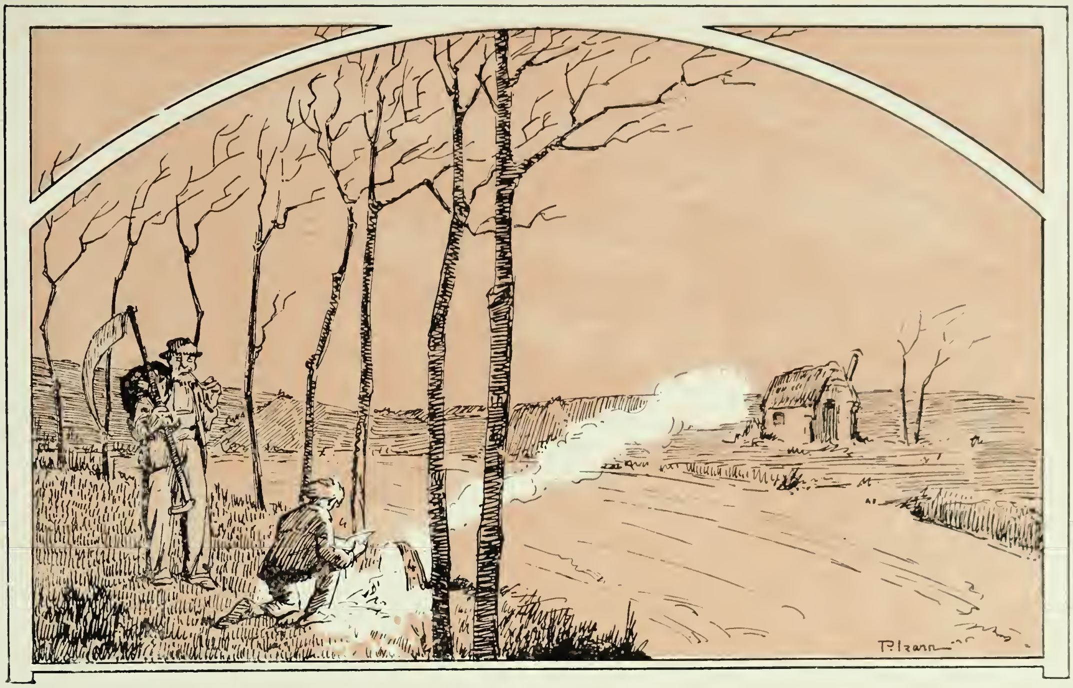
Martinot comprit alors qu'avec ses refus il finissait par blesser ces braves gens. Il se rappela l'exemple du sabotier pour qui les sabots ne sont que bagatelle et fichaise :

— Allons ! fit-il, puisque vous y tenez, je prendrai tout de même un petit bifteck pour ne pas vous désobliger.

Et comme les autres se regardaient ahuris :

— Ne vous inquiétez pas du pain, ajouta-t-il. J'en ai apporté un gros morceau dans ma poche.

George Auriol.



PERLOT

Pièce en un acte, en vers, de GABRIEL NIGOND

Créée au *Nouveau Théâtre d'Art* le 20 Mars 1911

Cette pièce dans laquelle éclatent à chaque vers les qualités remarquables du poète des *Contes berrichons de la Limousine* et du dramaturge de *1812* est un véritable petit chef-d'œuvre du genre. L'argot des campagnes y alterne avec celui des faubourgs, mais sous la veste élimée du « p'tit parigot » comme sous la blouse du « gâs d'batterie » bat le même cœur de France : joyeux et grave, tendre et fort tout à la fois (1).

PERSONNAGES

PERLOT (16 ans) . . . . M. DELVILLE
JEAN PILU (30 ans) . . . M. BOURNY

Une route, à l'automne, au milieu d'une grande plaine. Des champs, des guérets, une rangée de petits arbres. A gauche, la cabane d'un cantonnier. Immense solitude. Par-dessus le tout, la bourrasque claquante et mouillée d'un mauvais jour d'arrière saison. A la tombée de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

PERLOT

On entend, au milieu des sifflements du vent, un sifflement humain, aigu, vif et gai comme un son de fifre. Puis Perlot débouche, par la droite. Seize ans, mais, ainsi qu'il le dit, l'air d'en avoir douze. Type du petit « sallé », d'un faubourg de Paris. Un peu plié en deux ; sac aux épaules.

PERLOT

Qué joli temps pour la ballade!
C'que l'vent bouffe et c'que l'ciel est noir!
Qu'est-c' qui tomb'ra comm' lance, à c'soir;
Ça f'ra rien pousser la salade!
(Il s'arrête à côté d'une borne kilométrique et, se penchant pour lire :)
« Saint-Plantin... Quat' kil... »
(Se redressant, épouvanté, à la borne.)
Hein? Tu crois?
Eun' lieue encor? Non, mais des fois!
T'as r'gardé comment que j'm'appelle?
Eun' lieue? Ah non! J'campe icigo!
J'en tiens ma claque et mon fagot
Et j'ai la plant' des pieds qui pèle!
(Il jette son sac par terre, s'assied dessus. Au vent :)
Tu peux ronfler, va, rancunier!
J'calt'rai point! J'suis paralytique...
(Soudain, avisant la cabane, il y court.)
Dis donc voir, môssieu l'cantonnier,
T'aurais pas la clef d'ta boutique?...
(Il secoue la porte, qui tient bon.)
Ah ouat, tout est bouclé, mon fieu,
Scellé comme un caveau d'famille!
(Revenant à son sac.)
V'là du bois sec et d'la ramille ;
Si je m'payais pour deux ronds d'feu!
(Il prépare son feu, puis, fouillant dans sa poche.)
Des allumett's ? Dans ma bagu'naude!
(Gonflant les joues.)
Mon soufflet!... Prendra ! Prendra pas!
(Tourbillon de grand vent.)
Bon! la rafal' le fiche en bas!
(Debout, poings tendus.)
Compliments! Tu m'as l'air finaude!
Non, vrai, la tempêt'! C'est pas fort!
Ça t'sourit de t'donner la crampe
Pour abattre un sallé d'ma trempe?

(1) Publié avec l'autorisation de l'auteur et de M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, 50, Chaussée d'Antin.

(Il se courbe de nouveau devant le feu. Entre Jean Pilu, par la gauche. Pilu, ouvrier agricole, ambulant. Trente ans. Justifie son nom : crinière, moustaches et barbe rousses; du poil jusqu'aux yeux. Très grand. Il porte son sac et aussi sa faulx emmaillotée de paille. Très timide, souriant, un peu gauche.)

SCÈNE II

PERLOT, JEAN PILU

PILU

Veux-tu que j' souffle?

PERLOT *(contemplant Pilu et ne se relevant que peu à peu, dans la stupéfaction.)*

Oh!... D'où qu'y sort?...
Laiss'-moi contempler ton visage!...
C'que tu fais bien, dans l'paysage!
Qué cabèche!... Assis-toi, chev'lu!
(Pilu se débarrasse de son sac et de sa faulx.)
Ton nom?

PILU

Pilu.

PERLOT *(il se tord.)*

Pileux! Pilu!...
L'fait est!.. Qué sourcils en aigrettes!
Ça t'chatouill' pas dans les mirettes?...
Et la barbe à mon bisaïeul!
(Reculant d'un pas pour mieux le voir.)
T'en as des tifs, pour toi tout seul!
Ça doit t'gratter sous la broussaille!...
Et d'où qu'tu viens, mon p'tit garçon?
C'est ta faulx, la dam', dans la paille?
T'es faucheur?

PILU

Ouvrier d' moisson.

PERLOT

J'ai vu ça!
(Un temps.)
Fich' toi z'à ton aise!
Un grand comm' toi manqu' pas d'culot...
(Pilu se met à s'occuper du feu.)
Tiens, je m'présente : on m'dit Perlot;
J'paraîs douze ans, mais j'en ai seize;
Parigot — pas comm' toi, sûr'ment! —
Jamais connu papa, maman,
Su' l'trimard, pour un temps quelconque,
Avec un onqu' qu'est pas mon onque
Et que j'dois r'trouver d'main matin,
Au coin d'l'églis' de Saint-Plantin!...
C'est d'mon méquier qu'tu t'trouv's en peine?
J'raccommode d'la porcelaine
Et j'vends d'tout : du fil, des crayons,
Des cart's postal's, des médaillons!
Va! si j'en vis pas, j'en vivote!...
T'as pas fini, d'fair' ta dévote,
A deux g'noux, d'vant c'feu d'purotin!
Tu bouff'rais jusqu'à d'main matin
Qu'ça nous vaudrait pas pus bell' jambe!
R'lèv'-toi, mon vieux!

PILU *(se relève; le feu brille.)*

Le v'là qui flambe!

PERLOT

Oh! c'est vrai! Du feu! Qué cadeau!
Ah mais, bravo! Rideau! Rideau!
C'que j'vas fair' griller ma culotte!...
(S'installant.)
C'est trouvé, l'feu, quand on grelotte!...
J'suis l'cousin au roi Salomon,
A c't'heure! Ah! vieux!...

PILU *(sourire modeste.)*

J'ai du poumon!

PERLOT *(se chauffant.)*

Tu peux l'dir', Riquet à la Houppe!

PILU

Aim's-tu l'pain blanc? J'vas fair' la soupe!

PERLOT *(ébahi.)*

T'as d' quoi fair' la soupe, à présent?
Non, mais t'es l'môssieu bienfaisant,
L'ang' gardien, l'Génie d'la Bastille!
Moi qui n' possède, en fait d'croustille,
Pour prend' entre l'pouce et l'index,
Qu'un trognon tendr' comm' du silex!
(Il regarde, attend un mot qui ne sort pas.)
T'es pas pus bavard qu'un' solive!
Tu veux ménager ta salive?
C'est-y simplement qu't'as trop faim?
(Pilu taille le pain, après avoir déposé la marmite sur le feu.)

PILU

Va chercher d'l'eau! moi j'taille el' pain!

PERLOT *(obéissant.)*

Bien, Rothschild!
(Il va puiser de l'eau, à droite, au fond, derrière le talus, puis revient vivement, sa casserole en main, verser l'eau dans la marmite.)

PILU *(riant.)*

Fringalé?

PERLOT

J't'écoute!
(Au loin, Chanson de bergère, lente et triste sous ce vilain ciel.)
Tiens!... Qui qu' chante, au tournant d' la route?
Ça s'en va, dans l'soir, à tâtons...

PILU *(sans s'interrompre.)*

Quéqu' bergère avec ses moutons
Qui rentre au logis...

PERLOT *(regarde au loin.)*

Ça r'commence!
C'est pas rigolo, sa romance!
Ça grimpe à faux, ça tombe à plat!...
La v'là qui tourne, au coin d'la meule!
(Revenant s'asseoir.)
Pourquoi qu'all' chant' par ec' temps-là?

PILU

C'est pour pas s'en aller tout' seule!

PERLOT

C'te goualeuse alle est trist' comm' tout...
J'aim' mieux Dranem!

PILU

Chacun son goût!
(Retirant la marmite)
V'là la soup'!

PERLOT *(accroupi devant l'ornière et se lavant les pattes.)*

J'y f'rai pas la moue !

(Il se relève.)

Hé, maît' d'hôtel ! Ici, Gaston !
Pouss' ma chaise en cuir ed' Cordoue !
(Ils s'installent. Pilu fait le service. Ils mangent.)
Oh ! la fameus' soupe au larton !

PILU

Au larton ?

PERLOT

Au pain !... C'que j'me gave !
Bravo, fanandel !

PILU

Fanandel ?

PERLOT

Mais oui ! Camarade, eh, bett'rave !

PILU *(après un temps).*

Dame, y a point d'beurr' !

PERLOT *(sans ironie).*

Mais y a du sel !
Qué bon sel !

PILU *(tirant de son sac une bouteille de vin).*

Et du vin !

PERLOT *(enthousiasmé).*

Merveille !
Du vrai vin rouge ! Eun' franch' bouteille !
Pas d'l'anisette à barbillon !
Ah ! T'es un chouette échantillon
Sous ta requinpette crottée !
Un frère !

PILU

Encore eune assiettée !

(Mouvement confus de Perlot.)

Tant qu'tu voudras !

PERLOT

Tant que j'voudrai ?

(Il tend sa gamelle.)

T'es généreux comme un curé !

PILU *(ayant bu).*

Ah ! l'joli vin ! La brav' lampée !

PERLOT

Ma carcasse en est défripée !
Tout à l'heur', je m'sentais perdu,
Sanglacé jusqu'au fond d'la moelle ;
Pour un rotin j'me s'rais pendu...
Grâce à toi, j'artrouv' mon étoile !

PILU *(paternel).*

Chauff'-toi donc !

PERLOT

J'brûl' mes trottinets !...

(Sérieux.)

Vois-tu, j'ai du r'ssort ! Je m'connais !
Pis, j'demand' point la terr' promise !
Mais, en c'moment, y a par trop d'mouise !
D'ailleurs, c'est faute à la saison !
Comprends-tu quéqu' chose à l'automne ?
Y a rien d'prévu, tout vous étonne,
L'matin, frio ; l'tantôt, ça tonne...
L'temps du bon Gieu perd la raison !
Pis, la puïe qui fait sa maline,
L'vent qui s'crève à faire d'l'esprit,
La feuill' qui tomb', l'bois qui s'pourrit,
Ça sent la dèche et la carline !...
Ben oui, quoi ! la mort !

PILU *(très calme).*

T'es nerveux !
Va ! T'inquièt' donc pas ! Quoi qu' tu veux,
Faut prend'e el'temps tel qu'on nous l'donne !
Moi, la campagn' m'est toujou' bonne ;
J'sais c'qu'all' vaut : j'y ai tant travaillé !
J'en aime el' sec comme el' mouillé,
L'grand chaud aussi ben qu'la froidure !
C'qui fait point plaisir, on l'endure,
V'la tout !... Tu vois ! J'cause, à présent !

(Il se lève.)

Alors, tu trouv's point ça plaisant,
Ceux nuag's qui cour'nt su' la futaie ?
L'tournement des feuill's, ça t'effraie ?
Ça t'gonfl' point l'nez, l'odeur du foin
La senteur du sol et d'l'écorce ?
Moi, quand j'seus las, ça m'rend la force !
Ça m'chauffe el'cœur ! Et toi ? Tu ris ?...

PERLOT

Vieux, si tu connaissais Paris !

PILU

Dam', Paris !

PERLOT

T'en bâill'rais, eun' goule !
T'en roubill'rais, un œil de poule
A voir les fiacr's et les maisons !
C'est superbe en tout's les saisons !...
Y a partout d'quoi fixer tes châsses !
Pis, parsonn' t'armarqu' quand tu passes !
T'es ton maît', ton singe et ton roi !
T'es lib' ! El' pavé, c'est pour toi !...
T'as l'droit d't'instruir' si t'es trop bûche !
Moi, j'suis natif de Ménilmuche,
Ben, j'sais lire ! Ej'suis pas pus sot
Qu'si j'étais né d'vant l'Parc Monceau !...
La campagn', te trouv's ça folâtre ?
Mais sais-tu c'que c'est qu'un théâtre ?
Dès que l'soir tomb', t'es dans l'plumard !
T'as jamais vu Sarah Bernhardt,
Tu bâill's el' bec, tu manqu's d'étoffe,
T'es moitié crétin, moitié loffe,
Enfin, ça rend l'cerveau bourbeux
D'causer jamais qu'avec des bœufs,
Des moissons et des céréales !
J'te vois si bien porteur aux halles !
Ah ! Paris ! Ça m'fait frissonner !...
L'jour qu'y s'ra question d'y r'tourner,
J'ai peur que l'plaisir m'en suffoque !
Si fallait point gagner sa viocque
Et déterrer son quignon d'pain !
Malheur !

(Réflexions.)

Mais caus' moi d'toi, copain !
Quéqu' tu t'connais, en fait d'famille ?

Avec qui qu'te joues ta manille?
Des parents? Eun' frangine?... Eun' sœur!
D'à' caus' que t'es pas bonisseur
Pus volonquiers? Qué balourdise!...
Hein?

PILU *(très doux, très paisible, comme un peu endormi).*

Mais quéqu' te veux que j'te dise!..
A pleins bras, sans r'pos ni répit,
J'travaille, aujourd'hui comm' la veille,
Pour me nourrir, moi, pis ma vieille...

PERLOT

Moman?

(Pilu incline la tête.)

PERLOT

Veuve?

PILU

Oui.

PERLOT

Te l'oubli's pas?
Alle est d'la campagn', comm' son gâs?
Aussi bavard' que lui, j'parie?
Cath'rin', qu'all' s'appell'?

PILU *(tout à coup dégelé).*

Non, Marie.
Marie Rousset! J'y pens' beaucoup
Mais j'la vois pas souvent du tout
Vu qu'a d'meur' loin, dans un' contrée
Encor pus sauvage et r'tirée
Qu'par ici! Tell'ment pauv', ma foi,
Qu'y n's'y trouv' point d'ouvrag' pour moi!

PERLOT *(grave et rigolo).*

Faut ben porter sa destinée!

PILU

J'restons souvent pus d'eune année
Sans nous voir! J'avons pas l'moyen!
N'empêch' que d'loin, j'nous aimons ben!
Y aura juste un an l'aut' semaine
Que j'l'ai vue... A la fin d'l'été...
All' 'tait même en parfait' santé!
Dam', chaqu' fois qu'j'y vas, j'la promène!
La langu' nous bat des jours entiers,
On mange à tabl', comm' des rentiers!
Pis j'nous r'gardons, pendant que j'fume...

(Ayant un peu rêvé:)

J'comprends ben qu'c'est point la coutume
Cheux des traîniers, des gas d'moisson,
D'aimer leur vieille à la façon
D'un vrai bourgeois propriétaire,
Mais ça s'trouve dans mon caractère!
Moi qui, pour tout l'rest', suis pésan,
Si mal éduqué, si pesant,
Anc' l'esprit d'la carvelle en friche,
J'aim' ma mèr' comm' si j'étais riche!

PERLOT

Moi, sur la question des parents,
J'suis plutôt novic', tu comprends!
J'ai jamais connu ma daronne!
On dit qu'ça berce et qu'ça chap'ronne
Chaqu' fois qu'on a l'envie d'chialer,
Qu'ça mouch' les nez qui veul'nt couler
Et qu'c'est souv'rain pour consoler
Des cent mill' chichis d'la débine...
Si c'est vrai, j'comprends qu'on turbine
Pour sa vieille, après qu'on est grand!

PILU *(avec chaleur).*

Est-c' pas c'est just'?

PERLOT

C'est transparent!

PILU

Est-c' pas qu'c'est clair?

PERLOT

Comme un' chandelle!...
Ça t'fait plaisir, hein, d'parler d'elle?

PILU

Dam'!

PERLOT

Ben, vas-y! J'te laiss' marcher!
Racont'-moi! Tu peux t'épancher!
Laiss' grimper les mots su' ta bouche!
Fais-moi son pol'trait, d'ta moman!
Quel air? Quell' voix? Quell' min'? Quell' touche?
Un peu sèch', dis?

PILU

Comme un sarment!
Cassée et jaunotte et ridée
Mais vive encore et décidée,
Malgré tout!... Y m'sembl' que j'la vois!

PERLOT

Où qu'all' perche?

PILU

A la corn' d'un bois.
Au bout du village! Eun' cambuse
En chaume! et ben noire et ben « use »
Où qu'fait nuit dès soleil couché!
All' vit là, seule, el' nez penché
Su' sa qu'nouille, un fameux ouvrage,
Fournie d'endurance et d'courage,
Tout l'hiver en fac' du tison
Et, dret l'biau temps, d'vant la maison!
All' gagn' quasiment ren, pauvrette,
Et, bien qu'all' mang' comme eune alouette,
Deux cuill'rées d'soupe en guis' de plat,
Pareille aux vieill's gens d'la campagne,
All' crèv'rait d'faim, si je n'étais là!

PERLOT

Mais t'es là!

PILU

C'est ben la justice
Qu'à mon tour ej' trime et pâtisse
Pour ell', qu'a si longtemps trimé,
Qui m'a si vaillamment aimé,
Plein son cœur et plein sa cervelle!

PERLOT

Et te r'çois souvent d'ses nouvelles?

PILU *(en grande confidence).*

A m'fait écrir' par Louis Cousin,
L'gas du maréchal, son voisin,
Qu'est subtil, en fait d'écrissoire...
Seul'ment dam', c'est toute un' histoire,
Ceux lettr's ! Ren qu'pour me rattraper,
Moi qu'suis toujours à galoper,
C'est déjà d'la sacrée bricole !
Et pis, j'fus jamais à l'école,
J'sais pas lir' ! J'en seus ben privé
Car, eun' fois qu'la lettr' m'a trouvé,
Faut qu'moi, j'trouv' quelqu'un qui m'la dise !
Pour ça, j'veux du monde à ma guise,
Qui n'rigol' point tel qu'un bossu,
Quéqu'un que m'comprenne et que m'plaise !

PERLOT *(rêveur).*

Quand tu r'çois ses lettr's, t'es ben aise ?

PILU

Et toi ?

PERLOT

Moi, j'en ai jamais r'çu !

PILU

Jamais ?

PERLOT *(mélancolique).*

Faut êtr' deux, pour s'écrire !
Personne au monde a rien à m'dire !
S'y n'avait qu'moi d'client, l'facteur,
Y pourrait s'mettr' littérateur
Ou conduire une automobile !
C'est pas pour moi qu'y rend d'la bile :
J'y occasionn' point d'excès d'boulot !

PILU

Dis voir, Perlot !... Dis voir, Perlot !

PERLOT *(noble)*

Te m'demand's ? C'est pour eun' requête ?

PILU

Perlot, t'as l'air si ben honnête,
Si droit pensant, si sûr garçon,
Tu m'argard's de si clair' façon
Que j'pense...

PERLOT

Avanc' donc, écrevisse !

PILU

...Qu'tu pourrais m'rend' el' fier service
De m'lire...

PERLOT

Eun' lett' de la moman ?
C'est ça ?

PILU

Oui ! Te veux ?

PERLOT *(tend la main)*

Certain'ment !
(Pilu fouille dans sa poitrine.)
Mâtin ! Contr' sa peau ! Sous sa chemise !

PILU *(offrant, entre ses gros doigts, la lettre jaunie, fripée, pliée en quatre.)*

V'là déjà huit jours qu'on m'l'a r'mise,
Mais, d'pis c'temps-là, bon Gieu divin,
J'ai trouvé personn' qui m'convînt
Pour me chanter ça, goutte à goutte !
Vois-tu, j'crois qu'je r'prendrai ma route,
D'un pas pus bremment assuré
Si j'peux savoir c'qui m'est narré
Dans c'bout d'papier qui m'intéresse !
(Perlot prend la lettre.)
C'est Louis Cousin qu'a mis l'adresse,
Comm' d'habitude ! Il écrit mal,
Que m'semble !

PERLOT *(déchiffrant)*

Ah pour ça ! l'animal !

PILU

Comme écrivain, c'est point la crême !

PERLOT

Faut d'abord que j'lis' pour moi-même !
J'm'y r'connaîtrais point !

PILU

Oh ! j'ons l'temps !
V'là pus d'eun' semain' que j'attends,
J'attendrai ben cor' eun' seconde !

PERLOT *(s'allongeant devant le feu)*

L'clair du feu m'servira d'calbombe !...
Que j'm'allonge à mon ais' ! M'y v'là !
Fum' ta bouffard' pendant c'temps-là !

PILU *(placide)*

Prends ton loisir !

PERLOT

Allume ! Allume !
(Silence. Au revers du fossé, Pilu fume, les yeux perdus. Devant le feu, Perlot épèle, puis lit à mi-voix la vieille lettre.)
« Cher Jean, j'mets la main à la plume
Pour te dir', par malheur, comm' quoi
« L'pus grand deuil est tombé su' toi !
« Prends donc ton courage à brassée...
« Ta vieille est mort', la nuit passée,
Sans souffrance, en app'lant son gas !...
« La nouvell' t'en parviendra pas
« Avant huit jours, j'ai l'assurance.
« N'arrêt' donc point ton tour de France,
« Car j'nous chargeons d'tout, c'est juré,
Moi, mon pèr', le maire et l'curé...
Adieu, mon pauv' Jean... »

PILU *(de loin)*

Peux-tu lire ?

PERLOT

Mais oui ! Voilà !...
(A lui-même)
Comment y dire ?
Y jacter ça su' l'cœur, à c'soir,
Icigo, loin d'tout, sous l'ciel noir,
Dans la puïe qui vous éclabousse !
Ah non ! J'm'en sens point la vigousse !
(Il le regarde.)
Pauv' fieu d'un sou ! Qué coup d'marteau !
Y l'saura toujours assez tôt !...
Y sourit, en fumant sa pipe...
(Réfléchissant)
Vaut mieux qu'y l'sach' dans son pat'lin,
D'un d'ses copains, qui s'f'ra câlin,
De c'curé, qu'a l'air d'un chic type,
D'un sèch' les yeux, d'un cajôleur !

Moi, j'manqu' par trop d'apprentissage :
J'sais pas y faire, en cas d'malheur...

PILU *(soudain)*

Y a t'y sa croix, dans l'bas d'la page?

PERLOT

Hein, sa croix ?

PILU

Dans l'coin du papier?
Comm' qui dirait sa signature !

PERLOT *(comprenant)*

Ah !

(Criant)

Pour sûr!

(A lui-même)

Fichu ferlampier,
J'y étais pus!

(Il tire vivement un crayon et, en cachette, au galop, trace une croix en bas de la lettre. A Pilu :)

Fini, la lecture!

(Pilu accourt.)

J'ai cru qu'j'en dépataug'rais pas !...

(Feignant de lire.)

« L'intention d'la présent', mon gas,
« Est pour savoir de tes nouvelles,
« Et pour t'en donner, d'mon côté...

(Il s'arrête. Il cherche.)

PILU

A n'dit ren, rapport aux javelles?

PERLOT *(à qui ce mot fournit une idée)*

Si fait! J'y arrive! Attends un peu!
« En filant, au long des soirées,
« Vu qu'tout's mes javell's sont rentrées,
« J't'annonc' que j'ai d'quoi m'fair' bon feu!... »

PILU *(riant)*

J'l'entends dir' ça! La v'là faraude!
L'toit d'la cambuse est ben couvert,
J'pens' qu'alle aura pas froid, c't hiver!...
Et su' not' chèvre ?

PERLOT

Eh ?

PILU

La Noiraude!

PERLOT

Ah bon! Eun' second', s'y vous plaît!
J'y vois mal ! La sorgue est si noire!

(Lisant)

« J'ai vendu Noiraude à la foire,
« Vu qu'alle est vieille et n'donn' pus d'lait! »

PILU

En c'cas !... Et su' la Jeann' Fleurie,
Y a ren d'marqué?

PERLOT

Si!...

(Il cherche)

Qu'a s'marie
Dimanche en huit, avec le gas
Au grand Jacque!

PILU

J'le connais pas!...
Et pis...

PERLOT *(posément)*

« Mon garçon, prêt' l'oreille!
« Faudra point rester si longtemps
« Sans r'venir ! A m'sur' que j't'attends,
« J'faiblis, j'm'engourdis, je m'fais vieille!
« Tâche en sort' de r'voir la maison
« L'pus vit' possible... »

PILU

Alle a raison!

PERLOT *(vite)*

« ... En attendant, traîn' ta besace,
« Mon garçon, sans t'faire ed' chagrin !
« Sois gai! Suis ta route et ton train!
« Moi, j'pense à toi, j't'aime et j't'embrasse,
« Du mieux que j'peux, quat' ou cinq fois...
« Ta mèr' ! » C'est tout!

PILU

Fais voir sa croix!

PERLOT *(la lui montrant)*

Là!

PILU *(prend la lettre)*

Tout' pareille à la dernière !
On dirait qu'all' porte un fardeau,
Sa pauv' main!... V'là ben sa manière!

(Voyant que Perlot appuie un doigt sur ses yeux.)

Quéqu' t'as dans l'coin d'l'œil ?

PERLOT

Eun' goutt' d'eau!

(Silence. Pilu replie la lettre et la replace dans sa poitrine. Le vent redouble. Perlot se lève.)

V'là la nuit qui vient! Qué bourrade!

(Tous deux bouclent leurs sacs, se le campent sur les épaules.)

PILU

Te prends d'mon côté, camarade?

PERLOT

Non! J'vas d'où qu'tu viens, compagnon!

PILU

Adieu donc!

(Plus bas, avec chaleur.)

Pis, merci!

PERLOT

Mais non!
Merci d'quoi donc !... Hue, mauvais' troupe !...
C'est ben moi qui t'devrais sûr'ment
Tout un quart'ron d'armercîment
Pour ton vin, ton sel et ta soupe!

PILU *(après un silence.)*

On s'artrouv'ra p'têt'...

PERLOT

Pourquoi pas?
D'main! Dans dix ans! Ici! Là-bas!

PILU

Adieu, p'tiot!

PERLOT

Bonsoir, grand!

PILU

Bonn' chance!

(Il s'en va vers la droite, puis, revenant :)

Merci pour la lettre!

(Et il se sauve, pour de bon, cette fois.)

PERLOT *(seul.)*

Oh!... Pauv' gas!..

(S'en allant vers la gauche.)

Vaut mieux être orphelin d'naissance!...

RIDEAU



Bernadette BARBARIN — S. M. PERRINE GRENIER, Reine des Ajoncs d'Or et ses Demoiselles d'honneur — Anna GUILLOU

A PONT-AVEN

Le Pardon des Ajoncs d'Or

Un beau succès encore que celui de dimanche, pour Botrel, pour Pont-Aven et ses jolies petites Reines populaires.

On est accouru de partout, des cités voisines comme du nouveau monde, pour apporter sans compter, à la gracieuse souveraine d'un jour, hommages et ovations.

Dès le matin, la petite ville des moulins est envahie par une foule innombrable et joyeuse qui ne fait qu'augmenter dans le cours de la journée. L'étranger contemple, avec une curiosité mêlée d'admiration, les costumes bretons riches et anciens qui tranchent par leurs tons clairs et leur variété sur la grisaille environnante, et le Breton lui-même ne voit pas sans émotion réapparaître ces vieux bragou-braz qui lui rappellent les visions déjà lointaines de sa jeunesse ou de son enfance.

La fête débute par un touchant hommage à Brizeux et le dépôt de palmes d'or au bas de son monument. Puis la foule se dirige vers le quai, où Botrel, d'un geste respectueux, au milieu des applaudissements, impose à la charmante Mlle Perrine Grenier, la couronne royale. Après le barde, tous les assistants répètent à l'envi les cris de « Vive la Reine », et le cortège, qui reflète le sens artistique de ses organisateurs, s'ébranle lentement.

Une vingtaine de gars en bragou-braz, tous beaux et forts et à l'attitude martiale sur leurs montures bretonnes, le penn-baz pendant aux poignets, précèdent la reine et lui font une imposante escorte. Puis vient un char d'enfants, délicieuse corbeille de verdure et de bruyères roses, vrai chef-d'œuvre fleuri d'où émergent les minois de bambins bretons, petits gars et fillettes souriants et épanouis. Enfin, dans un char que traînent à pas lent quatre bœufs apparaît la mignonne reine des « fleurs d'ajoncs » entourée de ses demoiselles d'honneur, de Mlle Henriette Hémon, reine de 1911, et d'un groupe de jeunes filles, joli bouquet breton qui charme tous les yeux. Devant elles ont pris place Botrel, le maire de Pont-Aven, M. Satre, et son adjoint, M. Le Sellin.

Sous son dôme de verdure, à demi submergée par ce flot champêtre de genêts et d'ajoncs, la reine, un peu émue, adresse à la foule compacte de ses admirateurs ses plus gracieux sourires.

Selon la tradition, elle se rend à l'église pour la grand'messe. Les cloches l'y accueillent par

leur joyeux carillon. Grave, elle assiste à l'office, puis à la sortie, précédée de binious, elle va au bras du Barde breton reprendre sa place sur le char royal. Le défilé descend la rue de Concarneau. Tableau charmant. Anne de Bretagne, notre duchesse en sabots, ne fut jamais plus acclamée. L'on n'entend que des vivats : « Vive la Reine! Vive Botrel! »

Arrivée sur la place, la reine, toujours entourée de son gracieux cortège, prend place sur l'estrade enguirlandée avec goût, au milieu des genêts et des ajoncs d'or, et assiste au concours de binious qui obtient, près de tous, le plus vif succès.



Les fins danseurs de Pont-Aven

Après un déjeuner intime plein de gaieté et d'entrain présidé par la reine eut lieu le concours des costumes. Ceux-ci variés à l'infini, rustiques, anciens et superbes, furent fort admirés de tous, et le jury dut avoir bien de la peine à se prononcer : tous méritaient des prix.

Mais il faut s'arracher à ce spectacle. Déjà le chemin du Bois d'Amour est noir de monde. Bientôt Botrel va nous tenir sous le charme de sa parole et de ses chants. Dans le cadre du Bois d'Amour, sous les hêtres majestueux, un théâtre en plein air se dresse. Une foule compacte envahit les gradins. Le barde paraît, accompagné de Mme Botrel, sa dévouée et charmante compagne, et avec le concours de chanteurs bretonnants et de musiciens de talent il nous fait vivre des instants délicieux, mais trop courts. On interprète tour à tour l'*Hymne à la Jeunesse*, *les Clochers de France*, *Bro goz ma Zadou*, etc. Après une allocution où son verbe généreux fait vibrer les cœurs, Botrel remet à la petite reine une broche aux armes de Bretagne, commémorative de cette joyeuse fête. Mme Botrel remet aussi un souvenir à chacune des demoiselles d'honneur. Puis, Botrel fait acclamer les deux présidents d'honneur de la fête : Mistral et Anatole Le Braz.

La pièce de *Maïna* dans laquelle le poète met en comparaison et en contact la Provence et la Bretagne, deux provinces faites pour s'aimer comme Yvon et Maïna, obtint le plus vif succès et se termina au milieu des applaudissements enthousiastes de tous...

Le soir, des illuminations nombreuses et variées, et la fête nautique sur l'Aven, clôturèrent dignement une journée si idylliquement belle.

Et maintenant, remercions « notre Botrel » de nous avoir donné encore, cette année, au cours de ce Pardon des Ajoncs d'Or, qui a pris droit de cité chez nous, de la joie, du bonheur, de l'idéal. Remercions sa fidèle compagne qui le soutient et collabore avec lui dans le bon combat pour la race bretonne. Qu'ils veuillent bien accepter ici l'assurance de notre grande reconnaissance, jointe à celle de toutes les populations d'Armor dont nous sommes certains d'être les interprètes, et crions une dernière fois :

« Vive Botrel! Vive Pont-Aven! Vivent les Ajoncs d'Or! »

ARMAND GAUTIER.

(*Union Agricole*. Quimperlé, 30 juillet 1913.)

LES "BOUQUETS DE LAIT" (1)

Voici les troupeaux blancs de claires primevères,
Pareils aux nouveau-nés serrés contre leur mère.
Comme ces tout petits se suspendent au sein,
Ils ont contre le sol attaché leur essaim.
Elle a l'air enfantin leur forme toute ronde :
La tête des enfants est presque toujours blonde,
D'un blond qu'on dirait blanc, c'est comme si coulait
Sur eux incessamment un frais ruisseau de lait.

Elles semblent ainsi, les claires primevères,
Des bébés frissonnants suspendus à leurs mères
Qui cachent dans un sein tiède leurs fronts frileux,
Quand leurs bouquets sont à l'abri des chemins [creux.

Chez nous les paysans, dans leur langue naïve
Où leur impression s'épanche toute vive,
Frappés de la blancheur crémeuse de leur chair,
Ont surnommé ces fleurs, que le sein découvert
Du sol semble nourrir de ce lait frais, la sève,
Pour cet étonnement de leur front qui se lève
Dans un air ingénu d'enfant et d'agnelet,
De ce nom qui leur va si bien : « Bouquets de lait ».

MATHILDE DELAPORTE.

(1) Extrait de *En demi-teintes* (Jouve et Cie, édit. Paris).



Armand MASSON



Pierre TRIMOUILLAT
Gravure originale de Léon Lebègue

Introduction à un Volume de Vers

Ce livre est un livre posthume.
— L'auteur, que j'ai beaucoup connu,
A reçu du plomb dans sa plume
Et, sur le tard, est devenu,

Sans que les doctes Piérides
Prissent le deuil à ce propos,
Un rond-de-cuir de tout repos,
Gardien des formes clichoïdes,

Observateur du règlement,
Craignant la feuille de présence,
Et pénétré de déférence
A l'égard du Gouvernement.

— Donc, après infortune faite,
Sans se poser en incompris,
Il a liquidé, pour un prix
Modéré, son fonds de poète.

Et las d'avaler des couleuvres,
Il a renoncé sans regrets,
O Montmartre, à tes cabarets,
A leurs pompes comme à ses œuvres.

ARMAND MASSON.

Biographie de Pierre Trimouillat

SES TITRES : *Baron de Montmartre et Prince du Rire.*

SES QUALITÉS : *Poète chansonnier satirique, spirituel et bienveillant. Ne blesse pas. Effleure, pince, égratigne.*

SON CORPS : *Un roseau pensant et chantant.*

SA VOIX : *Varie selon l'heure et le lieu. Le jour, dans son bureau, une flûte. Le soir, devant le public, un écho. La nuit, dans la rue, un ouragan.*

SES ŒUVRES : *Des chansons et des monologues où l'Esprit le plus délicat lutte avec la Forme la plus soignée et la Rime la plus riche.*

SES AMIS : *Ceux qu'il blague (Tout le monde).*

SES ENNEMIS : *Les autres (Personne).*

SES VERTUS : *Aime à voir lever l'aurore.*

SON AMBITION : *Etre enterré à l'Odéon.*

SON AGE : *Sera toujours jeune, puisque l'esprit et le cœur des poètes ne vieillissent pas.*

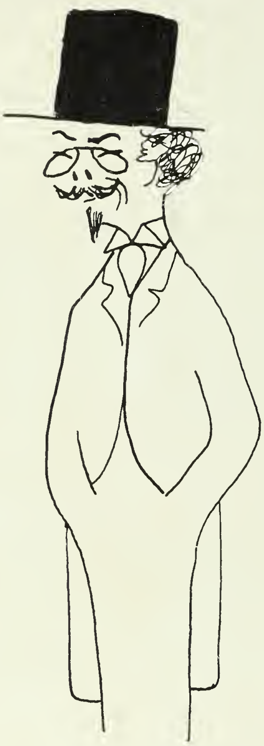
XAVIER PRIVAS (1900).

Armand Masson et Pierre Trimouillat

ARMAND MASSON

Né à Paris, rue Amelot, en 1857, Armand Masson fit, en qualité de boursier, ses études au collège de Melun. Muni de son bachot, il fut, « grâce à sa bonne écriture », admis à faire partie du personnel administratif de la compagnie de chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée ; il passa ensuite au ministère de la Guerre, dont les bureaux forment, on le sait, d'excellents poètes; il entra enfin à la Préfecture de la Seine, où il occupe actuellement un poste important.

Il fréquenta le Chat-Noir presque à ses débuts et ne le quitta que pour aller former, en compagnie de Paul Delmet, de Vincent Hyspa, de Marcel Lefèvre, la troupe du concert des Décadents, sous la direction de Jules Jouy. A la fermeture de cet établissement, il entra au Chien-Noir, fondation Victor Meusy, demeura ensuite quelque temps éloigné des cabarets, reparut en 1897 à la Boîte-à-Musique, après quoi il abandonna définitivement les tréteaux.



TRIMOUILLAT
Portrait charge de Sacha Guitry.

Avec son front dégarni, ses cheveux couvrant abondamment la nuque, son cou ramassé, sa barbe en collier, sans vain apprêt ni prétention à une quelconque mode, et son œil vif derrière l'immuable lorgnon, Masson présente moins l'aspect d'un poète charmant que celui d'un brave médecin bourgeois qui serait à la fois très humble et très savant. Sa modestie égale son talent : elle est grande et sincère. Il se refuse à toute interview, n'aime pas qu'on s'occupe de lui; et il a fallu toute la ténacité amicale et toute l'angélique patience de Pierre Trimouillat pour le persuader de la nécessité de réunir ses vers en volumes et l'amener à les offrir à un éditeur.

La première série, intitulée *Pour les Quais,* a paru chez Messein, il y a une huitaine d'années. Elle contient, nous dit le sous-titre, les « pièces dites par l'auteur au Chat-Noir, au Chien-Noir et chez d'autres animaux dénués de candeur ».

A quelque page qu'on ouvre le livre, on constate que celui qui l'a composé est un de nos meilleurs ouvriers du vers, que c'est un écrivain probe et nourri, en même temps qu'un penseur honnête et courageux. La phrase y est fière, d'aplomb, solidement œuvrée, sans fioritures inutiles, pleine de musique et de clarté : elle reflète admirablement l'âme du poète; on a plaisir à la revoir pour la mieux goûter, à se la relire à haute voix pour jouir de sa complète harmonie. Presque toujours le vers est un, sans cheville, dans la strophe pleine, et ce n'est qu'à de très rares exceptions que la rime, soutenue et sonore, s'amoindrit dans l'enjambement.

On y rencontre des passages d'une délicatesse extrême et d'un sentiment très pur. Lisez par exemple ces vers que fredonne à sa douce moitié le fidèle et galant époux :

Plus tard, au coin du feu, l'un près de [l'autre assis,
Nous verrons le passé comme à travers [des prismes :
Cela réchauffera nos pauvres rhuma- [tismes ;
Je serai Philémon et tu seras Baucis ;

Moi, goutteux et courbé sous le poids [des années,
Nez crochu, chef branlant, les cheveux [abolis ;
Toi, dolente, la peau ridée à petits plis,
Et toute blanche sous tes coiffes suran- [nées.

Nous rouvrirons alors avec des soins [dévots
Nos chroniques d'amour à leurs pre- [mières pages,
Et nous les relirons ensemble, et les passages
Les plus connus seront pour nous toujours nouveaux.

Nous y retrouverons intactes nos richesses,
Et du livre tremblant entre nos doigts unis,
Nous verrons s'éveiller, sous les feuillets jaunis,
Des essaims de baisers et des nids de caresses.

Moi, je te reverrai fraîche et rose, à travers
Le mirage de nos félicités communes ;
Tu me reverras jeune, avec des mèches brunes,
Le cœur plein de chansons et les yeux pleins d'éclairs.

Je me redresserai très fier sur ma béquille ;
Je te prendrai la taille avec des airs galants ;
Toi, tu minauderas, et sous tes cheveux blancs,
Tu rougiras encor comme une jeune fille...

L'influence chatnoiresque s'accuse fortement dans le chapitre final du recueil, qui est tout d'ironie, de satire et de blague, avec des pointes parodiques et quelques hardiesses argotiques, de loin en loin. Dans un sonnet de résignation, intitulé *Mirliton,* la vie est comparée à « un oignon qu'on épluche en pleurant » et l'auteur se conseille soi-même :

Bois ces larmes, poète, et ne laisse pas voir
Le pudique secret de ton mal sans espoir :
Au légume plaintif prends sa pelure blonde,
Coiffes-en les deux bouts d'un mirliton railleur
Et, soufflant l'ironie à la face du monde,
Toi-même, le premier, insulte à ta douleur.

Quelques feuillets plus loin, il chante cette amusante ballade, qui semble avoir été écrite hier :

BALLADE

des choses qui arriveront... demain.

Demain, coiffeurs et perruquiers
Raseront gratis la pratique :
Nos raseurs de la politique,
Comme nos tondeurs financiers,
Exerceront leurs doux métiers
Pour l'amour du public godiche
Et feront fi de nos deniers.
— Néanmoins, consultez l'affiche!

Pourquoi ces engins meurtriers,
Puisque, demain, mis en pratique,
L'arbitrage diplomatique
Rendra vains ces apprêts guerriers?
Les peuples réconciliés,
Sous l'œil attendri de l'Engliche,
N'auront plus qu'un corps de pompiers.
— Néanmoins, consultez l'affiche!

Demain sortira des dossiers
Le programme démocratique :
Ce sera l'âge d'or antique
Et nous verrons les ouvriers
Devenus assiettaubeurriers
Se goberger au Café Riche
Avec les argents des rentiers.
— Néanmoins, consultez l'affiche!

ENVOI

— Ne m'envoyez pas les huissiers :
Demain... demain je serai riche
Et je paierai mes créanciers.
— Néanmoins, consultez l'affiche!

Mais c'est au cœur même de l'ouvrage que sont, à mon avis, les pages les plus belles. Elles exposent une philosophie noble et franche qui préconise la confiance en soi, la nécessité du perpétuel effort humain, le respect de la dignité, et la vanité du sot orgueil.

Dans *A mon fils,* je découvre cette altière exhortation :

Mets ta cocarde à ton chapeau,
Et va, sans peur et sans reproche :
Ne dissimule dans ta poche
Ni ta chanson, ni ton drapeau!

Ta chanson, chante-là sincère!
Chante-la par-dessus les toits,
A la barbe du bon bourgeois
Et sous le nez du commissaire.

Ton drapeau, brandis-le, hautain,
Et maintiens-le, quoi qu'il en coûte
Marche droit et sûr de ta route
Vers ton but formel et certain.

Sois accessible à la souffrance
De tout ce qui souffre ici-bas;
Sois homme et ne t'enferme pas
Dans un donjon d'indifférence.

Vide ta bourse; emplis ton cœur!
Que ta maison hospitalière
Soit une auberge familière
Au vaincu plutôt qu'au vainqueur.

Avec ta foi pour viatique,
Combats, souffre ; et ne rougis pas
Si l'on va disant sur tes pas :
— Ce garçon-là n'est pas pratique!

Je regrette que la place me soit mesurée : j'aurais cité avec joie d'autres pages très nobles, comme *Le Psaume de la Vie, La Première Pierre, Sisyphe,* et quelques-unes des fraîches légendes mystiques telles que *Purification* ou *La Vierge aux oranges* où se complaît l'aimable fantaisie d'Armand Masson. Je vous renverrai donc, mon cher lecteur, au numéro de Pâques 1908 de *La Bonne Chanson,* qui publia *Les Cloches à Rome.*

*
* *

Le volume dont je viens de parler porte, au-dessus de son titre : « Poésies d'Armand Masson. — 1re Partie »; cela indique que l'auteur va faire paraître un second volume. En attendant que cette bonne fortune nous arrive, je reproduirai cette amusante satire :

LE SONGE DE JACOB

En ce temps-là, Jacob, redoutant le courroux
De son frère Esaü, le chasseur au poil roux,
Dont il avait subtilisé le droit d'aînesse,
Partit de Béer-Shéba, monté sur une ânesse,
Pour demander asile à son oncle Laban.
Or, le troisième jour de marche, au soir tombant,
Exténué, mourant de soif, le ventre vide,
Il lui fallut camper dans le désert aride
Qui s'étend de Sichem au puits de Beth-Haran.
Le voyageur serra sa ceinture d'un cran,
Se choisit une pierre où reposer sa tête,
Et s'endormit roulé dans une peau de bête,
Content de n'avoir rien à payer pour sa nuit.
Et voici ce qu'il vit en songe :
Devant lui
Se dressait au milieu d'une place publique
Dont les maisons semblaient un rêve babélique,
Un grand temple au toit plat, bloc massif et carré,
Qu'à sa ligne rigide on sentait consacré
Au culte du commerce et de l'arithmétique.
Des colonnes de pierre entouraient le portique
Ouvert à tous venants sur un large escalier
Qu'un flot d'adorateurs inondait tout entier;
Et Jacob, rien qu'à leurs profils d'oiseaux voraces,
Reconnaissait en eux la race de sa race,
Bien que leurs vêtements étriqués, aux plis brefs,
Et les cylindres noirs dont ils couvraient leurs chefs,
Parussent indiquer les modes d'un autre âge.
— Et tous, avec des cris rauques d'anthropophages
Ou des glapissements aigres de chiens en rut,
Se ruaient vers le but, vers l'identique but :
— Et c'était, sur son socle, ainsi que sur un trône,
L'Idole de métal, le tout puissant Dieu Jaune,
Le Veau d'Or, le divin Veau d'Or, déjà debout!
Or, Jacob s'aperçut alors avec dégoût
Que les marches de l'édifice étaient souillées,
L'escalier étant fait, non de pierres taillées,
Mais de fiente durcie, et le pied du passant
Y foulait de la boue et des larmes de sang;

Des malédictions sortaient de chaque dalle,
Et des Anges en deuil, à grands coups de sandale,
Battaient le bas du dos des fils de Rébecca
Et leur faisaient escorte en leur criant : Raca.
— Mais eux, indifférents à ces libres paroles,
Sous l'averse des coups récoltaient les oboles,
Et se ruant autour du divin piédestal.
Empochaient à la fois l'insulte et le métal.
— Or, Jacob, s'éveillant sur son chevet de pierre,
Adora le Seigneur et fit cette prière :
— « Soyez béni, mon Dieu, vous qui faites mûrir
Pour ma race, sur l'escalier de l'avenir,
Des coups de pied au ... qui sont tout bénéfice ! »
Et s'imposant alors un petit sacrifice,
Il offrit au Seigneur, avant de repartir,
La pierre sur laquelle il venait de dormir.

Et, maintenant que j'ai, par cette citation, donné une idée — incomplète, hélas ! — de ce que sera la deuxième série des poésies de Masson, *En Miaou majeur*, je me permettrai de prier instamment son éditeur de la publier, l'assurant par avance de la très réelle gratitude que nous lui vouerons pour la joie nouvelle qu'il nous aura, ce faisant, incontestablement procurée.

Je dirai enfin que Masson a traduit des contes de Dickens, d'Edgar Poé, de Mark Twain, et qu'il a écrit une *Histoire de l'Impératrice Eugénie*, sur le point de paraître.

PIERRE TRIMOUILLAT

Il y aura tout à l'heure vingt ans qu'Horace Valbel écrivait les lignes suivantes à la fin d'un article consacré à Trimouillat, dans *Les Chansonniers et les Cabarets artistiques de Paris* (E. Dentu, édit.) :

Enfin, j'annoncerai que Pierre Trimouillat est en train de réunir ses chansons en un volume et sous ce titre : *Dans la Vie*, et ses poésies et fantaisies rimées en un volume également et sous le titre de : *Contes à dire debout.* Nul doute qu'ils n'obtiennent, tous deux, un très gros succès de librairie, ce que je lui souhaite bien cordialement. »

Or, les ans ont passé ; nos tempes, grisonné ; et les *Contes à dire debout,* de même que les chansons *Dans la Vie* n'ont point encore franchi les quelques hectomètres qui séparent de la boutique de l'éditeur la demeure du poète. Sans doute ce dernier, qui est parvenu — ce dont je ne saurais trop le féliciter — à obliger Armand Masson à grouper en recueil ses œuvres éparses, attend-il qu'en retour Masson en agisse de même à son égard ? — Je ne sais. Mais, si cela est, qu'ils fassent diligence l'un et l'autre ; car les vers de Trimouillat méritent grandement qu'on les édite. Les lecteurs de la *Bonne Chanson* en ont pu apprécier la valeur et l'esprit par la publication qu'a faite notre revue de *Nos Gouvernants* (n° 11), *Idées d'Automne* (n° 17), *La Pente fatale* (n° 49), *Mon Maître d'école* (n° 22) et *Après la Trouvaille* (n° 55). Ces vers sont d'une construction parfaite et rimés richement, si richement même que parfois la consonnance finale suspend le mètre au beau milieu d'une proposition. Mais cette fantaisie, loin de nuire à la strophe, lui donne, au contraire, un caractère d'amusante cocasserie.

Traitées avec une véritable maîtrise, les chansons de Trimouillat sont ordinairement satiriques ; cependant les traits qu'elles décochent égratignent plutôt qu'ils ne blessent. Elles s'attaquent, dans un but humanitaire, aux défauts de nos contemporains ou aux vices de notre état social ; et cela, sans jamais perdre leur gaieté ni laisser tomber l'intérêt. Parfois elles ont recours à la parodie, ce qui décuple leur drôlerie : *Quand l'oiseau chante,* de Tagliafico, devient *Quand le critique dort ; Pensées d'Automne,* de Jules Massenet et Armand Silvestre, se transforment en *Idées d'Automne*, citées plus haut ; le *Crucifix* de Faure, se mue en *Præsesfix.* La transfiguration du texte primitif ne porte que sur quelques mots, les rimes subsistant autant que possible, de sorte que l'effet comique est irrésistible. Ces parodies furent interprétées avec un énorme succès il y a quelques années par Coquelin-Cadet ; car le grand comédien se doublait d'un chanteur fort agréable.

Trop fines pour le café-concert, les chansons de Trimouillat n'y ont guère trouvé accueil que d'Yvette Guilbert ; elles demeurent du répertoire des cabarets artistiques, où malheureusement le goût s'est bien modifié et où l'interprète n'est plus qu'un comédien, uniquement utilisé dans les revues, ou un imitateur de nos célébrités théâtrales. D'où il découle que, malgré qu'elles soient amusantes et bien faites, les pauvres restent inchantées.

Mais, heureuse compensation, les monologues de notre poète ont trouvé des « créateurs » de tout premier ordre en Saint-Germain avec *La Corde ;* Galipaux, avec *Le Faux Nez ;* Dumény, avec *L'Argent ;* Duard, de l'Odéon, avec *L'Araignée ;* et plusieurs artistes de la Comédie-Française : Mme Reichenberg, pour *L'Octroi ;* Georges Berr, pour *Le Vengeur ;* Pierre Laugier, pour *Le Bandeau ;* Le Bargy, pour *Lettre close ;* et de Féraudy, pour *Le Bègue.*

Voici quelques strophes de *L'Argent :*

Quand on n'a pas d'argent,
Rien ne sert d'être intelligent :
On a toujours l'air d'une buse ;
On est un être inférieur
De qui chacun sans honte abuse,
La victime de tout railleur
Qu'égaie un vêtement qui s'use...
— On est plein d'aplomb, d'entregent,
Quand on a de l'argent !

Quand on n'a pas d'argent,
Soudain, en vous dévisageant,
Le plus généreux devient chiche.
Un Crésus se plaint plus que vous,
Malgré le luxe qu'il affiche,
Lorsqu'on lui demande cent sous...
Hélas ! on ne prête qu'au riche :
Harpagon même est arrangeant,
Quand on a de l'argent.

Quand on n'a pas d'argent,
On constate, en interrogeant
Les parents de celle qu'on aime,
Qu'on n'est pas un gendre à leur goût...
Pour avoir sa main tout de même
En vain vous essayez de tout...
— Mais avec une joie extrême
Ils vous l'offrent, l'air engageant,
Quand on a de l'argent !

Quand on n'a pas d'argent,
Le tailleur est très exigeant.
Il accepte en grognant l'échange
De vos « effets » contre les siens.
Ne les soldez pas, il dérange
L'huissier, qui fait — en mots anciens —
Contre vous un grimoire étrange,
Qu'on paie ensuite, en enrageant,
Quand on a de l'argent...

Quand on n'a pas d'argent,
Il n'est rien de plus affligeant
Que d'être ou se croire poète :
On est regardé de travers;
Sans une somme rondelette
Nul ne veut imprimer vos vers.
— Répondez-vous des frais ? Mazette !
L'éditeur est encourageant —
Quand on a de l'argent...

Quand on n'a pas d'argent,
On est toujours intransigeant.
Si l'on parle de politique,
On offre au paysan le sol,
L'outil au blousier sympathique,
La propriété, c'est le vol !
— Mais si l'on est homme pratique,
On est du parti dirigeant,
Quand on a de l'argent.

Quand on n'a pas d'argent,
C'est le convoi de l'indigent
Qu'on a, si Dieu permet qu'on meure;
Votre chien seul suit le cercueil...
— Vers votre dernière demeure
Un peuple entier, la larme à l'œil,
Vous suit, dans des sapins à l'heure —
Ou même à pied, en s'épongeant,
Quand on a de l'argent !

* * *

Pierre Trimouillat naquit à Moulins, en 1858, d'une famille bourgeoise et tout à fait ennemie de l'art dramatique, conséquemment, de tous ceux qui produisent pour le théâtre ou s'y produisent. Elle prédit donc les pires destinées à son dernier représentant, lorsqu'il se risqua à composer ses premiers couplets : elle entrevoyait pour lui les plus horribles géhennes et... l'échafaud, peut-être. Toutefois, le poète en herbe ne tint pas compte des avertissements de ses ascendants timorés ; mais, afin d'endormir leurs craintes, il étudia et apprit des vers d'écrivains réputés qu'il s'appliqua à dire en famille ou chez des amis, s'adornant ainsi d'une petite auréole. On le déclara fin diseur, ce qui l'enhardit au point qu'un soir, il osa introduire dans son programme une sienne élucubration qui fut saluée d'unanimes applaudissements. Et, lorsqu'on lui demanda le nom de l'auteur, autant par modestie que pour ne pas contrarier ou effaroucher les siens, il refusa de se désigner. Mais, il se promit bien de ne plus interpréter d'autres œuvres que celles qui sortiraient de son cerveau.

C'est fort de cette résolution qu'il arriva un beau jour à Paris. Faisant violence à son excessive timidité, il se présenta aussitôt à la Lyre Bienfaisante, qui voisinait place Saint-Michel avec les Hydropathes, et où fréquentaient Jules Jouy, Georges Montorgueil (*alias* Lebesgue), Lemercier, Teulet et quelques amateurs ou débutants. Il se fit admettre peu après à la Société Littéraire et Dramatique que présidait J. Amoureux, 45, quai de la Tournelle. C'est là que je le vis pour la première fois, au milieu d'un groupe de sociétaires qui étaient Abel Tarride, Eugène Châtelain, Georges Berr, J. Solin, Alphonse Coutard, Gustave Amyot, Edouard Dubus, Edmond Char, Calmette, Paul Plan, Grenet-Daucourt, Eugène Pottier, Fernand Clerget, Savoye, T. Corrot, Blosseville, Marandet, Lemercier, et Marie Wéber qui devint, plus tard, Mme Segond-Wéber.

Lorsqu'on annonça Pierre Trimouillat, je vis s'avancer un homme de taille moyenne, aux épaules étroites, aux extrémités menues, à la chevelure épaisse, broussailleuse, bouclée, comme rebelle, noire et lustrée, aux yeux pétillants — derrière un lorgnon retenu par un large ruban de soie — au nez court et retroussé, souligné d'une moustache de mousquetaire qu'accompagnait une barbiche tourmentée. Il assujettit son binocle et nous avertit qu'il allait dire *Le Bègue*, monologue. Puis il commença, en bégayant, comme si, de toute son existence, il n'avait fait que cela :

L'éloquence en amour est une belle chose.
Parlez ! à tort comme à travers !
Ne restez jamais bouche close.
Pas de timidité, c'est le pire travers.
Jamais femme ne fut par un muet séduite.

Ainsi moi, j'ai bonne façon,
Je ne suis pas vilain garçon,
J'ai de l'esprit, je suis très riche et ma conduite
Est à l'abri de tout soupçon...
Et je ne puis trouver une enfant distinguée
Qui — par amour, non par devoir —
Veuille bien m'épouser ! Et voulez-vous savoir
Pourquoi ? — Parce que je bégaie !
Peut-être avez-vous pu vous en apercevoir...
— Oh ! je me suis beaucoup corrigé, non sans peine,
Et quand je parle posément,
Comme je fais en ce moment,
Ce défaut se remarque à peine...

Et le poème se déroula, commentant les inconvénients de cette infirmité, pour décrire ensuite une soirée où le pauvre bègue, croyant avoir découvert la fiancée rêvée, s'enquiert auprès d'un sien ami :

Pourquoi n'a-t-elle point voulu du mariage ?
— Certaine infirmité l'en empêche ; mais quoi !
Ce n'en est pas une pour toi.
Vous êtes faits l'un pour l'autre... — Qu'a-t-elle ?
— Pour toi c'est une bagatelle;

Et c'est pour ton bonheur que Dieu la créa telle :
Va demander sa main au père de ce pas! [proche
— Mais qu'a-t-elle? — Un malheur commun vous rap-
Elle a... ce qu'on te reproche.
— Comment! Elle bégaie?
Alors, je n'en veux pas!

Une explosion de fou rire marqua la fin de cette désopilante tirade. Je n'ai jamais eu le plaisir d'entendre M. de Féraudy réciter cette hilarante fantaisie ; mais j'ai peine à croire qu'il en tire un effet de plus complet comique que ne le fait l'auteur lui-même. Hormis le chanteur Montel, dans je ne sais plus quel récit de bataille, et Jacques Ferny dans *La Décoration de Bouffandeau*, jamais personne, sur le tremplin ou sur la scène ne m'a fait rire comme Trimouillat, disant *Le Bègue*.

A propos de cette pièce fameuse que, à l'édition, l'auteur fait précéder de ce triolet :

Faire bégayer Féraudy,
Un si fin diseur, c'est un crime.
Ecrire une scène afin d'y
Faire bégayer Féraudy,
C'est bien l'acte le plus hardi
Que puisse faire un fou qui rime :
Faire bégayer Féraudy,
Un si fin diseur, c'est un crime!

il me revient en mémoire une divertissante anecdote. C'était, il y a une quinzaine d'années, au cours d'une représentation à bénéfice, au profit de je ne sais plus quelle œuvre. Trimouillat prêtait son concours et, naturellement, on lui avait demandé de dire *Le Bègue*. Son tour arrive, il s'exécute, un tonnerre de bravos éclate à sa sortie : il est rappelé. Pendant qu'il salue, une voisine me dit : « Ils sont bien, les vers qu'a dits ce monsieur. Quel dommage qu'il bégaie! — Oh! n'est-ce pas? madame! » Sur ce, Trimouillat débite un second monologue avec la plus parfaite aisance, sans le plus léger bafouillage... Tête de la dame!

Après les soirées du quai de la Tournelle, l'auteur du *Bègue* fréquenta assidûment celles de *La Plume*. C'est là qu'il lia connaissance avec Xavier Privas et aussi avec un individu bizarre, que sa laideur autant que sa manière de dire les vers avait fait surnommer l'Assassin. Ce dernier l'accompagna à la goguette du Chat-Noir que régissait, ce jour-là, George Auriol.

— Je vous amène Trimouillat, dit l'Assassin.

Auriol, supposant que ce nom est aussi un sobriquet et que celui qu'il désigne est un type du même genre que l'introducteur, s'écrie joyeusement et sur le ton de la plus désinvolte familiarité :

— Eh! bonjour, mon vieux Trimouillat! Comment vas-tu, Trimouillat. Viens t'asseoir ici, Trimouillat. Messieurs, Trimouillat est dans nos murs!

Le nouveau venu, d'abord interloqué, se fâche tout rouge. Il avait espéré un autre accueil; et il manifeste vertement son indignation. On s'explique enfin; Auriol s'excuse cordialement; et l'on convient d'oublier cet incident qui avait failli éloigner pour toujours du Chat-Noir, ce bon Trimouillat, que Salis nommait, peu de temps après « Maître des Chants ».

Je terminerai en relatant que notre camarade fonda et dirigea le journal littéraire, *Le Gringoire* — qui mourut faute de subsides —; qu'il institua, avec Privas et Dumestre, les soirées du Procope ; qu'il se produisit dans divers cabarets; enfin, qu'on trouve toujours en lui un critique avisé et un ami sûr et dévoué.

Léon de Bercy.

BALLADE DU LOCATAIRE PARISIEN

AUX CHERCHEURS DE LOGEMENTS POUR LE TERME D'OCTOBRE

Foule sotte qui vers Paris
Accours en toute confiance,
Nul ami ne t'a donc appris
Quel affreux guignon t'y devance?
— Soit; viens connaître la souffrance,
Mais n'emmène (garde-t'en bien)!
Dans cette ville unique en France,
Pas d'enfants, de chat, ni de chien!

Malgré les larmes et les cris,
O gens de toute provenance,
Venez sans vos bébés chéris,
Sans vos animaux de plaisance!
Mieux vaut de l'or en abondance;
Car dans tout immeuble un gardien
Jette ce cri : Loyer d'avance!
Pas d'enfants, de chat, ni de chien!

Que les animaux soient proscrits,
O cerbère plein d'arrogance!
Sans trop de peine j'y souscris ;
Mais fais au moins grâce à l'enfance.
Du pays elle est l'espérance :
Sois patriote, mets du tien.
Raye un mot de cette ordonnance :
Pas d'enfants, de chat, ni de chien!

ENVOI

Reine des cités, en avance
Pour tout progrès, montre combien
Te déplaît cette inconvenance :
Pas d'enfants, de chat, ni de chien!

PIERRE TRIMOUILLAT.
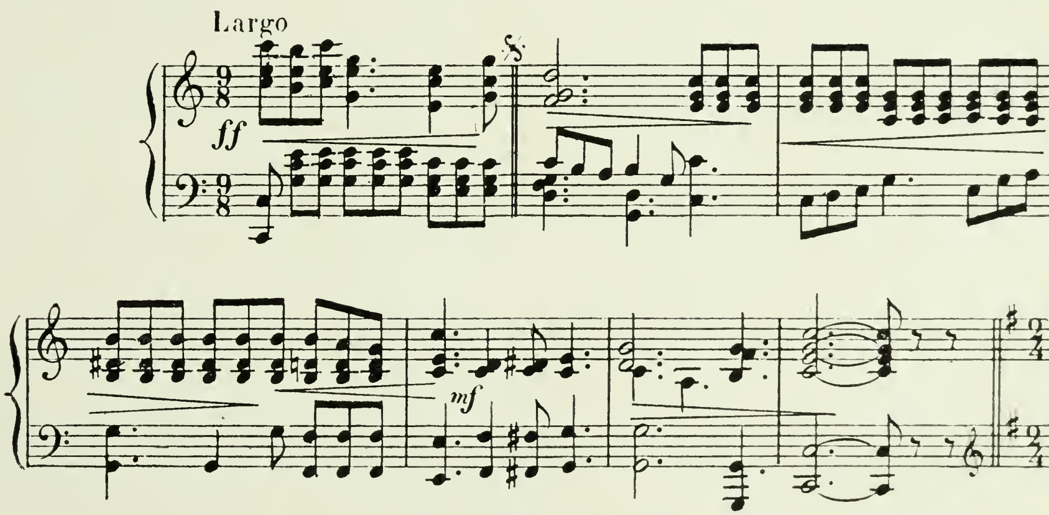


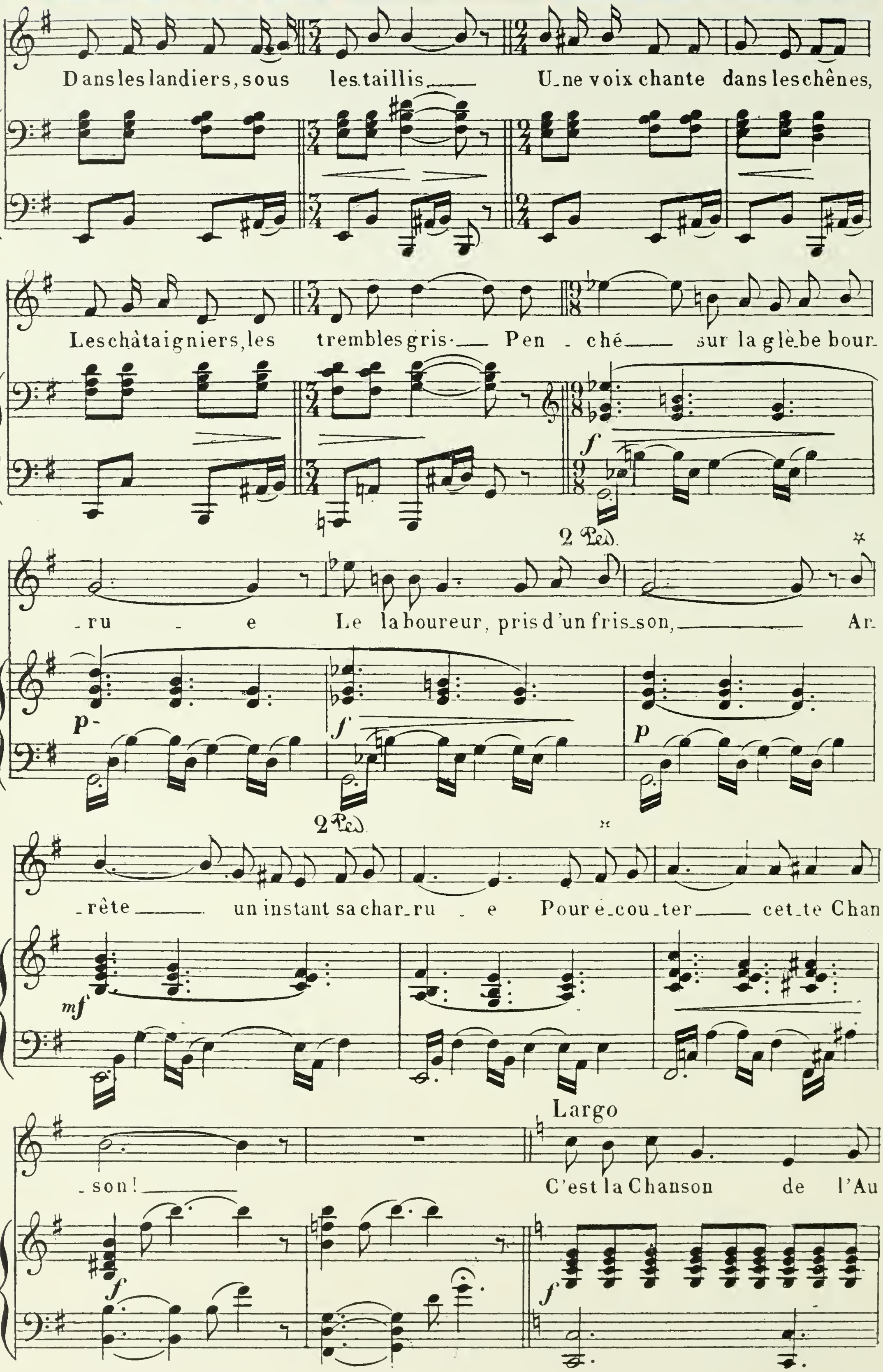
Composition de E. Hamonic.
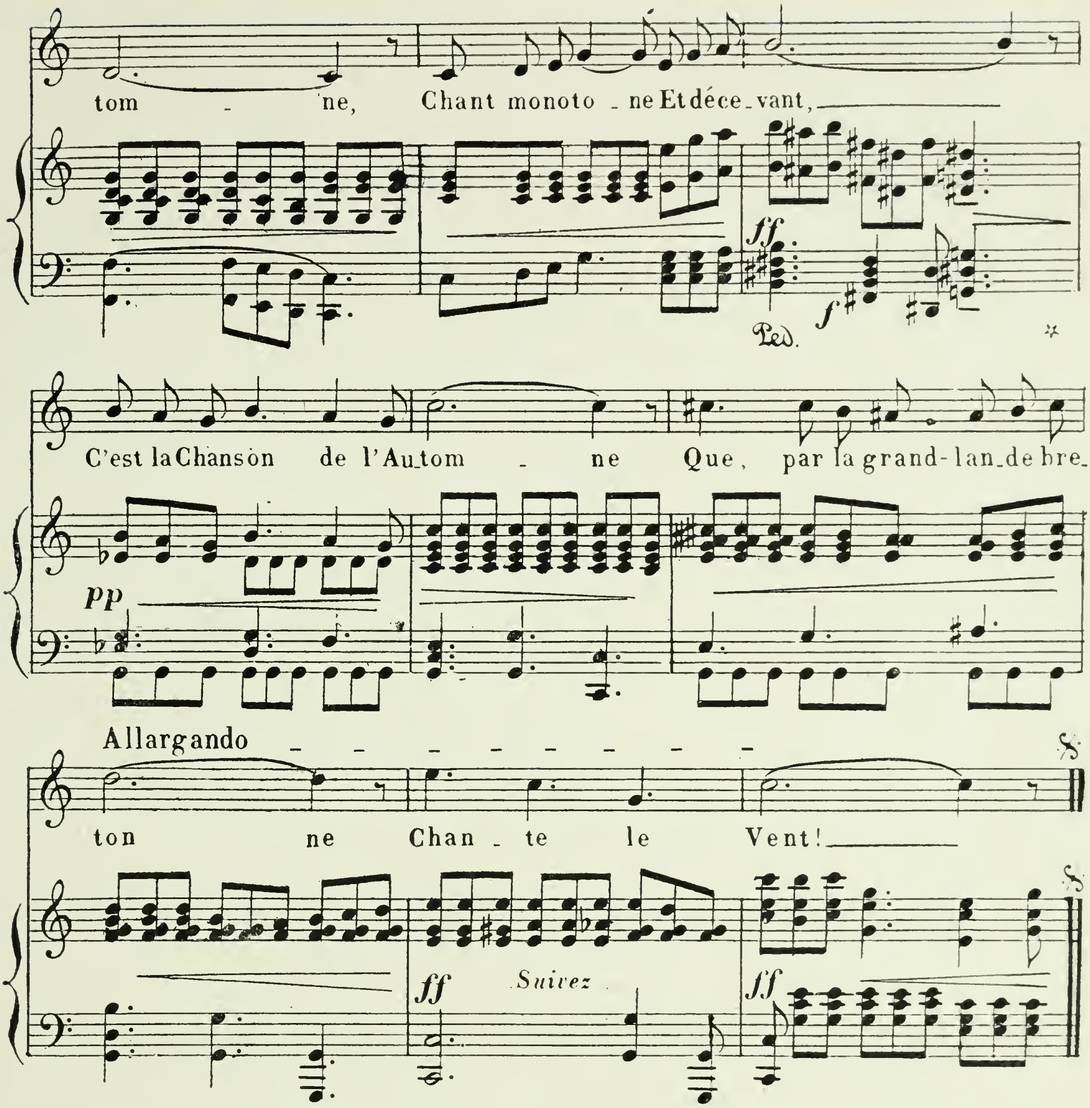
La Chanson de l'Automne

Paroles de THÉODORE BOTREL

Musique d'ANDRÉ COLOMB




Dans les landiers, sous les taillis
U_ne voix chante dans les chênes,
Les châtaigniers, les trembles gris·
Pen - ché sur la glè_be bour
_ru - e
Le laboureur, pris d'un fris_son,
Ar_rête un instant sa char_ru - e
Pour é_cou_ter cet_te Chan
_son!
Largo
C'est la Chanson de l'Au



II

Voici la saison des veillées :
L'heure est venue — ou va venir —
Où, près des chastes fiancées,
On jasera de l'avenir...
Et, tout à coup, voici que passe
Un hymne étrange en la maison :
On ne parle plus qu'à voix basse
Pour écouter cette chanson !

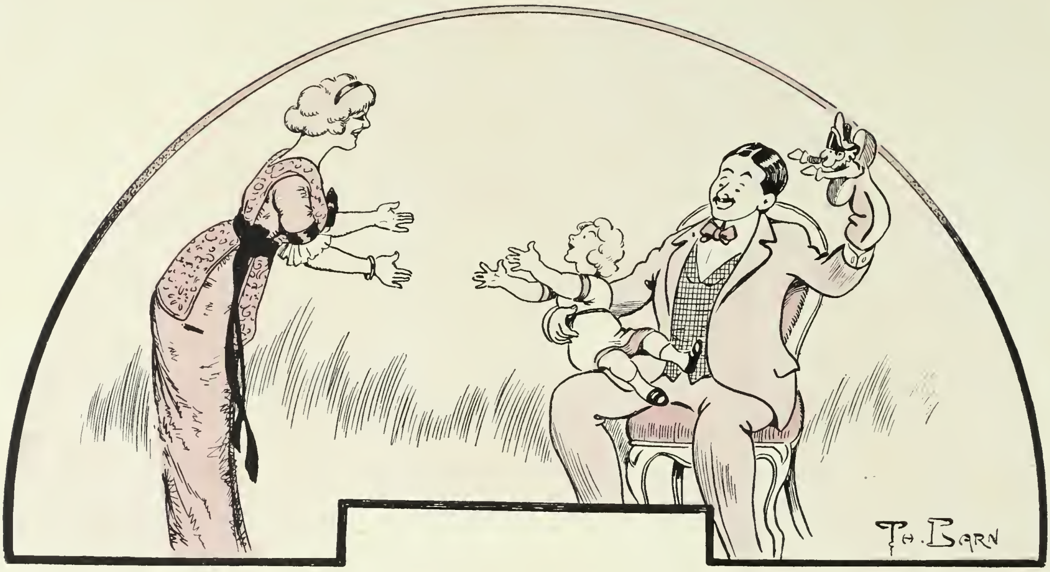
C'est la Chanson de l'Automne,
Chant monotone
Et décevant,
C'est la Chanson de l'Automne,
Que, dans la chaumière bretonne,
Chante le vent!



III

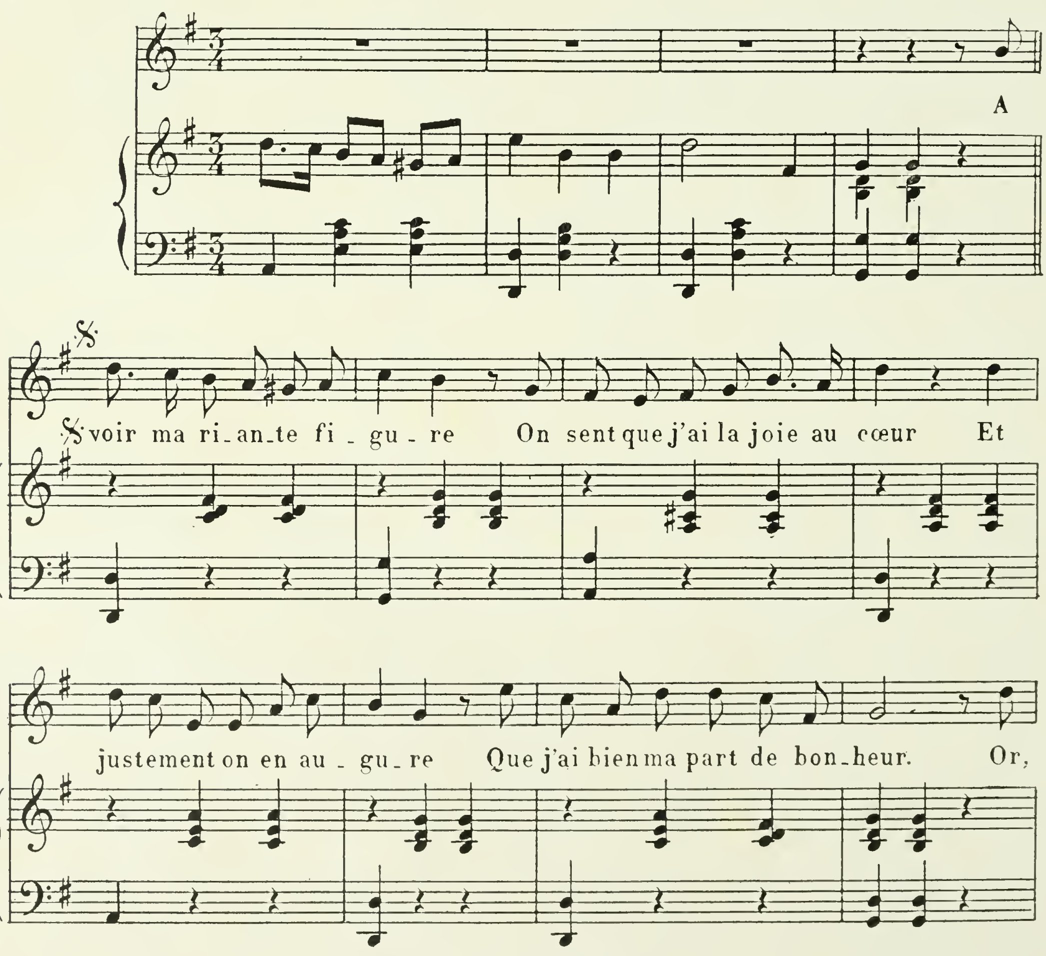
Voici la saison des tempêtes :
Nuits d'équinoxe où les grands flots
Hurlant comme d'horribles bêtes
Menaceront nos matelots :
Un Requiem emplit les grèves,
Des glas pleurent à l'unisson...
Les femmes font de tristes rêves
En écoutant cette chanson !
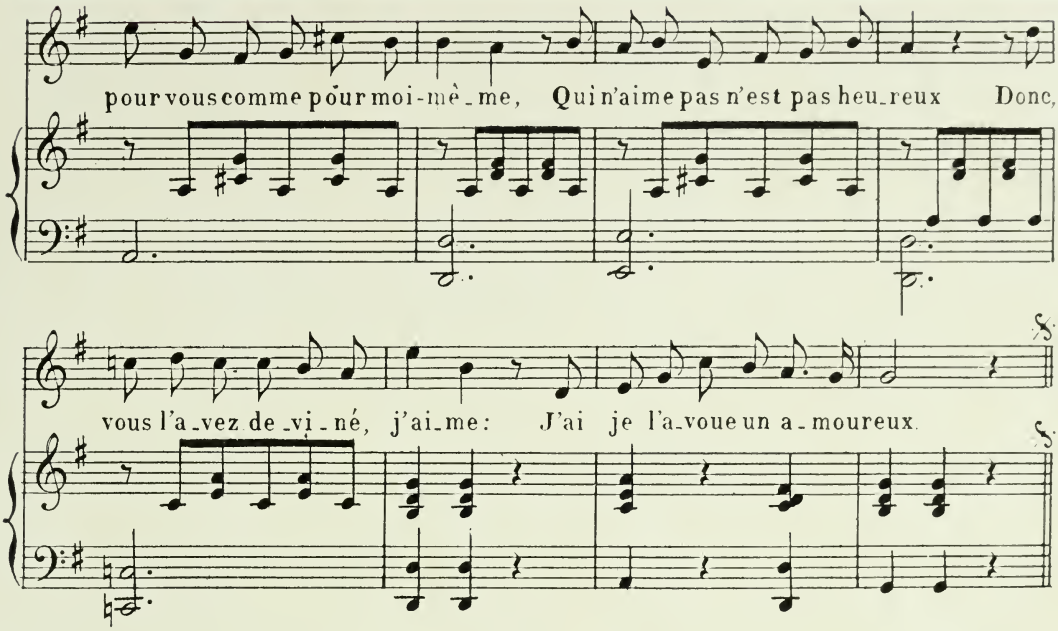
C'est la Chanson de l'Automne,
Chant monotone
Et décevant,
C'est la Chanson de l'Automne,
Qu'au long de la côte bretonne,
Chante le vent !



UN MÉNAGE A TROIS

Poésie de PIERRE TRIMOUILLAT *Musique de FRANCINE LORÉE-PRIVAS*





I

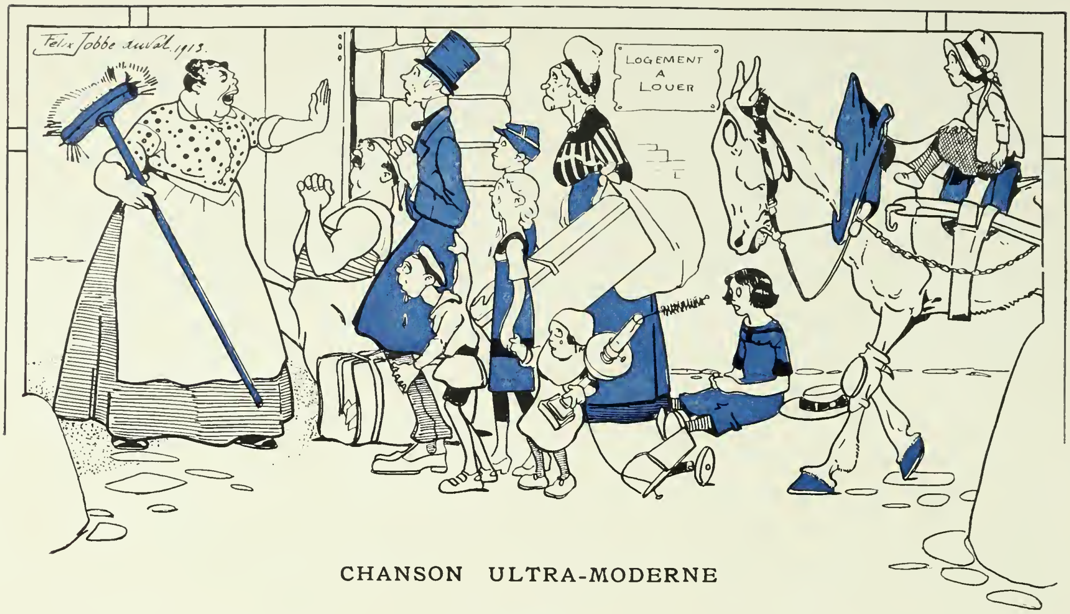
A voir ma riante figure,
On sent que j'ai la joie au cœur :
Et, justement on en augure,
Que j'ai bien ma part de bonheur.
Or, pour vous comme pour moi-même,
Qui n'aime pas n'est pas heureux.
Donc, vous l'avez deviné, j'aime :
J'ai, je l'avoue, un amoureux !

II

A voir ma joyeuse frimousse,
Il en est qui pensent aussi
Qu'en mon âme nul vent ne pousse
Le nuage d'un noir souci.
On dit : « Les temps de mariage
Sont plus brumeux... » Détrompez-vous:
Mon ciel est toujours sans nuage
Et j'ai cependant un époux !

III
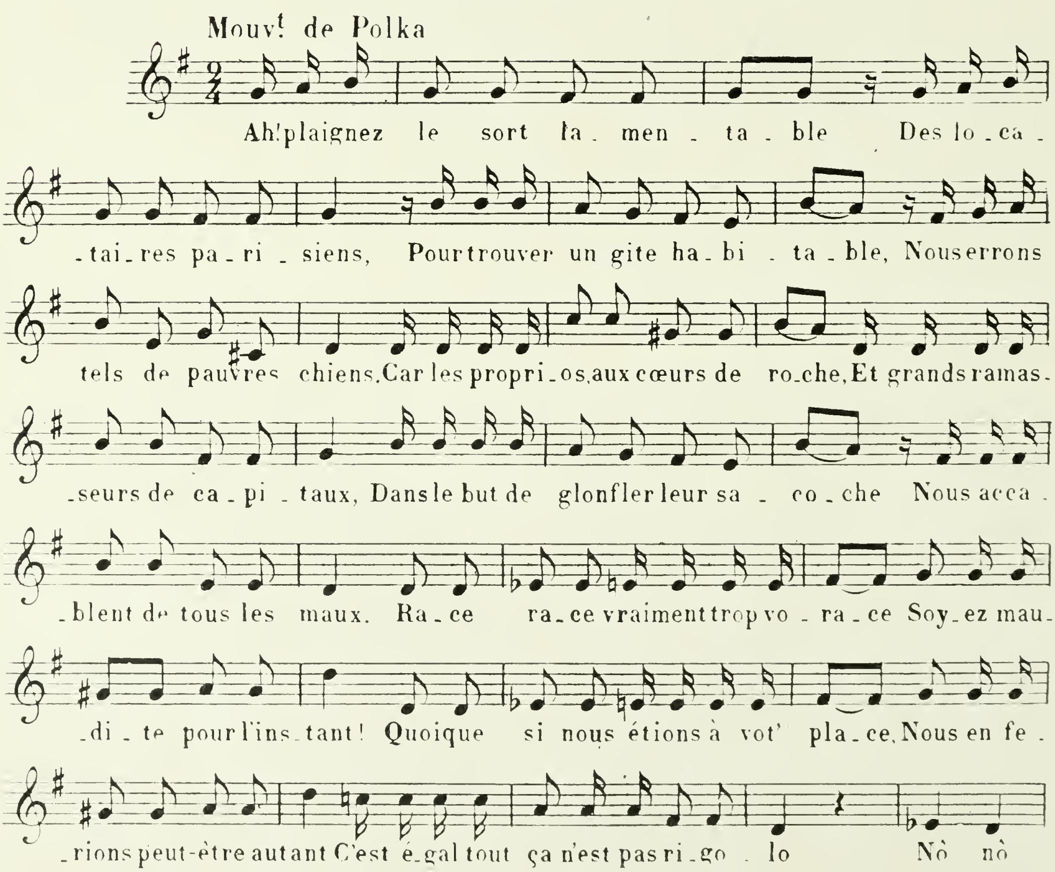
A voir mon radieux visage,
On l'a très justement pensé,
Certes, un troisième personnage
A notre foyer s'est glissé...
Ce troisième larron nous vole
Du bonheur..., mais il nous le rend !
C'est Bébé ! — de tous deux l'idole...
Et l'ange a fait le ciel plus grand !

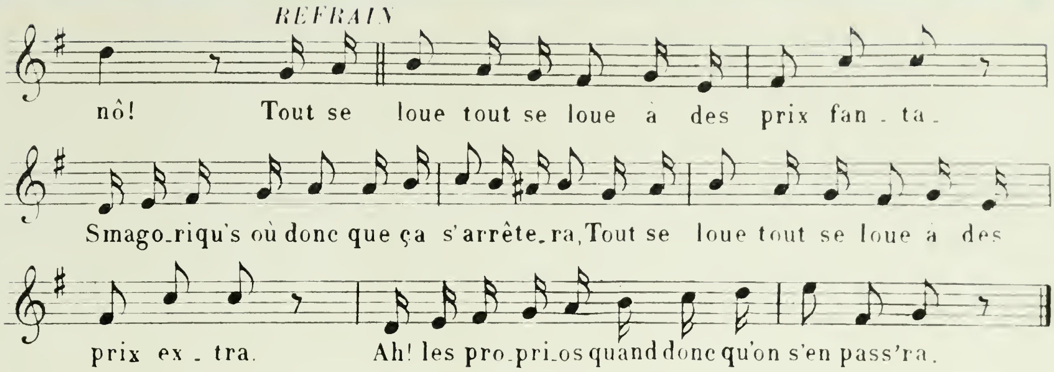


CHANSON ULTRA-MODERNE

La Chanson des Locataires

Paroles et Musique de JEAN MEUDROT





I

Ah! plaignez le sort lamentable
Des locataires parisiens!
Pour trouver un gîte habitable,
Nous errons, tels de pauvres chiens.
Car les proprios, aux cœurs de roche,
Et grands ramasseurs de capitaux,
Dans le but de gonfler leur sacoche,
Nous accablent de tous les maux.
Race, race,
Vraiment trop vorace,
Soyez maudite pour l'instant!
Quoique si nous étions à vot' place,
Nous en ferions peut-être autant.
C'est égal, tout ça n'est pas rigolo.
Nô, nô, nô.

REFRAIN

Tout se lou', tout se loue, à des prix fanta-
Smagoriqu's où donc que ça s'arrêtera?
Tout se lou', tout se loue à des prix extra...
Ah! les proprios, quand donc qu'on s'en pass'ra?

II

A chaque terme, on se défile:
Car le gérant, d'un ton cassant,
Nous prévient que not' domicile
Est augmenté d'vingt-cinq pour cent.
Or, si l'on restait l'année entière,
On finirait bien par acquitter
Un loyer double (c'est pas à faire),
Aussi nous voit-on nous trotter.
Frères, frères,
Frères locataires,
Nous sommes de gros cornichons:
Au lieu d'fuir d'vant les propriétaires,
Résistons, comm' Monsieur Cochon,
Ça leur rabattrait un peu leur aplomb.
Trop profond.

REFRAIN

C'qu'on est mou, c'qu'on est mou, hélas, dans c'cas-là!
Au lieu d'protester docil'ment on s'en va.
C'qu'on est mou, c'qu'on est mou, hélas, dans c'cas-là!
Ah! les durs gérants, quand donc qu'on s'en pass'ra?

III

Et quand on doit se mettre en quête
D'un nouveau logis, quel tracas!
D'abord il faut que votre tête
Au concierg' ne déplaise pas!
Un' fois le bail signé, ce cerbère
Qui toucha, comme denier, un louis,
Vous déclare qu'enfants, belle-mère,
Dans l'immeuble sont interdits.
Cosse, cosse,
Quelle cosse atroce,
Justement vous êtes époux,
Vous êtes le père de six gosses,
Et bell' maman vit avec vous.
Ce portier n'pouvait pas dir' ça plus tôt,
Oh! le sot!

REFRAIN

On d'vient fou, on d'vient fou, d'entendr' ça, oui-dà!
Et l'autre conserv' votre argent malgré ça!
On d'vient fou, on d'vient fou d'entendr' ça, oui-dà!
Ah! les pipelets, quand donc qu'on s'en pass'ra?

IV

Si ces vexations journalières
Ne prennent pas fin au plus tôt,
On devra, sans autres manières,
Boycotter le proprio!
Au fond des bois, l'été, sous la tente,
Comme les Indiens, on dormira,
Et dans l'hiver, saison moins clémente,
Le métro nous recueillera.
Et livide,
D'vant sa maison vide,
Monsieur Vautour se morfondra:
Et dans une débâcle rapide,
Tout son avoir disparaîtra...
C'est égal, alors, il s'ra rigolo
Le tableau!...

REFRAIN

Rien n'se lou', rien n'se lou', rien ne se louera,
Et pour nous avoir, l'proprio nous paiera.
Rien n'se lou', rien n'se lou', rien ne se louera,
Ah! cett' revanch' là, quand donc qu'on la verra!

Le Clocher de Tréguier

CONTES DU LIT-CLOS (1)

Ia, vat ! (1) *il faut bien reconnaître*
Que le diable est un fin matois...
Mais il trouva souvent son maître
Au bon vieux pays Trégorrois ;

Et la preuve que l'on demande,
Je n'irai pas loin la chercher :
Je vas vous conter la légende,
Mes amis, de votre clocher !

* * *

Au dernier siècle, la vallée
N'était pas dominée encor
Par la belle flèche effilée
Qui fait la gloire du Trécor.

L'Eglise, certe, était des belles
Parmi celles des alentours,
Avec son cloître et ses chapelles,
Sa grande nef et ses trois tours ;

On admirait déjà ses stalles,
Son lutrin de chêne sculpté,
Et bien des riches cathédrales
Semblaient pauvrettes à côté !...

Mais le curé, nous dit l'Histoire,
Voulait un clocher sans rival
Qui chanterait, plus haut, la Gloire
Des saints Yves et Tugdual.

Il fit venir des architectes
Qui, de la règle et du crayon,
Tracèrent des lignes correctes...
Sans aboutir à rien de bon ;

Les maçons firent leur ouvrage...
Mais ne le firent guère mieux ;
Et le curé perdait courage
En se sentant devenir vieux.

. . . .

Or, voilà qu'un soir de Décembre,
Comme il se désolait ainsi,
Sans frapper Satan dans sa chambre
Entra, prit un siège et s'assit ;

Et, durant que la flamme bleue
Léchait ses mollets, le Maudit
Sur ses genoux posa sa queue,
Toussa, fit trois fois : hum ! et dit :

« *Enfin, l'Abbé, sous tes paupières,*
« *Je vois les pleurs que j'attendais !*
« *Tous tes maçons, piqueurs de pierres,*
« *Architectes sont des niais ;*

« *Si tu crois l'humaine bêtise,*
« *Jamais tu ne verras finir,*
« *Vivrais-tu mille ans, cette église*
« *Que toi-même espérais bénir ;*

« *Mais — vois comme on me calomnie,*
« *Moi, le tendre et doux Lucifer —*
« *C'est pour t'aider de mon génie*
« *Que j'accours, tout chaud, de l'Enfer !*

« *Veux-tu qu'une flèche admirable*
« *Monte jusqu'aux nuages blancs ?*
« *Parle ! et moi qui suis un bon diable*
« *J'exécuterai tous tes plans !* »

L'abbé hocha sa tête grise
Et, toujours calme, en vrai Breton,
Après s'être offert une prise,
Répondit sur le même ton :

« *Que tous mes ouvriers soient bêtes,*
« *Je l'accorde... pour un moment ;*
« *Quant à vous, on dit que vous êtes*
« *Cent fois plus malin qu'un Normand,*

« *Et, de vous voir tant serviable,*
« *Je suis on ne peut plus surpris ;*
« *Aussi, jouons cartes sur table...*
« *Et dites-moi vos derniers prix !* »

(1) G. Ondet, éditeur. — (2) Oui, bien sûr !

Satan fit un peu la grimace
De se voir ainsi deviné;
Mais, bientôt, se payant d'audace,
Il dit à l'abbé consterné :

« *J'exige de toi la promesse*
« *De me donner tout Breton mort*
« *Le Dimanche, entre la Grand'Messe*
« *Et les Vêpres, dans tout l'Armor;*

« *Mais, si tu brises notre pacte,*
« *C'est ton âme à toi que j'aurai!*
« *Est-ce convenu? Voici l'acte :*
« *Allons, signe-le sans regret!*

L'Abbé, derrière ses lunettes,
Pria saint Anne et saint Yvon,
Cherchant par quels moyens... honnêtes
Il pourrait « rouler » le Démon;

Puis, le plus simplement du monde,
Il signa l'acte tout-puissant,
De sa belle écriture ronde
Et d'une goutte de son sang.

Après quoi, d'un peu d'eau bénite
Il aspergea le vieux fauteuil...
Et Satan se leva bien vite
Et disparut en un clin d'œil!...

Le reste de la nuit s'écoule
Pour le recteur en oraisons...
...Mais voilà qu'au matin la foule,
Stupéfaite, sort des maisons!

Contemplant, ferme sur sa base,
La flèche droite comme un I,
Chacun disait, comme en extase:
« *Elle se perd dans l'infini!* »

Et puis l'on s'écriait encore :
« *Que Dieu soit à jamais béni*
« *Qui, dans une nuit, fit éclore*
« *Cette grande fleur de granit!* »

Hélas! l'Abbé calma bien vite
Cet enthousiasme, en contant
Et la diabolique visite
Et le pacte fait par Satan!...

Mais la flèche était si jolie
Que, bien qu'un Diable en fût l'auteur,
Nul Trégorrois n'eut la folie
De faire un reproche au recteur :

Les malades, seuls, demandèrent
A vivre... au moins... jusqu'au lundi :
Bien des médecins préférèrent
En finir dès le samedi!

Et voici le premier Dimanche...
Et le peuple accourt à Tréguier!...
Jamais la grande flèche blanche
Ne vit tant de monde à son pied.

Et chacun disait : « Tout à l'heure
« *L'*Ite Missa est *sera dit;*
« *Seigneur, faites que nul ne meure*
« *Que trois heures après midi!* »

Le même cri vers Dieu s'élance
Depuis Rennes jusques à Brest...
... Et voilà que le recteur lance
Le terrible Ite Missa est...

Mais vite — ô le cher homme! — à peine
En a-t-il dit le dernier mot
Qu'il entonne, tout d'une haleine,
Les Saintes-Vêpres, aussitôt[1]*;*

Les gros chantres et la maîtrise,
Muets, contemplent leur curé;
Puis, revenus de leur surprise,
Répondent au texte sacré;

Et la foule exultait de joie,
Comprenant que, dès aujourd'hui,
Le Diable allait lâcher sa proie,
Ayant trouvé plus fin que lui!

***

Et voilà pourquoi, vite, vite,
On entonnait dans le Trégor
Vêpres sitôt Grand'Messe dite,
Voilà très peu de temps encor...

...Et voilà de quelle manière,
Bretons, fut élevé jadis
Votre clocher, ce doigt de pierre
Qui vous montre le Paradis.

THÉODORE BOTREL.



L'ÉCOLE

A. FORMISYN.
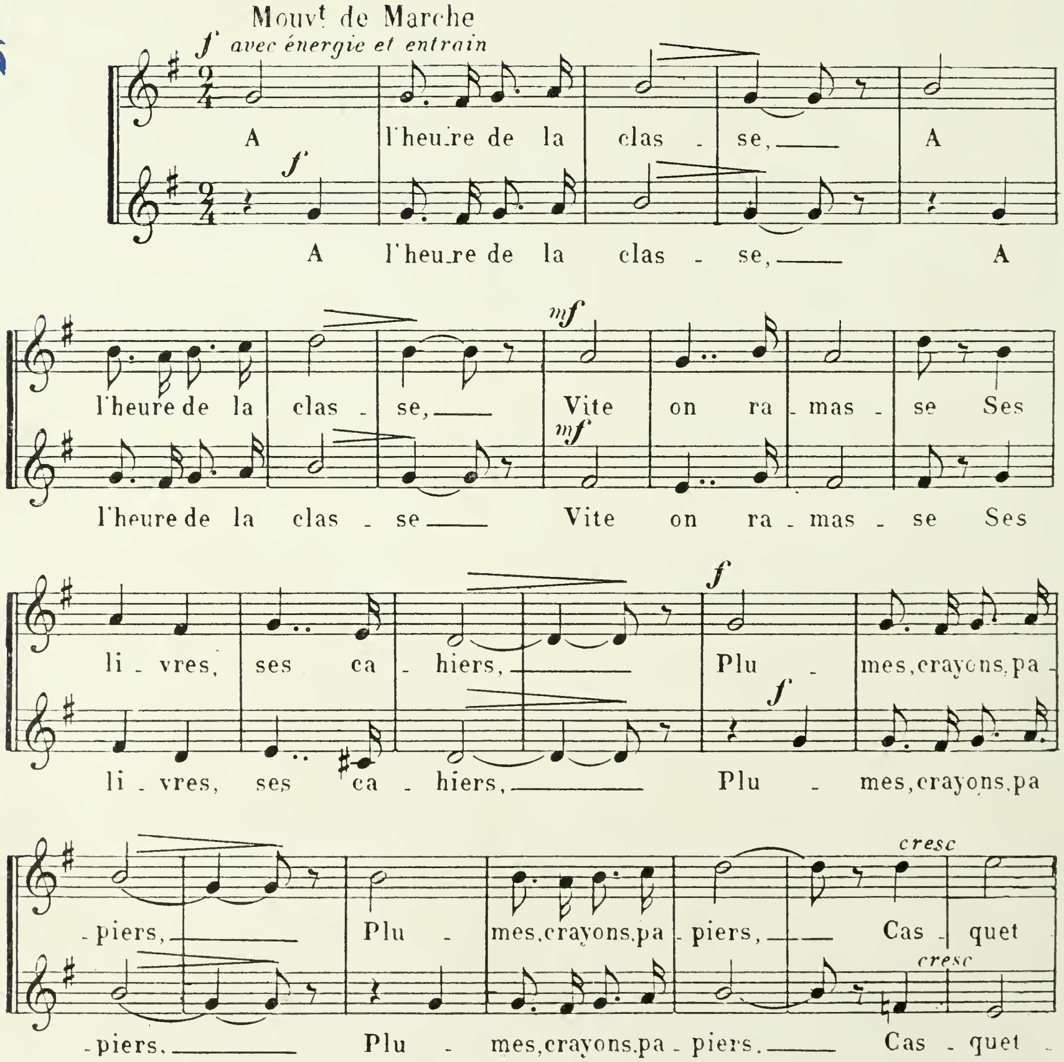
Le compositeur **Albert Arnaud**, dont nous avons déjà publié plusieurs mélodies, est l'un de nos plus jeunes collaborateurs. Directeur de l'Ecole municipale de musique d'Auxerre et professeur à l'Ecole supérieure de musique et de déclamation de Paris. Albert Arnaud est l'auteur d'un fort bagage musical comprenant déjà plus de soixante-douze œuvres diverses publiées par les grandes maisons d'édition de France et de l'étranger Il est, de plus, officier d'Académie, et grand prix du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Dans nos grands concours internationaux de composition musicale, il s'est classé partout en tête, remportant six premiers prix, dont le grand prix d'honneur, tout récemment, à l'occasion du concours organisé par les « Assises de la Chanson française ».

L. B.
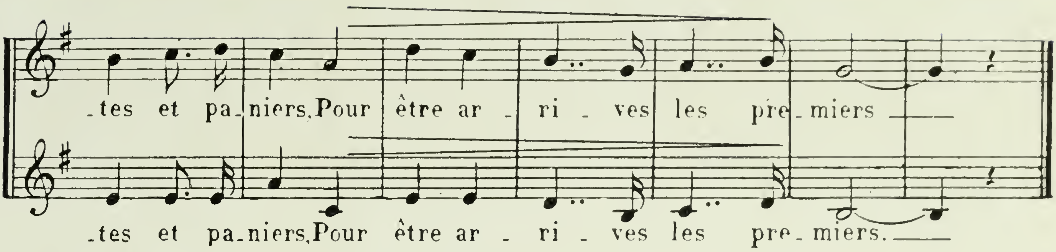
Poésie de René LEGRAND

Musique d'ALBERT ARNAUD

CHANSON DE MARCHE — CHŒUR A DEUX VOIX ÉGALES



C. Dupuis, éditeur, 69, rue d'Amsterdam, Paris.



I

A l'heure de la classe, (bis)
Vite on ramasse
Ses livres, ses cahiers,
Plumes, crayons, papiers, (bis)
Casquettes et paniers,
Pour être arrivés les premiers.

II

Avoir des récompenses (bis)
Et des vacances,
Sourit au travailleur;
Et nous avons à cœur, (bis)
De mériter l'honneur
D'être cités pour notre ardeur.

III

Quand notre tâche est faite, (bis)
Chacun s'apprête
A se livrer aux jeux;
Moment délicieux, (bis)
On court, on est joyeux,
On se sent libre, on est heureux.

IV

Le beau temps de l'école (bis)
Trop tôt s'envole.
Nous en saurons le prix
Quand viendront les soucis,(bis)
Les chagrins, les ennuis,
Dont Dieu nous garde, mes amis.
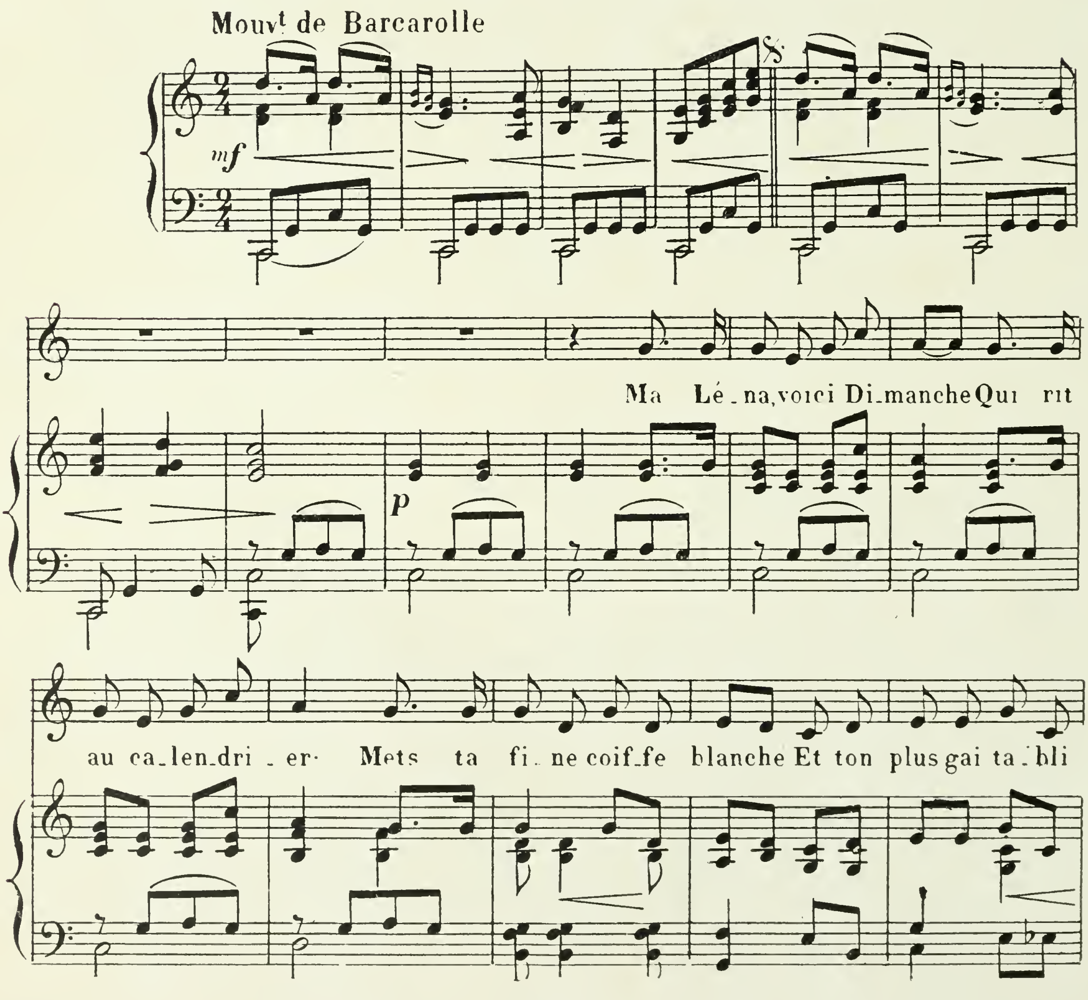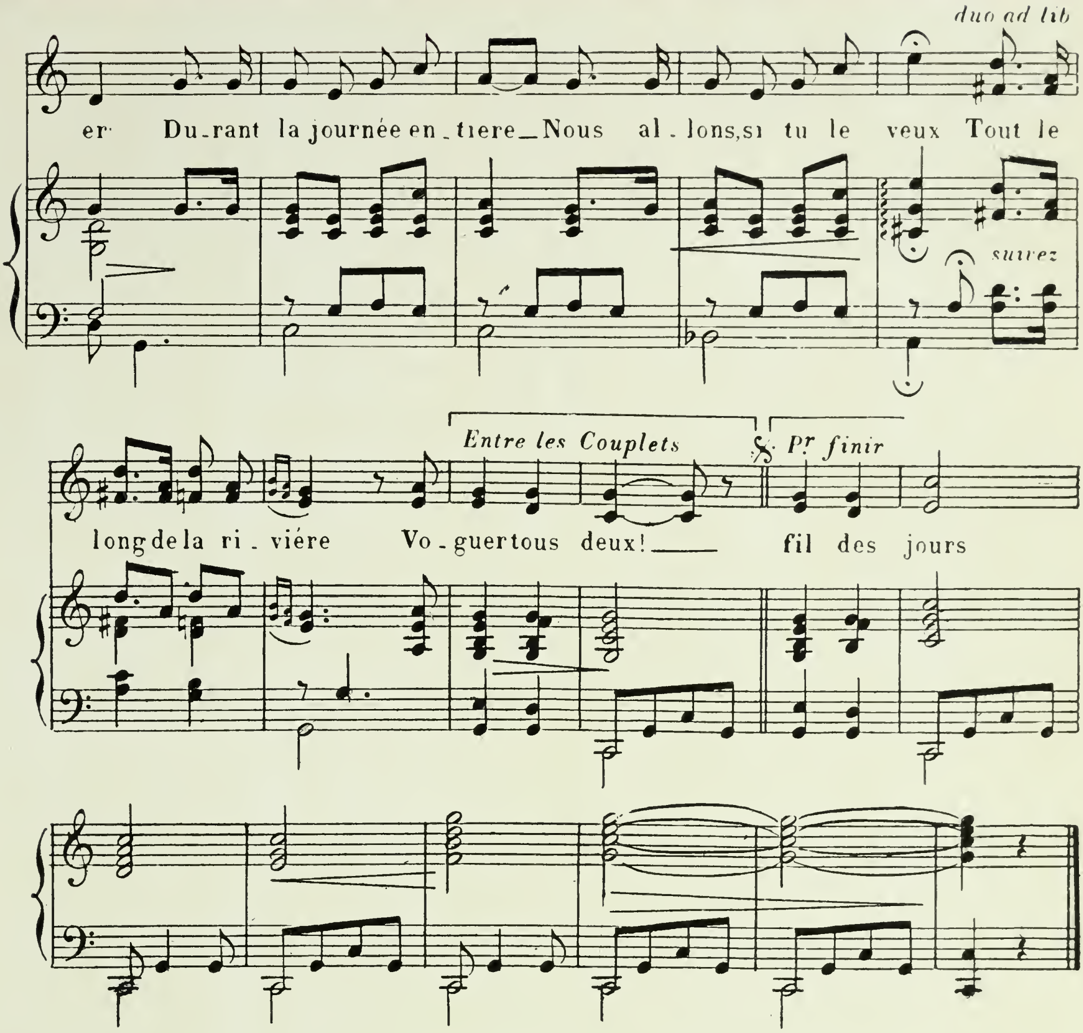




Composition de E. Hamonic.

AU FIL DE L'EAU

Barcarolle inédite de THÉODORE BOTREL





I

Ma Léna, voici dimanche
Qui rit au calendrier;
Mets ta fine coiffe blanche
Et ton plus gai tablier :
Durant la journée entière
Nous allons, si tu le veux,
Tout le long de la rivière
Voguer tous deux.

II

Ma barquette que baptise
Ton nom, sur le liston blanc,
Ouvrira grande à la brise
Son aile de goéland ;
L'Amour assis à l'arrière
La guidera — souriant —
Tout le long de la rivière,
En louvoyant.

III

Mais comme rien en ce monde
N'est plus doux que ta Chanson,
Surtout quand celle de l'onde
L'accompagne à l'unisson,
Ta voix me dira, légère,
Les bons vieux airs de chez nous
Tout le long de la rivière,
Tout doux, tout doux.

IV

Puis, quand la première étoile
Brillera dans l'infini,
Nous amènerons la voile
Et nous rentrerons au nid
En laissant dans la nuit claire
Dériver notre bateau
Tout le long de la rivière,
Au fil de l'eau !

V

Que toute notre existence,
Ma Léna, ressemble un peu
A ce beau jour qui commence
Si clair, si tiède et si bleu,
Et que nous voguions, sans trêve,
L'Amour nous guidant toujours,
Tout le long de notre Rêve,
Au fil des jours !



LA GUIGNE

MONOLOGUE POUR HOMME

L'artiste vient en scène ayant, collées aux mains, deux longues chevelures qu'il semble ignorer durant tout le monologue.

— J'ai la guigne !... Je vous dis que j'ai la guigne. *(Air navré.)* Encore une maison de laquelle on me fiche à la porte... Ça fait la trente-septième de l'année... L'an dernier, j'en avais fait quarante-trois... il y a du progrès. Il est vrai que nous ne sommes encore qu'au mois de... *(Dire le mois où l'on se trouve.)*

C'est pourquoi, mesdames et messieurs, je viens vous demander une bonne maison où je puisse rester jusqu'au jour de l'an prochain... Une toute petite recommandation, S. V. P. ?

Je ne serai pas exigeant sur les conditions : la moindre des choses, mon pain assuré, mille francs par mois. *(Avantageux.)* Et vous savez, celui qui m'emploierait ne serait pas volé... *(Poseur.)* J'ai du physique de la tenue, de l'élégance, de l'intelligence, de la moralité, de la volonté, de la bonne humeur. J'ai même des principes... et maintenant des aptitudes, puisque j'ai tout fait. On me croit bon à rien et je suis bon à tout. Vous allez me demander pourquoi je ne reste pas en place ? Eh bien ! sachez-le, il n'y a pas de raison... J'ai la guigne ! voilà tout. Je vous dis que j'ai la guigne !

Encore, si j'avais un poil dans la main, mais non, là, rien du tout ! J'ai débuté chez un coiffeur. Tous les matins, pour distraire les clients, je leur contais de petites histoires amusantes. Un jour que je faisais une barbe en évoquant la dernière crise de nerfs de ma concierge, le bonhomme me dit :

— Monsieur, vous me rasez.

— Je le sais bien que je vous rase.

Là-dessus, il me gifle en m'appelant insolent.

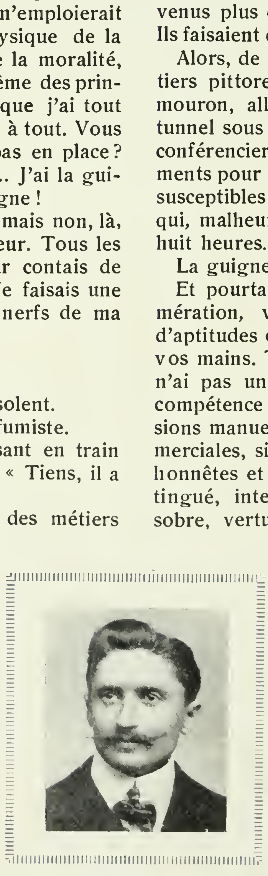
Ça m'a dégoûté, je suis parti... chez un fumiste.

A peine y étais-je, qu'un gosse, m'avisant en train de nettoyer un tuyau de poêle, me crie : « Tiens, il a un poêle dans la main. »

Oh ! le sale gosse ! Je veux bien faire des métiers malpropres, mais pour me laisser insulter ainsi, jamais !...

Je m'en fus donc chez un commissionnaire. On y gagne, paraît-il, beaucoup d'argent. Seulement, voilà, il me fit faire les commissions, et à ce métier-là, je ne gagnais pas assez pour payer l'usure des chaussures.

Ma carrière d'homme de peine achevée, j'entrai successivement chez un laitier qui me fit écrémer le lait, chez un marchand de vins qui me préposa au baptême du jus des vignes, chez un marchand d'autos qui me commit au graissage des moteurs, tous métiers fort intéressants certes par leur variété, mais peu lucratifs et peu éducatifs. Et puis, mes nombreuses facultés n'y trouvaient pas une suffisante application.



J'accomplis quelques progrès chez un brave charbonnier qui m'employa au triage, c'est-à-dire à séparer l'anthracite du coke. Mais vraiment, c'était trop noir, et je salissais tous les jours une paire de manchettes.

Il fallut me refaire une peau blanche chez un parfumeur qui ne me confia d'ailleurs que le collage des étiquettes.

A bout de salive, je dus me réfugier chez un restaurateur qui utilisa mes dispositions cynégétiques à chasser les chats du quartier pour en faire le civet de lapin.

Effrayé par les dangers de la profession, je m'établis à mon compte... mégotier. Mais les temps étaient devenus plus durs ; les gens ne jetaient plus de mégots. Ils faisaient des cigarettes neuves avec de vieux cigares.

Alors, de désespoir, je me lançai dans les petits métiers pittoresques : comptable chez un marchand de mouron, allumeur de becs électriques, ingénieur du tunnel sous la Manche, liquidateur de congrégations, conférencier pour sourds-muets, agent de renseignements pour colons français, etc., toutes entreprises fort susceptibles peut-être de révolutionner le monde, mais qui, malheureusement, périclitèrent dans les quarante-huit heures.

La guigne ! Toujours la guigne !

Et pourtant, après cette simple et incomplète énumération, vous ne pourrez pas dire que je manque d'aptitudes ou de références ? Alors, mon sort est entre vos mains. Trouvez-moi une place. Vous savez que je n'ai pas un poil dans la main et que j'ai acquis une compétence exceptionnelle dans la plupart des professions manuelles et intellectuelles, artistiques et commerciales, simples et compliquées, avouables et illicites, honnêtes et illégales ; vous savez que je suis poli, distingué, intelligent, travailleur, spirituel, courageux, sobre, vertueux, instruit, élégant et par-dessus tout, c'est la qualité à laquelle je tiens le plus, modeste. Je recommande à votre bienveillance l'homme qui, je ne saurais trop le répéter, n'a pas un poil dans la main.

(*Une voix dans la salle :* Tu as une chevelure.)

(*L'artiste regarde ses mains, blêmit et s'enfuit en disant :*) Malheur ! J'ai oublié de le faire couper avant de venir !

Pourtant, d'habitude, je ne manque jamais de passer chez le perruquier ; aujourd'hui, j'ai perdu la tête.

Quand je vous dis que j'ai la guigne !...

JOSÉ GERMAIN.

RETOUR D'ISLANDE

Les trois dernières goélettes
Aujourd'hui rentrent au pays ;
Là-bas, leurs blanches silhouettes
Se profilent sur le ciel gris;

Par mer calme à peine moirée
Et légère brise du Nord,
Les bateaux, avec la marée,
S'avancent, penchés sur bâbord;

Et, les poings crispés aux bordages,
Déjà les graves morutiers
Voient les clochers de leurs villages
Leur dire : bonjour, les premiers!

* * *

Or, de Porz-Even les falaises
Depuis un mois, dès le matin,
Sont couvertes de Paimpolaises
Observant l'horizon lointain;

*L'*Ave *têtu d'un cœur fidèle*
Monte vers la Reine des cieux,
Implorant la « bonne nouvelle »
D'un retour hâtif et joyeux ;

L'Espoir monte à la mer montante,
D'une lourde angoisse suivi :
Tout le pays est en attente
De Paimpol jusqu'à Loguivy!

* * *

Mais un cri, soudain : « Ce sont elles !
*« L'*Ajonc, *l'*Arvor, *le* Goéland! »,
Rien qu'à la forme de ses ailes
On reconnaît chaque oiseau blanc.

« Mouille l'ancre et cargue les voiles !
Mais ce ne sera qu'à la nuit,
Furtivement sous les étoiles,
Que l'on abordera, sans bruit,

Pour laisser à leur douleur sombre
Les veuves de cinquante amis
Qui pleurent, en berçant dans l'ombre
Deux cents orphelins endormis !

THÉODORE BOTREL.



Photo N. D.

LE VIEUX BUFFET

Air : *Le Coffret* de Xavier Privas.

Dans un vieux buffet que j'emplis
De documents de toutes sortes,
Bon électeur, j'ensevelis
Les feuilles politiques mortes;
Et souvent je consacre un jour
A les sortir de leur chemise
Pour les consulter à ma guise
Et les classer avec amour...

Et solitaire en mon logis,
Dans mon vieux buffet, quand je [l'ouvre,
Parmi d'électoraux débris,
Immanquablement je découvre,
Des candidats prompts à mentir,
Ces longues tartines de prose
Que le long des murs on appose,
Sans plus jamais s'en souvenir...

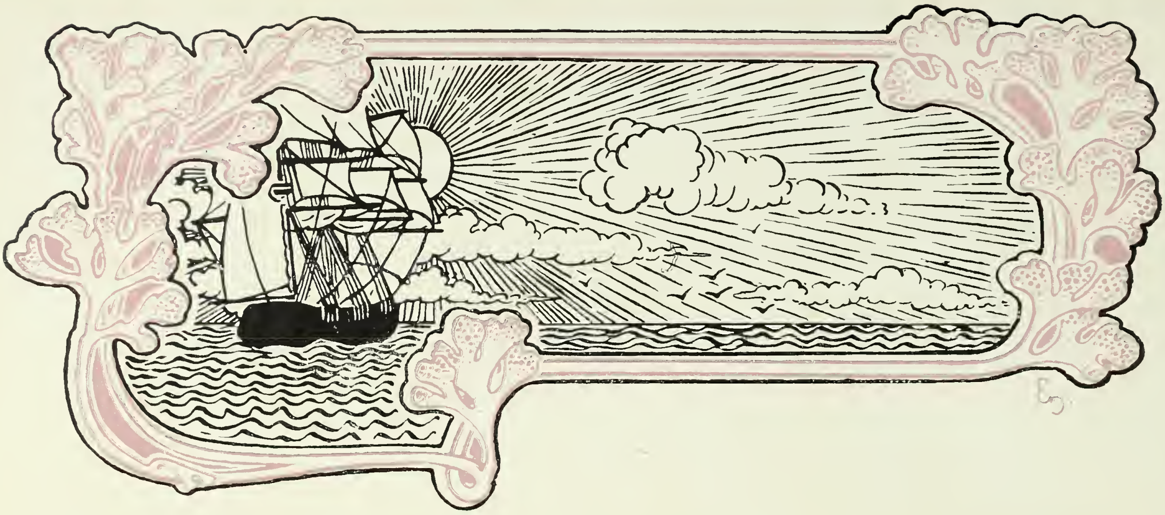
Hier — voyant qu'il allait pleuvoir —
J'ai sorti de sa sépulture
Celle où mon élu fit savoir
Qu'il posait sa candidature;
Et tristement j'ai revécu,
En quelques trop brèves minutes,
Tout un temps de fiévreuses luttes,
Où son concurrent fut vaincu.

Son programme m'a rappelé
La chaude et célèbre journée,
Où devant le peuple assemblé,
La parole lui fut donnée;
Et — chose étrange — il m'a semblé
Entendre encore sa promesse
De mettre fin à ma détresse
De contribuable volé...

Et puis je me suis rappelé
L'époque où, fier d'en être membre,
Mon représentant s'est mêlé
De mes affaires à la Chambre;
Et — chose étrange — il m'a semblé
Qu'oubliant un peu sa promesse,
Il votait, doublant ma détresse,
Un budget beaucoup plus enflé...

... Et j'ai fermé mon vieux buffet
Plein de choses intéressantes, [fait
Songeant aux discours creux qu'on
Pour les foules toutes puissantes,
Les foules qui vont aux scrutins,
Tantôt douces, tantôt cruelles,
Et qui croient tenir les ficelles
De nos politiques pantins !...

PIERRE TRIMOUILLAT.
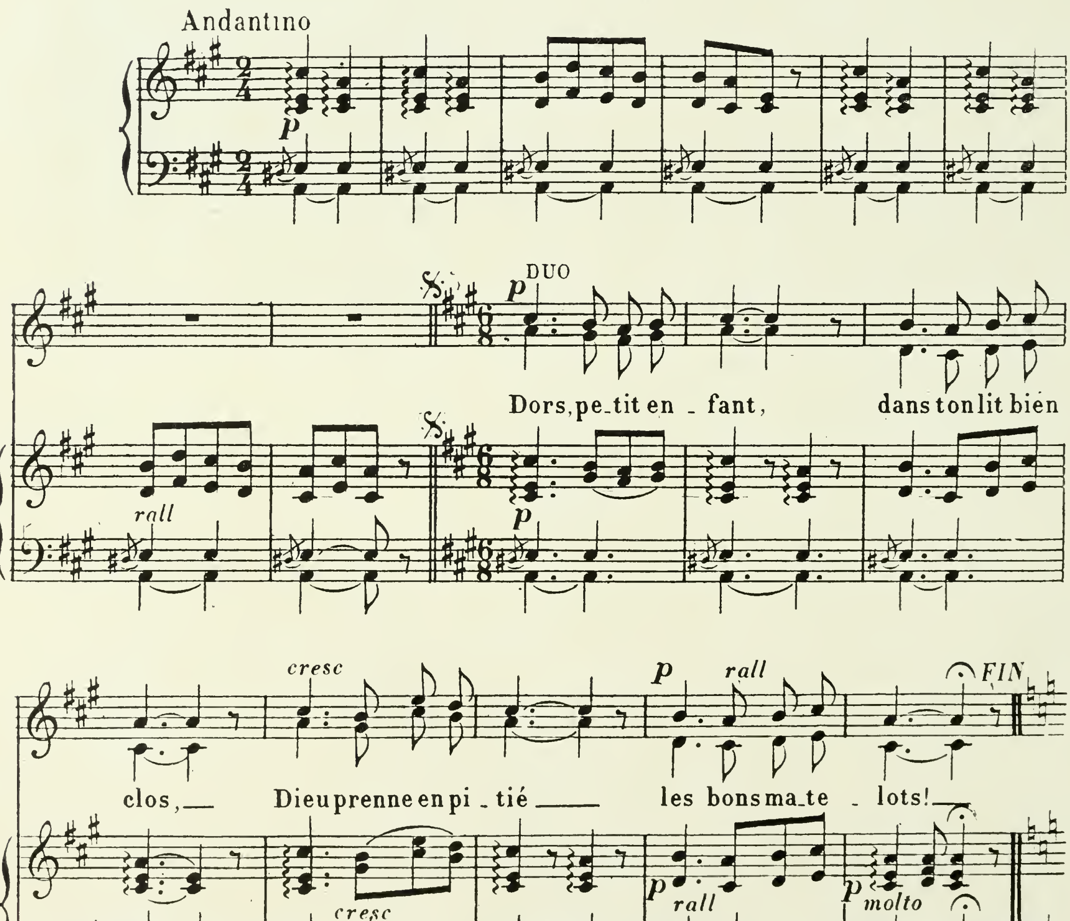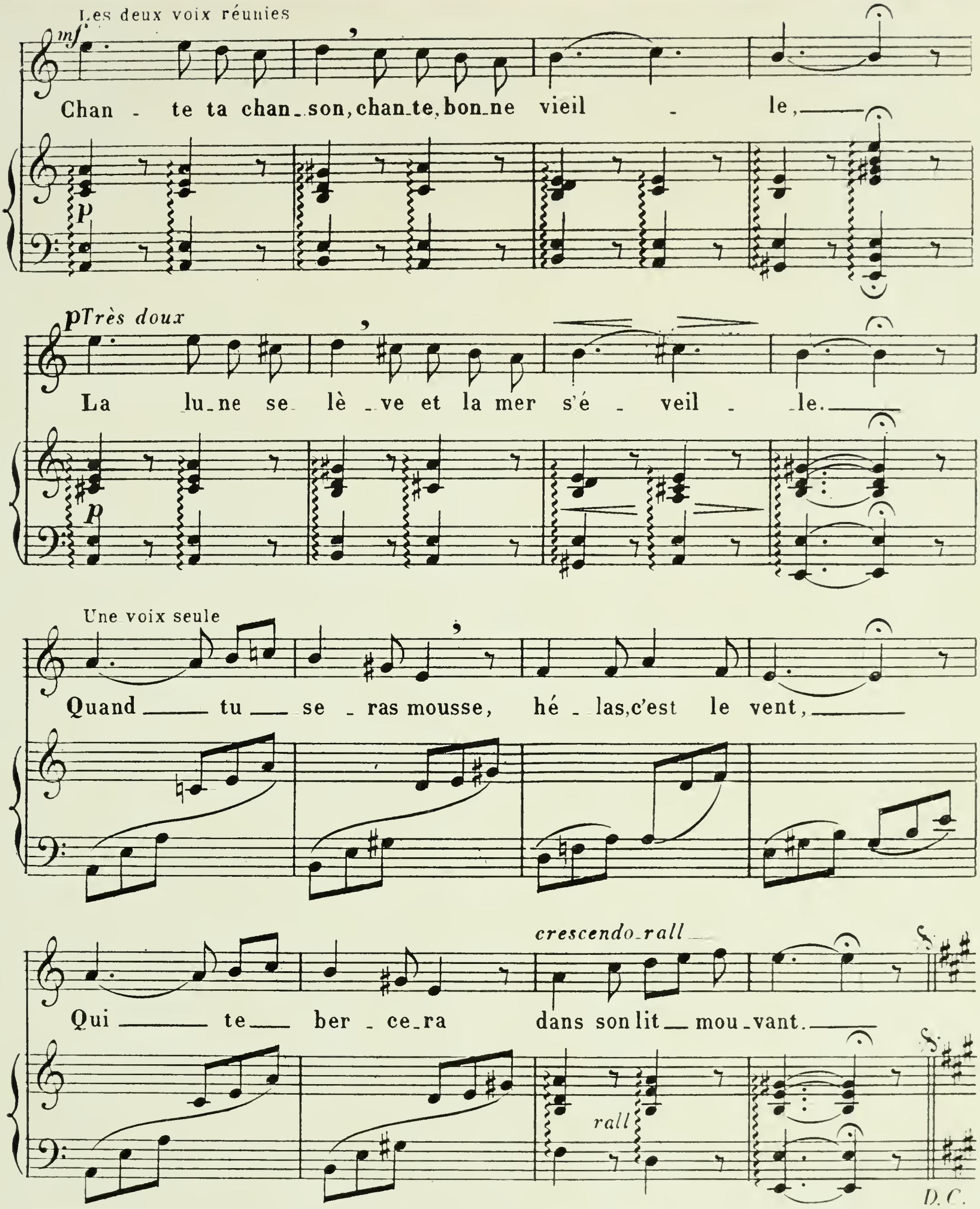


Berceuse du Petit Mousse

(DUO)

Paroles d'Anatole LE BRAZ

Musique de l'Abbé J. BARRAGUÉ





II

Chante ta chanson, chante, bonne vieille,
La lune se lève et la mer s'éveille.
Au pays du froid, ton père a sombré ,
Tu naissais alors, je n'ai pas pleuré.

III

Chante ta chanson, chante, bonne vieille,
La lune se lève et la mer s'éveille.
Au pays du froid, la houle des fiords,
Chante ta berceuse en berçant les morts.

IV

Chante ta chanson, chante, bonne vieille,
La lune se lève et la mer s'éveille.
Tes yeux ont déjà la couleur des flots,
Dieu prenne en pitié les bons matelots.



ODE A MONTMARTRE

E. NICOD 08

...Sur la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.
VICTOR HUGO

...Dans les salons de Philoxène
Nous étions quatre-vingts rimeurs....
THÉODORE DE BANVILLE

En ce temps-là, nous abordâmes
— Vers mil huit cent quatre-vingt-trois —
Sur le rivage montmartrois,
Au grandissime émoi des dames
Qu'effarouchèrent nos rumeurs
Et notre allure picaresque ..
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Farouche et frénétique horde
De poètes rêtus, barbus,
Jurant par Apollon-Phébus ;
Tous, sur la lyre tétracorde
Infatigables escrimeurs,
Tous ayant du génie — ou presque !...
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Chansonniers pleins d'irrévérence
Envers les pouvoirs établis,
Bardes hautains et mal polis,
De qui déjà l'exubérance
S'affirmait chez les imprimeurs
Et sous la voûte odéonesque....
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

C'était un mélange hermétique
Des produits les plus discordants;
Symbolistes et décadents
Y coudoyaient l'art romantique ;
De Krysinska les yeux charmeurs
Y représentaient le beau sesque....
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

L'ivresse qui chauffait nos têtes
Etait moins l'ivresse des pots
Que celle des joyeux propos ;
Le paradoxe des esthètes
Parmi les pipes des fumeurs
S'envolait en fine arabesque....
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

C'était Charles Cros, Fragerolle,
Maurice Rollinat Champsaur,
(Alors sec comme un hareng saur),
Alphonse Allais, le « Viveur drôle »,
Ponchon, qui donnait les primeurs
De sa verve funambulesque....
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Jean Moréas, venu d'Athènes,
Ferny, Meusy, Mac-Nab, Jouy,
L'œil louchon mais si réjoui,
Donnay, Goudeau, roi des Ruthènes,
Renommé parmi les humeurs
De piot pour sa soif titanesque....
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Léon Bloy, doux comme la teigne,
Le bon vieux maître Curnonsky,
Henri Gauthier-Villars, de qui
Le crâne eût pu servir d'enseigne
— A cette époque ! — aux parfumeurs,
Pour sa tignasse absalonesque ...
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Si vous voulez que je repique,
Rien de plus facile ! Allons-y !
Tailhade, Marsolleau, l'épique
D'Esparbès, Jean Rameau, Crésy,
Haraucourt, dont le vers faunesque
Bravait la police des mœurs....
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

C'est comme au front d'Éléonore :
Quand yen a plus.. ya Montoya,
Hyspa, Privas et Trimouillat,
Trimouillat, dont la voix sonore
Nargue aux sirènes des steamers
Comme au verbe de Boudouresque. ..
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs....

Et ma liste est bien incomplète :
J'allais oublier le rayon
De ces poètes du crayon,
Rivière et Steinlen, — et Willette,
Résumant toutes les clameurs
Humaines dans sa large fresque ...
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

ENVOI

En votre honneur, troupe héroïque,
J'ai rimé ces doubles quatrains,
Comme en haine catégorique
Des aèdes contemporains,
De qui la muse pédantesque
Distille l'ennui dont je meurs....
... De la galère chatnoiresque
Où sont les quatre-vingts rimeurs ?...

ARMAND MASSON



Une Décoration à la portée de tous

Personne n'ignore qu'un Français à l'étranger — ou même en France — se distingue le plus communément par le bout de ruban ou par l'insigne qu'il porte à sa boutonnière.

Il faut reconnaître cependant qu'un bon nombre de nos compatriotes ont encore leur boutonnière vierge de toute décoration et c'est cette lacune que *La Bonne Chanson* a voulu combler en faisant établir d'après dessin de M. Marc Leclerc, l'insigne réclamé depuis longtemps des *Amis de la Bonne Chanson*.

Il est inutile de reproduire ici des détails souvent fournis déjà sur les *Amis de la Bonne Chanson*. Ceux de nos lecteurs qui désireraient sur ce groupement des indications détaillées peuvent les obtenir en s'adressant au président du groupe central, notre collaborateur et ami M. David-Bernard, 13, rue du Vieux-Colombier, à Paris.

Nous dirons néanmoins que tout abonné de *La Bonne Chanson* peut recevoir sans frais, sur simple demande adressée à l'administration de la revue, une carte d'*Ami de la Bonne Chanson*.

Tout abonné peut, désormais, nous demander également contre la somme de 2 francs l'insigne reproduit ci-dessous, dans la dimension exacte et avec les couleurs de l'original.

Ceux de nos lecteurs qui sont déjà affiliés à un groupe régional des A. B. C. trouveront dans cet insigne une marque distinctive, originale et gracieuse pour les séances qu'ils organisent.

Ceux, au contraire, qui sont restés isolés pourront affirmer leurs sympathies et leur apostolat en arborant l'insigne des A. B. C. dans les réunions auxquelles ils assistent et dans les manifestations diverses auxquelles ils sont appelés à participer.

Et maintenant, bonne chance et brillant avenir à l'insigne des A. B. C.!



Mes Chefs-d'Œuvre

Moi qu'on dit paresseux ainsi qu'une couleuvre,
J'ai pourtant sur ma foi, produit trois beaux chefs-d'œuvre;
Et je le dis en vérité,
Trois chefs-d'œuvre où revit le meilleur de moi-même,
Et que j'estime mieux que tel ou tel poème
Dignes de la postérité;

Trois chefs-d'œuvre où je vois refleurir ma jeunesse,
Rayonnante de foi, d'ardeur et d'allégresse,
Et qui, par un tour singulier,
Bien que dotés tous trois de beautés différentes,
Présentent cependant les marques apparentes
De mon cachet particulier.

Mes plus nobles espoirs, mes plus hautes pensées,
Mes chimères les plus ardemment caressées,
Mes rêves les plus généreux,
Mes plus pures ferveurs, mes désirs les plus chastes,
Mes aspirations les plus enthousiastes,
Je les ai reportés sur eux.

Ils sont mes seuls trésors et ma joie en ce monde;
Et chaque soir, serrant ma besogne féconde
Entre mes deux bras triomphants,
Je songe que le vieux rimeur n'est pas à plaindre,
Car son nom, grâce à vous, n'est pas près de s'éteindre
O mes chefs-d'œuvre, ô mes enfants!

ARMAND MASSON.



SEIZE ANS

Pour Madeleine Masson.

Elle a seize ans, en est fière, et, l'air soucieux,
Non sans se croire assez gentille,
Prend de chaque miroir le conseil précieux.
Un éclair dans son regard brille.

L'enfant de l'an passé lentement sous nos yeux
S'est transformée en jeune fille;
Inaperçue hier, aujourd'hui dans les cieux
L'étoile nouvelle scintille.

A celle à qui naguère on parlait par pitié —
Non sans lui prodiguer des semblants d'amitié —
Plus d'une va porter envie;

Par l'astre éblouissant qui tout à coup a lui
Plus d'un, qui jusqu'alors n'a point pris garde à lui,
Rêvera de régler sa vie...

PIERRE TRIMOUILLAT.

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE



J'ai un grand panier.



Qu'y mettre ?



J'ai trouvé !. .

COMPOSITION ayant obtenu le PREMIER PRIX

Vingt francs de livres à choisir sur le catalogue de *La Bonne Chanson.*

ANDRÉ BOUVET, 17, rue Chenevotte, à Dreux.

DEUXIÈME PRIX

Dix francs de livres à choisir sur le catalogue de *La Bonne Chanson*

Mme JUESTZ DE MIRE, villa Beauséjour à St-Malo.

TROISIÈME PRIX

Un porte-plume réservoir.

Mlle ISABELLE DE BRYE, à Plancoët, Côtes-du-Nord.

Premières Mentions

4 séries des *Bonnes Chansons du Soldat* ou des *Bonnes Chansons à l'Ecole.*

MAX BANVILLET, Guéret. — PIERRE BRÉON, Semur. — MARCELLE DUPONT, Fauquembergues. — J. GALLOIS, Chenone. — GOMMEAUX, Fauquembergues. — JEANNE LALLEMENT, Lyon. — REV. LANDRIN, Hitchin. — LHOSTE, Hérimoncourt. — S. MIEG, Mulhouse. — PETEL, Cours. — MIQUETTE RIEDER, Mulhouse. — LE VASSEUR, Paray-le-Monial. — ANNET VEYSSIÈRE, Athis. — V. VILLAIN, Paris.

Deuxièmes Mentions

Un numéro à choisir de la *Bonne Chanson.*

ADAM LABARRÈRE, Lourdes. — Mme BADUEL D'OUSTRAC, St-Côme-sur-Lot. — ADNAIT, Beaumont-sur-Vesle. — HENRI BOISSEAU, Le Mans. — MARCEL BOUVET, Dreux. — JEAN DUBOURG, La Loupe. — YVONNE GABORIAUD, St-Etienne. — MARIE HURARD, Bédarrides. — JEAN LAILLIER, Grand Couronne. — LOUIS et MARIE LALLEMENT, Lyon. — Mlle DE MONTGOLFIER, Péaugres. — ABEL MOREAU. — ROBERT DU TERTRE, Châteauneuf.

Les concurrents dont le nom est mentionné ci-dessus sont priés de réclamer avant le *20 Octobre l'objet qui leur est attribué* en joignant à leur demande 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Composition ayant obtenu le deuxième Prix



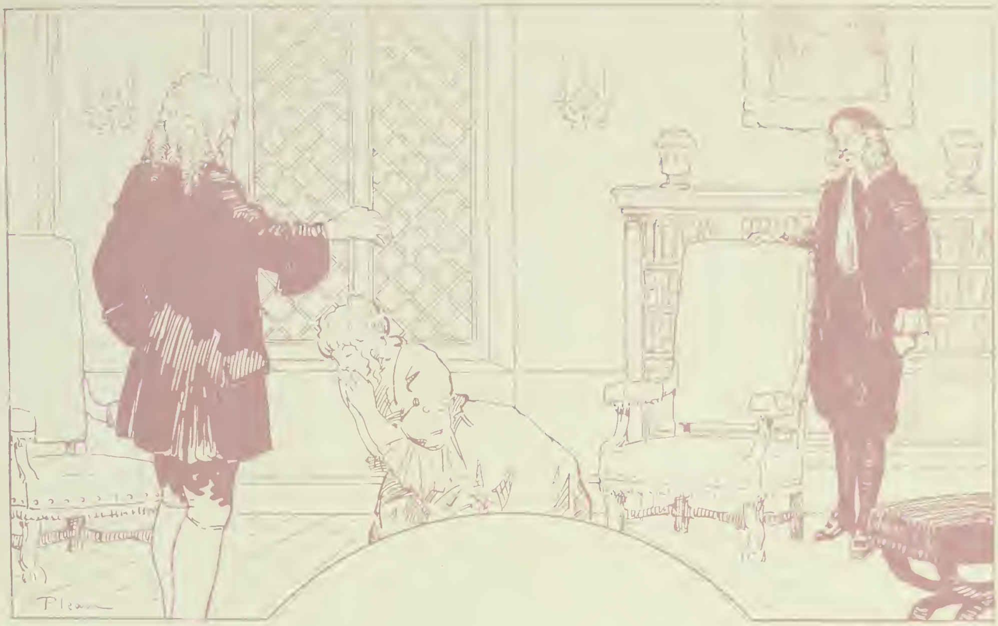
Oh ! la vilaine bête !



Aïe ! elle m'a pincé !



Elle est morte.



UNE ÉLÈVE DE CORNEILLE

Pièce en un acte, par HENRY GAILLARD DE CHAMPRIS [1]

PERSONNAGES

M. PÉRIER | CORNEILLE
MARIE PÉRIER

La scène est à Paris vers 1680.

Intérieur bourgeois simple, presque sévère.

SCÈNE PREMIÈRE

M. PÉRIER, MARIE

MARIE

... Voilà pourquoi, mon père, je vous demande l'autorisation d'entrer au couvent.

M. PÉRIER

Je vous ai déjà dit non.

MARIE

Je ne vois pas quels motifs...

M. PÉRIER

Vous êtes trop jeune.

MARIE

J'ai dix-huit ans passés.

M. PÉRIER

Vous n'avez pas assez réfléchi.

MARIE

Je songe à ce projet depuis bientôt trois ans.

M. PÉRIER

Vous y songerez encore.

MARIE

Pourtant, mon père, si c'était pour me marier, vous me laisseriez partir, j'en suis sûre.

M. PÉRIER

Sans doute.

MARIE

Alors?...

M. PÉRIER

Ce serait tout autre chose. Il s'agirait pour vous de la destinée commune, non d'une vocation exceptionnelle, douloureuse.

MARIE

Si c'est là qu'est mon bonheur?

M. PÉRIER

Vous vous l'imaginez.

MARIE

J'en suis sûre.

M. PÉRIER

Soit. Mais moi? — Oui, pensez-vous à moi? — Si vous partiez pour entrer en ménage, je ne vous perdrais pas tout entière. Vous viendriez me voir; vous me recevriez chez vous; votre mari deviendrait mon ami; je vous verrais revivre en vos enfants et mon titre de grand-père, m'obligeant à la joie, me ferait oublier avec ma vieillesse tous mes chagrins passés...

MARIE

Cher papa...

M. PÉRIER

Au lieu de cela, vous voulez me quitter! Trouvez-vous donc que ma vie ait été si heureuse? Vous étiez bien jeune quand mourut votre mère. Par respect pour vous, je m'interdis de la rempla-

(1) Cette pièce n'a pas été déclarée à la Société des Auteurs et Compositeurs. Elle peut être représentée sans autorisation préalable et sans qu'il y ait aucun droit à payer. La reproduction en est formellement interdite.

cer jamais. N'ai-je pas le droit aujourd'hui de vous demander un sacrifice, si c'en est un pour vous de rester près de moi ?

MARIE

Je sais, mon père, tout ce que je vous dois et je ne puis vous dire la tendresse de mon âme. — Pendant longtemps, j'avais rêvé de ne vivre que pour vous, et même quand je songeai, plus tard, à la vie religieuse, je crus d'abord pouvoir n'aller à Dieu que s'Il me laissait un jour seule ici-bas. Mais, peu à peu, j'ai senti son appel plus pressant; j'ai compris qu'Il me voulait à lui sans retard, sans partage, et quelle que fût ma crainte de vous déplaire, je n'ai pas cru pouvoir Lui résister.

M. PÉRIER

Et, à moi, me résisteriez-vous donc?

MARIE

Mon père !

M. PÉRIER

Ah! je voudrais bien voir!...

(Entre Corneille.)

SCÈNE II

LES MÊMES, CORNEILLE

CORNEILLE, *avec bonhomie*

Hé ! quoi, on se querelle?

MARIE, *allant vers lui*

Ah! Monsieur Corneille...

M. PÉRIER

Cette enfant se révolte contre ma volonté...

CORNEILLE

Est-il possible ?

MARIE

Mon père, je vous en prie!...

M. PÉRIER

Taisez-vous !

CORNEILLE

Cependant...

M. PÉRIER

Je ne veux rien entendre.

CORNEILLE, *à Marie*

Mademoiselle, voulez-vous me laisser seul avec votre père ?

MARIE

Eh ! quoi, vous me chassez ?

M. PÉRIER

Vous le mériteriez.

CORNEILLE

Non, je vais travailler à la paix. *(Bas, à Marie.)* Allez; je vous aime bien.

(Sort Marie.)

SCÈNE III

M. PÉRIER, CORNEILLE

CORNEILLE

Eh bien! cher Monsieur ?

M. PÉRIER

Ah ! Monsieur, l'ingrate, la cruelle enfant !

CORNEILLE

Qu'a-t-elle donc pu faire ?

M. PÉRIER

Elle veut m'abandonner.

CORNEILLE

Vous abandonner !

M. PÉRIER

Pour entrer au couvent.

CORNEILLE

Ce n'est pas possible!

M. PÉRIER

Et tout de suite encore, chez les Dames de la Charité.

CORNEILLE

Pauvre Marie! Moi qui, la voyant chaque jour grandir en grâce, en esprit, en beauté, faisais pour elle des rêves de vieil ami !

M. PÉRIER

Lesquels ne faisais-je pas aussi ?

CORNEILLE

Parfois même, j'ai regretté de n'avoir pas de fils assez jeune pour le lui offrir. Ainsi, j'aurais acquis le droit de vous aimer tous deux davantage encore. Au lieu de cela... Ah! Monsieur que je vous plains!

M. PÉRIER

Je souffre plus que vous ne pouvez savoir.

CORNEILLE

Moi aussi j'ai dû laisser partir pour le couvent une fille que je chérissais ; et ma pire douleur ne fut pas de la voir s'en aller... J'ai pu craindre un moment de ne pouvoir payer l'humble dot nécessaire à son admission. Être trop pauvre pour céder sa fille à Dieu, quelle misère!

M. PÉRIER

Il vous restait d'autres enfants.

CORNEILLE

Déjà deux de mes fils étaient morts; l'un, emporté à treize ans par une fièvre maligne ; l'autre, tout jeune lieutenant, la tête fracassée sur un champ de bataille.

M. PÉRIER

Mais votre fille Marie, votre fils, le gentilhomme de la Chambre ?...

CORNEILLE

C'est vrai, Dieu m'a gardé ceux-là, que j'aime, dont je suis fier. Mais je ne pense pas leur faire tort en avouant que je ne puis oublier les autres, les deux morts et la cloîtrée. Quand ils vivaient tous, je ne distinguais pas entre eux, à tous je distribuais une tendresse égale... Depuis que trois me manquent, je pleure comme si tous avaient disparu. Ceux qui survivent n'ont plus besoin de moi; ma maison reste vide et mon cœur désolé.

M. PÉRIER

Que dirai-je si je perds mon unique enfant? Si je dois languir seul dans ce logis trop vaste?...

CORNEILLE

Hélas ! c'est le destin de tous les pères. Nos enfants, disons-nous. Parole mensongère ! Ils vivent pour eux d'abord, plus tard ils vivent pour d'autres, mais jamais pour nous. Car toujours quelque puissance nous les ravit : l'Amour ou Dieu, quand ce n'est pas la Mort ! *(Un silence.)* Pardon ! j'ai l'air de ne penser qu'à moi. Pourtant si devant votre chagrin présent, je parle de ma douleur passée, ce n'est pas seulement que celle-ci survit à mon courage; c'est qu'à me rappeler ma souffrance, je comprends mieux la vôtre et suis plus près de vous...

M. PÉRIER

Je sais, en effet, que si je devais perdre Marie, je trouverais en vous l'ami compatissant dont le zèle délicat adoucirait ma peine... Mais je n'ai pas le courage de renoncer à elle; une vieillesse solitaire m'effraye et n'ayant qu'une enfant, je la veux conserver.

CORNEILLE

Y consentira-t-elle ?

M. PÉRIER

Peut-être, si vous voulez m'aider...

CORNEILLE

Volontiers, mais comment?...

M. PÉRIER

Vous savez combien Marie vous aime, vous respecte, vous admire. Elle se dit votre fille spirituelle, et devant son enthousiasme, parfois, j'ai cru que je deviendrais jaloux de vous.

CORNEILLE, *confus*

Cher Monsieur...

M. PÉRIER

J'aurais eu tort de l'être, car c'est votre influence sur elle que je vous demande aujourd'hui d'exercer en ma faveur. Je vais vous l'envoyer; dites-lui ma résolution de ne pas faiblir, ou plutôt mon amour, mon désespoir; montrez-lui que son devoir est d'épargner son père... Ces conseils, s'ils venaient de moi, lui paraîtraient égoïstes; mais elle ne peut suspecter votre désintéressement, et votre autorité la convaincra.

CORNEILLE

Vous croyez ?

M. PÉRIER

J'en suis sûr.

CORNEILLE

Alors...

M. PÉRIER

Songez qu'avec la mienne vous plaiderez votre cause. Vous aussi, vous aimez Marie ; vous aussi, vous voulez la garder.

CORNEILLE

C'est vrai !

M. PÉRIER

Elle resterait près de nous quelques années encore; puis nous la marierions, et mes petits-enfants seraient vos petits-neveux.

CORNEILLE

Vous vous flattez peut-être...

M. PÉRIER

Non, avec votre secours, je suis sûr du succès. Le grand Corneille a remporté d'autres victoires et de plus difficiles.

(Il sort. Corneille reste, songeur.)

SCÈNE IV

CORNEILLE, MARIE

MARIE

Vous m'avez demandée ?

CORNEILLE

Je voudrais causer avec vous.

MARIE

Vous n'allez pas me gronder ?

CORNEILLE

Pourquoi ?

MARIE

Mon père a dû vous dire...

CORNEILLE

Oui. *(Un silence.)* Et c'est un projet sérieux ?

MARIE

C'est Dieu qui me l'inspira.

CORNEILLE

Bien soudainement alors; car, naguère encore, vous paraissiez goûter le monde, vous aimiez la toilette, vous dansiez joliment, vous faisiez même des vers, et Madame, qui en lut de votre façon, tint à vous faire présenter à elle.

MARIE

Vanités !

CORNEILLE

Vanités, la jeunesse, la beauté, l'esprit !

MARIE

Vous l'avez dit vous-même :

> Toute notre félicité,
> Sujette à l'instabilité,
> En moins de rien tombe par terre ;
> Et comme elle a l'éclat du verre
> Elle en a la fragilité.

CORNEILLE

Le monde du moins vous offrait d'autres joies plus solides : la tendresse d'un époux...

MARIE

Jésus est l'Époux de mon cœur.

CORNEILLE

Les baisers d'un enfant...

MARIE

J'aurai pour enfants les orphelins qui pleurent, les pauvres, les malades, les vieillards même. Et ceux que j'aurai soignés pourront s'en aller ou mourir, d'autres accourront en foule et toujours mon cœur de mère trouvera des petits à aimer.

CORNEILLE

Certes cette maternité spirituelle est belle, et si vous étiez seule... Mais vous avez votre père âgé qui, n'ayant vécu que pour vous, ne peut vivre sans vous. Vous ne devez pas l'abandonner.

MARIE

Dieu se plaint Lui aussi que les hommes l'abandonnent. Il demande que quelques âmes généreuses comblent de leur amour le vide que creuse autour de Lui le monde.

CORNEILLE

Attendez quelques années.

MARIE

Les malheureux n'attendent pas pour souffrir.

CORNEILLE

Votre père souffrira plus qu'eux.

MARIE

Dieu le consolera.

CORNEILLE

Pourtant s'il s'opposait?.. Souvent, vous vous êtes dite mon élève. Tout à l'heure encore, vous invoquiez mon *Polyeucte* pour condamner la gloire et la beauté. Mais, dans *Polyeucte* même, quel exemple de soumission filiale! Pauline...

MARIE

Pauline se soumet à son père tant qu'il s'agit de son seul bonheur. Mais quand elle connaît Dieu, quand elle voit la lumière d'En-Haut, elle comprend que la docilité peut être un crime.

CORNEILLE

Taisez-vous !

MARIE

Et voyez l'effet de sa vertu ; sa lâcheté n'eût pas sauvé son époux, mais sa révolte généreuse a converti son père.

CORNEILLE

Taisez-vous !

MARIE

Reniez-vous donc votre œuvre ?

CORNEILLE

Ne me faites pas complice de votre folie !

MARIE

Non, Monsieur, je vous associe à une œuvre qui est déjà la vôtre. Oui, je fus votre élève et je la suis encore. Mais ce ne fut pas assez pour moi d'aimer les beaux cavaliers dont s'éprirent les reines, de plaindre les princesses qui cherchent le silence et la nuit pour pleurer, ni même d'admirer les paroles sublimes, les pardons généreux, les sacrifices héroïques qui déchaînèrent l'enthousiasme de Paris. Ces héros qu'inventa votre génie mais qu'anima votre âme, je voulus leur ressembler.

CORNEILLE

Mon enfant !...

MARIE

Ils m'apprirent que ni la gloire, ni l'amour, ni la vie même ne sont le premier des biens ; que le devoir seul est notre raison de vivre, et qu'entre deux devoirs le plus douloureux toujours s'impose aux âmes bien nées.

CORNEILLE

Ah ! pouvais-je penser !..

MARIE

Ne vous repentez pas de m'avoir donné ces leçons. Certes, il est beau de conquérir la gloire à force de génie, d'émouvoir, étonner, ravir un spectateur, et d'arracher des pleurs à la France assemblée. Mais qu'il est plus beau, plus grand encore de mettre tout son art au service du devoir, de proposer aux hommes, avec des exemples sublimes, une règle de vie, et d'élever le monde au-dessus de lui-même !

CORNEILLE

Oui, c'est ce que j'avais rêvé.

MARIE

C'est ce que vous avez fait. Je sais autour de moi plus d'une jeune fille qui choisit pour modèle Chimène ou Pauline ; et je suis sûre que longtemps, toujours, aux âmes généreuses qu'accable le sort ou tourmente l'héroïsme, votre œuvre apportera la lumière et la force.

CORNEILLE

Ainsi, je vous aurai dû cette joie, cet orgueil ! Grâce à vous, je ne suis plus le vieux poète impuissant, ce bonhomme Corneille que le public oublie, que raillent ses rivaux et que les critiques criblent de méchantes épigrammes. Tandis que ceux-là croassent, de jeunes lèvres récitent mes vers, de jeunes cœurs s'émeuvent pour Antiochus ou Nicomède, de jeunes âmes s'orientent vers mon idéal. Ah ! grâces vous soient rendues. Je suis payé de tout. Au jour même où triompha le Cid, où Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue, je préfère cette heure où la voix d'une enfant m'assure que mon œuvre fut bonne, et qu'en cherchant le Beau j'ai fait un peu de Bien !

MARIE

Mais comprenez-vous maintenant ce que j'attends de vous ? Quel secours j'implore pour l'accomplissement d'un devoir que vous m'avez dicté ?

CORNEILLE, *inquiet.*

Vous ne voulez pas que j'intervienne auprès de votre père ?

MARIE

Si.

CORNEILLE

Mais je n'ai pas le droit...

MARIE

Souvenez-vous que vous fûtes mon maître.

CORNEILLE

Je ne suis qu'un pauvre homme...

MARIE

Vous êtes le père de Pauline.

CORNEILLE

Croyez-vous donc qu'on puisse agir toujours comme on écrit ? Ne comprenez-vous pas que notre œuvre, quand elle est belle, marque notre idéal et non notre vertu ; qu'en créant des héros nous cherchons à sortir de nous-mêmes, à nous élever au-dessus de nous, et que si dans la vie nous demeurons

trop souvent des hommes, vous ne pouvez invoquer contre notre faiblesse la sublimité de nos rêves?

MARIE

Si, pourtant, ceux à qui vous proposez ces rêves, vous demandaient d'y ajouter l'exemple? Si leur admiration ne pouvait distinguer entre votre œuvre et vous; si leur foi pour devenir féconde avait besoin de savoir que vous aussi vous avez cru à votre idéal et tâché de le réaliser?

CORNEILLE

Vos exigences me feront-elles regretter d'avoir voulu purifier le théâtre et porter sur la scène les vertus morales et chrétiennes?

MARIE

Pous défendre mon père, vous vous calomniez.

CORNEILLE, *secouant la tête*

Hélas!

MARIE

Accepteriez-vous qu'un de vos enfants fût un lâche?

CORNEILLE

Mademoiselle!

MARIE

Que votre fils le capitaine tournât le dos à l'ennemi?

CORNEILLE

Plutôt la mort!

MARIE

Vous voyez bien. Alors, pourquoi voulez-vous me détourner de mon devoir?

CORNEILLE

Votre père...

MARIE

Mon père pourrait être aussi généreux que vous. Une de vos filles aussi est religieuse. Certes, vous avez souffert et je sais — vous me l'avez dit — que souvent encore vous allez pleurer auprès d'elle, aux cérémonies de vêture. Pourquoi n'apprendriez-vous pas à mon père quelle forte joie l'on éprouve à souffrir pour Dieu!

CORNEILLE

Ainsi, vous le voulez?

MARIE

Vous êtes l'auteur de *Polyeucte*, et vous êtes mon ami. *(Elle sonne. Paraît un domestique.)* Voulez-vous prier mon père de descendre.

CORNEILLE

Déjà! Mais qu'allons-nous lui dire?

MARIE

La vérité.

CORNEILLE

Mais je ne suis pas préparé.

MARIE

Vous êtes éloquent.

CORNEILLE, *avec un geste d'inquiétude*

Dieu nous aide surtout!...

SCÈNE V

LES MÊMES, M. PÉRIER

MARIE

Mon père, M. Corneille et moi sommes d'accord.

M. PÉRIER, *allant à Corneille*

Ah! cher Monsieur, quelle reconnaissance!...

CORNEILLE

Vous n'avez pas, hélas! à me remercier.

M. PÉRIER

Comment?

CORNEILLE

Je n'ai rien pu sur votre fille, et c'est elle au contraire qui a su me convaincre.

M. PÉRIER

Quoi, vous m'avez trahi!

MARIE

Mon père, vous méconnaissez votre ami.

M. PÉRIER

Je n'ai point à faire à vous.

CORNEILLE

Monsieur, pardonnez-moi si j'ai déçu votre espoir. Je crois avoir rempli tout mon devoir. Mais tous mes efforts devaient échouer contre une enfant qu'anime l'esprit de Dieu. Je suis sûr maintenant de sa vocation et, s'il s'agissait de ma fille, je croirais ma résistance aussi vaine, aussi déraisonnable que celle de l'arbre égoïste qui prétendrait refuser à son maître les fleurs ou les fruits qui faisaient son orgueil.

M. PÉRIER

Un arbre ne sent pas qu'on le dépouille; mais donner nos enfants, pour nous quel déchirement!

MARIE

Mais aussi quelle grandeur!

M. PÉRIER

Chimère!

CORNEILLE

Non, ce n'est pas une chimère! Parce qu'il ne souffre pas, l'arbre n'a pas de mérite, et nous ne lui devons nulle estime, nulle reconnaissance. L'homme, au contraire, à notre âge surtout, ne vaut que par le sacrifice volontaire. Rien ne nous rend si grand qu'un douloureux effort et l'accomplir pour Dieu, fût-ce au prix de la mort, c'est nous associer à son œuvre divine.

M. PÉRIER

Je n'en suis pas capable.

MARIE

Dieu vous aiderait, mon père. La faveur que je sollicite est grande, mais quelles grâces ne vous vaudrait-elle pas? Donner un enfant à Dieu, ce n'est pas le perdre tout entier. La religieuse sait qu'à l'accomplissement de sa vocation le consen-

tement des parents fut nécessaire; elle leur demeure fidèle de toute sa reconnaissance émue et, sur les carreaux froids de sa cellule comme devant l'autel où rayonne l'Hostie, elle ne se contente pas de prier pour eux, elle les associe à son sacrifice incessamment renouvelé. Alors Dieu la remplace auprès de ceux qu'elle quitta pour Lui ; et quand, en leur foyer solitaire, ils pensent succomber à la tristesse, un souffle d'En-Haut les ranime : c'est la prière lointaine de leur fille qui leur apporte la grâce toute puissante. Mon père, je serais moi aussi votre fille fidèle. Vous devant mon bonheur, comment vous pourrais-je oublier ? Et comment Dieu qui rend au centuple le denier de la veuve ne vous dispenserait-il pas, dans votre souffrance même, un bonheur inconnu ?

CORNEILLE

Cette enfant a raison.

M. PÉRIER, *à Corneille*

Mais rappelez-vous votre chagrin...

CORNEILLE

Certes, le sacrifice fut dur; mais je vis bientôt ma fille si radieuse que je ne me serais pas pardonné d'avoir contrarié son bonheur.

MARIE

D'ailleurs, je ne vous laisserai pas tout seul. Tout à l'heure vous demandiez à M. Corneille de me retenir ici; je le prie maintenant de ne pas vous abandonner. Il a connu votre souffrance, et nul ne sait mieux que lui faire de grandes choses avec de la douleur. Se sachant un peu responsable de ma vocation, il se sentira le devoir de vous consoler. Il vous parlera de moi; vous viendrez me voir ensemble; je prierai pour vous deux; et s'il nous arrive d'abord de pleurer en entrant au parloir, la paix d'En-Haut descendra bientôt sur nous, et c'est en souriant que nous nous abandonnerons à la volonté de Dieu. Mon père, dites que vous consentez!

CORNEILLE

Ne repoussez pas sa prière.

MARIE

Mon père, vous êtes chrétien, et je vous dois de l'être.

M. PÉRIER

Ainsi donc Dieu me frappe pour vous avoir élevée selon son cœur.

MARIE

Non, mais plus ambitieux pour vous que vous-même, Il élève jusqu'à Lui la fille que vous pensiez réserver à un époux de ce monde.

CORNEILLE

Vous ne refuseriez pas un fils au service du roi ?

M. PÉRIER, *à Marie*

Si j'étais sûr du moins que vous soyiez heureuse!

MARIE, *avec élan*

Si je serai heureuse? Demandez-le à votre ami. Il a traduit l'*Imitation* et, de la vie monastique, célébré la divine beauté, l'incomparable douceur :

O jeûnes, pauvreté, discipline, cilices,
Amoureuses rigueurs et triomphants supplices!
O cloître! O saints travaux! Il vous faut souhaiter,
Vous qui donnez à l'âme une joie assurée,
Et qui, l'asservissant, lui faites mériter
Un bien d'éternelle durée!

M. PÉRIER

Mon enfant, n'êtes-vous pas dupe d'un enthousiasme juvénile et sans lendemain ?

MARIE

Non, car j'ai Dieu pour modèle et soutien.

... Je ne fais rien de rare alors que je le sers ;
J'apprends cette leçon de toute la nature ;
L'hommage de la créature
N'est qu'un tribut commun que lui doit l'univers.
Car lui-même nous sert. Quittant son diadème,
Il descend jusqu'à nous de son trône suprême ;
Il se revêt pour nous de nos infirmités ;
Il nous donne du cœur par sa sainte présence,
Il nous fait triompher de nos fragilités
Et se promet pour récompense.

M. PÉRIER, *à Corneille*

Mais vous qui avez écrit ces vers, êtes-vous sûr de n'avoir pas abusé mon enfant, de ne vous être pas abusé vous-même ?

CORNEILLE

Je l'ai craint comme vous, le jour où partit ma fille, qui, elle aussi, les avait lus. Mais, dans le même livre, je trouvai la prière nécessaire à ma faiblesse :

... Dieu, répands tes saintes clartés,
Fais briller jusqu'ici tes hautes vérités,
Et que toute mon âme en soit illuminée...
Oui, donne-moi ta grâce; et par elle, Seigneur,
Fais pouvoir à ta créature
Ce qui semble impossible à la morne langueur
Où l'ensevelit la nature!

M. PÉRIER

Et Dieu vous exauça ?

CORNEILLE

Voici quelle fut sa réponse :

« Qu'as-tu, mon fils, que tu soupires?
« Considère ma Passion,
« Considère mes saints, regarde leurs martyres,
« Et baisse après les yeux sur ton affliction.
« Qu'y trouves-tu qui leur soit comparable,
« Toi qui prétends une place en leur rang ?
« Va, cesse de nommer ton malheur déplorable ;
« Tu n'en es pas encor jusqu'à verser ton sang! »

M. PÉRIER

La mort me serait moins pénible, et la nature en moi se révolte encore. — Cependant, ô mon Dieu, je sens que Vous avez raison; et puisque le bonheur de ma fille est près de Vous — n'est-ce pas, Marie ? — que Votre volonté soit faite, tout entière!

(Lentement, Marie s'est agenouillée devant lui, en le regardant avec ferveur. — Son sacrifice consommé, il fait le geste de la bénir.)

RIDEAU

Nos Chansonniers



Dominique BONNAUD
en amiral

Photo Martin.

Le Chansonnier Dominique Bonnaud

Dans le programme de la dernière tournée que fit avec Salis, en 1897, la compagnie des chansonniers du Chat-Noir, l'article biographique consacré à Dominique Bonnaud est ainsi conçu :

Parisien, journaliste, boulevardier, spirite et officier de réserve. Collabore à presque tous les grands journaux de la Capitale. Devenu chansonnier par la grâce du Noble Seigneur Rodolphe Salis, gonfalonier de la Butte. Ce fut au cours d'une chasse à l'éléphant, aux environs d'Amsterdam que, sur le point d'être écrasé par un de ces redoutables pachydermes, il fit vœu, s'il en échappait, d'obéir à toutes les injonctions de son sauveur. Là-dessus, Rodolphe Salis ayant foudroyé l'éléphant furieux en lui récitant à bout portant seize vers coniques et explosifs de François Coppée (1), le seigneur de Chatnoirville intima à « son » sauvé de faire des chansons, ordre qui fut exécuté.



DOMINIQUE BONNAUD

(Dessin de Barrère)

Adoré du public parisien, Bonnaud a les fréquentations les plus éclectiques ; déjeune chez le Père Didon, chez le duc de Luynes ou chez l'anarchiste Zo d'Axa, indifféremment, et dîne au hasard chez M. Méline, chez Yvette Guilbert ou chez le prince Roland Bonaparte, qu'il accompagna dans un voyage économique. Converti au boudhisme par M. Guimet, s'est fait l'interprète des malheurs de l'Arménie, dans la pièce de vers célèbre : *On vient d'empailler ma sœur.* — A publié un *Traité des Couleurs complémentaires*, aujourd'hui en usage à l'Institution des jeunes Aveugles, et ses considérations sur l'*Etat d'âme des culs-de-jatte décorés du Mérite Agricole* qui resteront ; a fondé la Banque des Prêts Hypothécaires sur parole d'honneur qui prospère de jour en jour.

Une autre confraternelle facétie lui attribue la paternité du quatrain suivant, lequel aurait valu à son auteur le titre de « Poète officiel de la Compagnie de l'Ouest » :

Pour que nul voyageur [ne puisse, un jour, pré-[tendre
Que c'est faute d'avis qu'il [s'est cassé les reins,
Il est expressément dé-[fendu de descendre
Des voitures avant l'arrêt [complet des trains.

Disons simplement, et hors le domaine de la fantaisie, que Dominique Bonnaud est né à Paris, de famille corse, en 1864. Après avoir fait de sérieuses études et accompli, en qualité de dragon, son service militaire, il fut quelque temps secrétaire du prince Roland Bonaparte. Puis, il entra au journal *La France*, dans lequel il écrivit aux côtés des futures victimes de son sarcasme chansonnier, Alexandre Millerand et Jean-Marie-Antoine de Lanessan, sans, d'ailleurs, qu'un tel voisinage ébranlât une seconde ses fermes opinions napoléoniennes. L'appui espéré d'une de nos célébrités journalistiques lui ayant manqué à l'heure opportune, Bonnaud quitta la presse en 1895 et, à la prière de Rodolphe Salis, s'incorpora dans la compagnie du Chat-Noir. Nous le trouvons, un an plus tard, avec Meusy, au Chien-Noir ; et, avec Marcel Legay, au Cabaret de la Chanson, installé par M. Dartenay dans le petit théâtre du passage de l'Opéra.

De jour en jour augmente la vogue du jeune chansonnier. Tous les directeurs le veulent présenter à leur clientèle, de sorte qu'on le voit bientôt paraître chaque soir sur les tréteaux de quatre ou cinq établissements : Tabarin, Violon, Noctambules, Théâtre-Pompadour, Guinguette-Fleurie... que sais-je encore !

En janvier 1897, à la fermeture définitive du Chat-Noir, Salis rappelle Dominique Bonnaud et l'emmène avec lui en tournée. Au cours du dernier

(1) Il était de mode, au Chat-Noir, de tourner en ridicule certaines personnalités politiques, artistiques ou littéraires ; et le bon François Coppée était du nombre.

voyage du célèbre cabaretier, inquiets de voir l'état de santé du « patron » devenir de jour en jour plus alarmant, les camarades invitèrent Bonnaud à se préparer au rôle de bonimenteur qui risquait de demeurer brusquement sans titulaire. Le chansonnier se doubla tout aussitôt d'un imitateur parfait. La voix mi-couverte, les intonations, les nuances, les tournures de phrase, jusqu'aux incorrections du directeur du Chat-Noir furent enregistrées par Bonnaud avec la netteté d'un bon phonographe. Et quand sonna l'heure d'exercer son nouveau talent, il le fit si merveilleusement que, dans l'obscurité obligée du spectacle d'ombres, les assistants crurent vraiment entendre l'organe de Salis. Cette heureuse faculté d'imitation fut quelquefois exercée par Bonnaud, de manière fort amusante, dans la charge, la parodie ou le pastiche de ses confrères montmartrois ; et lorsque, actuellement, il présente le programme de son cabaret, sa voix donne encore des inflexions à la Salis.

Après le décès du gentilhomme-cabaretier, d'intérimaire qu'il était, Bonnaud devint présentateur et commentateur en pied. Dirigeant, bonimentant, chansonnant et monologuant, il parcourt, deux années durant, la France du sud au nord, la Belgique dans toute son étendue, l'Algérie et la Tunisie. Il ne relâche que pour s'inscrire à la pléïade qu'a réunie Chauvin à Trianon et repart trois mois après. Mais la vie de tournée est horriblement fatigante, surtout lorsqu'on a à remplir de multiples fonctions. La fièvre terrasse un jour notre chansonnier baladin, qui garde le lit pendant huit mois. Sa longue absence n'est pas sans être remarquée et le bruit se répand (il est tant de bonnes langues!) de sa folie et de sa mort. Notre confrère Schneider écrit même à ce sujet des articles nécrologiques au *Soleil* et à *La Paix*.

Pourtant — à l'instar de Meusy et de Montoya — Bonnaud ressuscite et, à la stupéfaction générale, reparaît un beau soir sur la scène des Mathurins, pour la plus grande joie des habitués de cet établissement. Pendant l'Exposition de 1900, la direction de la Maison du Rire l'engage à raison de quinze cents francs par mois pour la présentation de son théâtre d'ombres. Ensuite, il contribue pour une large part au succès du Tréteau-de-Tabarin, des Quat'-z-Arts, de la Boîte-à-Fursy, du Cabaret-des-Arts, jusqu'au jour où, par la grâce, l'habileté et la persévérance de son collaborateur, associé et ami Numa Blès, il se trouve intrônisé co-directeur de la Lune-Rousse.

En présentant bientôt Numa à nos lecteurs, j'aurai l'occasion de reparler de Dominique Bonnaud en sa qualité de chef de maison ; aujourd'hui je ne veux voir en lui que l'auteur.

*
* *

L'œuvre de Dominique Bonnaud rappelle en certains endroits celle de Maurice Mac-Nab et fait souvent songer à un Jacques Ferny qui se serait adouci, tout en se négligeant quelque peu quant à la facture.

Où l'esprit de Ferny, âpre, féroce, s'acharne sur la victime — dont il fouille le cœur et le cerveau — celui de Bonnaud badine et gouaille : il ausculte parfois l'estomac et les reins du patient ; et, s'il s'aventure à le gifler ou à lui cracher au visage, c'est avec un sourire. Et la galerie, qui ne rit pas toujours aux cruautés du premier, s'esclaffe invariablement aux gavrochades du second. Encore que, de ci, de là, la citation, l'allusion littéraire, l'évocation historique trouvent à se glisser adroitement dans ses couplets, Bonnaud s'applique — ou semble s'appliquer — à écrire, non pour *un* public, mais pour *le* public ; et celui-ci lui en est largement reconnaissant.

Comme celles de Ferny et d'Hyspa, les chansons de Bonnaud se présentent généralement sous la tournure épisodique. Mais ce n'est pas l'événement en soi qu'elles commentent, ainsi que cela se voit chez Ferny ; elles en tirent une contrefaçon où la fantaisie la plus folle se donne libre cours, à la manière d'Hyspa, en remplaçant toutefois l'insouciance de celui-ci par une satire souriante.

Relatant une visite imaginaire de M. Pelletan chez les Russes, *Une Page d'histoire romaine* nous révèle, par exemple, que

C'est dans les eaux du Pont-Euxin
Qu'on vit plonger Camille...
Puis il en surgit
Lessivé, blanchi ;
Mais c'est — nous dit l'histoire —
Depuis c'temps lointain
Que le Pont-Euxin
S'est app'lé la mer Noire.

Dans *Coquelin chez Guillaume*, le général André est ainsi mis sur le tapis :

Entre la poire et le Chester
On s'mit à causer politique,
L'Emp'reur dit : « Vous avez, mon cher,
« Chez vous des homm's très énergiques !
« J'aime un gaillard qui se défend
« Et, plutôt que d'quitter son poste,
« Fait cette héroïque riposte :
« Je n'm'en irai qu'les pieds devant ! »
— Bah ! la vie est si singulière,
« Fit Coqu'lin, que le plus souvent
« On croit partir les pieds devant,
« Alors que la plupart du temps
« On s'en va les pieds par... derrière. »

On devine que, à l'interprétation, Bonnaud corrigeait légèrement le dernier vers. Un autre général, Pédoya, est marqué d'un seul trait dans la *Démission de Millerand :*

Et Pédoya
Parut et s'écria :
« Oui, si Mill'rand cherche à nous embêter
« Et veut faire un Deux-Décembre,
« Je f'rai parler la poudr' sans hésiter,
« Bien qu' je n' l'ai' pas inventé'. »

Dans *Mes Yeux ont vu*, M. Arthur Meyer se présente ainsi lui-même :

Mes yeux ont vu tout un siècle d'histoire...
Fils de parents nés à Jérusalem,
Du journalisme — et quel titre de gloire ! —
Je suis vraiment le m'as-tu-vu-Salem.

Braquant toujours et partout ma lorgnette,
(Je m'y connais pour en avoir vendu)
J'ai, du passé, la vision très nette;
Mes yeux ont vu, Messieurs, mes yeux ont vu!

De loin en loin, nous trouvons une pointe à la Ferny. Celle-ci, issant des *Pronostics présidentiels,* semble une cruauté sous la plume de Bonnaud:

Nous avons l'petit papa Combes,
Ah! ça n'est plus un jouvenceau;
Mais on dit qu'il r'çoit d'outre-tombe
Les conseils de Waldeck-Rousseau.
Sur ce regretté personnage
Il a mêm', sous certains rapports,
D'incontestables avantages...
Malheureus'ment il n'est pas mort.

De même que l'essence démocratique du chef de l'Etat incite Hyspa à voir dans les hôtes successifs de l'Elysée de tout petits bourgeois non exempts d'une certaine goujaterie, de même leur extraction républicaine porta souvent Bonnaud à considérer nos présidents comme de vulgaires cancres. Voici Loubet à l'inauguration du Musée Dutuit:

Et l'aimable Escudier détaillant les merveilles,
Fait valoir d'un Van Dyck les beautés sans pareilles.
« Superbes, ces Van Dyck, fait notre président.
Mais comment ce ténor peut-il trouver le temps
De peindre encor ces toil's dont le chic vous empaume,
Tout en chantant *Siegfried* et le *Vaisseau Fantôme?*
Près de Pedro Gailhard informez-vous, mon cher,
Quand il fait des portraits s'il les fait payer cher!... »

Mais devant une autre peinture
Escudier lui dit: « Cett' figure
Est un Hobbema d'un grand prix
Peint vers seiz' cent quatre-vingt-six. »
Et l'autre répond: « Ça m'épate.
Et's-vous bien sûr de votre date?
J'la croyais pas si vieill' que ça,
Cett' bonn' demoiselle Abbéma! »

Quand on eut à loisir admiré les tableaux,
Escudier conduisit devant les bibelots
Le visiteur auguste et lui dit: « Ces faïences,
Pour la plus grand' parti', vienn'nt de la Renaissance.
— Je vois, fit l'président d'un air bien informé:
Ils les auront ach'té's au départ de Gémier.
Faut-il que la R'naissance ait fait d'mauvais's recettes
Pour qu'il en soit réduit à vendre ses assiettes! »
Mais devant un' terr' cuite, on fait une station;
Escudier l'examine et dit: « C'est un Clodion. »

Et le président lui réplique:
« Je sais. Pas besoin qu'on m'explique.
Cet objet d'art doit être ancien:
Clodion c'est des Mérovingiens...
D'ailleurs, je suis très à la coule.
Et tenez ces meubles de Boule:
Delcassé, qui connaît l'Annam,
M'a dit qu'c'était des Boul's de Siam! »

Plus loin, Fallières, que le Conseil des ministres entretient de la réintégration de M. Du Paty de Clam, s'écrie:

« Du Paty... Tiens! tiens!
Mais j'm'en souviens.
N'est-c' pas celui,
— Ça n'dat' pas d'aujourd'hui —
Qu'on envoya, pour je n'sais quelle action,
A l'îl' du Diabl' dans un lougre...
J'espérais bien .. depuis l'temps révolu
Qu'on ne s'en occuperait plus
Qu'on n'me parl' plus de c'pauvr' bougre
Ou je vais, nom de nom,
L'fich' général de division! »

Les petits côtés mondains et bourgeois offrent souvent à Bonnaud matière à couplets. *A la première de Chantecler,* il nous présente le Tout-Paris:

Ils étaient là, tous réunis,
Les r'présentants du Tout Paris,
Les Parisiens, les purs, les vrais,
Ceuss' qui port'nt des noms bien français:
Gordon-Bennett, Saïd Ali...
Nagelsmackers, Troubetzkoï,
Le comt' Trezza di Musella,
Raoul Gunsbourg, Trouhanowa,
Kretzulesco, Archdeacon,
La Belle Otéro, Miss Crampton,
Mata-Hari, Naoum Pacha,
L'Maharajah d'Kapurthala...
Eq'cœtera! Eq'cœtera!
. . . .
Puis, l'flot des vieill's connaissances
Qu'on r'trouv' dans les grand's circonstances:
La cravate à M'sieu Duquesnel,
L'cosmétique à Paul Deschanel,
Le toupet à Henri Roch'fort,
Arthur Meyer, qui fait encor
Très bien, le soir, à la lumière;
La tignasse à Mamzell' Polaire,
La barbe à M'sieu Tristan Bernard,
Le p'tit œil perçant à Hébrard,
Le torse à Mossieu Jean Rich'pin.
Le rictus à Mossieur Forain,
Jeann' Bloch et son appendicite,
Les gest's à Marguerit' Deval,
Et le gibus, petit' marmite
A M'sieu Alexandre Duval!

Si la forme en était un peu châtiée, *La Vie de Château* et *Les Bonnes Amies* seraient deux petits chefs-d'œuvre. Ces deux chansons sont d'un véritable observateur et d'un critique à la verve maligne, amusée et charmante.

L'œuvre de Bonnaud n'est malheureusement pas entièrement de ce cru. La muse s'y montre souvent rabelaisienne, égrillarde, nonobstant l'habileté qu'elle déploie à masquer l'équivoque sous la fausse rime, l'à-peu-près, le calembour ou le mot coupé. Le lecteur peut s'y tromper quelquefois; l'auditeur, jamais. Je dois à la vérité de reconnaître cependant que, pour les salons, où il est fréquemment appelé, Dominique Bonnaud met une sourdine à ses gauloiseries et ne produit que des chansons ou des monologues soigneusement élagués et savamment édulcorés.

— Nous sommes tenus, me disait un jour Bonnaud, de faire des concessions au mauvais goût de notre public: le cabaret confine chaque jour davantage au café-concert.

Je m'étonnai de l'entendre s'exprimer de la sorte; et, comme je le complimentais au sujet d'une de ses dernières œuvres, *Un rêve sur l'Ouest-Etat,* déclarant que ce devrait être là le prototype de la chanson de cabaret:

— Sans doute, répondit-il ; mais, mon cher ami, je n'ai pas eu avec ça le quart du succès que me valent mes autres choses.

Bien qu'elle ne soit plus d'actualité, je ne résiste pas au plaisir de citer cette fine et joyeuse parodie (1), qui se chante sur l'air que Delmet écrivit pour *Quand nous serons vieux,* de Théodore Botrel.

Voulant quitter Saint-Germain
Le soir mêm' de notre hymen,
Pour la balade nuptiale,
J'ai dit à ma femm' Zoé :
« Viens, prenons l'O. E. O. E.
Et gagnons la capitale. »

Tout alla bien jusqu'au Pecq
Où j'eus un' prise de bec
Dont je me souviens encore
Avec l'employé narquois
Qui nous fit attendre un mois
L'ouvertur' du sémaphore.

Nous étions, six mois après,
Presque en vue du Vésinet,
Mais là, l'arrêt se prolonge,
Et tendrement appuyé
Sur l'épaul' de ma moitié,
Malgré moi je fais un songe :

En fermant un peu les yeux,
Je nous vois, moi déjà vieux,
Elle déjà presque vieille,
Attendant l'instant si doux
Où le cri : « Chatou ! Chatou ! »
Viendra frapper notre oreille.

Je nous vois tous deux ayant
Une fill' de dix-huit ans,
Un fils, déjà militaire,
Qui sera sergent-major
Avant qu'nous ayons encor
Atteint Bécon-les-Bruyères.

Et si Dieu daigne bénir
Leurs unions dans l'avenir,
Tous deux seront père et mère,
Et nous verrons, triomphants,
Les enfants de nos enfants
Nous sourire au pont d'Asnières !

Et quand viendra le moment
D'lâcher notr' compartiment,
Que Dieu me soit bénévole,
Qu'il exauce mon désir
D'atteindre, avant de mourir,
Le tunnel des Batignolles !

Je trouve cela délicieux; et je persiste à croire que ce genre d'esprit suffirait au public des cabarets artistiques, dont on a corrompu le goût bien à tort. Au fond, Bonnaud est de mon avis, puisqu'à la Lune-Rousse, qu'il dirige, on donna, l'an dernier, une revue d'une délicatesse exquise, d'où la moindre grossièreté était rigoureusement bannie. Cette revue eut le même succès que ses devancières, sinon plus grand. Alors? — Alors, comme les confrères n'ont pas tous la subtilité que décèle la pièce plus haut citée, et comme il faut que tout le monde vive... on « confine au café-concert », à ce café-concert pour quoi Bonnaud écrit aujourd'hui des revues alertes et défilantes, à ce café-concert qu'il décria jadis en des couplets malins et frondeurs écrits en collaboration avec Jean Battaille : *Les Joies du Café-Concert.*

L'incident qui motiva ces couplets mérite d'être rappelé. C'était en 1897, le café-concert traversait une crise dont les directeurs s'imaginèrent de trouver la cause dans ce que Montmartre n'était pas, comme leurs établissements, soumis aux rigueurs de la censure. Ces messieurs se rendirent aux Beaux-Arts, exposèrent leurs doléances et obtinrent que Dame Anastasie étendît ses pouvoirs sur toute la Butte Sacrée. *Inde iræ.* De tous les tréteaux fusèrent les rimes vengeresses. Bonnaud et J. Battaille dirent du café-concert :

Ça ne fatigue pas l'esprit,
Ça rajeunit l'intelligence
Au point que lorsque ça finit,
On est tout à fait en enfance.

Ils en plaisantèrent les « numéros » ordinaires :

... Le lamentable poivrot
Qui chante le crû de Suresnes :
Il nous dit entre deux hoquets
Qu'il a son pompon, sa cocarde,
Et le public se dit inquiet :
Ça va bien, pourvu qu'il les garde.

Et la gommeuse, et la chanteuse à voix, et

... Le gros troubade en ribote,
Qui semble toujours avoir fait
Quelque blague dans sa culotte.

Aussi la chanteuse à diction, le baryton qui

... Parfois, aime à regarder
Vers l'Est si l'horizon est rouge ;
Au fond, c'est de peur de rater
Le dernier tramway de Montrouge.

Avec, en fin, ce couplet :

Coiffé d'un chapeau tout petit,
C'est enfin, le célèbre pitre
Chantant des chansons « d'abrutis »
Et qui méritent bien ce titre.
Entre nous, quel est l'abruti,
On peut se demander sans doute,
Si c'est le monsieur qui les dit
Ou le monsieur qui les écoute.

Le gant était jeté. Deux auteurs, qui se produisent dans leurs œuvres sur la scène, tinrent à honneur de le relever au nom du café-concert. Une violente diatribe, sortie de la plume de G. Denola et J. Péheu, déclara que le chansonnier de cabaret est un être malpropre, au moral comme au physique, qu'il est envieux, ivrogne, et de mœurs interlopes. Voici, du reste, quelques extraits de cette réponse :

Dans ses petits vers de quinz' pieds
Il lav' les homm's de leurs souillures;
. . . .
Il éreint' le gouvernement,
Bavant sur tout d'un ton féroce,

(1) *Quand nous serons vieux* se trouve chez Enoch, 27, boulevard des Italiens, la musique en a été publiée, en janvier 1911, par *La Bonne Chanson.*

« Mufl's, vendus, saligauds, gorets... »
Il abîm' tout, la conscienc' calme...
Tout ça parc' qu'au quatorz' Juillet
Il n'a pas pu avoir les palmes!...

. . . .

Un autr', pâl' comme un déterré,
Et le pal'tot plein d'pellicules,
Vient brailler, d'un air inspiré,
« L'amour jaseur au crépuscule. »

. . . .

Bref, en deux heur's, c'que l'on vous sert,
Tant en odur's qu'en idioties,
Ne vaut pas au Café Concert
Un bonn' romance ou un gross' scie!

De semblables polémiques n'ont plus lieu de se produire aujourd'hui que tous les auteurs, au Café-Concert comme au cabaret, tentent un commun effort pour le relèvement de la chanson française. Et c'est heureux!

*
* *

Visage rose, légèrement prognate et souriant continuellement, œil brillant et joyeux derrière le lorgnon, nez mince et busqué, moustaches et bouc prématurément blancs, accueil invariablement aimable, tel apparaît Bonnaud en son cabaret de la Lune-Rousse. La voix très jeune claironne sèchement dans la satire pour s'assouplir joliment dans les airs empruntés aux romances ou à la musique classique. La diction, très sur les dents, est impeccable; et le jeu, sobre dans le tour de chant, est d'un comédien exercé dans les rôles de revue.

L'esprit toujours en éveil, à la recherche d'un « mot », d'un effet, d'un sujet, Bonnaud — où qu'il soit — note sur n'importe quoi ses trouvailles... qu'il ne retrouve plus, dès qu'il croit pouvoir les utiliser. Il se fouille, feuillette ses nombreux calepins, et se rappelle que la note qu'il cherche fut par lui inscrite au dos d'un prospectus qu'il projeta ensuite en boulette au hasard de la rue. De combien de choses amusantes fûmes-nous privés du fait de cette distraction?

Vous lui parlez; vous croyez qu'il vous écoute; il vous répond: « Oui, oui, cher ami »; et il est au diable. C'est ainsi qu'il « gaffe » quelquefois. Un soir, on le demande pour une soirée, boulevard Malesherbes. Il prend note de l'adresse; mais l'égare. Néanmoins, il saute dans une voiture et crie au chauffeur: « Boulevard Haussmann! je vous arrêterai. » La voiture file boulevard Haussman, il l'arrête devant une demeure dont les fenêtres resplendissent. Le maître de la maison accourt au-devant de lui:

— Ah! mon cher Bonnaud, lui dit-il, comme c'est gentil à vous d'être venu! Vous allez nous chanter quelque chose?

Naturellement, Bonnaud s'exécute, il touche le « cachet habituel » et rentre, heureux et satisfait à la Lune-Rousse. Le lendemain, tableau! Le monsieur du boulevard Malesherbes, furieux de ne l'avoir pas vu à sa soirée, vient trouver notre Dominique qui avoue, confus, qu'il s'est trompé de boulevard.

Je gage que s'il n'est pas content de ces lignes, il enverra ses reproches à Poincaré plutôt que de les adresser à son vieux camarade

LÉON DE BERCY.

LA BELLE CIGOGNE BLANCHE

Sous une vapeur prismatique
Qui l'entoure d'un pur filet,
Contre la roche granitique,
L'eau mousse comme un flot de lait.

L'eau monte, frémissante et claire:
Elle s'accumule et bondit
Avec une voix de colère
Que son impuissance assourdit.

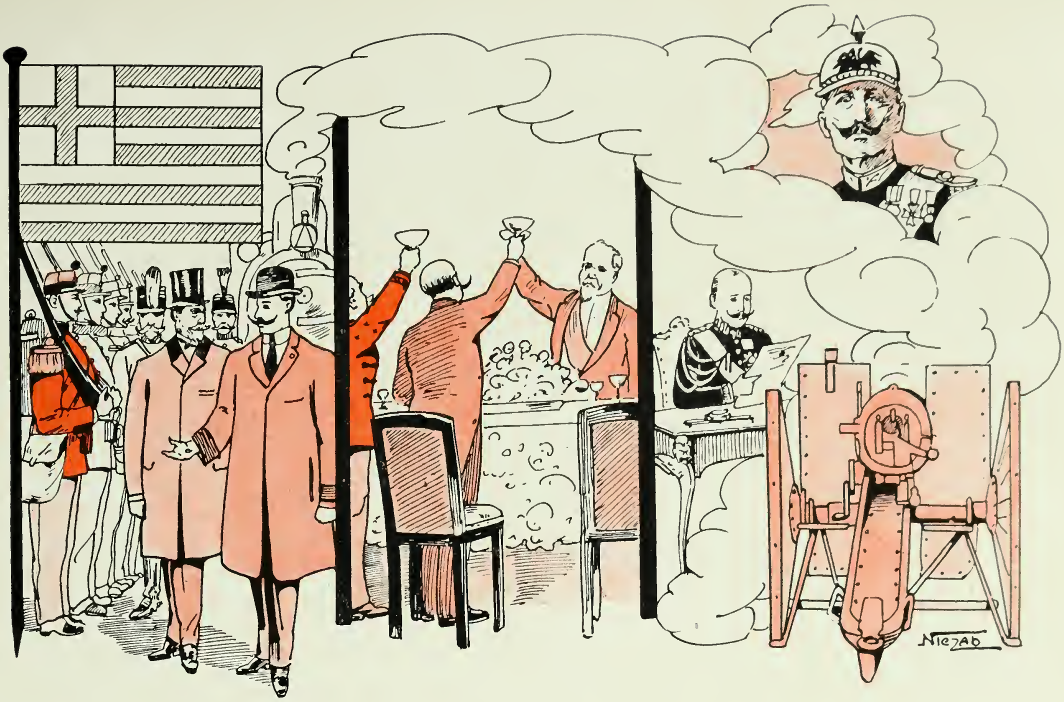
Or, à travers tant de folie,
Au milieu du flot dévorant,
Au coin d'une pierre polie
Par la morsure du torrent,

Portant un arc-en-ciel sur elle
Et confiante dans le sort,
Debout sur une patte frêle,
Une blanche cigogne dort:

Elle dort: son long cou se ploie
Dans un geste mystérieux.
Près d'elle, l'eau fume, tournoie,
Et croule au gouffre furieux!

Le gouffre prend cette avalanche,
Il l'étouffe en un hurlement,
Et la belle cigogne blanche
Dort, ô mon âme, doucement.

EMILE HINZELIN.



Les Toasts du Roi de Grèce

(Lettre de Constantin à Guillaume)

Air : Folichonnades.

Mon cher beau-frèr' Guillaum', je t'apprends par ce mot
Que je suis arrivé en France, incognito ;
L'accueil, bien que poli, n'eut pas suffi peut-être
Pour faire, à cent degrés, monter le thermomètre.
Au discours que me fit le sous-préfet d'Calais,
J'avais bien l'intention d'répondre en bon français,
Pensant qu'la langue all'mand' lui semblerait trop rude;
Oui, mais malheureus'ment, j'en ai pris l'habitude.
« Herr *sous-préfet, lui dis-je,* ich bin sehr zufrieden,
Die schöne Stadt Calais, heute zu zehen. »

> *Là-d'ssus tout l'mond' fait un' bobine;*
> *Et pendant qu'mon lieut'nant d'marine,*
> *Cramoisi, sur l'point d'étouffer,*
> *M'glissait : « Sir' vous avez gaffé. »*
> *Mon pauvre officier d'ordonnance*
> *Se mouchait avec insistance*
> *Et l'colonel Rastapoulos*
> *M'envoyait des coups d'poing dans l'doss'.*

De Calais à Paris, trajet plutôt banal;
Mais je n'm'attendais pas à c'qu'il fut triomphal.
Puis à la gar' Pichon, avec cérémonie,
M'accueille et me présent' le piquet d'infant'rie.
« M'sieur l'ministre, lui dis-j', voilà de fiers soldats,
Mais pourquoi leur donner la tenu' que voilà?
Ce modeste képi, ce pompon minuscule,
Croyez-moi, cher ami, c'est un peu ridicule.
Pourquoi n'pas les coiffer, ils s'raient bien mieux fichus,
D'un casque en cuir bouilli avec un bout pointu? »

> *Là-d'ssus tout l'mond' fait un' trompette;*
> *Le lieut'nant d'marin' me répète :*
> *« Voyons, Sir', nous somm's à Paris,*
> *C'n'est pas l'moment d'dir' des ân'ri's. »*
> *Pendant qu'l'officier d'ordonnance*
> *Se remouche avec insistance*
> *Et qu'l'héroïqu' Rastapoulos*
> *M'envoi' des re-coups d'poing dans l'doss'.*

Mais c'est à l'Elysée, au dîner de gala,
Que j'ai voulu montrer que j'étais un peu là
Et qu'on n'peut rien trouver de mieux qu'un roi de Grèce
Pour savoir déployer du tact et de l'adresse.
Après l'premier servic', comm' madam' Poincaré
Me d'mandait : « Quel est, Sir', votre plat préféré? »
Je réfléchis un temps, puis avec un sourire :
« Le plat que j'aim', voyons, me risquai-je à lui dire,
Madam' la Président', mon Dieu, c'est, comm' toujours,
Un' bonn' choucroute avec des sauciss's de Strasbourg. »

> *A ces mots, v'là tout l'mond' qui s'jette*
> *A corps perdu dans son assiette;*
> *Le lieut'nant d'marine avalait*
> *Coup sur coup trois ail's de poulet,*
> *Pendant qu'l'officier d'ordonnance,*
> *Afin d'se donner un' cont'nance,*
> *Avec le brav' Rastapoulos*
> *S'arrachaient un os de gigoss!*

Puis le moment des toasts comm' de juste arriva,
Ce fut d'abord Monsieur Poincaré qui parla ;
Et lorsque vint mon tour, selon le protocole,
C'est en très bon français que je pris la parole :
« Messieurs, dis-j', ma victoire est due à vos canons,
Ce fur'nt dans nos combats de fameux compagnons.
Je veux en souvenir de ces rudes campagnes
Vider en leur honneur ma coupe de champagne;
Puis j'ajout' d'un' voix forte en levant haut ma coup' :
Monsieur le Président, j'bois à vos canons Kroupp! »

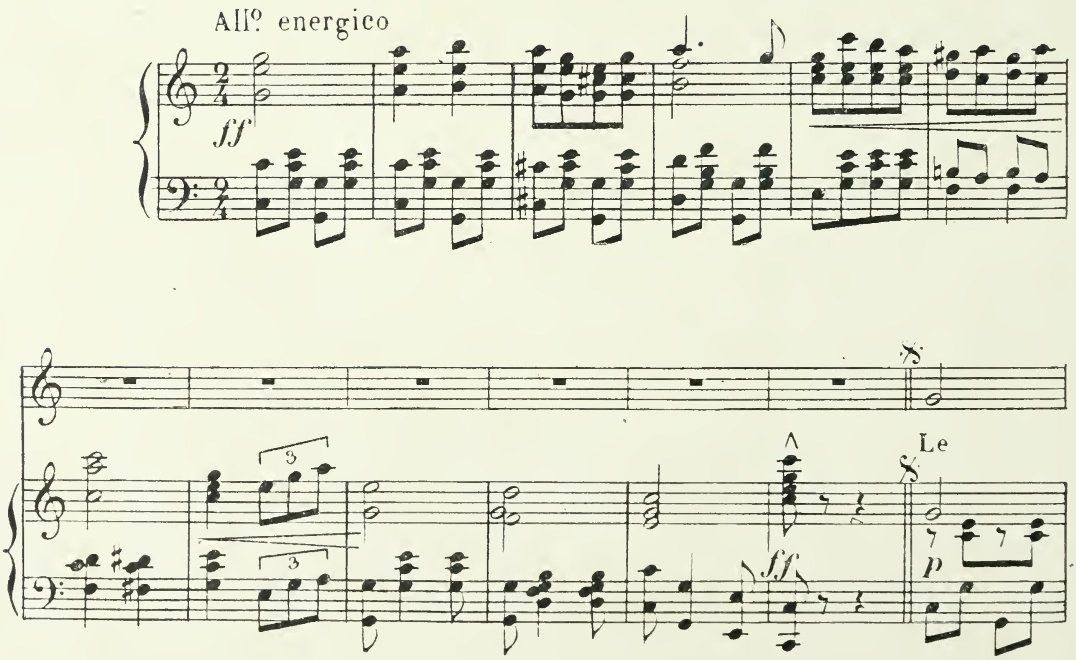
> *Ah! cett' fois c'fut la débandade :*
> *J'dus r'gagner viv'ment l'ambassade.*
> *Derrièr' moi le lieut'nant d'vaisseau*
> *M'adressait des p'tits noms d'oiseau,*
> *Pendant qu'l'officier d'ordonnance*
> *M'engueulait comm' du poisson rance,*
> *Et qu'éperdu, Rastapoulos*
> *M'envoyait des coups d'pied dans l'doss.*
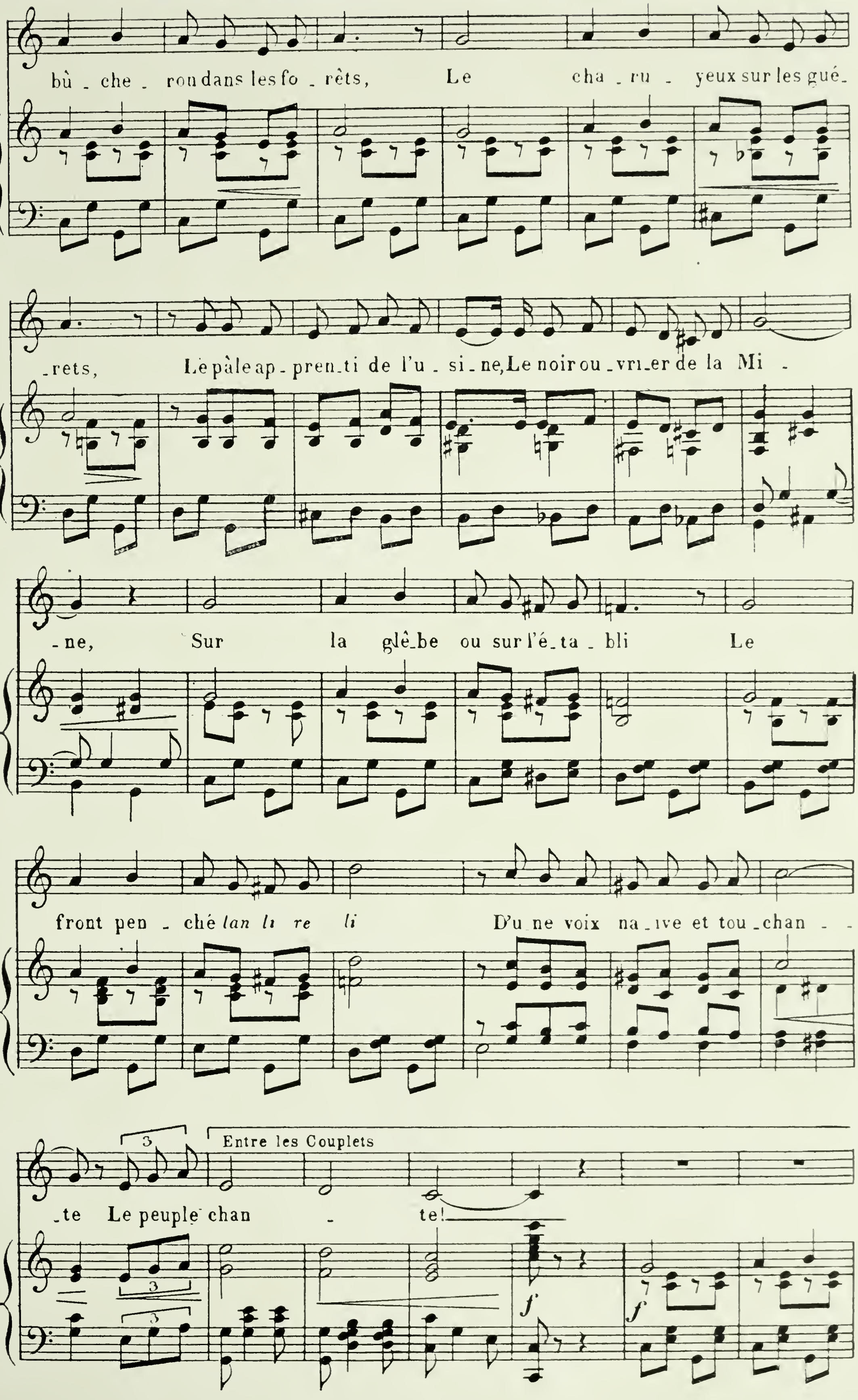
DOMINIQUE BONNAUD.

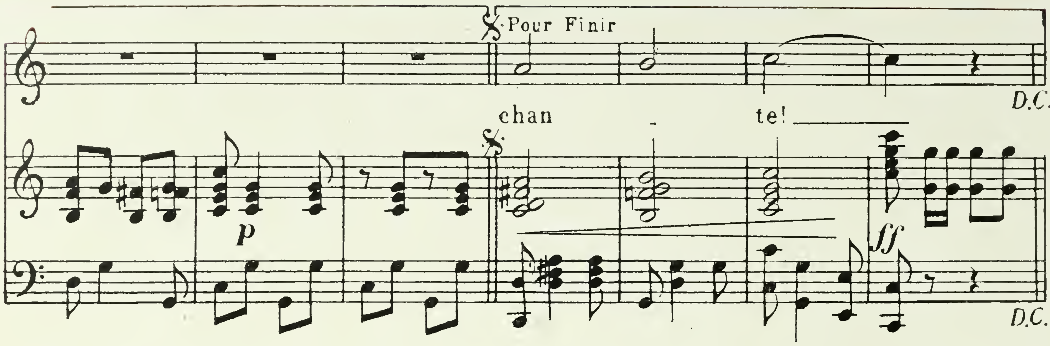


La Chanson du Peuple

Chanson inédite de Théodore BOTREL




bû - che - ron dans les fo - rêts, Le cha - ru - yeux sur les gué-
-rets, Le pâle ap - pren-ti de l'u - si - ne, Le noir ou - vri-er de la Mi -
- ne, Sur la glè-be ou sur l'é-ta - bli Le
front pen - ché lan li re li D'u-ne voix na-ïve et tou-chan - -
-te Le peuple chan - te!
Entre les Couplets



I

Le bûcheron dans les forêts,
Le charuyeux sur les guérets,
Le pâle apprenti de l'usine,
Le noir ouvrier de la mine,
Sur la glèbe ou sur l'établi
Le front penché (Lanli-reli !)
D'une voix naïve et touchante,
Le Peuple chante!

II

Puis, quand vient le jour du Seigneur,
Le front courbé sur le labeur,
Le front le plus obscur se lève
Pour la prière et pour le rêve ;
Et, transporté vers l'au-delà,
Le Peuple chante (Alleluia !)
Sur un vieux mode liturgique,
Un doux cantique !

III

Mais, un grand vent de Liberté,
Monté du cœur de la Cité,
Soufflant sur les bourgs et les plaines,
A ravivé de vieilles haines...
Le Peuple entonne la chanson
Au rythme fou (Vive le son !...)
Le chant qui le soûle et l'affole :
La Carmagnole !

IV

Puis, le Chant s'atténue et meurt,
Couvert par l'horrible clameur,
Le cri d'appel de la Patrie,
Qui, sur la Frontière, est meurtrie...
Et, porté par les quatre vents,
Un refrain monte (Allons, enfants !...)
Le Chant de la Fierté française :
La Marseillaise !

V

Chante, bon Peuple, chante encor !
Chante toujours, chante plus fort :
Chante ta Joie et tes Souffrances,
Ta Colère et tes Espérances ;
Le Peuple qui ne chante plus,
N'est plus qu'un Peuple de vaincus :
Qu'importe, au fond, l'air qui l'enchante,
Pourvu qu'il chante !



Non! mais c'est insensé! Le valet de chambre, à présent, qui me demande pourquoi je suis ici? Croit-il que je me suis introduit par effraction? Il ne sait donc pas que, comme vous tous, Mesdames, Messieurs, j'ai fait tout le nécessaire pour être invité à cette charmante et délicieuse soirée, où l'on entend une phalange de nos plus brillants artistes!

J'en demande bien pardon aux maîtres de céans, mais avouons-le sans fard. Pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi y suis-je moi-même? Eh! parce qu'il est chic d'être à cette soirée, tout simplement. Je suis bien certain que ce n'est pas pour le plaisir de m'entendre que vous êtes venus... mais non! Je vous en prie... ne protestez pas... je le sais très bien et je ne m'offusque point... Nous le savons tous : Madame, vous êtes venue exhiber cette ravissante toilette mauve... Quel admirable décolleté! Et vous, belle madame, qui vous effacez dans cette encoignure? Je le lis sur votre visage, vous êtes ici par curiosité; pour critiquer, détailler les toilettes et le physique des aimables personnes de votre sexe, qui composent ce brillant parterre... Je vous en prie, madame, vous ne pouvez dissimuler votre pensée...

Depuis que je parle, je vous vois, le face-à-main dédaigneusement braqué sur toutes ces adorables jeunes femmes, vous semblez les juger sévèrement... et injustement. Mais, pardon! Pourquoi riez-vous, chère madame, qui avez près de vous cette ravissante jeune fille? Voyons, avouez-le : cette enfant est gentille, elle est jolie, elle est artiste, elle a... dix-huit ans... et, dam!... vous songez à la marier, elle... y songe aussi... Et voilà pourquoi vous l'amenez en soirée! Quant à votre voisine, puisqu'elle ne m'écoute pas, je puis bien vous dire qu'elle est ici uniquement pour rencontrer de bons amis, avec qui elle bavardera, et l'on ne s'en privera pas! Vous pouvez croire que le prochain, moi en tête, est fort maltraité. Mais qu'importe! Elle médit si gracieusement!

Vous allez peut-être me demander où sont vos époux, vos fils, vos frères? Ne cherchez pas... Ce sont des modestes, de petites violettes cachées dans le fond de la salle ou... dans l'antichambre, qui pâlissent, gémissent, s'étiolent et protestent bien un peu... mais si peu. Ils sont quand même satisfaits d'être ici pour vous être agréables, mesdames. Depuis le commencement de cette soirée, ils n'ont certainement rien vu, rien entendu; le cou tendu derrière une porte, ils ont en vain essayé d'entrevoir; tels des poulets dans une cage cherchant à passer la tête entre les barreaux pour avoir un peu d'air, pour apercevoir quelque chose... Mais bien vite ils se sont repliés, découragés, anéantis... Et je les vois, les pôvres!... Ils m'adressent un regard suppliant, ils semblent dire : Mais quand donc finiront nos tourments!... comme dans la chanson. Aussi, j'abrège pour ne point trop prolonger leur supplice; ils me font de la peine! Avant de terminer, il me vient une idée... Pourquoi nos hôtes nous ont-ils si aimablement réunis? Pensez-vous que ce soit pour leur plaisir?... Non! Mais alors?

FÉLIX FALCK.



LA VIE DE CHATEAU

Lettre de Madame Chose à Madame Machin

Air : Les Parents de Province

« Ma chèr', c'est fait, c'est décidé,
Les Durand nous ont invités
A v'nir chez eux passer l'été
A Pont-sur-Houilles,
Dans le manoir de leurs aïeux
Bâti, dit-on sous Henri deux,
Un vrai castel moyen-âgeux
Avec gargouilles!
Vous connaissez bien les Durand,
Le père est abonné au Temps.
Ah! ça n'est pas, c'est évident,
Un imbécile.
Le fils qui n'a que dix-sept ans,
Mais qu'est excessiv'ment prudent,
Nous f'ra fair' des p'tit's ballad's en
Automobile!

Madam' Durand met sans façon
La main à tout dans sa maison;
Ell' sait être, avec distinction,
Bonn' ménagère.
Sa fill' possèd' sur le Pleyel
Un talent vraiment personnel,
C'est une élève de Marmontel,
Mais-z-oui ma chère!
D'ailleurs ils nous gardent là-bas
Leur fameuse chambre lilas,
La chambre qu'on ne donne pas
A tout le monde.
D'un' des fenêtr's on voit la mer
Et de l'autre on voit des prés verts:
Quand on ouvre, c'est le grand air
Qui vous inonde.

Y a mêm' dans leur propriété
Un' source que la Faculté
Déclar' fameuse pour la santé
Et je me flatte
Qu'en enf'sant prendre à mon mari
Cinq ou six verr's au saut du lit
Il n'aura plus besoin d'son gly-
Céro-phosphate.
Comme y a des jeun's gens à côté
Qui sont d' la meilleur' société,
Ils s'empress'nt de les inviter
Pour que l'on danse,
Et je vous l'dis entre quatr'-z-yeux:
J'espèr' bien parmi ces messieurs
Découvrir un parti sérieux
Pour notre Hortense.

Enfin, nous partons très contents.
Ah! ma pauvre amie, par ce temps,
Que je vous plains de rester dans
La capitale!
Chez les Durand, un' fois casés,
Nous y resterons tout l'été,
D'ailleurs je vous enverrai des
Cartes postales. »

Seconde lettre de Madame Chose,.. trois semaines plus tard.

« Vous allez tous être surpris :
Nous voilà d'retour à Paris.
Ces Durand que j'vous ai décrits
Comm' très affables
Et dont nous étions entichés,
Ah ! ce sont des ours mal léchés !
Enfin nous les avons lâchés
Ces misérables!
Leur vieux castel moyen-âgeux
N'est qu'un p'tit pavillon hideux :
Dans not' chambr', quand nous étions deux,
N'y avait plus d'place;
Nous avions juste un lit pliant
Et si p'tit, qu'la plupart du temps,
Mon pauvre mari couchait dans
L'armoire à glace.



La fill' qui d'vait jouer du piano
Tout au moins comm' Raoul Pugno,
Ou comm' Madam' Roger Miclos,
C'est avec peine
Qu'elle exécute avec un doigt
L'ouvertur' de « Si j'étais roi »
Et ça pendant cinquant' cinq fois
Sans r'prendre haleine.
Madam' Durand, c'est encor pis,
Ell' vous suit partout sans répit,
On n'peut pas aller faire... un pas
Qu'ell' n'soit derrière;
Quant au fils, c'est un agité,
Dans son auto, nous sommes montés,
Il nous a tous précipités
Dans un' tourbière.

Le père est un vieux déprimé...
Dans un fauteuil capitonné,
Il s'endort après l'déjeuner,
Complèt'ment veûle.
Pendant deux heur's, autour de lui,
On reste à cuver son ennui,
Et pour peu qu'on fasse un peu d' bruit,
Il vous engueule !
La source que tous les méd'cins
Déclarent d'un usag' très sain,
Ce n'est qu'une espèc' de bassin
Plein d'eau croupie :
Pour en avoir pris un matin,
Mon pauv'mari est très atteint,
Ça ronfle dans ses intestins
Comme un' toupie !

En r'vanche, au moment du départ,
Il est v'nu fair' tout un pétard
M'naçant d'aller chercher dar' dar'
Le commissaire,
Criant qu'nous avions barboté
Des cuillers et des tass' à thé
Et qu'il allait fair' visiter
Nos nécessaires.
Mon mari, d'après c'polisson,
Dissimulait dans son cal'çon
Deux ou trois truell's à poisson !
Quelle famille !...
Nous avons poussé les hauts cris,
Mais il a fallu qu'mon mari,
D'ailleurs complèt'ment ahuri,
Se déshabille.

J'arrête ici ma narration,
Car je r'çois une invitation
A v'nir chez nos amis Dupont,
Tout près d'Cancale.
Chez eux, lorsque nous s'rons casés,
Nous y resterons tout l'été,
D'ailleurs je vous enverrai des
Cartes postales. »

DOMINIQUE BONNAUD.

LA NUIT DES AMES (1)

(LÉGENDES BRETONNES)

Soyez graves ce soir, nous dit grand'maman Lise,
Plus recueillis qu'aux soirs passés,
Car c'est demain matin que l'on prie à l'Eglise
Pour le salut des Trépassés.

Voici l'une des nuits où les Ames en peine
Lèvent les dalles des couvents,
Désertent les charniers pour, visibles à peine,
Revenir parmi les vivants;

Où les pauvres Défunts, en longues théories,
Entrechoquant leurs bras osseux,
Vont passer l'échalier des vieilles métairies
Pour revoir leurs anciens « chez eux ».

Comme au temps, qui n'est plus, des joyeuses années,
Chacun d'eux venait, chaque soir,
Dans le coin préféré des vastes cheminées
Ils vont s'en revenir s'asseoir.

Laissez dans le foyer la cendre chaude encore,
Qu'ils se puissent chauffer un peu,
Car ils sont nus, livrés au ver qui les dévore,
Au fond des sépulcres sans feu!

Ils pourront réchauffer leurs grands yeux sans paupières,
Leurs pauvres mains, leurs pauvres pieds :
Pour qu'ils n'y touchent pas, retirez les crêpières,
Retirez les brûlants trépieds.

Enfin, laissez dehors de la crême caillée,
Des crêpes chaudes, du pain bis,
Pour que les pauvres morts, au cours de leur veillée,
Goûtent aux choses de jadis...

Puis, avant de dormir, enfants, hommes et femmes,
En chœur, nous allons, coup sur coup,
Chanter à demi-voix la « Complainte des Ames »
Et la « Ballade de l'Ankou » :

LA COMPLAINTE DES AMES

Vierge Marie, ô bonne Mère,
O bonne Mère de Jésus!
C'est ici la Complainte amère
Que chantent ceux qui ne sont plus!

Nous venons en ce soir d'Automne,
Frapper aux portes des Amis :
C'est Jésus-Christ qui nous ordonne
De réveiller les endormis!

C'est Jésus qui rouvre la tombe
Où, Lui-même, un jour est venu!
Holà! bien vite, que l'on tombe
A genoux-nus sur le sol nu!

Dans vos lits-clos, couverts de laine,
Vous dormez, vous, les bienheureux :
Les pauvres Ames sont en peine,
Qui rôdent par les chemins creux!

Cinq morceaux de bois, vite, vite
Cloués sur quelques linceuls blancs :
Voilà, quand il faut qu'on les quitte,
Ce que nous laissent les vivants!

Vous, qui dormez dans la nuit noire,
Ah! songez-vous de temps en temps
Qu'au feu flambant du Purgatoire
Sont, peut-être, tous vos parents?

Ils sont là, vos pères, vos mères,
Feu par-dessus, feu par-dessous,
Espérant, en vain, les prières
Qu'ils ont droit d'espérer de vous!

Songez-vous qu'ils disent peut-être
A tous les Chrétiens d'ici-bas :
« Priez pour nous sans nous connaître,
« Puisque nos gâs ne le font pas!

« Dans le Purgatoire on nous laisse,
« Priez pour ceux qui ne prient pas!
« Priez pour nous! priez sans cesse,
« Puisque nos gâs sont des ingrats! »

Allons! la Nuit n'est pas finie!
Priez tous au pays d'Armor,
Hormis les gens à l'agonie
Ou déjà surpris par la Mort!

LA BALLADE DE L'ANKOU (2)

— Allez dire de proche en proche
Au cœur-de-sable, au cœur-de-roche,
Au « trop brave » comme au « tremblant »
*Que l'*Ankou *terrible s'approche*
Avec son grand char noir et blanc!...

En me voyant chacun demande :
« Quel est ce vieux qui, par la lande,
S'en vient avec sa grande faulx?
Il n'a pas une once de viande,
Non, pas une once sur les os! »

*C'est moi, l'*Ankou*!... L'*Ankou *qui brise*
Un os de mort dont il aiguise
Sa vieille faulx sur son genou. .
Moi! qui puis te faire, à ma guise,
Le sang plus froid que le caillou!

Lorsqu'à le frapper je m'apprête,
L'homme riche s'écrie : « Arrête!
Laisse-moi vivre un jour encor,
Et je remplirai ta charrette
De mes grands coffres tout pleins d'or! »

Un jour!!! pas même une seconde!
Car si j'acceptais, à la ronde,
Ne fût-ce qu'un demi-denier,
Nul ne serait riche en ce monde :
J'aurais tout l'Or du monde entier!

Qu'à sa tête on allume un cierge,
Qu'avec l'eau bénite on l'asperge
Et que l'on jette un drap dessus :
Je n'ai pas fait grâce à la Vierge,
Je n'ai pas fait grâce à Jésus!

(1) Extrait des *Contes du Lit-Clos*, (G. Ondet, éditeur).
(2) L'*Ankou* est, en Bretagne, la personnification masculine de la Mort; c'est l'ouvrier de la Mort, le dernier défunt de l'année qui, dans chaque paroisse, revient sur terre chercher les trépassés. (A. Le Braz, *Légende de la Mort.*)

Au temps du Déluge et de l'Arche,
On a vu plus d'un Patriarche
Vivre huit et neuf fois cent ans...
Pourtant à chacun j'ai dit : Marche!
Tous m'ont suivi... depuis longtemps!

Tous! malgré prière ou blasphème :
Abel premier, Caïn deuxième,
Tous ceux de l'Ancien Testament!
Ceux du Nouveau : Sainte Anne même,
Monsieur Saint Jean pareillement;

Car je n'épargne pas un Homme :
Pas plus le Saint Père, dans Rome,
Que ses grands Cardinaux mitrés :
Je prendrai les Evêques comme
Les Cloarecs et les Curés!

J'ai pris les Rois avec les Reines,
Les grands Seigneurs dans leurs domai- [nes,
Les Sabotiers au fond des bois,
Les Soldats et les Capitaines,
Les Artisans et les Bourgeois...

Ami, tu vas grossir leur nombre!...
Dans le Soir, de plus en plus sombre,
Entends-tu grincer un essieu?
C'est Moi qui m'avance avec l'Ombre,
N'attendant que l'ordre de Dieu!

Ce que tu prends, dans ta démence,
Pour un Rayon de Sa clémence,
*C'est la grande Faulx de l'*Ankou
Qui peut, d'une envolée immense,
Faucher tous les Hommes... d'un coup!

THÉODORE BOTREL



LE CHRIST DES TOMBEAUX

C'est le « Pardon » des morts!... Et les cloches dolentes
Pleurent leurs Requiems sur les champs embrumés...
Jour de grands souvenirs, de prières ferventes,
Où nous pensons à ceux que nous avons aimés!

La nuit tombe... Déjà les morts sont seuls dans l'ombre,
Les amis, les parents s'en sont allés là-bas;
Et sous les noirs cyprès, dans la brume plus sombre,
Retrouverais-je au moins la trace de leurs pas?

. . . .

Et je m'en fus rêveur par le vieux cimetière.
Où gît — trésor sacré! — la cendre des aïeux,
Au pied des croix mourait quelque faible lumière
Qu'allument les rustauds croyant encore aux cieux.

Puis je m'agenouillais sur un banc funéraire,
Les yeux perlés de pleurs et le cœur palpitant...
C'est bien près des tombeaux que l'orgueil doit se taire,
Où l'on sent que la mort n'est pas l'affreux néant!

[dalles,
« Vous seuls parlez, chers Morts endormis sous les
Les yeux pleins d'épouvante... étreints dans vos lin-
Dites-nous, ô captifs des prisons sépulcrales : [ceuls!
Au pied du Crucifix, êtes-vous vraiment seuls ?..

. . . .

Mystère!.. Et j'entendis près du tombeau rustique,
Un chant d'ange veillant sur des berceaux d'amour :
« Celui qui croit en Moi, disait la voix mystique,
« Verra briller ma Croix au ciel du dernier jour. »

Le Christ avait parlé!... De ses lèvres de pierre
La paix était rentrée en mon cœur angoissé;
Son doux regard divin s'inondait de lumière, [ser.
Et ses bras grands ouverts tremblaient pour m'embras-

« Oui, je crois, ô Seigneur, comme aux jours de Lazare,
Quand vous avez vaincu le prince de la mort!...
Je crois en Vous, quand même une tourbe barbare
Abattrait votre croix dans son stupide effort!...

« Je bénis cette main qui chassait l'être immonde,
Et dont le geste pur guérissait les lépreux! [monde,
Je crois surtout, Jésus, qu'au « grand soir » de ce
Vous viendrez pour juger le siècle par le feu!...

C'est au seuil des tombeaux que vous aimez d'at-
Les parias de la vie, ô Dieu de Charité! [tendre
Et notre siècle, hélas! ne sait plus vous comprendre,
Lorsque vous lui parlez de l'Immortalité!...

« Mais les peuples viendront au jour des hécatombes,
Invoquer en pleurant vos consolations;
Ils clameront vers Vous, ô Jésus de nos tombes :
Car vous êtes le Dieu des Résurrections!... »

. . . .

C'était le Jour des Morts!... Et les âmes souffrantes
Pleuraient leur abandon, par les champs embrumés.
Et les cloches chantaient dans leurs gammes mou-
[rantes :
« Chrétiens, priez pour ceux que vous avez aimés! »
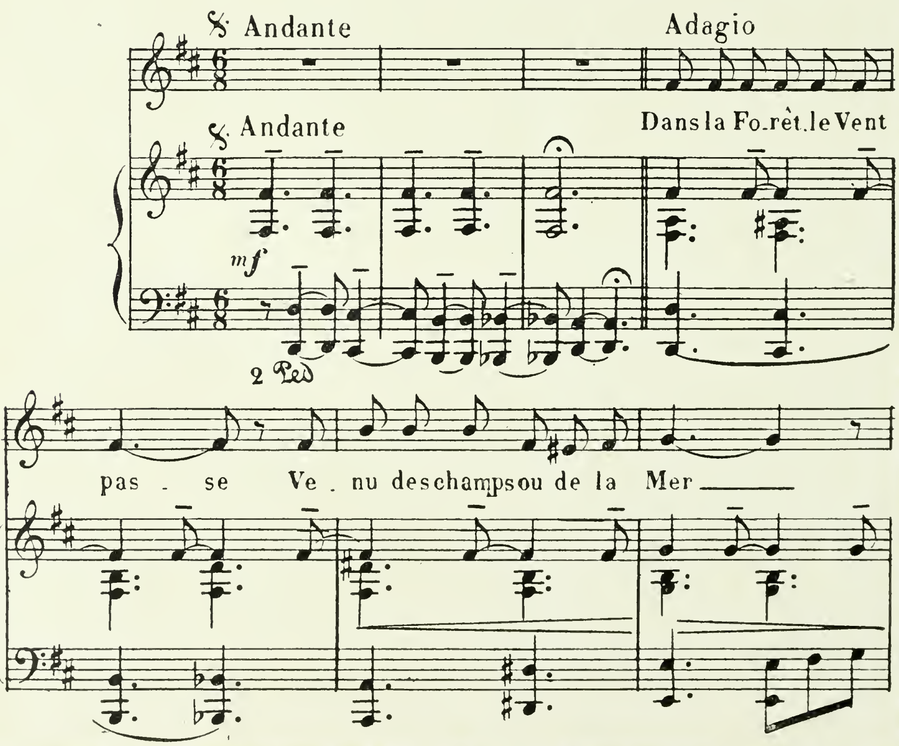
JOS. MASSY.
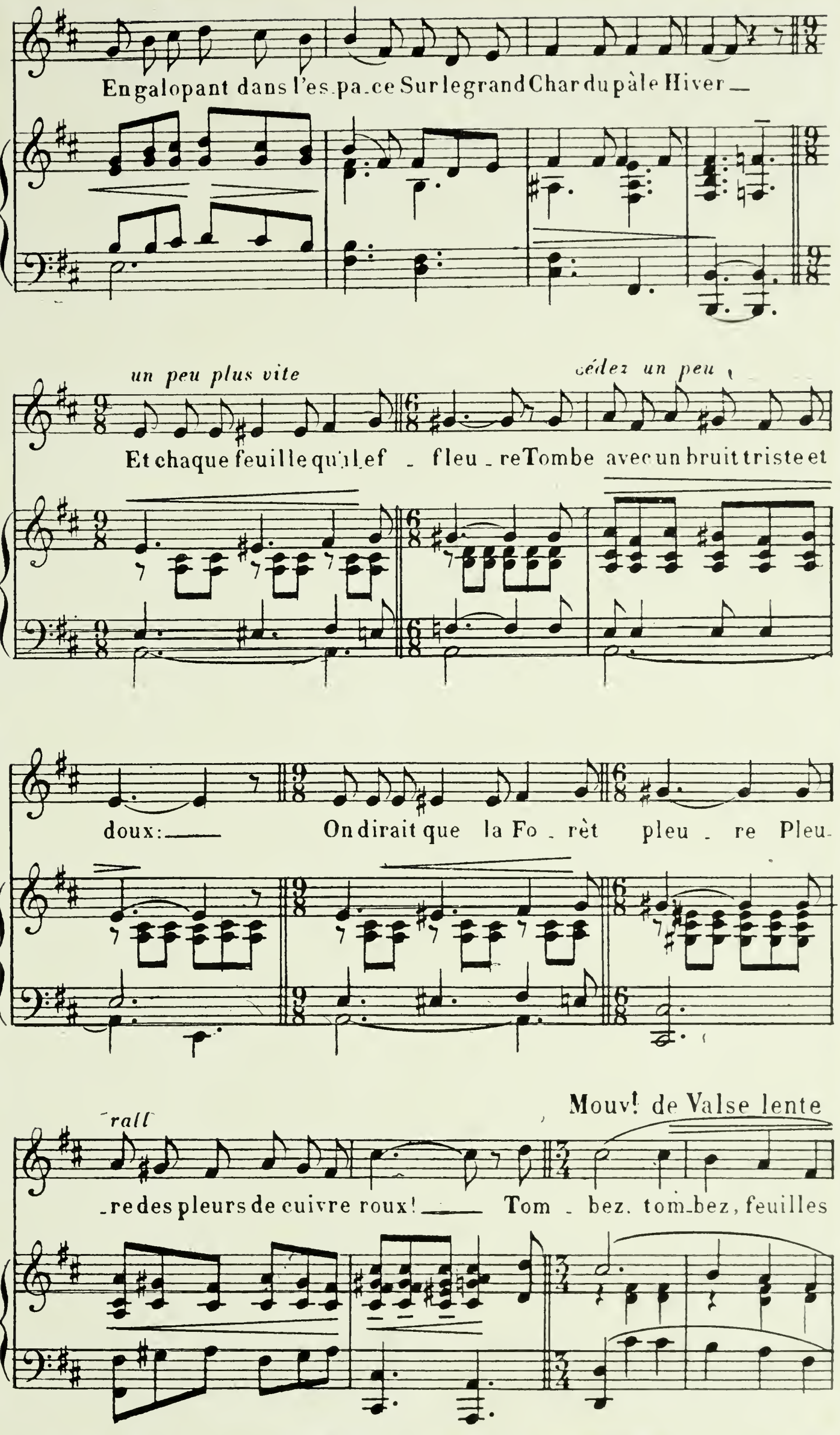


Les Feuilles Mortes
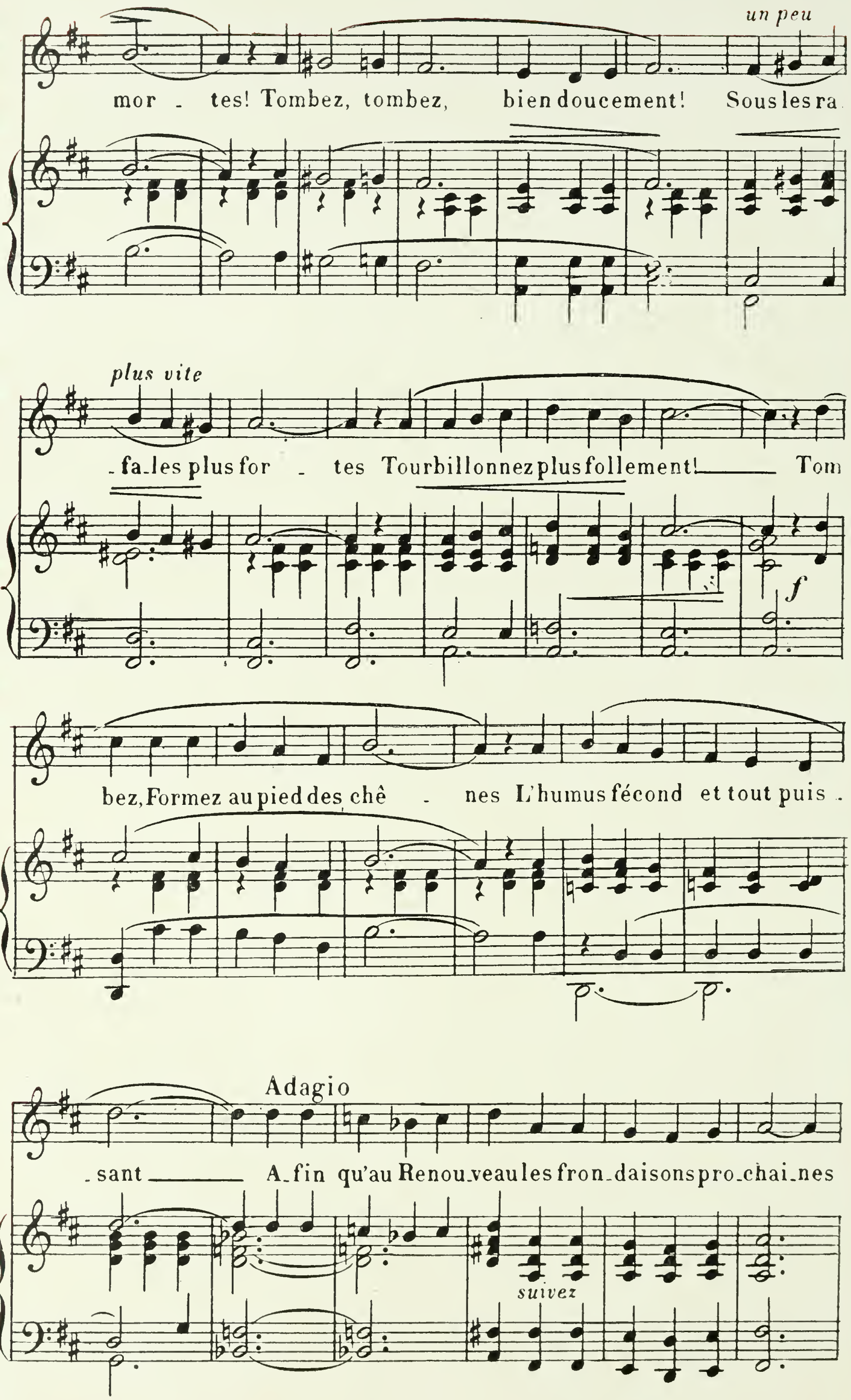
Paroles de Théodore BOTREL — *Musique d'ANDRÉ COLOMB*

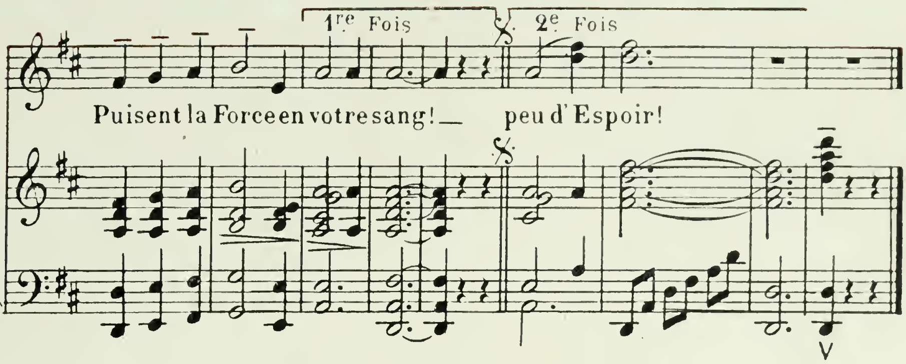
A Jean Bach-Sisley



E. Gallet, éditeur, 6, rue Vivienne, Paris.


En galopant dans l'es.pa.ce Sur le grand Char du pâle Hiver —
un peu plus vite
cédez un peu
Et chaque feuille qu'il ef - fleu - re Tombe avec un bruit triste et
doux: — On dirait que la Fo - rêt pleu - re Pleu-
rall
Mouv! de Valse lente
-re des pleurs de cuivre roux! — Tom - bez. tom-bez, feuilles


un peu
mor - tes! Tombez, tombez, bien doucement! Sous les ra
plus vite
- fa_les plus for - tes Tourbillonnez plus follement! Tom
f
bez, Formez au pied des chê - nes L'humus fécond et tout puis -
Adagio
- sant A_fin qu'au Renou_veau les fron_daisons pro_chai_nes
suivez



I

Dans la Forêt, le Vent passe,
Venu des champs ou de la Mer,
En galopant dans l'espace
Sur le grand Char du pâle Hiver.
Et chaque feuille qu'il effleure
Tombe avec un bruit triste et doux :
On dirait que la Forêt pleure,
Pleure des pleurs de cuivre roux!
Tombez, tombez, feuilles mortes!
Tombez, tombez, bien doucement!
Sous les rafales plus fortes
Tourbillonnez plus follement!
Tombez, formez au pied des chênes
L'humus fécond et tout puissant,
Afin qu'au Renouveau les frondaisons pro- [chaines
Puisent la Force en votre sang!

II

Sur la Forêt de mon Ame
Le Vent glacé passe souvent...
Je crois, alors, qu'une flamme
S'éteint en moi sous le grand Vent
Car chaque Rêve qu'il effleure
Est mort, pour toujours, désormais,
Et je sens que mon Ame pleure
A ne s'en consoler jamais!
Tombez, tombez, pauvres Rêves,
Rêves d'Amour, de Liberté!
Si vos extases sont brèves
J'en ai goûté l'âpre Beauté!
Tombez! Mourez avant de naître
Avec le Jour, avant le Soir,
Car ceux-là qui viendront les ramasser, peut- [être,
Y trouveront un peu d'Espoir!

IMMORTELLE !...

Non, tout n'est pas fini malgré ton dernier râle!...
La mort impétueuse a brisé notre espoir,
Mais le cher souvenir brille, vivant miroir,
Et répand sa clarté dans l'ombre sépulcrale.

Tu vis, ton corps s'anime au son de ma voix pâle,
Ton cœur, meurtri, renaît, que je voudrais ravoir;
Et dans la brise, et dans la fraîcheur vespérale,
Je te sens voltiger comme un papillon noir.

Pour revoir les beaux jours d'autrefois, ma divine,
Pour entendre voler ta chanson cristalline,
Pour réveiller en moi tous les accords défunts,

J'irai dans le désert où, calme, tu reposes,
M'enivrer des senteurs des jasmins et des roses,
Car c'est l'âme des morts qui s'exhale en parfums.

VICTOR DAVELUY.

Labour d'Automne

La silhouette des grands bœufs
Se détache sur la colline,
A l'heure où le soleil incline
Sur l'horizon, ses derniers feux.

Ils vont lentement, deux par deux,
Tendant le front, dressant l'échine;
On sent la Force en leur poitrine,
Et la Douceur dans leurs grands yeux.

Près d'eux le pâtre, qui les mène,
Balance l'aiguillon de frêne
Au-devant de leur muffle roux

Et, dans ce calme soir d'Automne,
Sur un rythme naïf entonne
Un air très ancien et très doux.
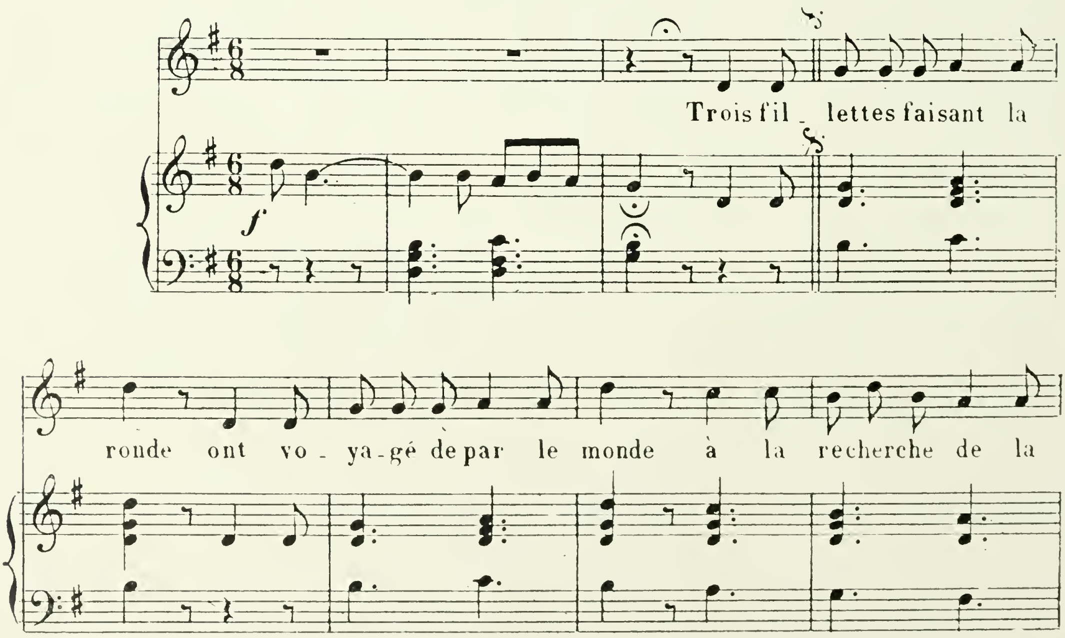
LÉON GRENET.
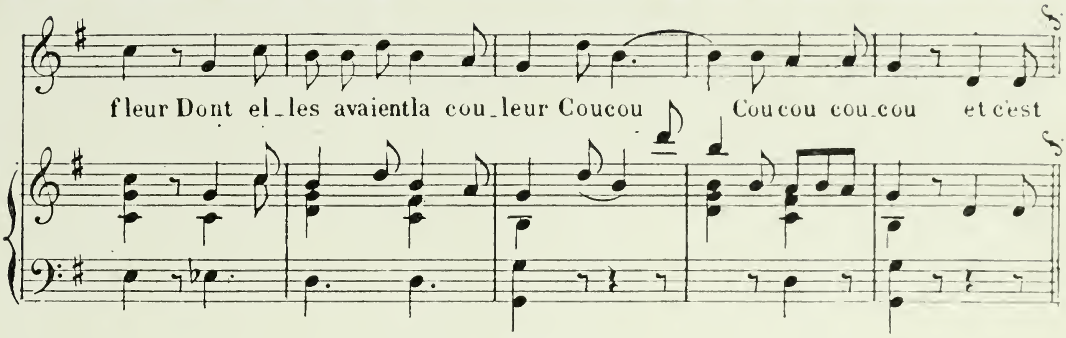


En faisant la Ronde

RONDE INÉDITE

Paroles de Mme Yvon STHEL — *Musique de M. LEMPERS-TAILLEFER*





I

Trois fillettes faisant la ronde
Ont voyagé de par le monde
A la recherche de la fleur
Dont elles avaient la couleur,
Cou-cou! cou-cou! cou-cou!

II

Et c'est auprès d'une fontaine
Qu'un jour tomba sur la châtaine
Noisette, couleur de ses yeux :
Pas une fleur ne lui sied mieux,
Cou-cou! cou-cou! cou-cou!

III

Puis, c'est un soir au clair de lune,
Qu'un beau lys a trouvé la brune,
Elle l'a mis à son col blanc,
La jeune fille en s'en allant,
Cou-cou! cou-cou! cou-cou!

IV

Quand, revenant de par le monde,
Un clair matin trouva la blonde,
Le tournesol, fleur de soleil,
A ses cheveux en tout pareil.
Cou-cou! cou cou! cou-cou!

L'AUTOBUS
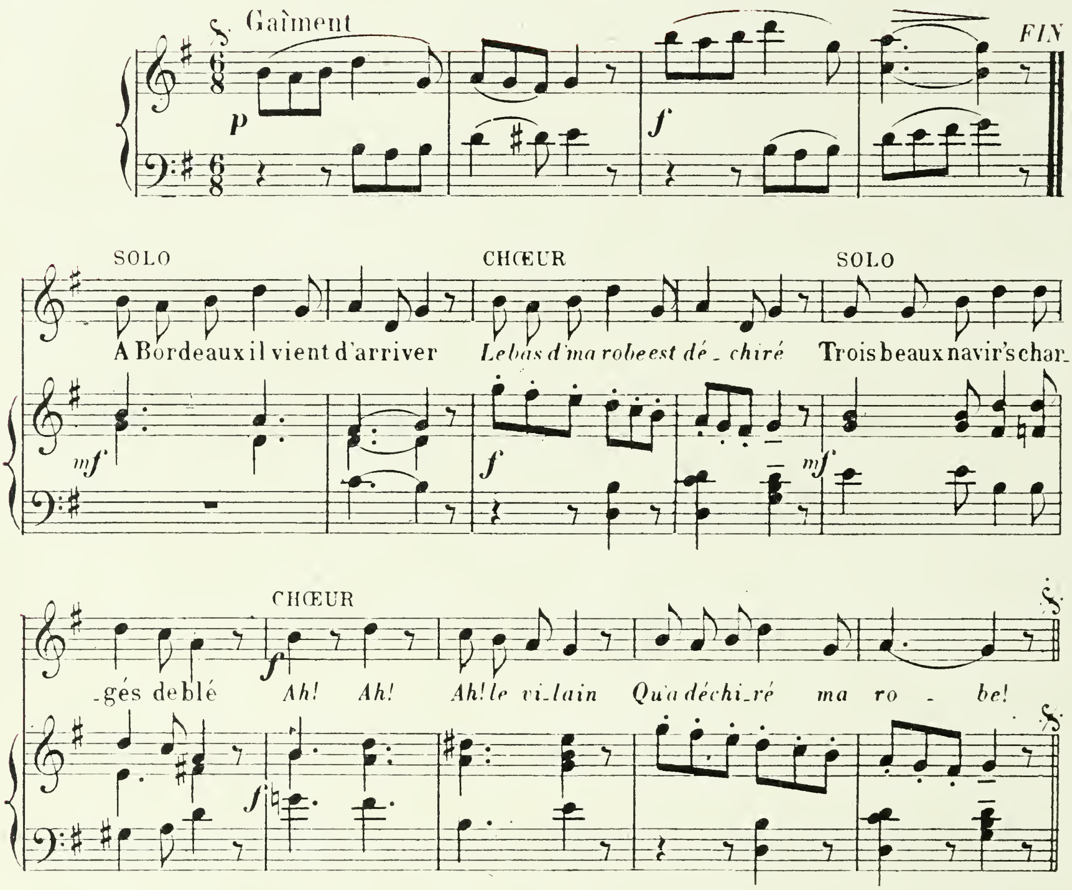
Philosophes pour qui la vie
A des imprévus de rébus,
Allez donc faire, je vous prie,
Un petit tour en autobus.
L'autobus, c'est tout notre monde,
C'est l'existence et ses dessous,
C'est une leçon très profonde
Qu'on peut prendre pour quelques sous.
Sur les coussins de la voiture,
Se prélassent des gens calés,
Tandis qu'en haut, sous la toiture,
Les malheureux sont installés;
En bas, c'est l'abri, la bouillotte,
C'est le store, le lumignon,
En haut, la nuit où l'on grelotte,
Parce qu'on n'a pas de pognon.
Mais dans la vie ou la guimbarde,
Que l'on soit noble à parchemins
Ou locataire de mansarde,
On parcourt le même chemin;
Que l'on soit gras, que l'on soit maigre,
Distingué, commun, mince, épais,
Blond, noir, carotte, chauve ou nègre,
Que l'on sente bon ou mauvais!
Les uns quittent la compagnie
Bien avant la fin du trajet :
C'est encore ainsi dans la vie,
Un autre monte et c'est complet!
En route, sans bruit, on en laisse,
Mais il faut pour les importants,
Coups de sifflets ou grosse caisse,
Qu'on s'arrête un peu plus longtemps.
Tous les faiseurs d'embarras causent
Pour être entendus de très loin;
D'autres, pleins de mérite, n'osent
Pas bouger de leur petit coin.
Des voisins vous font votre bourse,
D'autres vous marchent sur le pied,
Et la moitié pendant la course
Se moque de l'autre moitié.
On monte, on roule et dans la danse
L'on entre et l'on sort à son tour,
Et malgré la correspondance,
On n'a pas droit à son retour.
D'un tout petit bout d'amourette,
Les uns sont heureux jusqu'au but;
Ceux-ci s'en vont à la Roquette,
Ceux là vont jusqu'à l'Institut.
On croit, on aime et l'on espère,
Mais un conducteur tout puissant,
Jette la station dernière :
« Le Père-Lachaise »! Tout le monde descend.

MIGUEL ZAMACOÏS.

TOUR DU MORBIHAN

CHANSON ANCIENNE

Recueillie par M. DUHAMEL.



II

Trois dam's s'en vont les marchander,
Le bas d'ma robe est déchiré!
« *Marchand marin, combien ton blé?*
Ah! ah! ah! le vilain,
Qu'a déchiré ma robe!

III

— *Entrez, mesdam's, vous le verrez,*
Le bas d'ma robe est déchiré!
Nous vendons six francs la pairée. »
Ah! ah! ah! le vilain,
Qu'a déchiré ma robe!

IV

La plus jeune a eu l'pied léger,
Le bas d'ma robe est déchiré!
Dedans la barque elle a sauté...
Ah! ah! ah! le vilain,
Qu'a déchiré ma robe!

V

Le marin l'amarre a largué,
Le bas d'ma robe est déchiré!
La barque au larg' s'en est allée..
Ah! ah! ah! le vilain.
Qu'a déchiré ma robe!

VI

« *Arrête, arrêt', beau marinier,*
Le bas d'ma robe est déchiré!
Je te donn'rai un sou marqué!
Ah! ah! ah! le vilain,
Qu'a déchiré ma robe!

VII

— *Des sous marqués j'en ai assez,*
Le bas d'ma robe est déchiré!
S'il plaît à Dieu, vous m'épous'rez
Ah! ah! ah! le vilain,
Qu'a déchiré ma robe!

Le Cimetière de chez nous

Ce n'est pas un grand cimetière,
Mais au fond de leurs lits glaiseux,
Dans son enceinte hospitalière,
On sent que les morts sont chez eux.
En avril, quand l'herbe tressaille,
Le chant du rossignol est doux
Dans les fleurs et dans la muraille
Du cimetière de chez nous!

Les pauvres croix, toutes penchées,
Et qu'au printemps on ne voit plus,
Tant les herbes les ont cachées,
Portent toutes des noms connus :
C'est le nom d'une jeune fille,
Ou bien celui d'un bon époux,
Qu'a pris un jour, à sa famille,
Le cimetière de chez nous!

De temps en temps, la vieille porte,
Avec un bruit de lourd fourgon,
Devant le cercueil qu'on apporte,
S'ouvre en grinçant sur chaque gond.
Lentement, la foule s'avance;
Les sabots heurtant les cailloux,
Des sanglots rompent le silence
Du cimetière de chez nous!

Quand vient le temps des cerisettes,
Dans un vieux cerisier voisin
Les gais garçons et les fillettes
Montent en se donnant la main.
Profitant de l'épais feuillage,
Ils s'embrassent et font les fous
Malgré l'attristant voisinage
Du cimetière de chez nous!

Un beau matin, plein de lumière,
On entend la faulx du sonneur
Couper l'herbe du cimetière,
L'herbe grasse encor, tout en fleur.
Les bambins, bravant les piqûres
Des longues ronces et des houx,
Viennent gaîment manger les mûres
Du cimetière de chez nous!

Novembre! On voit rouler la feuille
Sur les tombes, au fond du clos,
C'est la Toussaint et tout s'endeuille,
Les bois sont remplis de sanglots.
Les femmes, de noir habillées,
Vont alors se mettre à genoux
Sur la mousse et l'herbe mouillées
Du cimetière de chez nous!

C'est dans ce clos que dort mon père,
Qui fut un brave travailleur,
Tout à côté de ma grand'mère :
Ils vivent toujours dans mon cœur!
Quand on fermera ma paupière,
Pour aller où nous allons tous,
Pour moi rien ne vaudra la terre
Du cimetière de chez nous!

ÉTIENNE MARCENAC.

COUCHANT ROUGE

Une ardente lueur de forge à l'horizon,
Un bloc de métal pourpre et frissonnant s'allume;
Elevé par les monts qui dressent leur enclume,
Il glisse en des rougeurs fumeuses de tison.

Et ce spectacle opprime et trouble ta raison !
Pourquoi faut-il, dis-tu, que le jour se consume
Pour s'éteindre et se perdre en des vagues de brume,
Etincelle que peut étouffer le gazon?...

Mon enfant, n'attends pas une vaine réponse,
Tandis que l'astre meurt et lentement s'enfonce,
L'âme entend des rumeurs emplir le ciel terni...

C'est Dieu, ce forgeron de l'espérance humaine,
Qui, vibrant d'éternel labeur, dans l'infini,
Retrempe son soleil pour l'aurore prochaine.

CHARLES SILVESTRE.



Le Rire de mon Père (1)

A Edmond Rostand.

Oh! comme il résonnait dans nos douces veillées,
Lorsque nous nous rangions en cercle autour du feu
Et que près de mes sœurs filant leurs quenouillées,
J'écoutais raconter Peau d'Ane *ou* l'Oiseau bleu!

Qu'il vibrait haut et clair, et que j'aimais l'entendre,
Moi qui, pâle écolier sous la lampe rêvant,
D'un sentiment d'effroi ne pouvais me défendre,
Quand aux angles des murs se lamentait le vent!

Car je songeais, tandis que dans notre humble chambre
La paix régnait, profonde, aux vagabonds perdus
Qui vont par les chemins, dans les nuits de décembre,
Et que jamais aucuns foyers n'ont attendus.

Ou, la pensée errante au pays des légendes,
Dans tous les bruits divers qui venaient du dehors,
J'évoquais des sabbats de sorciers dans les landes,
Où je croyais ouïr l'appel plaintif des morts.

Et si, pris de frayeur, n'osant tourner la tête,
Je semblais, dans mon coin, tout à coup inquiet,
Papa me rassurait de son bon rire honnête :
Comment aurais-je eu peur quand mon père riait?

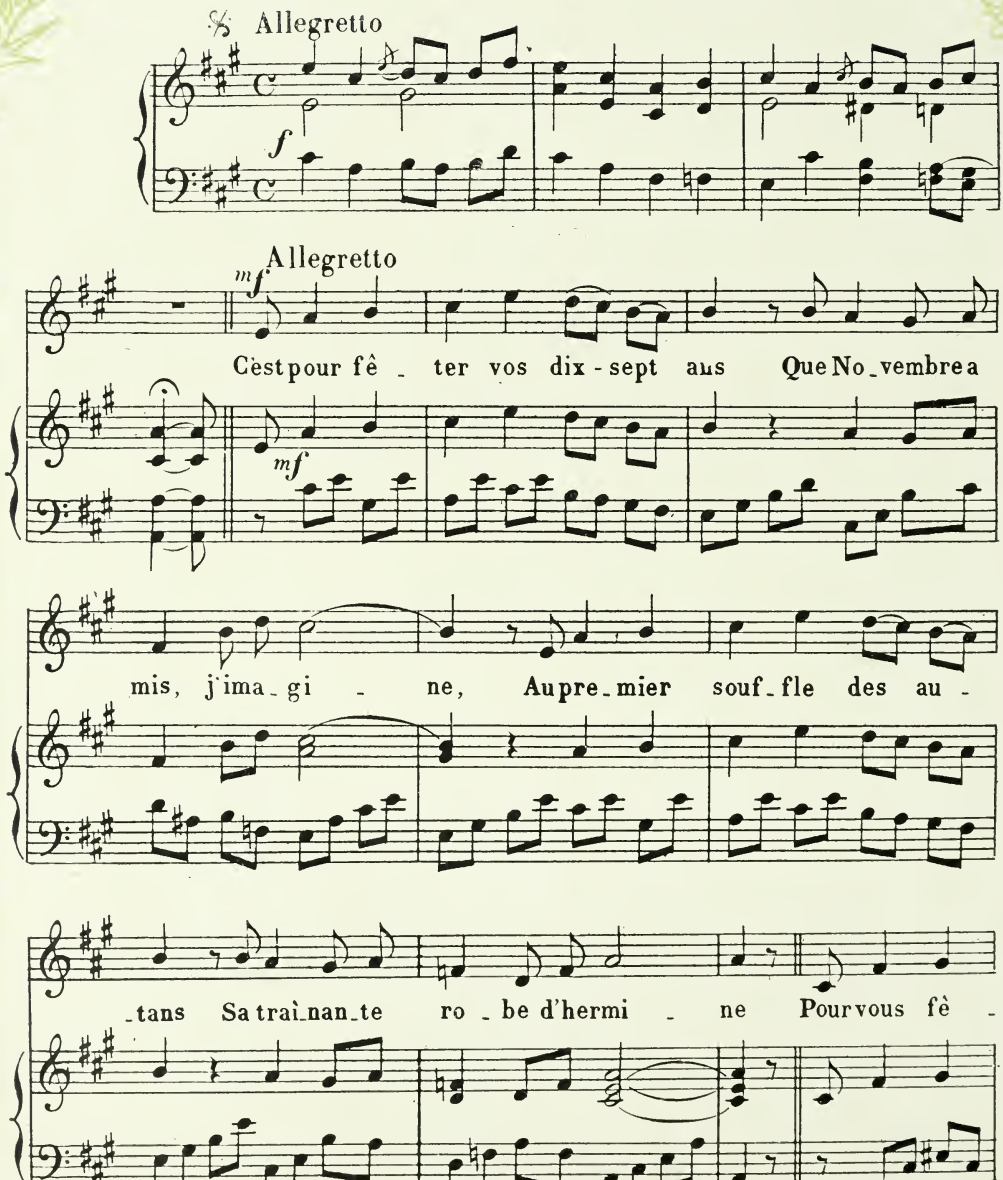
Bonheur de se sentir protégé, qu'on ignore
Plus tard, en grandissant, — et qu'on regrette aussi! —
Tu me fus révélé par ce rire sonore :
— Je n'ai plus entendu personne rire ainsi...

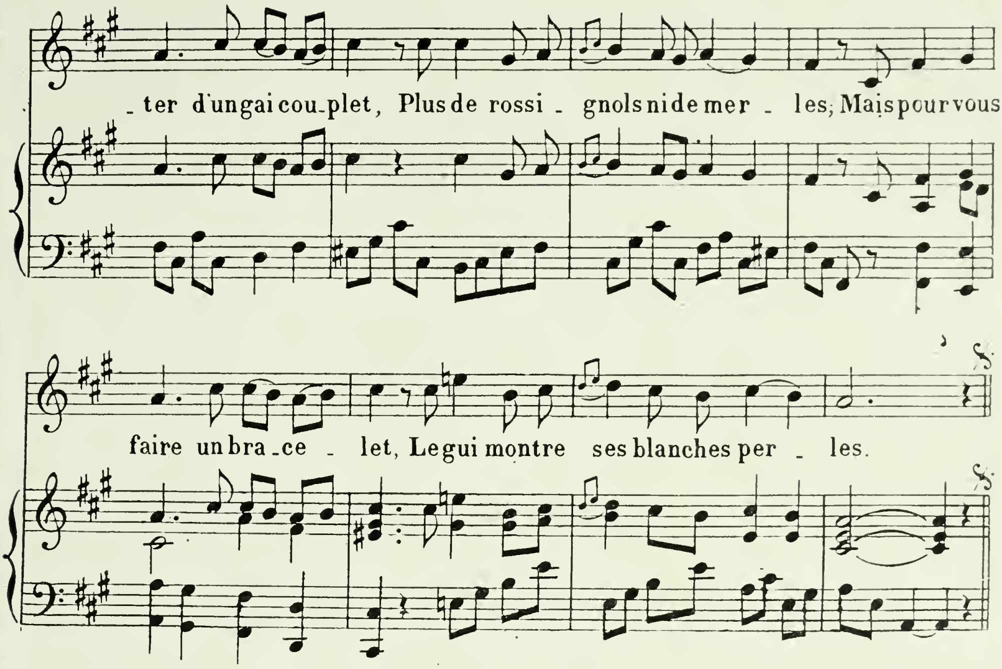
N. PASCAULT.

(1) Extrait du vol. *Le Vieux Tiroir*, poésies, Mignot éditeur, Paris.

POUR VOUS FÊTER

Paroles et Musique de M. LE BARRE





C'est pour fêter vos dix-sept ans
Que Novembre a mis, j'imagine,
Au premier souffle des autans
Sa traînante robe d'hermine.

Pour vous fêter d'un gai couplet,
Plus de rossignols ni de merles,
Mais pour vous faire un bracelet,
Le gui montre ses blanches perles.

Sur chaque tige, en dur cristal,
Le givre a changé la rosée,
Et le soleil matutinal
Y met une gerbe irisée.

Si l'été n'est pas éternel,
Si tant de fleurs manquent aux branches
Voyez les roses de Noël
S'ouvrir à vos pieds, toutes blanches.
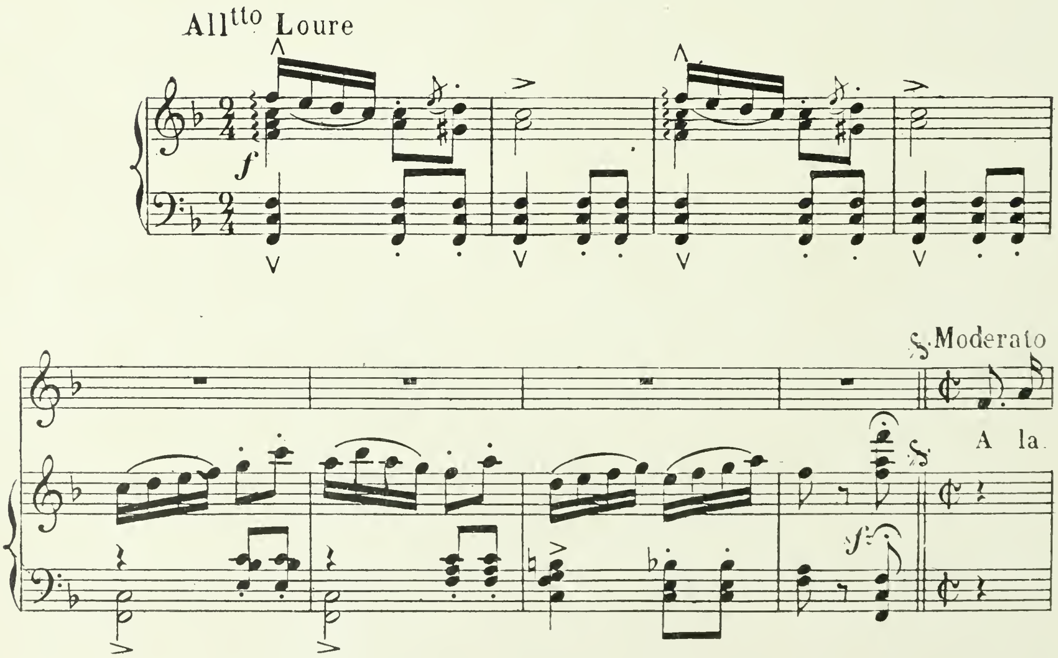
Si pour tenter vos yeux charmants,
Manque le miroir des fontaines,
Vous pouvez, de clairs diamants,
Rentrer au logis les mains pleines
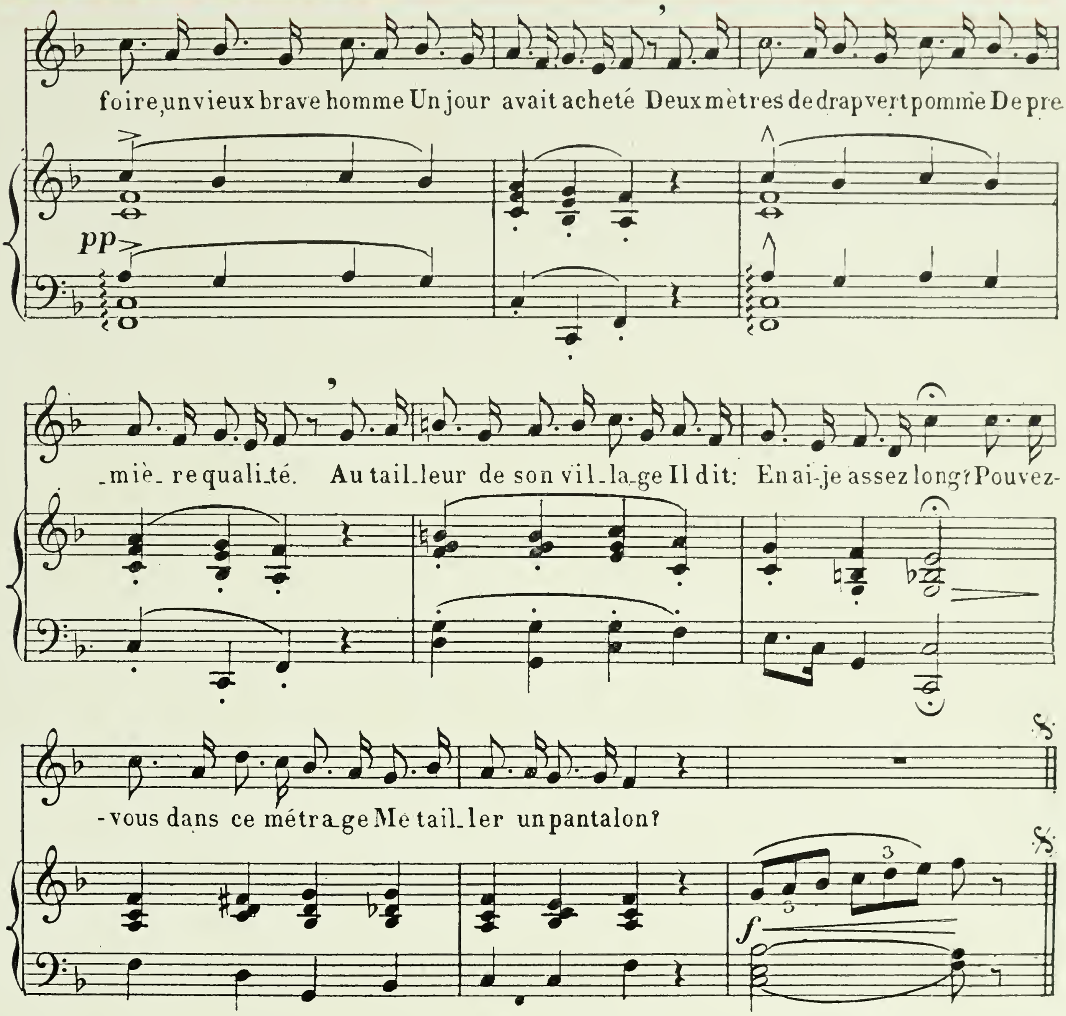


TAILLEUR & PAYSAN

CHANSONNETTE

Paroles d'EUGÈNE LEMERCIER *Musique de GAUWIN*





I

A la foire, un vieux brave homme,
Un jour avait acheté,
Deux mètres de drap vert pomme,
De première qualité.
Au tailleur de son village,
Il dit : « En ai-je assez long?
Pouvez-vous dans ce métrage
Me tailler un pantalon?»

II

Le tailleur répondit : « Certe!
On peut en couper un beau,
Et, de cette étoffe verte,
Vous rendre même un morceau. »
— S'il en reste, ah! par exemple!
Répliqua notre bon vieux,
Au lieu d'un pantalon ample,
Vous pourrez m'en faire deux.»

III

— Mon Dieu, sans trop me morfondre,
J'en peux tailler deux, je crois.»
Le paysan de répondre :
« Tâchez de m'en faire trois.
Il ne reste qu'à débattre
Le prix, je paie au comptant.
Après tout, faites-en quatre,
Ce sera plus profitant!»

IV

— Quatre? C'est aussi facile
Que boire un mêlé-cassis,
Reprit le tailleur, docile,
Je peux même en couper six.
— Six! Juste ciel quelle aubaine!
Cette franchise me plaît,
Vous aurez, pour votre peine,
Six petits cochons de lait!

V

Le tailleur livra l'ouvrage,
Mais, les deux grands yeux ouverts,
Le bon vieux d'entrer en rage
Devant les pantalons verts :
Faits pour un tout petit être
— Détail des plus amusants —
On n'aurait pas pu les mettre
A des enfants de deux ans.

VI

Or, au cours de la dispute,
Le commerçant fit : « Eh! quoi?
M'avez-vous une minute
Dit : « Les six seront pour moi?»
Ai-je tenu ma promesse?
Ai-je fait six pantalons?
A moins d'indélicatesse,
Vous me devez six cochons!»

VII

— Moi, je n'ai qu'une parole,
Dit le paysan madré,
Je n'aime pas qu'on me vole,
Mais j'ai promis, je tiendrai.
Et, non sans quelque malice,
Le jour même il envoyait
Six cochons en pain d'épice
Avec ce petit billet :
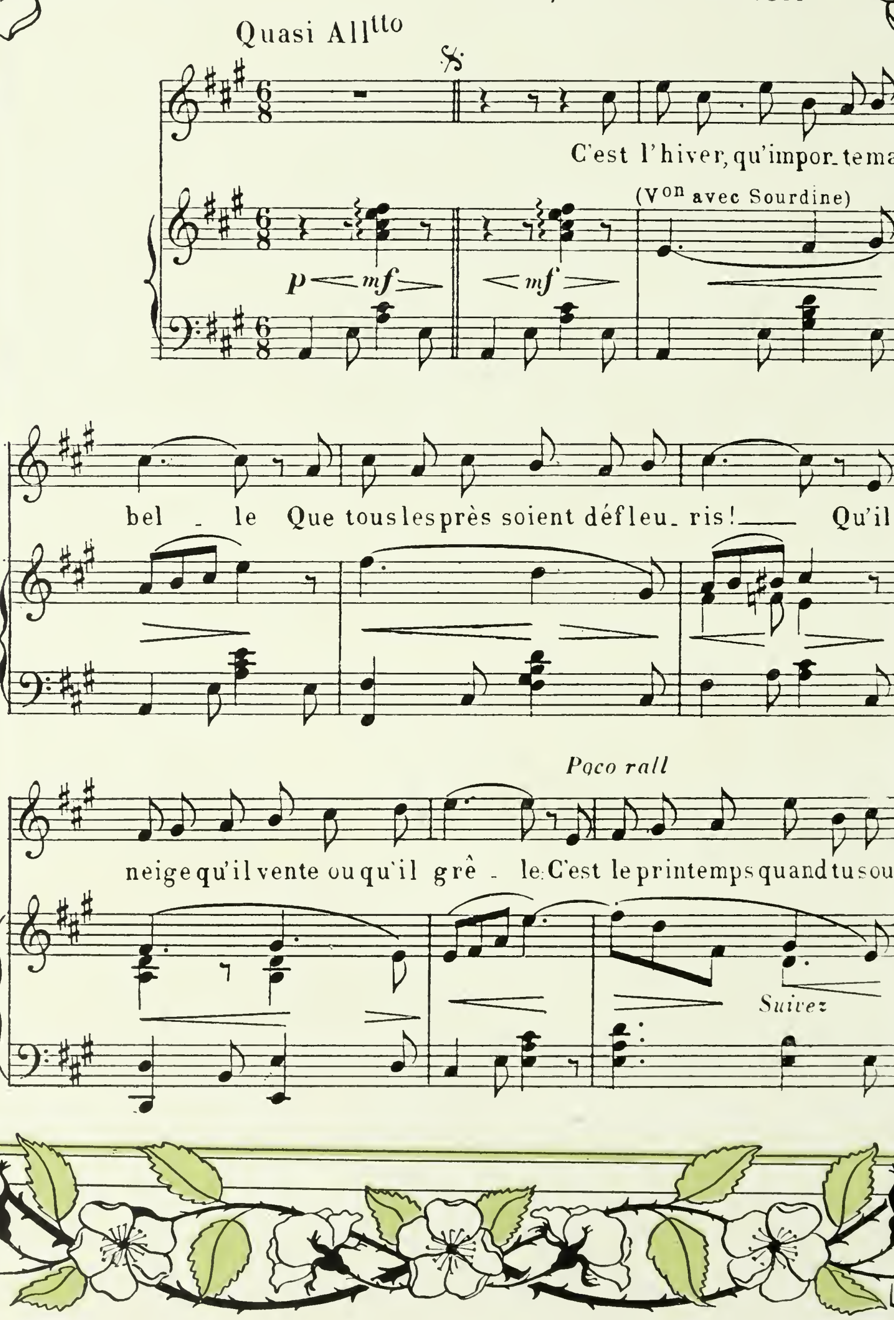
VIII
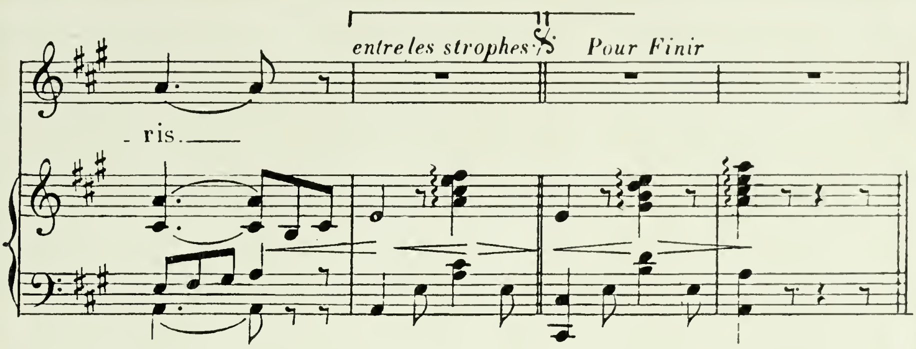
« Vous m'avez pris pour un autre,
Vous vous en mordrez les doigts,
Ma farce vaut bien la vôtre,
Voici ce que je vous dois.
Ai-je même une seconde,
Promis qu'ils seraient vivants?
Les plus beaux cochons du monde,
Ne sont pas ceux que je vends!»

CHANSON

Paroles de M. B...

Musique de PAUL BENOIT





I

C'est l'hiver... qu'importe ma belle
Que tous les prés soient défleuris !
Qu'il neige, qu'il vente ou qu'il grêle
C'est le Printemps... quand tu souris !

II

Voici l'été... tout étincelle !
Que me font les fleuves taris ?
En moi j'ai la source éternelle,
J'ai le Printemps... quand tu souris !

III

C'est le soir... qu'importe ma belle
Que meurent mes rêves flétris !
Mon cœur retrouve, d'un coup d'aile,
Tout son Printemps... quand tu souris!

UN MOT D'AMOUR

Que serait sur la mer une barque sans voile?
Epave à la merci des flots ou du rocher!
Que serait, dans la nuit, le ciel sans une étoile!
Et combien serait triste un pays sans clocher!

Dieu voulut qu'il en fut ainsi pour toutes choses :
Il donna pour voler l'aile au petit oiseau,
Son parfum le plus doux, il le mit dans les roses,
Et d'un tendre murmure égaya le ruisseau.

Que deviendrait la fleur sans le soleil d'aurore?
Sans l'espoir qui soutient comment vivraient les gueux?
Et les blonds chérubins souriraient-ils encore,
S'ils n'avaient au berceau leurs mamans tout près d'eux?

L'homme ne serait plus, si Dieu, comme un bon père,
N'assurait à ses fils, le pain de chaque jour;
Et mon cœur aujourd'hui serait brisé, ma chère,
Si vous lui refusiez un peu de votre amour!

PIERRE CHAFFANGE.



Saynète en un acte d'HENRY VEZIAN

PERSONNAGES

PITANCHON, domestique de Mirembois.
ROUTARD, ami de collège de Mirembois.
MIREMBOIS, propriétaire aisé.

La scène se passe chez Mirembois, au rez-de-chaussée. Salon bourgeois : paravent, chaises, fauteuils, guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

PITANCHON

PITANCHON, *époussetant les meubles.*

La prudence est la mère de la sûreté, dit un proverbe!... Oh! sapristi, comme c'est vrai, cela! Je suis payé pour le savoir... Aussi, allez, il en passera de l'eau dans la Viredonne avant que Pitanchon se fie à quelqu'un!... Ah! là là! Mille tuyaux de pipes!... On ne me la fait pas à moi!... *(Il rit.)* Figurez-vous que l'autre jour... *(Il écoute.)* Chut!... J'entends du bruit... Non, c'est le vent qui souffle dans la cheminée... *(On sonne, il va ouvrir.)*

SCÈNE II

PITANCHON, ROUTARD

ROUTARD

M. Mirembois?

PITANCHON

C'est ici... Que voulez-vous?

ROUTARD

Parler à votre maître. Est-il présent?

PITANCHON

... Ça dépend! Qui dois-je annoncer?

ROUTARD

M. Pierre Routard, un ami de collège.

PITANCHON

Bien! Remettez-vous... On va voir... *(Il sort à gauche)*

SCÈNE III

ROUTARD, *seul.*

ROUTARD

Une drôle de tête ce domestique!... Enfin!... *(Il examine les meubles.)* Ce cher Mirembois!... comme il va être content de me revoir... depuis trente-cinq ans que je ne l'ai pas vu... Dame! ça commence à compter... On n'est plus jeune...

(Entrée de Mirembois.)

SCÈNE IV

ROUTARD, MIREMBOIS

ROUTARD

Eh! bonjour, mon vieux Mirembois!

MIREMBOIS

... Monsieur! *(Il salue, cherchant à reconnaître)*

ROUTARD

Comment ça va?... Alors, non, décidément, tu ne me reconnais pas?

MIREMBOIS, *hésitant.*

Si, si.., le visage... mais pas le nom...

(1) Cette pièce n'a pas été déclarée à la Société des Auteurs et Compositeurs. Elle peut être représentée sans autorisation préalable et sans qu'il y ait aucun droit à payer. La reproduction en est formellement interdite.

ROUTARD

Routard...

MIREMBOIS

Ah! j'y suis maintenant... Tu as changé, mon cher, toi si maigre autrefois !...

ROUTARD

C'est vrai,... de la vieille graisse... Nous ne sommes plus jeunes, sais-tu ?... Comme les années filent tout de même!... Je passais ici, quand je me suis rappelé que c'était ton pays natal, et me voilà !

MIREMBOIS

Tu as bien fait, et je suis content de te voir; allons, assieds-toi, et causons un peu, brave Routard !

ROUTARD

Non, pas encore... J'ai affaire en ville... Je vais me débarrasser d'une commission, et je serai là pour déjeuner... Je m'invite. Surtout ne te dérange pas pour moi... Traite-moi en vrai camarade!... Nous aurons le temps de causer à l'aise!

MIREMBOIS, *gêné.*

Mais... Je... Eh bien, comme tu voudras, c'est entendu !

ROUTARD

A tout à l'heure !... Je te présenterai mon fils Ernest, qui viendra me rejoindre ici à l'heure du déjeuner. Je suis là dans cinq minutes.

MIREMBOIS

Mais... Je... Bon! A tout à l'heure! *(Routard sort.)*

SCÈNE V

MIREMBOIS, PITANCHON

MIREMBOIS, *à Pitanchon qui a tout entendu.*

En voilà du toupet !... Ah! elle est forte celle-là !... Voilà ce qui s'appelle s'inviter sans façon... Qu'en dis-tu, Pitt ?

PITANCHON

Eh !... Je dis que nous n'avons qu'un lapin — votre plat préféré — pour le repas, et que, sauf le respect que je dois à Monsieur, Monsieur est gourmand et rat. Quand il y a du lapin, Monsieur mange tout, même la tête, et moi, je me brosse. Aussi, à votre place, je sais bien ce que je lui ferais moi, à votre Routard...

MIREMBOIS

Eh bien, que ferais-tu ?

PITANCHON

Ce que je ferais? Oh! c'est bien simple : quand il se présenterait, cet animal-là, je le laisserais frapper, crier, beugler, tant qu'il voudrait, et l'huis demeurerait clos à sa barbe...

MIREMBOIS

Au fait... c'est une idée... Tu as raison, il est vraiment trop sans-gêne... Ferme bien la porte, et demeurons sourds.

PITANCHON, *allant fermer la porte.*

Là! Maintenant tu peux venir !... *(Il rit.)*

MIREMBOIS

Et son fils par-dessus le marché, encore !... Ma maison n'est pas une auberge après tout ! *(Il sort à gauche.)*

SCÈNE VI

PITANCHON, *seul.*

PITANCHON

Trop bon, mon maître; il se laisserait manger tout son bien... Heureusement que je suis là et que je veille... *(Solennel.)* Oui, parfaitement... et tant que Pitanchon veillera.., ça marchera ! *(On frappe à la porte.)* Ah ! le voici le Routard ! Tu peux piquer ma vieille !... On t'en payera des dîners à l'œil !... *(Les coups redoublent.)* En avant la musique !... Voyons un peu qui sera le plus tôt fatigué !... *(Un temps. Silence.)* Eh bien ! tu la donnes déjà au chat, ta sale langue de pique-assiette ? *(Soudain, à la croisée entr'ouverte, Routard apparaît.)* Eh ! la la! Monsieur! Monsieur !...

SCÈNE VII

PITANCHON, MIREMBOIS

MIREMBOIS

Qu'y a-t-il donc, Pitt ?

PITANCHON

Ce qu'il y a, Monsieur... voyez ! Votre ami, va entrer par la fenêtre. .

MIREMBOIS

Ferme-là, imbécile!

PITANCHON

Trop tard, le voilà ! *(De l'embrasure de la fenêtre Routard saute, joyeux, sur le parquet.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROUTARD

ROUTARD

Oui, me voici, parbleu! Quand la porte est close, on entre par la fenêtre...

MIREMBOIS, *en colère, montrant la porte.*

Monsieur !

ROUTARD

Mirembois!... Ce geste!!! Oh! tu n'es pas chic!

MIREMBOIS

Sortez, Monsieur! Sortez, vous dis-je !...

ROUTARD

Attends! Laisse-moi respirer au moins. *(Il s'assied.)*

PITANCHON, *riant.*

En voilà du culot!... Oh! vous abusez, Monsieur!... Passer par la fenêtre quand on ne veut pas vous recevoir!... Elle est raide, celle-là!

MIREMBOIS

Pitt, va me chercher un agent de police... un gendarme!...

ROUTARD, *interrompant.*

Les pompiers!... *(S'esclaffant.)* Quand auras-tu assez crié!... On n'est pas mal ici!... Allons, ne te fâche pas, mon vieux... Faisons la paix!

PITANCHON, *bas, à son maître.*

Laissez-moi faire, je m'en charge.

ROUTARD, *continuant.*

Comme la moutarde te monte au nez!... Vrai, tu n'as pas changé!... Toujours le même!... Sale caractère, va! *(Pitanchon disparaît.)*

SCÈNE IX

ROUTARD, MIREMBOIS

MIREMBOIS

Mais enfin, sortirez-vous, Monsieur! Vous n'êtes pas ici chez vous!... Vous abusez...

ROUTARD

Ta! ta! ta!... Je suis bien! J'y reste!

SCÈNE X

PITANCHON, LES MÊMES

PITANCHON, *à son maître.*

Monsieur, voici M. Ernest Routard, dois-je le faire entrer?

MIREMBOIS

Qu'il aille au diable!

PITANCHON

Il dit que son père est ici... Il veut absolument entrer...

MIREMBOIS, *exaspéré.*

Dis-lui que j'ai déjà assez d'un intrus.

(Pitanchon sort.)

SCÈNE XI

MIREMBOIS, ROUTARD

ROUTARD, *goguenard.*

Allons, voyons! sois bon prince, et laisse entrer mon fils; tu verras quel beau jeune homme... *(Soudain, l'on entend un tapage infernal en bas, le bruit d'une vive altercation, une détonation, et un grand cri :* A l'assassin! A l'assassin! *Presque aussitôt Pitanchon apparaît tout couvert de sang et s'affaisse sur une chaise en gémissant.)*

SCÈNE XII

PITANCHON, ROUTARD

PITANCHON

Hé là! Hé là! C'est M. Ernest... Arrêtez-le!... A l'assassin!

ROUTARD, *épouvanté.*

Hein, quoi?.. mon fils!

PITANCHON

Oui, un coup de revolver en plein cœur... pendant que je lui tournais le dos!

ROUTARD

Est-ce possible? Mon fils assassin!!... Le malheureux! Il est devenu fou!... Bonsoir!... *(Il sort en courant.)*

SCÈNE XIII

PITANCHON, MIREMBOIS

PITANCHON, *se redressant joyeux, dès que Routard a franchi le seuil.*

Enfin! Ça y est!... Nous voilà tranquilles! *(Il court fermer la porte et montre ses mains rouges.)* C'est du sang de lapin, le lapin que Monsieur mangera, seul, à son dîner.

MIREMBOIS, *riant.*

Et Routard fils?

PITANCHON

Pas plus que sur la main!

MIREMBOIS, *transporté de reconnaissance.*

Pitanchon, je te laisserai la tête!!!

RIDEAU



La Bonne Chanson ⁂ Noël



Et Verbum Caro factum est; et habitavit in nobis.

Le Verbe s'est fait chair, et il à habité parmi nous.

A Paris chez P. Drevet rue S.t Jacques

Le Noël d'un Aveugle et de trois Pierrots

Conte par JEAN NESMY

Les pierrots, gamins de Paris, les pierrots, comme chacun sait, vivent en république. Ils aiment la liberté et, plus heureux que les hommes, la possèdent et en jouissent. Ils se plaisent à crier sur les toits, et ne s'en privent guère. Ils ne s'effrayent point de grand'chose et savent, les fous, profiter de la vie sagement. Ils ont bec actif, gosier vif, cœur alerte ; leur bonne petite âme, accessible à la pitié, est toute portée de compassion pour leur prochain... Ils sont étourdis, c'est entendu; pourtant, à l'occasion, ils savent faire leurs remarques, et leurs yeux ne voient pas que le mil et étudient le monde... J'en sais un exemple que je veux dire : c'est le jour.



Trois pierrots avaient niché sous le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois ; et ces pierrots républicains aimaient à contempler le Louvre bien en face. Ils vivaient en bonne amitié, n'ayant point encore dans leur vie courte connu de saison d'amour. A peine leur duvet était-il converti en plumes à tuyaux, jolies plumes longues, luisantes, mais de couleur pauvre. Tous trois blottis aux récréations entre l'épaule et la barbe d'une statue du portail, ils s'étaient vite accoutumés au va-et-vient de tous les jours. Ils connaissaient tout le monde à présent, depuis le curé aux cheveux blancs jusqu'à Mlle Sidonie, une vieille jeune fille, comme on dit poliment dans le pays d'Amiens, en passant par le bedeau, le sacristain, les enfants de Marie et les enfants de chœur, tous les paroissiens et même les passants familiers ; par-dessus tout, étant, comme je l'ai dit, compatissants et pitoyables, la pauvre clientèle des sorties des messes et des offices : les vieillards, les enfants, les estropiés, les malingres, tous gens entendus à gémir et quêter. Parmi eux, toute la sympathie de nos pierrots allait à un aveugle dont la barbe semblait avoir mangé les yeux. Les méchantes langues disaient que l'amitié venait de ce que Jean-sans-yeux, n'y voyant pas, laissait par grosses miettes blanches tomber du pain de sa besace... Laissons-les dire. L'aveugle était philosophe par contrainte ; les pierrots, de leur nature, étaient irréfléchis. L'un aimait d'entendre des pépiements d'oiseaux ; les autres, voyant leur ami tâtonner du bout du bâton, allaient devant, le guidant à bruit d'ailes. D'où vint leur affection.

Or donc, une nuit, la neige avait fait tapis blanc dans les rues, sur les toits, mis des tampons de ouate entre les sculptures de l'église de Dieu et du palais des rois — bonnes gens, quelle affaire ! — accroché des barbes de patriarches aux mentons des statues, poudré de blanc leur chevelure et drapé de chape d'hermine les épaules des saints.

Le matin, quand le soleil, tout rose et discret, se leva, la vieille tour, qui, la première, reçut sa visite au levant, le salua d'un carillon de fête. Au son de l'*Angelus,* les pierrots s'éveillèrent, et de voir tant de blanc, tant de blanc, tout de suite leurs yeux à peine ouverts furent

émerveillés. D'étonnement, ils restèrent tout cois, plumes en boule; mais bientôt vint la joie : ils battirent des ailes.

L'aveugle déjà tenait sa place de mendiant auprès de son pilier. Et ses amis, surpris, curieux, l'interrogèrent :

— Ecoute, écoute, dirent-ils, les cloches sont contentes!... leurs robes tremblent; leurs langues font tressaillir le clocher en battant. Les épaules des saints, sous nos pattes, ont des frémissements. Les cloches, ce matin, ont des éclats de rire avec pourtant après, quand le rire s'éteint, quelque chose d'ému. Elles semblent vouloir à toute force éveiller ceux qui dorment, jeter parmi les hommes à plein cœur de la joie... Ecoute, écoute... sont-elles contentes, nos cloches, nos bonnes cloches!... Qu'ont-elles donc?

Et l'aveugle, qui avait l'expérience de plus d'une année, put répondre :

— Mais c'est Noël aujourd'hui!

Perchés sur une gargouille, plumes contre plumes, têtes au vent comme des girouettes, nos trois pierrots, l'œil amusé et l'aile frémissante, sont en observation.

Tout à coup :

— Tu ne vois pas, Jean l'aveugle? s'écrient-ils. Quel dommage! Voilà Monsieur le Curé qui court à l'église avec ses vicaires. Mais il court, mais il court!... Il n'est plus cassé du tout! A côté de la neige toute blanche, ses cheveux sont gris... Et tout son visage sourit, car son âme entière est dans ses yeux...

Et l'aveugle répète plus doucement :

— Mais c'est Noël, mes petits.

Les pierrots cependant de s'étonner encore, petits cœurs qu'un rien amuse :

— Comment! la vieille demoiselle Sidonie qui a l'air gracieuse et fait la révérence au bedeau, son ennemi!... Est-ce, Dieu! croyable?... Mais c'est un miracle!...

Et l'aveugle dit encore :

— C'est Noël!...

Les moineaux, eux, ne comprenant pas, ont toujours bec ouvert et ne tarissent plus :

— Si tu savais! Si tu voyais! criaillent-ils tous en chœur. Tout le monde a l'air confiant et gai... On court, on va, on vient, on se croise, on se salue en hâte, on se bouscule, on se presse... On n'a plus l'air d'avoir ni peine ni souci... Même tes voisins, les pauvres, qui, hier encore, avaient des airs si tristes et si découragés, aujourd'hui semblent gaillards et consolés... Et nous, n'avons-nous pas le cœur joyeux!... Pourtant la terre est gelée; la neige couvre tout... Comment remplir notre estomac, plus vide, hélas! que ta besace?... Où donc piquer du bec?... Mieux encore, mon ami, dans tes yeux, dans tes pauvres yeux blancs, il nous semble voir, ce matin, danser une lueur... Il y a du soleil et de la joie partout, partout... Les cœurs, les cloches, les âmes, les regards, les toits, choses et gens, tout est en fête...

— C'est Noël! murmure de nouveau Jean l'aveugle.

Et l'haleine de ses paroles dans sa barbe fait fondre des glaçons.

— Noël! Noël!... Qu'est-ce à dire? s'écrient de trois gosiers, mais d'une seule voix, les pierrots impatients.

— Noël... commence le vieillard.

Et les pierrots, interdits, font silence devant son doigt levé :

— Noël, c'est pour toute la terre l'espoir du monde qui renaît.



Le Retour du Promis

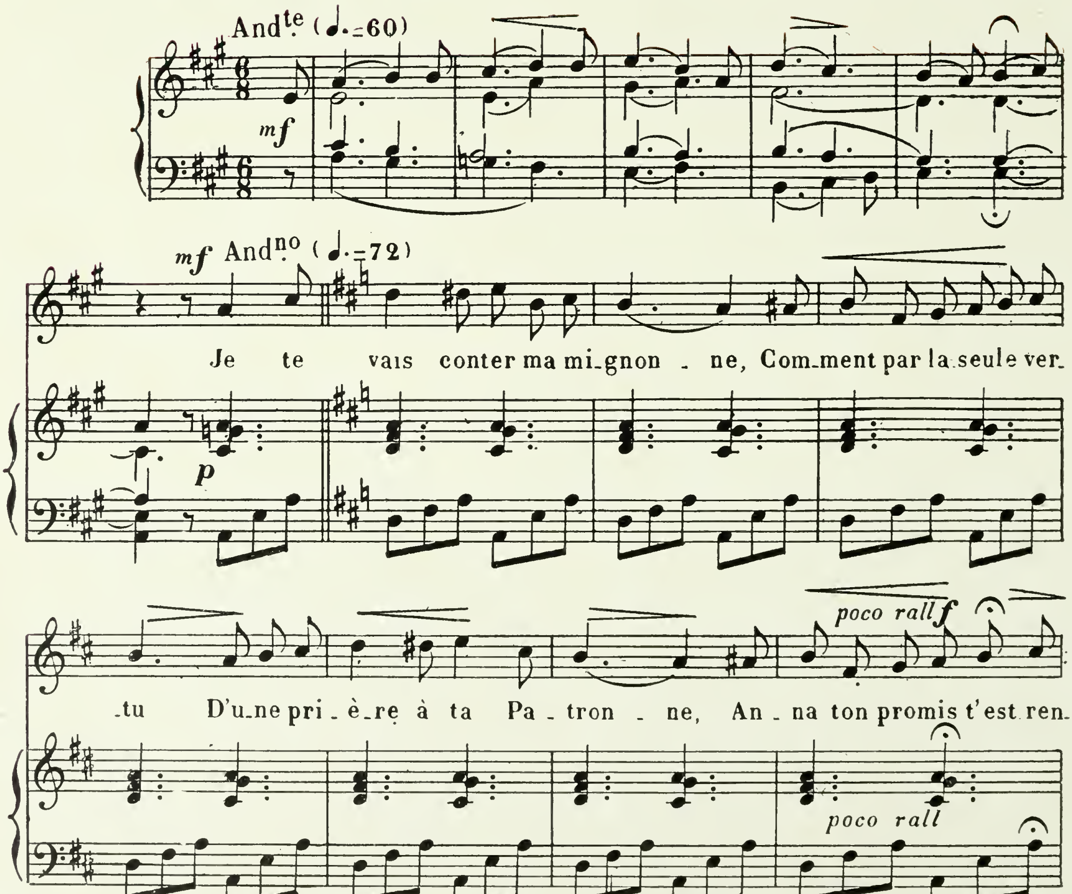
ROMANCE INÉDITE
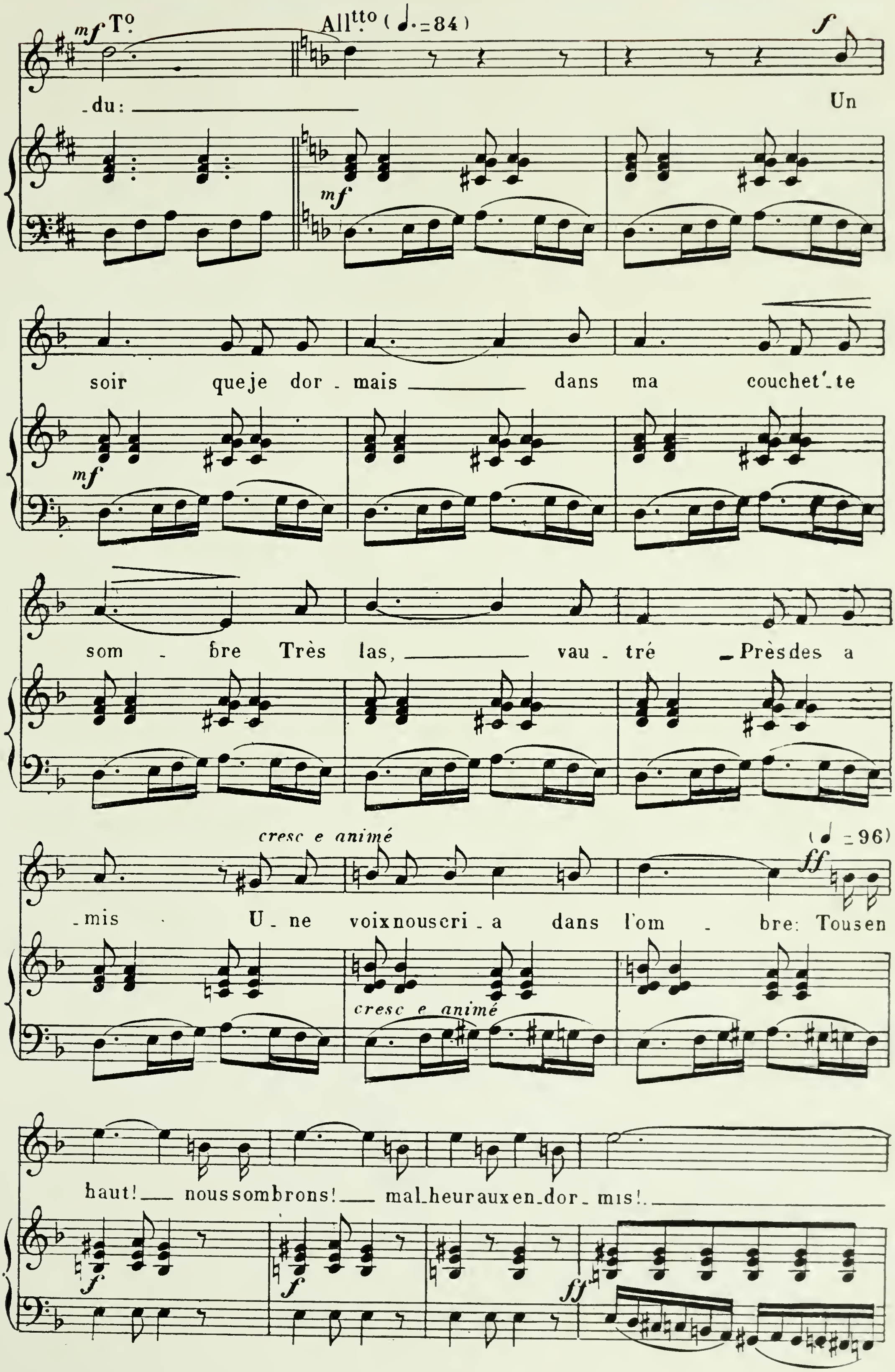
extraite de *Nédélek*
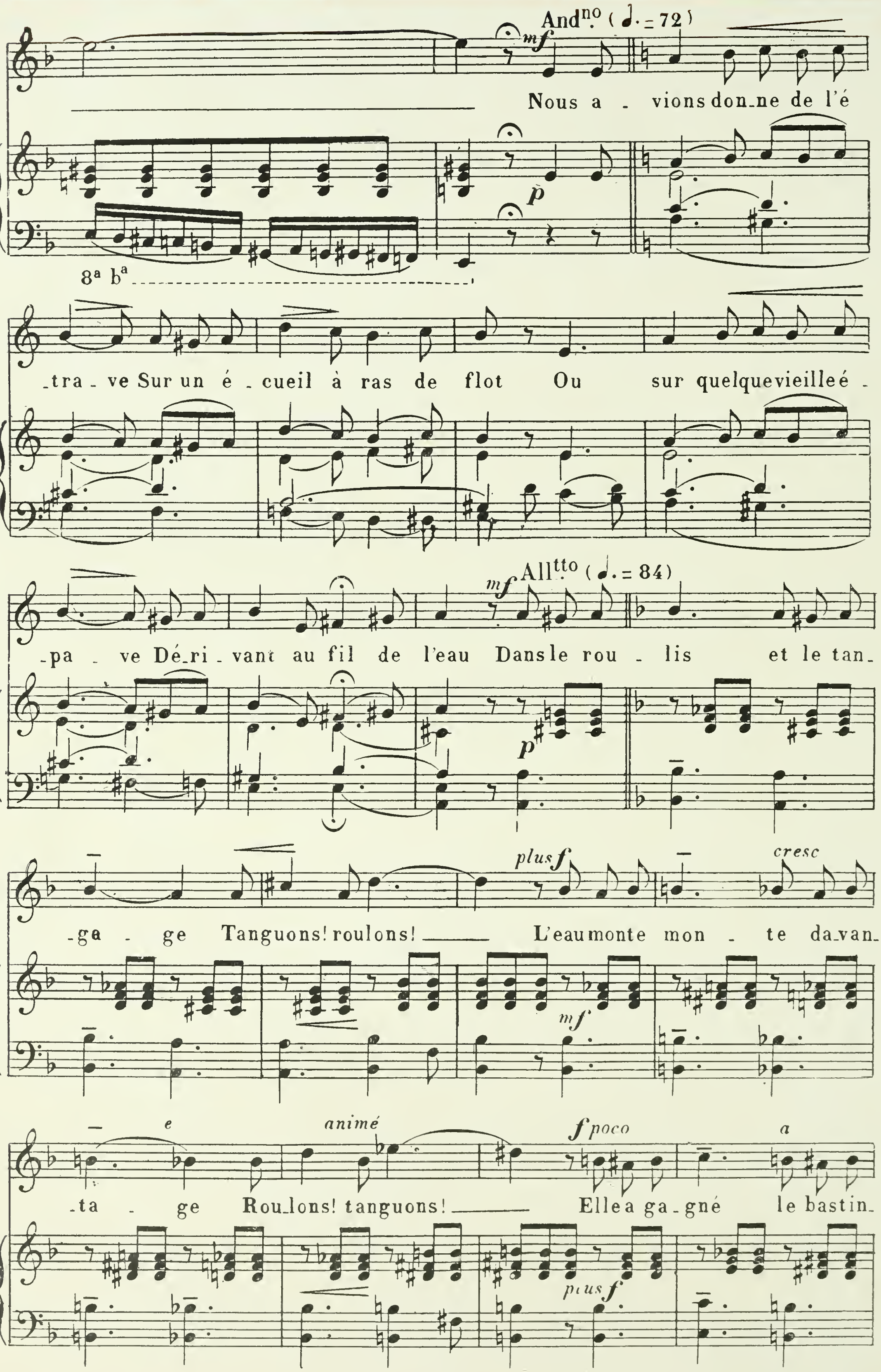
Scène lyrique sur un poème
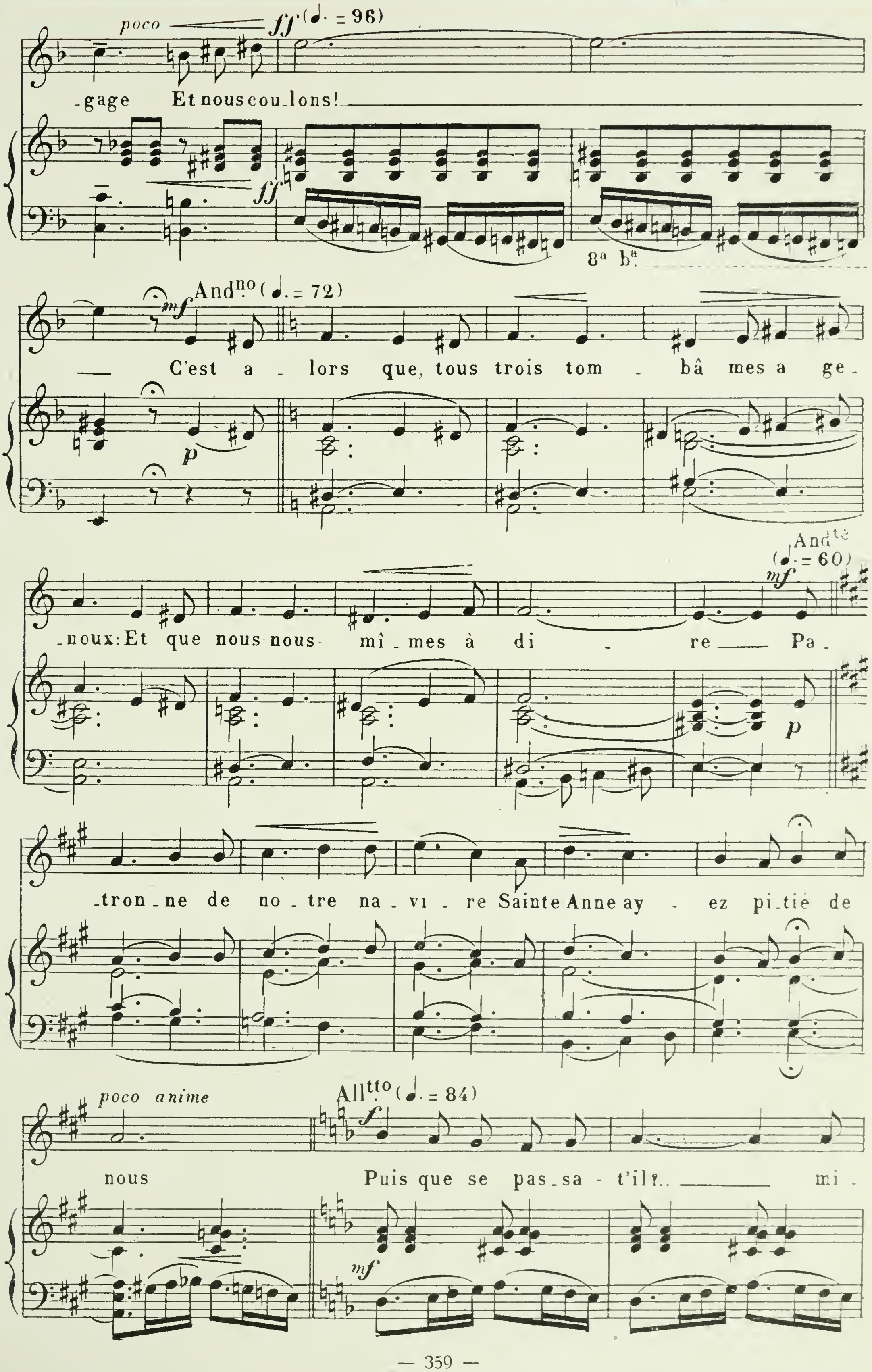
de THÉODORE BOTREL
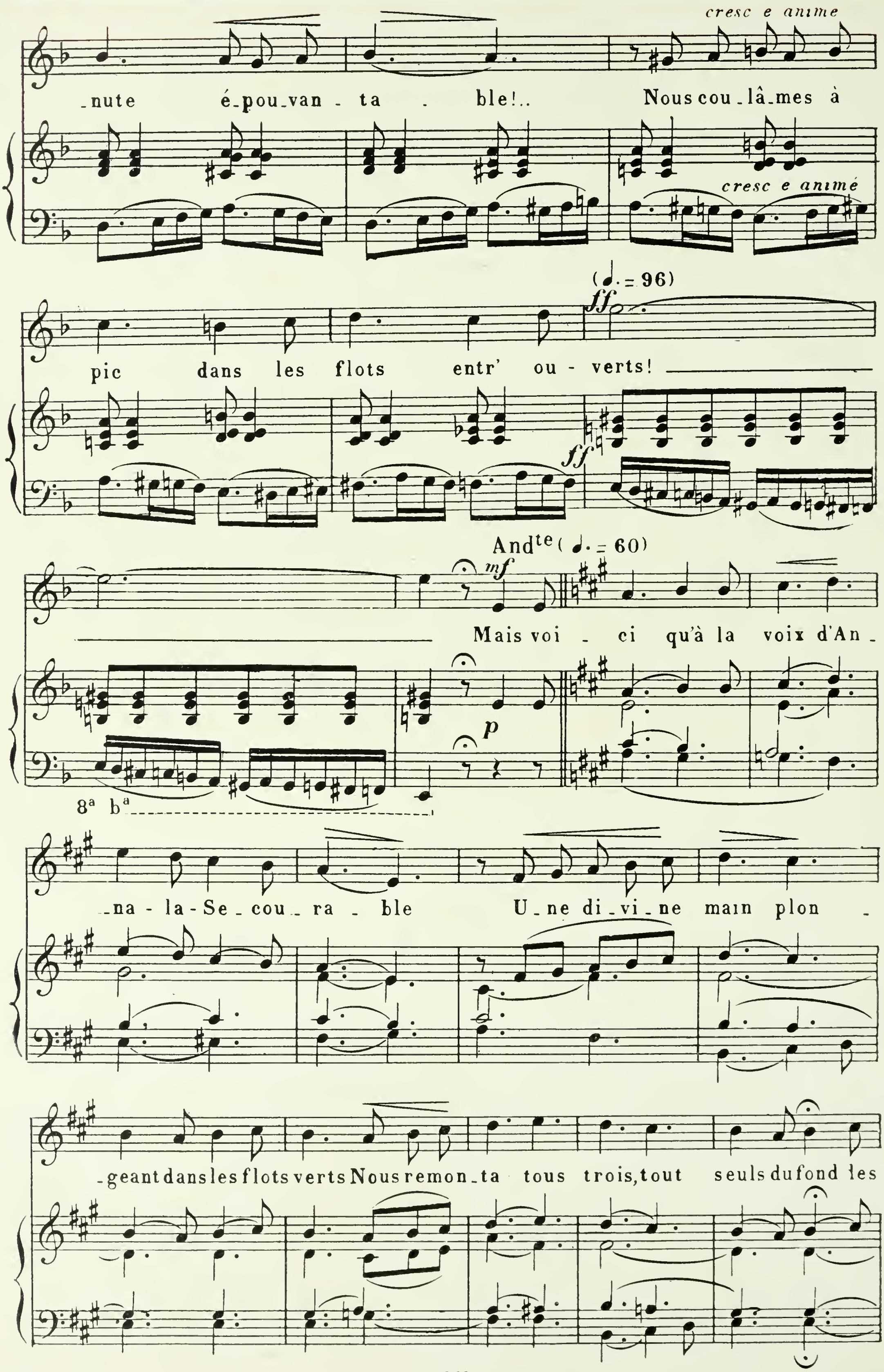
par E. ESVAN
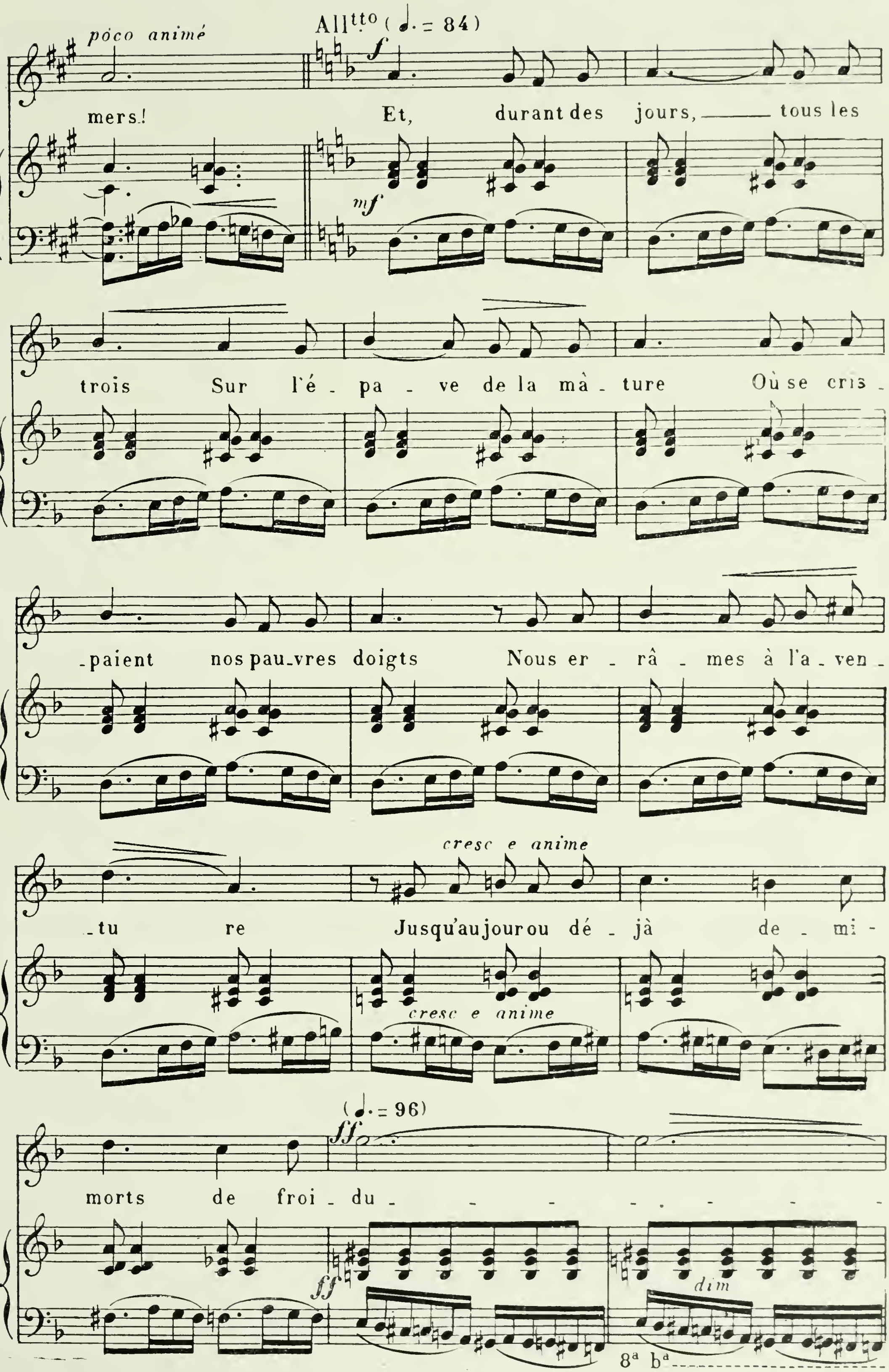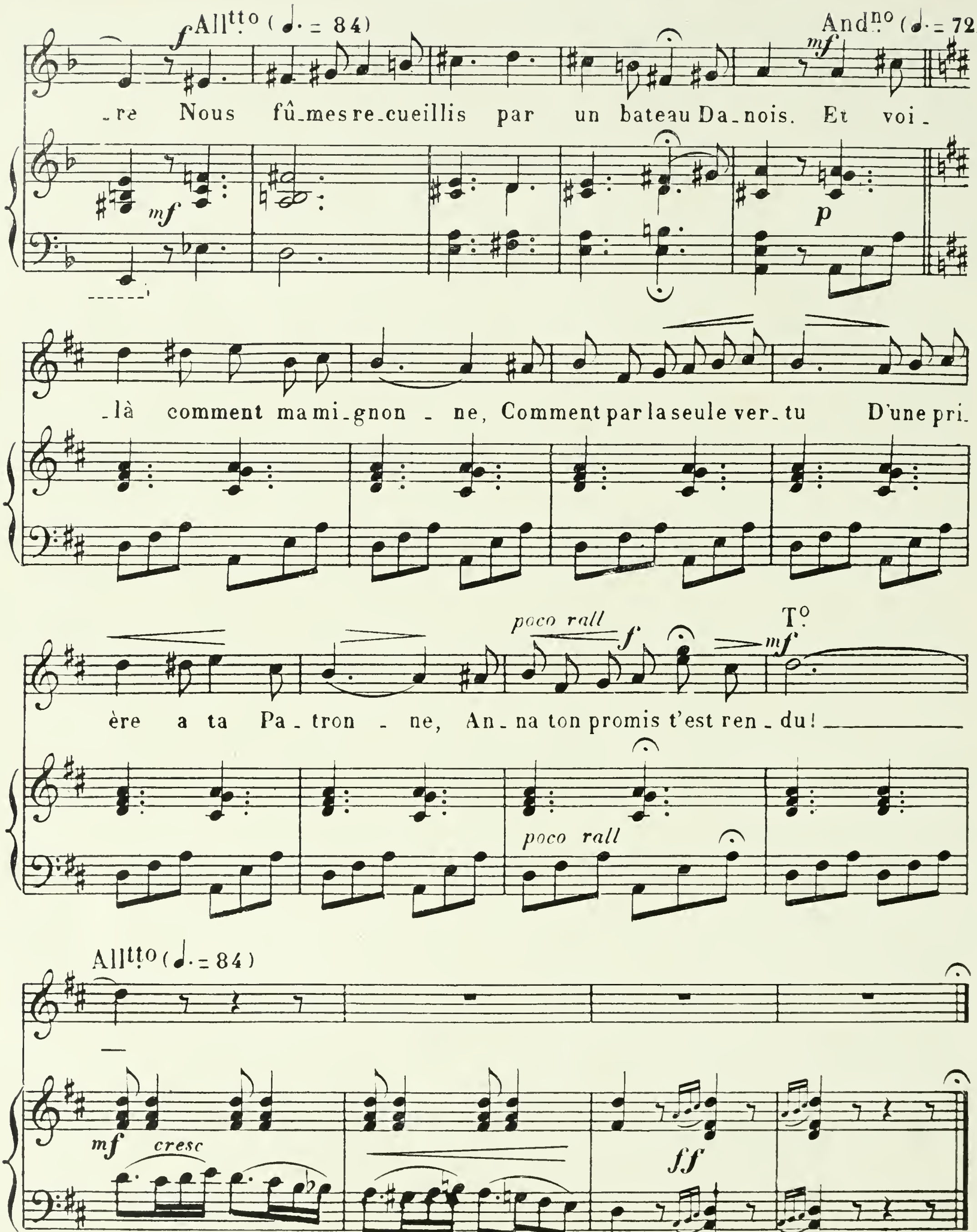



mf To.
Allº (♩. = 84)
du:
f
Un
mf
soir que je dor - mais dans ma couchet'-te
som - bre Très las, vau - tré Près des a
cresc e animé
(♩ = 96)
mis U - ne voix nous cri - a dans l'om - bre: Tous en
ff
cresc e animé
haut! nous sombrons! mal-heur aux en-dor - mis!
f
f
ff

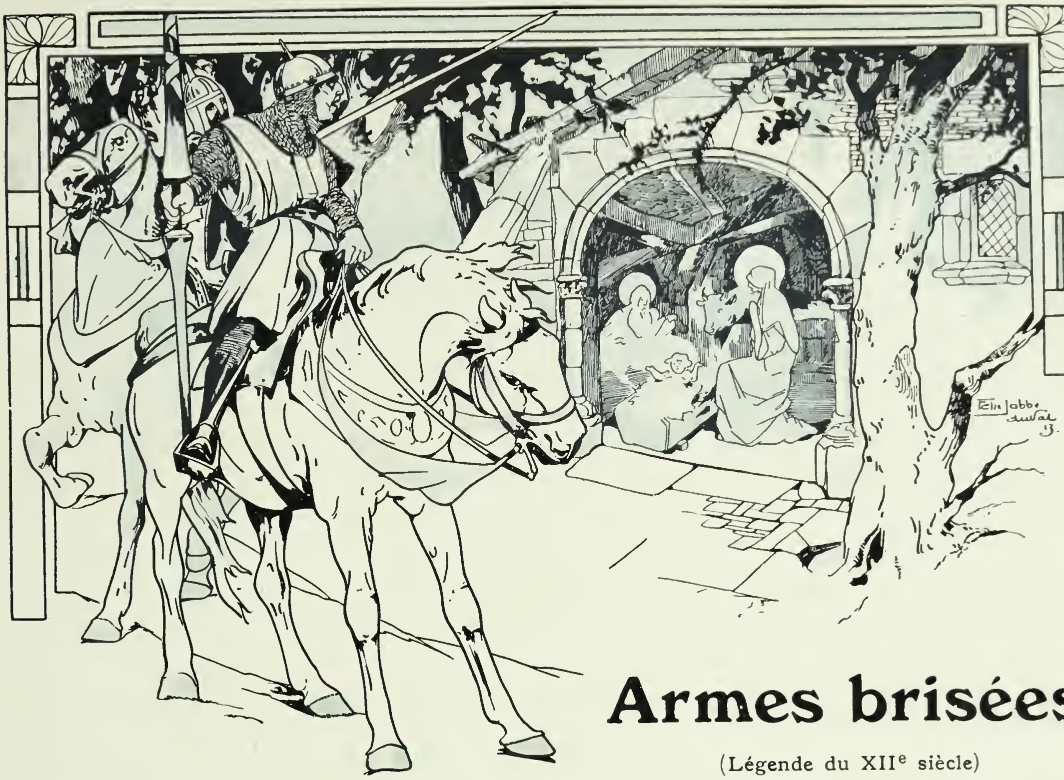

And.no (♩. = 72)
mf
Nous a - vions don_ne de l'é
p
8a ba
_tra - ve Sur un é - cueil à ras de flot Ou sur quelque vieille é -
mf All.tto (♩. = 84)
_pa - ve Dé_ri - vant au fil de l'eau Dans le rou - lis et le tan_
p
_ga - ge Tanguons! roulons! L'eau monte mon - te da_van_
plus f
mf
cresc
e
animé
f poco
a
_ta - ge Rou_lons! tanguons! Elle a ga_gné le bastin_
plus f


poco ff (♩. = 96)
-gage Et nous cou-lons!
ff
8a ba
mf And.no (♩. = 72)
C'est a - lors que, tous trois tom - bâ mes a ge-
p
And.te (♩. = 60)
mf
-noux: Et que nous nous mî - mes à di - re Pa-
p
-tron-ne de no - tre na - vi - re Sainte Anne ay - ez pi-tié de
poco anime
All.tto (♩. = 84)
f
nous Puis que se pas-sa-t'il?.. mi-
mf


cresc e animé
_nute é_pou_van _ ta _ ble!.. Nous cou_lâ_mes à
cresc e animé
(♩. = 96)
ff
pic dans les flots entr' ou - verts!
ff
Andte (♩. = 60)
mf
Mais voi _ ci qu'à la voix d'An_
p
8a ba
_na - la - Se _ cou _ ra _ ble U_ne di_vi_ne main plon _
_geant dans les flots verts Nous remon_ta tous trois, tout seuls du fond les


póco animé
Alltto (♩. = 84)
mers.! Et, durant des jours, tous les
mf
trois Sur l'é_pa_ve de la mâ_ture Où se cris_
_paient nos pau_vres doigts Nous er_râ_mes à l'a_ven_
cresc e anime
_tu re Jusqu'au jour ou dé_jà de_mi-
cresc e anime
(♩. = 96)
ff
morts de froi_du_
ff
dim
8a ba


Alltto (♩. = 84)
Andno (♩. = 72)
-re Nous fû-mes re-cueillis par un bateau Da-nois. Et voi-
-là comment ma mi-gnon - ne, Comment par la seule ver-tu D'une pri-
ère a ta Pa-tron - ne, An-na ton promis t'est ren-du!
poco rall
To
Alltto (♩. = 84)
cresc
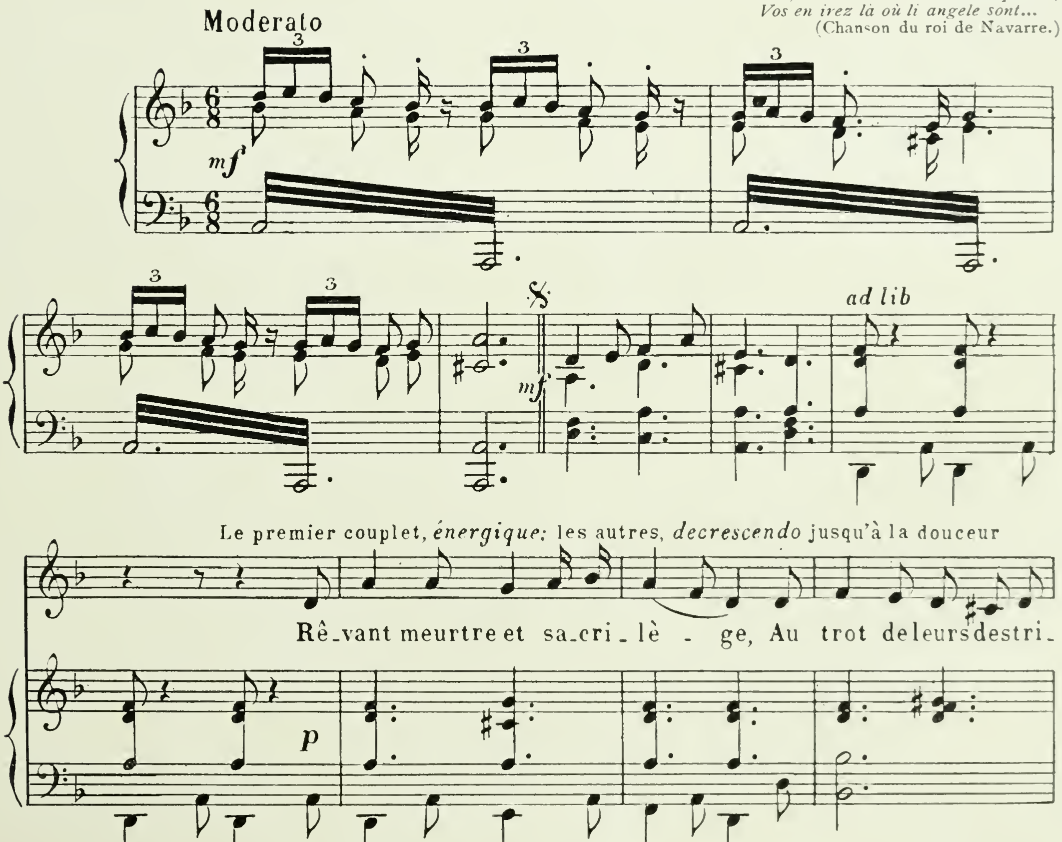


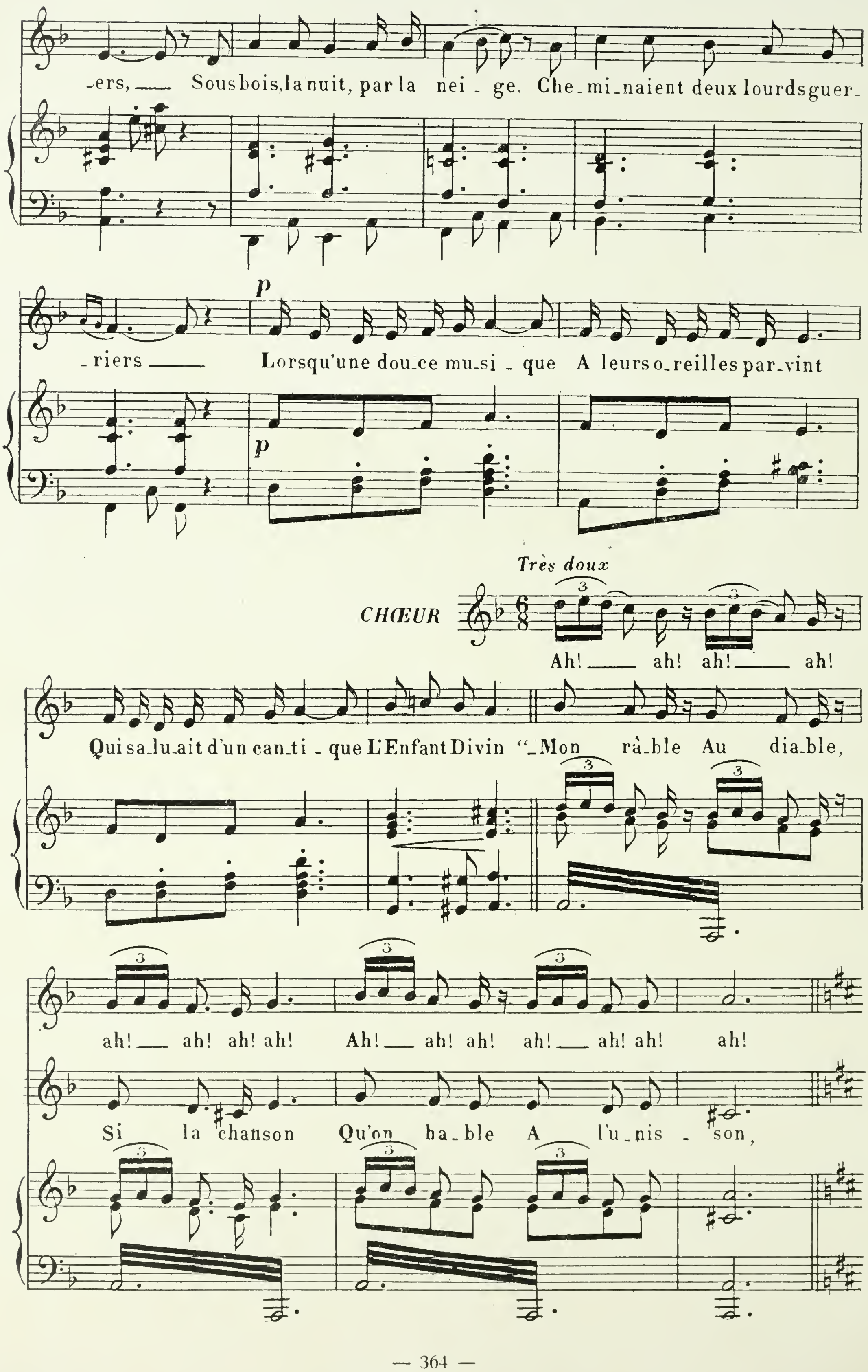
Armes brisées
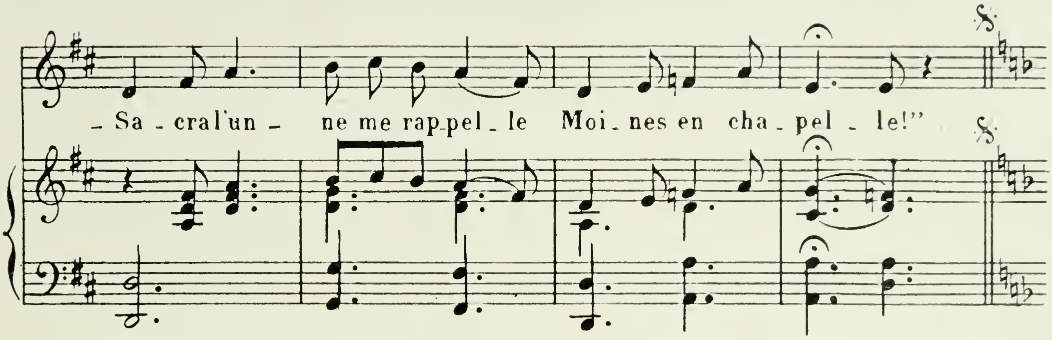
(Légende du XIIe siècle)

Paroles de LÉON DE BERCY — INÉDIT — *Musique d'*ANNE DE BERCY

Vos, ki ma crois m'aidates à porter,
Vos en irez là où li angele sont...
(Chanson du roi de Navarre.)




-ers, Sous bois, la nuit, par la nei - ge. Che - mi - naient deux lourds guer -
- riers Lorsqu'une dou - ce mu - si - que A leurs o - reilles par - vint
Très doux
CHŒUR
Ah! ah! ah! ah!
Qui sa - lu - ait d'un can - ti - que L'Enfant Divin "- Mon râ - ble Au dia - ble,
ah! ah! ah! ah! Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Si la chanson Qu'on ha - ble A l'u - nis - son,



I

Rêvant meurtre et sacrilège,
Au trot de leurs destriers,
Sous bois, la nuit, par la neige,
Cheminaient deux lourds guerriers,
Lorsqu'une douce musique
A leurs oreilles parvint
Qui saluait d'un cantique
L'Enfant Divin.
« *Mon râble*
Au diable,
Si la chanson
Qu'on hâble
A l'unisson
— *Sacra l'un* — *ne me rappelle*
Moines en chapelle !

II

C'était, en effet, l'antienne
Qu'en un zèle adorateur
Une bourgade chrétienne
Disait pour le Rédempteur.
« *A leur chanson* » — *cria l'autre,*
Avec un rictus hideux —
« *Allons opposer la nôtre :*
Piquons des deux ! »
Leur rage
D'outrage
Fut contre Dieu
Sauvage
Jusqu'au saint lieu ;
Mais, devant le céleste rêve,
Leur orgueil fit trêve.

III

Car à l'aspect du vulgaire
Et des barons prosternés,
Soudain, nos hommes de guerre
Redoutent d'être damnés.
Cette crainte salutaire
Remplit de grâce leur cœur ;
Et les voilà pied à terre,
Proche du chœur.
Leur âme
Infâme,
Libre de fiel,
Réclame
Les dons du ciel,
Et leur ardeur meurtrière
Se mue en prière.

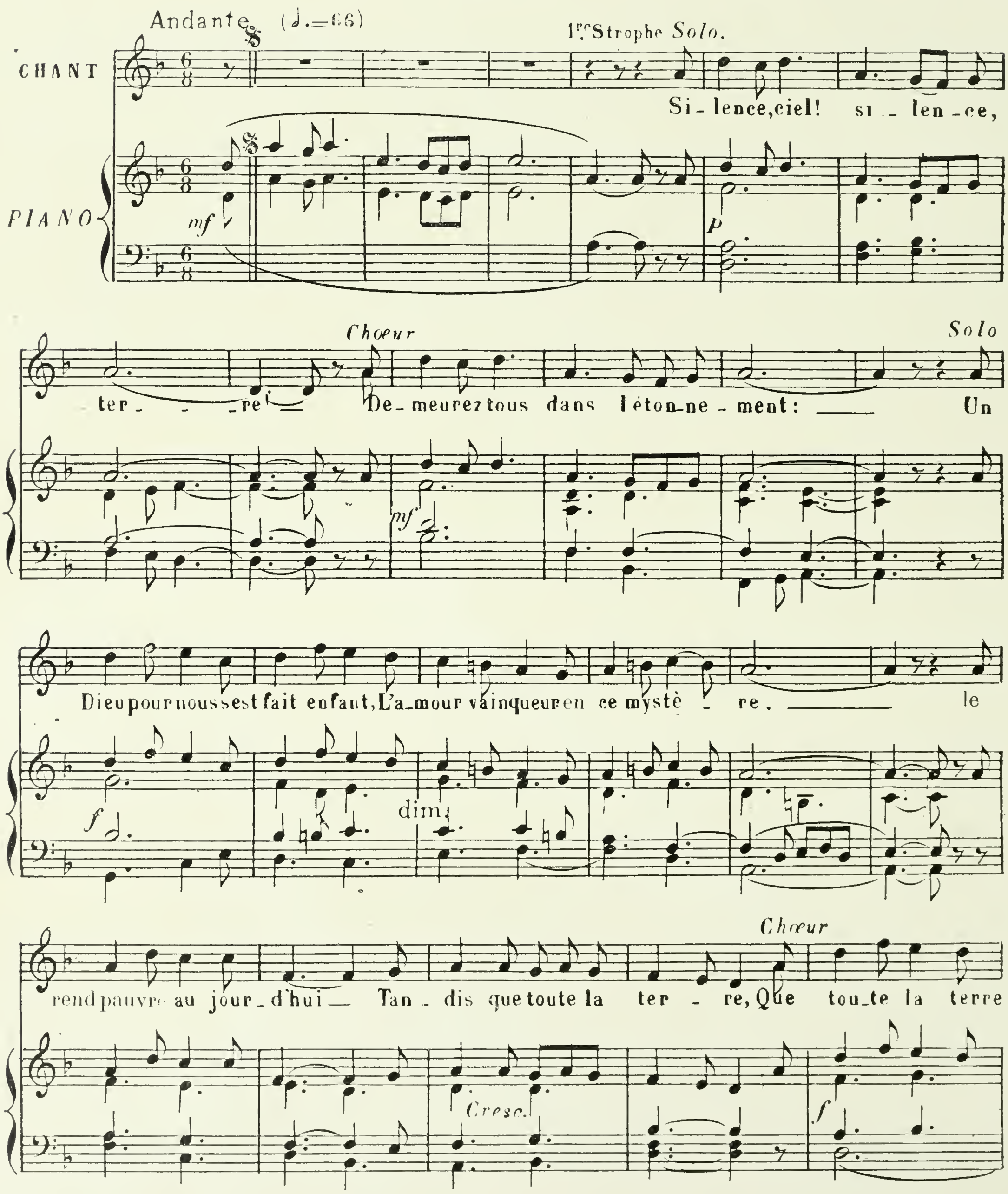
IV
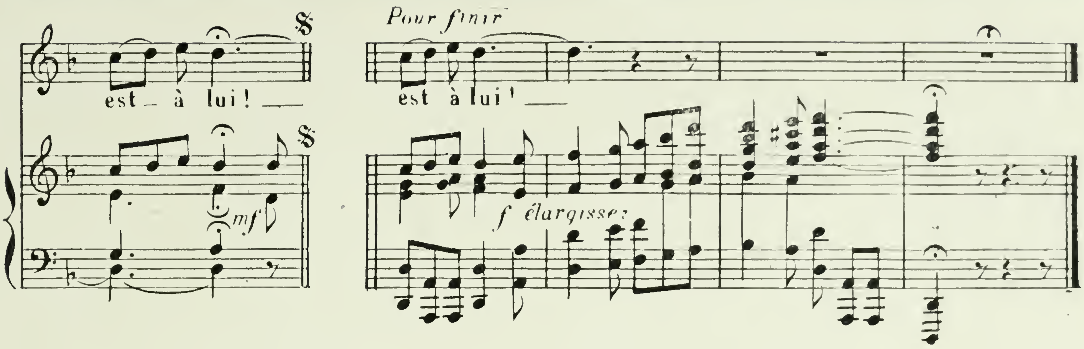
Ayant banni leur superbe,
Tous deux entendent Jésus
Disant : « *Noyez dans le Verbe*
Les torts que vous avez eus !
Puisqu'afin qu'en ma Demeure
Vous entriez sans émoi,
Il faut que pour vous je meure,
Vivez pour moi ! »
De suite
Séduite,
Leur âme met
En fuite
Ce qu'elle aimait,
Au point que, versant des larmes,
Ils brisent leurs armes.



NOËL BRESSAN

Harmonisation de DARCIEUX





I

Silence, ciel! silence, terre !
Demeurez tous dans l'étonnement :
Un Dieu pour nous s'est fait enfant !
L'amour vainqueur en ce mystère
Le rend pauvre aujourd'hui,
Tandis que toute la terre,
Que toute la terre est à lui ! (bis)

II

Disparaissez, ombres, figures,
Faites place à la vérité;
De notre Dieu l'humanité
Vient accomplir les Ecritures.
Il naît pauvre aujourd'hui,
Tandis que toute la terre,
Que toute la terre est à lui. (bis)

III

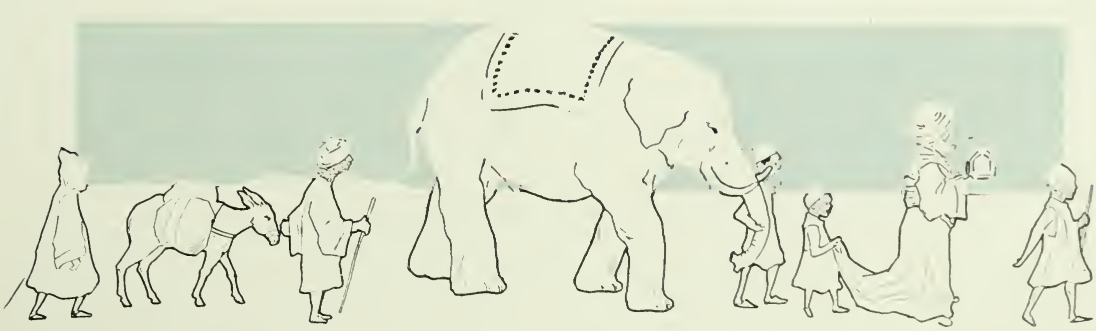
Et son palais, c'est une étable,
Ses courtisans, des animaux !
Son lit, la paille et les roseaux !
Dans un état si misérable
Il veut naître aujourd'hui,
Tandis que toute la terre,
Que toute la terre est à lui. (bis)

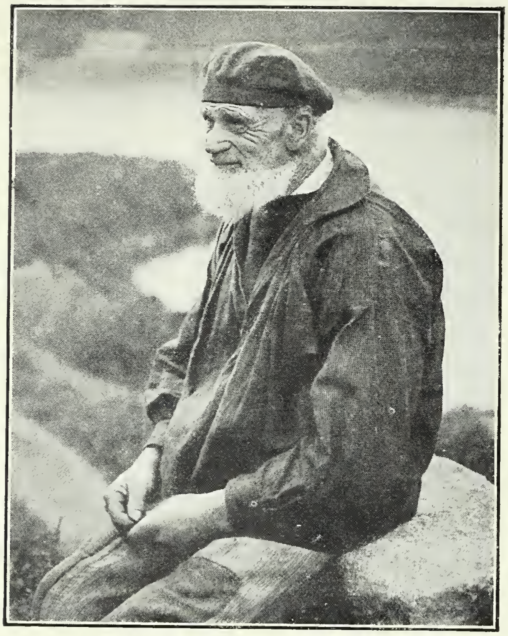
IV

Venez, pasteurs, en diligence,
Adorer votre Dieu sauveur ;
Il est jaloux de votre cœur,
Il vous aime de préférence.
Il naît pauvre aujourd'hui,
Tandis que toute la terre,
Que toute la terre est à lui. (bis)

V

Noël ! Noël ! en cette fête,
Noël ! Noël ! avec ardeur ;
Noël ! Noël ! au Dieu sauveur !
Faisons de nos cœurs sa conquête,
Chantons tous aujourd'hui
Noël pour toute la terre,
Car toute la terre est à lui ! (bis)





(Photo Tirel-Hamon, Guingamp.)

La Mort du " loup-de-mer "

A Paul de Frick.

Le vieux Jean Kermarec, le roi des matelots,
Qui soixante ans et plus bourlingua sur les flots,
Fit douze ou quinze fois, au moins, le tour du monde
Sans savoir si la terre est ou carrée ou ronde ;
Qui vendit de l'ébène (1), *autrefois, le forban !*
Puis tira la morue, à Terre-Neuve, au Banc;
Essuya tous les grains, typhons, moussons, orages,
Echappant, par miracle, à plus de vingt naufrages...
Et finit par mouiller, un matin, bord-à-quai,
Avec dix sous par jour de retraite, à Saint-Quai;
Jean Kermarec, enfin ! le vrai ! le seul ! l'unique !
S'est allongé — dit-il — pour avaler sa chique.

« Oui, c'est fini, les gâs ! répète-t-il têtu ;
Quand un de nous s'allonge, il est quasi f. .ichu !
L'Ankou (2) *n'a qu'à venir pour me crocher, le bougre !*
J'amène devant lui les voiles de mon lougre !
Courez dire au recteur, au fossoyeur itou :
« Le vieux Yann Kermarec se meurt... parez à tout ! »
Puis, stoïque, il tourna le dos à la lumière
Pour marmonner, tout bas, un lambeau de prière.

Près de son paroissien « qu'on attendait mourir »
Le recteur prévenu se hâta d'accourir.
Il fit les onctions ultimes et sacrées
Et dit les mots qui font les âmes délivrées ;
Puis, sur l'agonisant penchant ses cheveux blancs,
Le bon vieux prêtre ému, les doigts un peu tremblants,
A l'ancien négrier donna le pain des Anges !
Les yeux de Kermarec s'agrandirent, étranges,
Soudain redevenus enfantins et joyeux,
Comme éclairés déjà par les cierges des cieux ;
Ses deux mains, lentement, sur les draps se joignirent,
Pour un sourire encor ses lèvres s'entr'ouvrirent,
Puis il mourut, disant dans un dernier effort :
« Tout va bien ! Larguez tout : Le Pilote est à bord. »

THÉODORE BOTREL.

(1) Fit la traite des nègres.
(2) La Mort.

Prière à " Madame Marie "

O douce Vierge de la Crèche,
Lorsque la mi-nuit va sonner,
A tes pieds, dans la paille fraîche,
Laisse mes rimes s'égrener :

Elles sont pauvres, les petiotes,
Qui deux à deux vont se joignant
Comme les tremblantes menottes
D'un maladroit petit enfant ;

Mais leur accent est bien sincère
Et tu leur feras bon accueil,
Toi, dont le cœur humble se serre
Devant le Mensonge et l'Orgueil !

Baisse un peu tes beaux yeux ; regarde
Celui qui prie à tes genoux :
Ce n'est rien que le petit barde
Des bons « rustres » vaillants et doux.

Ah ! bénis-le de tes mains blanches
Celui qui chante sans arrêt
Pour ceux qui rabotent les planches,
Comme Joseph, à Nazareth ;

Celui qui chante à pleine gorge
Les Espoirs, les Deuils, les Amours
Du gai forgeron dans sa forge,
Du laboureur dans ses labours ;

Des pêcheurs sur leurs petits côtres,
Des pâtours au long des talus :
De ceux qui furent les apôtres
Et les amis de ton Jésus !

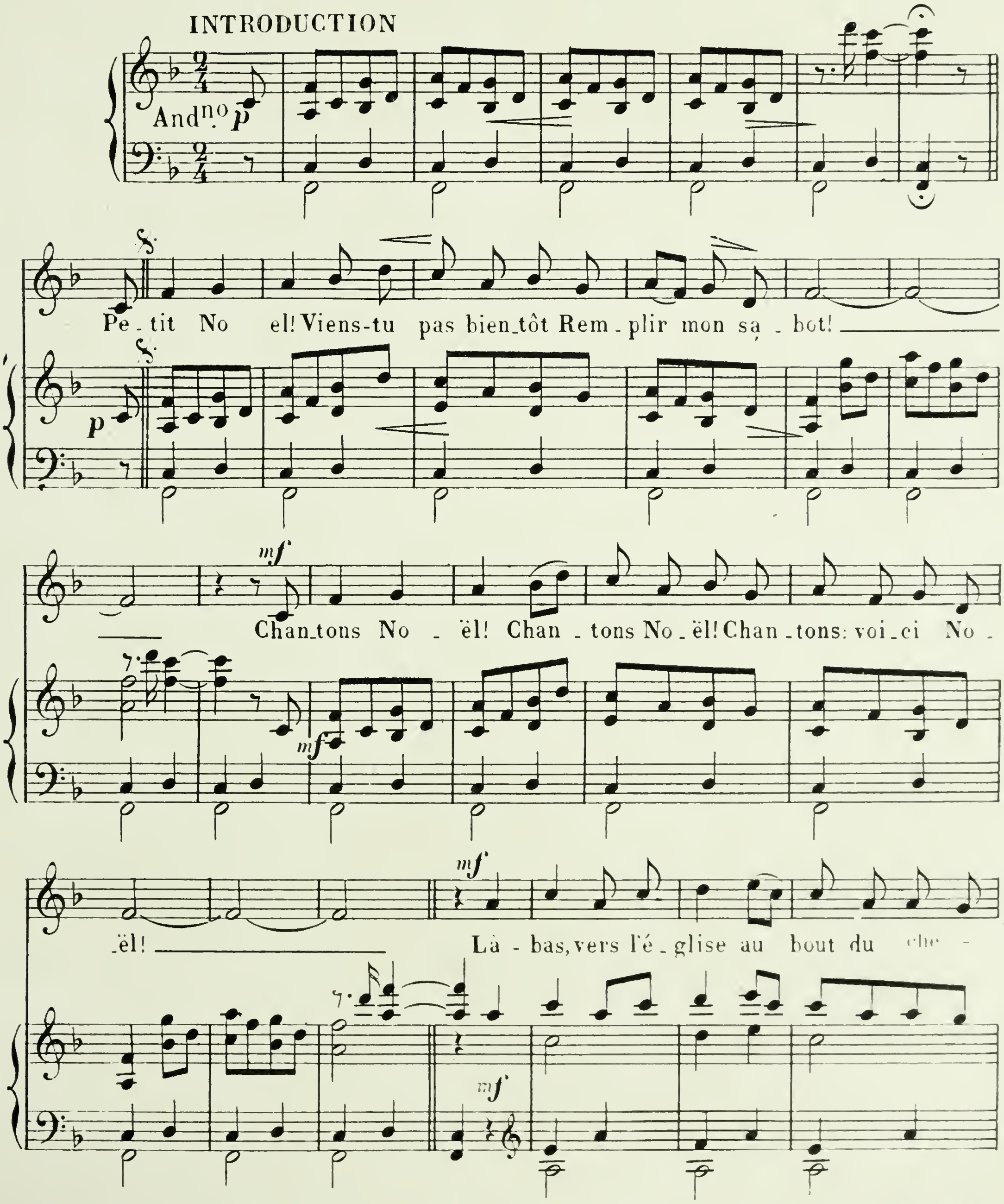
Montre au poète qui les chante
Le chemin de la Vérité,
Pour que sa Chanson, plus touchante,
Ne soit qu'Amour et Charité !
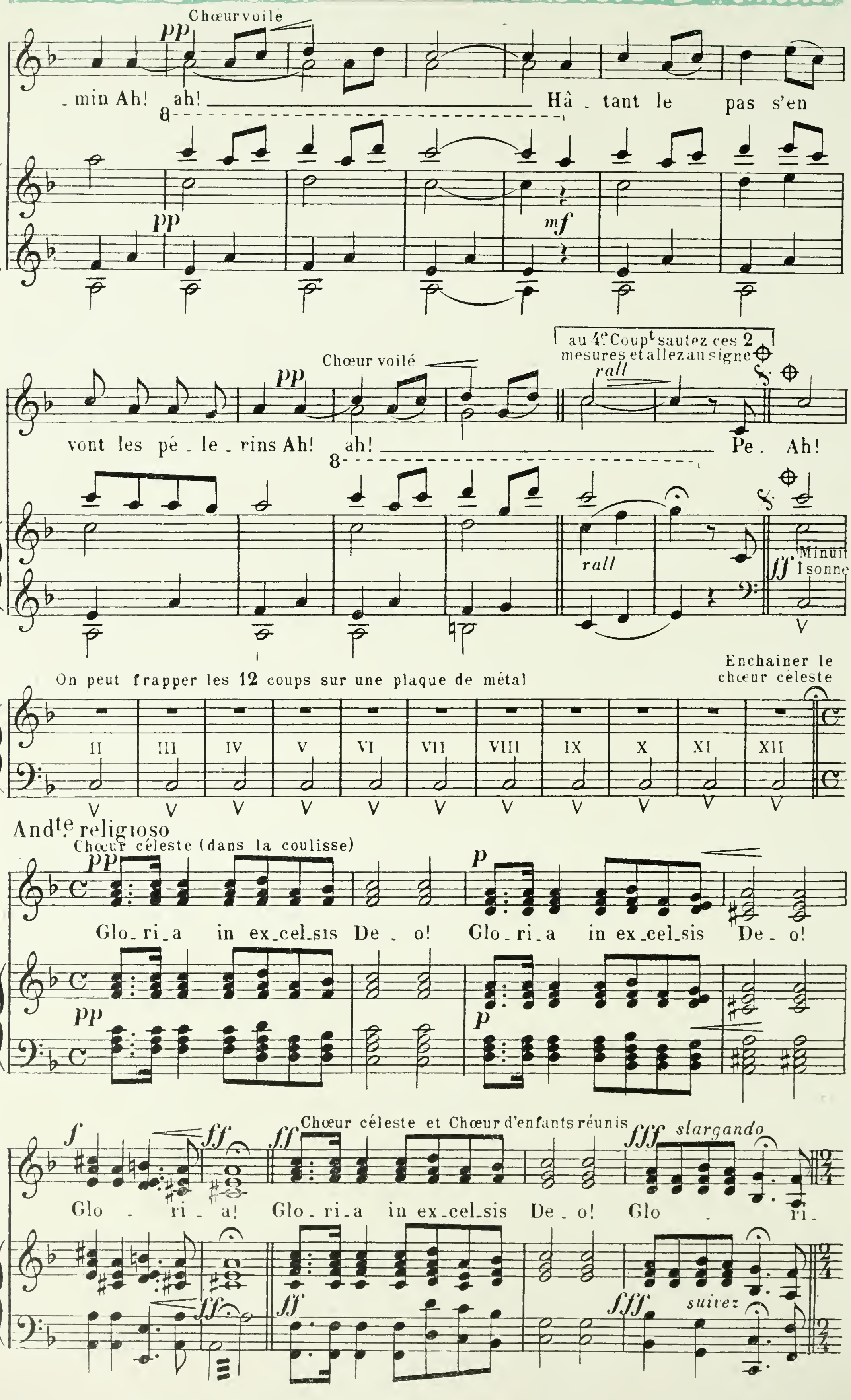
THÉODORE BOTREL.
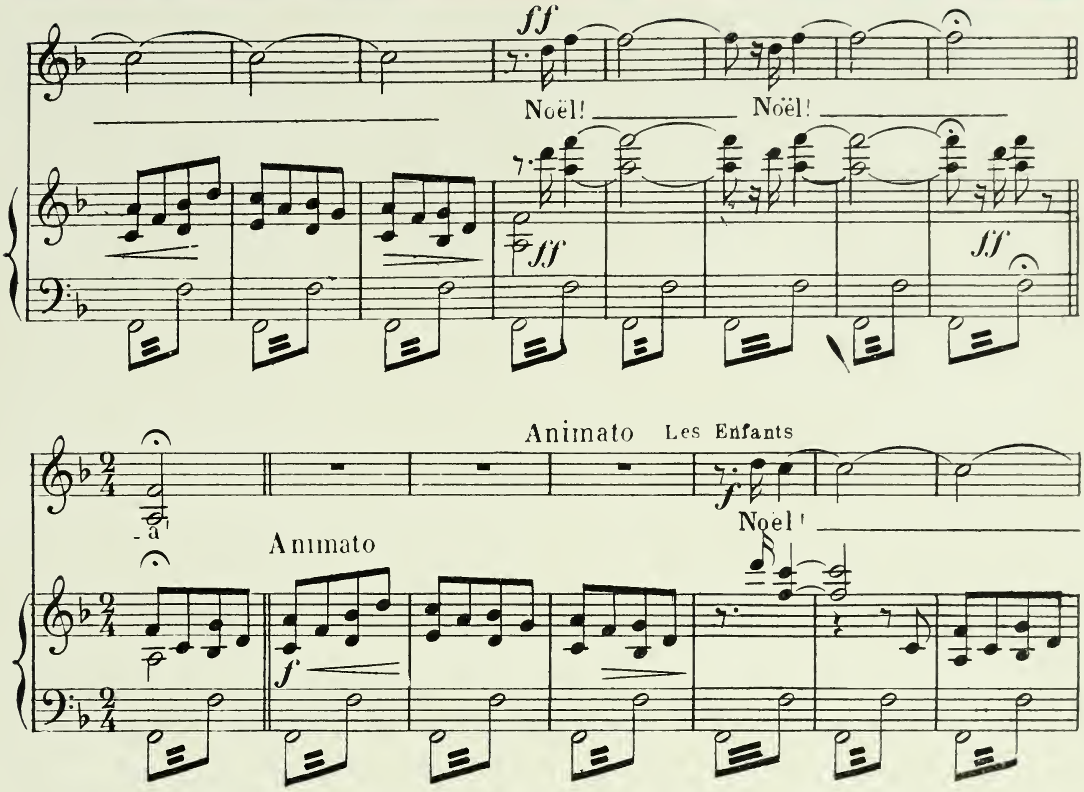
Chantons, voici Noël!

Paroles et Musique inédites de Mme ANNA DE BOODT

Un intérieur rustique. Par une baie vitrée, on voit les passants emmitouflés se rendant à la Messe de minuit. (Effet de neige.) Les enfants sont groupés autour de l'âtre où ils rangent leurs sabots. Dans la coulisse, chœur voilé.




Chœur voilé
pp
_min Ah! ah! Hâ _ tant le pas s'en
pp
mf
Chœur voilé
pp
au 4e Coupt sautez ces 2 mesures et allez au signe
rall
vont les pé _ le _ rins Ah! ah! Pe, Ah!
rall
ff
Minuit sonne
On peut frapper les 12 coups sur une plaque de métal
Enchainer le chœur céleste
II III IV V VI VII VIII IX X XI XII
Andte religioso
Chœur céleste (dans la coulisse)
pp
p
Glo_ri_a in ex_cel_sis De _ o! Glo_ri_a in ex_cel_sis De _ o!
pp
p
f
ff
Chœur céleste et Chœur d'enfants réunis
fff
slargando
Glo _ ri _ a! Glo_ri_a in ex_cel_sis De _ o! Glo _ ri_
ff
fff
suivez



REFRAIN

Petit Noël !
Viens-tu pas bientôt
Remplir mon sabot.
Chantons Noël ! Chantons Noël !
Chantons : « Voici Noël ! »

I

Là-bas vers l'église, au bout du chemin,
Ah ! ah ! (Chœur voilé)
Hâtant le pas s'en vont les pèlerins.
Ah ! ah ! (Chœur voilé)

II

Près de l'autel, ils viennent adorer
Ah ! ah ! (Chœur voilé)
Le petit Jésus d'anges entouré
Ah ! ah ! (Chœur voilé)

III

Devant la crèche où sourit l'Enfant Dieu,
Ah ! ah ! (Chœur voilé)
Ils chantent en chœur un hymne pieux.
Ah ! ah ! (Chœur voilé)

IV

Pour combler nos vœux, descends cette nuit !
Ah ! ah ! (Chœur voilé)
Viens ! petit Noël ! viens ! il est minuit.
Ah ! ah !
(Minuit sonne.)

Les enfants écoutent, joignant les mains. L'ange de Noël apparaît et dépose dans les sabots les cadeaux de Noël.

CHŒUR CÉLESTE
Gloria in excelsis Deo ! (bis)

LES DEUX CHŒURS RÉUNIS
Gloria (bis) *in excelsis Deo !*
Gloria !

LES ENFANTS
Noël ! Noël ! Noël !



RONDE AVEC GESTES

Grouper les petites filles ou les petits garçons ainsi :

✳		✳		✳		✳	
	✳		✳		✳		✳
✳		✳		✳		✳	
	✳		✳		✳		✳

ici, la souris, qui chante seule les couplets ——→ ●
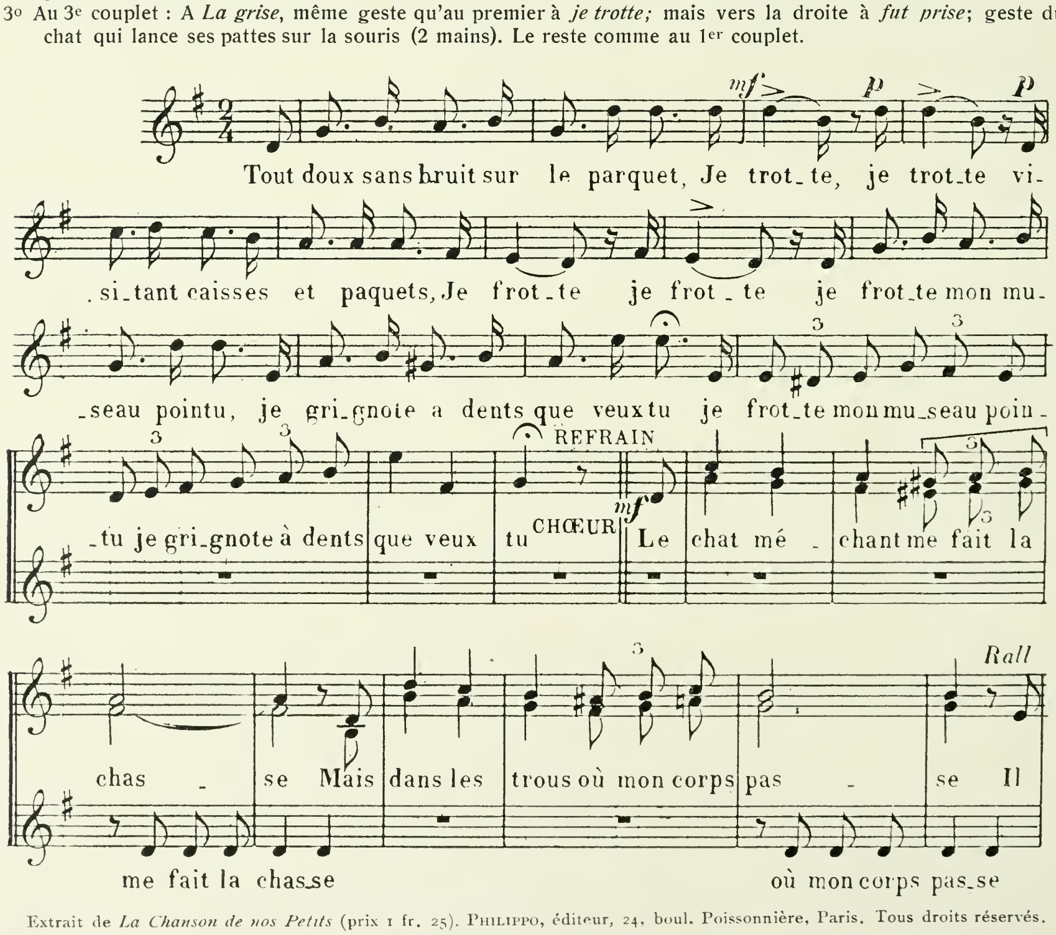
1° Au premier couplet (en mesure, et en suivant le rythme) les enfants du groupe indiquent de l'index de la main droite la souris qui trotte sur le parquet. Ce geste s'exécute à *je trotte, je trotte.* A *je frotte,* ils font le geste de frotter, de droite à gauche.
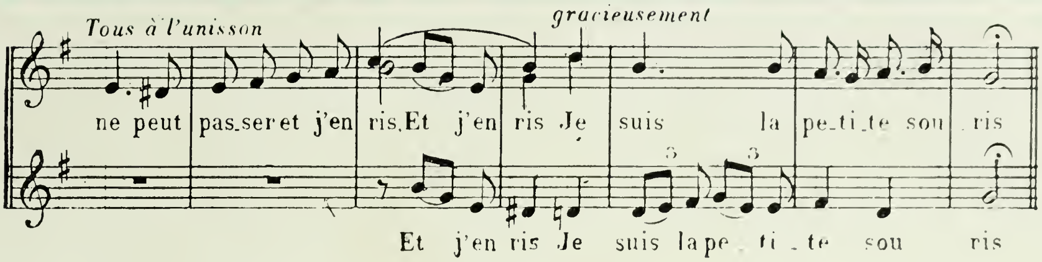
A *je grignote,* ils font tourner leurs mains ouvertes aux deux côtés de la bouche (mouvement circulaire d'arrière en avant, un tour par temps).

Au Refrain, tous reprennent en chœur suivant le texte.

2° Au 2e couplet : *Tout sombre.* Geste : pencher la tête à gauche en portant les mains ouvertes, les pouces sur les lobes des oreilles, les doigts arrondis sur les cheveux, regarder en l'air, geste gracieux. A *Dans l'ombre,* porter l'avant-bras droit devant les yeux, la main tombante. Le reste comme au 1er couplet.

3° Au 3e couplet : A *La grise,* même geste qu'au premier à *je trotte;* mais vers la droite à *fut prise*; geste du chat qui lance ses pattes sur la souris (2 mains). Le reste comme au 1er couplet.





II

Mon domaine c'est le grenier
Tout sombre. (bis)
Je m'en vais de sac en panier
Dans l'ombre. (bis)
Je suis souris, trotte menu,
Je grignote à dents que veux-tu. } bis

REFRAIN

Le chat méchant me fait la chasse,
Mais dans les trous où mon corps passe
Il ne peut passer et j'en ris !
Je suis la petite souris.

III

Mais l'autre jour, ma jeune sœur,
La grise, (bis)
Par le chat noir à l'œil trompeur
Fut prise. (bis)
Cachons notre museau pointu,
Grignotons à dents que veux-tu. } bis

REFRAIN

Le chat méchant me fait la chasse;
Le voilà, vite je m'efface ;
J'en tremble d'abord, puis j'en ris !
Je suis la petite souris.

A. Ziwès, instituteur. est un jeune compositeur qui fait cependant depuis longtemps les délices de nos Petits. Tout son talent est né de son amour pour l'enfance. Parmi ses œuvres, nous signalons : *La Chanson de nos Petits* si remarquée au dernier salon des Chansonniers, et honorée d'une souscription du Conseil général de la Seine ; *La Terrible Histoire*, que tous les bambins connaissent ; *Les Chants ouvriers*, etc. Ces œuvres sont très appréciées dans le monde de l'Enseignement.

NOËL DES ENFANTS

Tout le paradis vient ce soir
Autour de la crèche pour voir,
Sous l'étoile d'or et de feu,
Naître un petit enfant de Dieu.
Enfants, chantons avec le ciel :
« Gloire à Lui !
Gloire à Lui qui meurt pour le monde!
Gloire à Lui! »
Enfants, chantons avec le ciel
Notre prière de Noël !

Les bergers vont dans leurs sabots
Et dans leurs habits les plus beaux
Voir le petit Dieu nouveau-né,
Dans une étable abandonné.
Et, pleurant, les bergers chantaient :
« Gloire à Vous!
Gloire à Vous, pauvre Roi du monde!
Gloire à Vous! »
Et, pleurant, les bergers chantaient
A Jésus qui les écoutait.

Les Rois sont entrés en priant
Avec l'Etoile d'Orient.
Ils étaient riches tous les trois,
Ils étaient beaux comme des rois.
Et, pleurant, les beaux Rois chantaient :
« Gloire à Toi!
Gloire à Toi, doux Berger du monde !
Gloire à Toi! »
Et, pleurant, les beaux Rois chantaient
A Jésus qui les écoutait.

Puis, montés sur leurs éléphants,
Ils sont retournés, mes enfants,
Et c'est aujourd'hui notre tour
De chanter le Noël d'amour...
Mais tous les enfants écoutaient :
« Gloire à vous!
Gloire à vous, doux enfants du monde!
Gloire à vous! »
Mais tous les enfants écoutaient,
Et c'était Jésus qui chantait.

LOUIS MOREAU.

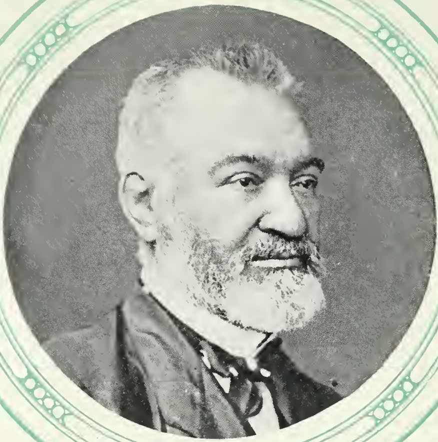


Photo Nadar.

Le Centenaire de LOUIS VEUILLOT

Le 25 novembre, on a commémoré solennellement à la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre le centenaire de la naissance de Louis Veuillot. Quelques semaines plus tôt une cérémonie intime réunissait ses amis à la Croix-de-Boynes, en Gâtinais. Il y a cent ans que le fameux polémiste naquit dans cette ville riante et paisible, située à quelques kilomètres de Pithiviers.

Il méritait bien d'être fêté près de la maison rustique où il a vu le jour et qui est pieusement conservée, avec sa parure de chèvrefeuille, dans le joli site champêtre où le bruit des batailles d'autrefois s'est tu et où rayonne seule sa gloire d'apôtre...

J'AI CRU : JE VOIS!

Placez à mon côté ma plume;
Sur mon cœur, le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse, plantez la croix;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : « J'ai cru, je vois.

Dites entre vous : « Il sommeille,
Son dur labeur est achevé. »
Ou plutôt, dites : Il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé. »

Ceux qui font de viles morsures
A mon nom sont-ils attachés ?
Laissez-les faire : ces blessures
Peut-être couvrent mes péchés.

Je fus pécheur et, sur ma route,
Hélas! j'ai chancelé souvent;
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du Doute,
Je suis mort ferme et pénitent.

J'espère en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

LOUIS VEUILLOT.

J'AI LU : JE CROIS!

Souriant à l'appel du Maître
Dont tu reconnaissais la Voix
— Déjà désincarné peut-être —
Tu t'écrias : « J'ai cru : je vois!

« J'ai cru, lorsque la nuit du Doute
« Angoissait la terre et les cieux,
« J'ai cru qu'au détour de la route
« L'aurore éblouirait mes yeux;

« De notre Science fragile
« Ayant fait — très vite — le tour,
« J'ai rouvert mon humble Evangile
« Et j'ai cru dans sa Loi d'Amour;

« Et maintenant que glisse et tombe
« Ma plume probe de mes doigts,
« Voici qu'au rebord de la tombe,
« Voici que d'avoir cru, je vois :

« Je vois ce que ne peut décrire
« Notre pauvre langage humain :
« Je vois la Vierge me sourire
« Et Jésus me tendre la main.

« Et par delà le sombre espace,
« Je vois les Anges du ciel bleu
« Me désigner, déjà, ma place :
« A la droite même de Dieu ! »

* * *

O Veuillot, rude et fier prophète,
Va, ton astre n'a point pâli!
Quand plus d'une gloire surfaite
Chaque jour descend dans l'oubli,

La tienne à toi monte, éclatante.
Vois, comme au nom de son enfant
La vieille Eglise militante
Relève un front plus triomphant!

Et ta moisson n'est pas finie :
Au champ de ton apostolat
Mûrit le blé de ton génie;
Engerbés, tes livres sont là...

Et, les inondant de ses larmes,
L'incrédule au pied de la croix,
Vaincu par eux, met bas les armes
En s'écriant : « J'ai lu : je crois! »

THÉODORE BOTREL.
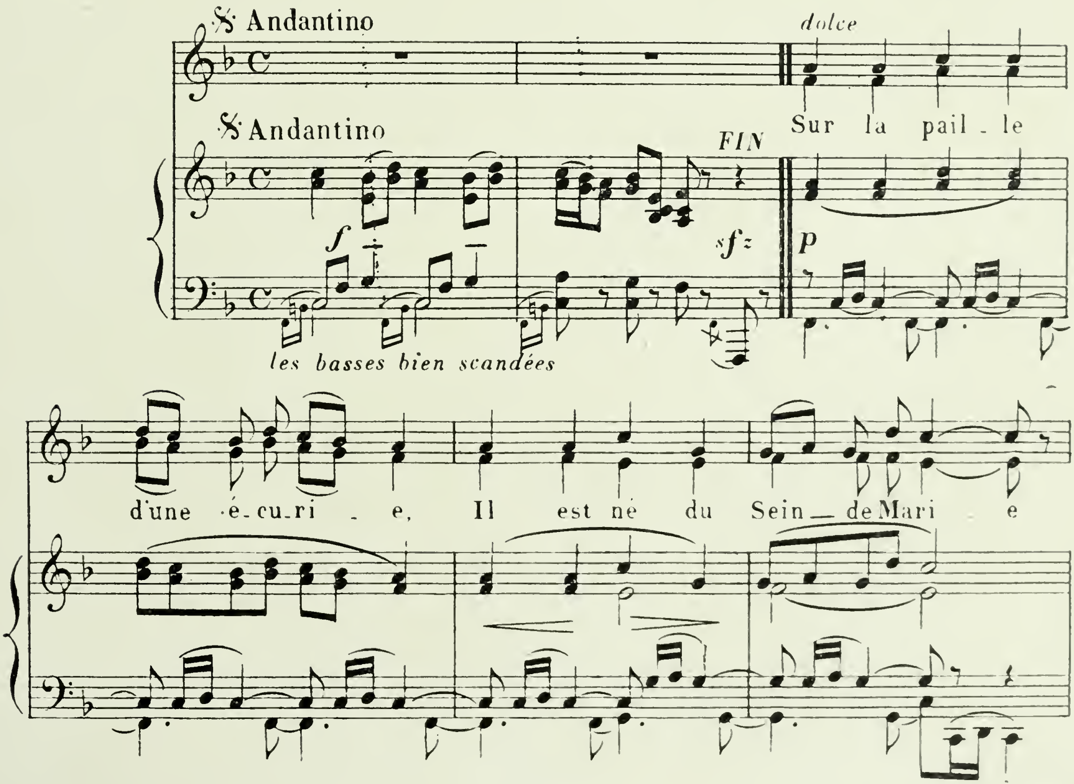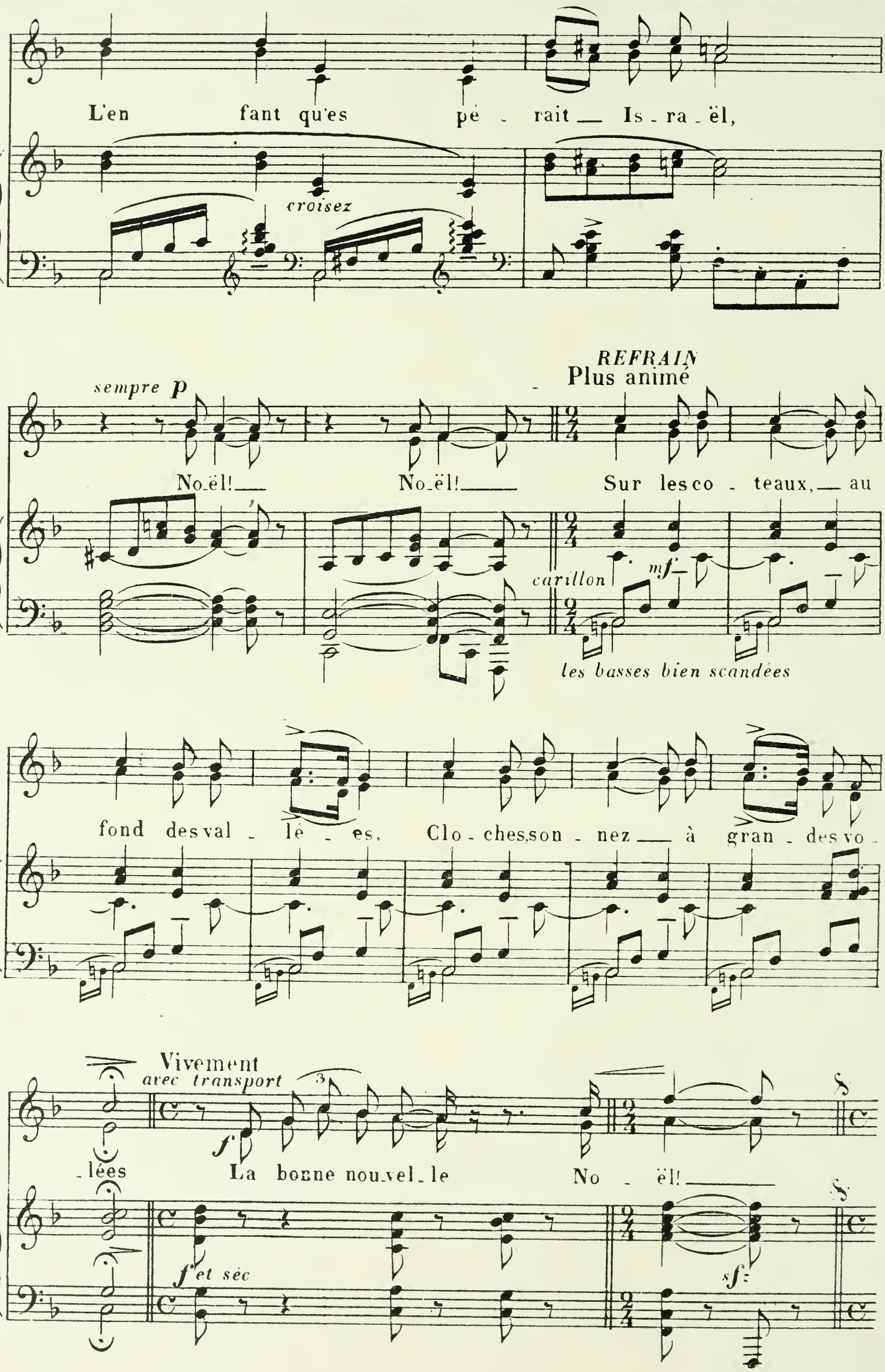


NOËL

Duo
dans le style ancien

Extrait de *Chez Nous*, ouvrage couronné par l'Académie française.

Poésie d'ACHILLE MILLIEN *Musique d'ALBERT ARNAUD*




L'en fant qu'es pé - rait Is - ra - ël,
croisez
sempre p
REFRAIN
Plus animé
No-ël! No-ël! Sur les co - teaux, au
carillon
mf
les basses bien scandées
fond des val - lé - es, Clo - ches, son - nez à gran - des vo -
Vivement
avec transport
- lées La bonne nou-vel-le No - ël!
f et sec
sf

I

Sur la paille d'une écurie,
Il est né du sein de Marie,
L'enfant qu'espérait Israël,
Noël!

II

Il naît entre le bœuf et l'âne,
Et c'est pour nous qu'il s'y condamne
Lui, le vrai fils de l'Eternel,
Noël!

III

Bergers que d'abord il convie,
Simples de cœur, humbles de vie,
Accourez tous à son appel!
Noël!

IV

Savants et Rois viendront ensuite,
Les bons Mages avec leur suite
Dans leur apparât solennel!
Noël!

V

De ses mains, dans la nuit profonde,
Jaillit une aube sur le monde
Pour le salut universel :
Noël!

VI

Et près de sa mère, en ses langes,
L'Enfant sourit au chœur des Anges :
Paix à la terre et gloire au ciel!
Noël!

REFRAIN

Sur les coteaux, au fond des vallées,
Cloches, sonnez, à grandes volées,
La bonne nouvelle! Noël!

LA CRÈCHE

Le soir, à Bethléem, Joseph avec Marie
S'arrêtèrent, très las, devant l'hôtellerie.
La Vierge chancelait sous le fardeau divin.
Cependant, au vantail saint Joseph frappe en vain :
Leur pauvre aspect rend sourd l'hôte peu charitable.
L'homme grommelle enfin : « Qu'on leur ouvre l'étable! »
Une étoile brillait ardemment dans la nuit;
Guidé par sa clarté, le voyageur conduit
Au fond du gîte abject la Vierge qui défaille;
Et là, dans l'abandon, sur un amas de paille,
Près d'un humble bétail, elle donne le jour
A Celui qui portait la parole d'amour!

Avec grand soin, Joseph étend dans une crèche
Pour l'enfant nouveau-né des touffes d'herbe fraîche;
Couché sur ce berceau, Jésus, frêle et charmant,
Fait entendre un premier et doux vagissement.
A ce cri, dans l'étable apparurent des flammes
Si belles qu'on sentait qu'elles étaient des âmes,
Et ces flammes parlaient et disaient :
« O Jésus!
Nous sommes affamés, misérables et nus;
Nous sommes les enfants dont les bouches amères
Ne savent pas sourire aux caresses des mères.
L'enfant du pauvre, hélas! est toujours orphelin!
Nos membres sont privés de la tiédeur du lin
Et n'ont pour les couvrir rien qu'une loque immonde.
O Jésus, roi Jésus, qui sauveras le monde,
Protège les petits, les faibles comme nous!
Quand ils prononceront ton saint nom à genoux,
Au lieu d'avoir pour lit la terre dure et sèche,
Qu'ils trouvent comme toi pour dormir une crèche! »

Les flammes entouraient le front pur de l'enfant.
Il les enveloppa d'un regard triomphant,
Et la main qui plus tard chassera la souffrance
Fit en les éloignant un geste d'espérance.

Or, depuis cette nuit, déjà sept ou huit ans
Sont tombés jour à jour dans le gouffre du temps.
Jésus près de Joseph, Jésus près de Marie
Grandit à Nazareth, leur obscure patrie;
Et le bon saint Joseph, habile charpentier,
Apprend avec orgueil à l'enfant son métier.
Oh! voyez-le, vêtu de sa tunique blanche,
Courbé sur l'établi, l'œil fixé sur la planche,
Manier la varlope en un vol de copeaux!
Le vaillant apprenti ne prenait nul repos
Avant d'avoir fini son dressoir ou sa table.

Mais le soir, sur sa couche, il songeait à l'étable;
Il songeait à la crèche, à cet humble berceau
Qui le reçut plaintif et nu comme un oiseau.
Et ce qu'il revoyait, ce n'étaient ni les mages
Ni les bergers venus lui rendre leurs hommages;
Non, c'étaient les clartés qui, dès son premier cri,
Lui portèrent les vœux des enfants sans abri.
Un immense désir d'exaucer les prières
Qui jaillirent alors de ces pures lumières
Ecartait le sommeil flottant à son chevet;
Et le petit Jésus doucement se levait.

Tamisant de la main la lueur de la lampe,
Sans faire plus de bruit qu'un liseron qui rampe
Pour ne réveiller point la Vierge et saint Joseph,
Il gagnait l'atelier d'un pas furtif et bref.
Là, travaillant l'érable ou le chêne revêche,
Il rabote, il ajuste, il achève une crèche,
Une autre, puis une autre; ainsi, jusqu'au matin
Sans relâche il poursuit l'ouvrage clandestin!
Les crèches vont grand train. Une autre, une autre encore!
Mais la fenêtre rit aux pourpres de l'aurore,
Et l'enfant s'aperçoit que son flambeau pâlit.
Tremblant comme un coupable, il bondit vers son lit,
Ferme un moment les yeux, et se relève vite,
Car il entend la voix de Joseph qui l'invite
A reprendre au plus tôt le labeur familier.

Jésus avec Joseph retourne à l'atelier.
Il regarde et sourit. Nulle trace ne reste
Des crèches qu'il clouait d'une façon si preste.
Or, je vous confierai que l'ange Gabriel
Etait déjà venu pour les porter au ciel.
Ainsi, chaque matin, l'ange enlevait l'ouvrage
Où chaque nuit Jésus mettait tout son courage.
Mais, qu'en pouvait-on faire au divin paradis?
On n'y voit ni moutons, ni chèvres, ni brebis.
Humble et riche dépôt gardé dans le mystère,
Ces crèches attendaient leur emploi sur la terre.
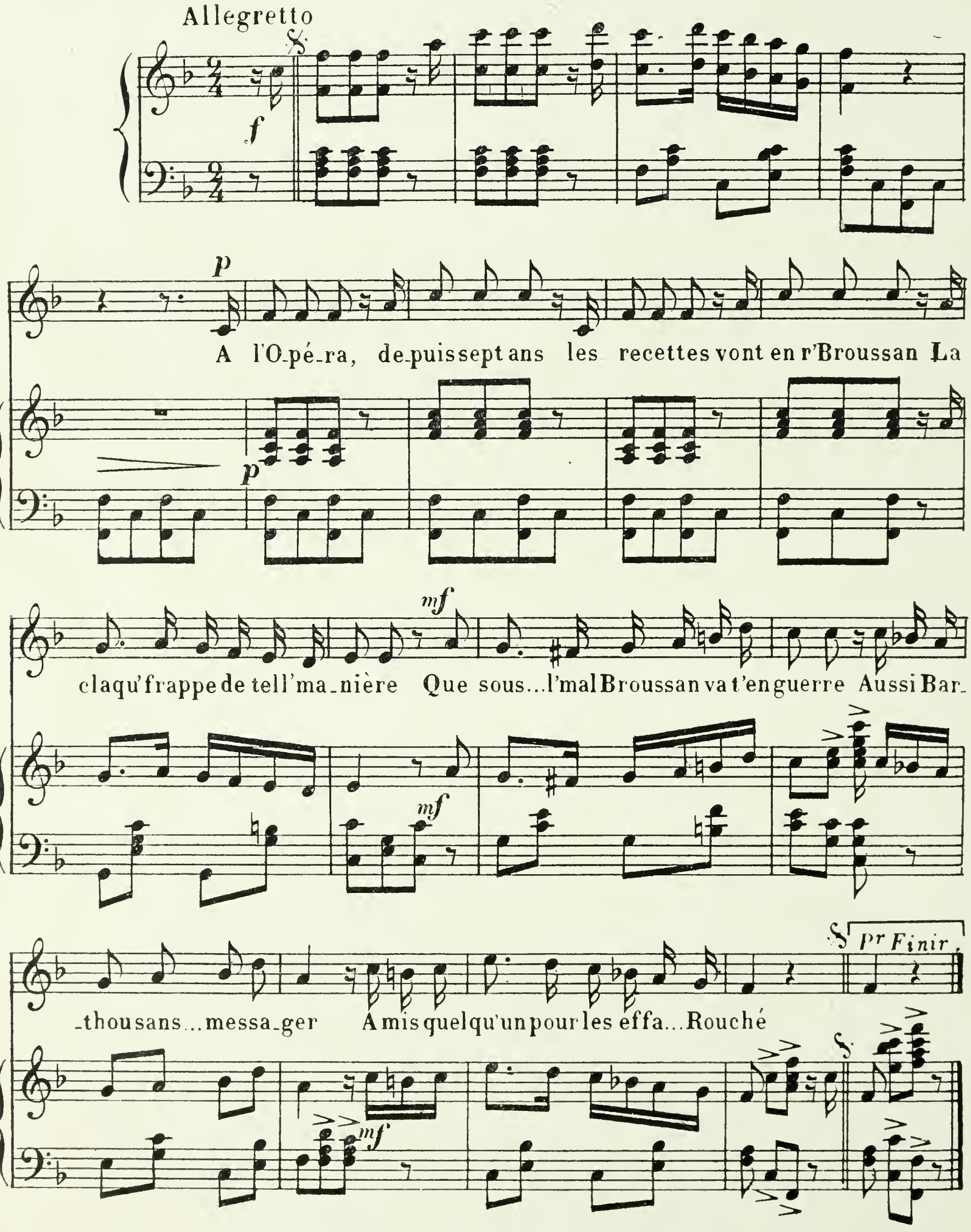
Cet emploi, vous l'avez, sans doute, deviné.
Désormais l'orphelin, l'enfant abandonné
Auront toujours des lits ornés de feuilles fraîches,
Puisque Jésus pour eux a fabriqué des crèches.

MAURICE OLIVAINT.

Couplets du Mois drôle

Fantaisie inédite en 8 couplets

Paroles d'EDOUARD BIGOT *Musique de GASTON BARRIA*



I

A l'Opéra, depuis sept ans,
Les recettes vont en... r'Broussan,
La claqu' frappe de tell' manière
Que sous... l'mal Broussan va-t'en guerre;
Aussi Barthou, sans... messager,
A mis quelqu'un pour les .. effa... Rouché.

II

On se d'mand' sans y parvenir
D'où le Tango peut provenir.
Est-il natif de l'Argentine,
De Pontoise ou d'la Cochinchine?
J'ai beau chercher, je ne trouv' pas,
Et j'vais bientôt donner ma... « Tang au » *chat.*

III

Les futurist's ont invente
Un orchestre fort apprécié :
Un « tonneur » imite l'orage,
« L'fracasseur », les scèn's de ménage.
On y voit même un « radoteur »
Pour mieux r'produir' la voix des sénateurs.

IV

Les crustacés sont en honneur,
Dans le langage ils font fureur.
Ainsi, dînant chez le ministre,
Cet homm' me dit d'un ton sinistre
« Allons, sucez cette patte... oust' !... »
J'lui répondis : « Merci pour la langoust' ».

V

Au Vaudeville, en ce moment,
On joue un drame si navrant,
Que la salle, excusez si j'raille,
Est morn' « comme un champ de... Bataille ».
L'auteur lui-même a tant de peine,
Qu'il ne sait plus comment reprendre « l'Haleine ».

VI

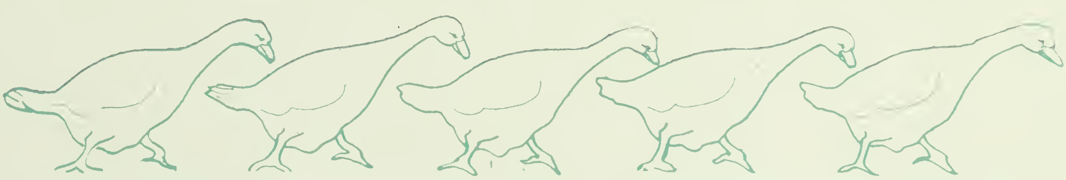
Nos bons jurés, très indulgents,
Sav'nt acquitter si gentiment,
Qu'un criminel, la s'main' dernière,
Rendu à ses petit's affaires,
Leur dit : « J'm'en vais vous envoyer
Tout's mes factur's, à vous d'les acquitter.

VII

Chez moi, voulant épousseter,
J'cherchais l'plumeau de tous côtés,
« Le voici... » dit ma ménagère
En désignant sa tête chère.
Elle avait mis sur son chapeau,
Pour suivr' la mod', la moitié du plumeau.

VIII

Nos aviateurs les plus divers
S'ballad'nt tous la tête à l'envers.
Pour commettre tant d'imprudences,
Faut qu'ils aient... l'Pégoud *d'l'existence.*
Tout à la boucl' ! c'est l'attraction,
Et c'est pourquoi je boucle ma chanson.



FIN D'ANNÉE

Dans la Ville où l'on rêve ainsi qu'au fond des bois,
Il est de tristes soirs d'hiver où mes pensées
Retrouvent, à l'aspect des choses d'autrefois,
Le souvenir confus des ivresses passées.

Voici comme à douze ans les étoiles du ciel,
Les marchands de marrons dans la neige des rues,
Cadeaux du jour de l'an et joujoux de Noël :
Je sens revivre en moi les choses disparues.

Les carreaux des marchands pleins de rouge et de bleu
Ramènent mon esprit, lorsque la nuit est sombre,
A ces livres dorés où j'ai lu près du feu
Des contes oubliés pleins de rêves sans nombre;

Et l'Océan énorme et noir, où se répand
En un long sillon d'or la clarté de la lune,
Ravive dans mon cœur qui songe et se repent
L'éclair mystérieux d'une immense infortune.

JULES TELLIER.

Le Singe, le Canard et le Cochon.

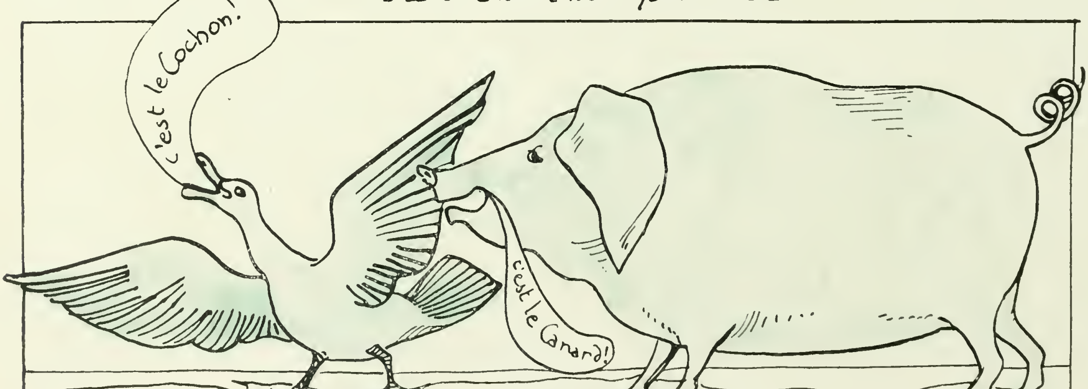


Un Singe, (cette espèce aime à nous imiter),
Un Singe donc, s'était fait fabuliste,
Et de tous les défauts établissant la liste
Il les avait dépeints en vers de moraliste
Qu'il se plaisait à débiter.

Tous les animaux dans ces contes
Pouvaient, certes, trouver leur compte
Mais, hélas! ils s'en gardaient bien..
C'est ainsi que la fable opère:
Le chien riait du chat, le chat riait du chien



Chacun reconnaissait le portrait d'un compère
Mais aucun ne voyait le sien



Ainsi le Singe, avec une verve un peu dure,
Raillait "un animal qui se plaît dans l'ordure,"
"C'est le Cochon!" dit le Canard, "c'est le Canard!"
Dit le Cochon. Le Singe en fut pour tout son art.
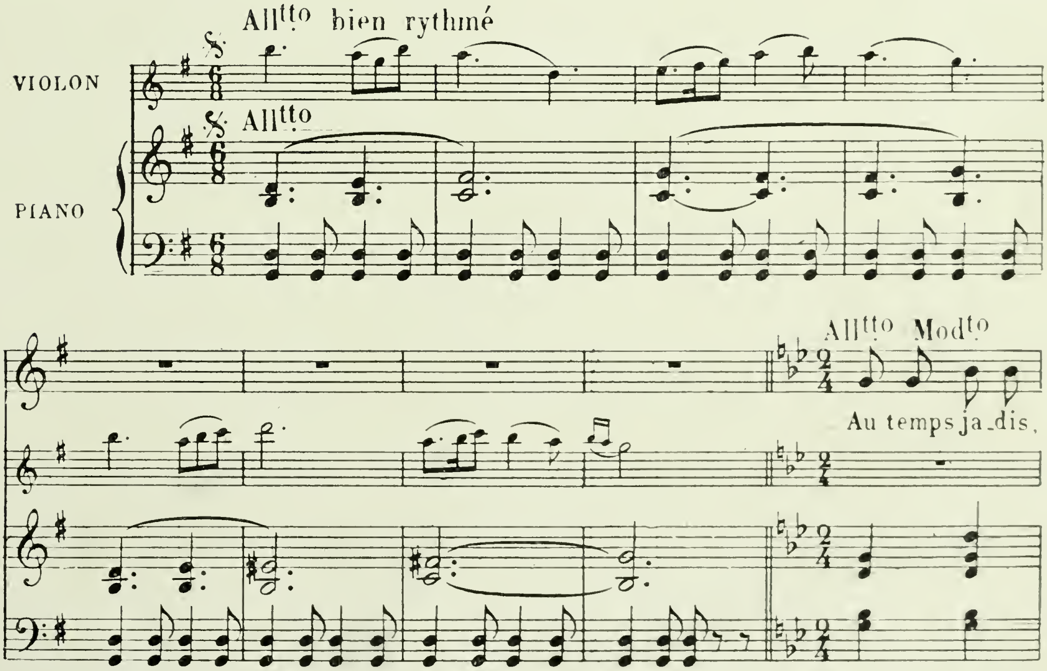
Nous raillons les défauts des autres
Mais nous ne voyons pas les nôtres.
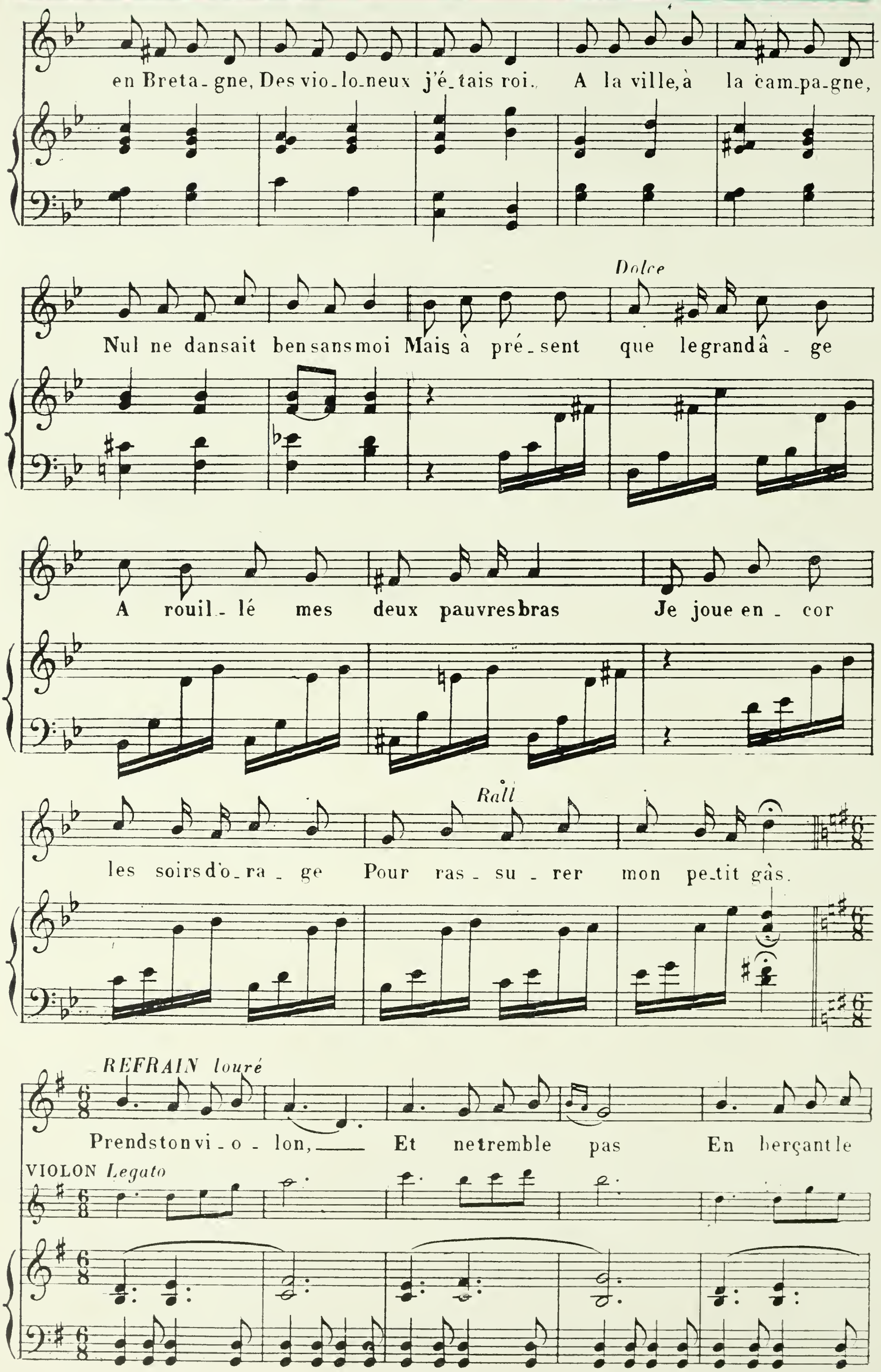


Photo Hamonic.
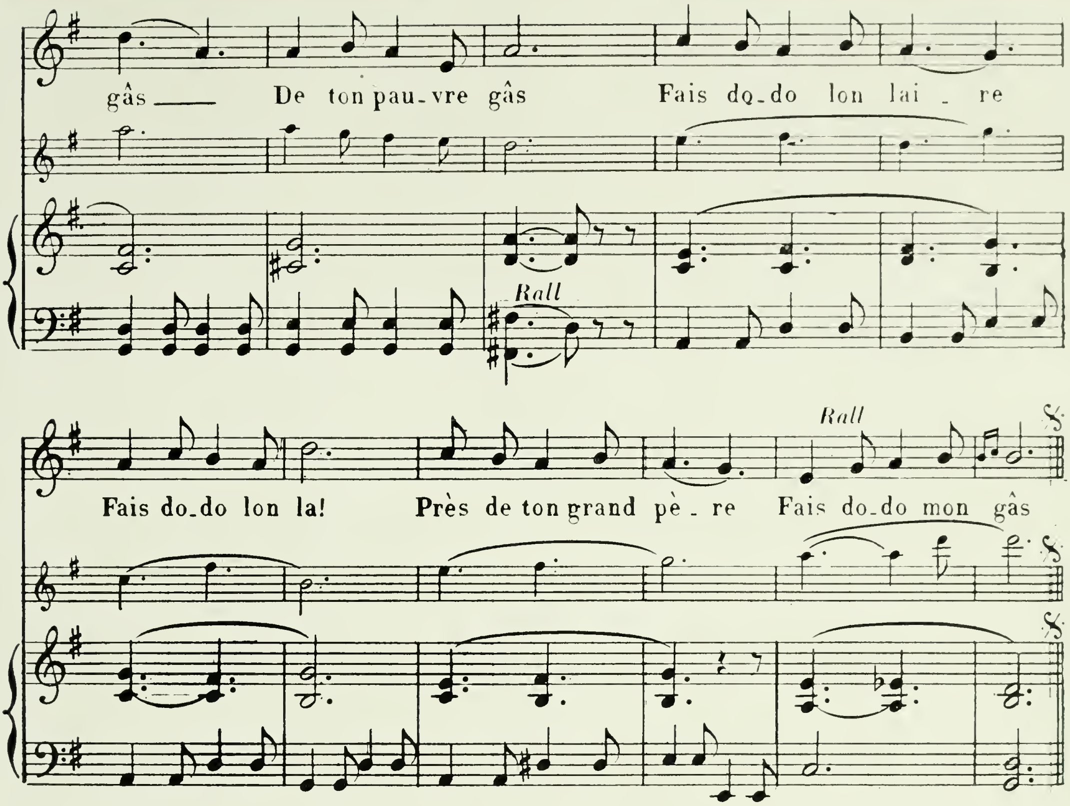
La Berceuse du Violoneux

Paroles de Théodore BOTREL — *Musique de Gaston PERDUCET*



G. Ondet, éditeur, 83, faub. St-Denis


en Breta_gne, Des vio_lo_neux j'é_tais roi. A la ville, à la cam_pa_gne,
Dolce
Nul ne dansait ben sans moi Mais à pré_sent que le grand â - ge
A rouil_lé mes deux pauvres bras Je joue en - cor
Rall
les soirs d'o_ra - ge Pour ras - su - rer mon pe_tit gâs.
REFRAIN louré
Prends ton vi - o - lon, Et ne tremble pas En berçant le
VIOLON Legato



I

Au temps jadis, en Bretagne,
Des violoneux j'étais roi.
A la ville, à la campagne,
Nul ne dansait ben sans moi ;
Mais, à présent que le grand âge
A rouillé mes deux pauvres bras,
Je joue encor les soirs d'orage
Pour rassurer mon petit gâs :

REFRAIN

Prends ton violon
Et ne tremble pas
En berçant le gâs.
De ton pauvre gâs...
Fais dodo, lon laire,
Fais dodo, lon la!
Près de ton grand-père,
Fais dodo, mon gâs!

II

Tristes métiers que les nôtres,
Pauvres joueurs de crincrin :
Il faut amuser les autres
Quand on a le cœur chagrin.
Mon gâs, veuvier de la semaine,
Joue aux Pardons ses airs joyeux :
Il lui faut ravaler sa peine
Pour nourrir son fils et son vieux.
(Refrain)

III

O mon doux mignon que j'aime,
Petit homme aux blonds cheveux!
Un jour, tu seras, toi-même,
Comme nous, un violoneux.
Ne tremble donc plus d'épouvante ;
Souris et dors, mon petit-fieu :
Il faut aimer le vent qui vente,
Car c'est la musique au bon Dieu!
(Refrain)

Noël de Vagabond

Poésie d'ANDRÉ LAMANDÉ



Il est minuit. Au loin, les vitraux de l'église
Flambent comme la nue au lever du soleil;
Le ciel est bleu, la terre est de neige, et la bise
Emporte les chansons des chrétiens en éveil.

Et de l'humble clocher, les cloches, toutes folles,
Prisonnières d'airain au rêve triomphant,
Lancent leurs carillons qui vont, en farandoles,
Exalter la douceur de l'Eternel Enfant...

O vagabond, mon frère, en marche sur la route,
Pieds nus, le ventre creux, la nuit comme le jour,
Sans famille, sans toit, comme une bête, écoute :
Le monde recueilli ne parle que d'Amour.

Tu vas, sombre, muet : la misère t'entraîne;
Et quand le riche heureux en souriant s'endort,
Tu vas toujours, levant tes yeux fauves de haine
Vers l'immensité bleue où brillent des points d'or.

Pauvre inconnu, maudit, sans paix, sans espérance,
Ecoute : l'Univers entier chante Noël,
Et, pour donner aux gueux le prix de leur souffrance,
Sur la terre, à cette heure, est descendu le ciel.

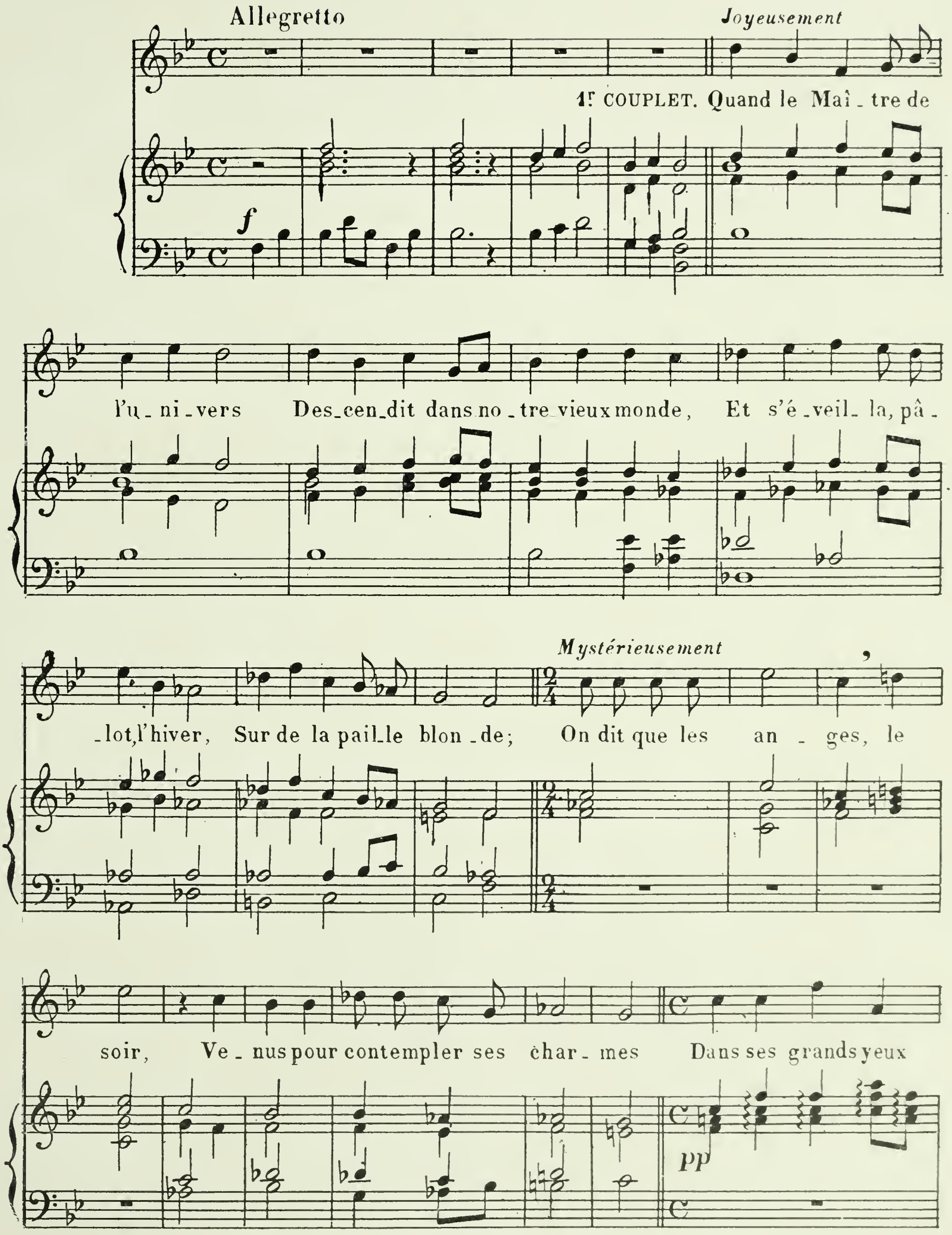
Le Seigneur est venu broyer le mal infâme,
Son beau corps pantelant est mort sur une croix,
Mais son sang racheta la laideur de ton âme
Qui valut, dès ce jour, celle des meilleurs rois.
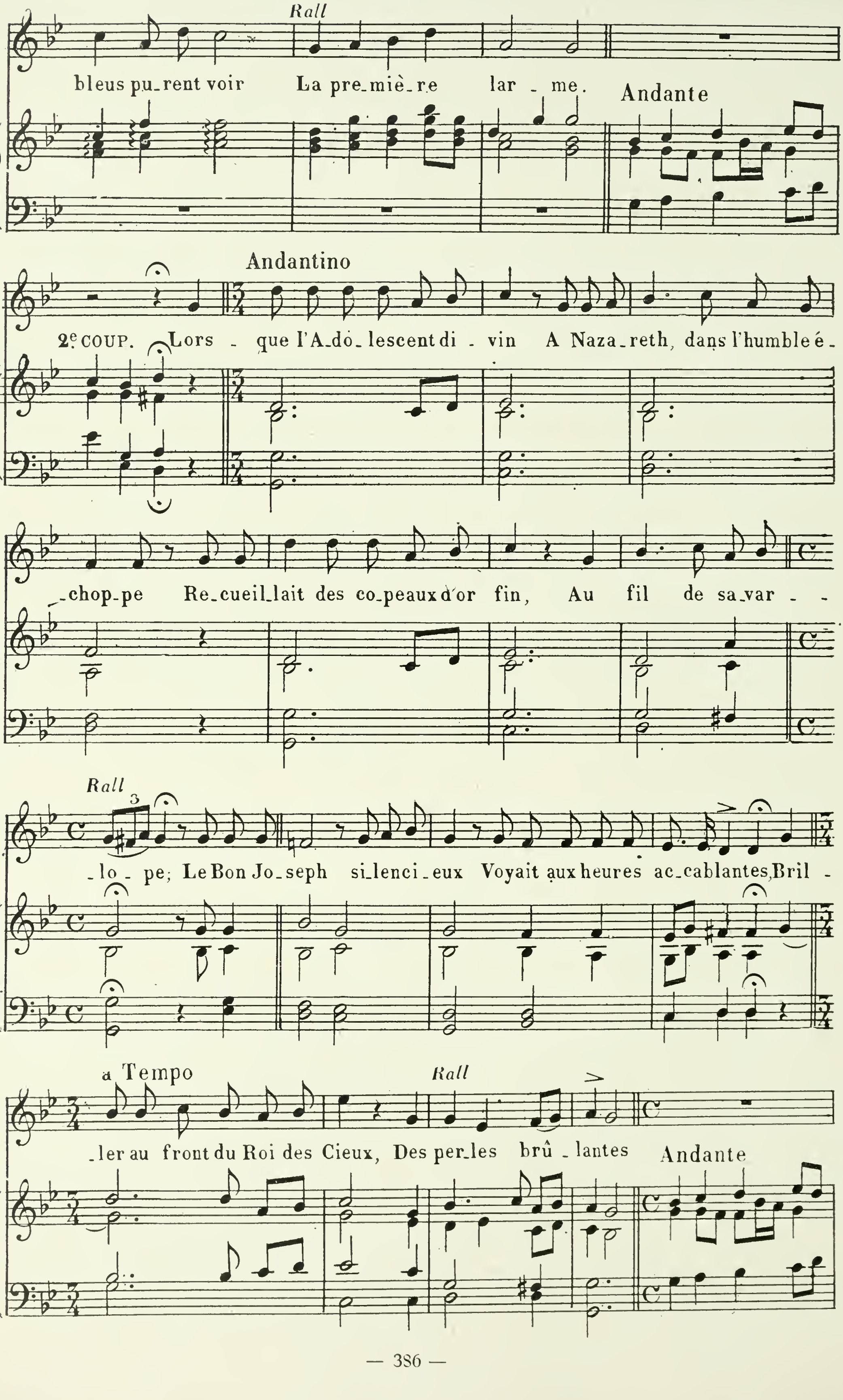
Va donc, plaignant les fous qui te jettent la pierre;
Accepte l'oreiller où Jacob a dormi;
Sois honnête, sois doux, et que, dans la misère,
Ton front rayonne, ô gueux : Jésus est ton ami!
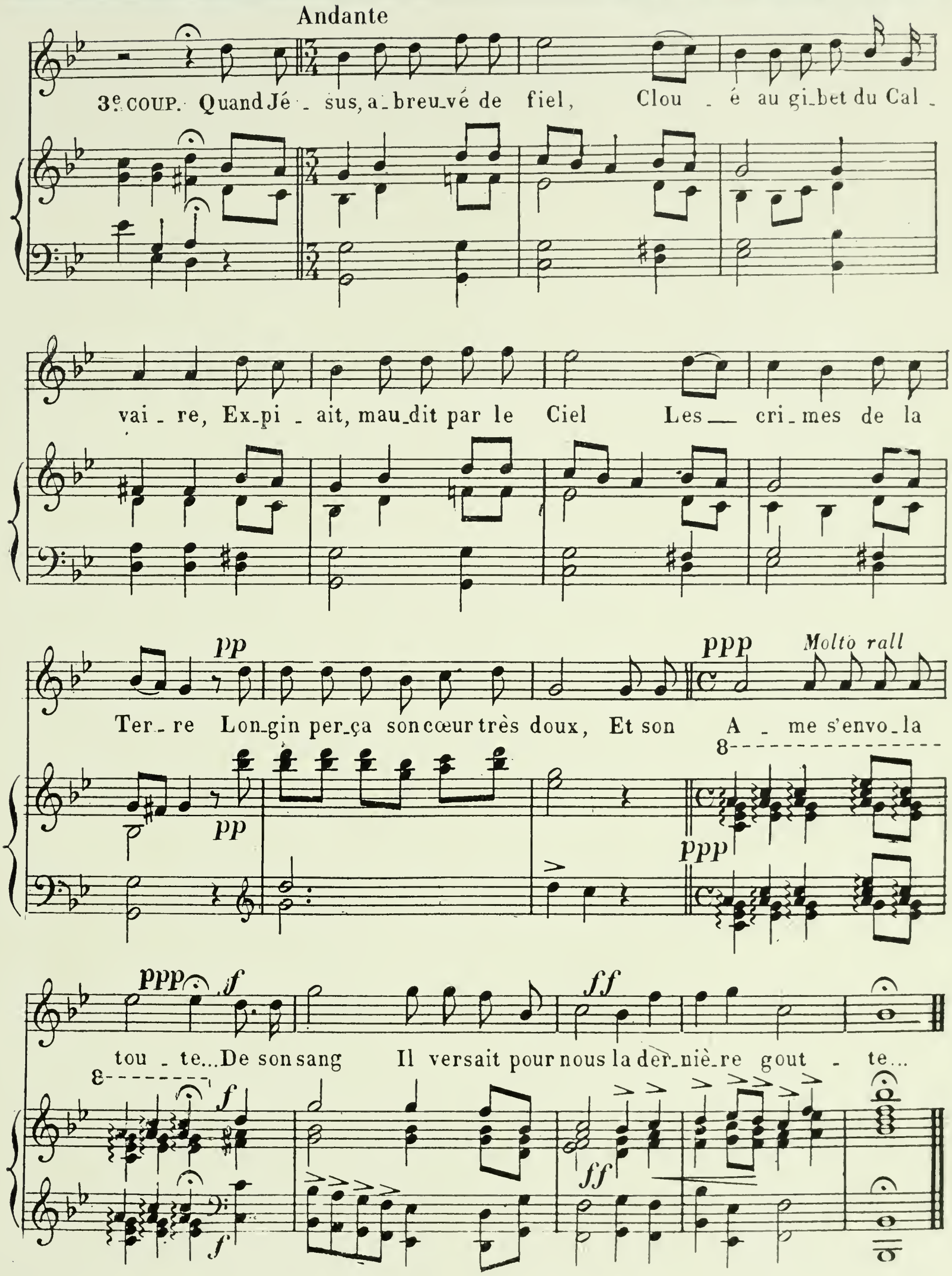
ANDRÉ LAMANDÉ.

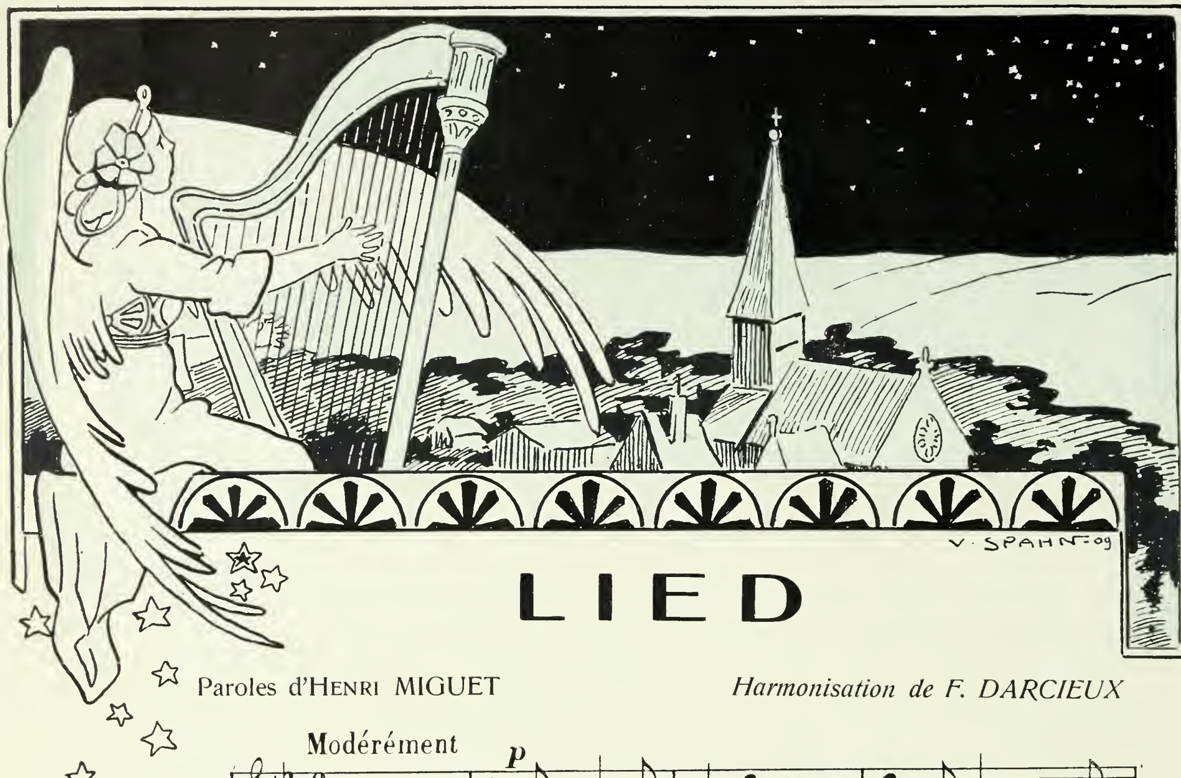
TRIPTYQUE

Paroles de P. L. M. *Musique de* JEAN LAMY




Rall
bleus pu_rent voir La pre_miè_re lar - me.
Andante
Andantino
2e COUP. Lors - que l'A_do_ lescent di - vin A Naza_reth, dans l'humble é-
-chop_pe Re_cueil_lait des co_peaux d'or fin, Au fil de sa_var - -
Rall
-lo - pe; Le Bon Jo_seph si_lenci_eux Voyait aux heures ac_cablantes, Bril -
a Tempo
Rall
-ler au front du Roi des Cieux, Des per_les brû - lantes
Andante
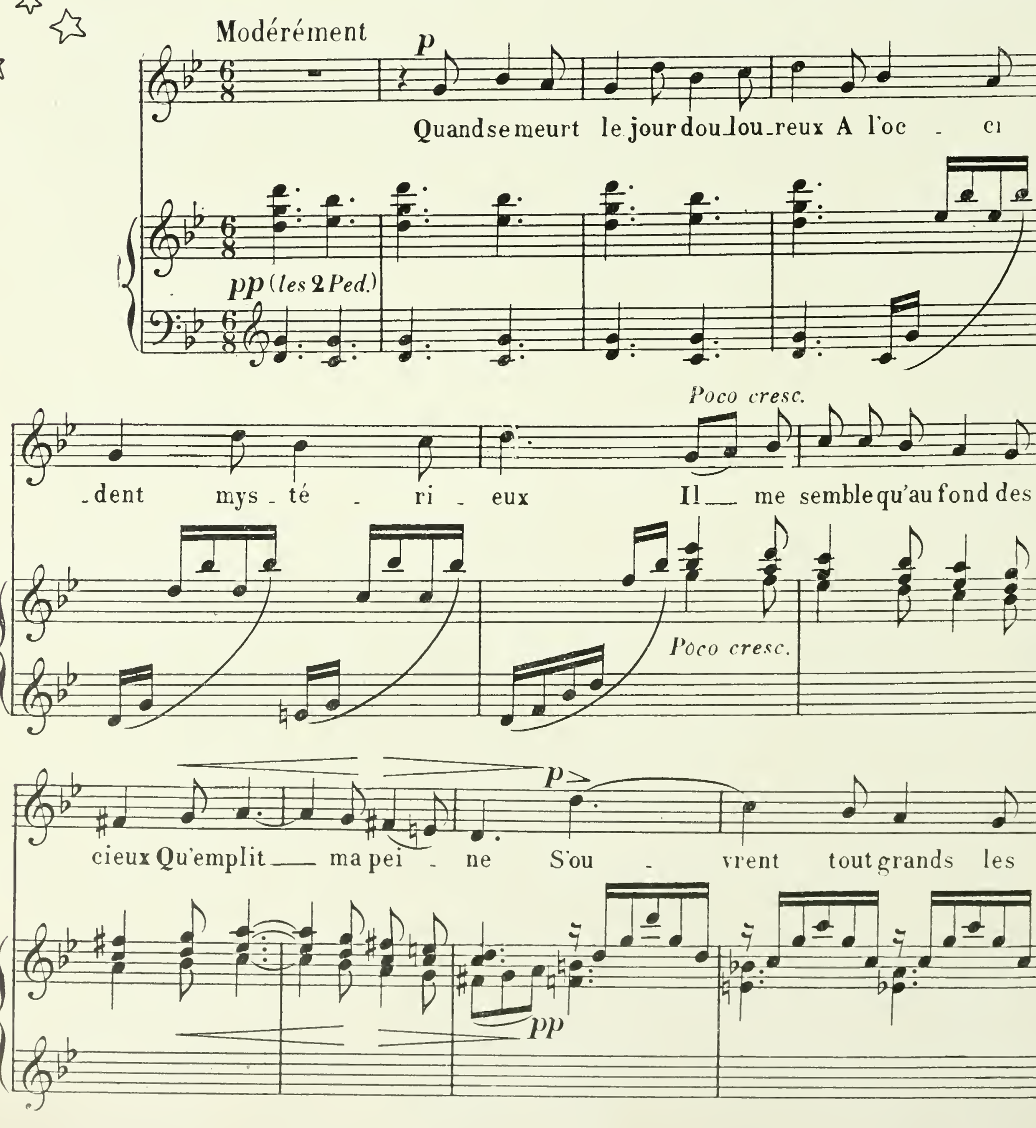

Andante
3e COUP. Quand Jé - sus, a - breu - vé de fiel, Clou - é au gi - bet du Cal -
vai - re, Ex - pi - ait, mau - dit par le Ciel Les — cri - mes de la
pp
ppp
Molto rall
Ter - re Lon - gin per - ça son cœur très doux, Et son A - me s'envo - la
ppp
f
ff
tou - te... De son sang Il versait pour nous la der - niè - re gout - te...
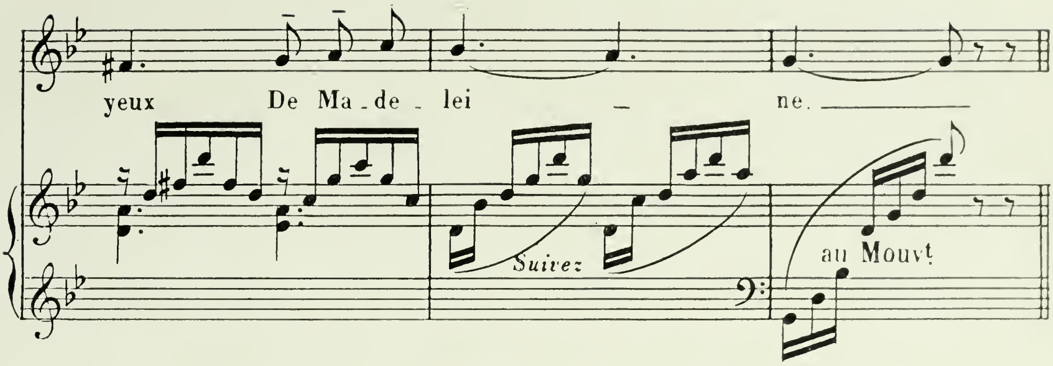


LIED

Paroles d'HENRI MIGUET

Harmonisation de F. DARCIEUX





I

Quand se meurt le jour douloureux
A l'occident mystérieux,
Il me semble qu'au fond des cieux
Qu'emplit ma peine
S'ouvrent, tout grands, les yeux
De Madeleine...

II

... Et je m'en allais par les champs,
A l'heure des soleils couchants,
Solitaire, triste, et rêvant
— Lonla, lonlaine —
Aux grands yeux caressants
De Madeleine...

III

Les ombres descendaient des monts
Sur les plaines que nous aimons,
Et les cloches des environs
— Digue don daine —
Semblaient chanter le nom
De Madeleine...

IV

La nuit tombait sur la forêt,
Mon cœur aussi s'enténébrait;
— La brise du soir, on dirait
Que c'est l'haleine
Ou le parfum discret
De Madeleine.

NOËL MODERNE

Malgré la bise et la neige,
Nous allons faire un cortège
En l'honneur du Roi du Ciel,
Car c'est aujourd'hui Noël.

Mais, hélas! que c'est dommage,
Il ne reste plus un mage!
Où sont-ils? — En attendant
Nous n'avons que Péladan.

Les bergers et les musettes!
Allons, traînards que vous êtes!
— Il n'y a plus de bergers :
L'usine les a mangés.

Mais alors! et mon Cortège?
Il fait magnifique, il neige,
Allons! mes enfants, debout!
Nous sortirons malgré tout!

Mes enfants, malgré la bise,
Allons tout seuls à l'église,
Et chantons-y : Hosannah:
Dieu, du moins, est toujours là!

Mais, quoi! mon regard se voile
Où donc est la vieille Etoile?...
— Il n'y en a plus, Messieurs:
Nous avons éteint les Cieux!

Plus de bergers! Plus de mages!
Où sont nos belles images?...
Plus même une Etoile d'or,
Le ciel est vide, et tout dort...

LOUIS MOREAU.

Propos sur la Boxe

L'invention de la boxe remonte au temps où Abel, traité par Caïn de mauvais berger — déjà ! — et s'étant rebiffé, s'attira le coup de poing dont il mourut.

Un poing est un casse-tête donné par la nature. C'est une arme qui a un tas de supériorités sur la canne et sur le revolver.

D'abord, on est sûr de ne jamais l'oublier dans le coin d'un café ou dans la poche d'un pardessus. Elle est indéfiniment à répétition, fait plus de besogne que de bruit et c'est vraiment un moyen de défense dont on peut dire que l'on l'a toujours sous la main...

Le poing, c'est l'arme des braves. Le bâton, c'est déjà un manque de confiance en soi-même. C'est une rallonge. C'est un trait de désunion mis entre deux gros mots.

L'épée, c'est le bâton perfectionné par la civilisation. Le bâton se contente de faire des noirs ; l'épée voit rouge. Le bâton rêve bosses ; l'épée rêve plaies.

Quant aux armes à feu, ce sont des moyens inventés par la faiblesse ou par la peur. Une balle, c'est un coup de poing prudemment envoyé par la poste. C'est une blessure qui va à domicile. C'est de la violence qui n'aime pas les responsabilités. C'est la télégraphie sans fil de la lâcheté ou de la colère.

Pourtant, qui sait si l'idée d'employer le bâton ou le revolver comme arme de défense ne vînt pas à un malheureux qui avait les bras plus courts qu'un autre ou à un infortuné qui n'en avait qu'un ?

Il semble en effet, au premier abord, que les chances ne sont égales dans une lutte à coups de poing que si les deux adversaires ont des bras de même longueur, avec, au bout, des poings de même calibre. Un homme ayant les bras très courts ou les poings très mignons doit être dans un état d'infériorité évident en face d'un homme à membres de chimpanzé ; et un manchot attaqué ne peut guère se servir de sa main unique que pour crier : « pouce ! » comme font les enfants qui ne veulent plus jouer.

***

Et voilà pourquoi j'ai toujours été surpris de ne pas voir, avant les assauts de boxe, mesurer les bras des combattants comme cela se fait pour les épées.

Ce serait cependant justice, car l'on ne verrait pas une fois de plus dans notre pauvre société, la victoire demeurer à ceux qui ont le bras long.

L'avantage de la boxe, c'est qu'elle n'exige ni accessoires compliqués, ni costume spécial. On peut même dire que moins on a de costume pour la pratiquer et mieux cela vaut.

Pour boxer, il suffit d'être deux, d'avoir un poing pour donner, un torse et un nez pour recevoir. Et qui est-ce qui n'a pas toujours ça sur soi, je vous le demande !

Vous savez que la boxe n'est pas exclusivement un exercice brutal, mais aussi un art subtil, et que pour les initiés et les dilettantes du pugilat la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Il se pourrait que la faveur dont la boxe jouit chez nous depuis quelque temps fut due à la façon dont se terminent la plupart des duels. Depuis longtemps il est classique de joindre aux épées et aux pistolets un paquet de cure-dents pour le déjeuner qui doit suivre et de discuter presque le menu en même temps que le procès-verbal. Cela a beaucoup déconsidéré les combats singuliers devenus de singuliers combats. La boxe remplaçant pour les rencontres l'escrime ou le tir, rendrait un peu de prestige à une formalité si souvent ridicule.

***

Les duels à coups de poing auraient toutes sortes d'avantages. D'abord, il est très difficile d'échanger des coups de poing sans résultat. La piqûre que les médecins pressent pour en faire sortir une goutte de sang serait aussi supprimée. Quand on reçoit un coup de poing sur le nez, on saigne ou l'on ne saigne pas. Si c'est dans le creux de l'estomac, on a une syncope ou l'on reste debout. Ce sont là des résultats précis et nets qui ne prêtent pas à la chicane.

Autre avantage de la boxe. Il faut être vraiment bien maladroit pour tuer d'un coup de poing un témoin — comme cela se voit de temps en temps au pistolet.

Enfin la boxe aurait ceci d'admirablement commode qu'une rencontre pourrait être à volonté inoffensive entre adversaires qui ne se battraient que pour la galerie, ou féroce entre adversaires qui s'en voudraient réellement. C'est ce qui n'a pas lieu avec les armes ordinaires, car, quels que soient les sentiments qui animent les combattants, une lame c'est toujours quelque chose qui perce et une balle quelque chose qui pénètre... Un coup de poing sans rancune, au contraire, peut n'être qu'une taloche. Il faut que la haine le dirige pour qu'il devienne coup de massue !

Le poing est logiquement l'arme de la vengeance motivée. C'est la seule arme qui permette de la savourer vraiment, sa vengeance... Que dis-je ! de la toucher du doigt. Ce n'est pas, comme avec l'épée, la vengeance à un mètre, ni, comme avec le pistolet, la vengeance à vingt-cinq pas : c'est la vengeance palpable et tangible.

Et puis avec les duels à coups de poing, plus de complications ! Plus de qualité d'offensé à discuter, de choix des armes à débattre, de landaus à commander, de Grande-Jatte à gagner, de police à dépister... La première chambre venue, l'heure que l'on voudra, deux éponges mouillées, deux serviettes et un flacon d'arnica :

— Allez, messieurs !...

Et pan !... pan !... pan !... dans le nez !... V'lan ! dans l'œil !... On se croirait encore au collège. Enfin ! voilà quelque chose qui nous rajeunit !...

Lequel a tort, lequel a raison ?... On ne sait pas, mais sûrement la lumière est en marche, car l'un des deux adversaires voit tout à coup trente-six chandelles !... Bon ! l'autre laisse tomber une dent... C'est celle qu'il avait contre son adversaire et sa rancune a dû tomber en même temps. L'honneur est satisfait. Messieurs les témoins et messieurs les médecins règlent leurs paris.

Et quel progrès si, grâce à cette manière expéditive, les affaires d'honneur peuvent un jour se régler séance tenante, soit à la Chambre, soit au théâtre, dans les cafés, dans les cercles, dans les salons les plus élégants !

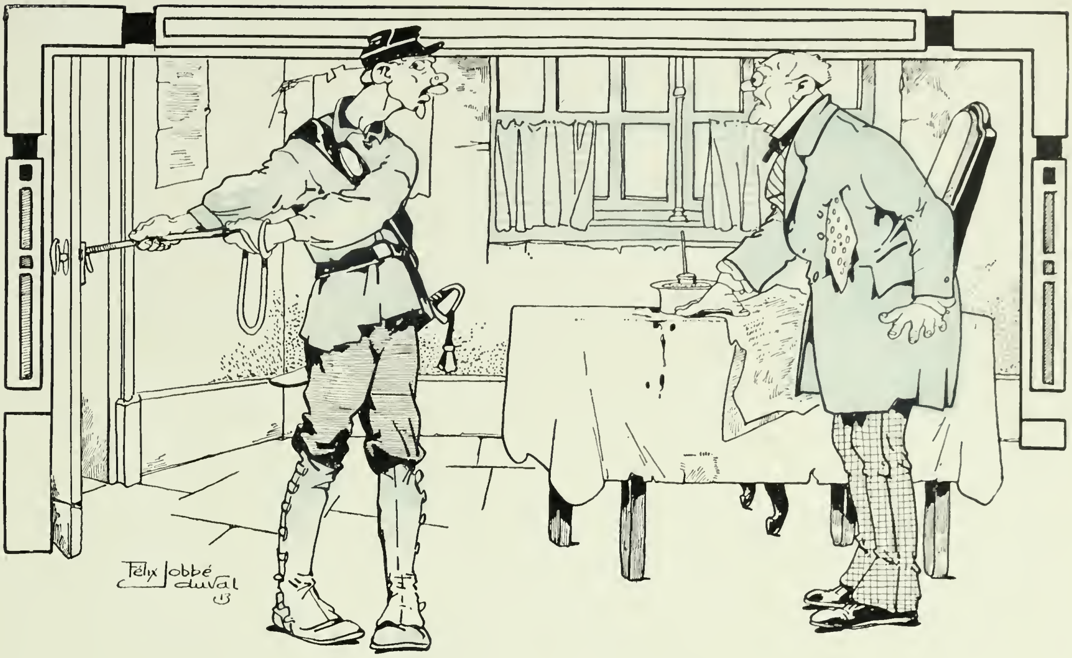
Vive donc la boxe ! dont je vous propose deux définitions laconiques au choix :

Deux faces... et une pile !

Ou bien :

Un poing, c'est tout !

Miguel Zamacoïs.



Bautruchet devient célèbre!

Pièce comique en un acte, par André MÉRANE

A mon ami Paul Grignon.

PERSONNAGES

BAUTRUCHET, maire de Grappigny-les-Etrillettes.
FAROUILLOU, garde-champêtre.
ALCIDE PRÉTATOUT, reporter.
DUCORBIN, aviateur.

(La scène se passe de nos jours à Grappigny-les-Etrillettes, minuscule localite du département de Loire-et-Seine.)

Au lever du rideau la scène représente une salle de la mairie attenant au cabinet du Maire.

Malgré la dénomination officielle, l'aspect est d'une simplicité toute rustique.

Au milieu, une grande table de bois sur laquelle se trouvent quelques journaux épars. Derrière est un vieux fauteuil. Contre le mur deux chaises de paille.

A un gros clou sont accrochés un képi, une canne à manche recourbé, et une plaque de métal suspendue par une ficelle.

Porte à gauche communiquant avec la rue. Porte à droite donnant sur le cabinet du Maire.

SCÈNE PREMIÈRE

BAUTRUCHET, FAROUILLOU

(Bautruchet, vêtu d'une vieille redingote, est assis dans le fauteuil et achève de faire sauter la bande d'un journal. Farouillou, costume de paysan, bonnet de coton sur la tête, se tient debout près de Bautruchet.)

FAROUILLOU. — Oui, M'sieu Bautruchet.

BAUTRUCHET. — Mais non, Farouillou. *(Il se lève et lui frappe sur l'épaule.)* Cent fois je te l'ai dit. Tu viens dans ma boutique acheter quelque chose : je suis M. Bautruchet. Mais dès que j'ai franchi le seuil de cette enceinte, je deviens magistrat civil et municipal, je suis : Monsieur le Maire!

FAROUILLOU. — Oui, M'sieu... le Maire.

BAUTRUCHET. — Toi surtout, le garde-champêtre, tu ne devrais jamais oublier que je représente Grappigny-les-Etrillettes, une commune comme il n'y en a pas deux en France, vu qu'elle est la plus petite, tu entends bien : la plus petite!

FAROUILLOU. — Oui, M'sieu Bau... M'sieu le Maire.

BAUTRUCHET. — Trente-cinq habitants... dans la semaine. Et trente-huit le dimanche, à cause des trois émigrants qui travaillent dans une commune voisine et ne reviennent que ce jour-là au pays. *(Se rasseyant.)* Eh bien! Farouillou, qu'y a-t il de neuf dans Grappigny?

FAROUILLOU. — A ce matin, y a la Mathurine qu'a entorsé son pied de veau.

BAUTRUCHET. — La Mathurine a mal au pied?

FAROUILLOU. — Non, c'est son veau!

BAUTRUCHET. — Explique-toi donc naturellement, et dis : le veau de la Mathurine s'est abîmé le pied.

FAROUILLOU. — Ah! dame, moi, M'sieu le Maire, pour le beau langage, j'sommes né natif du pays qui m'ont vu naître. Tandis que vous, M'sieu Bautruchet...

BAUTRUCHET. - Hein?

FAROUILLOU. — M'sieu le Maire, vous êtes un homme instructionné.

BAUTRUCHET, *se rengorgeant.* — J'crois bien. Non seulement je sais lire, mais encore je comprends ce que je lis.

FAROUILLOU. — Ici, qui donc qui pourrait fourrer son nez comme vous dans ce tas de paperasses! *(Il remue les journaux sur la table.)* Même qu'y en a une rudement ben, avec tout plein de figures! *(Il cherche sur la table.)*

BAUTRUCHET, *prenant un journal et le déployant.* — *Le Grand Quotidien illustré*... c'est mon journal favori. Quelle belle devise! *(Il lit :)* « Le texte explique l'Image, mais l'Image illustre le texte ».

FAROUILLOU, *regardant le journal que tient toujours Bautruchet.* — Ça se voit, ça, au moins, ça se comprend! Tandis que tout le gribouillis...

BAUTRUCHET, *se levant et brandissant la feuille.* — Ah! l'Image! Le voilà bien le prestige de l'Image sur les masses... Car, en ce moment, tu représentes les masses, Farouillou... Tu es naïf!...

FAROUILLOU. — Oui, M'sieu le Maire!...

BAUTRUCHET. — Inculte!...

FAROUILLOU. — Oui, M'sieu le Maire!

BAUTRUCHET. — Mais enthousiaste!

FAROUILLOU. — J'savions point c'que c'est que tout ça! Mais, pisque vous le dites, M'sieu le Maire, pour sûr que j'l'étions... et aut'chose itou, si ça vous fait plaisir.

BAUTRUCHET. — La veille vous n'étiez rien... puis crac! vous voilà dans le journal, comme ça... *(Il le montre.)* Et c'est fini, vous devenez célèbre!

FAROUILLOU, *tâchant de prendre un air fin.* — M'est avis, M'sieu le Maire, qu'un jour on pourrait ben vous y voir!

BAUTRUCHET, *affectant la surprise.* — Qui?... moi! *(A part.)* Ah! je ne pense qu'à ça!

FAROUILLOU. — Vous n'êtes pas le premier venu, quoi!

BAUTRUCHET. — C'est vrai! *(Se redressant.)* Notable commerçant de Grappigny! D'autant plus notable que je suis le seul! Je vends tout ici, depuis le saucisson à l'ail jusqu'aux chaussons de lisière.

FAROUILLOU. — Ah! quel beau jour pour la commune!

BAUTRUCHET. — Oui, Farouillou... tu as raison... ce n'est pas pour moi... car je suis modeste, désintéressé... C'est pour la commune! Tu as senti ça, mon brave Farouillou! Ah! tu as vraiment un cœur d'or!

FAROUILLOU, *se montant peu à peu.* — Pis vous comprenez... un maire... quand il est dans les journaux...

BAUTRUCHET. — Eh bien?

FAROUILLOU. — Son garde-champêtre... du coup, on peut plus lui refuser la médaille... c'te médaille que j'attendions depuis dix ans!

BAUTRUCHET, *d'un ton refroidi.* — Ah! bon!... *(A part.)* Je saisis...

FAROUILLOU, *se frappant sur la poitrine.* — J'étions pas qu'un pense-à-soi, vous et la commune, d'abord!

BAUTRUCHET. — D'abord, oui... et puis toi avant. *(Haussant les épaules.)* Mais, tout ça, c'est des songeries! Pourquoi veux-tu qu'on mette mon portrait dans les journaux! Il faudrait un motif, une occasion!

FAROUILLOU, *montrant le journal déployé que tient Bautruchet.* — Quoi qu'y-s-aviont-y fait tous?... Cti-là avec ses galons et son plumet.

BAUTRUCHET, *lisant.* — « Le brave commandant Durand vient d'être massacré dans une embuscade par les féroces Touaregs du désert. »

FAROUILLOU. — C'étiont un moyen, p't-être!

BAUTRUCHET. — Que je sois massacré par les Touaregs! Tu n'y penses pas! Que deviendrait Mme Bautruchet... et la commune?

FAROUILLOU, *regardant de nouveau sur le journal.* — Et cti-là! Il aviont un air gentil?

BAUTRUCHET, *lisant.* — « Notre jeune et déjà célèbre aviateur Ducorbin vient de faire un étrange pari avec lord Londonne, l'excentrique Anglais. Ducorbin abordera dans une localité choisie par lui et dont on ignore le nom. Lord Londonne devra le découvrir dans un laps de temps déterminé. L'enjeu est de cent mille francs. » *(Laissant tomber le journal et levant les bras au ciel.)* Cent mille francs pour jouer à cache-cache! A quelle époque vivons-nous!

FAROUILLOU. — Mais enfin, quoi qu'il étiont ce bec ed' Corbin!

BAUTRUCHET. — C'est un aviateur!... de ces gens qui s'en vont dans l'air avec des machines comme des cerfs-volants.

FAROUILLOU. — Eh! ben, M'sieu le Maire, la v'là la chose! Une supposition que vous montez tout en haut du clocher... avec un cerf-volant... Pis moi, Farouillou, et les gas du village, on tire tous su' la corde... vous partez dans l'air...

BAUTRUCHET. — Et je tombe par terre où je me casse la figure. Non, merci, c'est comme les Touaregs, j'aime mieux autre chose. *(Il ramasse le journal.)* Tiens, en voilà un, on dirait un déguisé de Mardi-Gras. *(Lisant :)* « Le voleur de la Banque des Pays-Réunis n'a pu encore être rejoint. Voici son signalement : grand cache-poussière d'automobiliste et lunettes énormes sous lesquelles il se dissimule. Mais il est reconnaissable à ses longues moustaches. Nous donnons son portrait... approximatif. »

FAROUILLOU, *regardant le portrait.* — Si c'étiont assez d'un déguisement comme ça... j'pourrions ben moi-même?

BAUTRUCHET. — Il faut aussi avoir dérobé la forte somme à la Banque des Pays-Réunis.

FAROUILLOU. — Ah! non, da! j'en voulions point. Et vous non pus, M'sieu le Maire. Parce que, foi de Farouillou, je vous arrêterions du coup!

BAUTRUCHET, *étonné.* — Tu m'arrêterais... moi, Bautruchet, ton maire, ton supérieur!

FAROUILLOU. — Quand vous n'auriez-t'y chipé qu'une pomme!

BAUTRUCHET. — Mais tu es un héros du devoir!

FAROUILLOU, *s'exaltant de plus en plus.* — Si je vous arrêterions, ah! bon sang! *(Il saisit Bautruchet au collet et le secoue.)* Allons! pus vite que ça... en prison! Un voleu!... sûr que j'allions avoir ma médaille.

BAUTRUCHET, *se débarrassant de Farouillou, et le secouant à son tour.* — Ah! ça, espèce d'animal, tu deviens donc fou avec ta médaille!

FAROUILLOU, *ahuri.* — Hein! *(Revenant à lui.)* Ah! M'sieu le Maire, ben pardon, faites excuse! C't'histoire d'voleu, ça m'aviont tout mis sens dessus dessous.

BAUTRUCHET. — C'est bon.. mais une autre fois, fais attention!

FAROUILLOU. — La tête m'en aviont quasiment tourné... A preuve que j'pouvions pas faire ed' procès, vu que j'n'avions même pas ma plaque. *(Il va décrocher sa plaque, se l'attache au bras, et pose le képi sur sa tête, à la place du bonnet de coton qu'il met après le clou. Puis il prend le gourdin.)* A c't'heure, me v'là sous les armes! Je vas faire ma tournée. Pour ce qui est du voleu?...

BAUTRUCHET, *goguenard.* — Cherche-le, la commune est petite... mais la France est grande.

FAROUILLOU, *se frappant le front.* — J'ons mon idée! J'allions d'abord demander à la Mathurine la corde ed' son veau, pisque sa bête al' pouviont pas sortir...

BAUTRUCHET, *riant.* — C'est ça! Amène-le ici tout ficelé, le voleur! Du coup j'ai mon portrait et toi ta médaille!

FAROUILLOU. — Sait-on, sait-on pas! Suffit d'être chanceux, quoi! *(Il sort.)*

SCÈNE II

BAUTRUCHET, *seul*

(Il va s'asseoir dans le fauteuil et feuillette le Grand Quotidien Illustré.*)*

BAUTRUCHET. — Y en a-t-y de ces têtes! Si jamais j'y suis, je préfère qu'on en mette moins. Comme ça on me distinguera mieux. *(Il regarde de nouveau le journal.)* Ah! par exemple, c'est trop fort! *(Il se lève brusquement, vient en scène.)* Voyons, j'ai la berlue? Le portrait du maire de Touzy-les-Foufouailles, à 5 kilomètres d'ici. *(L'examinant.)* Il n'y a pas à dire, c'est bien Fantochet... ce qu'on le reconnaît avec son grand nez et son air ahuri. Qu'est-ce qu'il a bien pu faire, l'animal! *(Il lit, en appuyant sur les mots :)* UN INCENDIE A TOUZY-LES-FOUFOUAILLES. — Une meule de foin a pris feu dans la commune de Touzy-les-Foufouailles. Le maire qui se trouvait seul présent au moment du désastre s'est remarquablement conduit. Il n'a pas bougé et n'a prévenu personne jusqu'à ce que tout fut réduit en cendres. C'est grâce à sa présence d'esprit qu'une catastrophe a pu ainsi être évitée. En effet, les habitants de Touzy se seraient certainement précipités dans le feu pour sauver leur foin, et qui sait le nombre incalculable de morts que nous aurions maintenant à déplorer! Nous donnons le portrait de ce maire intelligent et plein d'une initiative rare. » *(Levant les bras au ciel.)* Fantochet dans le journal... un idiot... qui est mon ami depuis l'enfance. Fantochet, et pas moi! Mais, c'est à mettre le feu à tout le foin de Grappigny!

SCÈNE III

BAUTRUCHET, FAROUILLOU, *puis ensuite* DUCORBIN

FAROUILLOU *entre affolé, tenant une longue corde tendue dont l'autre extrémité disparaît dans la coulisse.* — Ça y est!

BAUTRUCHET. — Une meule de foin qui flambe! Bravo, j'y cours.

FAROUILLOU. — Mais non, c'est point ça! *(Criant.)* M'sieu le Maire, je le tiens!

BAUTRUCHET. — Qu'est-ce que tu tiens? C'est pas le veau de la Mathurine qui s'est échappé, puisqu'il a une entorse.

FAROUILLOU, *criant toujours.* — Lui, M'sieu le Maire, que j'vous dis... lui, le voleu'!

BAUTRUCHET, *étonné.* — Le voleur, celui de la Banque des Pays-Réunis! Tu es sûr? Où est-il?

FAROUILLOU. — Là, au bout de c'te corde.

BAUTRUCHET. — Malheureux! s'il allait s'échapper. *(Il tire brusquement sur la corde. Apparaît au bout un homme recouvert d'un grand cache-poussière d'automobiliste, avec de grosses lunettes, et de longues moustaches.)*

DUCORBIN, *les mains attachées par la corde. Il va vers Farouillou et lui applique un coup de pied dans le derrière.* — Tu sais ce que je t'ai dit. Je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, et j'avoue que mon entrée dans ce village au bout d'une ficelle restera un des joyeux incidents de ma carrière. Mais vois-tu, dans l'existence, il ne faut jamais trop tirer sur la corde.

BAUTRUCHET, *l'interrompant.* — Trêve de plaisanteries! Je sais qui vous êtes.

DUCORBIN, *avec calme à Bautruchet.* — Et moi, j'ignore complètement votre personnalité, mon brave homme.

BAUTRUCHET, *suffoqué.* — Apprenez à qui vous parlez! Aristide Bautruchet, notable commerçant, maire de Grappigny-les-Etrillettes, la plus petite...

DUCORBIN, *l'interrompant.* — ... la plus petite commune de France. Oui, c'est bien pour cette raison que je l'avais choisie. J'espérais y être tranquille. Au lieu de cela...

BAUTRUCHET. — Je vous répète que je sais qui vous êtes.

DUCORBIN. — C'est entendu! Je suis beau joueur.

BAUTRUCHET, *à part.* — Joueur! C'est sûrement ça qui l'a perdu.

DUCORBIN. — Faites de moi ce que vous vou-



drez. *(Il va s'asseoir sur une chaise, et secoue la corde qui, mal attachée, tombe de ses mains. Farouillou la saisit et veut la lui remettre, mais Ducorbin esquisse un geste significatif du pied qui fait sauter le garde-champêtre à distance.)*

FAROUILLOU, *repliant piteusement sa corde et la jetant dans un coin.* — Si j'avions su, j'y aurions plutôt attaché les pieds.

DUCORBIN, *les mains dans ses poches, et s'appuyant nonchalamment au dossier de sa chaise. A Bautruchet.* — Je suis résigné à tout. Allons, Monsieur le maire de Grappigny, ameutez la population, courez chercher les pompiers, la fanfare, mettez votre écharpe, adressez-moi un discours ..

BAUTRUCHET. — Je ferai mon devoir jusqu'au bout !

DUCORBIN, *allongeant ses jambes.* — J'en suis intimement convaincu.

BAUTRUCHET, *prenant un air inquisiteur.* — Vous avez volé à Paris?

DUCORBIN. — A Paris et ailleurs, partout où j'ai pu.

BAUTRUCHET. — Alors, vous ne niez pas.

DUCORBIN. — Non, puisque vous savez tout. Ah ! si vous ne saviez rien, ce serait différent !

BAUTRUCHET. — Cette fois, il s'agit d'une somme importante.

DUCORBIN. — Heu ! une pauvre centaine de mille francs.

BAUTRUCHET. — Une centaine de mille francs ! Mais il y aurait de quoi alimenter le budget de la commune pendant des siècles. *(A Ducorbin.)* Et ça ne vous fait rien de voler.

DUCORBIN. — Rien du tout ! C'est comme pour les autres carrières, vous savez... on a ça dans le sang, ou on ne l'a pas.

BAUTRUCHET, *croisant les bras et le regardant.* — Vous êtes extraordinaire de toupet.

DUCORBIN. — L'habitude de passer par-dessus le commun des mortels. Mais ce n'est pas de tout ça!... Avant d'être livré au sort qui m'attend, je voudrais bien me reposer un peu. Y a-t-il un endroit où je puisse goûter quelques instants de calme et de solitude ?

BAUTRUCHET. — C'est que nous n'avons pas de prison ici.

DUCORBIN, *riant.* — Oh ! je n'en demande pas tant !... Un petit coin où être tranquille, voilà tout *(Il ouvre la porte de droite.)* Qu'est-ce que c'est que ça ?...

BAUTRUCHET. — C'est mon cabinet de travail, l'asile inviolable et sacré où tous les jours... je dors après mon déjeuner.

DUCORBIN. — Justement ce qu'il me faut ! *(Lui faisant du seuil un geste amical.)* A tout à l'heure, mon cher Monsieur le Maire. *(Il disparaît.)*

SCÈNE IV

BAUTRUCHET, FAROUILLOU

FAROUILLOU, *agitant son képi en l'air.* — Il est coffré ! Y a des barreaux à la fenêtre. Mais faut pas qu'il se rensauve par ici. *(Il se précipite vers la table et commence à la pousser.)* M'sieur le Maire, aidez-moi.

BAUTRUCHET. — Quelle idée!... *(Il se met aux côtés de Farouillou, et tous deux poussent rapidement la table contre la porte derrière laquelle a disparu Ducorbin.)* Là !

FAROUILLOU. — C'est point assez.

BAUTRUCHET. — Qu'est-ce que tu veux mettre?...

FAROUILLOU. — Faut monter dessus.

BAUTRUCHET. — Monte, toi.

FAROUILLOU, *escaladant la table.* — C'est point core assez. Faut que vous montiez aussi, M'sieu le Maire, vous qu'êtes un homme de poids.

BAUTRUCHET, *essayant vainement.* — Jamais je ne pourrai.

FAROUILLOU. — Prenez le fauteuil, grimpez dessus, j'vas vous tirer. *(Bautruchet approche le fauteuil, monte dessus, et, aidé par Farouillou, parvient sur la table. Farouillou hisse aussi le fauteuil.)*

BAUTRUCHET, *s'épongeant.* — Ouf! quel travail!

FAROUILLOU, *lui offrant le fauteuil.* — Asseyez-vous donc, M'sieu le Maire.

BAUTRUCHET. — Tu as raison, ça m'empêchera d'avoir le vertige. *(Il s'installe dans le fauteuil.)* Maintenant que nous voilà tranquilles — autant qu'on peut l'être dans un fauteuil qui est lui-même sur une table — explique-moi ce qui est arrivé.

FAROUILLOU. — Quand je vous ons quitté, M'sieu le Maire, j'ons d'abord été chercher la corde au veau de Mathurine. Pis ensuite, après, j'sommes sorti du village par el' sentier qui va vers la Ferme du Trou-à-Mouches. Vu que je m'disions intérieurement : « Farouillou, un homme qui s'cache, il ne peut-z-aller que dans un endroit oùsqu'y ne vient personne. » *(Il fait un grand geste.)*

BAUTRUCHET, *le retenant.* — T'agites pas comme ça, tu vas chûter, et me faire dégringoler avec toi.

FAROUILLOU, *continuant.* — Mais, dans la commune, des endroits oùsqu'y ne vient personne, y en a pas deusse, y en a qu'une. C'est l'ancienne sablière, qu'est au milieu des arbres, qu'on n'y va point. Vu qu'i' y a pas de sable, qu'y en aviont pus du temps ed' mon grand-père, et qu'on est même pas sûr qu'y en aviont jamais eu. N'empêche tout de même qu'on l'appeliont la sablière, pas vrai?

BAUTRUCHET. — Oui! Mais va vite au fait. Je grille d'apprendre l'événement.

FAROUILLOU. — V'là t-y pas que tout à coup, j'voyons se dresser devant moi ce particulier, avec son espèce ed' sac su' l'dos, ses lunettes qu'on diriont des œils de chouette, et ses moustaches longues d'ça J'le reluque, il m'reluque, on se reluquont. — « Le garde-champêtre, qui crie, pincé ! » Moi j'l'avions ben reconnu, comme étant c'ti-là du portrait ed' journal. — « Pincé, que je lui fais oui, et faut me suivre. Mais pour être sûr que vous n'échapperions pas, j'vas toujours vous attacher avec c'te corde. » *(Se croisant les bras devant Bautruchet.)* J'ons t'y ben fait tout d'même ed' l'emporter! *(Continuant son récit.)* Pour lorsse, le v'là qui se prend à rire, oh! mais à rire! — « Ça, qui dit, je l'mettrons dans mes mémoires, c'est trop drôle! Seulement, qu'il ajoute, tire pas trop fort, sans ça gare la casse!... » Et il est ben venu comme ça. A part que quand j'tirions un peu su' la corde, y m'appliquiont un coup ed' son pied de l'autre côté, dans le bas *(indiquant l'endroit avec sa main)* oùsque vous avez vu d'ta l'heure. J'ons rien dit, pas vrai, vu qu'c'étiont pour la commune, et que ça comptera z'envers la médaille, pisque c'est reçu dans le service... Et v'là!...

BAUTRUCHET. — Admirable! Mais qu'est-ce que nous allons faire? Il faudrait prévenir... *(Se levant.)* Je vais y aller, toi, tu resteras.

FAROUILLOU, *se retenant.* — Bougez pas, M'sieu le Maire! Nous quittons point! S'il allait s'ensauver, on n'est pas trop de deux.

BAUTRUCHET. — Nous ne pouvons pourtant pas rester là jusqu'à ce soir. *(On entend frapper à la porte.)* Quelqu'un, nous sommes sauvés! *(Nouveau coup plus fort à la porte.)*

BAUTRUCHET et FAROUILLOU, *ensemble, d'une voix tonitruante.* — Entrez!

SCÈNE V

BAUTRUCHET, FAROUILLOU, PRÉTATOUT

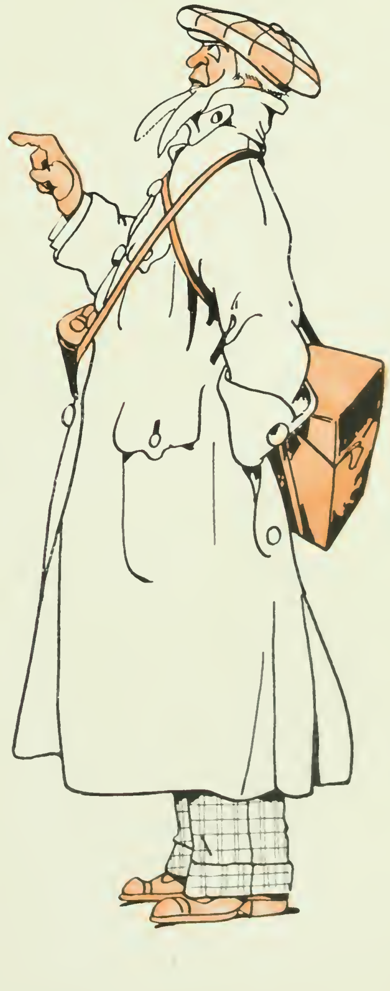
(Ce dernier est déguisé en Anglais, avec de longs favoris roux, une casquette de voyage et un veston à carreaux. Il tient à la main un carton à chapeau, et porte en bandoulière un appareil photographique volumineux.)

BAUTRUCHET, *apercevant Prétatout.* — Un Anglais... Qu'est-ce qu'il vient faire ici!

PRÉTATOUT, *qui reste un moment sur le seuil, regardant avec étonnement Bautruchet et Farouillou, toujours juchés sur la table.* — Aoh! jé dérangé vô pet-être!... Vô préniez pétites bêtes dou plafonn!

BAUTRUCHET, *riant.* — Il croit que nous faisons la chasse aux araignées.

PRÉTATOUT, *s'avançant d'un mouvement auto-*



matique. — Nô, en lé Angleterre, por fésé ça, avions grandes bâtonnes, avec brosses tiout au boutte! Pâce qué lé Angleterre, il être oune nationne civilisède.

BAUTRUCHET. — Oui, des têtes de loup... je sais, j'en vends, seulement on ne m'en achète jamais.

FAROUILLOU, *à Prétatout.* — Mais non, M'sieu l'Anglais, c'est point du tout ça que nous faisons.

PRÉTATOUT, *sèchement.* — Jé démandé pas histoares dé vô... Moâ pressé... *Time is money...*

FAROUILLOU. — Bon, le v'là qui parle chinois!

PRÉTATOUT, *à Bautruchet* — Là, jé souis dans lé Mérie ?

BAUTRUCHET. — Parfaitement! Et c'est moi qui suis le Maire.

PRÉTATOUT. — Aoh! c'était bienne! Jé savai vô mené tôt à l'heure oune personnèdge... Comment vô appelez?... Qui monte, pas su lé tabels... mais su dé méchines en le cièle... tès haut!... *(Il fait le geste.)*

BAUTRUCHET, *fièrement.* — Nous appelons ça un aviateur, parce que la France aussi est une nation civilisée.

PRÉTATOUT. — Oune aviator... perféttemène!

BAUTRUCHET, *à part.* — Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ! *(Se frappant brusquement le front.)* Mais, bête que je suis, c'est lui... l'Anglais du *Grand Quotidien illustré*, l'homme au pari! *(A Prétatout.)* Vous êtes Lord Londonne!

PRÉTATOUT, *surpris.* — C'est vô qui disez... Moâ jé dis rienne.

BAUTRUCHET. — Oui, mais moi je devine tout. On ne peut rien me cacher.

PRÉTATOUT, *flegmatiquement.* — Aoh!... vô avé bienne le tête à ça !

BAUTRUCHET, *à Farouillou.* — Farouillou, aide-moi à descendre!

FAROUILLOU. — Voilà, M'sieu le Maire! *(Il saute de la table, prend le fauteuil, et aide Bautruchet qui descend lourdement.)* Mais faut toujours pas qui s'ensauve! *(Tous deux restent adossés à la table.)*

BAUTRUCHET, *à Prétatout.* — Vous avez fait un pari de cent mille francs avec un aviateur nommé Ducorbin. Pas plus tard que tout à l'heure, j'ai lu ça dans mon journal... Tenez! *(Il prend le journal et le lui tend.)*

PRÉTATOUT, *examinant le titre.* — Vô lisé *La Grande Quôtidienne illoustré!*

BAUTRUCHET. — Tous les matins.

PRÉTATOUT, *avançant sa main.* — Touché môa lé mène.

BAUTRUCHET, *tendant la main.* — Si je ne l'avais pas, il me manquerait autant que mon café au lait.

PRÉTATOUT. — Serrez-môa lé mène! *(Il lui donne un vigoureux shake-hand.)* Jé disé bienne vô avé oune tête very well intellidgènte, beautiful! *(Brandissant le journal.)* A lé Angleterre manqué oune chôse seûle... *La Grande Quôtidienne illoustrée*, et sa très grande reporter, Alcide Prétatout. *(Il se plante au milieu de la scène et hurle d'une voix formidable :)* Hip! hip! hip ! hurrah!

BAUTRUCHET et FAROUILLOU, *entraînés, répétant à leur tour.* — Hip! hip! hip! hurrah!

FAROUILLOU. — J'savions parler l'anglais maintenant!

PRÉTATOUT, *à Bautruchet.* — Et cette homme... où l'avéz-vô mise?

BAUTRUCHET, *désignant la pièce derrière la table.* — Là, dans mon cabinet... enfermé.

FAROUILLOU. — A preuve que c'est moi que j'l'avions pris tantôt. Pas vrai, M'sieu le Maire?

BAUTRUCHET. — Oui... mais ce n'est pas l'important!

FAROUILLOU. — Comment, pas l'important!

PRÉTATOUT, *faisant un mouvement pour se diriger vers la porte.* — Aôh!... lé Ducobin il être là!...

BAUTRUCHET, *l'arrêtant.* — Mais non, Ducorbin n'est pas là !

PRÉTATOUT, *montrant du doigt la porte.* — Alors, là, être perdsonne?

FAROUILLOU. — Mais si qui y a quelqu'un, pisque la fenêtre a des barreaux et qui s'est pas ensauvé par la porte!

PRÉTATOUT, *montrant de nouveau la porte.* — Alors... loui, il être là!

BAUTRUCHET. — Il est là... oui... mais il n'y est pas... C'est-à-dire... enfin, sac-à-papier, laissez-moi m'expliquer, vous me bousculez tout le temps!

PRÉTATOUT. — Aôh! c'été bienne... allez plous vite encore!

BAUTRUCHET, *scandant ses mots.* — Il y a là... dans mon cabinet... un homme.

FAROUILLOU, *avec volubilité.* — Que j'avions amené en personne, avec c'te corde que v'là. *(Il la montre dans un coin.)* A preuve qui m'aviont donné des coups ed' son pied ici... là... *(il désigne l'endroit)* que j'pouvions en montrer la marque. Alors...

BAUTRUCHET, *lui coupant la parole.* — Encore des inutilités ! *(A Prétatout.)* L'essentiel, c'est que l'homme enfermé ici n'est pas l'aviateur Ducorbin.

PRÉTATOUT. — Aôh!

BAUTRUCHET. — Non !

FAROUILLOU. — C'est plus fort que ça!

BAUTRUCHET, *à Farouillou.* — Laisse-moi donc parler, animal !

PRÉTATOUT, *désignant la porte du cabinet.* — Alors... ce être ?...

BAUTRUCHET, *se rengorgeant.* – Tout simplement le voleur de la Banque des Pays-Réunis!

PRÉTATOUT, *sursautant.* — Hein! *(Dans le plus pur accent parisien.)* Qu'est-ce que vous me chantez-là! Ce n'est pas Ducorbin que vous avez ici! Mais dans ce cas, je n'ai plus besoin de jouer les Anglais! *(Il ôte rapidement sa casquette qu'il pose sur la table, puis son appareil photographique et son veston. Enfin, il détache ses favoris roux.)*

BAUTRUCHET, *stupéfié.* – Ah! ça! mais qu'est-ce que ça veut dire.

FAROUILLOU, *non moins ahuri.* — Est-ce qui va ôter aussi sa peau? *(Pendant ce temps Prétatout a ouvert son carton. Il en sort un chapeau de feutre à larges bords et un veston bien coupé. Il les revêt, reprend son appareil photographique en sautoir, puis remet dans le carton les accessoires de son déguisement.)*

BAUTRUCHET. — Si j'y comprends quelque chose.

FAROUILLOU, *à Prétatout* — Mais alors, qui que vous êtes à c't'heure?

BAUTRUCHET. — Au fait, c'est vrai. *(A Prétatout.)* Si vous n'êtes pas Lord Londonne, qui êtes-vous?

PRÉTATOUT, *s'avançant tranquillement, un pouce dans l'entournure du gilet. De l'autre main il soulève son chapeau et esquisse un grand salut.* — Monsieur le Maire... mon brave garde-champêtre... je conçois votre étonnement et je le qualifie de légitime. J'ajouterai qu'il est tout à l'éloge de la façon dont m'a grimé avant de partir mon excellent ami Machin-Chose, premier rôle au Théâtre des Folies-Amusantes... Mais l'heure n'est pas aux vaines paroles. Permettez-moi d'abord de me présenter en ma personne naturelle. *(Il met son autre pouce à l'entournure du gilet, et bombe la poitrine.)* Alcide Prétatout... du *Grand Quotidien Illustré...* Cela me dispense d'en dire davantage. *(A Bautruchet.)* Vous êtes un lecteur, donc un ami. Serrons-nous la main, en bons Français cette fois. *(Il lui tend la main.)*

BAUTRUCHET. — Alcide Prétatout! *(Il s'élance sur sa main et la serre avec émotion.)*

FAROUILLOU, *à part.* — C'est lui le Prétatout. Ah! j'comprenions maintenant! Hip! hip! hurrah!

BAUTRUCHET, *secouant toujours la main de Prétatout.* — Vous, le reporter connu...

PRÉTATOUT. — ...Dans le monde entier. J'aime mieux vous le dire tout de suite, car j'ai horreur de la fausse modestie.

BAUTRUCHET, *se reculant pour mieux le voir.* — Quand je pense que je vous lis tous les jours, et depuis des années sans vous avoir jamais vu. Laissez-moi vous regarder... vous contempler.

PRETATOUT, *avec bonhomie.* — Tant que ça vous fera plaisir.

BAUTRUCHET. — Et alors... comme ça... vous pourriez mettre mon portrait dans votre journal?

PRÉTATOUT. — Si je peux... c'est-à-dire que c'est de moi seul que ça dépend.

BAUTRUCHET. — Ah! Monsieur Prétatout, si vous...

FAROUILLOU, *coupant la parole à Bautruchet.* — Mais alors, M'sieu le Maire, y peut p't'être ben aussi m'avoir ma médaille.

BAUTRUCHET, *à Farouillou.* — Voilà que tu recommences à parler de choses inutiles. *(Se rapprochant de Prétatout.)* Voyons, dites-moi... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse... je marcherais sur les mains... quoi... je suis prêt à tout.

PRÉTATOUT. — Non, pardon, c'est moi qui suis Prétatout... Alcide Prétatout. Ne confondons pas. Je vous promets votre portrait dans *Le Grand Quotidien Illustré,* vous l'aurez. Mais ne perdons pas de temps. Faites venir le voleur.

BAUTRUCHET. — Le voleur?

PRÉTATOUT. — Celui de la Banque des Pays-Réunis, parbleu! Nous n'avons plus Ducorbin, mais nous avons le voleur. L'un ou l'autre, c'est toujours un article. Vite, dépêchons-nous.

BAUTRUCHET. — Ah! je comprends... Oui, oui, je devine.

PRÉTATOUT. — Naturellement, puisque vous avez une tête intelligente... et que je vous ai tout expliqué. Maintenant un peu de mise en scène. Ah! si ce brave Machin-Chose des Folies-Amusantes était là, il arrangerait ça en un tour de main... comme ma figure. *(Indiquant du geste.)* Tenez... la table à gauche, de trois quarts. *(Tous les jeux de scène qui vont suivre doivent être menés très vivement. Bautruchet et Farouillou poussent la table du côté opposé au cabinet où est enfermé Ducorbin.)* Le fauteuil derrière. *(Il le place lui-même. Puis, à Farouillou qui apporte une chaise.)* La chaise en face de la table, là. *(Il la lui fait porter à quelque distance. Puis comme Bautruchet veut déposer l'autre chaise à côté du fauteuil.)* Non, celle-là sur l'autre... comme ça, horizontalement. *(Il l'aide à placer la seconde chaise sur la première, en travers.)* Bon! *(Prétatout enlève ensuite son appareil photographique qu'il dispose sur la seconde chaise, et fait le simulacre d'une mise au point, en braquant du côté de la table.)* Ça ira très bien. *(Il tire de la poche de son veston un long tube de caoutchouc terminé d'un côté par une poire, et adapte l'autre extrémité à l'appareil, il replie le tuyau après les barreaux de la chaise.)*

BAUTRUCHET, *ahuri montrant le tuyau.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

PRÉTATOUT. — Un perfectionnement découvert par moi. Vous verrez tout à l'heure. De cette façon, je peux toujours me mettre dans les groupes que je photographie.

BAUTRUCHET. — Quelle idée ingénieuse!

PRÉTATOUT, *à Farouillou.* — Maintenant, il s'agit d'amener votre homme.

BAUTRUCHET, *à Prétatout.* — Vous n'avez pas peur qu'il veuille s'échapper?

PRÉTATOUT. — Lui... un voleur de haute marque! Ah! vous ne les connaissez pas, ces gaillards-là. Pour avoir leur portrait dans les journaux... en bonne place... mais ils se feraient plutôt pincer exprès.

BAUTRUCHET. — Comme je comprends ça! *(A Farouillou.)* Va le chercher... tu lui diras que c'est pour la photographie.

FAROUILLOU. — Oui, M'sieu le Maire! *(Il entre dans le cabinet à droite.)*

PRÉTATOUT. — En attendant, plaçons-nous. Vous, Monsieur le Maire, mon cher... Au fait, comment vous appelez-vous, c'est important pour l'article.

BAUTRUCHET, *à part, avec joie.* — Mon nom y sera aussi. Enfoncé Fantochet et Touzy-les-Foufouailles! *(A Prétatout.)* Bautruchet... Aristide. Croyez-vous que ça fera bien?

PRÉTATOUT. — Si ça fera bien? *(Faisant rouler les r.)* Bautrrruchet... Arrristide Bautrrruchet... Ça sonne comme un cuivre et c'est joyeux! Bautrrruchet!...

BAUTRUCHET. — C'est vrai tout de même. Avant vous, je ne m'étais jamais aperçu que mon nom était si beau.

PRÉTATOUT, *le poussant vers la table, et le plantant à côté du fauteuil.* — Mettez-vous là. *(Bautruchet faisant mine de tirer à lui le fauteuil pour*

s'asseoir, Prétatout l'en empêche.) Non, restez debout.

BAUTRUCHET. — Ça vaut mieux pour le portrait?

PRÉTATOUT. — Je crois bien. Ça vous fera paraître plus grand.

BAUTRUCHET. — C'est encore vrai! Eh bien, et vous?

PRÉTATOUT. — Moi, dans le fauteuil. *(Il s'assied et se carre avantageusement.)* Vous comprenez, partout où je passe, je suis obligé *(appuyant)* professionnellement, de prendre la meilleure place. Que penseraient nos lecteurs, vous-même que penseriez-vous..., si, après le récit des événements par Alcide Prétatout, vous ne l'aperceviez pas... en personne *(il se dresse et se frappe la poitrine)* au premier rang... observant, dirigeant ces événements... *(Avec un grand geste oratoire.)* Que dis-je, les inventant même.

BAUTRUCHET, *enthousiasmé, l'applaudissant.* — Bravo! bravo! Vous êtes un homme admirable.

PRÉTATOUT, *lui serrant les deux mains.* — Monsieur le Maire... Bautruchet... mon ami, voilà la troisième fois que je vous trouve intelligent. *(Il se rassied et reprend son ton naturel.)* Silence, voici notre homme, je vais l'interroger avec astuce. *(Sur le seuil apparaît Ducorbin que Farouillou essaye de tenir par le bras.)*

SCÈNE VI

BAUTRUCHET, FAROUILLOU

PRÉTATOUT et DUCORBIN

DUCORBIN, *se débarrassant de Farouillou.* — Mais lâche-moi donc crampon! Je ne vais pas m'envoler d'ici. *(Il aperçoit l'appareil photographique et secoue la tête avec résignation.)* La photographie! Ah! c'est le commencement.

PRÉTATOUT, *à Ducorbin.* — Veuillez avancer.

DUCORBIN. — Pardon, à qui ai-je l'honneur...

BAUTRUCHET, *à Prétatout.* — Je vous préviens qu'il a un aplomb.

PRÉTATOUT, *bas à Bautruchet.* — Chut! ne l'indisposez pas. *(Il se lève, va vers Ducorbin, et d'un ton aimable.)* C'est très juste! Alcide Prétatout.

DUCORBIN. — Le reporter du *Grand Quotidien Illustré.*

PRÉTATOUT, *à Beautruchet.* — Hein! je ne le lui fais pas dire. *(A Ducorbin.)* Entièrement à votre disposition. *(A Bautruchet.)* Vous ne vous imaginez pas la célébrité que nous avons dans le monde des assassins et des voleurs. Du reste ils nous doivent bien ça, nous leur faisons assez de publicité.

DUCORBIN, *levant les bras au ciel.* — La presse, l'interview, le reportage. C'est complet! *(Il se dirige vers le fauteuil et s'y laisse tomber.)*

BAUTRUCHET, *à Prétatout lui montrant Ducorbin.* — Je vous avais bien dit qu'il était sans-gêne.

PRÉTATOUT, *bas à Bautruchet.* — Taisez-vous donc! Vous ne savez pas vous y prendre.

DUCORBIN, *affale dans le fauteuil et d'une voix dolente.* — La victime est prête.

BAUTRUCHET, *à part.* — La victime! Non, jamais je ne pourrai m'habituer à un pareil toupet.

PRÉTATOUT, *toujours aimable, à Ducorbin.* — Nous disions donc mon cher accusé...

DUCORBIN, *se redressant à demi.* — Hein, quoi!

PRÉTATOUT, *continuant.* — Et bientôt je pense, mon cher condamné... car je compte bien vous suivre aux Assises, et même, s'il le fallait, à l'échafaud.

DUCORBIN, *pendant l'allocution de Prétatout s'est complètement redressé, donnant les signes d'un ahurissement intensif.* — Condamné... Cour d'assises... Echafaud... Oh! ma tête... ma tête!

PRÉTATOUT, *continuant.* — Malheureusement je ne crois pas que ça aille jusque-là. Je le regrette d'ailleurs, car pour vous comme pour moi, ce serait bien plus sensationnel.

DUCORBIN, *agitant ses poings fermés.* — Non... mais je rêve, je rêve...

PRÉTATOUT, *à Bautruchet.* — Il paraît susceptible. Ménageons-le. *(A Ducorbin.)* Voyons, mon cher voleur...

DUCORBIN, *écumant.* — Voleur! à présent. Ah! mais expliquons-nous.

PRÉTATOUT, *à Bautruchet.* — Décidément, il est très susceptible. *(A Ducorbin.)* Nous expliquer, mais je ne demande que ça. *(A part.)* Flattons-le un peu. *(A Ducorbin.)* D'ailleurs ne sommes-nous pas tous les deux un peu du même monde... le monde des gens en vue. Voulez-vous que nous causions tranquillement, gentiment de votre... petite affaire. *(Très bonhomme.)* En somme de quoi s'agit-il... d'un emprunt fortuit et inopiné... que vous avez jugé convenable... sans déranger aucunement les employés... de faire à la Banque des Pays-Réunis. *(A Bautruchet.)* Vous voyez, il faut savoir choisir ses termes.

DUCORBIN, *à part, cherchant à comprendre.* — Ah ça! est-ce que, par hasard, ces gens-là me prendraient pour l'auteur du vol dont tous les journaux ont parlé. Ce serait trop drôle! *(A Prétatout.)* Continuez, je vous en prie.

PRÉTATOUT, *bas à Bautruchet.* — Je le tiens! *(De plus en plus aimable, à Ducorbin.)* Ça ne vous ennuie pas trop, j'en suis enchanté. On est toujours intéressant, n'est-ce pas, quand on parle aux gens de ce qui les touche. *(Avec intention.)* Et surtout de ce qu'ils ont touché.

DUCORBIN, *à part.* — Ça y est en plein... Ils croient que c'est moi le voleur... Mais..! puisqu'ils ne m'ont pas reconnu, je suis sauvé! Encore quelques instants d'incognito et je gagne mon pari. *(S'adressant à Prétatout.)* Monsieur Prétatout, on peut échapper à bien des choses, aux employés de la Banque comme à l'œil vigilant de la police, mais, je l'avoue, il faut rendre les armes à votre flair et à votre perspicacité.

PRÉTATOUT, *insinuant.* — Vous pourriez peut-être aussi rendre le magot emporté. *(Sur un geste de Ducorbin.)* Oh! je vous dis ça, vous comprenez, sans y attacher d'importance. Je ne voudrais pas être indiscret. Etes-vous prêt pour la photographie?

DUCORBIN. — Oui, mais avant, pourriez-vous

avoir l'obligeance de me dire exactement l'heure qu'il est

PRÉTATOUT, *tirant sa montre.* — Midi moins trois minutes.

DUCORBIN. — Merci. Maintenant je suis à vous. *(Il se rapproche de Prétatout. Ce dernier vient de prendre le tuyau de caoutchouc sur l'appareil et l'a déroulé par terre, mettant la poire devant son pied. Il forme le groupe contre la table en face de l'objectif.)*

PRÉTATOUT, *à Ducorbin.* — Vous, mon cher voleur, à ma droite. Je mets la main sur votre épaule. Vous comprenez, ça n'a rien d'offensant, c'est simplement symbolique. Vous, Monsieur le Maire, à ma gauche. *(A Farouillou.)* Toi, tout au bout.

BAUTRUCHET, *se plaçant.* — Quand je pense que je vais avoir l'honneur d'être photographié

DUCORBIN, *sautant et dansant toujours.* — Midi une minute... Midi une minute! *(S'arrêtant brusquement.)* Au fait, je n'ai plus besoin de me dissimuler sous cet insupportable costume! *(Il ôte son cache-poussière et ses lunettes et apparaît vêtu d'un tricot.)*

PRÉTATOUT, *ahuri.* — Hein! quoi!

BAUTRUCHET. — Le voilà qui se déshabille aussi!

FAROUILLOU. — P't-être ben qu'il étiont d'un journal, comme l'autre!

PRÉTATOUT, *bondissant.* — Ah! par exemple, ça dépasserait les bornes! *(A Ducorbin.)* Comment, je vous prends pour un honnête voleur, un brave garçon qu'on peut interviewer, photographier, et vous seriez un misérable journaliste, une canaille de confrère! Ça ne se fait pas, Monsieur, entendez-vous, et vous me rendrez raison!



avec un grand voleur, je regrette presque que ce ne soit pas un assassin.

PRÉTATOUT. — Nous y sommes! *(Il pose son pied sur la poire.)* Une! deux! *(Appuyant sur la poire.)* Clicq! Quel superbe groupe ça fera — et dessous le titre, en grosses lettres : Notre grand reporter Alcide Prétatout découvrant le voleur de la Banque des Pays-Réunis !

BAUTRUCHET et FAROUILLOU. — Et nous!

PRÉTATOUT. — Vous aussi, puisque vous êtes avec moi!

BAUTRUCHET. — Il a toujours raison!

DUCORBIN, *à Prétatout.* — Je vous demande pardon, auriez-vous l'obligeance de me dire très exactement l'heure qu'il est?

PRÉTATOUT. — Encore!

BAUTRUCHET. — Mais c'est une manie!

PRÉTATOUT, *tirant sa montre, à Ducorbin.* — Il est midi une minute.

DUCORBIN. — Midi une minute! *(Il se met à sauter et à danser.)*

PRÉTATOUT, BAUTRUCHET et FAROUILLOU, *ensemble.* — Il devient fou!

FAROUILLOU, *à part, observant Ducorbin.* — L'autre aviont ben ôté sa barbe, pourquoi cti-là qui garde ses moustaches! *(Il s'approche de Ducorbin qui, pendant l'algarade de Prétatout, est demeuré calme, les bras croisés. Il essaye de lui tirer les moustaches.)* Mazette, elles tiennent! *(A ce moment, Ducorbin lui allonge deux bons coups de pieds de suite.)* Oh! la! la! v'la qu'il en donne deux au coup à c't'heure!

DUCORBIN. — Je t'avais défendu de tirer sur la corde, c'est pas pour que tu tires sur mes moustaches!

FAROUILLOU. — J'savions pas que c'étiont des vraies!

PRÉTATOUT, *qui, pendant ce temps, a tiré une carte de son portefeuille, la présente à Ducorbin.* — Voici ma carte, Monsieur!

DUCORBIN, *même jeu.* — Et voici la mienne!

PRÉTATOUT, *lisant.* — Ducorbin... aviateur. Allons donc!

BAUTRUCHET. — C'est vous qui êtes...

FAROUILLOU. — L'homme au cerf-volant!

DUCORBIN, *souriant.* — Mon Dieu oui! Je n'ai

pas *(appuyant)* emprunté cent mille francs à la Banque des Pays-Réunis, mais je viens de les gagner loyalement. En effet, si à midi précis mon Anglais ne m'avait pas retrouvé, il perdait son pari !

PRÉTATOUT. — Parfait! Quel article splendide!

BAUTRUCHET, *à Prétatout.* — Mais la photographie ne sera plus bonne!

PRÉTATOUT. — Vous n'y pensez pas ! On changera le titre, voilà tout! *(D'une voix emphatique.)* Alcide Prétatout, notre grand reporter, découvre par son flair et sa perspicacité, *(voix naturelle, à Ducorbin)* vous l'avez dit vous-même... *(voix emphatique)* le célèbre aviateur Ducorbin, au moment où il vient de gagner le pari de cent mille francs !

FAROUILLOU. — Mais moi de c't'affaire, j'aurons t'y ma médaille? Si c'est pas l'voleu, c'est toujours moi que je l'avions déniché vot' Bec ed' Corbin... *(se frottant l'endroit)* et je l'oublierons pas de sitôt !

DUCORBIN, *riant.* — Oui, j'ai le pied un peu leste, et je t'ai indiqué seulement... le revers de la médaille ; mais je possède des amis à Paris... tu l'auras bientôt ta médaille, je te le promets... la vraie !

FAROUILLOU, *agitant son képi en l'air.* — Vive el' voleu ! non... l'homme au cerf-volant !

BAUTRUCHET, *à Prétatout et à Ducorbin.* — Messieurs... je ne vous ferai pas de discours : il est midi passé... Je ne vous dirai qu'un mot : Venez déjeuner à la maison... d'abord, parce que je vous garde, et ensuite parce que vous ne trouveriez rien à manger par tout le pays.

DUCORBIN et PRÉTATOUT. — Ça c'est une bonne raison ! *(Tous deux l'entourent.)*

BAUTRUCHET. — Après celui de ma naissance... ce jour est le plus beau de ma vie... A partir de maintenant, avec vous... mon cher Monsieur Prétatout... *(il lui prend la main)* avec vous mon cher Monsieur Ducorbin... *(Même jeu.)*

PRÉTATOUT, *étendant sa main libre au-dessus de la tête de Bautruchet.* — A partir de maintenant...

DUCORBIN, *même jeu.* — Avec nous... *(tous les trois en chœur, ainsi que Farouillou, qui présente les armes avec son gourdin)* Beautruchet devient célèbre !

(Apothéose et rideau.)

LES DERNIERS RAMONEURS

Les feuilles ont jauni, les fenêtres sont closes,
La bise fait presser l'allure des flâneurs,
Les corbeaux croassant leurs aubades moroses
Se font du triste hiver les sombres précurseurs.
Pliant sous le fardeau du sac et des raclettes,
Et lançant vers les toits des regards quémandeurs,
Déambulent déjà les noires silhouettes
Des petits ramoneurs.

Partout vont résonner leurs voix claires de gosse.
Ils n'ont pour travailler qu'un début de saison;
Aussi, pour exercer leur besogne précoce,
Crient-ils éperdûment devant chaque maison.
Malgré les pronostics de l'hiver qui s'approche,
Les clients restent sourds à leurs accents quêteurs,
Et le maigre salaire est léger dans la poche
Des petits ramoneurs.

La fatigue et la faim traduisent leur détresse,
Dans leurs grands yeux bistrés se lit le désespoir,
Car pour sécher leurs pleurs, ils n'ont comme ca-
Qu'un redoutable accueil répété chaque soir. [resse
Et quand decouragés, grelottant sous la pluie,
Ils rôdent sans abri, minables et rêveurs,
On devine qu'ils sont très pâles sous la suie,
Les petits ramoneurs.

De cet humble métier dont la faillite est proche,
L'intraitable Progrès se fait le saboteur.
Nos antiques foyers s'effondrent sous sa pioche
Remplacés désormais par le « Radiateur »;
Bientôt disparaîtront les vieilles cheminées
Près desquelles, le soir, rêvent les tisonneurs,
Et partiront avec leurs dernières fumées
Les petits ramoneurs.

Et nous regretterons l'âtre de nos grands-pères
Où le petit Jésus nous arrivait du ciel,
Où l'on venait gaîment pendre la crémaillère,
Où la bûche flambait dans la nuit de Noël.
Adieu, vieux souvenirs si chers à notre enfance,
Dont la mode a pâli les dernières lueurs,
Nous vous évoquerons dans la réminiscence
Des petits ramoneurs.

PAUL D'ORLÉANS.

TABLE DES MATIÈRES

LES BONNES CHANSONS

Vieilles Chansons et Rondes enfantines

POÉSIES A DIRE

MONOLOGUES

THÉATRE

BIOGRAPHIES ET NOUVELLES

Imprimerie J. Cussac, 7, rue Bleue, Paris.